





HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE,

DU

P. JEAN DE MARIANA,

de la Compagnie de JESUS.

TRADUITE EN FRANÇOIS;

AVEC DES NOTES ET DES CARTES.

Par le P. JOSEPH-NICOLAS CHARENTON,
de la même Compagnie.

TOME CINQUIÉME.

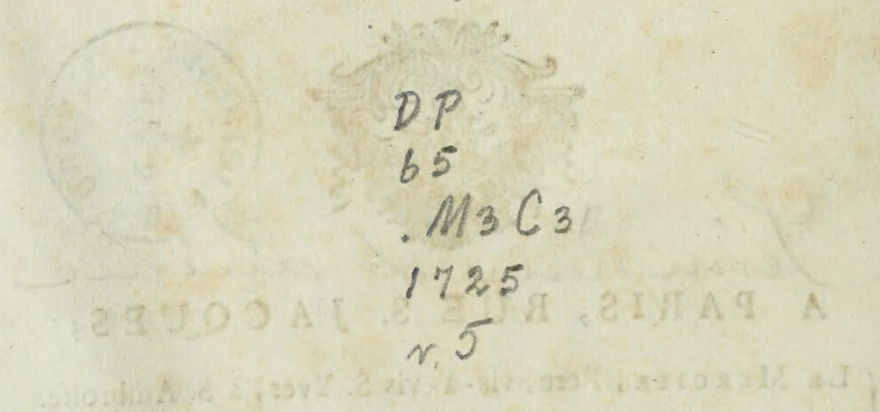


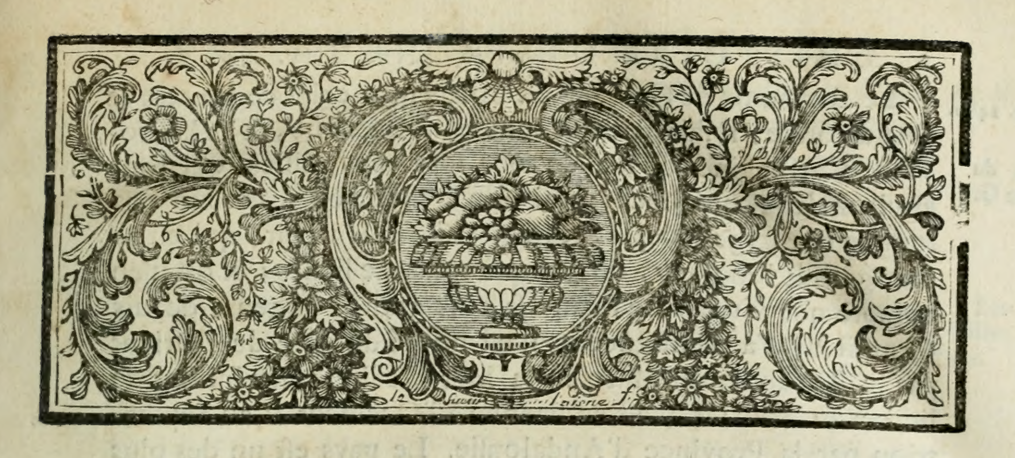
A PARIS, RUE S. JACQUES;

Chez
- LE MERCIER, Pere, vis-à-vis S. Yves, à S. Ambroise.
- LOTTIN, près S. Yves, à la Verité.
- JOSSE le Fils, à la Fleur de Lys d'Or, près la rue de la Parcheminerie.
- Et BRIASSON, à la Science, près la Fontaine S. Severin.

M. DCC XXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-CINQUIÉME.

An de N. S. 1480.

I.

Avant propos.

E vais commencer le recit de nouveaux évenemens, dont la ſuite conduira mon ouvrage à ſon terme : c'eſt la fameuſe guerre de Grenade. Ferdinand & Iſabelle formerent cette entrepriſe, dont l'execution dura l'eſpace de dix années. Jamais guerre n'eut peut-être des évenemens ſi variez & ſi extraordinaires: il s'y donna de frequentes & de ſanglantes batailles; mais enfin l'iſſue en fut également heureuſe & agréable pour l'Eſpagne, ou plûtôt pour tout le monde Chrétien; car elle renverſa entierement en Eſpagne la domination des Maures, laquelle s'y étoit conſervée pendant plus de ſept cens ans, à la honte & à la ruine de notre nation. Il eſt tems de reſpirer & de reprendre de nouvelles forces, afin de continuer avec la protection du Ciel l'Hiſtoire que j'ai entrepriſe ſous ſes auſpices. (1)

(1) *Sous ſes auſpices.* Comme Mariana ſe ſert ici d'une metaphore aſſez continuée, ſuivant le genie de ſa nation, & d'une allegorie, par rapport à un homme qui ſe trouvant dans un vaiſſeau ſur une mer orageuſe, après avoir été battu d'une furieuſe tempête, & évité divers écueils; ſe voit enfin à la vûe de terre,

An de N. S. 1480.

II.

Situation du Royaume de Grenade.

Le Royaume de Grenade eſt ſitué entre celui de Murcie & l'Andalouſie ; il fait partie de l'ancienne Bœtique, & de la Province Carthaginoiſe ; il a de tour ſept cens milles, qui font environ deux cens lieues ; mais ſon étendue eſt beaucoup plus longue que large : depuis Ronda juſqu'à Hueſcar, qui eſt ſa plus grande longueur, on compte ſoixante lieues ; & on n'en compte que vingt-cinq, dans ſa plus grande largeur, depuis Cambil juſqu'à Almugnecar ; il eſt borné du côté de l'Orient par le Royaume de Murcie ; la Mer Mediterranée lui ſert de limites au Midi ; & il eſt environné à l'Occident & au Septentrion par la Province d'Andalouſie. Le pays eſt un des plus beaux & des plus agréables qu'il y ait au monde ; l'air y eſt pur & ſain, la terre admirable, les campagnes d'une fertilité merveilleuſe ; elles produiſent en abondance toutes ſortes de grains & de fruits ; & il n'y a pas dans toute l'Eſpagne de meilleure Province, quoique le pays ſoit pour la plus grande partie inégal & montagneux ; les montagnes ne laiſſent pas cependant d'être très-fertiles ; comme il y a une multitude infinie de ſources & de ruiſſeaux qui en ſortent, & qui les arroſent, elles ſont auſſi propres à être cultivées, que les plaines, & elles produiſent une quantité prodigieuſe de toutes ſortes d'arbres, qui ne perdent jamais leur verdure ni leur fraîcheur : c'eſt la principale ſource de cet air doux & temperé que l'on y reſpire & l'Hiver & l'Eté, qui contribue tant à la ſanté, & à la bonne conſtitution des corps. Mais la douceur du climat ſe fait particulierement ſentir à Grenade capitale du Royaume, qui en tire ſon nom, & l'une des plus celebres, des plus peuplées, & des plus grandes Villes d'Eſpagne. Cette Ville a été ainſi nommée d'une eſpece de Grote qui s'étend juſqu'à un Village nommé *Alfahar*. On tient par une ancienne tradition que les peuples de la Contrée avoient autrefois accoutumé de ſe retirer dans cette eſpece d'Antre, pour y exercer la Magie.

Gar en langue Arabe veut dire Caverne. Un certain nombre de Soldats, qui accompagnerent Tarif à la conquête de l'Eſpagne, & qui étoient originaires, d'une Ville de Syrie nommée *Nata*, après avoir heureuſement terminé une expedition auſſi glorieuſe pour eux, que fatale aux Eſpagnols, s'é-

& prêt d'arriver au port ; j'ai cru que la langue Françoiſe s'accommoderoit d'une penſée, & d'une expreſſion plus ſimple, que d'une metaphore & d'une allegorie qui ne s'accommode point trop avec notre caractere.

tablirent dans cet endroit. De ces deux mots de *Gar* & *Nata*, s'eſt formé celui de *Grenade*, au moins c'eſt le ſentiment de perſonnes ſçavantes & ſenſées. D'autres donnent à ce nom diverſes étymologies ; mais ce ſeroit perdre le tems, & fatiguer les Lecteurs, que de s'arrêter à rechercher tant d'opinions differentes ſur l'origine de ce nom, & preſque toutes incertaines. An de N. S. 1480.

Les principales Villes du Royaume.

Il eſt conſtant que dans le Royaume de Grenade, lorſque la guerre commença, & que les Maures furent vaincus, & chaſſez par les Chrétiens, on comptoit quatorze grandes Villes, quatre-vingt-dix-ſept moins conſiderables. Les principales outre Grenade, étoient Almerie, Malaga & Guadix, que Pline nomme *Accis*. Ces trois Villes encore aujourd'hui aſſez peuplées, ſont des Evêchez.

III.
Raiſons qui obligent Ferdinand à faire la guerre aux Maures.

Bien des raiſons obligerent Ferdinand & Iſabelle à entreprendre cette guerre, & la conquête du Royaume de Grenade. La haine univerſelle qu'on avoit de cette Nation, la diverſité de ſentimens, de mœurs & de Religion, le dépit de voir une Monarchie établie en Eſpagne par des Etrangers & des Infideles, qui n'y avoient point d'autre droit que celui d'uſurpation, & avoient ſçu s'y maintenir pendant tant de ſiecles ſur les ruines de la Religion, & à la honte des Chrétiens ; enfin les hoſtilitez continuelles qui ſe commettoient de part & d'autre, comme il ne manque jamais d'arriver entre deux Nations voiſines, déterminerent les Eſpagnols à ſe delivrer une bonne fois des Maures.

Ce qui contribue à la conſervation des Maures en Eſpagne.

La foibleſſe de nos Rois facilita aux malheureux reſtes de ces Infideles le moyen de ſe maintenir ſi long-tems, quoiqu'il ne leur reſtât de toutes leurs conquêtes qu'un petit coin de l'Eſpagne, dans lequel ils avoient été obligez de ſe retrancher ; mais ce qui contribua le plus à leur conſervation, c'eſt que l'Eſpagne ſe trouvoit partagée en pluſieurs petits Etats, trop foibles, chacun en particulier, pour chaſſer les Maures ; mais trop jaloux les uns des autres, pour s'unir enſemble, & agir de concert contre ces Ennemis de la Religion, outre qu'il n'eſt que trop naturel de n'être ſenſibles aux calamitez publiques, qu'autant qu'elles ſe trouvent mêlées avec nos interêts particuliers. Le zele de la Religion a coutume de faire peu d'impreſſion ſur les eſprits qu'anime la vengeance, & le deſir déreglé d'étendre ſon Empire. Si quelquefois les Eſpagnols ſe réüniſſoient pour venger la cauſe commune, les puiſſans ſecours

An de N. S. 1480. que les Maures recevoient de ceux d'Afrique leurs voiſins, renverſoient les plus beaux projets. D'ailleurs une multitude innombrable de ces Barbares paſſoit la Mer, & venoit comme un torrent inonder l'Eſpagne, & jetter par tout l'effroi & la conſternation. Voilà la veritable cauſe de la durée d'un Empire, qui n'avoit couté que trois ans de conquête. Juſte punition des crimes énormes de notre Nation! Le Ciel eſt-il irrité contre nous? Nos projets échouent, & nos efforts deviennent inutiles? Sommes-nous fideles à Dieu? rempliſſons-nous nos devoirs? tout tourne à notre avantage, tout nous réüſſit avec la protection du Ciel, comme il arriva dans la conjoncture dont je vais parler.

IV. L'ordre établi en Eſpagne.

Les choſes changerent de face en Eſpagne dès que le Tribunal de l'Inquiſition y fut établi, & que les Magiſtrats eurent repris en main l'autorité, fort affoiblie juſqu'alors, & qu'ils commencerent à s'en ſervir pour adminiſtrer la Juſtice, pour reprimer le vice, arrêter les brigandages, punir les meurtres, & châtier les mechans. Une nouvelle lumiere ſe répandit ſur l'Eſpagne, ſes forces devinrent capables d'abattre l'orgueil & le pouvoir des Maures.

L'état où ſe trouvoit la Ville de Zahara en Andalouſie.

Outre les anciens motifs qui autoriſerent cette guerre, il ſe preſenta une nouvelle raiſon de l'entreprendre. La Ville de Zahara une des plus fortes Places d'Andalouſie, & ſituée entre Ronda & Medina Sidonia, étoit toûjours demeurée entre les mains des Chrétiens, depuis que l'Infant D. Ferdinand ayeul du Roi Ferdinand l'avoit enlevée ſur les Maures, ainſi que je l'ai rapporté. Hernandez de Saavedra qui avoit le Gouvernement de cette Place, negligeoit d'y entretenir une Garniſon ſuffiſante: comme il ne ſe defioit de rien du côté des Maures, avec leſquels la Caſtille étoit en Paix, il n'avoit pas eu la précaution de la pourvoir d'armes, de munitions & de vivres: ainſi l'avarice & la negligence des Officiers ſont ſouvent la ſource des plus grands malheurs.

Le Roy de Grenade la ſurprend. An de N. S. 1481.

Albohacen Roy de Grenade informé de la negligence du Gouverneur de Zahara, s'y preſenta de nuit avec des troupes, fit monter à l'eſcalade, ſe rendit maître de la Place le vingt-ſept de Decembre de l'année mil quatre cens quatre-vingt-un. La nuit alors obſcure, & très-orageuſe favoriſa ſon expedition. Les habitans ſurpris & conſternez coururent aux armes; mais ſans ſçavoir de quel côté courir: de ſorte que les

Infideles firent main-basse sur tous ceux qui se mirent en devoir de faire quelque resistance ; pour les autres, ils les firent esclaves, les conduisirent à Grenade, comme des troupeaux, sans distinction d'âge, de condition & de sexe. Ils conserverent soigneusement cette Place, & profitant de la negligence des Chrétiens, ils ne manquerent pas de la bien fortifier, d'y mettre une grosse Garnison, & de la pourvoir abondamment de tout ce qui étoit necessaire pour sa défense. An de N. S. 1481.

Les Chrétiens furent sensibles à cette perte, & l'affront leur parut de nature à ne pouvoir être dissimulé. Quelques-uns même ne furent pas fachez de ce qui venoit de se passer, persuadez que cette insolence reveilleroit les Espagnols, & les mettroit enfin dans la necessité de venger les affronts passez, & de faire un dernier effort pour détruire tout de bon cette perfide Nation.

Les Chrétiens sensibles à cette perte.

Ferdinand & Isabelle qui se trouvoient alors à Medina del Campo, ayant appris l'audacieuse entreprise des Maures, envoyerent aussi-tôt des ordres à ceux qui commandoient sur les Frontieres, & dans les Places voisines, de se préparer sérieusement à la guerre, & d'avoir plus de soin, d'activité & de vigilance : ajoutant que la perte qu'on venoit de faire devoit leur servir de leçon, & leur apprendre qu'il ne falloit jamais compter sur la parole d'une Nation qui faisoit gloire d'en manquer.

Les Maures échouent devant Castellar & Olbera.

Il est vrai que les Maures s'excusoient sur une ancienne coutume établie de tout tems entre les deux Nations, qui avoient également la liberté pendant le tems des tréves de faire des courses les unes sur les autres, d'insulter & de prendre des Châteaux, pourveu que l'attaque ne durât point plus de trois jours ; qu'on n'assiegeât point la Place dans les formes, que les Assaillans ne formassent point un Camp reglé, & ne fissent point de retranchemens pour se mettre à couvert. Sur ce prétexte, & en consequence de ce prétendu droit, les Maures au commencement de l'année mil quatre cent quatre-vingt-deux, entreprirent encore d'escalader Castellar & Olbera ; mais ils ne furent pas si heureux cette seconde fois, qu'ils l'avoient été la premiere : car les Habitans de ces deux Places avertis du dessein & de la marche des Infideles, se tinrent sur leurs gardes, & firent avorter les projets des ennemis. An de N. S. 1482.

Les Espagnols fatiguez enfin de ces excursions presque con-

An de N. S. 1482.

tinuelles, se déterminerent à en tirer vengeance. On leva en Andalousie un grand nombre de troupes, dont le rendez-vous general fut à Seville, où l'on fit tous les préparatifs necessaires pour soutenir la guerre. Les Officiers déliberoient entre eux sur l'endroit par où il seroit plus avantageux d'attaquer les Maures, lorsqu'on vint les avertir que la Garnison de la Ville d'Alhama étoit foible, que l'on n'y faisoit pas trop bonne garde; qu'il étoit très-aisé de surprendre cette Place; en un mot qu'on ne pouvoit former un projet dont le succès fût plus infaillible.

V. Les Espagnols assemblent des troupes à Seville.

D. Diegue de Merlo veut surprendre Alhama.

D. Diegue de Merlo Gouverneur de Seville, & chargé du soin de cette Guerre, ayant conferé de cette affaire avec D. Rodrigue Ponce, Marquis de Cadix, il fut conclu qu'ils se rendroient de nuit devant la Place avec des troupes d'élite, & par des sentiers détournez. Ainsi ayant pris avec eux deux mille cinq cens chevaux, & quatre mille hommes de pied, ils arriverent en trois jours de marche dans un vallon environné de collines & de rideaux assez élevez pour les couvrir. C'étoit là le rendez-vous des troupes. Dès qu'elles y furent arrivées, assez fatiguées d'une marche longue, forcée & précipitée, les Officiers les encouragerent en leur disant qu'Alhama n'étoit plus éloignée que de demie lieue, qu'il y alloit de leur gloire & de leur interêt de souffrir gaiement la fatigue pour se venger des ennemis irréconciliables du nom Chrétien: au même-tems pour animer davantage leurs gens à bien faire leur devoir, ils leur promirent de leur abandonner le pillage de la Ville.

Nos Soldats escaladent la Place.

On choisit trois cens Soldats des plus déterminez, & on leur donna ordre de s'avancer secretement. Ceux-ci à la faveur des tenebres se glisserent jusqu'au pied des murailles, sans être apperçus. Comme ils virent que rien ne branloit dans la Place, ils poserent leurs échelles: Jean d'Ortega monta le premier, un autre Jean natif de Tolede le suivit de près, aussi-bien que Martin Galindo, tous trois braves & intrepides. Ils commencerent d'abord par égorger les Sentinelles, qu'ils trouverent endormies, & ayant passé l'épée au travers du corps de ceux qu'ils surprirent dans le Corps-de-Garde, ils ouvrirent la porte du Château, du côté qui donne dans la plaine, par où entra le reste des troupes.

Les Habitans se défendent.

Les Habitans surpris, courent aussi-tôt aux armes, se mettent en défense, & se barricadent dans les rues, pour empêcher les

Vainqueurs de penetrer dans la Ville du côté du Château. Le reste de la nuit se passa d'un côté à se retrancher, & de l'autre à se disposer à forcer ces retranchemens. Dès que le jour parut, les Espagnols tenterent de pousser leur entreprise; mais ils ne purent en venir à bout. Les Maures se défendirent avec vigueur; Sanche d'Avila, Alcayde de Carmona, & Martin de Rojas Alcayde d'Arcos se jetterent les premiers l'épée à la main dans les retranchemens; mais ils payerent de leur vie cette hardiesse, & succomberent à la porte du Château sous une grêle de fléches, de dards & de pierres. An de N. S. 1481.

L'affaire devenoit serieuse, & il n'y avoit point de tems à perdre. La Ville n'étant éloignée de Grenade que de huit lieues, si les Espagnols ne se rendoient maîtres de la Ville, avant l'arrivée du secours, ils étoient en danger de perdre la gloire qu'ils avoient acquise dans la surprise du Château: ainsi de quelque côté qu'on se tournât, on trouvoit des difficultez. Quelques-uns étoient d'avis que l'on fît sauter le Château, & qu'on se retirât. Mais tout ce qu'il y avoit de braves accoutumez à risquer leur vie par l'esperance de la victoire, & par le desir du pillage, étoient d'un sentiment contraire, & prétendoient que ce seroit se flétrir, que de se retirer avant que d'avoir achevé cette conquête. On suivit ce dernier avis, & tous attaquerent en même-tems la Ville par divers endroits: cependant quelques Soldats Espagnols de ceux qui étoient hors de la Place, planterent des échelles aux murailles. Les Habitans craignant d'être enveloppez pendant qu'ils se défendoient contre ceux du Château, tournent tous leurs efforts de l'autre côté; mais ceux-ci profitant de cette diversion, trouvant moins de resistance, forcent les premiers retranchemens, & entrent dans la Ville par cet endroit: on se battit vaillemment dans les rues. Les Espagnols étoient plus aguerris, & mieux disciplinez; mais les Maures avoient l'avantage du nombre; & quoiqu'ils ne fussent pas guerriers, s'appliquant presque tous au Commerce; gens d'ailleurs voluptueux, que les delices & l'usage des bains, qui étoient très-beaux & en grand nombre dans la Ville, avoient corrompus & amollis: néanmoins dans cette occasion, le desespoir qui tient lieu de bravoure dans le danger les rendit intrepides. Le combat dura jusqu'à la nuit; mais enfin le dernier jour de Fevrier la fermeté Espagnole l'emporta sur la resistance opiniâtre des Infideles. La plûpart des

Mais nos gens se rendent maîtres de la Ville.

Et la pillent.

An de N.S. 1482.

Maures qui se retirerent dans une Mosquée, furent passez au fil de l'épée, ou faits Esclaves. Ainsi la prise d'Alhama recompensa avantageusement la perte de Zahara. Les Maures perdirent beaucoup plus dans cette rencontre, qu'ils n'avoient gagné dans la premiere, & l'outrage fut reparé avec usure.

Tels furent les préludes d'une guerre longue & sanglante. Nous avons sur ce sujet des Vers Castillans de ce tems-là, très-goutez alors, & même estimez dans notre siecle, où les esprits sont plus cultivez, & plus polis : cette piece est en effet ingenieuse & delicate.

VI. Presages de la ruine des Maures en Espagne.

La prise d'Alhama jetta une terrible consternation dans l'esprit des Maures, & inspira aux Chrétiens un nouveau courage. Les Barbares voyant leurs ennemis si proche de Grenade, apprehendoient des suites plus fâcheuses, & la fin de leur Empire en Espagne. Certains prodiges qui paroissoient de tems en tems dans le Ciel, renouvelloient leurs allarmes & leurs inquiétudes. On raconte même qu'un certain Vieillard, qui se piquoit de prédire l'avenir, ayant appris que les Maures s'étoient saisis de Zahara, s'écria à haute voix au milieu des rues & des places publiques de Grenade : *Les ruines de cette Ville tomberont bien-tôt sur nos têtes, & nous écraseront. Puisse ma Prédiction être fausse! Je sens au dedans de moi-même un certain pressentiment secret que la fin de notre Domination en Espagne est prochaine.* (2)

Albohacen veut reprendre Alhama.

Tout cela fut cause que les Maures firent des levées extraordinaires dans le Royaume de Grenade. Le Roi Albohacen lui-même marcha avec une extrême diligence à Alhama, à la tête de trois mille Chevaux, & de cinquante mille hommes d'Infanterie. Une Armée si nombreuse ne laissoit pas d'intimider les Espagnols; mais les choses étoient trop avancées, pour reculer. Ils dépêcherent donc sur le champ des Couriers de toutes parts, pour demander un prompt secours.

Les Espagnols se mettent en état de défense.

En l'attendant, ils ne demeurent pas oisifs : on travailla jour

(2) *Est prochaine.* Ces especes de prodiges, & d'avantures extraordinaires, ne sont pas toûjours des presages certains, & sur lesquels on puisse compter pour les évenemens futurs heureux ou malheureux, quelque idée que les peuples en puissent avoir. Ces choses extraordinaires, que le peuple ignorant regarde comme des prodiges, ont pour l'ordinaire une cause très naturelle, & pour l'avanture de ce Vieillard dont Mariana parle ici. On voit assez souvent dans l'Histoire, des exemples de semblables Fanatiques, dont les prédictions agréables ou funestes n'ont eu aucune suite, que de rendre ridicules ceux qui y avoient ajoûté foi; aussi notre Auteur n'y appuye nullement.

An de N. S. 1483

& nuit à fortifier la Place, à reparer les breches, & à mettre en état de resistance les endroits qu'on crut trop foibles. Malgré toutes ces précautions, la Place n'auroit pû éviter d'être reprise ; mais ils dûrent leur salut à la précipitation des Maures, qui n'avoient pas eu le tems d'amener avec eux de l'Artillerie pour battre la Place, & tout l'attirail de Guerre necessaire pour faire un Siege. Ainsi les efforts des Ennemis avorterent ; car les Assiegez se défendirent avec toute la valeur qu'on pouvoit attendre de gens resolus de vaincre, ou de périr. On les voyoit de dessus les murailles lancer sur les Assiegeans une grêle de dards, de fléches, de pierres, & tout ce qu'ils trouvoient sous leurs mains.

Les Maures continuent le Siege.

Mais l'attaque ne fut nulle part si chaude, que sur les bords de la Riviere qui passe auprès d'Alhama. Comme les Assiegez n'avoient ni Fontaines, ni Cisternes, ils étoient obligez de sortir hors de la Ville, pour aller chercher de l'eau à la Riviere. Les Maures qui voyoient de quelle importance il étoit de couper l'eau aux Ennemis, n'épargnerent rien pour détourner la Riviere, & lui faire prendre un autre cours, à quoi ils réüssirent enfin, non sans d'extrêmes difficultez ; car il y eut entre les deux Partis de rudes escarmouches, & beaucoup de sang répandu.

VII.
Le Comte d'Aguilar marche au secours d'Alhama, & est obligé de se retirer.

Les Peuples d'Andalousie touchez du danger où se trouvoient leurs Compatriotes, enfermez dans la Ville d'Alhama, envoyerent promptement du secours. Ceux de Cordoue en particulier donnerent mille Chevaux & trois mille hommes d'Infanterie, sous le commandement de D. Alphonse d'Aguilar. Comme les Maures étoient maîtres des Passages, & des Défilez par où les Troupes devoient passer, le Secours de Cordoue fut contraint de s'en retourner, sans rien faire.

Le Duc de Medina Sidonia resolut de secourir Alhama.

Il ne restoit plus nulle autre esperance aux Chrétiens assiegez, que dans Henri de Gusman, Duc de Medina Sidonia ; mais ils n'osoient presque compter sur ce Seigneur, non-seulement à cause des differens particuliers qui regnoient depuis long-tems entre lui & le Marquis de Cadix ; mais encore parce qu'il étoit choqué de ce qu'on avoit déclaré la Guerre aux Maures, sans lui en faire part. Cependant l'amour de la Patrie l'emporta dans l'esprit du Duc sur ses ressentimens particuliers : il ne consulta que sa generosité naturelle. La grandeur du pé-

An de N. S. 1482. ril dont l'Espagne étoit ménacée, réünit des cœurs que la jalousie avoit divisez.

Il assemble des Troupes.

Le Duc fit arborer le grand Etandart Royal de Seville, (3) & plusieurs Seigneurs se joignirent à lui, dont les principaux & les plus considerables furent D. Rodrigue Giron, Grand Maître de Calatrava, & de D. Diegue Pacheco, Marquis de Villena. Ils avoient sous leurs Enseignes cinq mille Chevaux, & environ quarante mille Hommes de Pied, qui accoururent en foule de toutes parts, animez du desir de combattre les Maures, & de se delivrer pour jamais de ces Infideles.

VIII. Ferdinand vient lui-même au secours de ses Gens.

Le Roi Ferdinand ayant reçu la nouvelle de la prise d'Alhama par les Chrétiens, & du danger où ceux-ci se trouvoient après cette conquête, partit le même jour de Medina del Campo, & donna ordre que la Reine le suivît à petites journées, pendant que lui-même marcheroit en diligence au secours de ses Gens. Il écrivit au même-tems aux Seigneurs qui avoient pris les armes, de ne rien innover pendant son absence, & de ne faire aucunes hostilitez sur les Terres des Infideles, jusqu'à son arrivée; qu'il falloit bien prendre garde à l'entreprise, dans laquelle on alloit s'embarquer; qu'il étoit absolument necessaire de faire de plus grands préparatifs, & de lever des troupes plus nombreuses, pour être en état d'executer le projet qu'on avoit formé. Mais les affaires étoient déja trop engagées, pour pouvoir suivre exactement les ordres de Sa Majesté. Les Seigneurs étoient en marche, & s'avançoient à grandes journées. D'ailleurs le moindre délai étoit capable de tout perdre: les Assiegez étoient vivement pressez, ils manquoient d'eau, & pour peu qu'on differât à les secourir, ils étoient à la veille de périr, & de se voir enlever le fruit de leur valeur.

Les Maures se retirent.

Les Grands croyant devoir expliquer les ordres du Roi, sans s'écarter de ses intentions, prirent le parti le plus avantageux, & le plus sûr. Les Infideles n'oserent attendre de pied ferme l'arrivée des Chrétiens; ils leverent le Siege, & se retirerent. Les Assiegez voyant les Ennemis retirez, sortirent de

(3) *A Seville.* C'étoit la pratique ordinaire en Espagne d'arborer dans la Ville Capitale de la Province l'Etendart Royal, ce qui servoit de signal aux Milices de la Province de se rassembler, ou pour aller faire la guerre aux Maures, ou pour s'en défendre, lorsqu'on voyoit quelque danger d'être attaqué, comme les Turcs arborent encore aujourd'hui les Queues de Cheval à Constantinople, pour marquer la Guerre que la Porte doit déclarer à quelque Ennemi.

la Ville, & allerent au devant de leurs Liberateurs: ils se saluerent & s'embrasserent, en versant des larmes de joie. Le Marquis de Cadix prévint le Duc de Medina Sidonia, & courut au devant de lui pour l'embrasser. Ils se firent l'un à l'autre mille civilitez: leurs animositez cesserent, & cette occasion réünit ces deux puissantes Familles, divisées depuis tant d'années. Un commencement si heureux fut d'un bon augure pour la suite, & on le regarda comme un presage presque assuré d'un succès complet.

IX. Division entre les Soldats pour le butin.

Néanmoins cette joie pensa être troublée par un differend qui s'éleva entre les Soldats. Les troupes qui étoit venues au secours des Assiegez vouloient partager le butin que ceux-ci avoient fait dans la prise d'Alhama. Ils prétendoient qu'il étoit juste que ceux qui avoient en quelque façon partagé le danger, partageassent aussi les dépouilles. Des injures, les uns & les autres en seroient venus infailliblement aux mains, si le Duc de Medina Sidonia averti du danger, n'eût couru vers ses Gens, & n'eût adouci leurs esprits par deux ou trois paroles: » Laissons, amis, leur dit-il, laissons le butin à ceux ausquels la « fortune l'a donné. Ne doit-ce pas être assez pour vous d'a- « voir travaillé pour la gloire, & pour le salut de la Patrie? « L'honneur est le seul fruit que vous devez en remporter au- « jourd'hui. Mais dans la suite, puisque vous voyez qu'on est « dans la resolution de poursuivre cette Guerre, je vous donne « ma parole que tous les tresors du Royaume de Grenade se- « ront la recompense de votre valeur. «

Calmée par le Duc de Medina Sidonia.

Ce peu de paroles calma l'esprit des plus mutins: la querelle fut étouffée. On laissa dans Alhama une nouvelle Garnison de Soldats choisis; & après avoir pourvû la Place de tout ce qui étoit necessaire, le reste de l'Armée s'en retourna.

Les Maures reviennent devant la Place.

Les Maures ne laisserent pas échaper l'occasion; car voyant les Espagnols retirez, ils revinrent se presenter devant la Place, & l'assiegerent avec une nouvelle viguëur, tandis que divers Détachemens pilloient les Frontieres d'Andalousie.

Et en sont chassez.

Il y avoit dans Alhama un endroit fort élevé, & fort escarpé, par cette raison on avoit negligé de garder ce Poste. Les Ennemis ne furent pas long-tems sans s'en appercevoir, & sans profiter de cette negligence: pendant la nuit du vingt d'Avril, ils escaladerent cet endroit, & se trouverent au haut de la muraille à la petite pointe du jour. Les Chrétiens se reveillerent,

An de N. S. 1482.

accoururent au danger, & vinrent fondre sur les Ennemis, avec tant de furie, qu'ils en tuerent plusieurs, tandis que les autres ne se sauverent, qu'en se précipitant dans le fossé, pour ne point tomber entre les mains des Chrétiens. Ainsi les Espagnols échaperent du plus grand danger où ils se fussent trouvez. Pedro Pineda & Alphonse Ponce, tous deux de Seville, se signalerent le plus dans cette rencontre.

X. Divers sentimens du Conseil de Ferdinand sur la Guerre des Maures.

Dans le même tems que la Ville d'Alhama étoit assiegée vivement par les Maures, Ferdinand & Isabelle arrivez depuis peu à Cordoue, tenoient de frequens conseils sur l'Expedition contre les Infideles, & sur les mesures que l'on prendroit pour y réüssir. Ceux qui passoient pour les plus prudens, étoient d'avis qu'on abandonnât Alhama, parce que la Place étoit toute environnée d'Ennemis, & parce que les secours éta[ient] trop éloignez, il étoit difficile de la conserver, & de la défendre; outre que le succès de la Guerre est toûjours douteux. Mais la Reine, dont le courage étoit bien au dessus de son Sexe, ne voulut point écouter cette proposition, & jugea que l'on devoit conserver Alhama. Il lui paroissoit dangereux d'abandonner la premiere Place qu'on eut conquise sur les Maures, depuis qu'elle étoit sur le Thrône de Castille: ce seroit, dit-elle, une marque de foiblesse, & de crainte, qui ne serviroit qu'à rendre les Ennemis plus fiers, & les Espagnols plus timides.

On prend la resolution d'assieger Loxa.

Ce sentiment prévalut si bien, qu'on prit la resolution de former une nouvelle entreprise, afin de donner plus de reputation à nos Armes. Les avis se trouverent encore partagez sur cet article; mais après avoir tout examiné, on crut ne pouvoir mieux faire que de suivre le conseil de Diegue de Merlo, pour qui le Roi avoit une extrême consideration: c'étoit d'assieger Loxa une des plus fortes Places de cette Province, & qui n'étoit pas fort éloignée d'Alhama. Le Rendez-vous de l'Armée fut fixé à Ecija. On rassembla cinq mille Chevaux & huit mille Fantassins: c'étoit peu pour une entreprise de cette consequence.

Ferdinand va à Alhama, & retourne à Cordoue.

Ferdinand prit avec lui une partie de cette Armée, & marcha droit à Alhama, dont le Maures avoient déja levé le Siege. Sa Majesté y arriva le vingt-neuf d'Avril: il en renouvella la Garnison, & nomma pour y commander le General D. Louis de Portocarrero, Seigneur de Palma, un des plus celebres Guerriers de son tems. Dès que le Roi eut ainsi reglé les affai-

res, & fait le dégât aux environs de Grenade, ſans avoir reçu le moindre échec : il reprit la route de Cordoue, afin de préparer toutes choſes pour ſoutenir la Guerre qu'on alloit tout de bon entreprendre ; outre qu'il vouloit ſe trouver aux couches de la Reine, qui n'avoit point voulu s'éloigner, pour être elle-même témoin de tout ce qui ſe paſſeroit. An de N. S. 1482.

Cette Princeſſe accoucha de deux filles le vingt-neuf de Juillet : l'une fut nommée Marie, l'autre qui étoit venue avant terme, ne vêcut pas. Le vulgaire ordinairement ſuperſtitieux, prit de cet accouchement occaſion de faire divers raiſonnemens, & divers préſages ſur le ſuccès de la Guerre, chacun en parla à ſa maniere, & ſur ſes idées particulieres. La crainte de quelques gens aiſez à effrayer redoubla par la triſteſſe extraordinaire qu'ils remarquerent dans ceux qui portoient les nouveaux Drapeaux à l'Egliſe Cathedrale, pour y être benis par l'Evêque ; mais les perſonnes ſenſées ſe mocquerent de ces vains preſages qu'ils ne regarderent que comme des chimeres.

La Reine accouche de deux enfans.

XI.

Le lendemain Ferdinand partit pour Ecija accompagné de la plûpart des plus grands Seigneurs de ſa Cour : car il n'y avoit preſque perſonne de quelque conſideration en Caſtille, qui ne deſirât de contribuer en quelque choſe à une entrepriſe ſi glorieuſe à la nation. On marcha droit à Loxa, ſuivant la reſolution priſe dans le Conſeil. Il y avoit néanmoins pluſieurs Officiers Generaux qui n'étoient pas de ce ſentiment, & prétendoient qu'il ſeroit beaucoup plus ſûr & plus avantageux de tourner les armes d'un autre côté ; mais l'avis de Merlo, en qui le Roi avoit une confiance entiere, l'emporta.

Ferdinand ſe rend à Ecija.

Quand l'Armée fut arrivée à la vûe de la Ville, elle campa proche les Fauxbourgs, & commença à ſe retrancher au milieu des Jardins & des Vergers que traverſe la Riviere du Xenil, qui dans cet endroit eſt ſi reſſerrée, & dont les bords ſont ſi eſcarpez, qu'il eſt impoſſible de la paſſer à gué. Le lieu étoit trop étroit, pour pouvoir aiſément y étendre la Cavalerie, & comme les Habitans s'étoient ſaiſis du Pont, on ne pouvoit paſſer de l'autre côté de la Riviere.

Notre Armée campe devant Loxa.

Il y avoit là auprès une certaine hauteur ou colline, appellée Albohacen : comme elle commandoit la Ville, & qu'elle étoit propre à arrêter les ſorties de la Garniſon, le Grand Maître de Calatrava, & les Marquis de Villena & de Cadix eurent ordre de s'en ſaiſir, & d'y établir leurs Quartiers.

Les Chrétiens ſe ſaiſiſſent d'une hauteur.

An de N. S. 1481.

Et en sont chassez par les Maures : mort du Grand Maitre de Calatrava.

On comptoit dans la Place plus de trois mille Chevaux commandez par Alatar, un des plus braves Officiers qu'eussent les Maures. Ceux-ci toûjours à lerte, ne donnoient pas un moment de repos aux Espagnols : ils faisoient tous les jours quelques sorties ; un Samedi entre autres, encouragez par un renfort considerable, qu'ils venoient de recevoir, & par l'esperance d'un nouveau secours, que leur amenoit le Roi de Grenade, qui s'avançoit avec un grand corps de Troupes ; la Cavalerie Maure qui étoit dans la Place, se divisa en deux Escadrons. Elle attaqua en même-tems par deux endroits la Colline dont les Assiegeans s'étoient saisis : l'attaque fut si vigoureuse, & si imprévûe, qu'au premier choc la Garde avancée plia, & prit la fuite. Ceux qui étoient dans les Retranchemens, en sortirent pour repousser les Ennemis ; mais comme ils marchoient en confusion, & qu'ils n'avoient pas eu la précaution de laisser du monde dans le Camp pour le garder : les Maures qui s'apperçurent de cette faute, ne manquerent pas d'en profiter : Un des deux Escadrons ennemis se détacha, entra dans les Retranchemens, & s'en rendit maître, sans tirer l'épée. Ce fut une terrible consternation pour ceux qui étoient aux mains avec les Maures, ils accoururent en diligence aux Retranchemens. Là le combat recommença avec plus d'acharnement ; mais les Espagnols se trouvant au même-tems attaquez de front & en queue, furent obligez de plier, & d'abanner ce Poste important. Le Grand Maître de Calatrava mourut dans cette action de deux coups de fléches, dont l'une le blessa mortellement sous l'aisselle ; toute l'Armée fut extrêmément touchée de la mort d'un Seigneur si distingué, qui étoit encore à la fleur de l'âge, n'ayant que vingt-quatre ans. On perdit avec lui un nombre considerable de Soldats ; les autres prirent la fuite.

Le Roi leve le Siege.

Le Roi étonné & touché vivement de ce revers, reconnut, mais trop tard, la verité de l'avis que lui avoit donné le Duc de Villahermosa son frere, sur la mauvaise situation de son Camp, & sur la foiblesse de ses Troupes, qui n'étoient pas assez nombreuses pour une Expedition aussi considerable que celle-là. Ainsi ayant appris que les Ennemis s'avançoient, il leva le Siege dès le lendemain, & se retira. Il fit toûjours marcher son Armée, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à *la Montagne des Amoureux*, éloignée de Loxa d'environ sept lieues. Comme la re-

traite se fit en bon ordre, l'Armée ne reçut aucun échec. Les Maures firent mine de vouloir donner sur notre Arriere-Garde; mais leurs efforts n'aboutirent qu'à quelques legeres escarmouches, où ils furent toûjours battus, & repoussez avec perte par le Marquis de Cadiz, qui se chargea de couvrir la marche, ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il contraignit les Maures de rentrer dans la Ville.

An de N. S. 1482.

Voilà quelle fut la fin d'une entreprise si mal concertée. On ne manqua pas de faire courir plusieurs bruits sur cette retraite: quelques gens publierent que Ferdinand avoit été trahi par ses propres Officiers, qui par jalousie, ou par quelque autre motif semblable, avoient fait échouer cette Expedition; mais le Roi dans les lettres qu'il envoya de tous côtez, se contenta d'attribuer sa retraite à la foiblesse de ses Troupes, qui étoient en trop petit nombre; outre que la multitude des Deserteurs avoit considerablement affoibli son Armée, qui n'étant composée que de Milices fournies par les Villes voisines à leurs dépens; les Soldats ne tirant point de solde du Prince, se retiroient chez eux, quand ils étoient las de la Guerre, ou que leurs provisions étoient finies. Le malheur & la necessité des tems, la disette d'argent, & l'épuisement des Finances ne permirent pas que le Roi de Castille eût des Troupes reglées, & des Armées entretenues, ce qui étoit un très-grand mal, & sujet à mille fâcheux inconveniens, comme il arriva dans cette occasion.

Raisons de ce mauvais succès.

XII.

Les Maures retournent assieger Alhama, Ferdinand secourt la Place.

Comme les choses les plus legeres causent souvent les pertes les plus considerables, les Maures enorgueillis par le succès, retournerent mettre le Siege devant Alhama, resolus d'attaquer la Place avec plus de vigueur qu'auparavant, & de l'emporter à quelque prix que ce fût. Ferdinand touché du danger où il voyoit les Assiegez, accourut en personne à leur secours, y arriva le quatorze d'Août, ravitailla la Place, & y fit entrer des provisions pour neuf mois. Il nomma alors pour y commander D. Louis Osorio, (4) qui quoique nommé à l'Evêché de Jaen, entendoit parfaitement la Guerre, & passoit pour un des plus braves, & des plus intrepides de toute la Castille. Le

(4) *D. Louis Osorio.* Il falloit ou que D. Louis de Portocarrero Seigneur de Palma, que le Roi avoit fait Gouverneur de cette Place quelque tems auparavant, fût mort, ou bien que le Roi lui eût donné quelque autre Commandement de ses Troupes; car il n'y a nulle apparence que le Roi eût ainsi ôté le Gouvernement d'une Place aussi importante qu'Alhama, & qui étoit un poste de confiance à un Officier si distingué par sa valeur & par sa prudence.

An de N. S. 1482. Roi pour rétablir la reputation des ses armes, se jetta dans les plaines de Grenade, & mit tout à feu & à sang. Six cens Chevaux Maures sortirent pour l'arrêter; mais le Comte de Cabra & le Grand Commandeur de Calatrava ayant pris avec eux quelques escadrons, vinrent donner sur les Infideles, & les attaquerent si brusquement, qu'ils en laisserent sur la place un bon nombre, & forcerent les autres à rentrer dans la Ville avec précipitation, & en desordre.

XIII. Les Maures chassent de Grenade le Roi Albohacen.

Les affaires des Maures se trouvoient dans une fâcheuse situation; les divisions frequentes qui regnoient parmi eux, les diverses factions qui s'élevoient tous les jours à Grenade, étoient plus capables de les détruire, que les Puissances étrangeres. On auroit dit que le Ciel, qui vouloit enfin anéantir cette Nation en Espagne, eût pris plaisir à y répandre un esprit de vertige; car au lieu de demeurer unis pour s'opposer aux Chrétiens, ces Infideles aveuglez par une folle passion, se souleverent, coururent aux armes, & forcerent Albohacen leur Roi à sortir de sa Capitale. Ils l'accusoient de tyranniser la Nation, & sur tout d'avoir par son imprudence & par son ambition engagé son Royaume dans une Guerre qui ne pouvoit que leur être funeste.

Ils mettent son fils Boabdil en sa place.

Les Rebelles éleverent sur le Thrône Mahomet Boabdil son fils, surnommé communément *le Petit*; mais que quelques autres appellent Hali Muley Alcaladurbil. Malaga, Baça, & quelques autres Villes demeurerent fideles au Parti d'Albohacen; ainsi les Maures se trouverent divisez en deux Factions, qui devoient leur donner plus d'inquiétude que leurs Ennemis étrangers. Triste situation, sur tout pour une petite Monarchie, de se voir partagée entre deux Princes qui prennent le nom de Rois. Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que malgré la confusion où étoit le Royaume de Grenade, nul des deux Partis n'implora la protection & le secours des Chrétiens; au contraire, dans le tems méme que la Guerre Civile étoit le plus allumée, ils ne laisserent pas de faire souvent des courses dans nos Provinces, & d'enlever la Ville de Cagnete située sur la frontiere: preuve sensible du courage, & de la hardiesse de cette Nation.

XIV. Ferdinand retourne à Tolede.

Il survint alors plusieurs affaires fâcheuses, qui obligerent Ferdinand & Isabelle d'interrompre pour un tems la Guerre de Grenade, & de s'en retourner dans le Royaume de Tolede. Ils laisserent

laisserent pendant leur absence D. Pedre Manrique Comte de Trevigno, qu'ils avoient créé quelque tems auparavant Duc de Najare, pour commander sur la Frontiere d'Ecija. D. Alphonse de Cardenas, Grand Maître de saint Jacques, fut chargé de garder les Frontieres de Jaen, & D. Juan de Sylva Comte de Cifuentes eut le Gouvernement de Seville, vacant par la mort recente de Diegue de Merlo. An de N. S. 1482.

Quand leurs Majestez eurent ainsi reglé les affaires, elles reprirent la route de Castille, & arriverent à Madrid à l'entrée de l'Hyver. On y assembla les Etats Generaux à dessein de reformer les abus qui s'étoient glissez dans les associations que quelques Villes avoient établies entre elles depuis quelques années, comme je l'ai rapporté, pour se maintenir contre les entreprises de ceux qui voudroient troubler la tranquillité publique. On avoit resolu de faire de nouveaux Reglemens, pour empêcher ces Villes d'abuser de ce pouvoir, qu'on avoit bien voulu leur ceder, & pour les engager à contribuer aux frais de la Guerre contre les Maures. On n'eut pas de peine à obtenir d'elles ce secours: elles offrirent même de fournir à leurs dépens seize mille Bêtes de charge, pour porter les vivres, les munitions & les bagages des Troupes.

Il assemble les Etats Generaux à Madrid.

Outre ces secours, le Pape Sixte IV. permit de lever une fois seulement cent mille Ducats sur les biens Ecclesiastiques; & accorda l'Indulgence de la Croisade à tous ceux qui voudroient servir dans cette Guerre sainte à leurs propres dépens, ou au moins y contribuer d'une certaine somme d'argent; ce que le saint Siege accorda une seconde fois trois ans après. Voilà à proprement parler, l'origine de cette Imposition, renouvellée dans la suite, & qui fait entrer tous les ans des sommes considerables dans le Thresor Royal qu'on emploie aux dépenses ordinaires de la Couronne & de l'Etat. Ce sont là les voies pour trouver de l'argent, qu'ont inventées certaines personnes, qui emploient leur esprit & leur adresse à chercher les moyens de s'insinuer dans les bonnes graces des Princes, & de faire leur fortune. On eut encore recours aux Banquiers, & à plusieurs riches Particuliers, de qui l'on emprunta de grosses sommes d'argent.

Origine des Taxes qu'on leve sur les Ecclesiastiques.

XV.

Le Roi nomme l'Archevêque de Sarragosse pour Vice-Roi d'Arragon.

Les Arragonnois ne vouloient point recevoir pour Vice-Roi D. Raimond Folch, Comte de Cardone, que le Roi Ferdinand avoit destiné pour cet emploi. Ils representerent que c'é-

An de N. S. 1482.

toit contre les usages & les privileges du Royaume d'en donner l'administration à un Etranger. Il y eut à ce sujet bien des remontrances, que Ferdinand tâcha d'éluder; mais enfin pour menager les esprits, il nomma à la Vice-Royauté D. Alphonse d'Arragon son fils naturel, & Archevêque de Sarragosse.

XVI.
On propose de marier la Reine de Navarre avec le Prince Jean de Castille.

Les affaires de Portugal & de Navarre donnoient bien plus d'inquiétude à Ferdinand & à Isabelle; ils apprehendoient que ces deux Nations ne reprissent les armes, pendant que la Castille seroit occupée ailleurs. Le Roi de Portugal proposoit de marier la Princesse Jeanne de Castille sa cousine germaine, fille d'Henri IV. dernier Roi de Castille, avec François Phebus de Foix Roi de Navarre, qui vivoit encore alors. Les Navarrois avoient beaucoup plus de penchant pour la France: Ferdinand & Isabelle dépêcherent vers le Roi de Portugal pour le gagner, D. Lope d'Atouguia, Portugais de Nation, & D. Juan d'Ortega Evêque de Coria. On envoya dans le même tems Rodrigue Maldonad en Navarre, qui, n'y étant arrivé qu'après la mort du jeune Roi Phebus, reçut ordre de proposer à la Reine Catherine, qui venoit de succeder à son frere, son mariage avec le Prince D. Juan de Castille, fils du Roi Ferdinand; mais la principale de ses instructions étoit de tenter toutes les voies possibles pour attirer dans les interêts de la Castille tous ceux qu'on y croiroit necessaires ou utiles; de profiter sur tout des divisions qui regnoient en Navarre, & d'appuyer secretement la faction des Beaumonts, qui étoient Maîtres de Pampelune, & de la plus grande partie du Royaume, dont elle étoit la Capitale. Les Rois de Navarre n'avoient alors presque nulle autorité dans leurs propres Etats. Quoique le Seigneur d'Avesnes, François de nation, également distingué par sa prudence & son expérience consommée, n'eût rien negligé pour maintenir la Puissance Souveraine pendant qu'il avoit été Vice-Roi de Navare.

La mere de Catherine paroît y consentir.

Madame Magdelaine de France, mere de la Reine Catherine, parut très-satisfaite de l'Ambassade de Castille, & donna sur cela des marques extraordinaires de sa joie, soit veritable, soit feinte. Elle répondit qu'on ne pouvoit pas lui faire de proposition plus agréable, ni lui offrir un parti plus avantageux, & qu'il ne tiendroit pas à elle que le Mariage de la Reine Catherine sa fille ne se fît avec le Prince de Castille.

Tout étoit dans le trouble & dans le mouvement en Galice:

le Connétable & le Comte de Benavente s'étoient brouillez : les parens & les amis de ces deux Seigneurs avoient pris part dans leur Querelle ; & les uns & les autres ayant eu recours aux voies de fait, avoient pris les armes : chacun des deux Partis avoit ses interêts particuliers, & ne pensoit qu'aux moyens de surprendre les Châteaux des Evêques, (5) & de s'en saisir, pour être ensuite plus en état de ravager les Terres de son Adversaire. An de N. S. 1482. XVII. Troubles en Galice.

Ferdinand qui prévoyoit les consequences fâcheuses de ces divisions particulieres, & qui ne pensoit qu'à les étouffer, envoya ordre à D. Ferdinand d'Acugna, qui commandoit en son nom dans cette Province, de se rendre lui-même maître des Places, sur lesquelles les Factieux jettoient les yeux. Le Gouverneur en consequence de ces ordres, alla mettre le Siege devant le Château de Lugo. D. Pedro d'Osorio Comte de Lemos accourut au secours de son frere, qui étoit Evêque de cette Ville. Le V[illegible] che en [illegible] les appaiser.

Ces mouvemens furent l'occasion d'une nouvelle Guerre, qui obligea Ferdinand à sortir de Madrid le onziéme Fevrier mil quatre cens quatre-vingt-trois ; il prit la route de Galice, & s'y rendit à grandes journées sans s'amuser en chemin, dans l'esperance que sa presence seule pourroit rétablir la tranquillité dans la Province. Ferdinand part de Madr[illegible] aller en Galice. An de N. S. 1483.

Pendant le voyage Sa Majesté apprit la mort du Comte de Lemos, qui avoit laissé pour son Heritier D. Rodrigue son petit-fils, & qui n'étoit que fils naturel d'Alphonse de Lemos fils legitime du Comte. L'ayeul avoit obtenu dispense de Sa Sainteté pour faire legitimer D. Rodrigue, qu'il avoit déja mis en possession du Comté de Lemos, ce qui causa une nouvelle Contestation, parce que Jeanne fille legitime du Comte Alphonse : laquelle étoit mariée avec D. Louis fils du Comte de Benavente, prétendoit pour elle-même ce Comté, en qualité d'Heritiere de son pere. Mort du Comte de Lemos.

Les affaires étoient brouillées jusqu'à produire une Guerre ouverte. Dès que le Roi fut arrivé en Galice, il envoya des ordres très-severes aux deux Partis de mettre bas les armes, Contestation pour la succession.

(5) *Des Evêques.* L'auteur ne s'explique point ici de quels Evêques on vouloit saisir les Châteaux, ou si ces deux Seigneurs vouloient s'emparer de tous les Châteaux, dont tous les Evêques de Galice étoient maîtres, ou si chacun de ces deux Seigneurs n'en vouloient qu'aux Places des Evêques, qui leur étoient contraires, & qui favorisoient le Parti de leurs Adversaires ; ainsi le Lecteur en jugera lui-même.

An de N. S. 1483.

& de poursuivre leurs doits par les voies de la Justice, avec ménaces de son indignation contre celui qui refuseroit de se soumettre au Jugement des Arbitres. Cependant le Roi avoit dans le fonds plus de penchant pour le Petit-Fils du Défunt, qui étoit déja en possession du Comté de Lemos.

XVIII. Les Maures reprennent les armes.

Ferdinand étoit occupé à calmer ces troubles, lorsque les Maures firent un furieux carnage des Espagnols auprès de Malaga. Ce fut la perte la plus considerable que nous fîmes pendant le cours de cette Guerre. Voici comme l'affaire se passa.

Les Chrétiens font une irruption sur le Territoire de Malaga.

D. Pedro Henriquez Adelantade d'Andalousie ayant recouvré sur les Maures, avec le secours du Marquis de Cadiz, la Ville de Cagnete qui lui appartenoit, la fit reparer, & chercha l'occasion de se venger. D'un autre côté D. Alphonse d'Aguilar, & le Grand Maître de saint Jacques animez par quelques petits avantages qu'ils avoient remportez sur les Maures, penserent à se jetter sur leurs Terres avec un assez bon nombre de Troupes. Enfin D. Juan de Sylva, Comte de Cifuentes, & Assistant, (6) ou Gouverneur de Seville, se mit à la tête de sa Cavalerie, tâcha de surprendre Zahara; mais ce projet échoua. Enfin ces deux Seigneurs ayant conferé ensemble pour chercher les moyens de faire quelque entreprise glorieuse à la Nation, & avantageuse à la Religion, prirent la resolution de partager leurs Troupes en trois Corps, & d'entrer en même-tems par trois differens endroits dans le Territoire de Malaga, qui étoit le pays de tout le Royaume de Grenade le plus riche, par les Manufactures de Soie que les Maures y avoient établies, & par le grand Commerce qu'ils en faisoient. L'esperance d'un si riche butin étoit un grand appas, sur tout pour les Soldats, à qui le pillage & le butin tenoient lieu de paye, & l'on peut dire que dans cette occasion l'Officier & le Soldat se trouvoient plus animez à cette Expédition par l'avarice & l'interêt, que par l'amour de la gloire, & du bien de la Patrie. Le succés répondit d'abord à leur attente; mais la fin leur devint funeste.

Ils y font de grands ravages.

Il y a auprès de Malaga des Montagnes qu'on appelle *Axarquia*. Elles sont presque impratiquables à cause d'une

(6) *Et Assistant.* C'étoit la même chose que Gouverneur ou que Commandant, qui sont en France deux choses distinguées; car un Officier peut être Gouverneur d'une Place, & n'y pas commander, soit qu'il ait un Commandant en son absence: de même un Officier peut commander dans une Place, ou dans une Province, sans en avoir le Gouvernement.

multitude infinie de pointes de Rochers escarpez, & de Halliers épais: ce fut par cet endroit que nos avanturiers pénétrerent dans les Plaines de Malaga; ils pillerent & désolerent tout; ils réduisirent en cendres les Maisons de Campagne, & les Villages; rien ne fut épargné. Quelques-uns d'entre eux se laissant emporter par une ardeur bouillante de jeunesse & par une folle témerité oserent s'avancer jusqu'à la vûe de Malaga. Hardie, & témeraire, ou plûtôt folle expedition! Les Habitans irritez de cette insulte, se joignirent aux Paysans qui demeuroient dans ces Montagnes, Gens endurcis à la fatigue, accoutumez à grimper sur ces Rochers, & qui sçavoient tous les détours de ces lieux inaccessibles, s'étant dispersez, ils envelopperent de tous côtez les Espagnols. An de N. S 1483.

Ceux-ci ne songeoient qu'à la retraite: deux chemins se presentoient, l'un plus uni sur les bords de la Mer, mais beaucoup plus long, & coupé par de petits bras de Mer, qui s'avançoient dans les terres, & qu'il falloit passer à la vûe, & sous le canon du Château de Malaga, ce qui ne se pouvoit faire sans danger d'être taillez en pieces en passant tous ces canaux. L'autre considerablement plus court, mais aussi difficile, & aussi dangereux, à cause des Bois qu'il falloit traverser, & des Rochers sur lesquels il falloit grimper. Il y avoit sur tout deux Montagnes qui paroissoient tellement entrelassées l'une dans l'autre, qu'elles n'étoient separées que par un Vallon très-sombre, & très-profond, que traversoit un Ruisseau assez étroit. Les nôtres tâchent de se retirer.

Nos Gens s'engagerent dans ce Vallon obscur, non sans frayeur & sans embarras, à cause du butin qu'ils traînoient avec eux, à peine avoient-ils fait quelques pas, qu'ils virent d'un côté un gros Corps de Maures à leurs trousses. La consternation augmenta, quand ils entendirent d'un autre côté de grands cris poussez par un autre Corps d'Infideles, qui les prit de front, & qui leur ferma le passage. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour les Espagnols, c'est qu'ils étoient harassez de deux jours de marche, & épuisez par la faim, les vivres leur ayant manqué. Ils ne pouvoient ni poursuivre leur chemin, ni retourner sur leurs pas; les Barbares firent pleuvoir sur eux une nuée de fléches, de pierres & d'arquebusades. Comme ils étoient très-adroits à tirer de l'arquebuse & de l'arc, & qu'ils étoient accoutumez à tirer au blanc, presqu'aucun de leurs coups ne portoit à faux. Sont attaquez par les Maures.

An de N. S. 1483.

Et taillez en pieces.

La nuit étant survenue, les tenebres & les hurlemens continuels que poussoient les Ennemis, & dont toutes ces Montagnes retentissoient, ne servirent qu'à redoubler la frayeur. Alors le Grand Maître s'adressant aux Soldats: Jusques à quand, leur dit-il, nous laisserons-nous égorger comme des moutons, sans nous défendre ? Ouvrons-nous un chemin à la pointe de l'épée, vendons au moins cherement nos vies, & ne mourons pas sans vengeance. Ayant dit ces mots, il commence le premier à grimper sur la Montagne; ses Gens le suivent de près; enfin ils arrivent au sommet avec beaucoup de peine. Là le Combat recommença avec plus d'acharnement; mais avec un plus grand carnage des Espagnols. Il demeura sur la place un grand nombre de Chrétiens, illustres par leur naissance & leurs Exploits.

Le Marquis de Cadix se sauve, & le Comte de Cifuentes est fait prisonnier.

Le Marquis de Cadix rencontra par hazard certains Guides sûrs, qui le conduisirent par des sentiers détournez, & le mirent en lieu de sureté. Le Corps que commandoit le Comte de Cifuentes, & qui faisoit comme l'Arriere-Garde, fut le plus mal-traité: lui & D. Pedro de Sylva son frere, furent faits prisonniers, & conduits à Grenade. Il sembloit qu'une terreur panique se fût emparée des Espagnols, & qu'ils fussent tombez dans une espece d'engourdissement, sans pouvoir se remuer. De deux mille sept cens Chevaux, dont nos Troupes étoient composées, il en resta plus de huit cens sur la place, entre lesquels se trouverent les trois freres du Marquis de Cadix, D. Diegue, D. Lope, & D. Bertrand, sans compter plusieurs autres de ses parens. Le nombre des Prisonniers fut presque le double: on en comptoit environ quatre cens de la principale Noblesse d'Espagne: il ne s'en sauva qu'un très petit nombre au travers des Rochers, des Forêts & des Précipices; ils eurent même bien de la peine à se rendre à Antiquera; les autres se disperserent; & conduits par l'esperance, ou par la crainte, se retirerent comme ils purent en divers endroits.

Cette Expedition malheureuse se passa le vingt-uniéme de Mars, jour de saint Benoît. La perte fut moins considerable pour l'Espagne, qu'elle ne fut honteuse à la Nation. Celui qui commandoit les Maures dans cette Affaire, s'appelloit Abohardil, frere du Roi Albohacen, & Gouverneur de Malaga. Cet Avantage lui acquit beaucoup de gloire parmi les Maures, qui le regarderent depuis comme un de leurs plus bra-

ves, & de leurs plus habiles Generaux. An de N. S. 1483.

La consternation des Chrétiens se dissipa bien-tôt, & l'Affront souffert à Malaga fut bien reparé par un grand Avantage qu'ils remporterent sur les Maures.

XIX. Division entre Albohacen & Boabdil.

Les deux Rois Maures Albohacen, & Bohabdil se faisoient toûjours une Guerre opiniâtre : ils ne s'accordoient que dans la haine implacable qu'ils portoient aux Chrétiens, & dans le desir de leur faire tout le mal dont ils étoient capables. L'esperance que chacun avoit de fortifier par là son Parti, & d'affoiblir celui de son Competiteur, les animoit encore davantage ; car ils se flattoient tous deux qu'il n'y avoit pas un meilleur moyen de gagner l'affection des Maures, que de remporter quelque avantage considerable sur les Chrétiens.

Boabdil fait des Courses sur les Chrétiens.

Ces raisons, & la Victoire qu'Albohacen venoit de gagner auprès de Malaga, déterminerent son fils Boabdil à attaquer les Espagnols d'un autre côté. Il rassembla un grand nombre de Cavalerie & d'Infanterie, des deux Partis, alla fondre du côté d'Ecija, & par le conseil d'Alatar son beau-pere, il forma le projet de surprendre Lucena, Ville plus grande & plus riche, que forte. Alatar étoit d'une très-basse naissance, & simple petit Mercier, au moins c'est ce que veut dire son nom ; mais ayant abandonné son Negoce, pour prendre le parti de la Guerre. Sa valeur & sa prudence le firent bien-tôt passer par tous les degrez de la Milice, l'éleverent aux premieres Charges, & à l'honneur d'avoir Boabdil pour gendre. Le butin, & les dépouilles prétieuses dont il revenoit chargé dans les Courses fréquentes qu'il avoit accoutumé de faire sur les Terres des Chrétiens, l'avoient rendu un des plus riches de tout le Royaume de Grenade.

Diegue de Cordoue s'oppose à leurs Courses.

D. Diegue Fernandez de Cordoue, Alcaide de los Donzelès, Seigneur de Lucena & de plusieurs autres Places voisines, sur l'avis qu'il eut du dessein des Maures, en écrivit au Comte de Cabra son oncle. La perte faite à Malaga avoit fort diminué la Cavalerie Espagnole : mais ce qu'il y avoit de plus triste, c'est que l'épouvante s'étoit saisie de l'esprit des Habitans, & que les Murailles de Lucena n'étoient pas assez capables de resister à l'Artillerie des Maures.

XX. Les Maures assiegent Lucena, & se retirent.

Ils parurent le vingt-uniéme d'Avril à la vûe de la Place, avec une nombreuse Armée. Le Gouverneur fit retirer tous les Habitans dans l'endroit le plus élevé de la Ville, pour y

An de N. S. 1483.

être plus en fureté,& ne point embaraffer les Troupes. Pour lui, prévoyant bien que les Infideles ne manqueroient pas d'attaquer d'abord la Baffe-Ville. Il s'y pofta, s'y fortifia par les meilleurs retranchemens que le tems lui permit de faire, & y fit entrer plus de deux cens Chevaux, & plus de huit cens Hommes de Pied, qu'il trouva le fecret de ramaffer des endroits voifins. Les Efpagnols fe défendirent avec tant de valeur, & d'opiniâtreté, que les Maures defefperant de prendre la Ville, déchargerent leur fureur fur les Vergers des environs, pour fe venger de la perte qu'ils avoient faite dans quelques forties où ils avoient eu bien du monde de tué, & un plus grand nombre de bleffez.

Amet Abencerrage propofe une Entrevue à D. Diegue de Cordoue.

Cependant Amet Abencerrage, avec un détachement de trois cens Chevaux, ravagea les Plaines de Montilla. D. Diegue de Cordoue, Seigneur & Gouverneur de Lucena, avoit des liaifons avec ce Maure, dont il étoit ami particulier depuis que les Abencerrages, après avoir été chaffez de Grenade, où ils étoient devenus fufpects au Roi, furent obligez de fe retirer à Cordoue. Amet ayant executé les ordres qu'il avoit reçus, revint devant Lucena, & fit prier le Gouverneur D. Diegue de vouloir s'aboucher avec lui. Ce perfide Maure ne cherchoit, fous prétexte de negociation & d'amitié, qu'à dreffer un piege à fon ami; mais D. Diegue fçut employer la rufe contre la rufe, & tromper celui qui l'avoit voulu furprendre.

Boabdil leve le Siege, & fe retire.

D. Diegue fit efperer à Amet qu'il rendroit bien-tôt la Place, & qu'il la lui remettroit à lui-même: mais il ne penfoit qu'à l'amufer jufqu'à l'arrivée du Comte de Cabra, qui s'avançoit à grandes journées au fecours des Affiegez. Boabdil n'ofant pas l'attendre, leva le Siege, & prit la route de Grenade, avec le riche butin qu'il avoit fait. Les affiegez de leur côté fortirent de la Ville en bon ordre, donnerent fur l'Arriere-Garde des Infideles, & les harcelerent.

Le Comte de Cabra attaque les Maures.

Le Comte de Cabra arriva fur ces entrefaites, & refolut d'attaquer les Ennemis dans leur Marche, afin de profiter du defordre où la frayeur les avoit jettez. A peine la Pofterité croira-t-elle que les Maures, quoiqu'ils fuffent dix contre un, n'aient pû foutenir le premier choc des Chrétiens; c'eft néanmoins ce qui arriva dans cette occafion. Il femble que Dieu les frappa d'une terreur panique, qui leur ôta la raifon. Ils s'imaginerent, fur un faux bruit qui s'étoit répandu, que nos

Troupes

Troupes étoient beaucoup plus nombreuſes, qu'elles n'étoient en effet; & cette fauſſe idée fut la cauſe de leur perte.

An de N. S. 1483.

A une lieue & demie de Lucena il y a une eſpece de Torrent ſur le grand Chemin de Loxa: les Saules, les Frênes, & une infinité d'autres Arbres plantez le long de ce Torrent, font une eſpece de Boccage, qui rendoit le lieu ſombre & frais: par malheur pour les Maures, ce Torrent ſe trouvoit fort enflé par les pluies du Printems; leur Infanterie ne laiſſa pas de le paſſer; mais dès qu'elle ſe vit au-delà, elle ne ſongea qu'à prendre la fuite, & qu'à emmener ſon butin, ſans ſe mettre en peine d'attendre la Cavalerie pour la ſoutenir. D'un autre côté la Cavalerie, quoiqu'intimidée par la démarche de ſon Infanterie, qui venoit de l'abandonner, ſe mit toûjours en devoir de faire face aux Ennemis, qui la pourſuivoient.

Les Maures ſe retirent.

Boabdil fit tous ſes efforts pour animer ſes Gens: » Que craignez-vous, s'écria-t-il? Quelle aveugle fureur vous « trouble? Avez-vous oublié que les Ennemis devant qui vous « paroiſſez trembler, ſont ceux-là même qui ont été vaincus il « n'y a que trois jours par une Armée de Muſulmans beaucoup « moins nombreuſe & moins aguerrie que la nôtre? Avez- « vous moins de courage après la Victoire, & croyez-vous « que les autres, après leur défaite, en ſoient devenus plus « braves? Songez à votre Gloire; ſongez à vous-même, à ce « que publiera la Renommée, à ce que penſera la Poſterité de « votre conduite. Croyez-vous qu'une fuite honteuſe puiſſe « vous mettre à couvert? Ne ſoyez redevables de la vie, qu'à « votre valeur. «

Boabdil tâche d'animer ſes Gens.

Ces paroles produiſirent peu d'effet. Les Chrétiens s'avancerent en diligence, & en bon ordre. D. Alphonſe d'Aguilar, qui au bruit du danger, étoit accouru à la hâte d'Antequera, quoiqu'il n'eût avec lui que quarante Chevaux, & quelques Fantaſſins qu'il avoit mêlez avec ſa Cavalerie, prit les Maures en flanc, & tomba bruſquement ſur eux. Ceux-ci, ſoit qu'ils cruſſent leurs Ennemis en plus grand nombre, ou plûtôt, ſoit que Dieu eût répandu parmi eux la frayeur, tournerent le dos, & prirent la fuite.

Les Maures ſont battus.

Boabdil, qui étoit monté ſur un Cheval blanc, craignant d'être reconnu, mit pied à terre, & alla ſe cacher au milieu des broſſailles qui étoient le long du Ruiſſeau, dans le deſſein de ſe ſauver

Boabdil fait priſonnier.

An de N. S. 1483.

pendant la nuit à la faveur des tenebres. Trois Soldats l'ayant démêlé au travers des Halliers, se jetterent sur lui ; mais ce Prince Maure leur déclara qui il étoit pour éviter la mort ; ils le firent Prisonnier de Guerre. Le Gouverneur D. Diegue, qui poursuivoit les Fuyards, étant survenu, fit conduire cet illustre Prisonnier à Lucena. Le carnage dura jusqu'à la nuit ; il demeura sur la Place plus de mille Cavaliers Maures, entre lesquels se trouva le fameux Alatar vieillard âge de quatre-vingt-dix ans ; il y eut plus de quatre mille Fantassins tant tuez que prisonniers. Pour comble de bonheur, on reprit sur les Infideles le butin qu'ils avoient fait.

XXI. La Reine Isabelle se rend sur les Frontieres de Navarre.

A la nouvelle de cette Victoire, Ferdinand & Isabelle qui étoient alors à Madrid, resolurent de partager entre eux le soin du Gouvernement, & le poids des affaires. La Reine se rendit sur les Frontieres de Navarre, pour hâter le Mariage du Prince son fils avec Catherine de Foix, qui venoit de succeder à son frere. La passion d'Isabelle étoit de fermer absolument aux François l'entrée de l'Espagne, & de leur ôter toute esperance d'être jamais maîtres de la Navarre.

Ferdinand va en Andalousie.

Le Roi son époux de son côté partit de Madrid le vingt-huitiéme d'Avril, & prit la route d'Andalousie dans le dessein de ne point ménager les Infideles. Dès qu'il fut arrivé à Cordoue, il assembla les principaux Officiers de son Armée, & les plus grands Seigneurs de sa Cour. On traita des moyens de pousser plus vivement les Maures, parce que depuis la prison de Boabdil, Albohacen son pere avoit été reçu dans Grenade, & que les esprits paroissoient s'être réunis en sa faveur, quoique plusieurs des Habitans conservassent dans leur cœur une affection secrete pour Boabdil, & de la haine pour les violences, la cruauté & l'avarice du vieux Albohacen.

Ferdinand se met à la tête de son Armée.

Ferdinand rassembla promptement six mille Chevaux, & quarante mille Hommes de Pied : il se mit lui-même à la tête de ses Troupes. Sa premiere Expedition fut de ruiner les Fauxbourgs d'Ylora, il prit ensuite d'assaut la Ville de Tajare, auprès de Grenade, & la fit raser. D. Henri Henriquez oncle du Roi, & Grand Maître de sa Maison, ayant été dangereusement blessé à l'attaque de cette Place, fut envoyé aussi-tôt à Alhama, pour y être pansé. L'Armée Chrétienne entra ensuite dans la Plaine de Grenade, où elle fit un terrible dégât : on saccagea, on brûla tout ce qu'on pût trouver : & pour cou-

vrir les Partis, l'Armée campa dans un Poste avantageux, d'où on envoyoit continuellement des Détâchemens qui désoloient la Campagne, sans danger pour eux, & avec beaucoup plus de perte pour les Ennemis. An de N. S. 1483.

On rejette les Propositions d'Albohacen.

Albohacen ne se fiant pas encore assez aux Habitans de Grenade, n'osa sortir de la Ville : il se contenta de faire de petits Détachemens, qui battoient la Campagne, & qui se mettoient en embuscade, pour surprendre ceux des Espagnols, qui se débandoient, ou pour les combattre, quand ils y trouvoient leur avantage. Il envoya au Camp du Roi des Ambassadeurs, pour demander le Prince Boabdil son fils, offrant de donner en échange le Comte de Cifuentes & neuf autres des principaux Prisonniers qu'il avoit faits à la journée de Malaga, il faisoit encore d'autres Propositions d'Alliance, toutes fieres & insolentes; car il étoit naturellement vain & imperieux, outre que la Victoire qu'il avoit gagnée sur les Chrétiens, avoit redoublé sa fierté. Ferdinand réjetta avec mépris ces Propositions, & répondit aux Ambassadeurs, qu'il étoit venu pour imposer des Loix, non pour en recevoir, & qu'il n'accorderoit jamais la Paix à leur Roi, qu'auparavant il n'eût mis bas les Armes.

XXIII. On conseille à Ferdinand de remettre Boabdil en liberté.

L'Armée avoit une inclination particuliere pour Boabdil; on étoit touché de sa disgrace, & ses malheurs avoient réveillé la compassion. Le Marquis de Cadix, & plusieurs autres Seigneurs sollicitoient continuellement le Roi de le remettre en liberté : c'étoit, disoient-ils, un moyen infaillible d'entretenir la division parmi les Maures, ce qui acheveroit de ruiner cette Nation, & faciliteroit les desseins des Chrétiens.

Entrevûe de Ferdinand & de Boabdil à Cordoue.

Quand les Espagnols eurent ruiné la Campagne, on mit une bonne Garnison dans Alhama, dont on donna le Gouvernement à Ignigo Lopez de Mendoze, Comte de Tendilla, avec ordre, non-seulement de bien défendre la Place; mais encore d'envoyer souvent des Partis, pour faire des Courses dans les Lieux voisins. Ferdinand retourna à Cordoue : & dès qu'il y fut arrivé, il donna ordre qu'on y amenât Boabdil, qui étoit dans le Château de Porcuna, que les Anciens appelloient *Obulco*. Aussi-tôt que le Prince Maure parut en presence du Roi, il flêchit le genou, & lui demanda sa main pour la baiser. Ferdinand le releva, l'embrassa avec beaucoup de tendresse, & lui parla de la maniere la plus obligeante. Il crut devoir ren-

An de N. S. 1483.

dre à ce Prince, quoiqu'Infidele, & son Prisonnier l'honneur dû à son Rang & à sa Naissance.

Traité entre Ferdinand & Boabdil qui est remis en liberté.

Ils confererent ensemble sur l'accommodement, qui fut bientôt conclu à ces Conditions : 1°. Que Boabdil remettroit son fils aîné & douze autres enfans des principaux Seigneurs Maures entre les mains de Ferdinand pour servir d'ôtages, & de garans, qu'il ne manqueroit point de fidelité & d'attachement à la Couronne de Castille. 2°. Qu'il payeroit tous les ans à cette Couronne douze mille écus de tribut. Et 3°. Qu'il promettoit de se trouver à l'Assemblée des Etats Generaux du Royaume, toutes les fois qu'on l'invitereroit de s'y rendre ; enfin que pendant l'espace de cinq ans, on mettroit tous les ans en liberté quatre cens Esclaves Chrétiens. Quand Boabdil eut signé & ratifié ce Traité, le Roi lui rendit la liberté, lui permit de demeurer dans la Secte où il étoit né, & le renvoya dans le Royaume de Grenade.

Ferdinand retourne auprès de la Rene son épouse.

Ferdinand se voyant en repos de ce côté-là, mit de nouvelles Garnisons dans les Places voisines des Maures, nomma Louis Fernandez Portocarrero pour commander dans Ecija, à la place du Grand Maître de saint Jacques, & pour défendre la Frontiere : après quoi il partit de Cordoue, pour aller joindra la Reine Isabelle son épouse, qui l'attendoit.

Le Marquis de Cadix bat les Infideles auprès d'Utrera.

Dans ce tems-là quinze cens Chevaux Maures, & quatre mille Hommes de Pied, sous le Commandement de Bexir Gouverneur de Malaga, firent une irruption du côté d'Utrera : ils commençoient déja à piller ; mais ils furent repoussez avec précipitation par la valeur de Portocarrero & du Marquis de Cadix, lesquels marcherent contre les Maures, les rencontrerent proche de Guadalete, & les taillerent en pieces.

Le Marquis de Cadix surprend Zahara.

Pour recompenser le Marquis de Cadix de ce service important, on lui envoya un Privilege, par lequel on devoit lui donner tous les ans l'habit que les Rois de Castille portoient le jour de la Notre-Dame de Septembre, Recompense dûe à ses Exploits & à sa Fidelité, d'autant plus que dans le même mois, outre cette Expédition contre les Infideles, comme je viens de le dire, il reprit sur eux la Ville de Zahara, qu'il emporta d'assaut.

XXIV. Ferdinand & Isabelle se rendent à Vittoria.

Ferdinand & Isabelle se rendirent à Vittoria, quoiqu'ils vissent peu de jour à l'accomplissement du Mariage du Prince de Castille leur fils, avec la Reine de Navarre, malgré tous les

ressorts qu'ils avoient fait jouer pour en venir à bout. Madame Magdelaine de France, à la sollicitation du Roi son frere, qui cherchoit toutes les voyes possibles pour l'empêcher, apportoit pour prétexte l'inégalité de l'âge qui se trouvoit entre les deux Parties; car la Reine de Navarre étoit nubile, & le Prince de de Castille n'étoit encore qu'un enfant: elle representoit que ces sortes de Mariages n'étoient jamais heureux, & devenoient presque toûjours la source de mille divisions.

An de N. S. 1483.

Le Comte de Cabra & D. Diegue Fernandez de Cordoue se rendirent à Vittoria, où étoit la Cour: Leurs Majestez voulurent qu'on leur fît une Reception magnifique: Elles ordonnerent que le Cardinal de Tolede D. Pedro Gonzalez de Mendoze iroit lui-même au devant de ces deux Seigneurs avec tous les Prélats, & toute la Noblesse qui étoit alors à la Cour. La Victoire signalée que le Comte de Cabra & Fernandez de Cordoue son neveu avoient remportée sur les Maures, & les services qu'ils venoient de rendre à l'Etat, meritoient bien l'Honneur qu'on leur fit, & l'espece de Triomphe, avec lequel ils parurent. On accorda de plus au Comte de Cabra une Pension de cent mille Maravedis, à prendre sur le Tresor Royal: on lui permit aussi d'ajoûter sur l'Ecu des anciennes Armes de sa Maison, la Tête d'un Roi couronné, avec une Orle de neuf Bannieres, ou Drapeaux, pour servir à la Posterité d'un Monument éternel des neuf Etendards qu'il avoit enlevez sur les Maures, quand ils furent battus auprès de Lucena. On voulut par cette marque d'Honneur & de Distinction, & par l'espoir d'une semblable Recompense, reveiller le courage des Espagnols, & les animer à entreprendre de grandes Choses pour la gloire de la Patrie, & l'avantage de la Religion.

Le Comte de Cabra, & D. Diegue de Cordoue viennent à Victoria, où ils sont magnifiquement reçus.

XXV.

Le Comte de Tendille fait reparer les Murailles d'Alhama.

L'Hiver fut si pluvieux, & les Eaux furent si abondantes, qu'elles firent ébouler une partie des Murailles d'Alhama. Ce fâcheux accident répandit une si grande terreur dans la Place, que la Garnison avoit resolu de l'abandonner. Le Comte de Tendilla qui y commandoit, en homme adroit & vigilant, fit promptement tendre tout le long de la Bréche, des toiles, qu'il avoit eu le soin de faire peindre de la couleur des murs: en sorte que de loin on ne pouvoit rien remarquer. Cet Artifice lui réüssit, & ayant eu le loisir de faire travailler jour & nuit à reparer les Bréches, la Ville se trouva hors d'insulte, avant que les Ennemis se fussent apperçus de la ruse. Comme

An de N. S. 1483. le Comte manquoit d'argent pour payer sa Garnison, il fit faire de la monnoie de Carton; d'un côté étoit son Sceau, & de l'autre la valeur de chaque Piece de monnoie, avec promesse de la changer, dès que le besoin, & le danger seroient passez. Moyen remarquable, & mis en usage par de Grands Hommes!

Le Pape fait Cardinal l'Evêque de Gironne.

Le quinziéme de Novembre de la même année, le Pape donna le Chapeau de Cardinal à D. Jean Melguerite, Evêque de Gironne, & Ambassadeur du Roi Ferdinand à la Cour de Rome. Cet illustre Cardinal a laissé une petite Chronique des Rois d'Espagne, qu'il a intitulé *Les Paralipomenes*; mais l'Evêque de Gironne ne jouit pas long-tems de sa nouvelle Dignité; il est inhumé à Rome dans l'Eglise de Notre-Dame *del Popolo*.

XXVI. Troubles en Navarre.

Les affaires de Navarre n'étoient pas paisibles; car outre les anciennes Factions qui subsistoient toûjours, les Peuples faisoient si peu de cas de ceux qui les gouvernoient, qu'ils ne se mettoient pas même en peine de dissimuler leurs sentimens: leur haine paroissoit si inveterée & si opiniâtre, qu'on ne voyoit nulle apparance d'établir une Paix ferme & constante. Ils avoient souvent pris les armes, & après les avoir posées, on les avoit vûs souvent les reprendre avec plus de fureur qu'auparavant. Enfin les choses étoient si brouillées, qu'à peine une longue Paix étoit capable de les rétablir, lorsqu'il s'alluma d'un autre côté une nouvelle Guerre qui mit toute la Navarre en feu.

Le Vicomte de Narbonne aspire à la Couronne de Navarre.

Jean de Foix Vicomte de Narbonne, & oncle de la Reine Catherine, prétendoit que la Couronne de Navarre lui appartenoit, & qu'il devoit succeder à la Reine Leonor sa mere, étant plus proche d'un degré, que les petits enfans de cette Princesse; d'ailleurs que les Loix excluant les femmes de la succession, la Princesse Catherine sa niece n'avoit eu nul droit de s'en mettre en Possession. Voilà les raisons qu'alleguoit ce Prince; mais la veritable étoit le peu d'égard que les Peuples avoient pour la Reine, à cause de son sexe & de sa grande jeunesse; car autrement quel droit le Vicomte de Narbonne pouvoit-il avoir à la Couronne de Navarre, puisqu'il étoit manifeste par une infinité d'exemples que souvent dans la Succession du Royaume, & de bien d'autres, on avoit préferé les enfans de l'aîné aux cadets, & qu'en particulier la Couronne de Navarre étoit plusieurs fois tombée en quenouille. Suites

funestes du changement de Souverains, dont la mort ne sert aux mutins, que de prétexte pour brouiller, & pour autoriser l'ambition des Grands, laquelle n'écoute ni la Justice, ni la Raison, ni les Loix. An de N. S. 1483.

Le Vicomte de Narbonne, voyant que jamais il ne pourroit réüssir par les voies de la Justice, eut recours aux Armes, & s'étant rendu maître, partie de gré, partie de force, des Villes, Châteaux & Places fortes du Comté de Foix, il obligea toute la Province à le reconnoître pour souverain. La plus grande partie des Peuples favorisoit les desseins du Vicomte; les uns en consideration de leurs anciens Maîtres, dont la mémoire leur étoit chere, les autres par l'apprehension de se voir soumis à un Prince étranger, que la Reine Catherine épouseroit. Il falloit de puissantes forces, pour calmer ces troubles, & rétablir la tranquillité en Navarre, dont la fâcheuse situation avoit besoin d'une tête capable de maintenir le bon ordre.

Il se rend maître du Comté de Foix.

Ceux qui avoient le maniement des Affaires, jugerent à propos de hâter le Mariage de la Reine, ce qui fut un nouveau sujet de difficutez. Madame Magdelaine sa mere vouloit la marier en France; les Navarrois de leur côté, fondez sur les anciennes Coutumes du Royaume, prétendoient qu'on devoit regler dans l'assemblée des Etats Generaux le Mariage de leurs Souverains; que les Mariages qui s'étoient faits contre leur consentement, ou au moins sans leur participation, avoient toûjours été malheureux. En particulier les Habitans de Tudele déclarerent ouvertement, que si les choses s'executoient d'une autre façon, ils se livreroient au Roi Ferdinand.

Contestations en Navarre sur le mariage de la Reine.

Ce Prince étoit alors à Tarrassonne, où il avoit convoqué les Etats d'Arragon pour le commencement de l'année mil quatre cens quatre-vingt-quatre. Il ne se passa rien de considerable dans cette Assemblée, sinon que d'abord les Catalans refuserent de s'y trouver, prétendant que c'étoit violer leurs Privileges & leurs Libertez, que de vouloir les contraindre à se rendre aux Assemblées qui se tenoient hors de la Province: néanmoins après quelques contestations, ils se conformerent à la volonté de leur Souverain.

Ferdinand convoque les Etats Generaux d'Arragon à Tarrasonne.

An de N. S. 1484.

Pendant ce tems-là Catherine de Foix Reine de Navarre, épousa Jean d'Albret, fils d'Alain d'Albret, d'une naissance illustre en France, où il possedoit les Comtez de Perigord, de Limoges, de Dreux, & un grand nombre d'autres Villes &

Mariage de Catherine de Foix avec Jean d'Albret.

An de N. S. 1484. Principautez. Ce Mariage causa de nouvelles Brouilleries.

XXVI. Ferdinand demeure sur les Frontieres de Navarre.

Ferdinand toûjours attentif à ses interêts, resolut de profiter de ces Divisions, pour étendre ses Etats, & pour se venger du peu de cas qu'on avoit fait de lui, en préferant l'Alliance d'un Seigneur François à la sienne: il prit le parti de demeurer sur les Frontieres de Navarre, & d'envoyer la Reine son épouse en Andalousie, afin de hâter les préparatifs necessaires pour continuer la Guerre contre les Maures. La situation de leurs affaires, ne permettoit pas qu'on les négligeât.

Décadence de Boabdil.

On apprenoit de tous côtez que le Parti du Roi Albohacen croissoit de jour en jour à Grenade; qu'il avoit presque soumis toute sa nation, & que Boabdil son fils avoit bien de la peine à se maintenir dans Almerie, qui lui étoit demeurée fidele, avec un petit nombre de Maures. Une si grande revolution venoit en partie du changement de ce Prince, que les Infideles regardoient comme un Renegat, ou du moins comme favorable aux Chrétiens. Albohacen son pere avoit eu soin d'envoyer de tous côtez des Emissaires, & des especes de Predicateurs, qui en particulier, & en public, ne cessoient de décrier la conduite du Prince, de le faire passer dans l'esprit du Peuple, pour un impie, & un sacrilege.

Les Chrétiens ravagent les Plaines de Malaga.

Cependant les Espagnols de Seville & de Cordoue s'étant assemblez au nombre de plus de dix mille Hommes, se mirent en Campagne au mois d'Avril, & ravagerent les Moissons, qui étoient prêtes à couper, aux environs de Malaga. Ce Dégât jetta la Consternation dans la Ville, & vengea la perte de l'année précedente. On esperoit que les Maures, lassez de tant de maux, se soumettroient enfin, d'autant plus qu'ils ne recevoient d'Afrique aucun secours; ou du moins très-peu: soit que les Maures d'Afrique se trouvassent assez embarrassez chez eux, soit que les Flottes Espagnoles, qui étoient maitresses de la Mer, ne permîssent pas aux Africains de passer.

XXVII. Les Genois ravagent les Côtes d'Espagne.

Les Genois se mirent à courir les Mers d'Espagne sous la conduite d'un fameux Corsaire, nommé Jordiel Doria, & ils ravagerent les Côtes de Catalogne & de Valence, qui se trouverent alors dépourvûe de Vaisseaux. Ils firent de fréquentes Déscentes, pillant, brûlant & massacrant tout ce qu'ils trouvoient. Les Genois étoient autrefois rivaux des Catalans, ausquels ils disputoient l'Empire de la Mer. La division qui regnoit alors dans la Ville de Génes, & le peu d'autorité de ceux qui

étoient

étoient à la tête des Affaires, autoriserent les Pirateries des Génois. An de N. S. 1484.

Pierre Fregose Doge de Génes, chassé de la Ville.

Pierre Fregose Doge de cette Republique, avoit été dépouillé de sa Dignité, & chassé de la Ville, par les intrigues du Cardinal Paul Fregose son parent, Archevêque de la même Ville. On accusoit le Doge d'avoir voulu livrer sa Patrie entre les mains du Duc de Milan. Il paroissoit dur aux Génois de retomber sous la Domination des Milanois, qu'ils n'avoient que trop éprouvée; outre qu'après avoir gouté la liberté, ils ne pouvoient plus se resoudre à recevoir un Maître, quelque doux qu'il pût être. Les Courses des Génois, obligerent le Roi d'armer promptement à Valence une Flotte, sous le Commandement de Mathieu Escriva, afin d'être en état de défendre les Côtes du Royaume de Valence & de Catalogne.

XXVIII. Nouveaux Troubles en Espagne.

Les Affaires Ecclesiastiques n'étoient pas dans une situation plus tranquille en Espagne, & il n'y avoit que la presence de Ferdinand qui pût rétablir les choses. Voici comme cette Affaire se passa.

Contestations sur l'Election du Grand Maitre de Montesa.

Louis d'Espuch, Grand Maître de Montesa, & un des hommes de son siecle le plus distingué par sa prudence, & sa valeur, venoit de mourir. Les Chevaliers de cet Ordre s'étant assemblez, avoient élû dans leur Chapitre General, D. Philippe Boyl pour leur Grand Maître. Ferdinand choqué de cette Election, prétendit que le Pape lui avoit accordé une Bulle, dans laquelle il défendoit de choisir desormais un Grand Maître de l'Ordre de Montesa, sans l'agrément du Roi. Comme les volontez des Rois sont toûjours absolues, les Chevaliers furent obligez de déposer eux-mêmes le nouveau Grand Maître, & d'élire D. Philippes d'Arragon neveu de Ferdinand, & fils naturel de D. Charles Prince de Viana. D. Philippe étoit nommé à l'Archevêché de Palerme; mais il renonça à cette Dignité, & la changea pour la Grand-Maîtrise de Montesa.

Nouvelles Contestations sur la nomination aux Evêchés.

Après la mort de D. Ignigo Manrique Archevêque de Seville, le Pape Sixte IV. donna cet Archevêché au Cardinal D. Rodrigue de Borgia; Ferdinand en fut si irrité, qu'il envoya ordre d'arrêter D. Pedro Louis Duc de Gandie, fils du Cardinal. Cette démarche déconcerta le Pape, qui fut enfin obligé de revoquer sa premiere nomination. L'Archevêché de Seville fut aussi-tôt donné à D. Diegue de Mendoze Evêque de Palence, en consideration du Comte de Tendilla son frere,

An de N. S. 1484.

& du Cardinal d'Espagne son oncle. D. Alphonse de Burgos Evêque de Cuença passa à l'Evêché de Palence ; D. Alphonse de Fonseca Evêque d'Avila, fut transferé à l'Eglise de Cuença, & l'on donna l'Evêché d'Avila au Pere Ferdinand de Talavera Prieur du Monastere de Notre-Dame de Prado, à Valladolid. Ainsi les Rois prétendoient établir en Espagne le droit de nommer aux Evêchez. Les troubles qui regnoient en Italie obligerent peut-être le Pape à dissimuler en bien des occasions les entreprises des Princes.

XXIX. Guerre entre les Venitiens & les Napolitains.

Une nouvelle Guerre s'alluma en ce tems-là entre les Venitiens & les Napolitains, l'occasion en fut assez legere ; mais les suites en devinrent fâcheuses, par l'interêt qu'y prirent les autres Princes d'Italie : en voici l'occasion. Les Venitiens choquez contre Hercule d'Est Duc de Ferrare, entreprirent de le dépouiller de ses Etats, qui étoient fort à leur bienséance. Les Napolitains de leur côté accoururent au secours de ce Prince, qui avoit épousé une fille de Ferdinand Roi de Naples.

Mort du Pape Sixte IV. Innocent VIII. lui succede.

Dans le fort de la Guerre, le Pape Sixte IV. mourut le douziéme d'Août ; il eut pour successeur sur la Chaire de saint Pierre le Cardinal Jean-Baptiste Cibo, qui prit le nom d'Innocent VIII.

Genéalogie de la Maison d'Avaloz.

Dans ce même-tems mourut D. Ignigo d'Avaloz fils du Connétable D. Ruy Lopez d'Avaloz. D. Ignigo avoit beaucoup de crédit auprès du Roi de Naples, dont il devint favori : il amassa de grandes richesses, & acquit beaucoup de reputation par sa valeur ; il laissa plusieurs enfans d'Antoinette sa femme, fille de Bernard Comte d'Aquin, & Marquis de Pescaire ; D. Alphonse l'aîné de ses enfans, fut Marquis de Pescaire ; les autres étoient D. Martin, D. Rodrigue, D. Edmond & D. Ignigo, qui devint Marquis d'el Vasto, ou du Guast, & une fille appellée Constance ; desquels descendent les plus considerables Familles du Royaume de Naples. D. Ferdinand d'Avaloz Marquis de Pescaire, fils de D. Alphonse, étoit sans contredit un des plus grands Capitaines de son siecle : c'est lui qui par la multitude, & la grandeur de ses exploits, est devenu si fameux du tems de nos peres, dans l'Italie & dans tout l'Univers, Heros veritablement comparable à plusieurs de ceux que vante tant l'Antiquité.

Et des Marquis del Vasto.

D. Ignigo d'Avaloz fut pere de D. Alphonse Marquis d'el Vasto, qui s'acquit aussi beaucoup de gloire dans les diverses

An de N. S. 1484.

Guerres où il se trouva engagé. Le Marquis de Pescaire son cousin germain étant mort sans enfans, il herita de ce Marquisat, & le laissa à ses Heritiers, à condition que les aînez se nommeroient alternativement l'un Marquis de Pescaire, & l'autre Marquis d'el Vasto, & que cette coutume se garderoit toûjours inviolablement, comme nous voyons qu'elle s'observe encore aujourd'hui.

XXX. Les Troupes d'Andalousie toûjours aux prises avec les Maures.

Les Soldats d'Andalousie n'avoient pas moins de passion que leurs Officiers, d'attaquer les Maures. Jamais on ne vit plus d'ardeur dans les Troupes, la presence & les ordres de la Reine ne servoient qu'à reveiller le courage. Les Espagnols flattez par les heureux succès qu'avoient eu les commencemens de cette Guerre, & persuadez que la suite ne pouvoit qu'en être avantageuse à la Nation, dans cette vûe ils tâcherent de pénetrer les desseins des Ennemis, leurs préparatifs, leurs marches, leurs intelligences; ils ne se rebutoient de rien; ils étoient attentifs à tout, toûjours sur leurs gardes; ils ne laissoient échaper aucune occasion de harceler les Infideles, sans leur donner un moment de repos, jour & nuit, Hiver & Eté: ils étoient toûjours alerte, toûjours aux prises avec les Maures, & par de fréquentes courses, ils ne cessoient de leur faire beaucoup de mal.

On prend la resolution d'assieger Alora.

On tint un Conseil à Cordoue pour déliberer sur une nouvelle Expedition qu'on projettoit, & pour examiner par quel côté on pourroit plus sûrement attaquer les Infideles. Quoique le Grand Maître de saint Jacques fût d'un avis contraire aux autres, la plûpart des Officiers donnerent dans le sentiment du Marquis de Cadix, & jugerent qu'on devoit commencer par attaquer Alora, presque à moitié chemin d'Antiquera à Malaga. Un petit Ruisseau que les Anciens, suivant le sentiment de quelques-uns, nommoient *Saduca*, passe au pied de la Ville, située presque toute entiere sur des Rochers escarpez, qui lui servent de Remparts. Cette situation avantageuse, & les autres fortifications que l'Art y avoit ajoûtées, rendoient cette Place une des plus fortes du Royaume de Grenade.

Le Roi Ferdinand arrive à l'Armée.

Notre Armée étoit sur le point de se mettre en marche, lorsque Ferdinand, qui étoit parti de Tarrassonne le dernier jour de Mai à grandes journées, arriva tout à coup pour se trouver en personne à cette Expedition. Il approuva le dessein que ses Generaux avoient formé; cependant afin de mieux le couvrir,

An de N. S. 1484.

on fit une feinte, comme si l'on eût voulu marcher vers Alhama, pour en renforcer la Garnison, & ravitailler la Place; mais le Roi étant arrivé à Antiquera, changea de route, & vint tout à coup avec toute son Armée se presenter devant Alora.

Siege, & Prise d'Alora.

Comme les Habitans ne s'attendoient à rien de semblable, leur consternation fut extrême, & le desordre universel. Ferdinand forma le Siege; on travailla aux Retranchemens; l'on dressa les Batteries, & l'Artillerie fut si bien servie, que bientôt une partie des Murs & des Fortifications de la Ville fut ruinée. La terreur fut d'autant plus grande parmi les Maures, qu'ils n'étoient point encore trop accoutumez aux effets prodigieux du Canon. (7) Les Assiegez apprehendant d'être forcez, rendirent la Place par composition, à condition qu'on leur permettroit de se retirer, & d'emporter leurs effets.

Lâcheté des Habitans.

La Ville fut prise le vingt-uniéme de Juin: la conquête étoit avantageuse; mais pour comble de joie, il n'y eut pas un seul Espagnol de tué durant le Siege. Les Assiegez auroient encore pû tenir long-tems; il étoit impossible de leur couper l'eau, & de détourner le cours de la Riviere, qui couloit au travers des Rochers & des Montagnes. D'ailleurs les Habitans étoient accoutumez à souffrir la faim & la soif; ils vivoient de peu; leur nourriture étoit grossiere & frugale; ils ignoroient la delicatesse & la magnificence dans les repas. Des gens de ce caractere auroient été presque invincibles, si le Ciel ne se fût déclaré pour les Assiegeans.

XXXI. Les Chrétiens surprennent plusieurs autres Places.

L'Armée ne voulant pas borner ses Conquêtes à la Prise d'Alora, surprit & enleva sur les Ennemis plusieurs autres Places voisines. On s'avança jusqu'à Caçarabonela, où l'on rencontra un Corps d'Infideles: ceux-ci furent battus; mais dans l'attaque D. Guttieres de Sotomayor, Comte de Benelcassar, qui avoit épousé une des parentes du Roi Ferdinand, fut tué d'une fléche empoisonnée que lui tirerent les Ennemis. Ce

(7) *Aux effets prodigieux du Canon.* Il y avoit néanmoins deja assez long-tems que l'Artillerie étoit inventée, & que l'on s'en servoit dans les Armées, & encore plus dans les Sieges, pour que les Maures n'en eussent pas vû plus d'une fois les effets, & qu'ils ne s'en fussent servis peut-être eux-mêmes dans leurs Expeditions contre les Chrétiens; mais peut être que dans cette occasion les Espagnols s'etoient servis de quelques Canons plus gros, que ceux dont jusques là on avoit coutume de se servir, & comme les Maures voyoient les effets extraordinaires que faisoient ces Canons, ce fut la raison de leur surprise.

Seigneur étoit encore à la fleur de son âge.

An de N. S. 1484.

Le Roi laissa la défense d'Alhama au Grand Maître de Calatrava.

Après cette Expedition, on laissa dans Alhama trois cens Chevaliers de l'Ordre de Calatrava sous le Commandement de Garcie Lopez de Padilla, Grand Maître de cet ordre, qui ne fut élevé par les Chevaliers à cette dignité, après la mort, & la place de D. Rodrigue Tellez de Giron, qu'à condition qu'il se chargeroit avec ses Chevaliers du soin de défendre cette Place.

Il s'avance à la vûe de Grenade, & se retire.

Le Roi avec le reste de son Armée s'étant avancé jusqu'à la vûe de Grenade, campa dans un endroit très-avantageux; il n'avoit que six mille Chevaux, & à peine dix mille Hommes de Pied. On disoit au contraire qu'il y avoit dans Grenade plus de soixante & dix mille Combattans, chose difficile à croire; car les bruits populaires alterent toûjours la verité. On peut au moins conclure de cette exageration, qu'il y avoit un grand nombre de troupes & de gens capables de porter les armes. Ferdinand resta cinquante jours avec son Armée dans les Plaines de Grenade, qu'il ravagea. Après avoir jetté la terreur parmi les Maures, qui n'oserent sortir de la Ville, il ramena sur la Frontiere son Armée, sans avoir perdu personne, & après l'avoir enrichie des dépouilles enlevées aux Infideles.

Alvar de Mendoze Comte de Castro est fait General de l'Armée.

Le Roi laissa D. Louis Fernandez Portocarrero pour commander dans Alora, avec une bonne Garnison, & nomma D. Alvar de Mondoze Comte de Castro, dont il connoissoit la valeur & l'experience, General de la Mer, le chargeant d'empêcher les secours que les Maures d'Afrique pourroient envoyer en Espagne, persuadé que dans les grandes entreprises, il ne faut rien negliger, & que souvent une bagatelle est capable de faire avorter les projets les mieux concertez.

Les Chrétiens prennent le Château de Septenil.

Dès que les grandes chaleurs furent passées, les Troupes qui s'étoient reposées dans leur Quartier de rafraîchissement, se remirent en campagne, & la Guerre recommença avec plus de chaleur qu'auparavant. On mit le Siege devant le fort Château de Septenil, situé sur un lieu très-escarpé, auprès de Malaga. Les Maures aussi épouvantez que ceux d'Alora, par le fracas de l'Artillerie, à laquelle ils n'étoient pas aussi accoutumez, rendirent la Place, à condition qu'on leur laisseroit la liberté de se retirer, & qu'on leur payeroit en argent le bled & les autres provisions de bouche qu'ils laissoient dans les Magazins, suivant l'estimation de personnes équitables.

An de N. S. 1484. XXXII. On met le Siege devant Ronda.

L'Armée voulant profiter de l'effroi des Maures, alla camper devant Ronda, Place assez petite, mais très-forte, à cause de sa situation entre des Montagnes très-hautes & inaccessibles; outre qu'elle est environnée de Rochers escarpez, & d'une Riviere, qui baignant le pied de ses Murailles, en défend l'approche.

Les Habitans se défendent vigoureusement.

Les Habitans de Ronda étoient bien differens du reste des Maures, par l'habillement, la nourriture & les coutumes; ils étoient plus sauvages que les autres; mais aussi beaucoup plus vaillans, & plus hardis: ils avoient soin, pour n'être point surpris, d'entretenir un nombre suffisant de Soldats aguerris & déterminez, & leurs Magazins étoient toûjours remplis de vivres, d'armes & de munitions à tout évenement. Ce qu'il y a de singulier & d'avantageux pour cette Ville, c'est que le Pays qui l'environne, quoique montagneux, est très-bien cultivé, & ne laisse pas de fournir abondamment, ce qui est necessaire pour subsister, & pour se défendre. Ces obstacles capables de rebuter les Espagnols, ne servirent qu'à animer en eux le desir de se rendre maîtres de la Place, persuadez que si l'on pouvoit l'enlever au Maures, qui la regardoient comme un de leurs principaux Boulevarts, rien ne seroit plus en état de nous arrêter jusqu'à Malaga.

Notre Armée leve le Siege.

Notre Armée s'étant campée à la vûe de Ronda, dans un poste assez avantageux, commença par ruiner les Jardins, les Vergers & les Maisons de plaisance qui sont au tour de la Ville en assez grand nombre. Le succès ne répondit pas à de si beaux commencemens; car les Troupes n'étant point payées, faute d'argent, & les vivres commençant à leur manquer, elles furent contraintes de lever le Siege, & de se retirer. Malheur qui renverse souvent les plus grandes entreprises.

XXXIII. Ferdinand & Isabelle retournent à Seville.

On envoya les Troupes en Quartier d'Hiver, & Leurs Majestez prirent la route de Seville, où elles arriverent heureusement le deuxiéme d'Octobre, avec la satisfaction de voir réüssir une partie de leurs projets, & dans l'esperance de terminer une entreprise, dont le succès faisoit l'objet de tous les vœux. La passion de chasser les Maures étoit en effet si grande, que nos Troupes se remirent en campagne au milieu de l'Hiver, & recommencerent la Guerre dès le mois de Janvier de l'année mil quatre cens quatre-vingt-cinq.

An de N. S. 1485.

Rien n'étoit capable de rebuter Ferdinand. Ce grand Prince

ne pouvant demeurer oisif, forma le dessein de surprendre pendant la nuit la Ville de Loxa : mais la mauvaise saison, & les pluies fréquentes de l'Hiver, qui avoient rendu les chemins impraticables, le contraignirent d'abandonner ce projet, & l'obligerent à retourner sur ses pas ; outre qu'un Soldat brave & experimenté, nommé Juan d'Ortega, vint l'avertir de l'état où se trouvoit la Place, qu'il étoit allé secretement reconnoître, ajoûtant que ce seroit une témerité & une folie de vouloir faire une pareille tentative.

An de N. S. 1485.

On recommence la Guerre.

L'Armée grossissoit tous les jours ; tous les jours il arrivoit de nouvelles Troupes de Castille ; le Grand Maître de saint Jacques & le Duc de Najare, qui s'étoient trouvez aux dernieres Expeditions ; le Connétable D. Pero Fernandez de Velasco, D. Bertrand de la Cueva, Duc d'Albaquerque ; D. Pedro de Mendoze Adelantade de Cazorla ; D. Juan de Zugniga Grand Maître d'Alcantara ; & les plus grands Seigneurs du Royaume, vinrent joindre le Roi, avec un bon nombre de leurs Vassaux. Toutes ces Troupes rassemblées formerent une Armée de neuf mille Chevaux, & de vingt mille Hommes de Pied, avec laquelle on se crut en état de recommencer la Guerre avec vigueur.

L'Armée de Ferdinand grossit.

XXXIV.

Almeric se souleve contre Boabdil.

Environ ce même tems les Habitans d'Almerie prirent les armes contre leur Roi Boabdil, auquel jusques là ils étoient toûjours demeurez fideles. Depuis son Traité avec Ferdinand, les Maures ne le regardoient plus qu'avec indignation, jusqu'à lui imputer tous les malheurs arrivez à la Nation. Les Mutins étant venus fondre sur le Palais, forcerent les portes, pillerent les appartemens, massacrerent un frere de Boabdil, se saisirent de sa mere, qui avoit été la principale cause de la division entre le pere & le fils. Celui-ci, qui étoit alors absent d'Almerie, ayant appris ce qui venoit de s'y passer, & desesperant de rétablir ses affaires, se sauva à Cordoue, avec un petit nombre de Gens affidez qui l'y accompagnerent.

Les Chrétiens prennent plusieurs petites Places.

D'un autre côté les Habitans de Ronda, qui se voyoient en petit nombre, & moins que de coutume, étoient dans de grandes inquiétudes. Un certain Maure nommé Joseph Xerifé, donna avis au Marquis de Cadix de la situation où étoient les esprits dans Ronda : & le Marquis sur le rapport du Maure, crut qu'il seroit avantageux de profiter de cette épouvante. On voulut néanmoins se rendre maître de quelques autres Pla-

An de N. S. 1485.

ces, pour s'aſſurer cette Conquête. On ſurprit Cohin, proche d'Alora ; & on raza cette Place, dont l'Enceinte étoit trop grande, pour la conſerver & la fortifier. D. Pedro d'Alarcon mourut dans cette Expedition, après y avoir donné toutes les marques poſſibles de valeur, & y avoir acquis autant de gloire qu'il avoit fait autrefois dans l'affaire de Villena.

Entre autres, Cartama.

On prit encore Cartama, qui a conſervé juſqu'à preſent ſon ancien nom, à une lettre près ; car du tems des Romains, elle s'appelloit *Cartima:* c'eſt de là que la Vallée qui l'environne, s'appelle *la Vallée de Cartema.* Cette Place ſe rendit à Pedro de Mendoze, & on en laiſſa le Commandement au Grand Maître de ſaint Jacques, qui l'avoit demandé.

XXXV.
Nos Troupes s'avancent vers Malaga.

Après cela notre Armée s'avança vers Malaga, où demeuroit Abohardil frere d'Albohacen. Ce Prince avoit acquis tant de reputation dans la Victoire qu'il avoit remportée ſur les Chrétiens à *Axarquia*, qui eſt le nom qu'on donne aux Montagnes de Malaga, que les Maures charmez de ſa valeur, ne comptoient preſque plus que ſur lui. On fit peu de choſe de ce côté-là, à la reſerve de quelques eſcarmouches, qui ne déciderent rien : de ſorte que les Eſpagnols étant retournez ſur leurs pas, rabattirent tout à coup ſur Ronda.

Ferdinand aſſiege Ronda.

Comme on vouloit inveſtir la Place de toutes parts, Ferdinand partagea ſon Armée en cinq Corps, qu'il poſta en cinq Quartiers differens au tour de la Ville : de façon qu'ils pouvoient ſe raſſembler en un moment. Le Roi avec le Gros de l'Armée, prit ſon Quartier vis-à-vis le Château ; nos Partis battoient continuellement l'eſtrade, ſoit pour eſcorter nos convois, ſoit pour enlever ceux des Aſſiegez, leur couper les vivres, & empêcher qu'il n'entrât le moindre ſecours dans la Place. Ce qu'il y eut de plus avantageux, c'eſt qu'il ſe trouva peu de Troupes dans la Ville, quand elle fut inveſtie : il étoit ſorti un gros Détachement de la Garniſon, pour faire des courſes dans les Plaines d'Andalouſie.

La Ville ſe rend.

Les Aſſiegez voyant le danger où ils étoient expoſez, touchez d'ailleurs des ſoupirs & des larmes de leurs femmes & de leurs enfans, qu'ils craignoient de voir égorger à leurs yeux, ou emmener en eſclavage, ſi la Ville étoit priſe d'aſſaut, intimidez de plus par la furie, avec laquelle les Chrétiens battoient la Place, prirent le parti de capituler, & la Ville ſe rendit par compoſition le vingt-troiſiéme de Mai. Entre les articles de la

Capitulation

An de N. S. 1485.

Capitulation, Les Chrétiens s'obligerent de donner aux principaux Habitans de Ronda, une partie des Terres & des biens qu'avoient autrefois possedez à Seville & aux environs Gonzale Picon, & quelques autres personnes: les Inquisiteurs avoient confisqué ces biens, & s'en étoient emparez. On laissa une bonne Garnison dans Ronda, & pour conserver la Place, & pour tenir tout le Pays en respect. La plûpart des autres Places voisines, dont les principales furent Cacarabonela & Marbella, située proche de la Mer, suivirent l'exemple de Ronda, & ne voulurent pas s'exposer à éprouver le ressentiment d'une Armée victorieuse.

XXXVI. Les Maures choisissent Abohardil pour leur Roi.

Jamais peut-être la consternation & l'épouvante n'avoient été plus grandes parmi les Maures: ils trouvoient peu de secours dans leurs Rois; l'un étoit en fuite, & s'étoit banni lui-même, la vieillesse de l'autre, ses infirmitez, & la foiblesse de sa vûe, le rendoient incapable de soutenir dans ces fâcheuses conjonctures, le poids du Gouvernement, & le faix d'une Guerre longue & opiniâtre. Les Infideles forcez dans la déroute de leurs affaires de chercher quelque appui, se déterminerent à choisir pour leur Roi, Muley Abohardil, qui demeuroit à Malaga, homme de valeur, de tête & d'experience.

Il va à Grenade pour se faire couronner.

La Nation Maure est naturellement inconstante, incapable d'être gagnée par des bienfaits, ou retenue par la crainte; rarement a-t-elle des égards pour la justice & le droit naturel. Le Maure Abohardil ne se fit pas long-tems prier pour recevoir la Couronne de Grenade; il l'accepta, & partit pour Grenade pour s'y faire couronner, & reconnoître pour Roi. Il arriva tout fier d'un petit avantage qu'il remporta sur un Parti de quatre-vingt-dix Chevaux, de la Garnison d'Alhama, qui étoient sortis pour piller. Ce Parti étant arrivé aux Montagnes de Grenade, qu'on appelle *les Montagnes de Neige*, & croyant n'avoir rien à craindre, s'étoit débandé, & ce fut la cause de sa perte; car le nouveau Roi de Grenade, l'ayant rencontré, & surpris en chemin le tailla en pieces.

Entrée d'Abohardil à Grenade.

Muley Abohardil fit son Entrée publique dans Grenade comme en Triomphe; Dès qu'il approcha de la Ville, tout le Peuple accourut au devant de lui avec des acclamations & des cris de joie. On le conduisit jusques dans son Palais, où les Maures le reconnurent pour leur Souverain.

An de N. S. 1485.

Mort d'Abohacen.

L'infortuné Albohacen dès le commencement de cette Revolution, s'étoit retiré à Almugnecar, où étoient ses Trésors; là son perfide frere le fit massacrer. Un reste d'affection, ou plûtôt de compassion que conservoient encore quelques Maures pour ce Roi détrôné faisoit tout son crime. Comme l'ambitieux Usurpateur apprehendoit que ceux qui détestoient sa Trahison, touchez de l'état déplorable où se trouvoit Albohacen, ne cherchassent les moyens de le sauver, & n'entreprissent peut-être de le remettre sur le Thrône, il aima mieux s'en défaire, que de se voir livré à des craintes continuelles.

XXXVII.

Le nouveau Tyran ne devint que plus fier depuis qu'il eut trempé les mains dans le sang de son frere, & commencé son Regne par un parricide. Le bruit de cet Attentat se répandit de toutes parts: la puissance & l'autorité usurpée par des voies illegitimes, & cimentée par la cruauté, est rarement durable, & impunie. Plus les Chrétiens voyoient de jour à ruiner la Domination des Maures, plus ils sentoient redoubler le desir d'y réüssir.

Valeur de Ferdinand.

Comme on craignoit que la derniere revolution n'apportât du changement dans les affaires, & que sous un nouveau Chef, la Guerre ne devint plus difficile, & le succès moins certain; Ferdinand pour ne pas donner le loisir aux Barbares de se réünir, & à l'Usurpateur de s'affermir sur le Thrône, resolut de faire une nouvelle entreprise, & de fournir à ses Troupes une occasion de signaler leur bravoure. La plûpart des Seigneurs dans le Conseil étoient d'avis contraire, & prétendoient qu'il seroit plus à propos de laisser reposer quelque tems les Soldats, déja trop épuisez par les fatigues continuelles qu'ils avoient été obligez d'essuyer. La fermeté & la grandeur d'ame de Ferdinand surmonterent tous ces obstacles; & l'exemple qu'il donnoit lui-même contribuoit plus que tout le reste à les animer, Il ne sçavoit ce que c'étoit que d'éviter le danger & le travail; il étoit le premier au Combat, toûjours à la tête de ses Escadrons, & quand il falloit se retrancher dans un Camp, il mettoit lui-même la main à l'œuvre. Tel est le caractere des hommes; ils se revoltent souvent contre les commandemens qu'on leur fait; mais ils obéissent gaiement, quand celui qui est à leur tête est ainsi le premier à leur donner l'exemple.

Il rassemble ses Troupes à Alcala la Royale.

Le Roi ordonna que le Rendez-vous de son Armée seroit à Alcala la Royale, sur la Frontiere des Maures, & lui-même

partit de Cordoue le premier de Septembre pour s'y rendre, quoique ce pays soit le plus chaud de toute l'Espagne; les chaleurs excessives qu'il faisoit alors, ne furent pas capables de le rebuter. An de N. S. 1485.

XXXVIII. Le Comte de Calabra veut assieger Moclin.

Le Comte de Cabra, qui ne cherchoit que l'occasion de se distinguer, le pria de permettre qu'il commençât les premieres hostilitez. Ce Seigneur animé par l'exemple de quelques autres Seigneurs qui avoient attaqué les Infideles avec avantage, se mit à la tête de sept cens Chevaux, & de trois mille Hommes de Pied, & entra sur les Terres des Maures. On lui donna ordre de prendre D. Martin Alphonse de Monte Mayor, avec son Détachement, & de marcher droit à Moclin, qui n'est pas loin de la Capitale, & d'investir promptement la Place, une des plus fortes du Royaume par sa situation & ses fortifications. Le Roi lui promit de courir bien-tôt à son secours, avec le reste de l'Armée.

Il est battu par Abohardil.

Le Comte fit marcher ses Troupes le jour & la nuit, sans presque leur donner le loisir de se reposer, dans l'esperance de surprendre Abohardil, qui étoit campé là auprès, avec quinze cens Chevaux, & un plus grand nombre d'Infanterie; mais ce projet échoua. Abohardil averti de cette Marche, envoya un Détachement se saisir d'une Colline, & sans attendre que les Chrétiens l'attaquassent, il surprit lui-même ceux qui croyoient le surprendre. Comme le Prince Maure avoit fait occuper par ses Troupes les Défilez par où les Espagnols devoient passer; il fondit tout à coup sur eux, & dès la pointe du jour il les attaqua avec tant de furie, que les Soldats ne pouvant soutenir ce choc imprévû, se culbuterent les uns sur les autres, & furent bien-tôt mis en désordre. Presque toute l'Infanterie fut taillée en pieces; on perdit les meilleurs Soldats, avec la plus grande partie de l'Infanterie. D Gonzale frere du Comte de Cabra, resta sur la place: le Comte quoiqu'il eut reçu dans cette attaque plusieurs blessures, ne laissa pas de rallier quelques Cavaliers, & se sauva vers l'endroit où il esperoit de trouver D. Garcie Lopez de Padilla, Grand Maître de Calatrava, qui avec un Corps de reserve s'avançoit au petit pas.

Ferdinand resolu de prendre sa revanche.

Ferdinand ayant appris cette Défaite, en fut si vivement touché, qu'il demeura quelque tems retiré dans son cabinet, & ne voulut voir personne. Mais étant revenu de sa premiere

An de N. S. 1485. douleur, il aſſembla ſes principaux Officiers: » N'attribuons, » leur dit-il, ce revers qu'à l'imprudence du Comte de Cabra, » & à la témerité des Soldats. Je prétends, ajoûta-t-il, tirer » bien-tôt raiſon de cet affront, & me dédommager avanta- » geuſement aux dépens de mes Ennemis: c'eſt ſur votre va- » leur que je compte. Marchons, courons venger la mort de » nos Compatriotes également braves & malheureux; & paſ- » ſons ſur le ventre des Infideles. «

XXXIX. On forme le Siege de deux Places.

Il y avoit ſur la Frontiere des Maures, du côté de Jaen deux Châteaux aſſez forts; l'un s'appelloit Cambil, & l'autre Albahar. La petite Riviere de Frio, qui les traverſe tous deux, n'a pas ordinairement beaucoup d'eau; mais quoique dans cette ſaiſon elle fût plus baſſe qu'à l'ordinaire, néanmoins comme les bords ſont fort eſcarpez, il étoit aſſez difficile de la paſſer à gué. Toute l'Armée s'avança vers ces deux Places, & l'on en forma incontinent le Siege.

Et on les prend.

Albahar, qui eſt de l'autre côté de la Riviere, a une hauteur en forme de piramide, qui commande la Ville: le Roi ordonna qu'on y fît monter l'Artillerie, ce qui s'executa avec beaucoup de peine. On dreſſa auſſi-tôt les Batteries, qui jetterent une ſi grande épouvante parmi les Aſſiegez, qu'ils rendirent les Châteaux le vingt-troiſiéme de Septembre, & le même jour que ſix vingt ans auparavant les Maures s'en étoient rendus Maîtres, ſous le Regne du Roi D. Pedre.

Ferdinand & Iſabelle retournent à Alcala.

Tant de Places conquiſes ſur les Infideles, la plûpart ſans verſer de ſang, & preſque ſans tirer l'épée, rendirent le nom de Ferdinand celebre, & lui acquirent une reputation qui commençoit à effacer celle de tous ſes Prédeceſſeurs: il étoit devenu la terreur de ſes Ennemis; & on ne parloit de toutes parts, que de ſes Exploits. Il mit ſes Troupes en Quartier d'Hiver, reſolu de recommencer la Guerre, dès que la ſaiſon permettroit de tenir la Campagne: auſſi-tôt après il partit avec la Reine pour ſe rendre à Alcala de Henares.

XL. Mort d'Alphonſe d'Arragon Duc de Villahermoſa.

Dans ce voyage, D. Alphonſe Duc de Villahermoſa, & frere naturel du Roi, mourut à Linares, au pied de Sierra Morena: c'étoit un des plus grands Capitaines de toute l'Eſpagne; il s'étoit trouvé preſque dans toutes les Expeditions les plus dangereuſes, où il avoit acquis beaucoup de gloire. Son corps fut d'abord mis en dépôt à Baeça, & depuis on le transfera à Poblete, Sepulture ordinaire de ſes Ancêtres; il laiſſa

An de N. S. 1485.

plusieurs enfans naturels. Il eut de Marie Junquès D. Jean Comte de Ribagorça, & Leonor; & de quelques autres maitresses D. Ferdinand, D. Henri & D. Alphonse, qui fut dans la suite Evêque de Tortose, & depuis Archevêque de Tarragone. Outre ceux-là il eut de sa femme legitime D. Alphonse & Marina : celle-ci épousa Robert Prince de Salerne; de ce Mariage sortit D. Ferdinand, le dernier Prince de Salerne, qui par sa mauvaise conduite, a vêcu long-tems banni, dépouillé de ses biens, persecuté de la fortune, & est enfin mort de nos jours. D. Alphonse fut Duc de Villa-Hermosa, & c'est de lui que descendent les Ducs de ce nom, & les Comtes de Ribagorça.

Severité des Inquisiteurs à l'égard des Juifs convertis & apostats.

Les Inquisiteurs traitoient à Tolede avec une extrême severité les Juifs qui, après avoir embrassé la Religion Chrétienne, y renonçoient, pour retourner au Judaïsme. Il est vrai qu'ils firent grace à un bien plus grand nombre, qui demanderent à rentrer dans le sein de l'Eglise, & qui après avoir avoué leur faute, en demanderent pardon : ce sont ces nouveaux Chrétiens qu'on appelle aujourd'hui *les Chrétiens de grace*.

XLI.

Quoique je n'aie en vûe que d'écrire les affaires d'Espagne, sans m'en écarter, cependant ses interêts ont souvent une si grande liaison avec ceux des Etats voisins, que pour executer mon dessein dans toute son étendue, je suis obligé de toucher en passant, quelques affaires étrangeres.

Divisions dans le Royaume de Naples.

La Guerre étoit furieusement allumée dans le Royaume de Naples : les Seigneurs Napolitains s'étant soulevez, & liguez contre Ferdinand leur Roi, avoient pris les armes, pour se venger, disoient-ils, des injustices que ce Prince leur faisoit, & des violences qu'il exerçoit sur ses Sujets. Ils avoient trouvé le secret d'engager une partie du Peuple dans leurs interêts, & tout le Royaume étoit en feu. Le Pape Innocent soutenoit les Rebelles, & les animoit secretement contre leur Souverain, dont il n'étoit pas content. Cependant Sa Sainteté n'étoit pas d'un grand secours aux Napolitains; sa vieillesse, & les grandes affaires qu'elle avoit sur les bras, l'empêchoient de fournir les Troupes, & les secours necessaires. (8)

(8) *Secours necessaires.* C'est une foible ressource pour des Sujets Rebelles qui ont les armes à la main contre leur Roi, que d'avoir pour appui un Souverain Etranger, qui ne peut leur fournir ni Troupes, ni vivres, ni argent.

An de N. S. 1485.

Les Chefs de la Revolte.

Antonello Prince de Salerne, Jerôme Prince de Besignano, & Pyrrhus Baucio, ou de Baux, Prince d'Altamura, étoient les principaux Chefs de la Revolte. Pierre de Guevarra Marquis del Vasto s'étoit joint à eux, sans compter plusieurs autres Seigneurs, malgré les obligations infinies qu'ils avoient à Ferdinand, dont ils avoient reçu en plusieurs occasions des graces considerables : le bruit courut même que les Rebelles avoient attiré dans leur parti le Prince Frideric fils du Roi, & qu'il les favorisoit en secret, dans l'esperance de la Couronne : cependant je n'oserois avancer ce fait, comme incontestable; car dans ce tems-là même quelques-uns crurent que ce n'étoit qu'un artifice, dont se servoient les Mécontens, pour justifier, & pour accrediter leur Revolte.

Ce qui rendit le Roi Ferdinand plus odieux à ses Peuples, fut le Prince Alphonse son fils aîné Duc de Calabre, qui menoit une vie si débordée, qu'il étoit difficile de décider à quel vice il étoit plus sujet, l'incontinence, ou la cruauté.

Accommodement des Rebelles avec le Roi.

Le Roi de Naples étoit trop habile, & avoit trop d'experience dans les affaires, pour ne pas prévoir les mauvaises suites que pourroit avoir cette Revolte, si on lui laissoit le tems de se fortifier ; mais il crut que le meilleur moyen de la dissiper étoit d'employer l'adresse, plûtôt que la force, & que le grand point étoit de desarmer promtement les Rebelles : ainsi il prit le parti de leur accorder une Amnistie generale, telle qu'ils pouvoient souhaitter pour leur sureté : ce qu'il fit à l'instance du Pape qui avoit renoncé à leurs affaires, voyant qu'elles prenoient un mauvais train ; & par le conseil du Cardinal Pierre de Foix, que le Pape avoit fait venir à Rome, & qui par son adresse ménagea l'Accommodement des Mécontens.

Le Roi d'Arragon envoie une Ambassade à Naples.

Ferdinand Roi d'Arragon, informé des troubles de Naples, y envoya le Comte de Tendilla en Ambassade, afin de chercher des expediens pour rétablir la bonne intelligence entre les Sujets & le Souverain. Le Comte avoit ordre d'assurer les Seigneurs Napolitains au nom du Roi son Maître, & sur sa parole Royale, qu'il les prendroit sous sa protection, pourvû qu'ils voulussent mettre bas les armes, rentrer dans leur devoir, & se soumettre à leur Roi legitime.

Le Roi de Naples répand ses premiers ombrages.

Mais dès que le Roi de Naples vit l'orage dissipé, le calme rétabli, & les Rebelles desarmez, il oublia bien-tôt les pro-

messes qu'il leur avoit faites, & ne se mit gueres en peine de la parole que Roi d'Arragon leur avoit donnée. Son grand âge l'avoit rendu défiant, & susceptible des mauvaises impressions: il croyoit plus aisément le mal que le bien, & prenoit toûjours les choses au pis. Comme il étoit naturellement vindicatif, il ne pardonnoit jamais à ceux de qui il croyoit avoir été offensé: mais rien ne rendoit son humeur plus inflexible, que la ressource sure qu'il croyoit trouver contre tous les évenemens dans les Trésors immenses, que le feu Roi son pere lui avoit laissez, & qu'il avoit lui-même considerablement augmentez, depuis qu'il étoit sur le Thrône. An de N. S. 1485.

Il fait mourir les principaux Chefs des Rebelles.

Ainsi malgré l'Amnistie qu'il avoit accordée aux Rebelles, & le Traité fait avec eux, dont le Roi d'Arragon étoit garant, il résolut de se défaire des Chefs de la Revolte. Il prit occasion d'un mariage qui se fit au Château Neuf, pour faire arrêter le Comte de Sarno, un des principaux Rebelles, avec quelques autres Seigneurs, ausquels il fit trancher la tête. Il en fit emprisonner, & mourir secretement un grand nombre d'autres en divers tems, & sous divers prétextes, sur tout les Princes de Bisignano, & d'Altamura.

Le Roi d'Arragon se plaint inutilement.

Le Roi d'Arragon avoit beau se plaindre par ses Ambassadeurs, & beau menacer qu'il ne souffriroit pas qu'on se jouât ainsi de la parole & de la garantie où il s'étoit engagé. Le Roi de Naples ne fut touché ni des plaintes, ni des menaces du Roi d'Arragon, il alla toûjours son chemin; rien ne pût être capable d'adoucir ce Prince, qui sembloit avoir oublié les vicissitudes des choses humaines, & ne pas prévoir le sort qui l'attendoit. En effet la mort violente, & le supplice de ces Seigneurs, qui ne servirent qu'à redoubler la haine, qu'on lui portoit déja, furent la cause de son malheur, & ôterent la Couronne à sa Posterité, comme on le vit quelques années après. Reprenons le fil de notre Histoire.

XLII.

Naissance de l'Infante Catherine.

La Reine Isabelle accoucha le seiziéme de Decembre à Alcala de Henarez, d'une Princesse qui fut nommé Catherine; & devenue fameuse par son Mariage avec les deux freres enfans d'Henri VII. Roi d'Angleterre, qu'elle épousa l'un après l'autre; & par les disgraces qui l'accompagnerent jusqu'à la fin de ses jours, & qui retomberent sur l'Angleterre. Cette infortunée Princesse porta en effet la peine d'un crime étranger. On la verra devenir la victime malheureuse de l'infidelité & de

An de N. S. 1485. l'incontinence de ſon ſecond époux. Tel fut l'ordre immuable de la providence; mais toûjours également adorable. Les Guerres inteſtines qui déchiroient depuis tant d'années l'Angleterre, & les diviſions de cette inconſtante & inquiete Nation ouvrirent enfin la porte aux derniers malheurs de ce Royaume.

Henri VII. monte ſur le Thrône d'Angleterre.

Après la priſon, & la funeſte mort des Princes Edouard & Richard, heritiers legitimes de cette Couronne. L'ambitieux Ricard Duc de Gloceſter, & de la Maiſon d'Yorch, oncle de ces deux jeunes Princes, s'empara par force du Royaume Le cours & la fin de ſon Regne répondirent à ſes commencemens; ſes violences & ſa conduite tyrannique le précipiterent bien-tôt du Thrône, où il ne s'étoit élevé que par le crime; car Henri Comte de Richemond, le ſeul qui reſtoit de la Royale Maiſon de Lancaſtre, & qui avoit été arrêté priſonnier par François II. Duc de Bretagne, pour des raiſons qui ne font rien à cette Hiſtoire, ayant été remis quelque tems après en liberté, repaſſa la Mer, fit ſoulever l'Angleterre, prit les armes contre Richard, le défit & le tua; puis fut proclamé Roi d'Angleterre ſur le Champ de Bataille.

Mariage de Catherine avec Henri VIII. Roi d'Angleterre.

Le fameux Henri VIII. Roi d'Angleterre ſi connu par ſes dereglemens, & par ſon incontinence, fils de ce Comte de Richemond, connu ſous le nom d'Henri VII. épouſa l'Infante Catherine de Caſtille, dont nous venons de parler: ſon divorce avec cette Princeſſe ſon épouſe legitime; le Schiſme honteux qu'il fit avec l'Egliſe Romaine, en abandonnant la Religion de ſes Ancêtres; enfin ſes débauches & ſa paſſion dereglée pour les femmes, ont rendu pour jamais ſon nom odieux & ſa memoire execrable à la Poſterité.

XLIII. Troubles en Catalogne, appaiſez.

Il s'éleva dans le Royaume d'Arragon quelques petits mouvemens; mais qui n'eurent pas de ſuites fâcheuſes. Les Troubles de Catalogne furent plus conſiderables; & cette Province étoit à la veille de ſe voir engagée dans une Guerre Civile; la rare prudence du Roi Ferdinand, & la grande autorité qu'il s'étoit acquiſe, diſſiperent ces tempêtes, qui pouvoient cauſer de terribles ravages, ſi elles euſſent éclaté.

Deſcription de Sarragoſſe, & caractere des Habitans.

La Ville de Sarragoſſe Capitale du Royaume d'Arragon, eſt ſituée dans une belle & vaſte plaine, ſur le bord de la Riviere d'Ebre. La beauté de ſa ſituation, la grandeur de ſon enceinte, la magnificence de ſes édifices, la propreté de ſes rues, le nombre, les richeſſes & la politeſſe de ſes Habitans

la

An de N. S. 1485.

la rendent une des plus fameuses Villes de l'Espagne; elle a de très-fortes Murailles; elle entretient toûjours pour sa défense un bon nombre de Soldats aguerris, & jamais ses Magazins, ni ses Arsenaux ne sont dégarnis de vivres, d'armes & de munitions. Cette Ville accoutumée à un Gouvernement doux & moderé, s'est toûjours distinguée par sa fidelité envers ses Rois, pourvû qu'ils n'aient point entrepris d'abolir les Droits & les Privileges que lui ont laissé leurs Ancêtres; car lorsqu'on a voulu donner la moindre atteinte à ces Privileges, il n'y a point d'effort qu'elle n'ait fait, pour les conserver; & nous avons vû qu'elle s'est souvent soulevée avec une espece de fureur, & oublier ce qu'elle devoit à la Majesté & à l'Autorité Royale. Au reste les Habitans de Sarragosse sont sages & circonspects; l'exemple des autres leur a servi de leçon, dont ils ont profité, pour voir que les plus funestes Revolutions n'ont eu pour l'ordinaire que de très-foibles commencemens, comme il arriva dans ce tems-là.

Origine des Troubles de Sarragosse.

Jean de Burgos Alguazil Royal (9) dit un jour des paroles très-injurieuses à Pierre Cerdan Chef des Jurats & du Senat: quelques personnes indignées de l'insolence de l'Alguazil, accoururent au bruit, & arrêterent ce Malheureux; on le jetta dans un Cachot; on entendit les Témoins; on lui fit son Procès, & il fut condamné à être pendu. La Sentence fut executée sans égard au respect qu'on devoit à la Majesté Royale, & qu'on violoit dans la personne de cet Officier.

Le Roi envoie ordre de punir les Auteurs de ce Trouble.

Le Roi étoit à la tête de son Armée, & sur le point d'entrer dans le Royaume de Grenade, au commencement de cette année, comme je l'ai dit, lorsqu'il apprit ce qui venoit de se passer à Sarragosse; il envoya aussi-tôt des ordres très-précis à Juan Hernandez d'Heredia, Gouverneur General du Royaume, de punir avec la derniere rigueur cet Attentat commis contre l'Autorité Royale, & de ne pardonner à aucun de ceux qui s'en trouveroient coupables. Cependant la Ville, qui prévoyoit bien les suites de cette Affaire, avoit incontinent après l'Execution de l'Alguazil, envoyé des Députez à Sa Majesté, pour justifier son procedé. Le Roi les écouta, leur parla avec

(9) *Alguazil Royal.* C'est à peu près ce que nous appellons en France un Huissier ou un Sergent Royal. Quelque méprisables que soient ordinairement par eux-mêmes ces sortes de gens, ils ne laissent pas néanmoins de mériter quelques égards, sur tout quand ils s'acquittent de leurs fonctions: ainsi l'on ne peut excuser la conduite des Juges de Sarragosse à l'égard de cet homme.

An de N. S. 1485. assez de moderation, & leur dit qu'il avoit donné ordre qu'on ne fît aux Habitans aucun chagrin; car ce Prince sçavoit l'art de cacher d'une maniere impenetrable, ce qu'il avoit interêt de dissimuler.

Mort de Martin Pertusa, le second des Jurats.

On ne pût arrêter le Chef des Jurats que la Justice d'Arragon prit sous sa protection : car ce Tribunal, qui a dans le Royaume une autorité presque souveraine, est sur tout extrêmément jaloux de ses Privileges & de ses libertez. Cependant les Officiers du Roi ne laisserent pas de se saisir de la personne de Martin Pertusa le second Jurat, qui avoit paru le plus animé dans l'Affaire de l'Alguazil, & qui avoit eu le plus de part à sa mort. L'execution de Pertusa fut prompte : on le conduisit dans la Place publique, & un des Officiers portoit les ordres de Sa Majesté au haut d'une lance, pour reprimer l'insolence de la Populace, qui commençoit à murmurer; car on apprehendoit que tout le Peuple ne se soulevât; l'Affaire se passa néanmoins sans éclat. Le supplice de Pertusa intimida les autres, & leur fit voir que les Rois sçavent bien châtier les Sujets qui osent mépriser leur autorité. Ainsi la Ville demeura tranquille.

XLIV.

Nouveaux Troubles dans Sarragosse.

Quelques Scelerats forment la resolution d'assassiner l'Inquisiteur Arbué.

Mais le calme ne dura pas long-tems; il s'éleva un nouveau Trouble dans Sarragosse; & le crime qui en fut l'occasion, étoit bien plus énorme que le premier. Pierre Arbué faisoit l'office d'Inquisiteur, & il faisoit punir, suivant les Loix, ceux qu'il trouvoit coupables des crimes de son ressort. Une troupe de Scelerats & d'Assassins, sous prétexte de défendre la liberté publique, ou plûtôt apprehendant qu'on ne leur fît à leur tour subir les mêmes peines, pour les crimes dont ils se sentoient coupables, resolurent d'assassiner l'Inquisiteur. Ils avoient d'abord concerté de le poignarder de nuit dans sa Maison; mais n'ayant pû venir à bout de leur dessein, parce qu'il y avoit aux fenêtres de la chambre des grilles, ils projetterent d'executer leur crime dans l'Eglise Cathedrale pendant l'Office de Matines, ausquelles l'Inquisiteur avoit coutume de se trouver regulierement.

Il est assassiné dans l'Eglise.

Un Mercredi quatorziéme de Septembre, d'autres mettent le fait un jour plûtôt, d'autres un jour plus tard, suivant la diversité de sentimens sur la maniere de compter les années qui étoit alors en usage dans l'Eglise. Ce jour-là même comme l'Inquisiteur faisoit sa Priere à genoux devant le grand Autel, proche de

An de N. S. 1485.

la baluſtrade, les Aſſaſſins ſe jetterent ſur lui avec fureur, & le percerent de mille coups de poignard au travers du baluſtre. Celui qui lui porta le premier coup dans la gorge, fut Vidal Douranſo Gaſcon. Ce ſacrilege Aſſaſſin courut ſur lui avec un viſage furieux, & vomiſſant mille imprécations. Les autres ſurvinrent auſſi-tôt, & acheverent le crime de Douranſo. L'Inquiſiteur vêcut encore juſqu'à la nuit ſuivante du Jeudi quinziéme du même mois; & pendant tout ce tems-là, il ne s'occupa qu'à louer le Seigneur.

Il eſt canoniſé.

La Ville de Sarragoſſe lui fit de magnifiques funerailles. Son corps fut inhumé au même lieu où il avoit été aſſaſſiné: on dit que pendant ce tems-là ſon ſang qui avoit été répandu ſur le pavé, ſe mit à bouillonner; ſi ce n'eſt peut-être que les Aſſiſtans prévenus de ſa ſainteté, s'imaginerent voir ce prodige. Quelque tems après la Ville fit mettre une Lampe ſur ſon Tombeau, honneur qu'on n'a coutume de rendre qu'aux Saints canoniſez par l'Egliſe. Auſſi dans la ſuite l'Empereur Charles-Quint obtint du Pape Paul III. la Canoniſation de l'Inquiſiteur, & la permiſſion de celebrer tous les ans ſa Fête le quinziéme de Septembre; ce qui s'eſt toûjours fait depuis. Ainſi les vertus éminentes de ce ſaint Homme furent juſtement recompenſées. A l'égard de ſes Meurtriers, ils périrent tous malheureuſement dans l'année en diverſes occaſions, ſans qu'il en échapât un ſeul. Ce fut par un juſte jugement de Dieu que ces Impies ne pûrent ſe dérober aux traits de ſa vengeance, quoiqu'il ne permît pas qu'ils tombaſſent entre les mains des Juges. Mais les méchans portent toûjours leur bourreau au dedans d'eux-mêmes. Depuis ce tems-là on permit aux Inquiſiteurs pour leur ſûreté, de demeurer dans le Château de Sarragoſſe, qu'on appelle l'*Aljaferia*. Voilà ce qui ſe paſſa dans le Royaume d'Arragon.

XLV.
Les Seigneurs Catalans vexent leurs Vaſſaux.

Il arriva un autre deſordre en Catalogne. Les Seigneurs de la Province du Lampourdan en uſoient avec la derniere dureté envers leurs Vaſſaux, appellez communément *Pages*. (10) Ils

(10) *Pages*. Il ne faut pas entendre par ce mot ce que nous entendons communément en France; car *Pages*, ce ſont de jeunes enfans de Qualité qui ſont au ſervice des Rois ou des Princes & des Princeſſes. *Pages* dans cet endroit ne veut dire autre choſe, que *Payſan* ou *Villageois*, que l'on appelloit ainſi dans le Lampourdan. Ce mot venoit apparemment du mot Latin *Pagus*, qui veut dire *Bourg* ou *Village*; & ils étoient traitez par la Nobleſſe du pays, comme autrefois les Serfs l'étoient en France, & comme le ſont encore à preſent les Payſans en Pologne.

An de N. S. 1485. les traitoient en esclaves : traitement odieux parmi des Chrétiens. Pendant que les Maures étoient maîtres de l'Espagne, ils avoient établi certains droits sur les Chrétiens, qu'ils venoient de soumettre ; quelque excessives que fussent ces Taxes, les Seigneurs Chrétiens après avoir chassé les Maures de cette Province, contraignoient leurs Vassaux de leur païer les mêmes droits qu'ils avoient accoutumé de païer aux Infideles. Ces Seigneurs se fondoient sur un usage qu'ils avoient trouvé établi, & sur la Coutume immemoriale. Tout le monde condamnoit cette injuste vexation ; & il n'y avoit personne qui ne s'en plaignît ; mais on en demeuroit là. On s'étoit contenté d'en murmurer, & de s'en plaindre ; & si l'on avoit fait quelquefois des tentatives pour arrêter ce desordre, les difficultez qu'on y avoit trouvées, avoient obligé de tout abandonner, & de laisser les choses sur le même pied.

Qui tâchent de tems en tems de secouer le joug.

Les Histoires de Catalogne ne nous marquent point quelles étoient ces Taxes ; ainsi ce seroit une témerité de vouloir les deviner. Les Auteurs se contentent de dire que ces Impôts s'appelloient *les mauvais Usages*, à cause qu'elles étoient extraordinairement à charge au Peuple, & que personne ne pouvoit s'en exempter, s'il ne rachetoit sa liberté avec une grosse somme d'argent, comme s'il avoit été Esclave. La rigueur avec laquelle on exigeoit ces droits, avoit souvent obligé ces Malheureux de prendre les armes, ou pour se délivrer de leur servitude, ou pour mettre fin à leurs miseres par la mort. Tout est à craindre d'une Populace animée par la necessité & le desespoir ; il n'y a rien dont elle ne soit capable dans son premier feu ; mais quand elle n'a ni secours, ni Chef, elle se rebute ; son emportement se ralentit, & se dissipe bien-tôt.

Le Roi Ferdinand calme tout.

Ils eurent souvent recours aux Rois d'Arragon, pour demander justice sur cet article ; ils s'adresserent d'abord à D. Alphonse, qui fut aussi Roi de Naples, & depuis à D. Juan son frere ; enfin à D. Charles Prince de Viane. Tous ces Princes ordonnerent que l'on modereroit la somme que les Peuples avoient coutume de païer : mais ces Reglemens n'avoient pas été capables de refréner l'avarice insatiable de la Noblesse, resolue de défendre à la pointe de l'épée les Droits que leurs Ancêtres avoient acquis aux dépens de leur sang, & qu'ils avoient laissé pour heritage à leurs enfans. Il falloit toute la puissance, & toute l'autorité du Roi Ferdinand pour arrêter ces desordres.

An de N. S. 1485.

Ce Prince ayant remarqué que depuis quelques années il arrivoit ſouvent des Emeutes & des Soulevemens dans cette Province, vint à bout par ſa prudence & ſon adreſſe de calmer les choſes, & de rétablir le bon ordre.

XLVI. Le Roi & la Reine vont viſiter le Duc d'Albe.

La Cour étoit alors à Alcala de Henarez; le Roi après y avoir demeuré quelque tems, en partit avec la Reine ſon épouſe, pour ſe rendre à Segovie, & de là à Medina del Campo. Leurs Majeſtez paſſerent par Albe, pour y voir D. Garcie de Tolede, qu'elles venoient de faire Duc d'Albe, & qui s'étoit retiré dans ſes Terres, à cauſe de ſon grand âge, pour y paſſer tranquillement le reſte de ſes jours. Le Duc en quittant la Cour & le ſervice, avoit laiſſé D. Federic ſon fils, pour remplir ſa place, & pour accompagner le Roi dans la Guerre de Grenade. Le Roi, outre l'honneur qu'il vouloit lui faire, avoit en vûe de ménager, comme il le fit, une reconciliation entre le Duc & le Connêtable D. Pero Fernandez de Velaſco, auquel il vouloit pendant ſon abſence laiſſer l'adminiſtration des affaires de la Regence de Caſtille, auſſi-bien qu'à D. Alphonſe de Fonſeca, qui étoit déja Archevêque de Compoſtelle.

Accommodement des Affaires du Lampourdan.

Le Roi ſe rendit enſuite à Notre-Dame de Guadaloupe, où il termina abſolument les Affaires des *Pages* du Lampourdan, en faveur de ces Malheureux; car par un Edit donné le vingt-huitiéme d'Avril, il déclara que cette Servitude étoit trop onéreuſe pour des Chrétiens, & inuſitée parmi eux; que partant il ordonnoit qu'elle ſeroit abolie, & qu'on la changeroit en quelque autre choſe qui ſeroit moins à charge aux Peuples, & que chaque Vaſſal ſeroit obligé de païer tous les ans à ſon Seigneur ſoixante ſols de Barcelonne, taxe alors encore aſſez conſiderable; mais les Peuples loin de s'en plaindre, s'y ſoumirent avec d'autant plus de joie, qu'on leur accorda la liberté de la racheter, en païant une ſeule fois vingt pour un. Ainſi après bien des mouvemens, qui avoit troublé ſi long-tems cette Province, tout demeura calme, & tranquille.

(11) *De Barcelonne.* Comme cette monnoie n'eſt plus en uſage à preſent, il ſeroit aſſez difficile de dire quelle en étoit la valeur autrefois, ou ſi c'étoit une monnoie, ou une eſpece réelle, ou bien comme une monnoie de compte: j'ai néanmoins vû quelques perſonnes qui ont demeuré long-tems en Catalogne, & qui m'ont aſſuré qu'un ſol de Barcelonne valoit environ douze deniers, & chaque denier valoit environ un liard de France: ainſi un ſol de Barcelonne vaudroit à peu près trois ſols de France; ainſi les ſoixante ſols de Barcelonne vaudroient trois Ecus de France, monnoie de compte, ou neuf livres.

An de N. S. 1485.

XLVII.

Le Portugal en Paix.

En Portugal après la mort des Seigneurs conjurez, dont j'ai parlé, le Roi ne s'occupoit qu'à ramener l'abondance & la Paix dans ses Etats. La Ville d'Azamor dans la Mauritanie Tingitane, située sur le bord de la Mer Atlantique, à l'entrée du Détroit de Cadix, laquelle, selon quelques-uns, s'appelloit *Thymiaterium*, étoit depuis plusieurs années tributaire de la Couronne de Portugal; elle s'engagea au Roi par un nouveau serment; & pour marque de son Hommage, elle s'obligea de lui païer tous les ans un Tribut de dix mille Aloses, poisson fort commun dans cette Côte: Hommage honorable à la Nation Portugaise, & à ses Souverains, d'avoir pû autrefois par leur valeur, & la terreur de leurs armes, non-seulement fonder un puissant Royaume, auquel ils n'avoient pas un droit bien clair; mais encore d'avoir conquis des Provinces éloignées, pour s'ouvrir un chemin à de nouvelles Conquêtes, & à d'immenses Trésors.

XLVIII.

Troubles dans Grenade.

Les affaires des Maures alloient en décadence; les divisions intestines, & les Guerres étrangeres leur donnoient de continuelles allarmes. Boabdil, que ses Partisans avoient secrement rappellé à Grenade, se rendit maître de l'Albaycin, & par son arrivée mit tout en mouvement. On se battit de part & d'autre dans la Ville, Citoyens contre Citoyens, parens contre parens; il semble que tout ne cherchoit qu'à s'entredétruire: toutefois dès qu'ils se voyoient attaquez, ou ménacez par les Chrétiens, ils oublioient leurs ressentimens, & étouffant pour un tems leurs haines particulieres; ils se réünissoient tous pour accourir à leur commune défense. La crainte de devenir la proie de leurs Ennemis, suspendoit leurs querelles; mais dès que l'orage étoit passé, & qu'ils croyoient n'avoir plus rien à craindre, ils reprenoient les armes & recommençoient la Guerre les uns contre les autres, avec plus de fureur qu'auparavant.

Un Faquir Maure annonce dans Grenade la Ruine des Maures.

Les affaires en étoient là, quand un certain Faquir nommé Mozer, que tout le Peuple regardoit comme un saint, se mit à courir dans les rues & les Places publiques, & à crier de toute sa force, en homme inspiré: » Jusqu'à quand serez-vous in-» sensez? Jusqu'à quand vivrez-vous comme des furieux & » des frenetiques? Votre aveugle fureur n'aura-t-elle jamais » de bornes? Est-il donc juste que pour nourrir la cupidité & » l'ambition d'autrui, vous mettiez en oubli vos femmes, vos » enfans, votre Patrie, vous-mêmes? Il est triste pour moi de

An de N. S. 1485.

vous le dire; mais si l'on ne vous annonce les malheurs dont « vous êtes ménacez, quels remedes trouvera-t-on à vos « maux? Pourquoi n'écoutez-vous plus la raison, si la honte « ne vous touche plus, le danger de votre Patrie, ne fera-t-il « nulle impression sur vos esprits? Regardez-vous comme le- « gitimes Souverains, ces ambitieux Usurpateurs d'une Cou- « ronne qu'ils ne peuvent défendre contre vos Ennemis? Ils « n'ont de Rois, que le nom, ils n'en ont ni la valeur ni la sa- « gesse, ni l'experience. Vous flattez-vous que ces fantômes « de Souverains puissent vous proteger? Si vous ne vous reveil- « lez de ce profond assoupissement, je vous annonce que votre « ruine est plus prochaine que vous ne pensez. (12) «

Les deux Rois Maures s'accommodent.

Ces paroles faisoient une vive impression sur l'esprit des Peuples, & ceux même qui trouvoient leur compte dans le trouble, & qui auroient souhaité qu'il eût gardé le silence, ne pouvoient s'empêcher d'avouer qu'il disoit la verité. Ce fut donc à l'instance de ce prétendu Prophete, & d'une troupe de ses semblables, que les deux Rois s'accommoderent aux conditions suivantes: Que l'Oncle demeureroit maître de Grenade, d'Almerie & de Malaga, avec leurs Dépendances, & que le reste demeureroit au Prince Boabdil son neveu, (13) auquel on eut particulierement égard dans le Traité. Comme on croyoit qu'il avoit des liaisons très-étroites avec le Roi Ferdinand, on convint qu'on lui abandonneroit toutes les Places qui étoient sur les Frontieres des Chrétiens, & celles, sur lesquelles on prévoyoit que l'orage tomberoit d'abord.

Conditions de l'Accommodement.

XLIX. Les Chrétiens assiegent Loxa.

Les Chrétiens étoient trop attentifs à leurs interêts, pour ne pas démêler l'artifice des Maures, aussi n'en furent-ils pas les dupes, car ayant de tous côtez leurs Troupes, ils prirent la resolution d'aller mettre le siege devant Loxa, dans l'esperance d'être plus heureux cette seconde fois, qu'ils ne l'avoient

(12) *Que vous ne pensez.* Rien n'est plus ordinaire parmi les Maures que ces sortes de Fanatiques, qui par leur imprudence ont souvent causé les plus terribles revolutions: nous en avons vû plusieurs exemples dans cette Histoire Il semble que cette Secte devant son origine au Fanatisme de Mahomet, son exemple doive autoriser des Fanatismes semblables, que les Souverains n'osoient punir, quand ils les voyoient appuyez d'une Populace mutinée.

(13) *Son neveu.* Il y a dans l'Espagnol, que ce prince se tenoit alors dans l'Albaycin: c'etoit un des Palais des Rois de Grenade, qui servoit en même-tems de Château ou de Citadelle à cette Ville. Mariana marque cependant que les Histoires d'Espagne ne disent point dans quel endroit de la Ville il s'étoit retiré, & retranché; & il se plaint du peu d'exactitude des Historiens, qui ne sont point entrez dans ce détail.

An de N. S. 1485. été la premiere ; ils regarderent cette Entreprise comme un moyen infaillible de reparer leurs pertes passées, & de se venger de l'affront qu'ils avoient reçu à Malaga.

Ils s'avancent vers la Ville.

Soit que Boabdil se vît contraint de conserver sa reputation parmi les Maures, soit qu'il eût en effet envie de se raccommoder avec sa Nation, il sortit de Loxa avec un Corps de cinq cens Chevaux pour fermer le passage à l'Armée, qui marchoit par des chemins très-difficiles. Cependant malgré ces difficultez, elle s'avança jusqu'à la vûe des Fauxbourgs, où elle eut une assez rude escarmouche avec les Maures, qui furent battus, & contraints de se sauver dans la Place.

La Place se rend.

Elle fut aussi-tôt investie par l'Armée, qui pour la serrer encore de plus près, se partagea en trois Corps. Les Assiegeans commencerent par rompre le Pont de la Ville ; afin d'empêcher les Assiegez de faire des sorties ; & ayant fait eux-mêmes deux Ponts de bois sur la Riviere, pour entretenir la communication libre entre les Quartiers ; ils dresserent leur Artillerie, & battirent la Place avec tant de furie, qu'ils eurent bien-tôt renversé une partie de la Muraille. Ils commençoient à faire les préparatifs pour monter à l'Assaut par la Bréche, lorsque les Assiegez demanderent à capituler le neuviéme jour du Siege. Ils consentirent de rendre la Place, à condition qu'il leur seroit libre de se retirer où ils voudroient, & d'emporter avec eux leurs effets.

Ferdinand en donne le Gouvernement à Alvar de Lune.

Boabdil sortit de la Place à la tête de ce qui lui restoit de Troupes, & vint au Camp des Assiegeans ; dès qu'il apperçut Ferdinand, il mit pied à terre, & ayant fléchi le genou, il protesta qu'il avoit toûjours été dans les mêmes dispositions ; qu'on ne devoit pas lui imputer ce qui venoit d'arriver ; & qu'on lui feroit injustice de regarder comme infidelité une défense necessaire dans l'obligation où il se trouvoit de dissiper les ombrages & les soupçons de ceux de sa Nation. On accepta les Excuses ; mais quand on l'auroit trouvé coupable, il étoit de la politique de dissimuler, ne fût-ce que pour entretenir toûjours la division parmi les Maures. Ferdinand fit reparer les Bréches de la Ville, & en donna le Gouvernement à D. Alvar de Lune Seigneur de Fuentiduegna, petit-fils du Connêtable D. Alvar de Lune, après quoi il se mit en marche avec son Armée pour réduire les Places voisines

Quelques-unes firent mine de resister ; mais leurs efforts furent

rent

rent inutiles ; la plûpart ouvrirent leurs portes. On se rendit maître d'Ylora le vingt-huitiéme de Juin, ensuite de Zagra de Bagnos & de Moclin. On fit beaucoup dans cette Campagne ; car plusieurs des Villes qu'on prit étant très-fortes par leur situation, & par la bonté de leurs fortifications, auroient aisément pû tenir long-tems, outre qu'elles étoient à la vûe de Grenade, & à portée d'être secourues ; mais la terreur s'étoit répandue parmi les Infideles, qui apprehendoient plus qu'ils n'avoient sujet de craindre.

An de N. S. 1485.

Ferdinand se rend maitre de plusieurs Places.

L.

On confia la garde d'Ylora à D. Gonzales Fernandez de Cordoue, frere de D. Alphonse d'Aguilar. Voilà par où commença ce celebre Guerrier, qui quelques années après acquit tant de gloire dans les Guerres d'Italie, & mérita le nom de *Grand Capitaine*. Les Habitans de Grenade avoient accoutumé d'appeller la Ville d'Ylora *l'Oeil droit*, & celle de Moclin *le Bouclier & le Rempart* de leur Capitale. Ainsi voyant ces deux Villes entre les mains des Chrétiens, ils commencerent à perdre l'esperance de se soutenir contre tant d'efforts redoublez de leurs Ennemis, qui couroient, ravageoient & brûloient impunément les Plaines de Grenade. On ne sçauroit exprimer les dégâts que firent les Vainqueurs, & la consternation des Vaincus.

Les premieres Campagnes du fameux Gonzales de Cordoue.

Cependant Abohardil envoya une partie de sa Cavalerie au Pont *de los Pinos*, ou des Pins, si connu par les grands avantages que les Maures avoient remportez sur les Espagnols les dernieres années. Son dessein étoit d'arrêter les Chrétiens, & de les empêcher de passer la Riviere de Xenil. Pour lui, il n'osa sortir de Grenade, où il crut sa presence necessaire, dans la crainte que pendant son absence, il ne se formât quelque Parti contre lui.

Abohardil se met en devoir de s'opposer à nos Troupes.

Mais quelques efforts que fissent les Maures, ils ne purent empêcher le passage : toutesfois ils tomberent sur l'Arriere-Garde qui restoit à passer, & qui étoit commandée par D. Ignigo de Mendoze Duc de l'Infantado. Les Barbares avec leurs cris accoutumez la chargerent d'abord avec beaucoup de furie. Les Espagnols se défendirent avec la même vigueur ; mais comme ils étoient fort inferieurs aux Maures, qui au nombre de mille Chevaux, & de dix mille Hommes de Pied, les avoient investis de toutes parts, ils auroient infailliblement succombé, si les Escadrons qui étoient de l'autre côté de la Riviere, ne

Les Maures sont battus par les Chretiens.

An de N. S. 1485. l'euſſent promptement repaſſée pour accourir au ſecours. Les Infideles commencerent à plier à leur tour, & ſe retirerent; mais les Eſpagnols s'étant mis à leurs trouſſes, les pourſuivirent vivement, & le Combat s'engagea de nouveau dans la Plaine. D. Juan d'Arragon Comte de Ribagorça ſe ſignala, & eut le plus de part à la Victoire: il ſe trouvoit par tout pour animer les Soldats. Comme il étoit aiſé de le diſtinguer par la beauté de ſon cheval, & par l'éclat des armes brillantes dont il étoit revêtu, les Maures ſembloient n'en vouloir qu'à lui ſeul; mais Dieu le preſerva; & quoiqu'il eût ſon cheval tué ſous lui, il ne fut point bleſſé; il eut tout l'honneur de cette Journée, où il fit des prodiges de valeur, qui le firent regarder comme un Heros qui marchoit ſur les traces de ſon pere.

Le Roi laiſſe le Gouvernement d'Andalouſie à Frederic de Tolede.

L'Eté étoit déja bien avancé, quand Ferdinand, après avoir mis des Garniſons dans toutes les Places qu'il venoit de conquerir ſur les Maures, nomma D. Frederic de Tolede ſon couſin germain, & fils du Duc d'Albe, pour avoir en Andalouſie l'adminiſtration generale des affaires, pendant ſon abſence. Le Roi par ce choix voulut ôter aux Seigneurs de la Province tout ſujet de plainte & de jalouſie: ce qui ſeroit arrivé, ſi on avoit préferé quelqu'un d'entre eux à tous les autres, au lieu qu'ils aimeroient mieux obéir à un Etranger.

LI. Troubles en Galice, appaiſez par Ferdinand.

En Galice les Peuples s'étoient ſoulevez, parce que le Comte de Lemos, ſans ſe mettre en peine des ordres du Roi, s'étoit ſaiſi de Ponferrada, une des plus fortes Places de la Province, & en avoit chaſſé la Garniſon. Leurs Majeſtez irritées de cette audace, laiſſerent le ſoin des affaires d'Andalouſie à D. Frederic de Tolede, & ſe rendirent au plûtôt en Galice pour appaiſer ces troubles. Dès que Ferdinand & Iſabelle parurent, les Peuples mirent bas les armes, & les Villes voiſines ouvrirent leurs portes. Les Soldats réjetterent la faute de ce qui s'étoit paſſé, ſur le Comte de Lemos, qui leur avoit fait entendre, diſoient-ils, qu'il n'agiſſoit que par les ordres de Leurs Majeſtez. Le Roi & la Reine reçurent ces excuſes, & leur accorderent une amniſtie generale, auſſi-bien qu'au Comte, qui vint lui-même ſe jetter à leurs pieds, implorer leur clemence, & s'abandonner entre leurs mains. On ſe contenta de lui ôter Ponferrada, & quelques autres Places, dont il s'étoit emparé, leſquelles on réünit à la Couronne de cette maniere. Pendant qu'on pouſſoit vivement les Maures dans le

Royaume de Grenade, on ne laissoit pas de réduire les Grands, qui intimidez par l'avanture du Comte de Lemos, commencerent à devenir plus souples, n'oserent plus tyranniser leurs Vassaux, comme ils avoient de coutume, & se virent contraints aussi bien que les Peuples, de respecter les Loix, & de renoncer au brigandage. Leurs Majestez allerent à Compostelle visiter l'Eglise & le Tombeau de l'Apôtre saint Jacques, d'où, après avoir satisfait leur devotion, elles revinrent à Salamanque, où elles passerent quelques jours au commencement de l'année mil quatre cens quatre-vingt sept. Ce fut là qu'elles se déterminerent à établir en Galice une nouvelle Audience, & un Président avec une autorité suprême, afin de contenir dans le devoir une Nation naturellement inquiete, & accoutumée à mépriser les Loix & les Magistrats ordinaires.

An de N. S. 1485.

An de N. S. 1487.

LII.

Frederic d'Albe fait un projet sur Malaga, qui échoue.

Pendant ce tems-là, D. Frederic fils du Duc d'Albe, qui ne cherchoit que les occasions de faire quelque action d'éclat, & de justifier le choix qu'on avoit fait de sa personne, pour lui confier le soin de la Guerre contre les Maures, reçut avis d'un grand nombre de Chrétiens esclaves que les Maures tenoient très-étroitement enfermez dans les Bagnes, (14) ou dans les Prisons du Château de Malaga, que s'il envoyoit devant la Place un Corps de Troupes assez considerable pour les soutenir, ils sçauroient bien briser leurs chaînes, & ouvrir les portes de la Place. D. Frederic envoya six cens Chevaux; mais comme les Rivieres étoient débordées de tous côtez, à cause des pluies continuelles, ils ne purent passer, ni par consequent les Esclaves ne purent executer leur projet.

Divisions dans Grenade.

Malgré l'accord des deux Rois Maures, l'animosité des Factions duroit encore à Grenade, jusques là qu'Abohardil fit venir secretement des Troupes de Guadix & de Baça, & surprit l'Albaycin. Boabdil accourut avec ce qu'il pût ramasser de Gens de son Parti, & sans donner le loisir à ses Ennemis de se fortifier, il les attaqua si brusquement, qu'il les contraignit de

(14) *Dans les Bagnes.* C'est ainsi que l'on appelle dans tout le Levant les endroits où les Turcs & les Maures tiennent enfermez tous leurs Esclaves Chrétiens; on en retire le jour, ceux qui sont destinez à faire quelques ouvrages; mais le soir quand ils quittent le travail, ceux qui en ont à faire les ramennent dans ces sortes de prisons. Rien n'est plus affreux que ces Bagnes, c'est quelque chose de pire que nos Cachots, à cela près qu'ils sont plus grands; néanmoins les Esclaves qui ont des Maitres particuliers, ne sont pas renfermez dans les Bagnes; mais dans les maisons de leurs Maitres.

An de N. S. 1487. ſe retirer. On ne laiſſa pas de ſe battre de part & d'autre avec un égal acharnement dans la grande Place de la principale Moſquée, & il y eut beaucoup de ſang répandu.

Ferdinand envoie du ſecours à Boabdil.

Ferdinand arriva en ce tems-là de Salamanque à Cordoue le deuxiéme de Mars; ayant appris le danger où ſe trouvoit le Roi ſon allié, il lui envoya quelques Troupes ſous le commandement du Capitaine Hernand Alvarez de Gadea Alcayde, ou Gouverneur de Colomera. Boabdil fortifié par ce Secours, reprit courage, & ſe vit en état non-ſeulement de défendre ſon Parti; mais encore d'attaquer ſes Ennemis avec avantage, & de jetter la conſternation parmi les Habitans, qui payoient bien cherement la folle jalouſie des deux Rois ambitieux.

LIII. Ferdinand entreprend d'attaquer Malaga.

Cependant le Roi tenoit ſouvent Conſeil à Cordoue ſur les moyens de continuer la Guerre; les uns vouloient qu'on commençât par attaquer Baça; & les autres ſoutenoient qu'il ſeroit plus avantageux de ſe rendre maîtres de Guadix; mais le Roi ſans avoir égard ni aux uns, ni aux autres, ſe détermina à marcher droit à Malaga: parce que cette Ville étoit fort commode aux Maures, pour recevoir du Secours d'Afrique, d'où le trajet étoit court & facile. Ayant donc pris ſon parti, il ſortit de Cordoue le ſeptiéme d'Avril, ſans que perſonne pût penetrer ſon deſſein: il avoit avec lui douze mille Chevaux, & quarante mille hommes d'Infanterie.

Diſcours de Ferdinand à ſes Troupes.

Dès qu'il fût arrivé ſur les Terres de Infideles, il découvrit ſon deſſein à ſes Troupes, & leur dit en peu de mots: » Qu'il les » menoit à une Victoire aſſurée; que les Ennemis étoient la » proie de la diſcorde; que leurs Troupes étoient partagées dans » les Garniſons; que ſi les Eſpagnols les attaquoient avec leur » intrepidité ordinaire, ils viendroient aiſément à bout d'une » entrepriſe auſſi honorable, qu'avantageuſe pour eux; que Ma» laga une fois pris, le reſte couteroit peu; que la plûpart des » Villes étoient déja tributaires, & contraintes de rendre hom» mage; qu'il ne reſteroit à l'Ennemi que le titre de Roi, titre » vain qui tomberoit de lui-même; qu'enfin la gloire d'avoir » exterminé les Maures, s'attribueroit uniquement à ceux qui » ſe trouveroient à cette importante Expedition; qu'ils de» voient être animez par le concours de leurs Compatriotes, » qui venoient de toutes parts les exhorter à bien faire dans cet» te occaſion. « En effet par tout où l'Armée paſſoit, les che-

mins étoient bordez d'Hommes, de femmes, & d'enfans, qui venoient en foule au devant des Soldats, les combloient de benedictions, les nommoient hautement le rempart de l'Espagne, les Vengeurs de la Religion, les Liberateurs & les Anges tutelaires, qui tenoient en leurs mains le salut & la liberté de la Patrie; tous leur souhaitoient à l'envi une heureuse marche, & une Victoire complette: à ces vœux & à ces prieres ils ajoûtoient des offres & des instances réïterées pour engager les Soldats à prendre d'eux tout ce qui pouvoit leur être necessaire. Mais la moderation des Troupes étoit telle, que personne ne vouloit s'arrêter un moment, ni quitter les Drapeaux pour prendre au moins quelques rafraîchissemens. An de N. S. 1487.

A peine l'Armée eut-elle appris le dessein du Roi, que tous répondirent d'une commune voix qu'il pouvoit les mener par tout où il lui plairoit; que les entreprises les plus hazardeuses & les plus difficiles leur deviendroient aisées; que sous ses ordres & sa conduite ils affronteroient avec joie les plus affreux perils, sans que rien fût capable de les intimider, & de les étonner.

Les Soldats applaudissent à ce discours.

LIV.

Les Chretiens se rendent maitres des Fauxbourgs de Velez.

Alors l'Armée se mit en marche: on crut devoir d'abord attaquer Velez, Place assez forte aux environs de Malaga. Ce parti pris, l'Armée campa proche de la Riviere qui traverse la Ville: les Habitans ayant fait une sortie pour escarmoucher, tomberent malheureusement sur le Quartier des Troupes de Galice, Troupes belliqueuses à la verité, & endurcies à la fatigue par la situation de leur Pays, & la vie dure qu'elles menent; mais peu accoutumées à la discipline militaire, & plus propres à combattre en Parti, & par pelotons, qu'à garder ses rangs & une certaine ordonnance: aussi furent-elles d'abord assez maltraitées par les Maures, qui les mirent en desordre. On courut à leur secours, & on força les Infideles de rentrer dans la Ville: on les poursuivit, on se rendit maître des Fauxbourgs, & l'on dressa l'Artillerie pour battre la Place. Les Paysans des environs vinrent secourir les Assiegez; mais ces milices ramassées firent plus de bruit que d'effet.

Abohardil envoie Rodvan pour se jetter dans la Place.

Dès qu'Abohardil, qui étoit alors à Grenade, fut averti du dessein des Chrétiens, il resolut à quelque prix que ce fut, de courir à Velez, voyant bien le danger où seroit son Royaume & toute la Nation, si cette Ville tomboit une fois entre les mains de ses Ennemis. Dans cette resolution il donna ordre à Rodvan Vanegas Gouverneur de Grenade, & brave

An de N. S. 1487. Officier, de prendre les devans avec trois cens Hommes d'armes, & quelques Escadrons de Cavalerie legere, promettant qu'il marcheroit lui-même incessamment en personne au secours des Assiegez : mais inutilement. En effet Rodvan s'avança secretement la nuit, dans le dessein de surprendre les Assiegeans à la faveur des tenebres, & d'enclouer l'Artillerie ; mais il ne pût venir à bout de ce qu'il prétendoit.

Abohardil ayant été battu, les Maures l'abandonnent, & se réunissent pour Boabdil.

Abohardil s'approcha avec son Armée, comme il l'avoit promis, & campa dans un poste assez escarpé, proche de Velez : il avoit avec lui vingt mille Chevaux, & autant d'Infanterie. Quoique son Armée ne fût ni si nombreuse, ni si aguerie que celle de ses Ennemis, il se flattoit toutefois de pouvoir se maintenir dans son Camp par la situation avantageuse de ce Poste : mais ses mesures furent sans effet. Les Espagnols malgré la difficulté de ces lieux impraticables, forcerent les Retranchemens des Infideles, entrerent dans le Camp, & pillerent tout le Bagage. La consternation fut si grande parmi les Maures que n'osant presque se mettre en défense ; ils ne songerent qu'à se sauver, comme ils purent. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour Abohardil, c'est que les Maures le voyant battu, & ses Troupes taillées en pieces, changerent de disposition à son égard ; Grenade lui ferma ses portes ; toutes les Factions se réünirent, & d'un commun consentement reconnurent pour Roi Boabdil son Competiteur, auquel ils prêterent serment de fidelité. Tel est le sort des malheureux ; tout les abandonne.

Velez se rend aux Chrétiens.

Les Habitans de Velez voyant qu'ils n'avoient plus de secours à esperer, & qu'il leur étoit impossible de se défendre plus long-tems, demanderent à capituler. Ils reglerent les Articles de la Capitulation par l'entremise, & à la sollicitation même de Rodvan, ami particulier du Comte de Cifuentes, avec lequel il avoit contracté des liaisons fort étroites dans le tems que le Comte étoit prisonnier à Grenade. La Place se rendit le vingt-septiéme d'Avril, à condition que les Habitans auroient la liberté de se retirer où il leur plairoit, de vendre leurs biens, & d'emporter avec eux tous leurs effets.

Ferdinand en donne le Gouvernement au fameux Pierre Navarre.

Dès que l'Armée Chrétienne se fût emparée de cette Place, sans répandre de sang, ni avoir perdu un seul homme, une Ville voisine appellée Bentome, ouvrit ses portes, à l'exemple de Velez, & reçut Garnison Chrétienne. Le Roi confia la défense de cette Place à un Soldat de fortune, nommé Pierre

Navarre, homme d'une très-basse naissance, & qui de simple Matelot, trouva le moyen par sa valeur de se pousser, & de devenir dans la suite un des plus fameux Capitaines de son siecle. An de N. S. 1487.

LV. Consternation dans Malaga.

La prise de ces deux Places enlevées en si peu de tems, jetta le desespoir dans l'esprit des Habitans de Malaga, qui ne voyoient presqu'aucune apparence de pouvoir être secourus: cette fâcheuse situation détermina le Gouverneur nommé Abenconnixa, à sortir de sa Place, pour tâcher de menager avec les Chrétiens une composition honorable & avantageuse, par l'entremise de Jean de Robles, qui avoit été long-tems prisonnier à Malaga.

Tumulte dans la Ville.

Certaines Troupes d'Afrique, appellées en ce tems-là *Berverisques*, & que les Maures de Malaga entretenoient en garnison, pour défendre la Ville, étant informées de cette resolution, concerterent de rompre ces mesures. La crainte d'être livrez aux Ennemis, & leur indignation contre le Gouverneur qui traitoit de se rendre, sans leur participation, les déterminerent à se saisir de la principale Forteresse, nommée l'*Alcaçaba* dans l'endroit de la Ville le plus élevé. Ils prirent si bien leurs mesures, qu'en étant venus à bout, ils firent Main-basse sur les Soldats qui y étoient en garnison, & n'épargnerent pas même le frere du Gouverneur. Après cette Expedition, ils se rendirent sur les Murailles de la Ville, se saisirent des Corps-de-Garde, & fermerent les portes, pour empêcher qu'aucun des Habitans ne pût avoir commerce avec les Chrétiens. Si quelqu'un osoit faire la moindre tentative pour sortir de la Ville, ou pour proposer quelque accommodement, il lui en coutoit la vie, afin d'intimider, & de contenir les autres. Ferdinand voyant qu'il n'y avoit rien à esperer de ce côté-là, & que les Berverisques avoient rompu les mesures qu'il avoit prises avec le Gouverneur, fit amener d'Antiquera la plus grosse Artillerie, & s'étant avancé jusqu'à la vûe de Malaga, campa devant la Place le quinziéme de Mai.

LVI. Situation de Malaga.

Cette Ville est située dans une plaine, à la reserve d'un endroit, où il y a une petite hauteur, sur laquelle on a bâti deux Châteaux: celui qui est au pied de la Colline s'appelle *Alcaçava*, & l'autre, qu'on nomme *Gebalfaro*, est dans l'endroit le plus élevé, & commande toute la Ville. L'enceinte est assez petite; mais la Ville est belle, & très-peuplée pour sa grandeur: el-

An de N.S. 1487. le a du côté de la Mer un Port assez commode, & de fort beaux Arsenaux; derriere, on voit des côteaux, & des collines délicieuses par les Vignes, les Jardins & les Maisons de Plaisance, qui y sont en grand nombre; il y a une communication entre les deux Châteaux, par le moyen d'une double Muraille très-épaisse, & bien fortifiée, à la faveur de laquelle ils peuvent mutuellement se secourir; la Campagne est une des plus agréables de toute l'Espagne, l'air pur & sain, la vûe du côté de la Mer fort étendue; Malaga étoit devenue en ce tems-là une des plus riches Villes qu'il y eût en Espagne, par le Commerce de l'Afrique & du Levant.

Situation du Camp de Ferdinand.

Le Roi avoit dans son Camp le Grand Maître de saint Jacques, l'Amirante de Castille, le Marquis de Villena, le Duc de Benavente, le Grand Maître d'Alcantara, D. André de Cabrera Marquis de Moya, & une infinité d'autres Seigneurs Castillans, sans y comprendre presque tous les Seigneurs d'Andalousie & d'Arragon qui s'étoient rendus auprès de Sa Majesté avec de puissans secours. Le Roi resolut de se saisir d'abord de la Hauteur sur laquelle étoit le petit Château, & de tirer des Lignes depuis un bord de la Mer jusqu'à l'autre, avec de bonnes Redoutes d'espace en espace, pour ôter à la Ville toute esperance de secours par Terre; & étant venu heureusement à bout de l'un & de l'autre, il plaça aussi-tôt un bon Corps de Troupes sur la Hauteur, & donna au Marquis de Cadix le soin de garder ce Poste. La Reine Isabelle, qui vouloit se trouver au Siege, amena avec elle le Cardinal D. Pedro Gonzalez de Mendoze, & le Pere Ferdinand de Talavera, autrefois Religieux de l'Ordre de saint Jerôme, & depuis peu élevé à l'Evêché d'Avila, comme je l'ai déja dit.

Les Maures font des Sorties, & sont battus.

Avant que les Assiegeans eussent achevé leurs Lignes, les Maures firent plusieurs Sorties, pour interrompre les Travailleurs; mais ils furent toûjours repoussez: les Chrétiens de leur côté donnerent plusieurs Assauts aux Murailles Dans une de ces attaques, on perdit Jean d'Ortega, un des plus braves Soldats de l'Armée, qui dans le cours de cette Guerre se signala le plus à la Prise du Château d'Alhama, & qui eut beaucoup de part à d'autres Entreprises considerables.

Ils sont défaits dans une Sortie par le Marquis de Cadix.

Les Assiegez au nombre de trois mille ayant fait une Sortie le vingt-neuviéme de Mai, à dessein d'enlever le Quartier où commandoit le Marquis de Cadix, tuerent d'abord les Sentinelles

Sentinelles, forcerent le premier Corps de Garde, & entrerent l'épée à la main dans les Retranchemens ; mais le Marquis, sans se déconcerter de cette attaque imprévûe, rassembla ses Troupes avec une présence d'esprit admirable, les mit en bataille, & marcha droit à l'Ennemi : l'attaque fut très-vive ; il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre, & le Marquis y fut blessé ; mais le carnage fut plus grand du côté des Maures, dont la plûpart néanmoins se sauverent dans la Ville, qu'ils avoient derriere eux. An de N. S. 1487.

Quelques-uns des Habitans formerent le projet d'assassiner Ferdinand. Un certain Maure entre autres, qui passoit pour un Saint parmi ceux de sa Nation, se laissa prendre par les Ennemis, dans la résolution d'executer ce parricide. Dès qu'il se vit entre les mains des Assiegeans, il demanda à être conduit devant le Roi. Par bonheur, ou plûtôt par un effet merveilleux de la Providence, le Roi s'étoit retiré, & reposoit : Isabelle ordonna qu'en attendant que le Roi fût éveillé, on conduisît le Maure à la Tente du Marquis de Moya. L'Assassin trompé par la magnificence de cette Tente, se persuada que c'étoit celle du Roi ; il mit aussi-tôt la main sur un cimeterre, que par négligence, on avoit oublié de lui ôter, & l'ayant tiré, se jetta comme un furieux, & avec des yeux étincelans de rage, sur D. Alvar de Portugal, qui par hazard s'entretenoit avec la Marquise Beatrix de Bobadilla. Celui-ci se baissa heureusement, & évita le coup. Les gens qui étoient dans la Tente, se jetterent aussi-tôt sur le Maure, & le percerent de mille coups. Ainsi fut sauvé Ferdinand par une faveur singuliere du Ciel.

Un Maure entreprend d'assassiner Ferdinand.

L'Armée fut considerablement augmentée par les Troupes qu'amena le Duc de Medina Sidonia. Maximilien Archiduc d'Austriche, & qui fut depuis Empereur, envoya de Flandres deux gros Vaisseaux commandez par D. Ladron de Guevarra, & chargez de Munitions de Guerre & de toutes les Machines propres pour un Siege. Les Assiegez reçurent de leur côté un puissant Secours ; car un Corps d'Infideles ayant forcé les Lignes qui étoient du côté de la Mer, trouva le moyen de se glisser dans la Ville.

Ferdinand & les Assiegez reçoivent du Secours.

Comme rien n'y pouvoit entrer, la disette y étoit devenue extrême, & l'on y souffroit beaucoup ; les Berverisques ne vouloient point entendre parler de Capitulation, & cette Milice guerriere paroissoit resolue de se défendre jusqu'à l'ex-

Prise de Malaga.

An de N. S. 1487. trémité ; mais les Habitans n'étoient pas dans les mêmes dispositions ; comme ils avoient beaucoup plus à perdre que ces Avanturiers, ils apprehendoient que la Ville ne fût forcée, & abandonnée au pillage : ainsi ils ne songeoient qu'à se rendre. Un des Principaux, & des plus accréditez nommé Dordoux, alla au Camp des Assiegeans pour tâcher de ménager quelque Composition tolerable ; mais Ferdinand lui déclara qu'il ne vouloit point entendre parler de Capitulation, & qu'il falloit que la Ville se rendît à Discrétion : ainsi parla-t-il dans l'Audience publique ; mais ayant ensuite pris le Maure en particulier, il lui promit, que s'il agissoit de bonne foi dans cette affaire, & qu'il pût ménager la Reddition de Malaga, il lui donneroit la liberté, à lui & à toute sa Famille, sans qu'on fît le moindre tort à leurs biens, outre les Recompenses considerables, ausquelles il devoit s'attendre, pour ce Service. Dordoux promit d'executer fidelement ce qu'on souhaitoit : il prit avec lui quelques Troupes que le Roi lui confia, & les ayant fait secretement entrer dans le Château, il fit aussi-tôt arborer le Drapeau Royal sur l'endroit le plus élevé de la Tour qu'on appelloit *la Tour de l'Hommage*. On ne sçauroit exprimer quelle fut la surprise des Habitans & des Africains, qui se crurent d'abord trahis ; néanmoins quand ils furent revenus de leur premier étonnement, ils conçurent quelque esperance que les Vainqueurs executeroient à l'égard de tous, ce qu'ils avoient promis à Dordoux. Dans cette pensée, chacun ne songea plus qu'à ramasser ses meilleurs effets, & qu'à se disposer à sortir ; mais ils furent bien-tôt détrompez : car les Espagnols se voyant maîtres de la Ville & du Château, enleverent aux Infideles leurs biens, & firent les Habitans Esclaves : on en usa de même à l'égard des Soldats qui étoient en Garnison dans les Châteaux & dans la Ville ; & comme ils prenoient la route de la Mer pour s'embarquer, & passer en Afrique : on les arrêta, & en particulier on fit Prisonniers de Guerre toute la Milice Africaine qui s'étoit chargée de défendre la Place, avec Zegri leur General ; tous les Chrétiens Deserteurs, dont le nombre étoit considerable passerent par le fil de l'épée, & l'on condamna au feu les Juifs, qui, après avoir embrassé la Religion Chrétienne, l'avoient abjurée. Pour les autres tant Juifs que Maures, qui étoient depuis long-tems à Malaga, on leur permit de racheter leur liberté à une rançon assez legere.

An de N. S. 1487.

La prise de Malaga arriva le dix-huitiéme d'Août : on fit des réjouissances publiques, & des Processions solemnelles dans toute l'Espagne, en actions de graces de cette importante Conquête, comme l'on vérifia par d'anciens Monumens authentiques, que cette Ville avoit eu un Evêque particulier sous le Regne des Goths, on n'eut pas de peine à obtenir du Pape une nouvelle Bulle pour le rétablissement d'un Evêque dans cette Ville.

On rétablit un Evêque dans la Ville.

La joïe publique fut un peu troublée par la nouvelle qu'on reçut du Levant, que le Grand Seigneur Bajazet prétendoit en faveur des Maures d'Espagne, faire une descente en Sicile, avec une puissante Armée Navale, croyant par cette diversion donner assez d'occupation à Ferdinand, pour l'obliger à laisser en repos les Maures de Grenade. Le bruit couroit même que Bajazet avoit si fort à cœur de secourir les Infideles, que pour être plus en état de les défendre, il avoit fait la Paix avec le Soudan d'Egypte.

Bajazet se dispose à faire une descente en Sicile.

LVII.

Les Portugais entreprennent la Découverte des Côtes Occidentales d'Afrique.

Tandis que Ferdinand poussoit les Maures avec tant de chaleur, qu'ils se voyoient à la veille de leur ruine, d'un autre côté les Portugais immortalisoient leur nom par les entreprises hardies & périlleuses qu'ils formoient avec tant de courage, & par de nombreuses Flottes, qu'ils faisoient partir tous les ans, à la faveur desquelles ils s'ouvroient un nouveau chemin pour pénétrer dans les Pays les plus reculez de l'Orient. Jamais projet ne fut plus glorieux, dont le premier Auteur fut l'Infant D. Henri, qui, comme je l'ai dit, alla quelques années auparavant reconnoître les Côtes Maritimes de l'Afrique.

Et de pénétrer dans l'Orient.

Après la mort de l'Infant, on continua de poursuivre cette Entreprise, en avançant toûjours : mais comme le profit qu'on retiroit de la Découverte des Côtes d'Afrique, ne répondoit pas aux frais immenses qu'on étoit obligé de faire. Les Portugais songerent à passer jusqu'aux riches Provinces de l'Inde dans le dessein de transporter dans leur Pays toutes les richesses qu'ils se flattoient de trouver dans ces Climats & dans ces Royaumes inconnus, où le Ciel sembloit avoir départi avec plus de profusion ses trésors : car outre les drogues, les épiceries, qu'on y recueilloit en quantité, & de toute espece, on y trouvoit l'Or, l'Argent, l'Yvoire, les Perles, toutes sortes de Pierres prétieuses, & une infinité d'autres choses, ausquelles la cupidité & le luxe des hommes ont donné plus de prix que le besoin.

An de N. S. 1487.

Quelques-uns s'opposent à ces Entreprises.

Comme la renommée augmente toûjours les choses, & ne manque jamais d'ajoûter à la verité, on disoit qu'on trouvoit dans ces Pays éloignez, des Forêts de Canelle, de Casse, & d'autres arbres odoriferans d'une hauteur prodigieuse; qu'elles produisoient le Girofle, le Poivre, la Muscade & le Gingembre en abondance: qu'on y voyoit des animaux d'une figure extraordinaire; & qu'enfin les hommes y étoient differens de coutumes & de visages; que les moeurs, les Loix, la Langue & la Religion n'avoient aucun rapport avec celles d'Europe. Les personnes les plus sages regardoient comme un dessein témeraire, & comme une folie de prétendre avec les seules forces d'un Royaume aussi petit que le Portugal, passer jusques dans des Regions situées aux extrêmitez de l'Orient, & separées par tant de Terres & de Mers; mais le desir des richesses & de la gloire fit dévorer & évanouir tous ces obstacles.

LVIII.

Barthelemi Dias s'embarque à Lisbonne.

Dès les années précedentes le Roi de Portugal avoit fait équiper quelques Vaisseaux sous la conduite de Barthelemi Dias Pilote le plus experimenté de son Royaume, avec ordre de pénétrer jusqu'au Cap de bonne Esperance, & de ranger de nouveau toutes les Côtes Occidentales de l'Afrique, pour en tirer de nouvelles connoissances plus parfaites encore que celles qu'on en avoit déja. Le Cap de bonne Esperance est cette Langue de Terre beaucoup au delà de l'Equateur, située dans la partie la plus Meridionale de l'Afrique. C'est là que viennent aboutir du côté de l'Orient & de l'Occident les Côtes de cette troisiéme partie du Monde.

Il double le Cap de bonne Esperance, & revient en Portugal.

Dias ayant heureusement doublé le Cap de bonne Esperance, arriva jusqu'à une Riviere, à laquelle il donna le nom de l'Infant. Ce Voyage passa pour une des plus belles & des plus hardies Navigations qu'on eût tentées jusqu'alors. Cet habile & hardi Navigateur avoit mené avec lui un Cordelier nommé Antoine: ce Religieux qui ne manquoit lui-même ni d'application ni d'habileté, pour seconder les projets du Roi, ayant débarqué, traversa par Terre une grande partie de l'Afrique & de l'Asie, puis arriva heureusement à Jerusalem; ensuite ayant continué son Voyage encore par Terre, il arriva en Portugal, tandis que Dias revenoit par Mer; & l'un & l'autre informa exactement le Roi & les Portugais de ce qu'ils avoient vû pendant un si pénible Voyage.

An de N. S. 1487.

LIX.
Nouveau Voyage en Afrique & en Asie, entrepris par Terre.

Les Portugais animez par de si heureux commencemens, & par les merveilles que ces deux hommes leur racontoient, & dont ils avoient été les Témoins, se sentirent plus encouragez que jamais à reprendre leurs premiers projets; mais pour mieux réussir, ayant choisi deux hommes courageux, sages, experimentez, adroits, & sur tout habiles dans la langue Arabe; ils les engagerent à un nouveau Voyage dans les Pays qu'avoit découvert Dias. L'un se nommoit Pierre Couillan, & l'autre Alphonse Payva. Pour éviter les frais immenses qu'il auroit fallu faire, si on eût envoyé l'un & l'autre par Mer avec chacun une Flotte, on leur donna ordre de faire ce Voyage par Terre; & on les chargea de bien examiner par eux-mêmes, & de reconnoitre les Provinces de l'Afrique & de l'Asie, les plus avancées dans les Terres.

Covilanva à Calient, & Payva en Afrique.

Ils sortirent de Lisbonne le quinziéme de Mai, passerent à Naples, & ensuite à Rome, puis s'embarquerent pour Jerusalem, où ils ne demeurerent pas long-tems; car ayant pris la route d'Alexandrie; ils aborderent au Grand Cayre, la plus considerable Ville de l'Egypte, où ils se séparerent: Couillan s'en alla à Ormuz, qui est une Isle à l'entrée du Golfe de Perse, & de là passa à Calicut. Payva prit l'Ethiopie pour son partage; mais la mort le surprit dans le cours de ses Voyages. Cette raison & les Lettres pressantes que le Roi écrivit à Pierre Couillan, dans lesquelles il lui ordonnoit de ne point revenir en Portugal, avant que d'avoir pris une connoissance parfaite des principales Contrées d'Afrique, le déterminerent à passer en Ethiopie. Il y arriva; mais ses manieres, & son esprit ayant plû à l'Empereur Alexandre, qu'on nomme communément *le Preste Jean*, (15) & aux Empereurs Nahu & David Successeurs d'Alexandre, ils ne voulurent jamais le laisser partir; ils l'engagerent à se marier, & à s'établir dans leur Empire, où ils le comblerent de biens, pour l'attacher davantage auprès de leurs personnes.

Couillan écrit au Roi, & lui rend compte de son Voyage.

Couillan voyant qu'il lui étoit impossible de s'en retourner en Europe, prit le parti d'écrire au Roi de Portugal, pour lui rendre raison de sa demeure en Ethiopie, & d'y joindre

(15) *Le Preste Jean*. Le sentiment le plus commun est, que les anciens Rois de l'Inde & de la Tartarie prenoient ce nom; mais on prétend que les Portugais l'ont donné à l'Empereur des Abyssins, sur la Relation de quelques Voyageurs mal instruits.

An de N. S. 1487. d'amples Mémoires pour l'informer exactement de tout ce qu'il avoit vû & remarqué dans ses Voyages : il lui donnoit avis que la Ville de Calicut étoit une des plus considerables & des plus riches de tout l'Orient ; que nulle part ailleurs le Commerce n'étoit si florissant par la multitude des Nations étrangeres qui y abordoient de toutes parts ; que les Naturels du Pays étoient de couleur bazanée & olivâtre ; mais qu'ils étoient mous, lâches & effeminez, & que leurs mœurs & leurs coutumes étoient entierement differentes des nôtres. Comme la chaleur du Climat ne leur permettoit pas de se couvrir tout le corps, ils étoient nuds jusqu'à la ceinture ; mais que depuis la ceinture jusqu'aux genoux, ils portoient seulement une piece d'étoffe qui étoit pour l'ordinaire de Soie & d'Or ; qu'au tour des bras ils avoient des Bracelets de Perles ; que leurs armes consistoient en une espece de Cimeterre, qui leur pendoit de dessus les épaules ; qu'il n'avoit rien trouvé de plus extraordinaire parmi ces Peuples, que le mariage ; qu'une femme épousoit seule plusieurs maris, de façon que les peres étant incertains, les biens passoient non aux enfans, mais aux neveux, c'est-à-dire, aux enfans des sœurs.

Et sur tout de l'Ethiopie.

Couillan informoit encore le Roi, qu'il avoit trouvé dans l'Ethiopie des Nations très-nombreuses & très-étendues ; que ces Peuples étoient noirs, & que la plûpart faisoient profession de la Religion Chrétienne, corrompue & défigurée par des Heresies, par des Ceremonies Judaïques & par un grand nombre de superstitions ridicules. Ces Nations ne reconnoissoient qu'un Monarque, qui entretenoit de formidables Armées d'Infanterie & de Cavalerie, qu'il campoit presque toûjours en pleine Campagne, & logeoit sous des Tentes ; qu'il ne seroit pas difficile de gagner ces Peuples, & de les faire rentrer dans le sein de l'Eglise, si l'on pouvoit entretenir Commerce entre les Portugais & les Ethiopiens, par des Ambassades mutuelles; mais la plûpart de ces choses n'arriverent que les années suivantes.

LX. Troubles en Arragon.

Revenons à Ferdinand. Après la prise de Malaga ce Prince étoit disposé à profiter de la consternation où se trouvoient les Maures, & à pousser plus loin ses Conquêtes, lorsque les Troubles d'Arragon le forcerent de faire un Voyage dans ce Royaume, pour arrêter le cours des vols, des meurtres & des brigandages, qui s'y commettoient impunément.

A Valence, entre autres D. Philippe d'Arragon Grand Maître de Montesa, à son retour de la Guerre de Grenade, tua D. Juan de Valterra, jeune homme de la plus considerable Noblesse du Royaume. Cette mort dont la cause étoit l'amour de ces deux Seigneurs pour Leonor Marquise de Cotron, fille de D. Antoine de Centellas, excita une si furieuse rumeur dans toute la Ville de Valence, qu'elle se divisa, & qu'elle prit parti pour l'un, ou pour l'autre. Pour remedier à ces desordres, Ferdinand & Isabelle furent obligez de partir de Cordoue : ils arriverent à Sarragosse le neuviéme de Novembre. On y changea l'ancienne maniere de créer les Officiers & les Magistrats, que la Regence & le Peuple choisissoient ensemble, ce qui se terminoit rarement sans contestations. Les uns & les autres de concert renoncerent à leur Droit, le cederent au Roi, & le supplierent de vouloir bien lui-même choisir & nommer les Magistrats, pour éviter les cabales & les intrigues, source perpetuelle de Troubles & de Divisions.

An de N. S. 1487.

Ferdinand & Isabelle retournent à Sarragosse.

Ferdinand change la maniere de créer les Officiers de Sarragosse.

Les principales Villes d'Arragon, à l'exemple de celles de Castille, s'unirent ensemble, & il se forma entre elles une espece d'Association, par laquelle chaque Ville contribuoit une somme reglée pour la paye de cent cinquante Hommes à Cheval, qui étoient obligez de tenir la Campagne, de purger le Pays de Voleurs, d'arrêter les Meurtres & les Brigandages, & de punir severement les Bandits. Mais une des principales conditions étoit, que le Roi nommeroit le Chef de cette Association, & qui seroit néanmoins un des trois Habitans de Sarragosse, que le Senat & la Regence seroit obligez de lui presenter. On fit en même-tems des Reglemens, pour maintenir ces Associations, pour contenir dans de justes bornes ceux qui en auroient la Direction, & pour les empêcher d'abuser de l'Autorité qu'on leur confioit ; mais tout ceci ne s'executa qu'au commencement de l'année suivante mil quatre cens quatre-vingt-huit.

Association entre les Villes d'Arragon.

An de N. S. 1488.

Le Roi de Naples envoya dans ce même-tems une Ambassade en Espagne, pour proposer le Mariage de Ferdinand Prince de Capoue, son petit-fils, avec l'Infante Isabelle de Castille, fille du Roi Ferdinand. Comme cette Negociation avoit été interrompue, le Roi de Naples fut bien-aise de la renoüer, & en donna le soin à Leonard Toccus, Grec d'origine, & issu du sang des derniers Empereurs Grecs, ausquels les Turcs

LXI.

Le Roi de Naples envoie demander pour son petit fils l'Infante Isabelle fille de Ferdinand.

An de N. S. 1483. avoient enlevé l'Empire d'Orient par la prise de Constantinople. Leonard avoit eu le sort des plus grands Seigneurs Grecs, qui s'étoient vû contraints, après avoir perdu leurs biens, de se refugier en Italie. La demande du Roi de Naples ne réussit pas, parce que Ferdinand avoit resolu de marier l'Infante sa fille avec le Roi de France, ou avec le Prince de Portugal, pour unir plus étroitement ces Couronnes. Ferdinand offrit néanmoins à l'Ambassadeur de Naples l'Infante Marie, à la place d'Isabelle, à condition que le Roi de Naples & le Prince de Capoue son petit-fils abandonneroient leurs premieres propositions, & consentiroient de rompre le premier Traité, qui seroit déclaré nul.

LXII. Alain d'Albret va trouver Ferdinand & Isabelle à Valence.

Ferdinand & Isabelle après avoir demeuré quelque tems à Sarragosse, se rendirent à Valence, où Alain d'Albret, pere de Jean d'Albret Roi de Navarre vint les trouver, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, dans le dessein d'obtenir du Secours, pour défendre la Navarre contre les entreprises du Roi de France, qui s'étoit déja saisi des Gorges des Montagnes, afin d'y faire passer ses Armées, & pour réduire les Navarrois, revoltez, & disposez à favoriser les François. Les Beaumonts en particulier s'étant rendus maîtres de la meilleure partie de la Navarre, ne vouloient pas permettre à leurs Souverains de mettre le pied dans leur Royaume, quoique depuis trois ans la Cour se fût réünie avec le Comte de Lerin, & qu'elle eût disposé en sa faveur, & en faveur de ses amis, & de ses créatures, de toutes les Charges, & de toutes les Places possedées par ses Ancêtres, en y ajoûtant même plusieurs autres bienfaits considerables, le tout pour gagner le Comte; mais son ambition l'avoit emporté sur sa reconnoissance.

Albret vouloit encore engager Ferdinand & Isabelle à prendre la défense de François II. Duc de Bretagne, dont la fille unique Anne de Bretagne étoit l'objet des vœux de tous les Princes, à cause de la riche succession que devoit apporter cette Princesse. Dans cette vûe Charles VIII Roi de France avoit déclaré la Guerre au Duc, qui n'avoit pas laissé d'engager dans ses interêts le Duc d'Orleans, & toute la Maison d'Albret.

Ceux de Bruges en Flandres se saisissent de Maximilien d'Austriche.

Outre cela les Habitans de Bruges en Flandres ayant forcé le Palais, s'étoient saisis de la personne de Maximilien d'Austriche, époux de leur Souveraine, déja élû Roi des Romains: c'étoit là un nouveau sujet d'alarmes pour l'Espagne, dont ce Prince

Prince étoit ami, & pour Albret son Allié, qui venoit de donner avis de tout cela à Ferdinand. An de N. S. 1484.

Le Roi pressé par ces raisons, consentit à un Traité de Ligue contre tous, à la reserve du seul Roi de France. Il n'étoit pas trop sûr pour Alain d'Albret & le Roi de Navarre son fils, dont les Etats dépendoient, ou étoient voisins de la France, de rompre ouvertement avec cette Couronne.

Mais cette Negociation n'étoit qu'une feinte; Albret ne cherchoit en Espagne que de la protection contre la France. Une des principales conditions du Traité fut, qu'on armeroit une Flote sur les Côtes de Biscaye, & que l'on y leveroit des Troupes pour les envoyer en Bretagne au secours du Duc, sous le Commandement de Michel-Jean de Gralla, Catalan de nation, & premier Ecuyer du Roi. Il seroit assez inutile de rapporter ici les autres articles de ce Traité, qui fut signé le vingt-uniéme de Mars.

LXIII. Ferdinand assemble à Valence les Etats du Royaume.

Ferdinand & Isabelle convoquerent à Valence les Etats de ce Royaume: on les transfera ensuite à Origuela. On trouva le moyen d'arrêter la licence de ces Peuples, qui par leurs courses & leurs brigandages ravageoient impunément tout le Pays.

Il se dispose de nouveau à attaquer les Maures.

Les choses étant paisibles de ce côté-là, Ferdinand se hâta de passer dans le Royaume de Murcie plus voisin des Maures, afin de presser la Guerre contre les Infideles; car il faisoit faire de tous côtez de nouveaux préparatifs, resolu de ne point poser les armes, qu'il n'eût conquis le Royaume de Grenade, où Abohardil avoit assez de peine à conserver le nom de Roi, quoiqu'il fût plus puissant que Boabdil son neveu, & étant maître de Guadix, d'Almerie, de Baça, & de cette chaîne de Montagnes depuis Grenade jusqu'au bord de la Mer, d'où il pouvoit tirer des revenus plus considerables; car le Pays environné de Montagnes escarpées, n'avoit point été ruiné; d'ailleurs le Commerce extraordinaire de Soie, la plus belle & la plus fine de l'Espagne, & le nombre des Manufactures établies à Grenade, & dont l'on transportoit les ouvrages dans toute l'Europe, apportoient dans les coffres de ce Prince des sommes immenses.

Abohardil fait des Excursions sur les Terres des Chrétiens.

Mais rien n'étoit plus avantageux à l'oncle que l'aversion extrême que la plûpart des Maures avoient conçue pour le neveu, qu'ils regardoient comme un lâche, & un ennemi caché

An de N. S. 1487. de leur Religion ; Musulman de nom, & Chrétien dans l'ame. Outre cela l'irruption qu'Abohardil avoit faite dans les Plaines d'Alcala la Real, au travers des Bois & des lieux presque impraticables, le butin considerable qu'il avoit fait, la quantité prodigieuse de bétail qu'il avoit amené à Guadix, le bonheur avec lequel il avoit surpris les Espagnols, qui se voyant au milieu des Terres de la dépendance de Boabdil, leur ami, & leur allié ne s'attendoient à rien, avoient donné à sa reputation un nouveau relief parmi les Infideles ; mais D. Juan de Benavidès, qui commandoit sur cette Frontiere, & qui étoit chargé du soin de la défendre, ne tarda pas long-tems à prendre sa revanche. Il entra à son tour dans les Plaines d'Almerie, où il mit tout à feu & à sang, laissant dans tous les lieux où il passoit, des marques de son ressentiment.

LXIV. Ferdinand prend Vera.

Les préparatifs de Guerre ne se faisoient pas avec autant de diligence que l'auroit souhaité Ferdinand, parce que la peste avoit fait de grands ravages cette année & la précedente dans l'Andalousie. Cependant toute l'Espagne desiroit avec ardeur de voir la fin de cette Guerre. Ferdinand voulant profiter de la bonne disposition où il voyoit les Peuples, ordonna à toutes ses Troupes de se rassembler incessamment à Murcie, où il étoit alors, & qu'il marqua pour le Rendez-vous general de l'Armée, à dessein d'attaquer Vera, dont la situation sur le bord de la Mer étoit avantageuse : c'est celle que Pomponius Mela appelle *Vergi*, & qu'Antonin nomme *Varea*. Cette Place ne couta pas tant qu'on se l'étoit imaginé : les Habitans ne se voyant pas en état de la défendre, se rendirent le dixiéme de Juin. Cet exemple fut suivi de la Ville de Muxacra, appellée autrefois *Murgis*, des deux petites Places appellées *Veles el Blanco*, & *Veles el Roxo*, sans compter plusieurs autres Châteaux & Forteresses, qui la plûpart n'étoient ni fortifiées ni défendues. Telle étoit la frayeur parmi les Maures, qu'ils perdoient courage, & se rendoient sans resistance, pour empêcher la desolation de leurs Campagnes.

Et plusieurs autres Places.

LXV. Abohardil jette du secours dans Taberna.

Ferdinand avoit une passion extrême d'aller mettre le Siege devant Almerie, qui étoit proche de là ; mais l'Entreprise étoit difficile : car pour s'avancer jusqu'à Almerie, il falloit necessairement prendre le Château de Taverna, qui en fermoit le Passage, & qui étoit imprenable par sa situation. Cependant le vieux Roi Abohardil ayant pressenti le dessein de Ferdinand,

fortit de Guadix avec mille Chevaux & vingt mille Hommes de Pied, pour faire entrer des Troupes dans Taverna, & pour être à portée d'y jetter du Secours en cas de besoin: il partagea ensuite le reste de son Armée par pelotons, qu'il dispersa dans les Bois, dont les Maures sçavoient toutes les routes, & tous les détours, afin d'enlever les Soldats Chrétiens qui se separeroient du Gros de l'Armée, pour aller ou en Parti, ou en Maraude; car voyant bien que la sienne composée de gens ramassez à la hâte, & sans discipline, ne seroit pas capable de resister à de vieilles Troupes aguerries, & disciplinées: aussi étoit-il resolu d'employer toute son habileté pour éviter la Bataille, & pour ne point engager une Action generale.

Mort de Philippe d'Arragon dans les Courses que firent nos Troupes.

Plus les Maures prenoient des mesures pour l'éviter, plus les Espagnols avoient d'empressement pour se battre: ils faisoient tous les jours des Détachemens, & envoyoient continuellement des Partis ravager tout le Pays, afin d'obliger les Ennemis à sortir de leurs Bois, & à paroître en rase Campagne; mais ces tentatives étoient inutiles: nos Soldats pilloient impunément de tous côtez. Les Plaines d'Almerie furent les plus exposées au pillage, aussi-bien que le Territoire de Baça, Canton très-fertile, parce qu'il étoit entrecoupé de Ruisseaux; mais les Canaux pratiquez dans ces Prairies où elles forment des Marais, furent pernicieuses aux Partis Espagnols, qui ne pouvant ni marcher en ordre, ni garder de rang, furent battus dans plusieurs Rencontres par les Infideles. On y perdit entre autres D. Philippe d'Arragon, Grand Maître de Montesa, jeune Prince également distingué par sa naissance & son intrepidité.

LXVI.

Ferdinand retourne à Tolede.

Ferdinand voyant son Armée considerablement diminuée par les pertes qu'il avoit souffertes dans ces diverses Rencontres, ne voulut pas davantage s'obstiner à tenir la Campagne: il se contenta de mettre des Garnisons dans les Places les plus avancées, & s'en alla d'abord à Huescar petite Ville assez proche de Baça; ensuite il descendit le long de la Riviere de Segura, qu'il côtoya toûjours, & se rendit à Murcie, d'où il partit peu de tems après pour Tolede, dans la résolution de passer dans la vieille Castille, où des affaires pressantes l'obligeoient de se rendre.

Abohardil reprend plusieurs Places.

Après le Départ de Ferdinand, Abohardil fondit sur les Places que les Chrétiens avoient prises, ou qui s'étoient rendues

An de N. S. 1488. d'elles-mêmes, & partie par promesses, partie par menaces, il les reduisit à son obéissance.

Les Maures de Gausin massacrent la Garnison Chrétienne, & en sont punis.

Sur ces entrefaites, les Maures de Gausin, Ville assez forte, proche de Ronda, soit par ennui de la Domination des Chrétiens, soit par leur legereté naturelle, & la perfidie assez ordinaire à cette Nation, conspirerent pour se défaire de la Garnison, qui n'étoit pas sur ses gardes, & en vinrent à bout; mais ils ne jouïrent pas long-tems du fruit de leur perfidie: car les Maures voisins, soit qu'ils voulussent montrer qu'ils n'y avoient nulle part, soit qu'ils apprehendassent la vengeance des Chrétiens, voulurent eux-mêmes punir ce crime, & mirent le Siege devant Gausin. Le Marquis de Cadix, & le Comte de Cifuentès, qui étoient à Seville, accoururent à ce Siege; & quand la Place fut prise, on fit passer au fil de l'épée les Habitans, en punition de leur perfidie; & ceux qui purent échaper à l'épée, furent faits Esclaves.

LXVII. Contestation dans la Famille des Zugniga pour la Ville de Plasencia.

Ferdinand étant arrivé à Vailladolid un Samedi sixiéme de Septembre, trouva l'occasion favorable de recouvrer la Ville de Plasencia, qui par la foiblesse de ses Prédecesseurs avoit été alienée de la Couronne, & qui étoit tombée entre les mains des Zugniga. D. Alvar Chef de cette illustre Maison étant mort dans ce tems-là, un de ses petits-fils qui portoit le même nom, fils de son aîné déja mort, devoit lui succeder. D'un autre côté, D. Diegue de Zugniga oncle du jeune D. Alvar, prétendoit au même Heritage. Comme il étoit d'un degré plus proche, il croyoit devoir être préferé à son neveu, dont le pere étoit déja mort, & il soutenoit que dans cette rencontre, le Droit de Presentation ne pouvoit avoir lieu: les parens & les alliez de cette Maison étoient partagez.

Les Carvajals ayant voulu s'emparer de la Ville, Ferdinand les en chasse, & s'en rend maître lui-même.

Pendant ces mouvemens, les Carvajals qui étoient très-puissans, & également opposez à l'oncle & au neveu, prirent les armes, & trouverent moyen de se rendre maîtres de la Place; mais ils ne purent se saisir du Château, dont la Garnison se défendit avec beaucoup de valeur. Le Roi accourut aussi-tôt à Plasencia, sous prétexte d'appaiser les Troubles; mais il termina le differend en se saisissant lui-même de la Place, & du Château, d'autant plus que le nouveau Duc D. Alvar le lui remit, & se contenta de la Ville de Bejar pour dédommagement, Il sortit aussi-tôt de Plasencia, quoique le feu Roi D. Juan II. l'eut alienée, & cedée à D. Pedro de Zugniga, bis-ayeul du

Duc, en échange de Ledeſme, que D. Pedre avoit donnée au Roi. Cette démarche de Ferdinand conſterna & allarma les autres Seigneurs, dans la crainte qu'il ne les forçât à reſtituer à la Couronne de Caſtille les Places qu'on avoit été contraint d'en démembrer, & de leur ceder dans des tems de Troubles & de Guerres Civiles. An de N. S. 1488.

LXVIII. On ſuſpend l'autorité des Aſſociations d'Arragon pendant dix ans.

Il y eut un nouveau Soulevement dans l'Arragon, dont voici le prétexte : Les principaux Seigneurs du Royaume avoient entrepris d'abolir cette eſpece d'Aſſociation que quelques-unes des Villes les plus conſiderables avoient contractée entre elles : ils regardoient cette union comme un frein qui les bridoit, & comme une dépendance contraire à leurs interêts. Ils prirent ſi bien leurs meſures, que quelque tems après dans l'Aſſemblée des Etats Generaux, qui ſe tinrent à Tarraſſonne ; ils obtinrent que l'on ſuſpendroit pendant l'eſpace de dix ans l'autorité de ces Aſſociations.

LXIX. Ferdinand envoie des Ambaſſadeurs en Flandres pour procurer la liberté de Maximilien.

Ferdinand & Iſabelle envoyerent Jean de Fonſeca & Alvar Arronio en Ambaſſade en Flandres, pour négocier la liberté de Maximilien d'Auſtriche Roi des Romains, que ceux de Bruges ſes Sujets retenoient en priſon. Ces deux Ambaſſadeurs ſe comporterent dans une affaire ſi délicate avec toute la prudence & l'habileté qu'on pouvoit ſouhaiter : ils eurent le bonheur de réüſſir, d'accommoder le Roi des Romains avec ſes Sujets, & de réünir les eſprits. Comme ce Prince avoit depuis quelque tems perdu Marie de Bourgogne ſa femme Souveraine des Pays-Bas, il avoit en vûe d'épouſer en ſecondes nôces l'Infante Iſabelle de Caſtille, qu'il fit demander en mariage ; mais le Roi s'en étant excuſé ſur ce que l'Infante avoit été promiſe au Prince de Portugal, offrit une des jeunes Princeſſes ſœurs d'Iſabelle pour le Prince Philippe d'Auſtriche fils & heritier de Maximilien, dès que ce jeune Prince ſeroit en âge de ſe marier. L'Empereur Frederic ſon ayeul lui donna en conſideration de ce Mariage, le Titre & la Dignité d'Archiduc d'Auſtriche, quoique juſques là tous les Princes qui avoient été Souverains de l'Auſtriche, n'euſſent jamais porté que le nom de Ducs.

Ferdinand ordonne à ſes Ambaſſadeurs à Rome de prendre le pas devant ceux de Maximilien.

En ce tems-là Ferdinand avoit pour Ambaſſadeurs à Rome le Docteur Medina & le Protonotaire Bernardin de Carvajal, qui fut quelque tems après Evêque d'Aſtorga, à la place de D. Garcie de Tolede ; mais ayant été dans la ſuite élevé au Cardi-

An de N. S. 1488. nalat, il fut transferé à l'Evêché d'Osme, puis passa aux Evêchez de Badajoz, de Carthagene, de Siguença & de Plasencia, les uns après les autres. Ferdinand ayant sçu que Maximilien, contre l'usage établi de tout tems, avoit envoyé des Ambassadeurs à Rome, quoique l'Empereur son pere fût encore en vie, envoya ordre à ses Ambassadeurs de ne donnner le pas à ceux du Roi des Romains, qu'au cas que les Ambassadeurs de France le cedassent; qu'ils prissent bien garde de ne jamais souffrir que ceux de Maximilien entreprissent de marcher entre eux & les Ambassadeurs de France; mais que si ceux-ci prenoient le pas, ils ne manquassent pas de les suivre immediatement. (16)

Le Duc de Bretagne défait par les François à la Bataille de S. Aubin.

Rien ne contribua davantage à remettre le Roi des Romains en liberté, que la crainte que ceux de Bruges eurent de l'Armement considerable que le Seigneur d'Albret faisoit préparer sur les Côtes de Biscaye, comme il avoit été reglé entre lui & le Roi Ferdinand. Cette Flotte passa en Bretagne, suivant les articles du Traité, mais les choses ne réussirent pas, comme on s'en étoit flaté: le Duc d'Orleans & ses Alliez furent défaits, & leur Armée taillée en pieces par celle de France, dans la fameuse Bataille qui se donna auprès de saint Aubin du Cormier. Le Duc d'Orleans, & Jean de Gralla qui commandoit les Espagnols, demeurerent Prisonniers, après avoir perdu la plus grande partie de leurs Troupes, comme je le dirai bien-tôt.

LXX.
Le Royaume de Castille devient de jour en jour plus florissant.

Pendant que la Couronne de Castille devenoit de jour en jour plus florissante, & plus redoutable par la réünion de l'Arragon, & par les nouvelles conquêtes qu'elle faisoit sur les Maures. Les Turcs ennemis perpetuels des Chrétiens, jettoient de toutes parts la terreur par les formidables Armées qu'ils entretenoient & sur Terre & sur Mer.

Ferdinand se rend maître de la Grand-Maitrise de Calatrava, après la mort du Grand Maitre Padilla.

D. Garcie Lopez de Padilla Grand Maître de Calatrava mourut à la fin de cette année. Quoique l'Epitaphe qu'on voit

(16) *Immediatement.* Je ne sçai pas pourquoi Mariana ne rapporte point quelle suite eut cette affaire à Rome, si les Ambassadeurs de Castille prirent le pas sur ceux du Roi des Romains. Les Rois de Castille ont toûjours prétendu avoir le pas immediatement après les Rois de France, & avant tous les autres Princes Chrétiens. Depuis la réünion de l'Arragon à la Castille, ces Rois devenus plus puissans, avoient, ce semble, plus de raison d'exiger le pas, & pour eux, & pour leurs Ambassadeurs, avant tous les autres, & ne le ceder qu'aux Empereurs, & aux Rois de France: nous voyons qu'ils conserverent ce rang dans le Concile de Basle, où les Peres du concile reglerent les préeminences des Souverains, & des autres Souverains de l'Europe.

encore aujourd'hui sur son Tombeau dans la principale Chapelle de la grande Eglise de cette Ville, marque l'année précedente. Comme il ne manqua pas de se trouver plusieurs Prétendans à cette Dignité, Ferdinand s'en saisit, sur une Bulle du Pape, qui lui permit de prendre l'œconomat, ou plûtôt l'Administration de la Grand-Maîtrise, & il la réünit depuis à sa Couronne, avec ses revenus, & les grands biens qui en dépendoient. Ce fut ce qui fraya le chemin à la réünion des autres Grands-Maîtrises à la Couronne.

Ces réünions contribuerent également à augmenter la puissance des Rois de Castille, & à affoiblir les forces de ces Ordres militaires, autrefois si redoutables aux Maures: car dès-lors les choses changerent de face, & les recompenses que l'on avoit accoutumé de donner aux Chevaliers qui se distinguoient par leur zele & par leur valeur contre les Infideles, ne se donnerent plus dans la suite, au moins pour la plûpart, qu'à ceux qui dépendoient de la Cour. Il est vrai que l'épuisement où se trouvoient les Finances, & les Revenus de la Couronne de Castille, par les dépenses excessives qu'elle avoit été obligée de soutenir, aussi-bien que les Brigues & les Cabales, qui ne manquoient jamais d'arriver dans les Elections, entre les Prétendans à ces Grand-Maîtrises, autoriserent en quelque maniere ce changement; mais les choses les plus sagement établies dégenerent quelquefois avec le tems, & la Cour ne manque jamais de Flateurs, qui justifient ses desseins: mais il vaut mieux passer cela sous silence, quoiqu'on ne puisse voir sans douleur des trésors immenses, que la pieté de nos Ancêtres avoit destiné pour faire la Guerre aux Ennemis de la Religion, prodiguez à des usages bien differens. Avec ces trésors, quelles Conquêtes n'auroit-on pas pû faire sur Terre & sur Mer?

LXXI. Bajazet leve de formidables Armées.

On reçut en ce tems-là de fâcheuses nouvelles du Levant; on apprit que le Grand Seigneur Bajazet levoit de toutes parts de nombreuses Armées, & que la Mer étoit couverte du nombre prodigieux de Vaisseaux & de Galeres qu'il faisoit armer: toute l'Europe étoit dans la crainte que l'orage qui sembloit se préparer de loin, ne vint fondre sur les Chrétiens. On connoissoit assez l'Ambition de ce nouveau Sultan, qui ne cherchoit qu'à étendre son Empire du côté de l'Occident, & qu'à se venger des Chrétiens, qui n'avoient pas voulu lui livrer

An de N. S. 1488. entre les mains ſon frere Zizime. Le ſeul obſtacle qui le retenoit, étoit le Soudan d'Egypte, qui ne voyoit qu'avec chagrin l'exceſſive puiſſance des Turcs, ſous laquelle il apprehendoit lui-même de ſe voir accablé.

Il pille l'Iſle de Malthe.

Enfin Bajazet reſolut d'aller fondre avec toutes ſes Forces ſur le Soudan d'Egypte. Il ſe contenta de détacher ſeulement de ſa Flotte douze Galiotes de Corſaires, qui vinrent tomber ſur l'Iſle de Malthe, qu'ils ravagerent preſque entierement; ils s'avancerent même juſqu'aux Fauxbourgs de la Ville, & les pillerent.

On y bâtit des Forts pour arrêter les Courſes des Pirates.

Cette Iſle a deux bons Ports, qui peuvent aiſément contenir une Armée Navale, quelque grande qu'elle ſoit. Une pointe de terre qui s'avance dans la Mer, & que l'on nomme *le Cap ſaint Elme*, ſepare ces deux Ports. On jugea à propos de bâtir ſur l'extrêmité de cette Pointe un Fort, avec de bonnes Batteries de Canons, pour arrêter les Courſes de Pirates, & pour les empêcher de faire des Deſcentes dans l'Iſle, de s'en emparer; & de s'en ſervir comme d'une Place d'Armes, d'où ils pourroient courir, & piller nos Côtes, comme ils commençoient déja à le faire.

Les Chrétiens envoient du Secours à Malthe; mais trop tard.

Sur la nouvelle de cette Deſcente, la Sicile envoya une Flotte contre les Corſaires; mais ce Secours arriva trop tard, l'Ennemi étoit déja ſorti de l'Iſle avec le butin qu'il y avoit fait: on envoya encore d'Eſpagne une ſeconde Flotte ſous le Commandement de Ferdinand d'Acugna, qui devoit ſe rendre en Sicile pour en être Viceroi. Par ce moyen on prétendoit, non-ſeulement être en état de repouſſer ces Barbares; mais même de ravager les Côtes d'Afrique, & d'aller attaquer les Ennemis juſques chez eux

LXXII. Ferdinand fait une Ligue avec l'Angleterre & la Maiſon d'Auſtriche, contre la France.

Pendant ce tems-là le Roi Ferdinand fit Alliance, & conclut une Ligue avec le Roi d'Angleterre & la Maiſon d'Auſtriche contre la France, dans la vûe de ſe rendre maître du Royaume de Naples. Les Seigneurs bannis de leur Patrie, & diviſez entre eux, avoient chacun leurs interêts particuliers: les uns ſollicitoient ſecretement Ferdinand de venir s'emparer de ce Royaume; les autres, qui ne pouvoient ſouffrir la Domination Arragonnoiſe, prenoient des engagemens avec la France, ſur les Forces de laquelle ils comptoient beaucoup plus que ſur celles de la Caſtille & de l'Arragon réünies enſemble.

Ferdinand

Ferdinand envoya dès le commencement de l'année mil quatre cens quatre-vingt neuf, mille Chevaux & deux mille Hommes de Pied ſous le Commandement de D. Pedro Sarmiento Comte de Salinas, au ſecours d'Anne de Bretagne, qui depuis la mort du Duc François II. ſon pere, avoit herité de ce Duché, pour rompre les deſſeins de la France, qui paroiſſoit avoir bonne envie de réünir ce beau Duché à ſa Couronne.

An de N. S. 1489.

Ferdinand envoie du Secours à la Ducheſſe Bretagne.

Ferdinand fut attentif à ne rien negliger au dehors; néanmoins ſon but principal étoit la Conquête de Grenade, & la Deſtruction des Infideles: plus leur ruïne lui paroiſſoit prochaine, plus il ſentoit reveiller ſon courage, & l'empreſſement d'exterminer d'Eſpagne cette Nation. Etant parti avec la Reine Iſabelle de Medina d'el Campo le vingt-ſeptiéme de Mars, il prit la route de l'Andalouſie, & ne penſa plus qu'à reprendre les armes.

LXXIII.

Ferdinand veut recommencer la Guerre contre les Maures.

L'Armée étoit à Jaen où ſe rendirent Leurs Majeſtez, après avoir paſſé par Cordoue. On fit la Revûe generale des Troupes, qui montoient à cinquante mille hommes d'Infanterie & douze mille Chevaux. C'étoit l'élite de tout le Royaume, & jamais on n'avoit vû Soldats plus leſtes, ni mieux diſciplinez. Il vint de la ſeule Province de Biſcaye, & des Lieux circonvoiſins un aſſez gros Corps de Troupes. Comme on garde de grands menagemens avec ces Peuples, qu'on les gouverne avec beaucoup de douceur, ils ſont auſſi très-fideles, & très-affectionnez à leurs Souverains: leur maniere de vivre dure & groſſiere, à cauſe de la ſterilité du Pays rude & montagneux, les rend endurcis au travail, & capables de ſoutenir ſans ſe rebuter, les fatigues, & les plus penibles fonctions de la Guerre.

Le Rendez-vous general de l'Armée eſt Jaen.

On reſolut d'aſſieger Baça; mais pour ôter tout obſtacle, on crut devoir ſe ſaiſir d'abord de la petite Ville de Cujar, qui ne laiſſoit pas d'être forte, & qui aſſuroit les Convois & les derrieres de l'Armée. Après cette Expedition toute l'Armée alla au commencement de Juin camper devant Baça. Ferdinand voulut aller lui-même reconnoître la Place: après l'avoir bien conſiderée, il anima ſes Soldats en peu de mots, & leur ordonna de ſe tenir prêts.

Ferdinand ſe ſaiſit de Cujar proche de Baça.

Cette Ville eſt ſituée ſur le penchant d'une Colline, au pied de laquelle paſſe une petite riviere, qui traverſe enſuite une aſſez grande plaine; quantité de petits côteaux qui l'environnent de

LXXIV.

On aſſiege Baça, les Aſſiegez font une ſortie, & ſont battus.

An de N. S. 1489. toutes parts, ne contribuent pas peu à la fortifier : elle étoit fournie de vivres pour quinze mois ; la Garnison étoit nombreuse, & les Arsenaux remplis de Munitions la mettoient en état de se bien défendre, & de soutenir un long Siege. La situation en rendoit les approches très-difficiles, & les Machines de Guerre qui étoient encore en usage alors, ne pouvoient être d'aucun secours à ce Siege. La Garnison de la Ville fit une Sortie sur les Assiegeans, & l'on se battit de part & d'autre dans la Plaine avec une égale valeur. Le lieu étoit desavantageux aux Chrétiens ; car comme tout le pays étoit coupé par des fossez, des rideaux & des canaux ; les Soldats assez embarrassez avoient de la peine à tenir leurs rangs, & à joindre l'Ennemi. Le Roi qui s'apperçut du danger, envoya un Détachement pour soutenir ses Troupes : ce Secours qui vint à propos redonna du courage ; on retourna à la charge, & on força les Assiegez à se retirer avec perte, d'autant plus qu'ils n'étoient sortis qu'au nombre de deux mille Hommes de Pied, & de mille Chevaux.

Mort de D. Juan de Luna.

Ils faisoient souvent de pareilles sorties, & souvent l'on se battit vivement. Les Espagnols cependant faisoient un terrible dégât dans la Plaine, ce qui chagrinoit fort les Assiegez, qui ne voyoient qu'avec un extrême dépit toute la Campagne, & toutes leurs Maisons de plaisance en feu. On perdit dans une de ces attaques D. Juan de Luna, fils de D. Pedro de Luna Seigneur d'Illuesca : il étoit à la fleur de l'âge, consideré du Roi, & universellement estimé, pour ses grandes qualitez. C'est le témoignage qu'en rend Pierre Martyr Angleyra Milanois, qui étoit en ce tems-là en Espagne, où il demeura plusieurs années, & qui a écrit l'Histoire de cette Guerre comme témoin oculaire.

Diverses sorties des Assiegez.

A la verité les Chrétiens n'étoient pas comparables aux Maures dans ces sortes de combats ; ceux-ci accoutumez à se battre à la maniere des Parthes, se mettoient par pelotons, & venoient en voltigeant se jetter sur les Chrétiens, & après avoir fait leur décharge, ils prenoient aussi-tôt la fuite avec une agilité merveilleuse, se dispersoient, & se rallioient avec autant de facilité, que de promptitude, puis revenoient tout à coup fondre sur leurs Ennemis, & tuoient tous ceux qui tomboient entre leurs mains. La situation du lieu qu'ils connoissoient parfaitement, leur étoit très-avantageuse pour cette ma-

niere de combattre : ainſi, quoique le nombre & la valeur fuſſent du côté des Chrétiens, ils n'en tirerent pas grand avantage.

An de N. S. 1489.

Cependant le Siege tiroit en longueur, juſques-là que le Roi étoit rebuté, qu'il ne ſçavoit à quoi ſe reſoudre, ni s'il ne feroit point plus à propos d'abandonner cette Entrepriſe, & de la remettre à une autre Saiſon, dans l'eſperance de pouvoir plus aiſément ſurmonter les obſtacles qu'il y trouvoit, ayant ſouvent experimenté lui-même, que ces ſortes de délais avoient facilité l'execution de ſes Entrepriſes. Les maladies & la mortalité qui commençoient à ſe mettre parmi ſes Troupes, à cauſe de la chaleur exceſſive de la Saiſon, & des vivres gâtez, redoubloient ſes inquietudes ; outre que la Peſte qui avoit fait les dernieres années de grands ravages dans le Pays, ne paroiſſoit pas encore entierement ceſſée.

Le Siege traîne en longueur.

Le Marquis de Cadix, que le Roi avoit depuis peu honoré du Titre de Duc, touché de toutes ces raiſons, fut d'avis qu'on levât le Siege, & repreſenta qu'il n'étoit pas juſte d'acheter ſi cherement la Conquête d'une ſi petite Place. » Quand l'avantage, ajoûta-t-il, égale au moins les dangers, ſi le ſuccès eſt « heureux, on ſe dédommage par le fruit que l'on en retire ; & « ſi l'on y réuſſit mal, du moins eſt-ce une eſpece de conſolation de voir que l'affaire meritoit la peine qu'on s'eſt donnée. « Si le Siege dure juſqu'à l'Hyver, & que les Rivieres viennent à « ſe déborder, comment faire pour ſe retirer ? Il faudra neceſſairement périr, ſi nous ne prenons de bonne heure nos meſures. Je fremis ſeulement quand je penſe au malheur dont « nous ſommes menacez. En verité, Sire, dit-il, en ſe tournant « vers le Roi, votre Majeſté prodigue trop une vie d'où dépendent nos vies & nos victoires. «

Le Duc de Cadix eſt d'avis qu'on leve le Siege.

Tout le monde approuva le ſentiment du Duc de Cadix, & il n'y eut perſonne qui ne convînt qu'il avoit raiſon : cependant la fermeté du Roi l'emporta avec le ſecours du Ciel, qui ſembloit lever les obſtacles en ſa faveur. Il fut donc conclu qu'on pouſſeroit le Siege plus vivement, & que l'on ſerreroit la Place de plus près : on travailla à des lignes de circonvallation très profondes, pour envelopper la Ville, avec de bons Parapets, & neuf Redoutes d'eſpace en eſpace, dans leſquelles on plaça des Troupes ſuffiſamment pour tenir en bride les Aſſiegez, & arrêter leurs Sorties ; enſuite on partagea le reſte

Le Roi s'obſtine au Siege.

An de N. S. 1489. de l'Armée qu'on plaça dans les endroits & dans les postes qui paroissoient les plus commodes pour se rassembler aisément, & pour en tirer du secours en cas de besoin. Le Duc de Cadix se chargea avec quatre mille Chevaux de garder l'Artillerie. De cette maniere la Place se trouva tellement investie, qu'il ne pouvoit y entrer aucun Secours : il est vrai qu'elle ne manquoit de rien, & que les vivres y étoient en abondance, au lieu que l'on manquoit presque de tout dans le Camp; car le Roi n'avoit ni bled pour faire subsister son Armée, ni argent pour païer ses Soldats, quoiqu'il arrivât tous les jours de nouveaux Renforts.

La Reine vient au Siege, où il arrive de nouveaux Secours.

D. Pedro Manrique Duc de Najare, & D. Frederic Duc d'Albe arriverent au Camp au commencement du mois d'Octobre : le Duc d'Albe étoit en deuil pour la mort de son pere, decedé quelque tems auparavant. L'Amirante D. Frederic & le Marquis d'Astorga les suivirent de près; enfin la Reine y vint elle-même avec la Princesse Isabelle sa fille, accompagnée du Cardinal de Tolede, & de plusieurs autres Prélats. L'arrivée de la Reine apporta du changement dans les affaires, & fit perdre cœur aux Assiegez, qui sentirent bien que les Chrétiens vouloient venir à bout de leur Entreprise à quelque prix que ce fût.

Baça se rend.

Hacen surnommé *le Vieux*, qui commandoit dans la Place, & qui l'avoit jusques-là défendue avec beaucoup de valeur & de succès, changea lui-même de disposition. Il demanda une entrevûe avec D. Guttiere de Cardenas, Grand Commandeur de Leon, son ancien ami : celui-ci menagea l'esprit du Gouverneur avec tant d'adresse & d'habileté, qu'il le fit consentir à rendre la Place, quoique dans l'état où elle se trouvoit, elle pût encore tenir très-long-tems. Hacen demanda permission d'envoyer une personne de confiance à Guadix, pour en conferer avec le Roi son Maître, qui y étoit alors, & qui consentit à la Reddition, contre l'attente des Chrétiens. La Capitulation fut arrêtée, & les articles signez le quatriéme de Decembre. Dès le lendemain le Roi & la Reine firent leur Entrée dans la Ville, comme en Triomphe. Le Gouvernement de Baça fut donné à D. Diegue de Mendoze Adelantade de Caçorla, & frere du Cardinal d'Espagne.

LXXV. Almerre & Guadix ouvrent leurs Portes.

La prise de cette Ville jetta tant d'effroi aux environs, que plusieurs des Places & des Châteaux voisins se rendirent, donnerent des Otages pour gage de leur fidelité, & fournirent à

l'Armée du bled & des vivres en abondance. Taberna & Seron furent les principales Places qui donnerent le branle aux autres. Ce qu'il y eut de plus remarquable, & de plus surprenant, même pour les Vainqueurs, c'est que les Villes de Guadix & d'Almerie, dont chacune auroit pû soutenir un long Siege, & donner bien de l'embarras aux Assiegeans, ouvrirent leurs Portes, sans songer seulement à se mettre en défense.

An de N. S. 1489.

Abohardil vient dans le Camp des Chrétiens.

Abohardil lui-même vint au Camp proche d'Almerie, afin de conferer avec Ferdinand, qui le reçut très-civilement, & avec toute la pompe que la conjoncture du tems & des affaires pouvoit permettre. Enfin pour terminer, & pour assurer tant de Conquêtes, on prit deux Châteaux très-forts, situez sur la Mer, & proche l'un de l'autre. L'un dans lequel les Rois Maures avoient accoutumé de mettre leurs Trésors & leurs Pierreries, s'appelloit Almugnecar. L'autre étoit Salobregna, que les anciens Geographes appelloient *Salambina* dans les *Bastules*, sur la Mer d'Iberie. La situation en rendoit l'accès presque impossible, & les Maures avoient eu grand soin de fortifier cette Place, dans laquelle ils tenoient enfermez comme dans une Prison, les enfans & les freres de leurs Rois. Leurs Majestez donnerent le Commandement de ce Poste important à François Ramirez, natif de Madrid, General de l'Artillerie, un des plus braves Officiers de l'Armée, lequel s'étoit signalé dans cette Guerre, & dans celle de Portugal. Martin Galindo né à Ecija, étoit encore un de ceux qui avoient donné de plus éclatantes preuves de bravoure durant le Siege de Baça. Il marchoit sur les traces de Juan Fernandez Galindo son pere, un des plus fameux Guerriers de son siecle.

La perte que les Chrétiens firent à la Prise de Baça.

An de N. S. 1490.

Après de si glorieux succès, on fit la Revûe generale de l'Armée à Guadix au commencement de l'année mil quatre cens quatre-vingt-dix. Par l'état exact qu'on avoit des Troupes, on trouva qu'il étoit péri dans cette Expédition vingt mille Hommes, trois mille tuez pendant le Siege, & le reste mort de maladie. Il en mourut de froid un très-grand nombre par la rigueur de l'Hiver, qui fut très-long, & très-âpre, triste genre de mort! Après tout la plûpart n'étoient que des Goujats, des Vivandiers, & d'autres gens pareils, dont la perte est moins considerable.

LXXVI.
Ferdinand presse les Maures.

La ruïne des Maures approchoit, on touchoit presque au moment heureux, où l'on devoit voir le renversement de leur

An de N. S. 1490.

Monarchie uſurpée depuis tant de ſiecles. Ferdinand ne donnoit pas aux Infideles le tems de ſe reconnoître, & ce Prince courageux, vigilant, habile, & auſſi fier dans le Combat, qu'humain & traitable après la Victoire, ne laiſſoit échaper aucune des occaſions que le Ciel lui preſentoit d'avancer ſes Conquêtes.

Taité fait avec Abohardil.

D. Guttiere de Cardenas Grand Commandeur de Leon, qui rendit de très-grands ſervices à l'état pendant le cours de cette Guerre, ménagea avec tant d'adreſſe l'eſprit du malheureux Abohardil, que tant de Conquêtes avoient humilié, que ce Prince s'eſtimant trop heureux, que les Chrétiens ne le dépouillaſſent pas entierement, conſentit à tout ce qu'on voulut. En vertu de ce Traité, on lui abandonna la Ville de Fandarax, avec ſes dépendances, dans les Montagnes de Grenade; on lui ceda encore quelques Bourgs, & des Terres, juſqu'à concurrence de dix mille Ducats de Rente, pour l'entretien de ſa Perſonne & de ſa Maiſon: vaine conſolation pour un Souverain! foible dédommagement de la perte d'une Couronne! Mais il étoit d'autant moins digne de compaſſion, qu'il ne s'étoit élevé ſur le Thróne que par la mort cruelle de ſon frere. Pour ce qui regarde les Maures recemment ſubjuguez, on leur permit de conſerver leurs biens, comme auparavant, avec défenſe de demeurer dans l'enceinte des Villes; on leur permit ſeulement de reſter dans les Fauxbourgs, afin de leur ôter les moyens de ſe fortifier, & de ſe ſoulever. Par la même raiſon on les deſarma tous, & on leur fit de très-rigoureuſes défenſes de garder dans leurs maiſons aucunes armes. Le Traité fut publié à Guadix.

Ferdinand & Iſabelle vont à Seville.

Ferdinand & Iſabelle ayant ainſi reglé les affaires, partirent de Guadix ſur la fin de Decembre, & prirent la route d'Ecija, pour ſe rendre à Seville. Durant toute la route, les Peuples couroient en foule au devant d'eux pour les recevoir; tous les chemins étoient bordez de monde; on n'entendoit de tous côtez qu'applaudiſſemens & des cris de joie; on les regardoit comme des Princes deſcendus du Ciel pour le ſalut & la gloire de l'Eſpagne; ils ſembloient avoir dans leur air je ne ſçai quelle Majeſté plus qu'humaine: le ſuccès avec lequel ils avoient ſi heureuſement, & en ſi peu de tems terminé des entrepriſes ſi difficiles, rehauſſoit merveilleuſement leur gloire, & donnoit un nouvel éclat à leur perſonne. Les Princes étrangers étonnez

An de N. S. 1490.

par la rapidité de ces Conquêtes, leur envoyoient des Ambaſſades, pour leur faire des complimens de conjouïſſance ſur le bonheur de leurs armes; & il n'y en avoit aucun qui ne brigât à l'envi leur alliance & leur amitié.

LXXVII. Le Roi de Portugal demande l'Infante Iſabelle de Caſtille pour ſon fils aîné.

Le Roi de Portugal qui depuis long-tems vouloit faire épouſer au Prince D. Alphonſe ſon fils, & l'heritier de ſa Couronne, l'Infante Iſabelle fille aînée de Ferdinand & d'Iſabelle, & qui regardoit cette alliance comme un gage aſſuré d'une paix ſolide entre les deux Couronnes, envoya Jean Texeda ſon Grand Chancelier, & Ferdinand Sylveira Chef de la Juſtice, en Ambaſſade à leurs Majeſtez, pour leur demander la Princeſſe. Les Ambaſſadeurs renouerent la Negociation que le tumulte de la Guerre avoit interrompu, & ménagerent cette affaire avec tant d'habileté, que le mariage fut conclu à Seville le dix-huitiéme d'Avril. Il étoit également avantageux aux deux Nations, & Ferdinand y conſentit d'autant plus volontiers, qu'on ne voyoit plus nulle eſperance de le conclure avec le Roi très-Chrétien, qui vouloit épouſer Anne de Bretagne.

Mort de l'Infante Jeanne de Portugal.

On fit de grandes réjouïſſances dans les deux Royaumes; mais elles furent troublées & interrompues en Portugal par la mort de la Princeſſe Jeanne ſœur du Roi, arrivée le mois ſuivant à Avero. Cette Princeſſe n'avoit jamais voulu ſe marier, quoique pluſieurs grands Princes l'euſſent recherchée: ſa beauté, ſon eſprit, ſa vertu, & mille autres belles qualitez la rendoient une des plus accomplies Princeſſes de ſon tems. Les Hiſtoires de Portugal racontent de cette Princeſſe une infinité de choſes merveilleuſes, & font des éloges magnifiques de ſes vertus.

L'Infante Iſabelle va en Portugal.

L'Infante Iſabelle partit de Conſtantina le onziéme de Novembre pour aller en Portugal trouver le Prince qu'elle devoit épouſer. Elle fut accompagnée par le Cardinal d'Eſpagne, D. Louis Oſorio Evêque de Jaen, les Grands Maîtres de ſaint Jacques & d'Alcantara, D. Gomez de Figueroa Comte de Feria, D. Alphonſe Pimentel Comte de Benavente, & par un grand nombre de la plus brillante Nobleſſe de Caſtille. Il ſembla qu'en cette occaſion les deux Nations voulurent diſputer entre elles qui l'emporteroit ſur l'autre en politeſſe & en magnificence: rien de plus riche & de plus galant que le Train, les Equipages & les Livrées des Seigneurs Caſtillans & Portugais. Les Caſtillans remirent Iſabelle entre les mains des Portugais, qui

An de N. S. 1490.

étoient venus la recevoir : & la Ceremonie ſe fit ſur le bord de la Riviere de Caya, qui paſſe entre Badajoz & Elvas.

La Ceremonie du Mariage ſe fait à Eſtremoz.

Le principal des Seigneurs Portugais qui vinrent recevoir l'Infante, fut le Duc Emmanuel, à qui la Providence avoit deſtiné la Couronne de Portugal, & la Princeſſe de Caſtille, qu'il épouſa dans la ſuite. Le Roi de Portugal & D. Alphonſe ſon fils vinrent juſqu'à Eſtremoz à ſa rencontre ; ils la firent placer au milieu d'eux, & le Roi ne ſe mit qu'à la gauche ; les Fiançailles ſe firent à Eſtremoz le Mercredi vingt-quatriéme de Novembre, & le lendemain l'Archevêque de Brague Primat du Royaume, fit la Ceremonie du Mariage ; les Fêtes & les réjouiſſances durerent ſix mois, ſur tout à Ebora & à Santaren, où la Cour ſe rendit ; mais la triſteſſe & les larmes ſuccederent bien-tôt aux réjouiſſances publiques : le tragique accident qui arriva quelque tems après, montre bien que l'on ne voit jamais ici bas de joie pure, & de bonheur conſtant, & que les plus heureux, ſont ſouvent expoſez aux plus affreuſes diſgraces.

Mort du Prince D. Alphonſe.

Le Roi de Portugal étant ſorti un ſoir de Santaren, pour ſe promener ſur les bords du Tage, D. Alphonſe ſon fils qui l'accompagnoit à cheval, défia à la courſe Juan de Meneſez, un de ſes Favoris. On regla la carriere ; mais le cheval du jeune Prince, qui étoit extrêmement vif, ayant bronché, tomba rudement & par ſa chute écraſa Alphonſe, qui expira peu de momens après. Il eſt difficile d'exprimer la douleur du Roi ſon pere, de la Princeſſe ſon épouſe, & de tout le Royaume, qui déploroit avec des larmes ſinceres cette mort funeſte qui changeoit en deuil la joie univerſelle.

LXXVIII. L'Infante Iſabelle retourne en Caſtille, & mort du Roi de Portugal.

On porta le corps d'Alphonſe dans le Tombeau de ſes Ancêtres ; on lui fit des Funerailles proportionnées à ſon rang ; le Roi & toute la Cour aſſiſta en deuil à cette lugubre Ceremonie : pour Iſabelle qui n'eut pas le tems de jouir de ſon bonheur, & qui ſe voyoit en ſi peu de tems promiſe, mariée & veuve, elle ſe mit dans une litiere fermée, & on la reconduiſit en Caſtille. Tel eſt le ſort des choſes d'ici bas : à quelles viciſſitudes, à quelles revolutions ne ſont-elles point expoſées ? Le Roi de Portugal fut tellement frappé de cette mort, qu'il tomba malade d'une fievre lente qui lui dura quatre ans, & qui le conduiſit enfin au tombeau. Il fonda à Liſbonne quelque tems avant ſa mort, un Hôpital Royal, l'un des plus beaux & des

Il fonde un ſuperbe Hôpital à Liſbonne.

plus

plus magnifiques édifices de cette Ville : il voulut lui-même mettre la premiere pierre, & fit jetter, ſelon la coutume, des Medailles d'Or dans les fondemens, pour ſervir à la Poſterité d'un Monument éternel de ſa charité pour les Pauvres. Il ne laiſſa point d'enfans legitimes ; il ne lui reſta qu'un fils naturel nommé D. Georges, qu'il avoit eu d'une Demoiſelle de qualité appellée Anne de Mendoze ; & quoiqu'il fût encore enfant, il lui laiſſa les Grand-Maitriſes d'Avis & de ſaint Jacques en Portugal.

An de N. S. 1490.

Emmanuel Duc de Viſeu lui ſuccede.

Par cette mort, une nouvelle branche de la Famille Royale monta ſur le Thrône de Portugal : car le Prince Emmanuel couſin germain du feu Roi, & fils de Ferdinand Duc de Viſeu, prit ſans oppoſition la Couronne, comme le plus proche parent. Emmanuel fut pere de D. Juan III. & ayeul du Prince D. Juan qui mourut avant ſon pere : ainſi D. Juan III. eut pour ſucceſſeur D. Sebaſtien ſon petit fils, & fils du Prince D. Juan. C'eſt cet infortuné Roi Sebaſtien, qui étant mort malheureuſement en Afrique, dans la funeſte Expedition qu'il avoit entrepriſe témerairement, laiſſa ſa Couronne premierement au Cardinal D. Henri ſon oncle, & après celui-ci, à Philippe II. Roi d'Eſpagne neveu du Cardinal, & petit-fils du Roi D. Emmanuel du côté de l'Imperatrice Iſabelle ſa mere. Tels ont été les ordres immuables de la Providence, qui ſçait venir à bout de ſes deſſeins dans les tems qu'elle s'eſt preſcrit, & par des reſſorts inconnus & impenetrables à l'intelligence humaine. Mais je laiſſe aux autres le ſoin de raconter plus au long ces grands évenemens, & je reviens à la Guerre de Grenade.

LXXIX.
Ferdinand continue la Guerre contre les Maures.

Le Roi Ferdinand avoit un empreſſement extrême de la terminer : un ſeul obſtacle l'arrêtoit ; car outre la Ville de Grenade, qui étoit preſque imprenable par ſa nombreuſe Garniſon, ſes Fortifications, & le ſoin que les Maures avoient eu de la pourvoir de vivres, d'armes, & de toutes ſortes de munitions, & generalement de tout ce qui étoit neceſſaire pour ſoûtenir un long Siege. Sa Majeſté avoit avec les Maures un engagement de parole, par la promeſſe qu'elle en avoit faite les années dernieres au Roi Boabdil, qu'on ne l'inquieteroit point, & qu'on ne feroit aucun tort ni à lui, ni à ſes Sujets.

Soulevement des Maures à Grenade contre Boabdil.

Cependant il ſe preſenta l'occaſion la plus heureuſe de conquerir cette Capitale, ſans contrevenir à la parole, & ſans violer la foi des Traitez. Les Habitans de Grenade, ſans ſe met-

An de N.S. 1490. tre en peine du danger dont ils étoient menacez de la part des Chrétiens, s'étoient ſoulevez; &, ſuivant leur coutume, ils avoient pris les armes, & aſſiegé leur Roi dans l'Albaycin; de façon qu'il ne lui reſtoit preſque plus d'eſperance de conſerver ſa Couronne, ni même ſa liberté & ſa vie. La Populace frappée d'un eſprit de vertige, étoit ſi irritée, que ſans ſonger à détourner l'orage prêt à fondre ſur la Nation, elle paroiſſoit reſolue de ne point mettre bas les armes, qu'elle n'eut mis en pieces le Roi. Il n'étoit pas juſte d'abandonner un Prince allié dans la conjoncture où il ſe trouvoit, d'autant plus qu'il s'étoit adreſſé à Ferdinand pour lui demander du ſecours contre ſes Sujets rebelles.

LXXX. Le Soudan d'Egypte prend la protection des Maures d'Eſpagne.

Pendant ce tems-là on n'étoit pas ſans crainte du côté du Levant. Le Soudan d'Egypte irrité de la Guerre ſanglante qu'on faiſoit aux Maures d'Eſpagne, ménaça de faire égorger ſans quartier tous les Chrétiens qui ſe trouvoient dans l'Egypte & dans la Syrie, ſi Ferdinand ne laiſſoit en repos les Mahometans.

Il envoie à Ferdinand le Gardien du ſaint Sepulcre.

Le Soudan envoya en Eſpagne le P. Antoine Millan Religieux de ſaint François, & Gardien du ſaint Sepulcre de Jeruſalem, pour déclarer ſa reſolution au Roi. Cet Envoyé s'aboucha en paſſant avec le Roi de Naples, & lui expoſa le motif & le ſujet de ſon Ambaſſade. Ce Prince faiſant paroître plus d'affection pour les Infideles, qu'il n'étoit ſéant à un Prince Chrétien, lui donna des Lettres pour le Roi d'Eſpagne, auquel il repreſentoit très-vivement, que les Maures n'ayant donné aucun ſujet de chagrin aux Chrétiens d'Eſpagne, il n'étoit pas juſte de les perſecuter, & d'entreprendre une Guerre qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes; & que la diverſité de Religion n'étoit pas une raiſon ſuffiſante pour les maltraiter.

Le Roi d'Eſpagne envoie Pierre Martyr au Soudan.

Ferdinand ne ſe mit en peine ni des ménaces du Soudan, ni des conſeils du Roi de Naples. Cependant dès qu'il eut terminé heureuſement la Guerre de Grenade, il envoya Pierre Martyr en Ambaſſade vers le Soudan, pour lui rendre compte des raiſons qu'il avoit eues de faire la Guerre aux Maures, & pour l'appaiſer par des paroles de civilité.

A l'égard du Roi de Naples, Ferdinand jugea à propos de lui écrire, comme il étoit ſur le point d'entrer en Campagne pour finir ſon Entrepriſe. Il lui fit voir qu'il étoit juſte d'abolir une Monarchie qui s'étoit autrefois élevée ſans droit legitime ſur le

débris des Chrétiens, qui n'avoit été cimentée que par leur sang, & qui ne cessoit encore de faire de nouvelles insultes à ses Sujets; qu'à la verité il étoit touché du danger où les Chrétiens du Levant paroissoient exposez; mais que dans le fonds il n'en étoit ni allarmé, ni inquiet; qu'il étoit persuadé que les Barbares modereroient leurs ressentimens, dès qu'ils sçauroient comment les choses seroient passées, & que ces Peuples étoient trop interessez & trop avares, pour vouloir par une simple vengeance, perdre les Revenus considerables qu'ils tiroient du Tribut que leur païoient les Chrétiens établis parmi eux.

An de N. S. 1458.

Le Gardien du saint Sepulcre fut bien reçu; le caractere d'Ambassadeur, dont il étoit revêtu, & la haute opinion qu'on avoit de sa sainteté, firent qu'on lui rendit de très-grands honneurs: on le combla de presens, & on le renvoya satisfait.

Ferdinand reçoit fort bien l'Ambassadeur du Soudan.

LXXXI.

Les Maures de Grenade se réunissent pour leur commune défense.

Ferdinand envoya avertir les Habitans de Grenade, que s'ils vouloient mettre bas les armes, & se soumettre à la Couronne de Castillle, on les traiteroit de la même maniere qu'on avoit traité ceux qui s'étoient déja soumis. Cette déclaration ouvrit les yeux aux Maures, qui commencerent à étouffer leurs ressentimens particuliers pour songer à l'interêt commun, d'autant plus que Boabdil étoit persuadé que Ferdinand, quoiqu'à l'exterieur il parût être dans ses interêts, ne travailleroit néanmoins que pour lui-même, & qu'il n'abandonneroit jamais l'Entreprise, qu'il ne se vît absolument maître de Grenade, & de tout le Royaume.

Les Maures se disposent à la Guerre.

Les Alfaquis, ou plûtôt leurs Faquirs, & les autres personnes de ce caractere respectées parmi ceux de leur Nation, ne cessoient d'exhorter les uns & les autres à la Paix; on les voyoit dans les Places publiques & dans leurs Mosquées remontrer au Peuple la necessité de se réünir, les prier d'oublier leurs differends, & penser tout de bon à leurs interêts, que soit qu'ils voulussent soutenir la Guerre, ou s'accommoder avec les Chrétiens, il ne leur restoit pour toute ressource que de vivre en paix les uns avec les autres; que si leurs divisions continuoient, la ruine des uns & des autres étoit infaillible. Enfin par les soins & les mouvemens de ces Faquirs, les Maures se réünirent, & leurs querelles cesserent.

Les Chretiens ravagent les Plaines de Grenade.

Cependant les Chrétiens ne laisserent pas de faire une Irruption dans les Plaines de Grenade, sous la conduite de Ferdinand, qui laissa la Reine son épouse à Moclin. Ils reduisirent

An de N.S. 1490. en cendres les Maisons, ce qui desoloit les Habitans dans la crainte que la disette & la famine ne les obligeât de se rendre aux Chrétiens.

Ferdinand arme le Prince Juan son fils Chevalier.

Le Prince D. Juan accompagna dans cette Expedition le Roi son pere, lequel pour inspirer à ce jeune Prince plus de courage, voulut l'armer Chevalier, selon la coutume : ensuite il retourna à Cordoue avec un butin considerable, content de l'allarme qu'il avoit donnée aux Maures, & flatté de l'esperance de pouvoir bien-tôt terminer cette Entreprise.

LXXXII.

Le Roi donne au Marquis de Villena le soin de défendre la Frontiere.

Le commandement de la Frontiere fut donné au Marquis de Villena, pour le recompenser de sa bravoure, & pour le consoler de la perte qu'il avoit faite de D. Alphonse son frere dans cette Expedition, & de ce que lui-même étoit demeuré manchot du bras droit, d'un coup de lance, qu'il avoit reçu des Ennemis, lorsqu'il vouloit dégager un de ses gens que les Infideles avoient enveloppé. Il y avoit peu de Guerriers en Espagne plus hardis & plus adroits, & peu de Generaux plus habiles que lui.

Les Maures surprennent le Château d'Alhendrio, & le rasent.

A peine le Maures virent-ils les Chrétiens retirez, qu'ils se mirent en Campagne sous le commandement de Boabdil, qui avoit rompu avec les Chrétiens : ils surprirent, & emporterent par escalade le Château d'Alhendio, où l'on avoit laissé une foible Garnison ; ils la pillerent, & la raserent. Ferdinand irrité de cette audace, fit dans le mois de Septembre une nouvelle Irruption, qui dura quinze jours : il ravagea le Paniz, (17) le Millet, & les autres grains qui faisoient l'unique ressource des Habitans de Grenade, pour subsister l'année suivante.

Les Maures de Guadix se soulevent, & en sont chassez par le Marquis de Villena.

D'un autre côté, les Maures de Guadix se souleverent ; & ayant pris les armes, ils resolurent d'égorger la Garnison du Château, & de faire main-basse sur les Chrétiens qui demeuroient dans la Ville ; mais le Marquis de Villena ayant découvert leur dessein, accourut assez tôt pour le faire échouer. Cet habile General pour mieux les surprendre, fit une contre-marche, comme s'il eût voulu aller combattre Fandarax qui s'étoit revolté contre Abohardil : mais ayant tout à coup rabattu sur Guadix, il entra dans la Ville, & trouva le moyen d'en faire sortir tous les Maures, sous prétexte d'en faire un Revûe ge-

(17) *Paniz*. C'est une espece de Bled, qui ressemble au Millet.

nerale hors des Murailles, après quoi il fit fermer les Portes, & par cette ruse, il remedia au desordre pour le present, & l'avenir. An de N. S. 1490.

Boabdil leve le Siege de Salobregna, & Abohardil se retire en Afrique.

Le Roi Ferdinand se mit encore en Campagne sur la fin de la même année, ravagea de nouveau les environs de Grenade. Cependant Boabdil, qui de son côté avoit mis le Siege devant Salobregna, voyant la Place défendue avec une extrême valeur par François Ramirez, qui y commandoit, & étant averti que Ferdinand s'avançoit pour la secourir, leva le Siege, & se retira avec précipitation à Grenade. Mais comme les Vassaux d'Abohardil s'étoient revoltez contre lui, & ne lui vouloient pas obeïr, Ferdinand pour executer les articles du Taité, consentit qu'il passât la Mer, & qu'il se retirât en Afrique avec les richesses & les trésors qu'il lui donna en recompense de ce qu'il abandonnoit en Espagne.

LXXXIII. Ferdinand arrive avec son Armée devant Grenade.

Ferdinand & Isabelle passerent l'Hiver à Seville; mais dès que le Printems fut venu, ils reprirent leur premier projet. La Reine demeura avec le Prince & les Princesses ses enfans à Alcala la Réal, afin de pourvoir à tout, & de préparer ce qui étoit necessaire pour l'Expedition importante qu'ils meditoient. Elle étoit bien aise aussi de ne pas s'éloigner de l'Armée, & d'être en état de se rendre au Camp, comme elle fit dans la suite, pour partager avec le Roi son époux l'honneur & le peril de cette glorieuse Entreprise. Tous les Grands se rendirent auprès de Ferdinand, & presque toutes les Communautez des Villes leverent des Troupes à leurs dépens, & les envoyerent au Roi, qui s'étant mis en Campagne, après avoir fait la Revûe generale de son Armée, arriva en trois jours de marche à la vûe de Grenade un Samedi vingt-troisiéme d'Avril de l'année mil quatre cens quatre-vingt-onze. An de N. S. 1491

Il en ravage les environs.

Il se campa d'abord à la vûe de Guetar, Village éloigné de Grenade d'environ une lieue & demie. Là il donna ordre au Marquis de Villena de se mettre à la tête d'un Détachement de trois mille Chevaux, & de s'avancer dans les Montagnes voisines, pour y faire le dégât, & en chasser les Maures; il lui promit de le suivre de près avec l'élite de son Armée, afin de l'appuyer, si les Montagnards aguerris, & gens endurcis au travail, & accoutumez à la fatigue, se mettoient en devoir de l'attaquer, ou si les Maures venoient le prendre en queue pour le couper. Le Roi tint parole, & s'étant avancé avec un Corps

An de N. S. 1491. de Troupes jusqu'à Padoul. Il obligea bien-tôt les Maures de rentrer dans Grenade, d'où ils étoient sortis pour s'opposer au Marquis de Villena, qui par là n'eut pas de peine à executer les ordres de Sa Majesté. Il mit le feu à neuf Villages, après en avoir enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux; & revint chargé de butin rejoindre l'Armée.

Et bat les Maures qui veulent l'attaquer.

Des commencemens si heureux répondoient d'un succès complet. Le Roi & le Marquis se joignirent ensemble, & pénétrerent plus avant dans les Montagnes, pour recommencer le dégât. Cette Expedition réussit aussi heureusement qu'on l'avoit esperé; ils détruisirent, & brûlerent quinze autre Villages; outre cela un Corps considerable de Cavalerie & d'Infanterie Mauresque, qui prétendoit occuper les Défilez, & couper le Passage aux Espagnols, fut défait, & mis en fuite; le butin fut grand, vû la richesse de ces Maures, qui n'avoient point souffert dans les dernieres Guerres, & la fertilité de leur Territoire, qui pouvoit fournir abondamment des vivres à la Ville de Grenade pendant le Siege: pour cette raison, le Roi jugea à propos de ruïner entierement le Pays, afin que les Assiegez n'en pussent tirer aucune subsistance.

Ferdinand fait fortifier son Camp Etat de son Armée.

Après cette Expedition si heureuse, qu'elle n'avoit point couté de sang, ni de perte considerable, les Vainqueurs retournerent au bout de trois jours dans le Poste d'où ils étoient sortis, & rentrerent comme en triomphe dans leur Camp, que le Roi fit fortifier par de bons Retranchemens & des Lignes fort profondes, avec des Redoutes d'espace en espace. Dans la Revûe generale de l'Armée, il se trouva dix mille Chevaux, & quarante mille Hommes d'Infanterie, qui étoient la fleur & l'élite de toute l'Espagne.

Etat des Maures dans Grenade.

Il y avoit aussi dans Grenade un grand nombre de Cavalerie & d'Infanterie; & ces Troupes n'étoient gueres moins braves, ni moins experimentées, que les nôtres: c'étoient presque tous de vieux Soldats accoutumez au feu & à la fatigue, & qui avoient long-tems servi dans les dernieres Guerres. Pour les Habitans, on ne pouvoit pas trop compter sur leur valeur, ni esperer d'en tirer un grand secours, quoique la Ville fût extraordinairement peuplée: c'étoient des gens effeminez, addonnez à leurs plaisirs, & accoutumez à une vie voluptueuse: hardis & insolens pendant la Paix; mais timides & lâches dans l'occasion & le danger.

An de N. S. 1491.

LXXXIV. Situation de Grenade.

La Ville de Grenade à considerer sa situation, sa grandeur, ses Murailles, & ses Remparts, paroissoit imprenable. A l'occident il y a une grande Plaine un peu plus longue que large, & qui a bien environ quinze lieues de circuit; elle est très-agréable & très-fertile, soit par la quantité prodigieuse de sang humain, dont elle a été arrosée (18) pendant tant d'années qu'elle a été le Théatre de la Guerre, soit par trente-six Fontaines qui sortent des Montagnes voisines, & qui serpentant de tous côtez dans la Plaine, la rendent le lieu de l'Espagne le plus frais, le plus cultivé, & d'où les Peuples tirent le plus de profit. Du côté d'Orient s'élevent les Montagnes d'Elvire, sur une desquelles étoit autrefois située la fameuse Ville d'*Illiberis*, comme le montre assez le nom d'*Elvire*. Au Midi, on voit *les Montagnes de Neige*, dont les sommets entrelacés les uns dans les autres, font une espece de chaîne, laquelle s'étend jusqu'à la Mediterranée. Comme la plûpart des pentes de ces Montagnes sont assez douces, elles sont bien cultivées, couvertes de Moissons, de Villages, & remplie de Monde qui les habite.

Elle est très-forte.

Cette célébre Ville est située partie dans la Plaine, & partie sur deux petites Collines, entre lesquelles passe la Riviere de Darro, qui au sortir de Grenade va se déchager dans la Riviere du Xenil, où elle perd son nom. Le Xenil traverse cette grande Plaine par le milieu, & en arrose la plus grande partie. Les Murailles de la Ville sont extraordinairement fortes; il y a mille & trente Tours d'espace en espace: c'étoit un beau spectacle de voir la construction de ces Tours. Autrefois il n'y avoit que sept Portes; à present il y en a douze.

Etat de l'Eglise Cathedrale.

Il est difficile d'investir la Place de tous côtez, à cause de sa vaste étendue, & de l'inégalité du Terrain. Du côté de la Plaine, qui est le bas de la Ville, par où il seroit plus aisé de monter, elle est fortifiée de Tours & de Boulevarts. De ce côté-là est l'Eglise Cathedrale, qui étoit une Mosquée sous le Regne des Maures: l'Achitecture en étoit alors assez grossiere; mais aujourd'hui l'Ouvrage est d'une beauté, d'une regularité & d'une delicatesse exquise; elle est bâtie au même endroit où

(18) *A été arrosée.* Ce n'est pas merveille que les Plaines de Grenade aient été pendant plusieurs siecles si fertiles: c'étoit le Théatre de la Guerre entre les Chrétiens & les Infideles: tant de sang & de corps morts n'étoient que trop capables de les engraisser.

An de N. S. 1491. étoit la grande Mosquée. La grandeur, la magnificence & la majesté de ce Temple attirent la vénération de tous les Peuples voisins: mais il est plus respectable encore par le nombre & la vertu des Ministres sacrez qui le desservent, que par ses richesses. Auprès de la Cathedrale est la Place de *Bivarambla*, ou le grand Marché, large de deux cens pieds, & trois fois plus long. Les Maisons dont elle est environnée, sont toutes regulieres & tirées au cordeau: rien n'est plus agréable à voir que les Boutiques d'une infinité de riches Marchands, qui sont tout autour de cette Place.

L'Etat des deux Châteaux.

Il y a deux Châteaux dans la Ville; mais le principal, qui est situé entre l'Orient & le midi, & qui domine sur les autres Edifices, s'appelle l'*Alhambra*, c'est-à-dire, *Rouge*. Il est incertain si ce nom lui a été donné à cause d'une Terre de même couleur, qui est aux environs, ou à cause d'une Ville voisine qui portoit le même nom. Ce Château si vaste, qu'on le prendroit seul pour une Ville, a ses Murailles particulieres differentes des Murailles de la Ville: le Palais du Roi y est renfermé avec un Convent de Cordeliers, dans lequel est le Tombeau du Marquis D. Ignigo de Mendoze, premier Gouverneur de Grenade, après la Conquête faite par les Chrétiens. Mahomet surnommé *Mir*, jetta les premiers fondemens de ce magnifique Château; les Rois ses Successeurs continuerent son dessein: mais le Roi Joseph Bulhagix l'acheva, comme on le voit par une Inscription Arabe gravée sur un Marbre, & qu'on lit encore aujourd'hui sur la Porte du Palais. Cette Inscription marque que l'Ouvrage fut entierement achevé sous le Regne de ce Prince l'an de l'Egyre sept cens quarante sept, qui répond à l'an de Notre Seigneur mil trois cens quarante six. Ce même Prince fit aussi élever les Murailles de l'*Albaycin* qui est vis-à-vis de l'*Alhambra*. La dépense qu'il fit pour la construction de ces Murs fut si prodigieuse, que le Vulgaire ignorant & grossier, publioit que ce Prince avoit trouvé la Pierre Philosophale, parce qu'on ne croyoit pas que ses Revenus & ses Trésors pussent suffire pour un si grand Ouvrage; & cette tradition s'est perpetuée parmi le Peuple, & dure encore à present.

Le reste de la Ville est situé entre les deux Châteaux de l'Alhambra & de l'Albaycin. Du côté de l'Alhambra est le Fauxbourg de la *Churra*, & la rue de *Los Gomeles*. De l'autre côté opposé est la rue d'Elvire, & la Colline de *Zenete*. La Ville est

assez mal bâtie, les rues sont fort étroites, & toutes tortues; car les Maures ne sont pas curieux en Bâtimens, & ne sçavent ce que c'est qu'Architecture. Hors de la Ville on voit l'Hôpital general, & un Monastere de Jeronimites, où est le Mausolée du fameux D. Gonsalve de Cordoue, surnommé *le Grand Capitaine*. On dit que sous le Regne des Rois Maures, il y avoit soixante mille Maisons; mais ce nombre paroît si excessif, qu'on a de la peine à le croire. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les Ambassadeurs de Jacques II. Roi d'Arragon, qui se trouverent au Concile general de Vienne, assurerent le Pape Clement V. que bien qu'il y eût alors dans Grenade plus de deux cens mille ames, à peine auroit-on pû en trouver cinq cens qui fussent fils, ou petits-fils de Maures; & que parmi ce grand nombre d'Habitans, il y avoit plus de cinquante mille Renegats, & plus de trente mille Esclaves Chrétiens. An de N. S. 1491.

Mais sans nous arrêter à ces bruits incertains, ce qu'il y a d'assuré, c'est que la Ville de Grenade se trouve à present partagée en vingt-trois Paroisses, ou Quartiers: il seroit inutile de prétendre verifier le nombre des Habitans qui étoient alors dans cette grande Ville, d'autant plus que l'on augmente toûjours la verité. Il est néanmoins constant que sous le Regne des Rois Maures, le Revenu que ces Princes Infideles tiroient tous les ans de la Ville & du Royaume de Grenade, montoit à sept cens mille Ducats, somme excessive dans ce tems-là où l'Argent étoit infiniment rare: cependant quelque extraordinaire que paroisse cette somme, elle ne laisse pas de devenir croyable, eu égard aux Taxes & aux Impôts extraordinaires dont les Rois de Grenade accabloient leurs Sujets; car tous les Particuliers païoient au Roi la septiéme partie de leurs Troupeaux, & de tout ce qu'ils recueilloient; il devenoit heritier d'un Maure qui mouroit sans enfans, & quand il en restoit quelques-uns, le Prince avoit part à la Succession, & heritoit des biens paternels également avec chacun des autres enfans.

Revenus des Rois Maures de Grenade.

LXXXIV.

Telle étoit la situation où se trouvoient les affaires du Royaume de Grenade & de la Ville Capitale en particulier. Comme on prévoyoit bien que le Siege traîneroit en longueur, la Reine Isabelle se rendit avec les Princes ses enfans au Camp du Roi Ferdinand son époux, qui étoit resolu de faire les derniers efforts pour venir à bout de cette Entreprise. Dans ce dessein

La Reine Isabelle vient au Camp. Construction merveilleuse du Camp.

An de N. S. 1491.

il ne cessoit de ravager les Campagnes voisines, pour ôter aux Assiegez tous les moyens de subsister: Il fit même bâtir dans l'endroit où il étoit campé une espece de Ville bien fortifiée, qu'on appelle encore aujourd'hui *la Ville de sainte Foi*, & qui fut bâtie avec une extrême promptitude, & achevée en très-peu de tems: elle étoit entourée de Murailles; & divisée en plusieurs Quartiers; les Tentes des Gens de Guerre en formoient les Rues; il y avoit des Carrefours & des Places de distance en distance; tout y étoit aligné, & dans une symetrie merveilleuse.

Les Chrétiens se rendent maitres de deux Forts.

Les Troupes n'étoient pas oisives derriere leurs Remparts: il sortoit tous les jours du Camp divers Partis, qui battoient la Campagne. Les Maures de leur côté, ne manquoient pas de faire des sorties, & il y avoit souvent des Rencontres sanglantes; il y en eut entre autres une très-chaude & très-opiniâtre, dans laquelle les Chrétiens enleverent l'Artillerie des Maures, en laisserent beaucoup sur la place, firent un grand nombre de Prisonniers, & forcerent le reste à se retirer. La confiance des Espagnols fut si grande, qu'ils étendirent leurs Quartiers plus près des Remparts, & se saisirent de deux Tours, où les Assiegez avoient des Troupes pour défendre les approches de la Place, & pour arrêter les Courses des Assiegeans.

Le feu prend à la Tente du Roi.

Un accident fâcheux troubla un peu la joie que causoient tant d'avantages. Le feu prit à la Tente du Roi la nuit du dixiéme de Juin, ce qui répandit par tout l'inquietude & le trouble, par la crainte d'un plus grand malheur. Comme la plûpart des Tentes n'étoient faites que de branches d'arbres, seches & entrelassées les unes dans les autres; il y avoit à craindre que si le feu venoit à s'y mettre, il ne fût pas possible de l'éteindre. La Reine avoit par malheur laissé un flambeau allumé dans son Appartement, de façon que le feu prit à la Tente du Roi, & avoit en un moment gagné les autres Tentes voisines. L'Ambrasement fut si prompt & si violent, qu'on ne voyoit presque nul moyen de l'arrêter. Le Roi qui soupçonna quelque trahison, & qui craignit que les Maures ne profitassent du desordre, se mit en devoir de s'opposer à leurs desseins. Comme la crainte rend quelquefois aisé ce qui paroîtroit impossible dans une autre rencontre. Il sortit en robe de chambre, parut au milieu du Camp avec son Bouclier, & l'épée à la main, pour rassurer ses Gens, empêcher la confusion, & ôter aux Infideles

An de N. S. 1491.

l'envie, & le moyen de venir nous attaquer. Le Marquis de Cadix s'avança hors du Camp, avec une partie de la Cavalerie, se mit dans un Poste par où il falloit necessairement que les Ennemis passassent, & fut toute la nuit sous les armes.

LXXXV.

Les Maures parlent de se rendre.

Le trouble & la crainte furent plus grands que le danger & le mal; car dès le lendemain nos Partis recommencerent leurs Courses; & les jours suivans le Roi envoya divers Détachemens pour aller faire le Dégât dans les Montagnes voisines. Ils ne donnoient pas aux Ennemis un moment de repos; tous les jours on leur enlevoit quelque Poste, ou quelque Convoï, & ils ne pouvoient pas sortir en fureté hors de leurs Murailles. D'un autre côté les Infideles animez par le desespoir, se défendoient avec une extrême valeur. Enfin ils se trouverent dans une telle situation, & si abattus, que lassez de tant de miseres, & épuisez par les fatigues d'un Siege si long, & si opiniâtre; & voyant d'ailleurs que les Chrétiens, bien loin de se rebuter de la longueur du Siege, continuoient à battre la Place avec une nouvelle furie, ils prirent enfin le parti de capituler.

Le Gouverneur va au Camp pour capituler.

Bulcacin Mulch, Gouverneur & Commandant de la Place, se rendit lui-même au Camp pour proposer les articles de la Capitulation. Le Roi nomma Ferdinand de Zafra son Secretaire, & D. Gonsalve Fernandez de Cordoue, qui fut depuis surnommé *le Grand Capitaine*, pour traiter avec le Maure. La Negociation dura quelques jours, & ne se passa pas sans contestation; mais enfin les Parties étant demeurées d'accord, on mit par écrit les articles, que l'on signa le vingt-huitéme de Novembre.

Conditions de la Capitulation.

Les voici: 1°. Que les Maures dans soixante jours remettront les deux Châteaux, les Tours, & les Portes de la Ville entre les mains de Sa Majesté. 2°. Qu'ils feront Hommage au Roi Ferdinand, & aux Rois de Castille ses Successeurs. 3°. Qu'ils feront serment de leur demeurer toûjours fideles, & de les reconnoître pour leurs legitimes Souverains. 4°. Qu'ils mettront en liberté, & sans rançon, les Esclaves Chrétiens; & que jusqu'à l'entier accomplissement du Traité, ils seront contraints de livrer dans douze jours, cinq cens enfans des principaux Maures de la Ville pour servir d'Otage. 5°. Qu'on laissera aux Maures leurs biens, leurs heritages, leurs chevaux & leurs armes, excepté les Canons & le reste de l'Artillerie.

N ij



An de N. S. 1491. 6°. Qu'on conſervera leurs Moſquées ; qu'ils auront l'exercice libre de leur Religion. 7°. Qu'ils ſeront gouvernez ſelon leurs Loix, leurs Uſages & leurs Coutumes ; & que pour cela on nommera un certain nombre de perſonnes de la même Nation, par l'avis, & en preſence deſquels, les Gouverneurs que le Roi mettra dans la Ville, ſeront obligez de rendre la Juſtice aux Maures. 8°. Qu'on remettra dès à preſent, & pendant l'eſpace de trois ans toutes les Taxes & tous les Impôts ; & que dans la ſuite on ne pourra en impoſer plus que les Peuples n'ont accoutumé d'en payer à leurs propres Rois. 9°. Que ceux qui voudront paſſer en Afrique, auront la liberté de vendre leurs biens, & de ſe retirer ; qu'on ne pourra les troubler, ni les inquieter dans leur retraite ; & qu'on leur fournira de bonne foi, & ſans ſupercherie, les Vaiſſeaux dont ils auront beſoin pour cela dans les Ports qu'ils ſouhaiteront. On convint encore, qu'on rendroit au Roi Boabdil, ſon fils, & les Otages que ce Prince avoit autrefois donnez au Roi : d'autant plus que le Traité une fois executé, cette Garentie devenoit inutile. En execution de cet article particulier, on les retira du Château de Moclin, où on les gardoit, & on les amena au Camp, pour les remettre entre les mains des Maures. Alphonſe de Carrillo Evêque de Pampelune étant mort, Ceſar Borgia fut nommé le douziéme de Septembre pour remplir ſa place.

LXXXVI. La Capitulation eſt troublée.

On étoit ſur le point de conclure le Traité, lorſque tout penſa être renverſé par une nouvelle avanture, qui mit toute la Ville en confuſion. Comme la Populace, ſur tout parmi les Maures, eſt naturellement volage, & changeante, on ne peut gueres compter ſur ſa fidelité. Cette Nation inquiete & remuante eſt ennemie de la Paix, ſe plaît dans le trouble, & eſt toûjours prête à ſe ſoulever. Un certain Maure, dont l'Hiſtoire ne rapporte pas le nom, ſe mit à courir dans les rues de Grenade comme un frenetique & un inſenſé ; il crioit dans les Places publiques, & ne ceſſoit par ſes cris emportez & ſeditieux d'exciter le Peuple à la Revolte. Il diſoit que ſous le voile ſpecieux de la Paix, on ne cherchoit qu'à les ſurprendre, qu'à les tromper, & à leur tendre des pieges pour les faire tomber plus ſurement dans le précipice ; que Boabdil & les Principaux de la Ville étoient des traîtres, qui n'avoient de Muſulmans que le nom, & que dans le fonds ils favoriſoient leurs Ennemis.

Un Maure fait ſoulever le Peuple de Grenade.

An de N. S. 1491.

Discours du Seditieux.

» Ne voyez-vous pas, ajoûtoit-il, qu'on ne cherche qu'à « vous asservir, & qu'à vous imposer un joug que vous ne « pourrez plus secouer. Prenez bien garde à ce que vous fai- « tes, ne voyez-vous pas que l'on vous trahit, & que l'on se « moque de vous? Si vous trouvez que c'est une chose du- « re de soufftir les miseres ausquelles vous êtes à present ex- « posez : quelle honte ne sera-ce point de ne pouvoir suppor- « ter des maux legers, & qui doivent bien-tôt finir, pour vous « livrer à des malheurs infiniment plus grands, plus intolera- « bles, qui dureront autant que votre vie, & qui se perpetue- « ront même sur votre Posterité? Mais quel fonds peut-on faire « sur la parole & sur les promesses de nos Ennemis? Quelles su- « retez nous en donnent-ils? Je ne parle point ici de nos biens, « qu'ils nous promettent de nous laisser. Est-il rien de plus fri- « vole, que ces promesses? Comme s'ils avoient d'autres Ter- « res & d'autres Champs que les nôtres, pour fournir à la subsis- « tance des nouveaux Habitans qui occuperont vos Maisons? « Eh quoi! ignorez-vous que cette Nation est alterée de votre « sang? Croyez-vous que ces Barbares laissent sans vengeance « leurs peres, leurs parens, leurs amis qu'ils ont perdus aux « pieds de vos Murailles pendant le cours de cette Guerre? Il « est inutile de vous remettre devant les yeux le passé; il y a « un an qu'ils nous tiennent assiegez: quel avantage ont-ils « remporté? Ils nous ont fait souffrir, je l'avoue; mais ont-ils « moins souffert que nous? Nous avons vû plus d'une fois la « Terre couverte de leurs Morts. Ne les avons-nous pas assie- « gez dans leur propre Camp, & serrez d'aussi près que nous « l'étions dans la Ville? Ils ont eu besoin, pour se mettre à l'a- « bri de nos coups, & pour se défendre eux-mêmes, de bâtir « une nouvelle Ville, & d'élever de nouvelles Fortifications. « Ils seroient insensibles, si après s'être rendus maîtres de Gre- « nade, ils ne nous immoloient comme des Victimes, sur les « Tombeaux de leurs amis; & si pour les venger, ils n'arrosoient « pas la Terre de notre sang, dont ils ne sont pas moins alte- « rez que des bêtes feroces. Où est donc notre ancienne valeur, « & ce courage qui a fait si souvent trembler ceux devant qui « nous tremblons? ne sommes-nous pas des hommes? Souf- « frons encore quelques jours, & bien-tôt nous éprouverons « la protection du Ciel & du grand Prophete; consultons les « anciennes Propheties; interrogeons les Astres, tout nous est «

An de N. S. 1491.

» favorable, pourvû que nous ayons de la bravoure; car les » pierres même s'élevent contre les lâches, pour les écraser. » Si vous dites que les vivres vous manquent, qu'on ne les pro- » digue pas, comme on a fait jusqu'ici, qu'on ne les dissi- » pe pas: ménageons-les, épargnons-les. Qu'on fasse une re- » cherche exacte chez tous les Particuliers; qu'on en tire ce » qu'ils tiennent caché au dedans de leurs Maisons, au préju- » dice du bien public; qu'on le distribue avec justice, & avec » égalité. Croyez-moi, nous trouverons encore assez pour » subsister plusieurs jours, & quand nous aurons consumé tous » nos vivres, quel inconvenient de nous nourrir de la chair de » ceux qui ne seront plus capables de se battre? Peut-être que » cette proposition vous fait horreur, vous en fremissez, & » vous la regardez comme une chose monstrueuse, & le com- » ble du malheur; & moi je vous réponds que quand les His- » toires anciennes ne vous en fourniroient pas une infinité d'e- » xemples, dans de semblables occasions, ne seroit-il pas glo- » rieux pour nous de commencer nous-mêmes, & de laisser à » nos Descendans ce modele de generosité. Pour moi je ne » sçai quel parti vous voulez prendre; mais le mien est pris, » & ma détermination est que si nous ne pouvons éviter la » mort, nous tâchions au moins de nous dérober aux affronts, » & aux supplices dont on nous ménace. Non, je ne verrai point » piller, saccager, mettre à feu & à sang ma Patrie; je ne se- » rai point lâche spectateur de la ruine de ma Nation; je ne » verrai point emmener en esclavage nos meres, nos fem- » mes, nos filles, nos enfans, qui deviendront la proie du » Soldat effrené. Si vous entrez dans mes sentimens, faites » paroître aujourd'hui que vous êtes des hommes, courez aux » armes, & renversez les lâches desseins des Ennemis de votre » Patrie; opposez-vous au Traité honteux, qui vous desho- » nore, & qui vous perd. Il n'y point de tems à perdre; rien » de plus funeste que le delai; il est question de se déterminer » & d'agir. «

Vingt mille Hommes se mutinent, & prennent les armes.

C'est ainsi que cet homme avec un air farouche, le visage enflammé, & les yeux étincelans, crioit de toutes ses forces dans les Places publiques. Par là il trouva le moyen d'amasser vingt mille Hommes, ausquels il avoit inspiré sa fureur. Tous prennent les armes, & courent par la Ville, comme des Lions furieux, ou plûtôt comme des frenetiques, ou des fous. Com-

me on ne penetroit pas leurs desseins, & qu'on ne sçavoit à qui ils en vouloient, il étoit plus difficile de remedier à ce desordre. An de N. S. 1491.

LXXXVII. Boabdil se retire dans l'Alhambra.

Boabdil surnommé *le Petit*, voyant son autorité méprisée, craignant de se compromettre, ne voulant pas d'ailleurs s'exposer à la fureur d'une Canaille mutinée, & animée par l'esprit de sedition, alla aussi-tôt se renfermer dans l'Alhambra. Autant que la Populace est prompte à se mutiner, autant l'est-elle à se repentir de ses premieres saillies, sur tout si elle se voit sans Chef, sans force, sans appui, & sans sçavoir presque ce qu'elle veut. Ainsi Boabdil voyant dès le lendemain, que la tempête commençoit à se calmer, passa dans l'Albaycin, où étoient ceux qui lui paroissoient les plus dévouez : il les assembla, & leur parla à peu près en ces termes.

Discours du Roi au Principaux de sa Nation.

» Si j'ai cru vous devoir avertir de ce qui vous étoit avantageux, votre consideration, & votre bien m'y ont uniquement déterminé, & non pas mon interêt particulier, comme on a eu l'audace & l'injustice de le soupçonner. Rien ne m'étoit plus aisé que d'appeller nos Ennemis : je pouvois remettre entre leurs mains le Château de l'Alhambra ; vos démarches, & la conduite que vous avez tenue jusqu'ici à mon endroit, étoient des motifs assez forts pour me déterminer à prendre ce parti, afin de me venger des outrages, que j'ai reçus. Néanmoins tant que vous avez été en état de vous défendre, que la Ville n'a point manqué de provisions, en un mot que l'esperance de faire échouer les desseins de nos Ennemis nous a soutenus, je n'ai point parlé de Paix : j'avoue que j'ai fait une faute inexcusable de m'être trop fié aux Ennemis, & de m'être soulevé contre le Roi mon pere, j'en suis assez puni. Mais puis qu'il ne nous restoit plus de ressource, j'ai cru devoir conclure avec l'Ennemi un Traité, si non avantageux, au moins conforme au tems, & à la dure necessité où nous nous trouvons. Je ne puis comprendre les motifs qui obligent les Mutins à s'opposer à une Paix si sagement ménagée. Si de votre côté vous pouvez trouver quelque remede à nos malheurs, s'il vous reste encore quelque ressource, je serai le premier à détruire mon propre ouvrage, & à rompre l'accommodement qui n'a été reglé que par vos avis ; mais si tout nous abandonne ; si nous n'avons, ni forces, ni vivres, ni secours à esperer, quelle fureur nous transporte & nous

An de N. S. 1491. » aveugle? par quel eſprit de vertige voulons-nous courir nous-» mêmes à notre perte? De deux malheurs, quand on ne peut » éviter l'un ou l'autre, les gens ſages, tels que je vous croyois, » ſi la Revolte paſſée ne m'avoit détrompé, conſeillent d'évi-» ter le plus grand. Tout ce que vous avez, appartient au » Vainqueur; vous êtes reduits aux dernieres extrêmitez; & » ce qu'on vous laiſſe, doit paſſer pour une grace, dont vous » ſerez uniquement redevables à la generoſité des Ennemis. » Je n'examine point s'ils gardent leur parole, j'avoue qu'ils » ne l'ont violée que trop ſouvent; peut-être auſſi en ſommes-» nous nous-mêmes la cauſe. Le motif le plus capable d'o-» bliger les hommes à obſerver de bonne foi les Traitez, » c'eſt de leur marquer de la confiance. D'ailleurs qui nous » empêche de prendre des précautions? Ne ſommes-nous » pas en droit de demander des ſuretez, & d'exiger des » Places fortes, & des Otages conſiderables? L'ardeur & » l'empreſſement qu'ils ont de terminer au plûtôt cette Guer-» re, les fera ſans doute paſſer par deſſus toutes les diffi-» cultez. «

Ce Diſcours calme les eſprits.

Ce Diſcours calma les eſprits les plus échauffez, & chacun approuva les raiſons & la reſolution de Boabdil. Car dans ces ſortes d'Emeutes, le remede eſt auſſi prompt que le mal. L'Hiſtoire ne dit point ce que devint le Maure qui avoit fait ſoulever le Peuple. Il eſt à préſumer que ſe voyant abandonné, il ſortit ſecretement de la Ville, & s'enfuit.

Mais Boabdil inſtruit par ſa propre experience, & craignant qu'il ne s'élevât de nouveaux troubles, avant que le tems de livrer la Place aux Chrétiens fût venu, prit le parti d'envoyer une Lettre à Ferdinand, avec un preſent de deux excellens Chevaux, un Sabre enrichi de Pierreries, & quelques Harnois magnifiques. Il l'informoit de ce qui s'étoit paſſé dans la Ville, ajoûtant qu'il étoit de la derniere conſequence d'uſer de diligence, pour arrêter de ſemblables deſordres; que les moindres délais cauſoient quelquefois bien du changement; qu'enfin, puiſque le Ciel l'avoit ainſi ordonné, il lui remettroit dès le lendemain le Château de l'Alhambra, & tout le Royaume, comme à ſon Vainqueur; qu'il ſouhaitoit que Ferdinand reçût l'un & l'autre de ſa main; & ne manquât pas de venir, comme il l'en ſupplioit.

Ferdinand reçut cette Lettre le premier jour de l'année

mil

mil quatre cens quatre-vingt-douze, on peut juger avec quelle satisfaction. Il donna aussi-tôt ses ordres, que tout se trouvât prêt pour le lendemain, jour auquel on célébre tous les ans à Grenade la mémoire de cette Conquête. Il quitta le deuil qu'il avoit pris pour la mort du Prince D. Alphonse de Portugal son gendre, & s'étant revêtu des Ornemens Royaux, il fit mettre toutes ses Troupes sous les armes, rangea son Armée en Bataille, comme si l'on étoit prêt d'en venir aux mains, & prit ensuite le chemin du Château de l'Alhambra. Jamais peut-être on ne vit en Espagne de spectacle plus brillant. Le Roi marchoit à la tête, & la Reine le suivoit à quelque distance, avec les Princes ses enfans. Tous les Grands du Royaume & tous les principaux Officiers de la Cour & de l'Armée étoient superbement vêtus; l'Or & les Pierreries brilloient de tous côtez.

An de N. S. 1492.

LXXXVIII. Ferdinand se dispose à prendre Possession de Grenade.

Comme Leurs Majestez étoient déja proche le Château, Boabdil vint au devant d'Elles, accompagné de cinquante Maures à cheval, & des plus considerables de sa Cour. Dès qu'il eut joint Ferdinand, il se mit en devoir de descendre de cheval, & de venir baiser la main du Vainqueur; mais Ferdinand n'y voulut pas consentir. Alors l'infortuné Boabdil les yeux baissez en terre, la tristesse & la douleur peintes sur le front, lui dit ces paroles: » Nous sommes entre vos mains, Grand Roi, « nous vous remettons la Ville & le Royaume; l'un & l'autre « vous appartient; nous esperons que vous userez à notre « égard de clemence & de bonté. «

Boabdil va au devant de lui, & lui presente les Clefs.

Après ce peu de mots, il donna les Clefs du Château à Ferdinand, qui les donna aussi-tôt à la Reine, & cette Princesse les remit entre les mains du jeune Prince D. Juan son fils, des mains duquel elles passerent dans celles de D. Ignigo de Mendoze Comte de Tendilla, que Leurs Majestez avoient déja destiné pour commander dans le Château, & qu'ils nommerent Gouverneur General de ce Royaume. En même-tems on nomma D. Pedre de Grenade Commissaire General dans la Ville de Grenade, & D. Alphonse son fils, General de la Mer.

Le Comte de Tendilla est fait Gouverneur de la Ville & du Royaume.

Le Roi entra à cheval dans le Château, suivi d'un grand nombre de Seigneurs, de Prélats & d'autres Ecclesiastiques, dont les plus considerables étoient les Archevêques de Tolede & de Seville, le Grand-Maître de saint Jacques, le Marquis

Le Roi entre dans la Ville.

An de N. S. 1492.

de Cadix, & Ferdinand de Talavera, qui d'Evêque d'Avila, venoit d'être élevé sur le Siege Archiepiscopal de Grenade. Le nouvel Archevêque, après avoir fait les prieres accoutumées, en action de graces d'une si importante Victoire, alla lui-même placer sur le plus haut de la Tour principale de la Ville la Croix que l'Archevêque de Tolede avoit accoutumé de faire porter devant soi, en qualité de Primat des Espagnes. On posa en même-tems aux deux côtez de la Croix les deux principaux Etendarts du Royaume, dont l'un étoit l'Etendart de la Couronne, & l'autre celui de saint Jacques. On entendit aussi-tôt mille cris d'allegresse, que pousserent les Seigneurs & l'Armée.

Il rend à Dieu des actions de graces.

Le Roi prosterné avec beaucoup d'humilité, rendit de très-humbles actions de graces à Dieu, qui avoit bien voulu se servir de lui, pour abolir de l'Espagne la Domination d'une Nation infidele, & pour élever sur le débris de cet Empire, & sur les Murs de la Capitale, l'Etendart de la Croix, qui en avoit été renversé depuis tant de siecles, tandis que l'impieté y avoit si long-tems prévalu, & sembloit y avoir jetté de si profondes racines. Après que Sa Majesté eut fait ses prieres, & qu'Elle eut demandé à Dieu avec un redoublement de ferveur d'affermir sa nouvelle Conquête, Elle reçut les complimens de la Cour & de l'Armée, sur le nouveau Royaume qu'Elle venoit de conquerir: les Seigneurs & les Officiers vinrent fléchir le genou devant le Roi, & lui baiserent la main chacun à son tour, aussi-bien qu'à la Reine, & au Prince son fils.

LXXXIX. Boabdil repasse en Afrique.

Après cette Cérémonie, Leurs Majestez dînerent en public, & incontinent après Elles retournerent dans le Camp par la Porte la plus proche, & dans le même ordre qu'on étoit venu. Elles accorderent à Boabdil la Vallée de Purchena, que les Chrétiens avoient quelque tems auparavant enlevée sur les Maures, dans le Royaume de Murcie, & lui assignerent des Revenus considerables; mais cet infortuné Prince peu de tems après repassa en Afrique: car il est rare que ceux qui ont été placez sur le Thrône, & qui ont une fois gouté le plaisir flatteur de la Souveraineté, aient assez de fermeté & de grandeur d'ame, pour mener une vie privée, & se voir reduits à la condition de simples Particuliers.

Esclaves Chrétiens remis en liberté.

Les Maures remirent en liberté cinq cens Esclaves Chrétiens, qui furent délivrez sans rançon, suivant qu'il étoit sti-

pulé dans le Traité. Ceux-ci vinrent le lendemain deux à deux dans le Camp, & se prosternerent devant le Roi, au sortir de la Messe; ils rendirent dans le chemin mille actions de graces aux Soldats de la faveur qu'ils venoient de recevoir par leur moyen. Ils ne pouvoient se lasser de louer leurs glorieux Exploits durant le cours d'une Guerre qu'ils venoient de terminer si heureusement, à l'avantage de la Religion & de l'Etat. Ils les appelloient leurs Liberateurs, les Peres & les Vengeurs de la Patrie. An de N. S. 1492.

On ne jugea pas à propos de faire l'Entrée publique dans Grenade, avant que d'être maître des Portes, des Tours, des Remparts & des Châteaux de la Ville, pour plus grande sureté; mais cela ayant été promptement executé, l'Entrée solemnelle se fit le quatriéme jour depuis la Reddition de la Ville, & dans le même ordre que la premiere fois. On descendit à la Porte de la grande Eglise, qu'on avoit eu soin de benir, & de préparer. On y chanta le *Te Deum* en action de graces, avec de grands sentimens de pieté: les Officiers & les Soldats à l'envi benissoient Dieu du triomphe éclatant que la Religion venoit de remporter sur les Infideles.

Ferdinand fait son Entrée publique dans Grenade.

Ferdinand & Isabelle faisoient le plus bel ornement de cette auguste Ceremonie. La gloire d'avoir terminé heureusement cette Guerre, par la Conquête d'un nouveau Royaume, leur âge, qui étoit encore dans sa vigueur; la richesse, & la magnificence de leurs habits, leur donnoient un air de grandeur, & de majesté plus respectable, ce semble, qu'auparavant. Ils avoient je ne sçai quoi, qui les faisoit distinguer entre tous les autres: on ne les regardoit plus comme des hommes mortels; mais comme des Anges descendus du Ciel pour le salut de l'Espagne.

La pompe de cette Cerémonie.

XC.

Ferdinand établit la Justice & l'ordre dans ses Etats.

On ne peut leur refuser la gloire d'avoir reformé la Justice, qui avoit été si long tems foulée aux pieds, par l'abaissement de l'Autorité Souveraine, & le mépris des Loix; d'avoir fait un grand nombre de nouveaux Reglemens, & d'Ordonnances sages & utiles pour l'administration du Royaume, & la décision des Procès; de s'être appliquez particulierement à regler les affaires de la Religion, & à étendre la Foi; d'avoir rétabli l'ordre & la tranquillité au dedans & au dehors de l'Etat, en dissipant les Factions, & les Revoltes, auparavant trop frequentes; enfin d'avoir étendu leur Domination, non seu-

An de N. S. 1491.

lement en Eſpagne ; mais juſqu'aux extrêmitez les plus reculées de la Terre.

Diſtribution des Emplois.

Ce qu'il y a eu de plus louable dans eux, & ce qui met en quelque maniere le comble à leur gloire, c'eſt l'équité & le ſage diſcernement, avec lequel ils diſtribuerent les recompenſes, les Charges & les dignitez, non pas ſimplement à la Nobleſſe & à la faveur, mais uniquement au merite : ce qui contribua à reveiller le genie des Eſpagnols, qui s'adonnerent à la vertu, & s'appliquerent avec plus de ſoin aux Sciences.

Etat de l'Eſpagne ſous Ferdinand & Iſabelle.

Il ſeroit inutile de rapporter ici l'avantage que l'Eſpagne a tiré d'un Regne ſi floriſſant, les effets en ſont une preuve aſſez convainquante. Car examinons tous les Royaumes, & parcourons toutes les Provinces : où trouvera-t-on des Eccleſiaſtiques & des Prélats plus illuſtres par la ſainteté de leur vie, & plus diſtinguez par leur érudition ? Où a-t-on vû des Juges & des Magiſtrats plus éclairez, & plus célébres par leur prudence, leur équité, leur droiture & la connoiſſance des Loix ? Je conviens qu'avant le Regne de Ferdinand & d'Iſabelle, le nombre des Sçavans étoit rare en Eſpagne ; mais depuis que leur Couronne fut affermie, qui pourroit exprimer le grand nombre de leurs Sujets qui ſe ſignalerent dans les Sciences & les beaux Arts ?

XCI.
Portrait de Ferdinand & d'Iſabelle en general.

Ferdinand & Iſabelle étoient l'un & l'autre de moyenne taille ; mais tout étoit admirablement bien proportionné dans leur perſonne ; je ne ſçai quoi de grand & d'auguſte brilloit dans leur air, & ſur leur viſage ; ils avoient la démarche majeſtueuſe ; rien de lent ni de précipité dans leurs manieres ; l'abord grave, ſans orgueil ; affables & doux, ſans rien perdre de cette noble fierté qui ſied ſi bien aux Souverains ; quoiqu'ils euſſent le teint aſſez blanc, cette couleur ſembloit ne tirer un peu ſur le brun, que pour ôter ce qu'il y auroit pû avoir de trop effeminé ſur le viſage.

Celui de Ferdinand en particulier.

Ferdinand ſur tout avoit le teint hâlé par les travaux & les fatigues de la Guerre ; ſes cheveux étoient châtains, & aſſez longs ; il ne portoit point de barbe ; il avoit les ſourcils épais, la tête chauve, la bouche petite, les levres vermeilles, les dents peu ſerrées & petites, les épaules larges, la tête droite, & élevée ; la voix claire, & agréable ; la parole aiſée, & prompte ; le genie vaſte ; l'eſprit net ; le jugement ſolide, & droit ;

An de N. S. 1491.

les manieres douces, & insinuantes; l'accès facile, & même prévenant pour ceux qui avoient affaire à lui. Peu de Princes en Europe entendoient aussi-bien la Guerre que lui; mais il passoit sans contredit, pour le plus grand Politique, & le Prince le plus habile de son siecle; il aimoit tant le travail, qu'il sembloit pour lui un divertissement; ennemi de la mollesse, il méprisoit les plaisirs; une vie voluptueuse lui auroit été à charge; il étoit vêtu pour l'ordinaire d'une maniere assez simple; sa table étoit servie sans profusion, & sans trop de délicatesse; comme il étoit accoutumé à la fatigue, il fuyoit tout ce qui auroit pû l'amollir, & le corrompre; adroit aux exercices du corps, il sçavoit dans sa jeunesse manier avec grace un cheval; il aimoit alors peut être un peu trop le jeu de Cartes & de Dez; mais cette passion s'amortit bien-tôt; il n'aimoit plus dans la suite, que la Chasse, sur tout celle de l'Oiseau, c'étoit là son unique plaisir.

Portrait d'Isabelle en particulier.

Pour la Reine Isabelle, elle avoit le visage beau, les traits reguliers, les yeux bleus, les cheveux blonds; elle n'avoit que du mépris pour les riches & les vains ajustemens, trop ordinaires aux personnes de son sexe. Un air grand & modeste, une gravité douce, & des manieres nobles relevoient la simplicité de ses parures, & faisoient son principal ornement; elle avoit un grand fonds de pieté, & étoit d'une exactitude & d'une regularité merveilleuse à tous les devoirs de la Religion; elle aimoit son époux jusqu'à la jalousie; elle avoit encore du gout pour les Lettres; la Langue Latine ne lui étoit pas étrangere, avantage dont ne jouissoit pas Ferdinand, pour n'avoir pas été élevé dans cette étude durant sa jeunesse; elle se plaisoit à lire l'Histoire, & à s'entretenir avec les Sçavans.

La Naissance de Ferdinand est annoncée à Naples par un saint Religieux.

Le jour que nâquit Ferdinand, on raconte qu'à Naples un certain Religieux Carme, qui vivoit en odeur de sainteté, alla trouver D. Alphonse Roi de Naples, oncle de Ferdinand, & lui dit: » Il est né aujourd'hui dans le Royaume d'Arragon un Prince de votre Sang, à qui le Ciel a destiné de nouvelles Couronnes, de grandes richesses, & beaucoup de prosperitez; il aimera la vertu, aura du zele pour le bien, se signalera en défendant la Religion, & n'épargnera rien pour la faire fleurir dans ses Etats. «

Défauts de Ferdinand.

Mais comme il est rare de trouver ici bas d'homme parfait,

An de N. S. 1492. & qui puisse s'élever au dessus de toutes les foiblesses de notre nature, il étoit difficile que tant de rares qualitez ne fussent mêlées de quelques défauts. On accusoit Ferdinand d'avarice; mais les Finances épuisées, les Revenus & le Domaine de la Couronne, qui étoient engagez, les dépenses excessives que ses Prédecesseurs, & lui-même avoient été obligez de faire dans les entreprises où il s'étoit trouvé engagé, peuvent en quelque maniere diminuer la honte de ce vice, de même que sa severité outrée peut être, ce semble, justifiée par la necessité de reprimer la tyrannie des Grands, d'arrêter la licence d'un nombre infini de Bandits accoutumez au brigandage, que l'impunité dans ces tems malheureux, & la foiblesse des Regnes précedens sembloient avoir autorisé. Les Historiens étrangers lui reprochent un esprit rusé, artificieux, & peu scrupuleux sur l'article de la bonne-foi. Je n'examine point si ce reproche a été fondé, ou bien si c'est l'effet de la jalousie des Etrangers; je dirai seulement en passant, que la malignité des hommes n'est que trop accoutumée à donner aux vertus réelles le nom des vices qui paroissent y avoir quelque rapport: comme au contraire, on ne trouve que trop de gens, qui par erreur, ou par complaisance, font passer pour des vertus, les vices qui en ont l'air. Tout ce qu'on peut conclure, c'est que ce Prince adroit & habile, sçavoit mieux que personne, s'accommoder au tems, au langage, au genie & aux artifices de ceux qui avoient à traiter avec lui.

Ses Alliances.

Il contracta des Alliances avec les plus grands Princes de la Chrétienté, avec les Rois de Portugal & d'Angleterre, & avec les Archiducs d'Austriche; il étoit allié de plusieurs autres Souverains; grand-oncle d'Anne de Bretagne, & frere de son ayeule maternelle; la Reine Catherine de Navarre étoit sa petite-niece, car son ayeule étoit sœur de ce Prince. D. Ferdinand Roi de Naples, étoit son cousin germain. Une des principales choses qu'on reproche au Prince dont je parle, c'est que, sans avoir égard à l'Alliance & à la Parenté qui étoit entre lui & la Reine de Navarre, sa petite niece, animé, dit-on, par la passion d'accroître ses Etats, il envahit le Royaume de cette Princesse, lui enleva, & à son mari, une Couronne heritée de leurs Ancêtres, & les contraignit de se refugier en France; d'autres l'excusent sur le prétexte de Religion, & sur l'or-

dre du Souverain Pontife, qui lui avoit abandonné le Royaume de Navarre, (19) chose toutefois qui fut une semence de bien des Guerres. An de N. S. 1492.

Posterité de Jean d'Albret Roi de Navarre.

Henri d'Albret fils de Catherine Reine de Navarre, & de Jean d'Albret voulut remonter sur le Thrône de ses peres; mais il eut plus de courage que de bonheur; il eut de Madame Marguerite de Valois sœur de François I. Roi de France, une fille unique nommée Jeanne, qui devenoit l'Heritiere de ses Etats. Cette Princesse épousa dans la suite Antoine de Bourbon Duc de Vendôme. De ce Mariage sortit Henri de Bourbon, qui fut marié à Madame Marguerite de France, fille de Henri II. & sœur des Rois très-Chrétiens François II. Charles IX. & Henri III. Henri de Bourbon, après la mort de ses trois beaux-freres, qui décederent tous sans enfans mâles, se trouvant par-là le Prince du Sang Royal le plus proche en ligne masculine, devint le Successeur de ses beaux-freres, & l'Heritier legitime de la Couronne de France, sous le nom d'Henri IV. Cependant comme ce Prince avoit été élevé dès sa jeunesse dans les nouvelles Heresies, & qu'il avoit abandonné la Religion de ses Prédecesseurs, il trouva de grands obstacles à monter sur le Thrône de ses Ancêtres, & il eut bien des Guerres à soutenir. La plûpart des Seigneurs du Royaume de concert & unis avec le Peuple, prétendoient que l'Heresie dont il faisoit profession l'excluoit de la Couronne; qu'ainsi les Etats Generaux devoient nommer un autre Successeur en sa place; mais ce Prince ayant changé de Religion, & embrassé de nouveau la Catholique, est demeuré paisible possesseur du Royaume, & (20) le Pape a terminé ce Differend.

XCII. Destruction de l'Empire des Maures en Espagne.

Je finirai ce Livre en disant que Ferdinand & Isabelle ayant conquis la Ville de Grenade, & étant devenus par cette Conquête Maîtres de tout le Royaume, les Maures d'Espagne, par

(19) *Le Royaume de Navarre.* Les Rois d'Arragon avoient des prétentions sur la Navarre, & les Jurisconsultes Espagnols les appuyoient de plus d'une raison. La Maison d'Albret, outre des raisons que nous jugeons claires, & sans replique, avoit la possession. Que pouvoit faire un Historien Espagnol, que ce qu'a fait Mariana ?

(20) *Le Pape.* Ce n'étoit pas l'absolution que le Pape avoit donnée à Henri IV. qui lui avoit donné, ou confirmé le droit que ce Prince avoit à la Couronne de France. Il l'avoit par sa Naissance independant de tout autre que de Dieu. Le Pape en reconciliant ce Prince à l'Eglise, avoit ôté aux Seigneurs les vains prétextes, dont ils abusoient, pour refuser au Roi l'obeissance qui lui étoit dûe, & pour détourner quelques timides Catholiques de le reconnoître sous un scrupule de Religion.

An de N. S. 1492. un ordre particulier de la Providence, devinrent pour toûjours soumis à la Couronne de Castille, & à la Domination des Chrétiens. Ce grand évenement arriva un Vendredi sixiéme de Janvier de l'année mil quatre cens quatre-vingt-douze, & suivant le calcul des Arabes, l'an de l'Hegyre huit cens quatre-vingt-dix-sept, & le huitiéme du mois qu'ils appellent *Rahib Haraba*. Jour solemnel pour tous les Chrétiens, puisque c'est la Fête des Rois, ou de l'Epiphanie, & aussi heureux pour l'Espagne, que funeste aux Infideles. Par cette Conquête, l'impieté fut bannie d'un Royaume, où elle avoit jetté de si profondes racines; l'honneur de notre Nation fut reparé, aussi-bien que les pertes qu'elle avoit souffertes; & une des Provinces les plus considerables de l'Espagne, qui en avoit été si long-tems démembrée, y fut enfin réünie. Triomphe considerable pour nous, & pour toutes les Nations Chrétiennes, qui prirent part à la joie universelle de notre Nation, & qui s'empresserent d'en donner des marques. On envoya en particulier des Lettres, & des Ambassadeurs au Pape Innocent, & à tous les autres Souverains de l'Europe, pour leur faire part de ces agréables nouvelles; qu'enfin la Guerre des Maures étoit heureusement terminée; que les Infideles étoient vaincus, & soumis; que Grenade, cette Ville si fiere, élevée sur le débris de la Religion, avoit été contrainte de subir le joug; en un mot, que par cette Victoire signalée, toute l'Espagne se trouvoit réünie dans le sein de l'Eglise, & attachée à la Religion de ses peres, comme elle l'avoit été autrefois.

Ferdinand envoie des Ambassadeurs au Pape, pour lui faire part de cette Victoire.

Joie extraordinaire dans toute l'Espagne.

Toutes les Villes, & les Provinces les plus éloignées, aussi-bien que les plus voisines marquerent par des feux de joie & des illuminations, la part qu'on prenoit à ce grand succès. On ne vit par tout que fêtes, & que spectacles; on s'efforçoit à l'envi par de nouvelles inventions, de solemniser ce jour heureux. Les hommes & les femmes de quelque âge, & de quelque qualité qu'ils fussent, alloient en Procession dans les Eglises, & là se prosternant avec humilité, & avec reconnoissance au pied de nos Autels, ils rendoient mille actions de graces à Dieu d'une Victoire si signalée.

Le Pape ordonne des prieres publiques.

Rome étoit dans la joie, pour la Paix qui avoit été conclue trois jours auparavant, entre le Pape & le Roi de Naples, lorsque Jean de Strada Ambassadeur Extraordinaire de Ferdinand, y arriva d'Espagne le premier jour de Fevrier, & apporta à Sa

Sainteté

Sainteté la nouvelle de la Conquête de Grenade, qui mit le comble à l'allegresse publique. En reconnoissance d'une grace si peu esperée, le Pape ordonna des prieres publiques, & une Procession solemnelle à l'Eglise de saint Jacques de la Nation Espagnole: Sa Sainteté y assista elle-même, avec tout le sacré College; il y eut un concours extraordinaire de Peuple, qui s'y rendit en foule de toutes parts. Le Pape y officia Pontificalement; & dans le Sermon qui fut prononcé pendant les divins Mysteres, le Prédicateur ne manqua pas de relever les Exploits glorieux de Ferdinand & d'Isabelle, leur valeur, leurs Victoires, & les louanges de toute la nation Espagnole. An de N. S. 1492.





HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-SIXIÉME.

An de N. S. 1492.

I.

Ferdinand & Isabelle forment de nouveaux projets.



ES que Ferdinand & Isabelle eurent conquis le Royaume de Grenade d'une maniere également honorable à la Religion, & avantageuse à l'Espagne ; détruit l'Empire des Maures, qui avoit subsisté pendant plusieurs siecles, ils porterent leurs vûes ailleurs, & formerent de plus vastes projets. Ces grands Princes ennemis du repos & de l'oisiveté, ne s'occupoient jour & nuit qu'à chercher des moyens d'executer les pieux & genereux desseins qu'ils n'avoient conçus, que dans la vûe de procurer le bien des Peuples, & l'avancement de la Religion.

Et de nouvelles Conquêtes.

Après avoir rétabli la tranquillité dans l'Espagne, ils ne voulurent pas passer le reste de leurs jours dans une lâche indolence, & une vie voluptueuse, ni souffrir qu'un si grand nombre de braves Soldats, qui avoient donné tant de preuves éclatantes de leur valeur dans les dernieres Guerres, la laissassent rallentir dans la mollesse, & dans les delices, fruits trop ordinaires de l'abondance & de la prosperité. Ainsi puisqu'il ne restoit plus en Espagne d'Ennemis à combattre, ni de Conquêtes à faire, rien n'étoit plus digne d'eux, que de sortir de leur Pays,

pour aller dans des Terres étrangeres, chercher de nouveaux Royaumes à conquerir, comme il arriva dans ce tems-là. An de N. S. 1492.

Les Espanols se font connoitre par toutes les Parties du monde.

Par ce moyen le nom & la valeur de la Nation Espagnole, toûjours renfermez jusqu'alors dans les bornes de l'Espagne, s'étendirent si loin, qu'on vit leur gloire éclater, non seulement en France, en Italie, en Allemagne, & sur les Côtes de Barbarie; mais encore pénétrer jusqu'aux extrêmitez de l'Univers, de maniere que de l'Orient à l'Occident ils laisserent des traces de leurs Exploits & de leurs Triomphes.

Une foule de grands évenemens se presente à mon esprit; j'entre, si j'ose m'exprimer ainsi, dans une Mer immense, où les plus hardis doivent craindre de s'embarquer; cette entreprise si difficile aux plus grands genies, est sans doute au dessus de mes forces: c'est ce qui m'avoit fait prendre la resolution de finir cette Histoire à la Guerre de Grenade, comme je l'ai marqué dans ma Preface Latine; je regardois comme une témerité de vouloir aller plus avant; il est juste que chacun se mesure soi-même, & sçache proportionnner à ses forces, ou à sa foiblesse, le travail qu'il entreprend: mais sans m'arrêter ici à rapporter les autres difficultez qui se rencontrent dans l'execution d'un si vaste dessein, & que j'ai expliquées au même endroit, des personnes d'un merite distingué m'ont fait changer de pensée, en me representant, que si j'en demeurois à la Conquête de Grenade, je laissois mon ouvrage imparfait; que j'en retranchois les morceaux les plus beaux & les plus curieux; qu'on avoit beaucoup plus d'empressement d'être informé de ce qui s'étoit passé presque de nos jours, & pour ainsi dire, sous nos yeux; qu'enfin ces évenemens encore tous recens, nous interessoient bien davantage, que les faits des tems éloignez, ausquels on ne prend qu'une mediocre part; outre que les choses qui se sont passées depuis la Conquête de Grenade, & le renversement de l'Empire des Maures, sont bien plus glorieuses à la Nation Espagnole; & comme elles ont frayé le chemin à ce haut point de grandeur, de puissance & de majesté où la Monarchie s'est élevée, elles donneroient beaucoup plus de relief à cette Histoire, à la façon des Pieces de Théatre, qui vont toûjours en croissant, & dont le dernier Acte donne plus de grace aux autres parties de l'ouvrage. Animé par ces raisons, ausquelles je ne pouvois resister, je me suis enfin déterminé à continuer mon Histoire jusqu'à la fin du Regne de

An de N. S. 1492.

Ferdinand le Catholique ; & par ce temperament j'ai cru ne choquer perſonne, & ne pouvoir mieux finir, qu'en expoſant aux yeux du Public les évenemens les plus ſinguliers, & les plus étonnans ; les entrepriſes les plus hardies, & les Exploits les plus capables d'immortaliſer les Eſpagnols : car je ne ſçai s'il y eut jamais une Nation, qui en auſſi peu de tems ait fait de ſi grandes choſes, conquis tant de Royaumes, & porté ſi loin les bornes de ſon Empire. (1)

II. Charles VIII. aſpiré au Mariage d'Anne de Bretagne.

Mais avant que de mettre la main à ce dernier trait de mon Hiſtoire, il eſt bon que le Lecteur ſe ſouvienne de ce que j'ai rapporté plus haut, & qu'il rappelle dans ſon eſprit que François II. Duc de Bretagne avoit épouſé la Princeſſe Marguerite fille de Leonor Reine de Navarre, niece du Roi Ferdinand. De ce Mariage le Duc n'avoit point eu d'enfans mâles ; mais ſeulement deux filles, dont l'aînée s'appelloit Anne, & la cadette Iſabelle. Pluſieurs Souverains briguoient l'alliance de ces deux Princeſſes, & particulierement de l'aînée heritiere de ce Duché ; & Charles VIII. Roi de France étoit ſans contredit le plus puiſſant de ceux qui étoient ſur les rangs : rien ne lui étoit plus avantageux que ce Mariage, par le moyen duquel il réüniſſoit à ſa Couronne une belle & riche Province, qui en relevoit, & qui étoit fort à ſa bien-ſéance par le voiſinage de ſes Etats ; ainſi il ne faut pas s'étonner s'il l'emporta ſur tous ſes Rivaux.

Maximilien Roi des Romains prétend au même Mariage.

Cependant Charles VIII. avoit été accordé quelques années auparavant avec Marguerite d'Auſtriche fille de Maximilien Roi des Romains, lequel de ſon côté ſe trouvant veuf par la mort de Marie de Bourgogne ſa premiere femme, prétendoit épouſer la Princeſſe Anne de Bretagne. Le Duc François ſon pere y avoit conſenti ; l'affaire étoit conclue, & les articles reglez. Le Roi de France ne manquoit ni de force, ni d'adreſſe, ni de moyens pour ſupplanter ce Concurrent. La France prit donc les armes, & déclara la Guerre au Duc de Bretagne, ſous prétexte qu'il donnoit retraite dans ſes Etats aux Mécontens de ſon Royaume, & ſur tout à Louis Duc d'Orleans ſon beau-frere, qui avoit épouſé la Princeſſe Jeanne ſa ſœur,

(1) *De ſon Empire.* Mariana veut parler dans cet endroit de la Découverte des Indes Occidentales, où la Nation Eſpagnole porta ſes armes, & fit tant de Conquêtes, s'étant rendue maitreſſe d'un grand nombre d'immenſes Regions, de grands & de vaſtes Empires, d'une infinité d'Iſles conſiderables ; en un mot, de preſque toute l'Amerique, ou au moins de la plus importante, & plus riche partie.

An de N. S. 1492.

Le Duc de Bretagne implore le ſecours de l'Angleterre & de l'Allemagne.

& qui s'étoit retiré pour quelques chagrins particuliers chez le Duc de Bretagne ſon couſin germain. (2)

Ce Duc ſe voyant attaqué par toutes les forces de la France, & n'étant pas en état de reſiſter ſeul à un ſi redoutable Ennemi, eut recours à l'Angleterre, à l'Allemagne, & ſur tout à l'Eſpagne, où il envoya Alain d'Albret pere du Roi de Navarre. Ce Prince flatté de l'eſperance qu'avoit donnée le Duc de Bretagne, de lui faire épouſer la Princeſſe Anne ſa fille aînée, & ſon heritiere, ayant trouvé Ferdinand à Valence, comme je l'ai dit, obtint qu'il envoieroit une puiſſante Flotte, qui s'aſſembleroit à ſaint Sebaſtien, ſous le Commandement de Michel-Jean de Gralla, Catalan, & ſon premier Maître-d'Hôtel.

III.
Les Bretons battus par les François à ſaint Aubin.

La Guerre s'échauffa alors en Bretagne; mais comme ce ſeroit m'écarter de mon deſſein, que de décrire ici ce qui ſe paſſa entre les François & les Bretons dans le cours de cette Guerre; il ſuffit de dire qu'il ſe donna une Bataille generale entre les deux Nations, proche de ſaint Aubin du Cormier, où l'Armées Bretonne fut défaite, & taillée en pieces. Les François victorieux firent un grand nombre de Priſonniers, parmi leſquels ſe trouverent le Duc d'Orleans, le General de la Flotte Eſpagnole, Jean de Châlon Prince d'Orange, fils de la Princeſſe Catherine, ſœur du Duc de Bretagne. Cette Bataille, qui fut une des plus fameuſes de ce tems-là, ſe donna dans le mois d'Août de l'année mil quatre cens quatre-vingt-huit.

Mort du Duc de Bretagne.

La Victoire que les François venoient de remporter, fit bien-tôt changer la face des affaires; le Duc de Bretagne fut obligé de s'accommoder avec le Roi Très-Chrétien, auquel il promit de ne point marier ſes filles ſans ſon agrément, condition que la mort le contraignit d'accomplir, puiſqu'il mourut l'année ſuivante, ſans avoir diſpoſé de ſes deux filles. Le Roi de France, qui de ſon côté s'étoit engagé de relâcher tous les Priſonniers faits à la journée de ſaint Aubin, trouva des prétextes, pour ſe diſpenſer de leur rendre à tous la liberté en même-tems.

Le Duc de Bretagne laiſſa en mourant la Tutele de ces deux

(2) *Son couſin germain.* C'eſt que François II. Duc de Bretagne étoit fils de la Princeſſe Marguerite d'Orleans, laquelle étoit ſœur de Charles Duc d'Orleans, pere de Louis, dont il eſt ici queſtion; ainſi le Duc d'Orleans qui fut depuis Louis XII. Roi de France, & François II. Duc de Bretagne, étoient enfans du frere & de la ſœur.

An de N. S. 1491.

Le Pince d'Orange se rend maître de la personne des deux filles du Duc.

Princesses & la Regence de ses Etats pendant leur minorité au Maréchal de Bretagne, qui avoit du penchant pour Albret, auquel on avoit destiné la Princesse Anne de Bretagne, avant le Traité fait avec la France; mais le Comte de Dunois & le Chancelier de Bretagne lui étoient contraires. Le Prince d'Orange, comme proche parent, (3) se rendit maître des deux Princesses, dans la resolution de les marier comme il le jugeroit à propos.

Le Roi d'Espagne envoie du secours en Bretagne.

Le Maréchal de Bretagne implora le secours de l'Angleterre en faveur de ses Pupilles, & le Prince d'Orange de son côté s'étant adressé au Roi des Romains & à l'Espagne, il lui vint du secours de toutes parts. Ferdinand lui envoya par Mer mille Hommes d'Armes sous le Commandement de D. Pedre Gomez de Satmiento, Comte de Salinas. Ils débarquerent en Bretagne au commencement de l'année mil quatre cens quatre-vingt-dix; mais ils ne rendirent pas de grands secours, à cause des soupçons & de la jalousie qui se mit entr'eux & les Bretons. Outre que d'un autre côté, la Duchesse avoit plus d'inclination pour le Roi des Romains: on negocia ce Mariage, qui fut bien-tôt conclu. D'Albret perdant par là l'esperance d'épouser la Duchesse, & de faire épouser au plus jeune de ses fils la Princesse Isabelle cadete de la Duchesse, qui mourut alors, changea tout à coup de parti, & se déclara pour la France, qui pour l'engager plus fortement dans ses interêts, lui promit l'épée de Connétable, la premiere dignité du Royaume: gagné par des offres si avantageuses, il remit entre les mains des François la Ville de Nantes, où il commandoit, & qui étoit la Capitale de la Province. Depuis ce tems-là, les choses changerent en Bretagne: le Parti de la France devint le plus fort, & cette Cour se vit bien-tôt en état de dispòser à son gré & du Duché, & de la Duchesse.

D'Albret livre la Ville de Nantes aux François.

IV.

Ferdinand rappelle ses Troupes de Bretagne.

Ferdinand voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui de ce côté-là, & que les Troupes qu'il y avoit envoyées, y étoient entierement inutiles, & suspectes aux Bretons, prit la resolution de les rappeller, outre qu'on lui fit esperer la restitution des Comtez de Roussillon & de Cerdagne, suivant la disposition que Louis XI. en avoit laissée en mourant dans son Testa-

(3) *Proche parent.* Le Prince d'Orange étoit neveu de François II. Duc de Bretagne, etant fils de la Princesse Marguerite de Bretagne sœur du Duc: ainsi il n'étoit que cousin germain des deux jeunes Princesses.

ment. Car ce Prince qui apprehendoit extraordinairement la mort, étant devenu fort infirme, avoit fait venir d'Italie saint François de Paule, Fondateur de l'Ordre des Minimes, dans l'esperance que ce grand Saint, dont l'on publioit tous les jours tant de merveilles, lui rendroit la santé, ou lui prolongeroit la vie par ses prieres. Le Roi à sa sollicitation envoya quelque tems avant de mourir l'Evêque de Lombez, & le Comte de Durfois en Roussillon, pour livrer Perpignan entre les mains de Ferdinand. Mais Louis XI. étant mort, sur ces entrefaites, la Cour de France envoya ordre aux Députez de revenir incessamment, sans executer leur Commission. An de N. S. 1492.

La Bretagne se trouvant dépourvûe de secours par la retraite des Troupes Espagnoles, les François prirent le dessus, & devinrent bien-tôt maîtres de la plus grande partie de la Province, & de la personne même de la Duchesse. La Comtesse Anne de Beaujeu, sœur aînée de Charles VIII. & qui avoit la Regence du Royaume, avec une autorité absolue, pendant la minorité du Roi son frere, ménagea avec tant d'adresse, & tant d'habileté l'esprit des Seigneurs Bretons, qu'elle lui fit épouser leur Souveraine, après avoir renvoyé Marguerite d'Austriche, qui lui étoit destinée, & qui étoit déja à la Cour de France. Ce Mariage releva beaucoup le pouvoir de la France, & dissipa tous les troubles dont ce Royaume étoit ménacé. Les François se voyant en repos, & n'ayant plus rien à craindre de ce côté-là, furent bien-tôt en état de former d'autres projets, & de porter leurs armes en Italie : revenons à l'Espagne.

Charles VIII. épouse la Duchesse de Bretagne.

V.

Déclaration de Ferdinand contre les Juifs d'Espagne.

Aussi-tôt que Leurs Majestez Catholiques se virent débarrassées de la Guerre des Maures, Elles prirent la resolution de chasser de leurs Etats les Juifs qui s'y trouvoient établis. En consequence de cette resolution, Ferdinand & Isabelle, qui étoient alors à Grenade firent publier au mois de Mars de l'année mil quatre cens quatre-vingt-douze, une Déclaration, par laquelle on ordonnoit à tous les Juifs d'embrasser la Religion Chrétienne, ou de sortir de tous les Etats qui dépendoient des Couronnes de Castille & d'Arrragon. On leur donna quatre mois pour se déterminer, & l'on permit pendant ce tems-là à ceux qui ne voudroient pas changer de Religion, de vendre leurs biens, & d'emporter leurs effets.

Dès le mois d'Avril suivant, le Pere Thomas de *Torquema-*

An de N.S. 1492.

Nouvelle Déclaration du Grand Inquisiteur.

da, (4) le premier qui a été revêtu de la Dignité de Grand Inquisiteur, fit une autre Ordonnance, par laquelle il étoit défendu à tous les Chrétiens d'avoir aucun commerce avec les Juifs, dès que les quatre mois seroient expirez; de leur fournir ni vivres, ni aucune autre chose necessaire à la vie, avec des menaces très-severes, & des peines très-rigoureuses pour tous ceux qui contreviendroient à la défense.

Les Juifs sortent d'Espagne, & se dispersent de tous cotez.

Ces deux Déclarations firent sortir d'Espagne une multitude infinie de Juifs, qui s'embarquerent en divers Ports, pour aller chercher dans des Terres étrangeres une demeure plus tranquille. Les uns passerent en Afrique, d'autres en Italie; mais le plus grand nombre alla chercher un azile dans le Levant, & dans les Provinces les plus éloignées, où leurs Descendans ont toûjours constamment conservé l'usage de la Langue Espagnole, dont ils se servent encore dans le Commerce, & dans la societé de la vie.

Il en passe beaucoup en Portugal.

Plusieurs se retirerent en Portugal, où ils s'établirent, avec la permission du Roi D. Juan II. qui ne la leur accorda néanmoins qu'à condition que chacun d'eux payeroit au Thrésor Royal huit Ecus d'Or par tête, pour le droit d'établissement; & que dans un certain tems marqué, ils seroient obligez de sortir du Royaume avec tous leurs effets; ou que tous ceux qui après le terme expiré, voudroient rester en Portugal, seroient faits Esclaves; ce qui s'executa rigoureusement. Il y en eut plusieurs qui aimerent mieux demeurer Esclaves, que d'aller chercher encore ailleurs un autre séjour. Mais D. Emmanuel Successeur de D. Juan II. apporta quelque adoucissement aux conditions dures que son Prédecesseur leur avoit imposées; & leur rendit la liberté dès le commencement de son Regne.

Plusieurs blâment la conduite de Ferdinand.

On ne peut sçavoir au juste le nombre des Juifs, qui sortirent de Castille & d'Arragon; la plûpart des Auteurs le font monter jusqu'à cent soixante & dix mille familles; il y en a

(4) *De Torquemada*, ou *de Turre cremata*, qui veut dire en François Tour brûlée; mais en François il n'est gueres connu que sous le nom de *Turre cremata*, Il pourroit être de la Famille du fameux Jean de *Turre cremata*, un des plus célébres Canonistes de son tems, & qui, après avoir été Maître du sacré Palais, fut élevé au Cardinalat par le Pape Eugene IV. l'an mil quatre cens trente-neuf. La ressemblance de noms moins encore en Espagne qu'ailleurs, n'est pas une preuve qu'on soit de la même Famille. Les Religieux en Espagne prennent souvent leur nom de la Ville ou du Bourg d'où ils sont. Comme le Cardinal de ce nom ne l'apris que parce qu'il étoit né dans le Bourg de *Torquemada* du Diocese de Palence.

d'autres

d'autres qui prétendent qu'il y eut plus de huit cens mille ames, nombre si considerable, que la plûpart des Politiques blâmerent la conduite de Ferdinand en cette occasion, & ne purent approuver qu'un Prince qui passoit pour un des plus habiles de son siecle, & des plus éclairez sur ses veritables interêts, fît sortir de ses Etats une Nation si riche, si industrieuse à trouver les moyens d'avoir de l'Argent, & par ce seul endroit si utile à un Roi dans les besoins de l'Etat : avantage dont profiterent les Pays étrangers : car l'on ne sçauroit croire les richesses immenses qui sortirent de l'Espagne avec les Juifs, lesquels emporterent une quantité prodigieuse d'Or, d'Argent, de Pierreries, & de toutes sortes de Marchandises précieuses. An de N. S. 1492.

Quelques-uns se convertissent.

Il est vrai qu'il s'en trouva un assez grand nombre, qui pour n'être pas contraints de se bannir eux-mêmes, & de vendre leurs biens à vil prix, renoncerent au Judaïsme, & reçurent le Baptême. Quelques-uns le firent sincerement, & de bonne foi ; mais la plûpart ne le firent que par grimace, pour s'accommoder au tems, & se servir du masque de la Religion, pour ménager leurs interêts. Ceux-ci ne tarderent pas long-tems à faire voir les sentimens qu'ils conservoient dans le cœur ; & cette Nation toûjours portée au déguisement, & à la fourberie, fit bien-tôt voir ce qu'elle étoit en effet.

VI. Mort du Pape Innocent VIII.

Pendant que tout ceci se passoit en Espagne, le Pape Innocent VIII. mourut à Rome le vingt-cinquiéme de Juillet. Dès le lendemain les Cardinaux se renfermerent dans le Conclave, pour proceder à l'Election de son Successeur.

Pour faire honneur aux Ambassadeurs de Ferdinand, ils leur confierent la garde du Conclave, ainsi qu'aux autres qui avoient déja été nommez pour cette fonction. Le sacré College fut bien aise de donner cette marque de distinction & de confiance à un Prince qui venoit de rendre un si grand service à la Religion. L'un des Ambassadeurs étoit l'Evêque d'Astorga, dont on ne sçait pas le nom ; l'autre l'Evêque de Badajoz, nommé Bernardin de Carvajal, qui va désormais paroître sur la Scene, & devenir célébre par le rolle qu'il y jouera. (5)

(5) *Qu'il y jouera.* Tout cet endroit où il est parlé de la Garde du Conclave que les Cardinaux donnerent aux Ambassadeurs du Roi Ferdinand, n'est pas dans l'edition Espagnole ; mais seulement dans le Latin : néanmoins comme cette marque de distinction est glorieuse au Roi Ferdinand, j'ai cru la devoir mettre : je sçai que Mariana dans son Epître dedicatoire à Philippe III. qu'il a mis dans l'Histoire Espagnole son dernier sentiment, celui auquel il se tient ; mais

An de N. S. 1492.

Election d'Alexandre VI.

Deux jours après que les Cardinaux furent entrez dans le Conclave, on alla au Scrutin pour l'Election d'un nouveau Pape; mais le Conclave se trouva partagé en deux Factions; l'une avoit pour Chef le Cardinal de saint Pierre aux Liens Julien de la Rouere, neveu de Sixte IV. Ce Cardinal d'un genie vaste & ambitieux, auroit été bien aise de faire tomber les Suffrages sur sa personne; (6) mais au cas qu'il ne pût obtenir le Pontificat pour lui-même, il vouloit faire élire le Cardinal de Portugal D. George d'Acosta, se flatant d'être maître des affaires sous un Pape qui lui seroit redevable de son Election. Les Cardinaux Ascagne Sforce, frere du Duc de Milan,& D. Rodrigue Borgia Vice Chancelier de l'Eglise, les plus riches de tout le Sacré College, & les plus puissans, étoient à la tête de l'autre Faction. Mais le Cardinal de Borgia encore plus ambitieux que les autres, sçut si adroitement profiter de la division qui regnoit dans le Conclave, & ménagea si bien les choses, que par ses liberalitez, & par ses brigues, il l'emporta sur ses Concurrens, se fit élire, & prit le nom d'Alexandre VI.

Le Cardinal Sforce est fait Vice-Chancelier de l'Eglise.

Le Cardinal Ascagne Sforce, lui rendit de très-grands services, & contribua plus qu'aucun autre, à son élevation: aussi le nouveau Pape, pour le recompenser, dit-on, lui donna la Charge de Vice-Chancelier de l'Eglise; & dans le premier Consistoire qu'il tint, il donna son Chapeau de Cardinal à D. Jean de Borgia son neveu, Archevêque de Montréal. On fit courir bien des bruits desavantageux à la reputation d'Alexandre VI. mais s'il y en eut quelques-uns de veritables, le dépit que les Italiens eurent de voir un Etranger sur la Chaire de saint Pierre, & la malignité naturelle des hommes qui sont plus portez à croire le mal que le bien, ne contribuerent pas peu à multiplier les crimes qu'on lui impute.

VII.

Origine du Pape Alexandre, & ses enfans naturels.

Alexandre étoit né à Valence en Espagne; son pere s'appelloit Geoffroy Lançol, & sa mere Isabelle de Borgia. Dès qu'il sçut l'élevation de son oncle au Souverain Pontificat, sous le nom de Calixte III. il se rendit à Rome, dans l'esperance d'être promptement élevé au Cardinalat, ce qui arriva bien-tôt après. Pendant son Cardinalat, il eut cinq enfans naturels d'une Dame Romaine nommée Zanozia, ou Vanozia, quatre

peut être que ce qui est dans la Latine ne déplaira pas au Lecteur.

(6) *En sa personne.* Ce fait ne se trouve point encore dans l'Espagnol, mais étant dans le Latin, cette anecdote m'a paru trop curieuse, pour être omise.

fils & une fille, à ſçavoir Pierre-Louis, Céſar, Jean & Geoffroy; la fille s'appelloit Lucrece. An de N. S. 1492.

Ayeul de ſaint François de Borgia.

Comme il s'étoit emparé des Thréſors que Calixte ſon oncle avoit laiſſez en mourant, il étoit devenu ſi riche, qu'il acheta le Duché de Gandie en Eſpagne, & le donna à Pierre-Louis ſon fils aîné. Celui-ci étant mort avant que ſon pere fût élevé au Pontificat, le Duché fut donné à D. Jean de Borgia troiſiéme fils du Cardinal. Ce fut une mortification bien ſenſible à Céſar Borgia, qui ne put voir ſans dépit qu'on lui préferât ſon cadet dans cette occaſion. Le nouveau Duc épouſa, ſelon quelques-uns Marie Henriquez, fille de D. Henri Henriquez, *Majordome-Major*, ou Grand-Maître de la Maiſon de Leurs Majeſtez Catholiques; & de Marie de Luna ſon épouſe; & ſelon d'autres, (7) il eut pour femme Marie d'Arragon, fille naturelle d'Alphonſe II. Roi de Naples. Quoi qu'il en ſoit, le Duc Jean fut pere de François de Borgia, illuſtre par la ſainteté de ſa vie. Il renonça aux grands biens qu'il poſſedoit, & aux Terres conſiderables qu'il avoit heritées de ſon pere & de ſon ayeul, entra dans la Compagnie de Jeſus, & en fut dans la ſuite le troiſiéme Général.

Alexandre donne le Chapeau à Céſar Borgia.

Alexandre VI. fut élevé au Pontificat l'onziéme d'Août; & la Cérémonie de ſon Couronnement ſe fit le vingt-ſeptiéme du même mois. Le même jour il confirma l'érection, qui avoit déja été faite quelque tems auparavant, de l'Egliſe de Valence ſa Patrie, en Metopolitaine, & il donna ce nouvel Evêché à Céſar de Borgia ſon ſecond fils, qui étoit déja Evêque de Pampelune. L'année ſuivante, dans un Conſiſtoire, qui ſe tenoit aux Quatre-Tems de Septembre, il donna le Chapeau à ce nouvel Archevêque de Valence, qu'il fit paſſer pour fils legitime de Dominique Arignano mari de Zanozia.

De quoi n'eſt pas capable un eſprit qui s'eſt une fois livré aux plus violentes, & aux plus infâmes paſſions; l'honneur, la raiſon, l'équité, la conſcience font ordinairement de legeres impreſſions ſur un homme qui a en main les Forces, & l'autorité,& dont l'audace eſt ſoutenue par l'impunité. (8) Mais

(7) *Selon d'autres.* C'eſt le ſentiment de Mariana dans ſon Hiſtoire Latine, je ne ſçai pas pourquoi il a revoqué ſon ſentiment dans ſon Hiſtoire Eſpagnole; c'eſt au moins le ſentiment le plus commun, & même du célébre & illuſtre Auteur de la Vie de ſaint François de Borgia.

(8) *L'impunité.* Cette reflexion, il eſt vrai, n'eſt pas dans l'Eſpagnol, elle eſt dans le Latin; & comme elle me paroit fort à propos dans les conjonctures où l'on ſe trouvoit, je n'ai pas cru de-

An de N. S. 1492.

pour ne point revolter les eſprits, & garder encore quelques meſures, il fit comparoître pluſieurs témoins, qui le ſoutinrent tous avec ſerment, & l'affaire paſſa, ſans que nul des Auditeurs de Rote, ni des Cardinaux, auſquels le Pape avoit communiqué ſa reſolution, eût le courage & le zele de s'y oppoſer, tant étoit grande la corruption de ce ſiecle. C'eſt peut-être ce déreglement monſtrueux qui fut la ſource de tous les malheurs dont l'Egliſe fut affligée quelques années après.

Lucrece de Borgia épouſe le fils aîné du Duc de Ferrare.

Le plus jeune des enfans d'Alexandre, qui s'appelloit Geoffroy, fut fait Prince d'Eſquilache dans l'extrêmité de la Calabre par Alphonſe II. Roi de Naples, en conſideration de quelques Traitez ſecrets que ce Prince fit avec le Pape. Pour Lucrece, elle épouſa d'abord Jean Sforce Seigneur de Peſaro, & en ſecondes nôces D. Louis Alphonſe d'Arragon, fils naturel de D. Alphonſe II. Roi de Naples: mais ce ſecond mari ayant été cruellement maſſacré par Céſar Borgia ſon beau-frere, qui avoit quitté le Chapeau, & ſe faiſoit appeller Duc de Valentinois, Lucrece fut pour la troiſiéme fois mariée à Alphonſe d'Eſt, fils aîné d'Hercule d'Eſt, Duc de Ferrare.

Bernardin de Carvajal fait Cardinal.

Alexandre VI. pendant ſon Pontificat donna le Chapeau de Cardinal à quatorze Eſpagnols, dont un des plus fameux fut Bernardin de Carvajal, homme de merite; mais d'un genie inquiet & turbulent. Il avoit d'abord été Evêque d'Aſtorga, il le fut enſuite ſucceſſivement de Badajoz, de Carthagene, de Siguença, de Plaſencia, (9) & ſe trouvoit alors Ambaſſadeur de Ferdinand à Rome. Sa Promotion fut très-agréable à la Cour d'Eſpagne, tant à cauſe de ſes grandes qualitez, qu'en conſideration du Cardinal de Santangel; D. Juan de Carvajal ſon oncle, un des plus illuſtres Prélats de ſon tems, & dont la mémoire étoit encore en vénération dans l'Egliſe. Ces premiers commencemens du Pontificat d'Alexandre, furent les préſages de bien des maux.

VIII. Troubles en Navarre.

Tout étoit en trouble dans la Navarre; d'un côté Jean Vi-

voir l'omettre: il y a dans ce livre, & dans pluſieurs autres bien des reflexions, ou des faits même, ou des circonſtances, dont les unes ne ſont point dans l'Eſpagnol, ni d'autres dans le Latin. Il faut conſulter les deux Editions, & juger que ſi une choſe que j'aurai miſe, ne ſe trouve point dans l'une des deux Editions, elle ſe trouvera dans l'autre; car je n'ai voulu rien dérober au Lecteur.

(9) *De Plaſencia.* Ce caractere de Bernardin de Carvajal, & ce qui eſt rapporté ici des differens Evêchez par où il paſſa, n'eſt que dans l'Edition Latine. Apparemment Mariana voulut dans l'Eſpagnol ménager les Seigneurs de Carvaja, à qui ſa Compagnie étoit obligée.

comte de Narbonne avoit pris les armes, & faisoit de furieux dégâts dans le Pays. De l'autre côté, le Comte de Lerin Connêtable du Royaume, & toûjours prêt à se soulever contre ses Souverains, faisoit tous ses efforts pour s'opposer aux entreprises du Vicomte. Cet homme factieux & turbulent devenu encore plus fier par les liaisons secretes qu'il avoit avec l'Arragon, se comportoit avec une audace & une insolence, qui le rendoient odieux.

An de N. S. 1492.

Le Vicomte de Narbonne oncle de la Reine de Navarre, & qui prétendoit à cette Couronne, soutenoit qu'on lui avoit fait une injustice manifeste, en lui préferant François & Catherine de Foix, enfans de son frere aîné Gaston de Foix; & il vouloit s'en relever, alleguant que Gaston étant mort du vivant de la Reine Leonor leur mere, & lui se trouvant plus proche d'un degré, que ses neveux, il devoit, selon les Loix & la justice, succeder à la Reine sa mere, préferablement à ceux-ci. Cette fameuse Question du Droit de Representation, avoit été souvent agitée, & jamais n'avoit été clairement decidée, on la remuera encore bien des fois.

Le Vicomte de Narbonne prétend à la Couronne de Navarre.

D'un autre côté, le Connêtable de Navarre, avec ceux de son Parti, brouilloit le Royaume. Il s'étoit rendu maître de la Capitale, & quelque tems après, d'Olite & de plusieurs autres Places, dont il avoit confié la garde à ses amis & à ses Partisans. On eut recours de part & d'autre au Roi d'Espagne, comme à celui qui devoit prendre plus de part & d'interêt que personne, aux affaires de ce Royaume, par les liaisons de parenté qu'il avoit avec ceux qui disputoient la Couronne, & par les anciennes alliances de l'Arragon & de la Navarre. Chacun étoit bien aise d'attirer un si puissant Prince dans son Parti. Ferdinand fit déclarer au Vicomte de Narbonne, que le droit de ses neveux lui paroissant mieux fondé que le sien, il les soutiendroit de tout son pouvoir, & qu'il ne permettroit jamais qu'on entreprît de les dépouiller du Patrimoine de leurs Ancêtres. Voilà quelle fut alors la résolution de Ferdinand.

Le Roi d'Espagne se déclare contre le Vicomte de Narbonne.

Le Vicomte ne se rendit pas à cette décision; il eut recours à la voie des armes; entra avec des Troupes dans le Comté de Foix; se saisit de plusieurs Places, pendant que le Procès se poursuivoit vivement au Parlement de Paris, où il l'avoit évoqué, à cause que cette Principauté est un Fief qui releve de la Couronne de France. Cependant on ne laissa pas de ménager

Le Vicomte de Narbonne entre dans le Comté de Foix.

An de N. S. 1492. une eſpece d'accommodement entre les Parties. Les conteſtations ceſſerent pour un tems, & l'Affaire fut ſurſiſe; mais elle éclata de nouveau quelque tems après.

Le Comte de Lerin quitte la Navarre.

Pour ce qui regarde le Comte de Lerin, dont les uns & les autres demandoient avec une égale ardeur l'éloignement, Ferdinand interpoſa ſon autorité, & obligea le Connêtable à reſtituer toutes les Places dont il s'étoit emparé, & particulierement celle d'Olite; on le contraignit auſſi à ſe bannir pour toûjours de la Navarre ſa Patrie, avec ſa femme, quoiqu'elle fût ſœur naturelle du Roi Catholique, & ſes enfans Louis & Ferdinand. Néanmoins pour conſoler en quelque maniere le Connêtable, le Roi lui donna la Ville d'Hueſcar, dans le Royaume de Grenade, avec le titre de Marquis, outre pluſieurs autres promeſſes avantageuſes. Ferdinand fut bien aiſe de gagner l'affection du Roi de Navarre, & d'avoir occaſion d'appaiſer les troubles du Royaume; mais ces Affaires, qu'on remua de nouveau l'année ſuivante, ne ſe terminerent que trois ans après. Reprenons le cours de notre Hiſtoire.

IX.

Découverte des Indes Occidentales.

L'Entrepriſe la plus mémorable, & la plus avantageuſe qu'aient jamais faite les Eſpagnols, a été la Découverte des Indes Occidentales. Les Anciens avoient autrefois diviſé toute la Terre en trois Parties; mais nos Peres ayant découvert dans le dernier ſiecle, des Terres, des Pays, des Royaumes immenſes, crurent devoir ajoûter une quatriéme Partie du monde aux trois autres qui étoient déja connues. Et comme cette partie, que l'on venoit de découvrir, étoit-elle ſeule auſſi grande que toutes les autres, ils jugerent à propos de lui donner le nom de *Nouveau Monde*, parce que juſques-là il avoit été inconnu à tous les Anciens, qui n'y avoient jamais porté leurs armes. (10) Cette Expedition étoit reſervée à notre ſiecle & à notre Nation, dont elle a immortaliſé le nom. Il faut maintenant expliquer un peu plus au long de quelle maniere cette Entrepriſe s'executa, quels en furent les principaux Auteurs; à quelle occaſion; & enfin avec quel bonheur, & quel ſuccès prodigieux ces hommes intrepides traverſerent des eſpaces immenſes de Mers, & pénétrerent dans ce nouveau & ce vaſte Continent.

(10) *Porté leurs armes.* Tout ce Prélude eſt dans le Latin, quoiqu'il n'y en ait pas un ſeul mot dans l'Edition Eſpagnole. Il ſeroit inutile de rapporter les autres endroits où il y a de la diverſité, il faudra les conſulter à meſure qu'on l'appercevra.

An de N. S. 1492.

Un Vaisseau aborde par hazard à l'Isle de Madere.

Un Navire, on ne sçait pas de quelle Nation, qui étoit allé negocier sur les Côtes d'Afrique, ayant été tout à coup surpris par une violente Tempête, fut emporté par les vents, & aborda heureusement à des Rivages étrangers, & à des Terres inconnues. Le Vaisseau ayant été contraint de rester là quelque tems, pour se radouber, & laisser passer la Tempête, remit à la voile; mais presque tous les Passagers & tous les Matelots étant morts de faim & de miseres dans un si penible trajet, le Maître du Bâtiment vint enfin mouiller à l'Isle de *Madere*, qui appartenoit au Roi de Portugal: il avoit seulement trois ou quatre Compagnons qui lui restoient, & qui ressembloient plûtôt à des cadavres, qu'à des hommes vivans.

X.

Christophle Colomb forme le projet de découvrir les Indes Occidentales.

Christophle Colomb, Génois de Nation, & qui étoit marié en Portugal, se trouva alors à Madere. Ce Génois étoit homme de cœur, entreprenant, & par dessus tout un des plus habiles & des plus experimentez dans l'Art de la Navigation. Il reçut dans sa Maison le Maître du Vaisseau, & ses Compagnons; mais celui-ci étant mort peu de tems après, il laissa à son Hôte les Mémoires qu'il avoit dressez de son Voyage, & les instructions necessaires pour en entreprendre un semblable. Colomb, soit que ces papiers eussent fait impression sur lui, soit par la connoissance qu'il avoit de l'Astronomie, dans laquelle il étoit fort habile; soit, comme quelques autres prétendent, par les avis d'un certain Marc-Paul Medecin de Florence, demeura persuadé qu'audelà de cette vaste Mer, qui borne notre Continent du côté de l'Occident, il y avoit des Terres & des Pays immenses: resolu donc de faire une nouvelle tentative, il entreprit de découvrir ces Regions, jusqu'alors inconnues.

Il le communique aux Rois de Portugal & d'Angleterre qui le méprisent.

Il le fait enfin approuver par le Roi d'Espagne.

Il communiqua d'abord son dessein au Roi de Portugal, & ensuite à Henri VII. Roi d'Angleterre; mais l'un & l'autre traiterent Colomb de visionaire, & ne crurent pas devoir entrer dans un projet de cette consequence, sur les idées d'un Avanturier. Colomb loin de se rebuter, prit le parti de venir en Espagne, & de sonder s'il pourroit y réussir. Il ne fut pas d'abord plus heureux à la Cour de Ferdinand, qu'à celle des deux autres Rois: on ne voulut pas seulement écouter ses propositions; mais après avoir attendu sept ans avec une patience que rien ne rebutoit, il obtint enfin dans le même tems que le Roi achevoit de conquerir le Royaume de Grenade, qu'on équi-

An. de N. S. 1492. peroit trois Vaisseaux, avec lesquels il iroit à la découverte des nouveaux Pays qu'il promettoit. C'est une chose remarquable qu'on ait pû executer une Entreprise de cette nature avec dix-sept mille Ducats, que l'on fut même obligé d'emprunter, à cause que l'Epargne se trouvoit vuide par les frais de la Guerre de Grenade. C'est ainsi que souvent les plus vastes entreprises ont de très-petits commencemens.

XI. Colomb s'embarque pour la Découverte.

Colomb ayant fait équiper au Port de Palos de Moguer dans l'Andalousie, les Vaisseaux qu'on lui avoit accordez, mit à la voile le troisiéme d'Août, & s'engagea sur l'Océan Atlantique: il mouilla d'abord aux Isles Canaries, où il ne demeura pas long-tems; car ayant pris sa route vers le Ponant, il traversa avec une assurance, & une intrepidité merveilleuse cette Mer immense; il eut moins à combattre contre les vents & les flots, que contre ses propres Compagnons. Ceux-ci rebutez d'une si longue Navigation, desesperoient de jamais trouver ce qu'ils alloient chercher; ils s'accusoient d'imprudence de s'être embarquez dans une Entreprise aussi témeraire, que celle-là. On n'entendoit parmi eux que plaintes, que murmures, & que ménaces. Ils vouloient qu'il abandonnât ce dessein chimerique, & qu'il les ramenât en Europe, plûtôt que de les exposer à mourir de faim, ou à être ensevelis dans les Eaux.

Il découvre la Floride, & le Isles Lucayes.

Colomb, sans se rebuter des fatigues, ni des dangers, ne pensoit qu'à calmer l'esprit de ses Compagnons. Enfin poursuivant toûjours sa route, malgré tant d'obstacles, il découvrit dans le mois d'Octobre, plusieurs Isles, qui s'étendoient le long de ces vastes Côtes, ausquelles ils ont ensuite donné le nom de *Floride*. Les Naturels du Pays appellent les Isles *Lucayes*; mais Colomb les nomma les *Isles du Prince*, à l'honneur de Ferdinand.

Il revient en Espagne.

Il s'y arrêta quelques jours, soit pour y prendre des rafraîchissemens, soit pour examiner la nature du Pays, le climat, les richesses, , le genie, les mœurs des Sauvages. Il fit bâtir un petit Fort dans une de ces Isles, pour en prendre possession au nom du Roi d'Espagne; & après y avoir laissé trente-huit de ses Compagnons, sous le Commandement de Diegue d'Arana, il mit dans ces Vaisseaux dix de ces Insulaires, & reprit la route d'Espagne, où on le reçut avec beaucoup de joie, sur tout quand on vit l'Or, les Marchandises précieuses, & les autres

tres

tres richeſſes qu'il avoit apportées, comme les prémices de ſes travaux. An de N. S. 1492.

Le ſuccès de cette premiere tentative encouragea le Roi d'Eſpagne, & ſes Sujets, à pourſuivre avec plus de chaleur l'Entrepriſe commencée : Colomb de ſon côté, ne manqua pas de ſeconder leurs deſſeins ; il ſe remit en Mer, & en differens voyages toûjours également heureux ; il découvrit les années ſuivantes un grand nombre d'autres Iſles, dont les principales, & les plus riches furent *Cuba*, *l'Hiſpaniola*, autrement l'Iſle *Eſpagnole*, appellée depuis *l'Iſle ſaint Domingue*. Il rangea enſuite une grande partie de la Terre-Ferme, & reconnut toutes les Côtes qui ſont entre les deux Pôles, depuis le Détroit de Magellan, juſqu'au Cap de Vacallao ; & dans cette étendue immenſe de Terres & de Mers, qui comprend plus de cinq mille lieues, il dreſſa des Mémoires de ſa route, & des Cartes de tous les Pays, Havres, Rades, Caps, Golphes, & des Fleuves qu'il avoit découvert.

Il fait divers autres Voyages, & toûjours avec ſuccès ; il découvre l'Iſle de ſaint Domingue.

Preſqu'au milieu de ce Continent, les Côtes Orientales & Occidentales, qui s'étendent du Septentrion au Midi, après s'être éloignées les unes des autres, & avoir fait un grand circuit, viennent enfin ſe raprocher, & ſe joignent par une Langue de terre ; de ſorte que depuis le Port *de Nombre de Dios*, qui eſt ſur la Mer du côté de l'Europe, juſqu'à *Panama*, autre Port du côté oppoſé, & ſitué ſur la Mer du Sud ; à peine y a-t il par Terre dix-huit lieues de diſtance, quoique par Mer le trajet ſoit de pluſieurs milliers de lieues. Les Eſpagnols animez par de ſi heureux commencemens, parcoururent avec des travaux & des fatigues incroyables cette vaſte étendue de Mers qui s'étendent vers le Nord ; mais ils ne purent jamais pénétrer aſſez avant pour s'aſſurer, ſi les Indes Occidentales n'avoient point communication par Terre du côté du Nord avec les Indes Orientales, ou ſi elles étoient ſeparées de la Chine & du Japon ſeulement par quelque petit Bras de Mer.

Situation de l'Amerique.

Chriſtophle Colomb mourut l'année de Notre Seigneur mil cinq cens ſix, après avoir immortaliſé ſon nom par tant d'Expeditions également glorieuſes pour lui, & avantageuſes à la Nation Eſpagnole ; on lui rendit de grands honneurs pendant ſa vie, & après ſa mort. Ferdinand le fit Grand Amiral des Indes, & Duc de Veraguas, recompenſes beaucoup au deſſous des ſervices importans qu'il avoit rendus, non-ſeulement

Mort de Colomb.

An de N. S. 1492. à l'Eſpagne, mais encore au reſte de l'Univers.

XII. Differens Voyages dans le Nouveau Monde. Americ découvre le Breſil.

Divers Particuliers entreprirent des Voyages au Nouveau Monde pendant la vie de Colomb, & ſur tout après ſa mort; de ſorte qu'ils découvrirent du côté du Ponant de nouvelles Iſles. Un de ceux qui ſe diſtingua le plus en ces découvertes, fut Americ Veſpuce Florentin : celui-ci ayant équipé quelques Vaiſſeaux, à la ſollicitation d'Emmanuel Roi de Portugal, partit des Ports de ce Royaume l'an mil cinq cens, & découvrit le premier tout le Breſil, qui eſt une des parties les plus conſiderables du Nouveau Monde. (11)

Découverte de la Mer du Sud.

Enfin après que divers Particuliers eurent parcouru toutes les Côtes de la Mer du Nord, Vaſco Nugnez Balboa natif de Badajoz, homme entreprenant, & incapable de ſe rebuter par les difficultez, fut le premier qui découvrit la Mer du Sud l'année mil cinq cens treize, & qui par-là s'étant ouvert une nouvelle route de l'autre côte du Nouveau Monde, en rangea toutes les Côtes Occidentales, & après un tour immenſe, vint heureuſement aborder au Port de *Panama*, & reconnut le fameux Iſthme de Panama, qui ſepare ce Port de celui de *Nombre de Dios*, Découverte infiniment glorieuſe & utile à la Nation Eſpagnole.

XIII. Conteſtation entre les Couronnes d'Eſpagne & de Portugal.

Les Navigations de Colomb & de Veſpuce furent l'origine d'une Conteſtation entre les Rois de Caſtille & de Portugal. Celui-ci prétendoit que toute la Découverte du Nouveau Monde lui appartenoit, par une conceſſion ſpeciale des Souverains Pontifes, & particulierement d'Eugene IV. (12) » Car » pourquoi, diſoit-il, le Roi de Caſtille veut-il uſurper des Pro» vinces qui ne lui appartiennent pas? & qui ont été données à » d'autres. Pourquoi doit-il profiter de l'induſtrie de ſes Voiſins, » & par de nouvelles entrepriſes, leur enlever le fruit & la juſte » recompenſe de leurs travaux & de leurs ſueurs? « Ferdinand de ſon côté, produiſoit en ſa faveur une Bulle d'Alexandre VI. donnée en mil quatre cens quatre-vingt-treize, par laquelle ce Pape, en imaginant une ligne tirée d'un Pôle à l'autre, cent lieues

(11) *Nouveau Monde.* Les Hiſtoriens Portugais jaloux de la gloire d'Americ Veſpuce, veulent ravir à cet Etranger celle d'avoir découvert le Breſil, en donnant tout l'honneur de cette Expedition à Pierre Alvar Capral leur Compatriote; mais les ſentimens des Portugais n'eſt pas celui des meilleurs Auteurs.

(12) *Eugene IV.* Les raiſons qui ſuivent, & dont les Portugais ſe ſervoient pour appuyer leur droit, ſont toutes entieres dans l'Edition Latine, quoiqu'elles ne ſe trouvent pas dans l'Eſpagnole.

au-delà des Isles Hesperides, qu'on nomme aujourd'hui les Isles *du Cap Verd*, avoit accordé aux Espagnols tout ce qu'ils découvriroient du côté de l'Occident, au-delà de cette ligne; & aux Portugais tout le reste. C'est cette fameuse ligne, qu'on appelle *la Ligne de Demarcation:* mais ce même Pape quelque tems après donna une nouvelle Bulle, dans laquelle, pour apporter quelque temperament à sa Concession, il consentoit qu'on tireroit cette ligne trois cens soixante & dix lieues au-delà des points imaginaires, par où devoit passer la premiere, afin que le Bresil nouvellement découvert par les Portugais, se trouvât compris & renfermé dans les bornes de leurs conquêtes. Jerôme Osorio Evêque de Sylves, dans la Vie du Roi Emmanuel, qu'il a écrite, assure que le Meridien formé par cette ligne de *Démarcation*, est plus occidental de trente-six degrez, que le Meridien de Lisbonne. An de N. S. 1492.

XIV. Nouveaux differends sur les Moluques.

Ce second Reglement produisit une nouvelle Contestation: car les Castillans prétendirent que les Isles Moluques, d'où viennent presque toutes les Epiceries étoient situées au-delà de cette Ligne, & par consequent devoient être comprises dans ce qui leur avoit été accordé par le Pape. (13) Les Portugais soutenoient le contraire; car par le moyen des Eclipses de Lune qui est la voie la plus sure pour mesurer la longitude de la Terre: ils avoient remarqué que l'embouchure du Fleuve Indus n'étoit éloignée de Lisbonne que de quatre-vingt-dix degrez de longitude; que de là au Meridien imaginaire, qui passoit par les Moluques, il n'y avoit jusqu'à la derniere de ces Isles que quarante-deux degrez, ausquels, si l'on ajoûtoit les trente-six degrez qui sont au-delà de Lisbonne à l'Occident, & qui font le commencement des Conquêtes de Portugal, on ne trouvoit pas encore les cent quatre-vingt degrez qui ne font que la moitié du globe de la Terre, dont la longitude se divise en trois cens soixante degrez.

Ferdinand de Magailhaens, ou Magellan (14) Portugais,

(13) *Par les Papes.* Il ne m'appartient pas d'entrer dans ces differentes Concessions faites par les Papes aux Rois de Castille & de Portugal, & dans les droits que les Souverains Pontifes avoient de les faire; il falloit bien que les Rois de Castille & de Portugal reconnussent eux-memes ce droit, puisqu'ils s'en servoient pour soutenir leurs prétentions, & autoriser leurs conquêtes.

(14) *Magellan.* Il est plus connu sous le nom de Magellan, que de Magailhaens, & l'on s'exposeroit à n'être pas entendu, si l'on disoit le Détroit de Magailhaens, au lieu de dire de Magellan. Magailhaens est la terminaison Portugaise, & Magellan est la terminaison ordinaire.

An de N. S. 1492.

XV.

Magellan vient s'offrir à Charles-Quint.

mecontent de la Cour de Portugal, qui ne l'avoit pas recompensé autant qu'il croyoit devoir l'être, pour les services considerables qu'il avoit rendus à cette Couronne dans les Indes Orientales, où il avoit demeuré long-tems, quitta le service de son Souverain, & après la mort de Ferdinand *le Catholique*, alla trouver l'Empereur Charles-Quint son petit-fils: après avoir fait voir à ce Prince qu'en suivant une nouvelle route par le Sud, il seroit aisé d'aller aux Moluques; il s'offrit d'executer ce projet, & avec cinq Vaisseaux qu'on lui donna, il partit de Seville l'an mil cinq cens dix neuf. D'abord il toucha aux Canaries, puis poursuivant sa route jusqu'à la vûe du Bresil, il rangea toutes ces Côtes en avançant toûjours vers le Midi; il trouva enfin à cinquante-trois degrez de latitude Meridionale un Détroit ou petit bras de Mer qu'il appella de son nom *le Detroit de Magellan.* A l'entrée de ce Détroit un de ses Vaisseaux alla malheureusement donner contre des Rochers, & se brisa; un autre rebuté d'une si longue & si penible Navigation, mit secretement à la voile, & à la faveur d'une nuit fort obscure, prit la route de Seville, où il arriva. Magellan avec les trois autres Navires qui lui restoient, passa le Détroit. Après plusieurs jours de navigation dans une Mer également vaste & inconnue, il découvrit une Isle nommée Zubu, où ayant mis pied à terre pour y prendre quelques rafraîchissemens; les Sauvages, qui pour mieux tromper Magellan l'avoient invité à un festin, se jetterent sur lui pendant le repas, & le massacrerent avec quelques-uns de ses Compagnons. Ceux qui étoient restez dans le Vaisseaux, voyant qu'ils n'avoient pas assez de cordages, de voiles, ni même de Matelots, pour conduire leurs trois Vaisseaux, en brûlerent un, & avec les deux autres ils arriverent heureusement aux Moluques.

Mort de Magellan qui découvre ce Détroit, ses Compagnons découvrent les Moluques.

Le retour des Compagnons de Magellan en Espagne.

Ayant fait leur charge dans l'Isle de *Tidor*, comme ils se disposoient à s'en retourner chargez des plus fines Epiceries, pour servir de montre en Espagne, & pour faire voir les richesses que l'on pouvoit tirer de ces Isles. Un de leurs Vaisseaux s'ouvrit, & coula à fonds; le seul qui restoit ayant pris une route differente de celle par laquelle il étoit venu, doubla le Cap de bonne Esperance, & arriva à Seville trois ans après en être parti. Ce Vaisseau s'appelloit *la Victoire*, & le Capitaine Jean Sebastien Cano, Basque de naissance, & né dans une

An de N. S 1492

petite Ville nommée *Guettaria*, homme digne d'être connu de la Posterité, pour avoir fait le tour de la Terre avec tant de constance, & un bonheur inoui.

Charles-Quint renonce à la Conquêtes des Moluques.

On voulut les années suivantes tenter deux ou trois fois la même route; mais comme on vit que le profit ne répondoit ni aux dépenses qu'il falloit faire, ni aux fatigues qu'il y avoit à essuyer, on abandonna entierement ce projet, sur tout après que Jean III. Roi de Portugal eut prêté à Charles-Quint trois cens cinquante mille Ducats, à condition que lui & ses Successeurs ne permettroient jamais à leurs Sujets d'aller aux Moluques, & d'y trafiquer, jusqu'à ce qu'on eût rendu fidelement toute la somme prêtée. Ainsi la contestation fut alors terminée à prix d'argent; mais à present que toutes les Espagnes se trouvent réunies à une seule Monarchie, il n'y a plus sur cela de Procès.

XVI.
Découverte du Mexique par Ferdinand Cortez.

Au-delà de l'Isthme de Panama, qui sépare la Mer du Sud de la nôtre; & à la droite de cet Isthme est situé un vaste Pays, qu'on appelle *la nouvelle Espagne*. C'étoit un beau & riche Royaume, dont la Capitale se nommoit *Mexico*. Cette Ville étoit bâtie dans un grand Marais, & environnée de toutes parts d'autres Marais profonds, & dont les guez étoient impraticables. L'Empereur Montezuma, qui regnoit dans ce Royaume nouvellement découvert, étoit le Monarque le plus puissant de toutes ces Contrées barbares; il étoit Souverain de plusieurs grands Royaumes, & il n'y en avoit point dans le Nouveau Monde, dont l'Empire fût d'une plus vaste étendue.

Mort de Montezuma Roy du Mexique.

Ce Prince par une des plus étonnantes catastrophes qui fût jamais, tomba vif entre les mains du fameux Ferdinand Cortez conquerant de la nouvelle Espagne, qui le fit prisonnier dans son Palais l'an mil cinq cens vingt; mais après la mort de cet Empereur, qui par un malheur que l'on ne pouvoit pas prévoir, fut tué d'un coup de pierre par ses propres Sujets, dans le tems qu'il voulut avancer la tête par une fenêtre, pour appaiser une émeute populaire qui s'étoit élevée contre ces nouveaux Maîtres. Les Espagnols ne laisserent pas d'être chassez de la Ville; mais ayant repris courage, & étant revenus charger ces Barbares avec plus de furie, ils en firent un terrible carnage, se rendirent une seconde fois maîtres de Mexico, (15) soumit à Charles-Quint toutes ces vastes Provin-

(15) *Maîtres de Mexico.* Ce fait des Espagnols qui furent chassez de la Ville

An de N. S. 1492. ces, & s'immortalisa par cette Conquête; laissa aux Marquis del Valle ses Descendans & ses Heritiers de grands biens, & une riche Principauté dans ce Royaume de la Nouvelle Espagne.

XVII. Découverte du Perou.

A la gauche de Panama François Piçarro découvrit l'an mil cinq cens vingt-cinq un autre Empire; mais six ans après la Découverte du *Perou*, (car c'est ainsi que se nommoit ce nouveau Royaume) Piçarro ayant fait emprisonner & mourir *Atabalipa*, qui en étoit Empereur, il soumit ce grand Empire à la Couronne d'Espagne. De tous les Pays que l'on a découverts dans le Nouveau Monde, il n'y en a point qui égale le Perou en richesses, & en Mines d'Or & d'Argent. Il y en a tant, & de si abondantes, que la Vaisselle des Maisons particulieres, & jusqu'à la Batterie de Cuisine, tout étoit fait de ces précieux Métaux. Piçarro trouva des dépouilles immenses; mais il ne les partagea pas avec assez de justice & d'égalité entre lui & ses Compagnons. Diegue d'Almagro, qui étoit le plus considerable après lui, & qui avoit le plus contribué à la Conquête du Perou, se crut le plus maltraité dans ce Partage. Voilà quelle fut la premiere source de mésintelligence, & la source de bien des meurtres. Les simples Soldats ne laisserent pas d'avoir chacun pour leur part neuf mille Ducats. Or nous ne voyons dans nulle Histoire que jamais Vainqueur ait fait un si prodigieux butin, après la Conquête des plus puissantes Monarchies. Ils n'étoient que trois cens Soldats qui entreprirent la Conquête du Perou; néanmoins une si petite poignée de Gens vainquit en Bataille rangée plus de cent mille Indiens: il ne faut pas s'en étonner; ces Barbares étoient naturellement timides & lâches, n'ayant point l'usage ni du Fer, ni de la Poudre à Canon & ne se servant dans les Combats que de bâtons & de flêches.

Guerre entre les Espagnols dans le Perou.

L'orgueil & la cruauté sont presque toûjours les Compagnes inseparables de l'abondance. Ce qui se passa après la Conquête du Perou, en est encore une preuve assez sensible. Ferdinand Piçarro frere de François Piçarro, étant informé que Diegue d'Almagro se plaignoit hautement de l'injustice qu'on lui avoit

de Mexico, après la mort du Roi Montezuma, & qui la reprirent une seconde fois, après avoir fait un grand carnage des Mexicains, étant marqué positivement dans le Latin, & se trouvant conforme à ce qui en est rapporté dans l'Histoire particuliere de la Conquête du Mexique, ne doit pas être retranché du Texte, quoiqu'il ne soit point dans l'Edition Espagnole.

faite dans le partage du butin, & qu'il ménaçoit d'en tirer raison, le prévint en l'assassinant. Un fils naturel d'Almagro, que celui-ci avoit eu d'une Indienne, & qui s'appelloit D. Diegue, entra dans la Maison où François Piçarro demeuroit à Lima, & le poignarda lui-même, pour venger la mort de son pere. L'attentat étoit énorme, & il étoit dangereux de le laisser impuni; c'est pourquoi le Gouverneur Christople Vaca de Castro, & Gonsalve Piçarro, autre frere de François, s'unirent ensemble. On en vint aux armes; chacun de son côté rassembla des Troupes; mais enfin Diegue d'Almagro fut battu, & tué dans le Combat. An de N. S. 1491.

Gonsalve devenu insolent par cette Victoire, & par les Trésors immenses qu'il possedoit, ne voulut pas recevoir les ordres de la Cour d'Espagne, & entreprit de se faire Souverain. Il étoit difficile de soumettre, & de ranger à son devoir un homme riche & puissant, qui par ses liberalitez avoit attiré la plûpart des Espagnols dans ses interêts, & qui étoit dans un Pays si éloigné de l'Espagne. Charles-Quint informé des troubles & de la division qui regnoit dans le Perou, y envoya d'abord Blasco Nugnez Vela avec le titre de Viceroi, pour réduire les Rebelles: mais ceux-ci par un nouvel attentat, se saisirent de la personne du Viceroi, & le firent mourir.

Gonsalve Piçarro se revolte contre Charles-Quint.

La Cour de Madrid voyant que la force & la violence étoient plus capables d'aigrir le mal que d'y remédier, ne crut pas devoir davantage commettre l'autorité Royale; elle eut donc recours à l'artifice & à la ruse; & pour ne pas effaroucher les Rebelles; elle envoya le Licentié Pedre de la Gasca, quoiqu'il fût Ecclesiastique, & du Conseil General de l'Inquisition. Celui-ci par adresse trouva moyen de se saisir de Gonsalve Piçarro, & des autres principaux Chefs de la Revolte; leur fit faire leur Procès; & les ayant fait executer publiquement pour servir d'exemple; il eut le bonheur, d'éteindre la revolte, & de rétablir dans le Perou une parfaite tranquillité. Le Licentié revint ensuite en Espagne, où il eut d'abord l'Evêché de Palence, puis fut transferé à celui de Siguença, où il vêcut jusqu'à une extrême vieillesse, avec une haute reputation de sagesse & de probité, sans avoir pensé à s'enrichir dans son Voyage du Perou.

Gonsalve Piçarro & les Chefs de la Revolte sont punis.

Ferdinand Piçarro, qui de trois freres restoit le seul, fut long-tems Prisonnier en Espagne, avant que Gonsalve se revoltât

Ferdinand Piçarro Prisonnier en Espagne.

An de N. S. 1492.

dans le Perou : il en étoit parti pour venir rendre raison de sa conduite, & se justifier du meurtre qu'il avoit commis dans la personne d'Almagro ; car cet Assassinat avoit été la premiere source de tous ces troubles : ainsi la Justice Divine tira une vengeance éclatante de la mort injuste que l'on avoit fait souffrir à l'Empereur Atabalipa ; elle n'épargna aucun de ses Meurtriers ; les Trésors qu'ils avoient injustement amassez, furent bien-tôt dissipez ; & le Ciel vengeur de l'innocence, leur fit porter à tous la peine que méritoit leur insatiable avarice, & leur barbare cruauté.

XVIII. Description des mœurs des Americains.

Tout étoit bizarre & extraordinaire dans ces nouveaux Pays, & dans les Peuples qui les habitoient ; les mœurs, le genie, les usages, les Coutumes, les Loix, la Langue & la Religion des Indiens n'avoient nul rapport avec les autres Peuples de l'Univers : il y a une multitude infinie d'especes d'animaux & d'oiseaux, dont la figure & la varieté des couleurs ont quelque chose de curieux, & qui fait plaisir à voir : les poissons, les arbres, les fleurs, les plantes, tout y est different de ce que nous voyons en Europe.

Maniere de naviger & de s'habiller.

Les Peuples ignoroient toutes nos Sciences, & ne se servoient point de caracteres pour écrire, ce qui étoit un défaut bien considerable. Ils n'avoient ni poids, ni mesures, ni l'usage de la monnoie pour le Commerce ; ils ne sçavoient ce que c'étoit que bâtir des Vaisseaux avec leurs voiles, leurs cordages, leur gouvernail, & les autres choses dont nous nous servons dans la construction des nôtres ; ils navigeoient seulement avec des Barques faites d'un seul tronc d'arbre qu'ils creusoient, & qu'ils appelloient *Canoas* ; (16) ils n'avoient ni lin, ni laine, ni soie pour s'habiller ; ils se servoient de coton, que le Pays produit en abondance, & dont ils faisoient de la toile ; mais sans s'amuser à la teindre de differentes couleurs ; ils n'avoient

(16) *Canoas.* De la maniere dont s'explique Mariana, il semble que ce mot *Canoas* est le même dont les Peuples de l'Amerique se servoient, pour appeller leurs petites Barques : néanmoins il n'y a pas d'apparence que tous les Peuples de l'Amerique, dont les Langues étoient si nombreuses, & si variées, fussent toutes convenues de donner le même nom à cette espece de Barque. Il y a bien plus d'apparence que ce terme est purement Espagnol, & qu'ils l'appliquerent à toutes ces Barques composées d'un tronc d'arbre creusé ; & c'est de là peut être qu'est venu le nom de *Canot*, qui est à present le nom commun de toutes ces Barques, non seulement de l'Amerique, mais de tous les autres Peuples de l'Afrique & des Indes Orientales. On donne aussi le meme nom à ces petites Chaloupes qui servent dans les Vaisseaux sur l'Ocean, & que l'on nomme Esquifs sur la Mediterranée.

l'usage ni du fer, ni des armes, ni des autres instrumens qui se font de ce métal. An de N. S. 1525.

Leur maniere de vivre.

Comme la Terre ne produit point de froment, ils ignoroient l'art de faire des Moulins pour le moudre, ni même pour broyer leur maiz, qui est le grain dont ils se nourrissent communément. L'usage de l'huile & du vin leur manquoit, quoique le Pays produisit de lui-même des raisins; mais ils faisoient divers autres breuvages, dont ils se servoient dans leurs festins, & dont ils s'enyvroient; car ces Peuples sont extraordinairement adonnez à l'yvrognerie: quoiqu'ils pussent avoir du suif & de la cire, ils ignoroient l'art de les mettre en œuvre; ils n'avoient point de bêtes de charge, & l'usage des chariots & des litieres leur étoit entierement inconnu.

Leurs Sacrifices & leur Polygamie.

Dans les Sacrifices qu'ils offroient à leurs fausses Divinitez, ils immoloient des hommes, & ordinairement leurs Esclaves & les Prisonniers de Guerre: ils en égorgeoient quelquefois un si grand nombre, qu'on assure comme un fait constant, que dans la seule Ville de Mexique on sacrifioit plus de vingt mille de ces Victimes, dont ils mangeoient ensuite la chair sans horreur. La Polygamie étoit en usage parmi eux, & même la Sodomie, tant ces Peuples étoient livrez aux plus abominables passions; leur maniere de s'habiller étoit assez differente, néanmoins la plûpart alloient tous nuds.

Les Chrétiens les convertissent.

Les momens marquez par la Divine Providence pour le salut de ces Barbares, arriverent enfin. Ce fut pour eux une faveur bien particuliere, que de les reduire sous la puissance des Chrétiens; quoique Dieu par des ressorts qui nous sont inconnus, leur fournît avec profusion l'Or, l'Argent, & tous les Trésors si capables d'irriter la cupidité des hommes, & se servît de la passion, & du crime des uns pour sauver les autres. Après tout le bonheur de connoître le veritable Dieu, & de vivre en societé, ne doit point faire regreter aux Indiens leur criminelle & sauvage liberté.

XIX.

Les Espagnols découvrent le Chili & le Paraguay.

Dans la suite les Espagnols ayant continué leurs Voyages par la Mer du Sud, découvrirent le *Chili*, où ils trouverent des Peuples bien differens des autres Indiens; car ceux-là étoient braves, guerriers, & difficiles à subjuguer. Quelque tems après, on découvrit encore au-delà du Bresil & de la grande Riviere *de la Plata*, les nouveaux Pays du *Paraguay* & du *Tucuman*, qui s'étendent jusqu'au Détroit de Magellan.

An de N. S. 1525.

Les Isles Philippines.

On connut aussi en differens Voyages, & à diverses occasions les Isles Philippines, qui ne sont pas fort éloignées de la Chine, & ausquelles les Espagnols donnerent ce nom, à cause de Philippe II. Roi d'Espagne. L'Adelantade Michel Lopez de Legaspi conquit l'Isle de Luzon, qui est la plus grande de toutes, avec la Ville de Manile, Capitale de cette Isle. Cette Conquête se fit le dix-huitiéme de Mai de l'année mil cinq cens soixante & douze.

Et le nouveau Mexique.

Enfin l'année mil cinq cens quatre-vingt-dix-huit, il partit du Mexique, ou de la Nouvelle Espagne, un bon nombre de Soldats Espagnols sous le Commandement de D. Juan d'Ognate, pour aller conquerir le Nouveau Mexique. Cette Province est à trente degrez de latitude Septentrionale, & presque sous le même parallele, qu'une partie de l'Espagne: la Terre est très-fertile; les Peuples sont les plus polis des Indes; leurs Maisons ont quelquefois jusqu'à six à sept étages, & assez de rapport aux nôtres. Dès le tems d'Hernand Cortez, les Espagnols avoient eu quelque connoissance de ces vastes Contrées, & on avoit fait diverses tentatives pour y pénétrer; mais comme la Conquête de la Nouvelle Espagne avoit paru plus importante, on avoit negligé celle-ci. Le Capitaine Gaspar de Villagra, qui y eut beaucoup de part, l'a décrite, en Vers Castillans.

La Découverte de l'Amerique a-t-elle été utile à l'Espagne ?

Il seroit assez difficile de décider, si la Découverte des Indes Occidentales a été plus avantageuse, que préjudiciable à l'Espagne; car si la Conquête de ces nouveaux Royaumes; si leurs richesses & leurs Trésors immenses nous ont apporté de grands biens; il faut aussi convenir qu'ils ont causé de grands maux: nos forces sont considerablement affoiblies, soit parce qu'elles se trouvent répandues en une infinité d'endroits, soit par le nombre prodigieux d'hommes, qui attirez par les Trésors étonnans que ce Nouveau Monde renferme, sont sortis d'Espagne, & qui l'ont rendue presque deserte. Ainsi nous sommes à present contraints d'attendre de ces Terres étrangeres la meilleure partie de la subsistance que nous tirions avec assez d'abondance de nos propres Terres par le soin que nous avions de les cultiver, & nous sommes obligez pour vivre de dépendre des vents & des flots; le Prince n'en est pas plus riche, par la necessité où il est de faire des dépenses incomparablement plus grandes, pour fournir de toutes parts aux besoins de l'Etat,

An de N. S. 1492.

qui augmentent à proportion de ſon étendue ; le Peuple même n'en devient que plus lâche, & plus effeminé par le luxe & le faſte, les délices & les plaiſirs qui l'amolliſſent, & qui le corrompent.

XX. Charles VIII. Roi de France entreprend la Conquête du Royaume de Naples.

Charles VIII. Roi de France avoit une paſſion extrême d'entreprendre la Conquête du Royaume de Naples ; ſa jeuneſſe le rendoit plus ſuſceptible des impreſſions que lui donnoient ſes Courtiſans & ſes Miniſtres, qui pour mieux faire leur Cour ne cherchoient qu'à flatter la paſſion d'un jeune Souverain. Charles, malgré la délicateſſe de ſa complexion, & la mauvaiſe éducation que le feu Roi Louis XI. ſon pere lui avoit donnée, ne manquoit point de courage ; outre le droit & les prétentions legitimes qu'il croyoit avoir à la Couronne de Naples. Il avoit des Troupes, de l'Argent & tout ce qui étoit neceſſaire pour executer cette Entrepriſe.

On nomme des Commiſſaires pour la reſtitution du Rouſſillon.

Il n'y avoit que deux choſes qui fuſſent capables de l'arrêter, d'un côté il devoit apprehender le reſſentiment de Maximilien Roi des Romains, à qui il avoit enlevé le Duché de Bretagne, & dont il avoit renvoyé honteuſement la fille, avec laquelle il avoit été accordé. D'un autre côté, le Roi d'Eſpagne avoit des liaiſons ſi étroites avec le Roi de Naples, qui étoit de la Maiſon d'Arragon, qu'il y avoit à craindre que Sa Majeſté Catholique ne prît la défenſe d'un Prince de ſa Maiſon ; & ſous prétexte de réünir à la Couronne d'Arragon les Comtez de Rouſſillon & de Cerdagne, qui en avoient autrefois été démembrez, n'entreprît de porter lui-même la Guerre en France. Comme la réünion du Rouſſillon étoit le prétexte le plus ſpecieux, Charles VIII. reſolut de ſe mettre en repos de ce côté-là ; & crut que l'unique parti étoit de ménager un accommodement avec l'Eſpagne. On nomma de part & d'autre des Commiſſaires qui devoient s'aſſembler ſur les Frontieres des deux Etats, pour regler les Conditions du Traité, & terminer à l'amiable la reſtitution des deux Comtez, que la France retenoit depuis long-tems en engagement pour une ſomme conſiderable que les François avoient autrefois prêtée aux Rois d'Arragon Prédeceſſeurs de Ferdinand.

Ferdinand & Iſabelle partent de Grenade.

Comme l'envie de terminer cette affaire étoit égale des deux côtez, Ferdinand & Iſabelle crurent devoir s'approcher du lieu des Conferences, pour preſſer la concluſion. Ils partirent de Grenade dès le commencement du mois de Juin, &

An de N. S. 1492.

prirent en diligence la route d'Arragon, après avoir laissé dans leur nouvelle Conquête D. Ignigo Lopez de Mendoze Comte de Tendilla, auquel on avoit donné le Gouvernement du Château de l'*Alhambra*, & le Titre de Generalissime dans le Royaume de Grenade. Le Prince de Castille, les Infantes, & presque tous les Grands suivirent Leurs Majestez.

XXI. Ils revoquent un des principaux Privileges de Sarragosse, & le rétablissent.

Elles arriverent à Borgia sur les Frontieres de l'Arragon & de la Navarre. C'étoit là que toutes les Villes associées depuis quelques années, pour reprimer les brigandages & maintenir la tranquillité publique dans leur Territoire, envoyoient leurs Députez, pour rendre compte de la maniere dont elles s'étoient comportées dans leur Association. Dès que cette affaire eut été vuidée, on se rendit sans differer à Sarragosse, où l'on ôta aux Habitans le pouvoir de nommer les Jurats, & les autres Officiers de la Regence, suivant l'ancienne Coutume ; & l'on regla que la Cour seule en auroit le choix & la nomination ; mais ce Reglement ne subsista pas long-tems.

Un fou attente à la vie de Ferdinand, & le blesse legerement.

La Cour se rendit ensuite à Barcelonne au mois d'Octobre. Il arriva dans cette Ville un accident, qui pensa jetter l'Espagne dans la consternation ; mais qui n'eut cependant aucune suite fâcheuse. Ferdinand avoit coutume de donner pour le moins un jour chaque semaine Audience publique à ses Sujets, pour écouter leurs plaintes, & leur rendre justice. Un Vendredi septiéme de Decembre, l'Audience fut un peu plus longue qu'à l'ordinaire, & comme le Roi sortoit de la Salle pour se retirer dans son Appartement, un certain homme nommé Jean Canamarès, Catalan d'origine, & né à Remensa, trouva le moyen de s'approcher du Roi sans être apperçu, & tirant un poignard qu'il tenoit caché, il lui en porta un coup qui par bonheur ne le blessa que legerement au dessous de l'oreille. La Ville & la Cour furent également consternées de cet Attentat. On se saisit aussi-tôt de l'Assassin ; on le mit à la question, pour le contraindre à déclarer ses Complices, & les auteurs du Parricide ; mais comme on vit que c'étoit un fou, qui n'avoit resolu d'assassiner le Roi, que parce qu'il avoit rêvé, qu'après sa mort il lui succederoit à la Couronne. On se consola d'autant plus aisément, que la blessure du Roi se trouva peu dangereuse. La folie de l'Assassin ne l'exempta pas du supplice : il fut tenaillé vif, & après sa mort, son corps fut brûlé, & les cendres jettées au vent.

Cependant on négocioit le Traité entre les Rois de France & d'Espagne : les Commissaires & les Chefs de cette importante Négociation étoient Louis d'Amboise Evêque d'Albi, pour la France ; & D. Juan Coloma Secretaire d'Etat, pour l'Espagne. Les Conferences commencerent d'abord à Figueras, sur les Frontieres du Lampourdan & du Roussillon ; mais elles furent ensuite transferées à Narbonne, où on les continua. Enfin le dix-huitiéme de Fevrier de l'année mil quatre cens quatre-vingt-treize, les articles furent arrêtez du consentement mutuel des deux Partis : 1°. Que la Paix seroit rétablie entre la France & l'Espagne : 2°. Qu'il y auroit une Ligue offensive & défensive entre les deux Rois envers tous, & contre tous, à la reserve de Sa Sainteté : 3°. Que le Roi Catholique ne pourroit marier les Infantes ses filles avec aucun Prince, sans la participation & l'agrément du Roi très-Chrétien ; que de son côté la France restitueroit au Roi d'Espagne les Comtez de Roussillon & de Cerdagne ; & que l'on en retireroit incessamment les Garnisons Françoises.

An de N. S. 1492. XXII. Paix concluë entre la France & l'Espagne.

An de N. S. 1493.

La France fut bien aise par là d'attirer l'Espagne dans ses interêts : cependant l'execution du Traité ne laissa pas d'être differée : la France fut encore quelques mois, avant que d'évacuer les Places dont elle étoit en possession : il se rencontre toûjours dans les grandes affaires de nouvelles difficultez qu'on n'a pû prévoir, & les Princes ne se dessaisissent pas aisément de ce qu'ils ont entre les mains.

La France restituë à l'Espagne le Roussillon & la Cerdagne.

Il ne restoit plus au Roi de France qu'à s'accommoder avec Maximilien d'Austriche. Le Traité fut enfin conclu, après bien des contestations. Charles rendit à Maximilien la Princesse Marguerite sa fille, qui jusques là étoit demeurée en France ; on lui rendit aussi le Comté d'Artois, qui devoit servir de dot à cette Princesse ; on lui donna aussi des assurances pour la restitution du Comté de Bourgogne, & d'une partie du Duché, dont la France s'étoit toûjours emparée par précaution, & qu'elle retenoit malgré les oppositions du Roi des Romains. Il y avoit long tems que cette affaire étoit sur le tapis ; mais elle n'avoit pû être vuidée, & la France n'avoit jamais voulu consentir à cette restitution.

XXIII. Accommodement entre Maximilien Roi des Romains & Charles VIII, Roi de France.

Dans le tems qu'on négocioit cette affaire, Frederic pere de Maximilien, étoit accablé de vieillesse, & fort tourmenté par un horrible cancer, qui lui vint à la jambe. Comme tous

Mort de l'Empereur Frederic, auquel Maximilien succede.

An de N.S. 1493.

les remedes étoient inutiles, on fut contraint de lui couper la jambe : il en mourut le dix-neuviéme du mois d'Août, & par sa mort, Maximilien son fils, qui étoit déja Roi des Romains, lui succeda à l'Empire, & à tous ses Etats.

Louis Sforce obtient de Maximilien l'Investiture du Milanois.

Louis Sforce Duc de Bari, & oncle de Jean Galeas Duc de Milan, aveuglé par son ambition, & par le desir de se rendre maître de ce Duché & des Etats de son neveu, fit proposer au nouvel Empereur d'épouser Blanche-Marie Sforce, sœur de Jean Galeas, à laquelle on donneroit en mariage quatre cens mille Ecus d'Or, à condition que de son côté, Sa Majesté Imperiale s'obligeroit de donner au Duc de Bari, & à ses Successeurs l'Investiture du Duché de Milan : ce qui jetta l'Italie dans une terrible confusion ; mais ce qu'il y eut de plus infâme, & ce qui fait connoître la trahison & la perfidie de Louis Sforce, c'est qu'il engagea même le Duc de Galeas son neveu, contre lequel se trâmoit cette honteuse Négociation, à servir de Caution pour cette somme envers Maximilien. Le prétexte dont on se servit pour faire consentir l'Empereur à un Traité si injuste fut, que ni François Sforce, ni Jean Galeas son fils n'avoient jamais obtenu des Empereurs l'Investiture de ce Duché.

XXIV. Les François évacuent, & restituent le Roussillon.

Pendant tous ces mouvemens, le Roi Catholique étoit toûjours resté en Catalogne, & dans l'Arragon, en attendant l'execution du Traité fait avec la France : ce qui fut enfin terminé le mois de Septembre : car les François évacuerent toutes les Places qu'ils occupoient dans les Comtez de Roussillon & de Cerdagne ; ils en retirerent les Garnisons qu'ils y avoient, & ces Comtez furent remis entre les mains de Ferdinand, qui les réünit à sa Couronne. Tout le monde fut surpris de la conduite des François en cette occasion : les plus sages condamnerent hautement ce Traité. Tous les Historiens étrangers, & particulierement les François ne peuvent se taire sur cet article, ni s'empêcher d'accuser la Cour de France d'avoir quitté le certain, pour l'incertain : plusieurs même accusent l'Evêque d'Albi de s'être laissé gagner par l'Or d'Espagne.

XXV. Situation de l'Isle de Cadix.

Pendant que Ferdinand étoit occupé à recouvrer les Comtez de Roussillon & de Cerdagne, il eut encore le bonheur de réünir à sa Couronne l'Isle de Cadix, dont la situation & le climat sont très-agréables ; tous les environs extraordinairement fertiles ; mais dont la possession est infiniment avan-

tageuſe à l'Eſpagne par ſon Commerce, & par le concours des Nations étrangeres qui y abordent de toutes parts, à cauſe de la bonté de ſon Port, un des plus beaux qui ſoit dans l'Univers.

An de N. S. 1493.

Ferdinand la réünit à ſa Couronne.

Le Roi de Caſtille Henri IV. avec ſa prodigalité ordinaire, avoit gratifié de cette Iſle D. Jean Ponce de Leon Comte d'Arcos, avec le Titre de Marquis de Cadix. A la mort du Marquis, arrivée quelques mois après la Conquête de Grenade, le Roi ôta à D. Rodrigue Ponce, petit-fils de D. Jean, l'Iſle de Cadiz qu'il réünit à la Caſtille, & pour dédommagement lui donna la Ville de Caſares en Afrique, avec le Titre de Duc d'Arcos, recompenſe bien au-deſſous de ce qu'on lui ôtoit; mais qui peut reſiſter au Souverain?

Conquête de l'Iſle de Palme dans les Canaries.

Environ ce même tems Alphonſe de Lugo, que Ferdinand avoit envoyé pour conquerir l'Iſle de Palme, une des Canaries, s'en mit en poſſeſſion au nom de leurs Majeſtez Catholiques: cette Conquête ne couta pas beaucoup, & ne revolta Perſonne.

XXVI.
Fedinand entreprend de réunir à ſa Couronne les trois Grands-Maîtriſes.

Mais rien ne fut plus conſiderable, que la réünion des Grands-Maîtriſes des trois Ordres Militaires de Caſtille, à cette Couronne: ce qui arriva cette même année. Les Chevaliers de ces trois Ordres Militaires, étoient tous illuſtres par leur naiſſance, leurs richeſſes, leur zele, leur valeur; ils avoient rendu de très-grands ſervices à l'Eſpagne & à la Religion; après l'heureux ſuccés de la Guerre de Grenade, comme on ne crut plus avoir rien à apprehender du côté des Maures, on ne ſe mit plus en peine de ces Chevaliers, & pour recompenſer les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat & à la Religion, on ne chercha qu'à les affoiblir, & à les ruïner.

Le pouvoir & l'autorité des Grands-Maîtres.

Il eſt vrai qu'ils étoient exempts de la Juriſdiction Royale: d'ailleurs le pouvoir & l'autorité des Grands-Maîtres, leurs richeſſes immenſes, & le nombre de leurs Vaſſaux donnoient de grands ombrages à la Cour, & ne les rendoient quelquefois que trop redoutables à leurs propres Souverains.

Le Pape Innocent VIII. abolit par une Bulle les trois Grands-Maîtriſes.

Pour remedier à ces deſordres, le Pape Innocent VIII. fit une Bulle expreſſe, par laquelle il accorda l'Adminiſtration de ces Grands-Maîtriſes au Roi Catholique D. Ferdinand. Cette Bulle fut expediée ſur la fin de l'année mil quatre cens quatre-vingt-ſept, dans le tems que mourut D. Garcie de Padilla, Grand-Maître de Calatrava, auquel les Chevaliers de cet Or-

An de N. S. 1493.

dre ne donnerent point de Successeur. D. Alphonse de Cardenas, Grand-Maître de saint Jacques, étant venu à mourir la même année, le Roi en vertu de la même Bulle, se mit aussi en possession de la Grand-Maîtrise de cet Ordre. Il ne restoit plus que celle de l'Ordre d'Alcantara, qu'il réünit à son Domaine l'année suivante : car on trouva moyen d'engager D. Juan de Zugniga, Grand-Maître d'Alcantara, à se démettre de sa Dignité en faveur du Roi, qui de son côté lui fit donner l'Archevêché de Seville, & que le Pape quelques années après éleva au Cardinalat, à la priere, & à la nomination du Roi Catholique. Par ce moyen ce Prince demeura seul Grand-Maître de ces trois Ordres Militaires, si fameux autrefois en Espagne, & il en eut la Jurisdiction & l'autorité sur les Chevaliers pendant sa vie, aussi-bien que l'Administration de tous leurs biens. Mais le Pape Alexandre par un nouveau Privilege associa au Roi Ferdinand, la Reine Isabelle son épouse dans cette Administration, avec le droit de succeder, si son époux venoit à mourir.

Le Pape Adrien accorde à Charles-Quint le droit de presenter aux Evêchez d'Espagne.

Pour comble de grace, le Pape Adrien accorda à l'Empereur Charles-Quint, qui avoit été son Disciple, & auquel il étoit redevable de son Pontificat, & aux Rois d'Espagne ses Successeurs, non-seulement le droit de presenter à tous les Evêchez d'Espagne, au lieu qu'auparavant ils se donnoient seulement à la priere de ses Prédecesseurs; mais encore l'Administration perpetuelle des trois Grands-Maîtrises : faveur très-singuliere très-remarquable, & qui ne se retractera, selon toutes les apparences, jamais.

XXVII.
Antoine de Nebrixa rappelle en Espagne le goût des Sciences.

Ce fut au Cardinal Jean de Zugniga nouvel Archevêque de Seville, auparavant Grand-Maître d'Alcantara, qu'Antoine de Nebrixa, qui étoit déja entré à son service, dédia son Dictionnaire Espagnol & Latin. Celui-ci mérite bien un éloge particulier dans les Histoires d'Espagne, soit pour avoir inspiré aux Espagnols du gout pour les belles Lettres, & pour la pureté de la Langue Latine; soit par le grand nombre de sçavans Ouvrages, qu'il a laissez à la Posterité. Il a sur tout composé en Latin l'Histoire de la Guerre de Grenade, & de celle de Navarre, qui arriva quelques années après. Néanmoins on remarque dans ces deux Histoires, moins de politesse & d'élegance pour la diction, que d'exactitude & de sincerité.

Cette année fut fatale à beaucoup de Grands Seigneurs; car la

mort

mort de D. Henri Guzman Duc de Medina Sidonia, de D. Pedre Henrique Adelantade d'Andaloufie, & de D. Pedre Ferdinand Velafco Connétable de Caftille, fuivit de près celle du Marquis de Cadix, & du Grand-Maître de faint Jacques. Le Duc de Medina Sidonia laiffa pour Heritier de fon Duché D. Juan de Guzman fon fils. Bernardin de Velafco, qui fucceda au Connétable de Caftille fon pere, fut marié à Jeanne d'Arragon fille naturelle du Roi Ferdinand.

An de N. S. 1493. Mort de plufieurs Grands Hommes.

XXVIII. Etat & tranquillité de l'Italie.

L'Italie (17) jouiffoit d'une tranquillité parfaite; une longue Paix y avoit ramené les richeffes & l'abondance; elle étoit le centre des Sciences & des beaux Arts; tous les Souverains dont elle fourmille, fi j'ofe m'exprimer ainfi, étoient unis entre eux, foit par des alliances qu'ils avoient contractées enfemble, foit par des Traitez particuliers; & tous vivoient dans une étroite intelligence avec les Republiques & les autres Villes libres, lors qu'une Guerre longue & opiniâtre, qui s'éleva tout à coup du côté d'où on l'attendoit le moins, vint troubler ce repos, qu'elle avoit tant d'interêt de conferver.

Charles VIII. en trouble la Paix.

Il n'y eut rien dans ce fiecle de plus mémorable, ni de plus funefte à l'Italie, & même à l'Europe, dont elle troubla la tranquillité, que la Guerre de Naples entreprife par Charles VIII. Roi de France avec tous les préparatifs, dont nous avons déja parlé. Mais pour mieux entendre ce que je vais raconter, il fera bon de reprendre les chofes de plus haut.

XXIX. Jeanne Reine de Naples adopte Louis Duc d'Anjou.

Urbain VI. avoit appellé autrefois de Hongrie Charles Prince de Duras, & l'avoit engagé à paffer en Italie, pour s'oppofer à Jeanne Reine de Naples, qui favorifoit l'Election de Clement VII. Concurrent d'Urbain. Pendant ce grand Schifme, qui partagea fi long-tems tout le monde Chrétien, & qui ne s'éteignit qu'après bien des peines & des foins, cette Princeffe fe voyant attaquée par Charles, appella auffi-tôt à fon fecours Louis Duc d'Anjou, le plus jeune des fils de Jean I. (18) Roi de France; l'adopta pour fon fils, & le déclara fon Heritier

(17) *L'Italie.* Tout ce petit Prélude par rapport à la fituation où fe trouvoit l'Italie, lorfque Charles VIII. Roi de France entreprit la Conquête de Naples, n'eft à la verité que dans l'Edition Latine, & ne fe trouve point dans l'Efpagnole; mais il me femble qu'il n'eft point hors de propos, & que rien n'eft plus propre à difpofer à ce qui doit fuivre.

(18) *Jean I.* C'eft proprement Jean II. fils de Philippe de Valois, que quelques Auteurs étrangers ont accoutumé cependant d'appeller Jean I. parce qu'ils ne mettent point au nombre des Rois de France le jeune Prince Jean fils de Louis Hutin X. du nom Roi de France, parce qu'il ne vêcut que quelques jours.

An de N. S. 1493. présomptif, & son Successeur à la Couronne de Naples, dans la vûe de tirer de France un secours capable de tenir tête à son Ennemi; mais les mesures & les esperances de cette Princesse lui furent inutiles, ayant perdu & la vie, & son Royaume.

Un autre Louis Duc d'Anjou, fils de celui-cy, fit long-tems la Guerre à Ladislas, qui avoit succedé à Charles de Duras; mais ce jeune Duc d'Anjou ne fut pas plus heureux que son pere. Quelques années après, le Pape Martin V. appella en Italie le petit-fils du premier Duc d'Anjou, qui s'appelloit Louis, comme son pere & son ayeul, pour détrôner *Jeanne II.* ou *la Jeune* Reine de Naples, sœur du Roi Ladislas, Princesse aussi décriée que la premiere par ses débauches & son libertinage scandaleux. Louis chassa du Royaume Alphonse Roi d'Arragon, que cette Reine avoit d'abord adopté, dont elle s'étoit repentie dans la suite, par les ombrages qu'elle avoit conçus de ce Prince.

Le dernier Duc d'Anjou étant mort sans enfans, eut pour Successeur dans son Duché, & dans ses prétentions sur le Royaume de Naples, le Duc René, que le Roi d'Arragon combattit avec tant de succès, qu'il le contraignit de se retirer en France.

Jean Duc de Lorraine chassé de Naples.

Jean Duc de Lorraine, & fils de René Duc d'Anjou, ralluma la Guerre dans le Royaume de Naples: car les Barons & les principaux Seigneurs de ce Royaume s'étant soulevez contre Ferdinand fils d'Alphonse, appellerent le Duc à leur secours: celui-ci profitant d'une si heureuse conjoncture, poussa d'abord assez vivement Ferdinand. Néanmoins il fut vaincu, & contraint, aussi-bien que le Duc René son pere, d'abandonner l'entreprise de Naples. Ensuite les Catalans ayant pris les armes contre Jean Roi d'Arragon leur Souverain, frere du feu Roi Alphonse, le Duc de Lorraine, que les Rebelles avoient choisi pour Chef, se mit à leur tête. Mais ce Prince étant mort sans enfans à Barcelonne, dans le fort de la Guerre Civile, Charles son neveu, & fils de son frere, succeda aux Etats du Duc René son oncle. Charles laissa par son Testament Louis XI. Heritier de ses droits, ne croyant pas René Duc de Lorraine son neveu, assez fort pour faire valoir ses prétentions sur le Royaume de Naples, & pour en chasser les Arragonnois. Voilà quelle fut la source de la fameuse Guerre de Naples.

An de N. S. 1493. XXX.

Louis Sforce Duc de Bari usurpe la Regence du Duché de Milan.

Il y eut cependant encore une seconde raison après la mort de Galeas Sforce Duc de Milan, qui avoit été assassiné par ses Sujets : Louis Sforce Duc de Bari son frere s'étoit emparé de la Regence, sous prétexte que Jean Galeas son neveu, & fils du feu Duc, étoit encore trop jeune pour gouverner par lui-même cet Etat. Louis Sforce Administrateur du Duché de Milan, avoit épousé Beatrix d'Est, sœur d'Hercule d'Est Duc de Ferrare. D'un autre côté, D. Alphonse Duc de Calabre, fils de Ferdinand Roi de Naples, étoit marié avec Hipolite Sforce sœur de Louis Sforce. De ce Mariage étoient sortis deux enfans, D. Ferdinand, qui fut Roi de Naples, après la mort de son ayeul, & l'abdication de son pere ; & Isabelle, qui épousa Jean Galeas Sforce legitime Duc de Milan.

On engage le Duc de Calabre à se déclarer contre Louis Sforce.

Isabelle Princesse d'un genie & d'un courage beaucoup au-dessus de son sexe, & qui avoit deux enfans, voyant son mari dépouillé de ses Etats, écrivit au Duc de Calabre son pere, pour l'engager à le rétablir dans l'Heritage de ses Ancêtres. Elle lui representa qu'il étoit aisé de voir que Louis, homme artificieux, ne cherchoit que des prétextes pour se maintenir dans le Duché, le garder pour lui, & en dépouiller son neveu, qui en étoit le legitime Heritier ; que ce seroit une tache honteuse à la Maison d'Arragon de souffrir plus long-tems une si injuste usurpation ; que les Peuples, dont il étoit haï, ne manqueroient pas de se déclarer contre lui, dès qu'ils se sentiroient appuyez par une Puissance étrangere ; qu'enfin cette Entreprise étoit digne du courage & de la justice des Princes de la Maison d'Arragon.

Louis Sforce implore le secours du Roi de France.

Louis Sforce, pour conjurer cet orage, dont il étoit ménacé, eut recours à la ruse & à l'artifice : il envoya secretement des personnes de confiance à Charles VIII. Roi de France, jeune, brave, ambitieux, & qui aimoit la gloire, auquel il écrivit, pour l'engager à entreprendre la Conquête du Royaume de Naples. Sforce lui promettoit tous les secours necessaires pour cette Expédition, & l'assuroit du succès, & de la Victoire ; il lui representoit, que le tems étoit enfin venu de faire revivre & valoir ses droits & ses prétentions sur cette Couronne, de se venger de la Maison d'Arragon, qui l'avoit injustement usurpée sur la Maison d'Anjou.

Les Seigneurs Napolitains sollicitent Charles VIII. de passer à Naples.

Estienne du Vair Senêchal de Beaucaire, & Guillaume Briçonnet Evêque de saint Malo, qui étoit Surintendant des Fi-

An de N. S. 1493. nances, appuyoient de tout leur credit les ſollicitations de Sforce. De Vair avoit élevé Sa Majeſté Très-Chrétienne, qui ne ſe contentoit pas de lui faire part de tous ſes deſſeins & de tous ſes ſecrets, mais qui n'entreprenoit rien ſans ſes avis & ſes conſeils. Pluſieurs Seigneurs Napolitains, que la cruauté & les violences de Ferdinand Roi de Naples, avoient obligé de ſe bannir eux-mêmes de leur Patrie, ne contribuerent pas peu à preſſer une Entrepriſe, à laquelle on n'étoit déja que trop porté. Antonel & Bernardin de San Severin, Princes de Salerne, & de Biſignano, étoient les Principaux de ces Illuſtres Bannis.

Ces Seigneurs mécontens de la France, s'adreſſent à Ferdinand.

Ces Seigneurs, comme l'aſſure Philippe de Commines, furent d'abord aſſez bien reçus en France; on les écouta; on les plaignit; & l'on ſembla vouloir les rétablir, & les venger; mais dans la ſuite les effets ne répondirent pas aux paroles, & la Cour de France ne les traita pas, comme ils l'avoient eſperé: à peine leur donna-t-on ce qui étoit neceſſaire pour leur ſubſiſtance; ainſi après avoir eſſuyé bien des rebuts indignes des perſonnes de leur Naiſſance, ne voyant plus rien à eſperer du côté de la France, & ayant jetté les yeux ſur tous les Princes dont ils pouvoient attendre quelque protection; ils eurent recours à l'Eſpagne, & liberaux d'un bien qui ne leur appartenoit pas, ils offrirent la Couronne de Naples à Ferdinand, dont le droit paroiſſoit mieux fondé, que celui des Bâtards de ſa Maiſon, qui la portoient.

Ferdinand refuſe les offres.

Mais ce Prince trop éclairé ſur ſes veritables interêts, pour ſe laiſſer éblouir par des offres chimeriques, ſentit bien qu'il n'y avoit pas grand fonds à faire ſur les aſſurances, & ſur les promeſſes des Mécontens; que le zele y avoit moins de part, que le chagrin; qu'ils avoient plus en vûe leurs interêts particuliers, que le bien de l'Etat; & qu'enfin ils ne manqueroient pas de prendre le parti de ceux qui ſe mettroient le plûtôt en devoir de venger leur querelle. Ainſi le Roi, ſans vouloir s'embarraſſer dans cette Guerre, ne penſa quà chercher les moyens de détourner le Roi Charles de l'Entrepriſe d'Italie. Mais Charles s'étoit trop avancé pour reculer. Ainſi comme on ne vit plus nulle eſperance de Paix; on ne ſongea de part & d'autre qu'à ſe diſpoſer tout de bon à la Guerre, & chacun chercha de ſon côté des ſecours étrangers.

XXXI. Ligue de Charles VIII. avec Sforce.

Le Roi de France & Louis Sforce ſe liguerent avec preſque tous les autres Princes d'Italie, à l'exception des Florentins,

qui prirent d'abord le parti des Arragonnois. Les Venitiens, suivant leur coutume, demeurerent neutres, & se contenterent d'être spectateurs. An de N. S. 1493.

Quoique le Pape Alexandre VI. marquât au commencement beaucoup d'éloignement pour le Roi de Naples, dont il étoit mécontent; néanmoins l'esperance dont on le flata, de faire succeder ses enfans à la Couronne, outre les Pensions qu'on lui promit, lui firent bien-tôt changer de sentiment en faveur de ceux dont il esperoit de plus grands avantages, & ausquels il croyoit avoir plus d'obligation, sans se mettre en peine des engagemens qu'il avoit pris avec la France.

Le Pape se déclare pour le Roi de Naples.

D'un autre côté, les Rois de Naples ne demeuroient pas oisifs: ils mirent tout en œuvre pour se bien défendre, & solliciterent toutes les Puissances étrangeres d'accourir au secours de l'Italie, que l'on vouloit asservir.

Ils envoyerent sur tout une Ambassade en Espagne, pour solliciter le Roi Catholique de se déclarer contre la France, & pour lui représenter que le Roi de Naples étant un Prince de sa Maison, son cousin germain & son beau-frere, il ne pouvoit se dispenser de prendre sa défense; que le malheur de l'un entraîne en quelque maniere la honte de l'autre; que si les liens du sang & de l'amitié ne sont pas capables de l'ébranler, elle ne doit pas être insensible à ses propres interêts; & que la Sicile n'étoit pas en sureté, si les François se rendoient maîtres de Naples; qu'il est aisé de prévenir un malheur, & d'éviter un orage quand il ne gronde que de loin; mais dès que le nuage est crevé, & la foudre tombée, rien souvent n'est capable de reparer les dommages qu'elle a causez; & que les remedes qu'on veut y apporter arrivent alors trop tard.

Le Roi de Naples envoie une Ambassade en Espagne.

XXXII.

Quelque pressantes que fussent les sollicitations des Ambassadeurs de Naples, rien ne fut capable d'engager Sa Majesté Catholique à rompre avec la France. Ferdinand auroit bien souhaité secourir les Rois de Naples ses Alliez, & qui étoient Princes de son Sang. Il étoit trop éclairé pour ne pas voir la solidité des raisons que lui avoient representées leurs Ambassadeurs, & il n'ignoroit pas qu'il étoit lui-même interessé à leur défense; mais le souvenir du Traité conclu tout recemment avec la France, & le serment solemnel qu'il avoit fait de l'observer,

Le Roi d'Espagne differe de prendre le parti du Roi de Naples.

An de N.S. 1493.

le retenoient, & l'empêchoient de déclarer la Guerre à Charles VIII.

Il envoie des Ambassadeurs à Rome & en France.

Il se contenta donc d'envoyer à Rome Garcilasso de la Vega, homme habile, prudent, souple, adroit, persuasif, intriguant, que rien n'étoit capable d'intimider. Il avoit ordre d'assûrer le Pape, que le Roi Catholique conservoit toûjours de la bonne volonté pour le Roi de Naples, & de fortifier Sa Sainteté dans la resolution qu'il avoit prise de veiller à la fureté de l'Italie, qui dépendoit de la conservation de Naples. Il dépêcha au même tems en France D. Alphonse de Sylva frere du Comte de Cifuentes & Grand-Clavere (19) de Calatrava, avec ordre d'employer toute son habileté, pour détourner le Roi Très-Chrétien de l'Entreprise de Naples, & pour lui déclarer, que s'il ne vouloit pas abandonner ce Projet, l'Espagne seroit obligée de prendre parti pour des Princes, ausquels Elle devoit s'interesser.

An de N. S. 1494.

XXXIII. Mort de Ferdinand Roi de Naples, le Duc de Calabre son fils lui succede.

Tout ceci se passa au commencement de l'année mil quatre cens quatre-vingt-quatorze, lorsque Ferdinand & Isabelle, qui jusques-là étoient toûjours demeurez en Arragon, partirent de Sarragosse, prirent la route de Tordesillas, & de là passerent à Vailladolid, & à Medina d'el Campo. Là ils reçurent la nouvelle de la mort de Ferdinand Roi de Naples, qui déceda le vingt-cinquiéme de Janvier, dans une extrême vieillesse, & dans l'inquiétude du succès qu'auroit la Guerre, dont ses Etats étoient ménacez. Malheureux d'un côté, pour avoir attiré par ses violences une si furieuse tempête sur ses Peuples; mais en même-tems heureux, de n'avoir pas vû le renversement d'un Royaume, que ses Ancêtres lui avoient laissé si riche & si florissant. Alphonse Duc de Calabre son fils, qui lui succeda, ne fut ni plus agréable, ni plus cher à ses Sujets, que le feu Roi son pere: il se fit couronner par le Cardinal Jean de Borgia, que le Pape Alexandre son oncle avoit envoyé à Naples, avec la qualité de Legat *à Latere*, pour feliciter le nouveau Roi sur son avenement à la Couronne.

XXXIV. Le Pape accorde à Ferdinand les Décimes.

Ce Pape par une Bule expresse, accorda cette même année à Leurs Majestez Catholiques, & aux Rois d'Espagne leurs Suc-

(19) *Grand Clavere.* J'ai déja expliqué ailleurs quelle Dignité c'étoit dans les Ordres Militaires d'Espagne, que celle de *Claviger*, ou de *Clavero.* Ainsi il seroit inutile de le repeter encore ici.

ceſſeurs, la troiſiéme partie des Décimes Eccleſiaſtiques, non-ſeulement dans les Royaumes de Caſtille & de Leon, mais encore dans le Royaume de Grenade, nouvellement conquis; à condition que cet argent ne ſeroit employé qu'à faire la Guerre aux Infideles.

An de N. S. 1494.

Differends entre les Caſtillans & les Portugais pour les Indes, ſont terminez.

Comme il y avoit toûjours des differends entre les Couronnes de Caſtille & de Portugal, au ſujet des Découvertes nouvelles que ces deux Nations faiſoient tous les jours, dans les Indes Orientales & Occidentales, on nomma de part & d'autre des Commiſſaires, qui s'aſſemblerent à Tordeſillas, pour regler ces differends. On fit enfin un Reglement le ſeptiéme de Juin, par lequel on demeura d'accord que les Conquêtes des Eſpagnols du côté de l'Occident, ne commenceroient qu'à trente-ſix degrez au-delà du Meridien de Liſbonne; & que les Portugais ſeroient maîtres de tout ce qu'ils découvriroient depuis cette Ligne imaginée, en prenant vers l'Orient.

Et pour l'Afrique.

Il n'y avoit gueres moins de diſpute entre ces deux Couronnes, par rapport aux Conquêtes que les deux Nations pouvoient faire en Afrique. C'eſt pourquoi on regla dans les mêmes Conferences, que les Portugais auroient droit de conquerir le Royaume de Fez; & les Caſtillans celui de Tremecen: mais comme on ne détermina point de Ligne particuliere, pour regler les limites de ces Conquêtes: ce fut une nouvelle ſource de querelles & de differends.

XXXV.
Le Roi de France aſſemble ſes Troupes à Lion.

Cependant le Roi de France raſſembloit avec une diligence extrême ſes Troupes pour l'Expedition de Naples, reſolu de paſſer lui-même en Italie. Les Troupes avoient ordre de ſe trouver à Lion, qui étoit le Rendez-vous general de l'Armée, & où l'on devoit attendre que les neiges, dont les Alpes ſont couvertes, fuſſent fondues, & que la Saiſon ouvrît les Paſſages, & permît à l'Armée Françoiſe de ſe mettre en marche, & de traverſer ces penibles défilez. Julien de la Rouere, Cardinal de ſaint Pierre aux Liens partit d'Oſtie, où il avoit été contraint de ſe retirer pour ſe mettre à couvert des ménaces du Pape Alexandre irrité contre lui; & ſe rendit à Lion auprès de Sa Majeſté Très-Chrétienne, pour l'animer à pourſuivre ſon Entrepriſe.

L'Ambaſſadeur d'Eſpagne ne peut détourner le Roi de France.

D'un autre côté, D. Alphonſe de Silva, ſuivant les ordres du Roi Catholique ſon Maître s'étoit auſſi rendu à la Cour de France pour détourner Charles VIII. de cette Expedition, &

An de N. S. 1494.

pour lui representer les ſuites fâcheuſes de cette Guerre, dans laquelle les Puiſſances voiſines ne manqueroient pas d'entrer, pour ne point voir la ruïne de l'Italie, dont ils avoient interêt de conſerver la tranquillité; mais les prieres de l'Ambaſſadeur vinrent trop tard; les choſes étoient trop avancées, pour pouvoir reculer avec honneur.

Charles VIII. part pour l'Italie.

Le Roi ne penſa plus qu'à regler les affaires de ſes Etats; & après avoir laiſſé Pierre Duc de Bourbon ſon beau-frere, Regent du Royaume pendant ſon abſence, il partit de Lion un Mardi vingt-deuxiéme de Juillet à la tête de ſon Armée compoſée de vingt mille hommes d'Infanterie, & de cinq mille Chevaux, tous gens d'élite : il étoit ſuivi d'un nombre infini de Volontaires, & de toute la Nobleſſe de ſon Royaume : il emprunta beaucoup d'argent des plus riches Seigneurs de ſa Cour; outre cela un Banquier Génois lui prêta cent cinquante mille Francs, ſomme peu conſiderable pour de ſi vaſtes projets. Le Ciel applanit toutes les difficultez, & rend tout aiſé à ceux qu'il favoriſe; tout réuſſit mal, & devient impoſſible à celui, contre lequel il ſe déclare : c'eſt ce qui arriva dans cette rencontre.

XXXVI. Le Roi Naples met une Flotte en Mer, & envoie une Armée dans le Milanois.

Le Roi Alphonſe, qui ne penſoit qu'à détourner la tempête, chercha les moyens d'éloigner la Guerre de ſes Frontieres, & d'arrêter le premier feu des François, en leur donnant de l'occupation dès leur entrée en Italie. Dans ce deſſein il fit armer une puiſſante Flotte ſous le Commandement du Prince Frederic ſon frere, & l'envoya dans la Riviere de Gennes, (20) pour ravager toute la Côte, & pour enlever, s'il le pouvoit, la Ville même à Sforce ſon Ennemi, qui s'en étoit rendu maître. En même-tems il fit marcher Ferdinand Duc de Calabre ſon fils, jeune Prince de grande eſperance, avec de bonnes Troupes, vers le Duché de Milan, pour y porter la Guerre; mais la fortune ſembla prendre plaiſir à traverſer les deſſeins d'Alphonſe.

Deſcription de la Riviere de Gennes.

Le Prince Frederic fit peu de choſe ſur Mer avec ſa Flotte, après l'embouchure (21) de la Riviere de Magra, qui ſepare

(20) *De Gennes.* On donne à toute la Côte Maritime de Gennes depuis la Toſcane, tout le long de cette Republique, juſques vers la Provence, le nom de la Riviere de Gennes : ainſi ce n'eſt pas une Riviere particuliere.

(21) *Après l'embouchure.* Mariana retranche de ſon Edition Eſpagnole toute cette deſcription de la Riviere de Gennes, qui ſe trouve dans ſon Edition Latine : cette Deſcription néanmoins ne laiſſe pas d'être très-utile, & même ne-

la

An de N. S. 1494.

la Toſcane de la Ligurie. Il y a deux Golphes aſſez étroits, & qui ne s'avancent pas beaucoup dans les Terres; ſur le bord du premier Golphe, & du côté de l'Orient, on trouve le Château & le Port de *Lerice*; de l'autre côté vis-à-vis de Lerice, étoit ſituée l'ancienne Ville de *Luna*, qui a été détruite, & auprès des ruines de laquelle on a bâti la Ville & l'Evêché de *Sarzana*. C'eſt là qu'eſt le Promontoire, qu'on nomme à preſent *Porto-venere*, appellé ainſi d'une Iſle qui étoit autrefois conſacrée à Venus, au milieu du Golphe, que les Italiens nomment *Golfo della Spezzia*, eſt une Ville de même nom, fameuſe par les Vins exquis qu'elle produit. *Seſtri di Levante* eſt ſur le ſecond Golphe, qui a la Ville de Gennes à l'Occident, & le Port de Lerice à l'Orient; elle eſt preſqu'à une diſtance égale de ces deux Villes. D'un côté eſt Port-Dauphin, appellé *Porto-Fino*, à l'extrêmité du Golphe eſt *Rapallo*, qui n'étoit pas beaucoup fortifiée en ce tems-là, & qui n'eſt éloignée de Gennes que d'environ vingt milles.

Frederic eſt obligé de ſe retirer à Naples avec ſa Flotte, ſans avoir rien fait.

Frederic ayant paru ſur cette Côte avec la Flotte qu'il commandoit, voulut faire une tentative ſur Porto-Venere; mais n'ayant pû réuſſir, il alla attaquer Rapallo, qu'il ſurprit, & qu'il emporta: il ne garda pas cette Place long-tems. Les Genois & les Suiſſes étant accourus, la reprirent preſque auſſi-tôt; & ayant fait main-baſſe ſur la Garniſon que les Napolitains y avoient laiſſée, Frederic fut obligé de remener ſa Flotte dans le Royaume de Naples.

Le Duc de Calabre eſt obligé de retourner ſur ſes pas.

Ferdinand ne fut pas plus heureux ſur Terre, que ſon oncle ſur Mer: car d'Aubigni, qui commandoit un Détachement des Troupes du Milanois & de France, s'étant avancé pour lui fermer les paſſages, le contraignit de ſe retirer: ce qui l'obligea d'aller à Rome, pour tâcher d'obtenir du Pape quelque ſecours contre l'orage prêt à fondre ſur toute l'Italie.

XXXVII. Charles VIII. paſſe les Alpes.

Cependant Charles VIII. continuoit ſa marche, & s'avançant à grandes journées paſſa les Défilez du Mont Cenis, arriva heureuſement le neuviéme de Septembre à Aſt, qui étoit l'entrée du Milanois. Cette Ville appartenoit au Duc d'Orleans, qui avoit ſuivi le Roi, & qui prétendant avoir des droits legitimes ſur le Duché de Milan, (22) ſe flattoit de rentrer

ce[illegible], pour donner une connoiſſance du Pays.

(22) *De Milan*. Mariana pouvoit avoir quelque vûe particuliere, en retranchant dans ſon Edition Eſpagnole ce qu'il avoit mis dans la Latine des droits;

An de N. S. 1494.

dans le Patrimoine de Valentine Visconti son ayeule, que les Sforces avoient autrefois injustement usurpé : il étoit resolu de profiter des conjonctures que la fortune pourroit lui presenter dans le cours de cette Guerre, pour se mettre en possession de ce beau Duché ; ce qui fut une nouvelle source d'ombrage & de division entre Sforce & les François.

L'Ambassadeur d'Espagne se retire à Gennes.

D. Alphonse de Sylva Ambassadeur d'Espagne accompagnoit Charles dans sa marche ; mais on le regardoit cependant de mauvais œil à la Cour & dans l'Armée ; on ne cherchoit qu'à le chagriner, & on le traitoit même d'une maniere qui ne convenoit gueres au caractere dont il étoit revêtu ; jusques-là qu'étant arrivé à Vienne en Dauphiné, le Roi lui fit dire que sa présence étoit désormais inutile, & qu'il pouvoit se retirer ; mais D. Alphonse dissimuloit tout, & ne faisoit pas semblant de s'appercevoir des mauvais traitemens qu'il étoit obligé d'essuyer. Néanmoins l'Armée étant arrivée à Ast, & les Marêchaux des Logis n'ayant point marqué de logement pour lui, ni pour ceux de sa suite, l'Ambassadeur fut contraint de quitter l'Armée, & de se retirer à Gennes.

XXXVIII. Sforce prend ombrage des François.

Il traita avec Louis Sforce qui commençoit à se repentir d'avoir attiré les François en Italie, dans la crainte d'être lui-même enveloppé dans la ruine de l'Italie. Alphonse de Sylva (23) informé des dispositions favorabes où étoit Sforce, crut ne devoir pas laisser échaper cette occasion de traverser les desseins des François, & de les brouiller avec Sforce, il lui écrivit donc secretement, pour redoubler encore ses ombrages, & lui fit proposer de rompre, & de s'unir avec les Espagnols, pour maintenir le Roi de Naples sur son Thrône.

Et prend le parti de se liguer contre eux avec l'Espagne,

Comme Sforce chanceloit déja ; l'offre que lui fit l'Ambassadeur de faire épouser à son fils aîné une des filles du Roi Catholique, acheva de le déterminer. Comme cette alliance flattoit la vanité & l'ambition de Sforce, il prit dès-lors la resolution de changer de parti ; mais croyant devoir encore dis-

du Duc d'Orleans sur le Milanois. L'Espagne, qui étoit en possession du Milanois, n'avoit pas interêt qu'on fit voir les droits legitimes que Louis XII. & la France ont sur ce beau Duché : c'étoit déja trop que cela eût passé dans le Latin.

(23) *Alphonse de Sylva.* Quelque dessein qu'ait eu Mariana dans tout le cours de ce Livre d'omettre tant de petits détails de circonstances vraies, & de reflexions judicieuses, par rapport aux Guerres de Naples, qu'il a mis si exactement dans l'Edition Latine : cependant comme ces Anecdotes sont très-veritables, & très-curieuses, & ces Reflexions très-à propos, j'ai cru ne les devoir pas supprimer.

ſimuler, il ſe rendit à Aſt, pour feliciter le Roi de France, auquel il remit la ſomme d'Argent ſtipulée par ſon Traité pour le payement de l'Armée Françoiſe. An de N. S. 1494.

XXXIX. Charles VIII. arrive à Pavie.

Le Roi laiſſa à Aſt le Duc d'Orleans, qui prétendoit profiter du voiſinage du Duché de Milan, pour s'en rendre maître; & s'étant mis en marche avec ſon Armée, il prit la route de Pavie, où il trouva Jean Galeas Duc de Milan, épuiſé par une longue maladie, & à l'extrêmité. Comme le Roi & le Duc étoient couſins germains, (24) Sa Majeſté alla lui rendre viſite.

Mort de Jean Galeas Duc de Milan.

Mais Jean Galeas mourut le vingt-uniéme d'Octobre, peu de tems après le départ de l'Armée Françoiſe pour Plaiſance. On vit après ſa mort des marques aſſez évidentes de poiſon: il eſt certain du moins que le ſoupçon d'avoir fait mourir le neveu, après lui avoir enlevé ſes Etats, rendit l'oncle extrémement odieux.

Louis Sforce va ſe faire couronner à Milan.

Le Duc mourut à Pavie le même jour que Charles VIII. entra dans Plaiſance, où Louis Sforce voulut l'accompagner; mais ayant ſçu la mort de ſon neveu, il prit auſſi-tôt congé de Sa Majeſté, & ſe rendit à Milan, où il ſe fit proclamer Duc, avec les ceremonies accoutumées; il en prit les marques ſans y trouver nulle oppoſition: car on ne trouve que trop de lâches Flateurs, qui applaudiſſent aux injuſtices des Souverains. Cependant le feu Duc ſon neveu avoit laiſſé en mourant un enfant de cinq ans nommé François, qui devoit être ſon Succeſſeur, outre deux filles, & la Ducheſſe ſon épouſe qui étoit enceinte. Que le deſir de regner eſt une cruelle paſſion! Elle étouffe tous les ſentimens de la nature & de la Religion; on lui ſacrifie & ſa gloire, & ſa conſcience.

Il mande la mort de ſon neveu au Roi de Naples.

Louis écrivit le même jour qu'il fut couronné à tous les Princes ſes alliez, pour leur notifier ſon élevation; il eut même l'audace d'écrire à Alphonſe Roi de Naples, beau-pere de Galeas, pour lui faire part de la mort de ſon gendre; il l'avertiſ-

(24) *Couſins germains.* Parce qu'ils étoient tous deux fils des deux ſœurs, filles de Louis Duc de Savoie, & d'Anne de Chypre ſon épouſe. Louis XI. Roi de France ayant épouſé Charlotte de Savoie, qui etoit l'aînée; & Galeas Marie Sforce Duc de Milan, ayant épouſé Bonne de Savoie, qui étoit la cadette: Ainſi Charles VIII. étant fils de Louis XI. Roi de France, & de Charlotte de Savoie; & le Duc de Milan etant fils de Galeas Marie Sforce Duc de Milan, & de Bonne de Savoie, ſœur cadette de la Reine de France, ils étoient couſins germains.

An de N. S. 1494.

soit que toute la Noblesse, & le Peuple du Duché l'avoit forcé à se faire proclamer Duc; & qu'il ne doutoit point que cette nouvelle ne lui fît plaisir; il l'assuroit enfin de son attachement, & du zele avec lequel il étoit prêt de lui rendre service dans les fâcheuses conjonctures où il se trouvoit alors. C'est ainsi que les hommes artificieux n'ajoûtent que trop souvent la raillerie à l'offense, & prennent plaisir à se jouer des malheureux, & d'insulter à leurs miseres.

LX. Charles VIII. ne veut pas recevoir le Legat du Pape.

Charles VIII. après avoir demeuré quelque tems à Plaisance, passa en Toscane, où il reçut les Ambassadeurs des Puissances d'Italie, qui venoient de toutes parts demander son amitié. Les Venitiens ne furent pas les derniers à lui rendre leurs devoirs; le Pape lui dépêcha aussi le Cardinal de Sienne, avec la qualité de Legat *a Latere*, qui alla jusqu'à Pise; mais le Roi ne voulut pas le voir, pour lui faire sentir qu'il n'avoit pas oublié que le Pape avoit favorisé les Arragonnois.

Medicis livre au Roi cinq Places de Toscane.

Les Florentins de leur côte envoyerent Pierre de Medicis pour le même sujet; mais celui-ci qui avoit paru opposé aux interêts de la France, se servit de cette occasion pour se reconcilier avec Charles VIII. aux dépens de sa Republique; & passant les bornes de sa Commission, remit entre les mains des François cinq des plus fortes Places, que les Florentins possedassent dans l'Apennin. C'étoit *Sarzana*, *Sarzanela*, *Pietra Santa*, nommée autrefois *Feronia*, & les Châteaux de Pise & de Ligourne, situez à l'Embouchcure de la Riviere d'Arno. Les Florentins furent si irritez de cette audace, que le regardant comme l'Ennemi de la Patrie, ils le bannirent, lui, le Cardinal Jean de Medicis & Julien ses freres: le Peuple pilla leurs maisons, & la Republique confisqua au profit de l'Etat tous leurs biens, & les tresors immenses qu'ils avoient amassez pendant tant d'années.

Charles VIII. rend la liberté aux Pisans.

Le Roi demeura quelques jours à Pise, Ville autrefois si fameuse par ses richesses, & dont les Habitans s'étoient si fort distinguez par leur valeur & leur puissance sur Mer, qui les avoit rendus formidables à tous leurs voisins. Le Roi, à la priere des Pisans, leur donna la liberté, & les tira de la Jurisdiction des Florentins, ausquels ils étoient soumis depuis tant d'années. Mais quels malheurs cette liberté accordée avec un peu trop de précipitation ne causera-t-elle pas, par la trop grande avidité d'un Peuple à vouloir gouter les fruits d'une liberté, après la-

quelle ils ſoupiroient depuis ſi long-tems? Telle eſt l'inconſtance & la fragilité de l'homme, qui ne peut ſe fixer. An de N. S. 1494.

Enſuite étant parti de Piſe, il entra dans Florence, le même jonr que mourut à l'âge de trente-quatre ans, le fameux Pic de la Mirande, ſurnommé le Phenix de ſon ſiecle, à cauſe de ſa vaſte érudition, & de ſon rare genie. Le Roi de Fance fit un Traité avec les Florentins, par lequel il s'engageoit, dès que la Guerre qu'il avoit entrepriſe, ſeroit finie, de leur reſtituer toutes les Places que les Medicis lui avoient remiſes entre les mains, à condition que de leur côté ils pardonneroient à Pierre de Medicis, & à ſes freres; & que la Republique donneroit aux François ſix vingt mille Florins pour les frais de la Guerre.

Il entre dans Florence. Mort de Pic de la Mirande.

XLI.

Diviſion dans Rome.

Rome étoit alors fort diviſée: les Cardinaux ne pouvoient s'accorder, & il y avoit deux puiſſantes Factions parmi la Nobleſſe. Proſper & Fabrice Colonne ſuivoient le Parti de la France, & les Urſins, dont Virginio, homme inquiet, & remuant, étoit le Chef, s'étoient déclarez pour le Roi de Naples. Les Colonnes s'étant unis avec le Cardinal Aſcagne Sforce, avoient trouvé moyen de ſe rendre maître d'Oſtie, à l'Embouchure du Tibre; & par là ils ſerroient Rome de ſi près, que les vivres n'y pouvant venir par Mer, la diſette y étoit auſſi grande, que ſi l'Ennemi avoit été aux Portes. Le bruit commençoit déja à ſe répandre, & ceux qui connoiſſoient le caractere & le genie du Pape, étoient convaincus que Sa Sainteté ne manqueroit pas de s'accommoder avec la France, ou de ſe retirer.

Charles VIII. ſe rend maître de la plûpart des Places de l'Etat Eccleſiaſtique.

Ces bruits exciterent dans Rome une eſpece de Sédition: le Peuple commençoit déja à ſe mutiner; c'eſt pourquoi le Pape fut contraint, pour deſabuſer les Cardinaux & les Seigneurs Romains, de déclarer en plein Conſiſtoire, qu'il n'avoit point d'autre intention, que de favoriſer le bon droit & la juſtice, ſans nul égard pour perſonne; & que ſi le Roi de France vouloit entrer dans Rome avec ſon Armée, il s'y oppoſeroit de toutes ſes forces, prêt de donner ſa vie, s'il en étoit beſoin, plûtôt que de manquer à ſon devoir: mais ces promeſſes magnifiqnes, ſur leſquelles on comptoit peu, n'étoient pas capables de raſſurer le peuple intimidé. L'épouvante redoubloit par l'arrivée continuelle des Couriers, qui venoient les uns ſur les autres, & qui rapportoient que l'Armée Françoiſe s'avan-

An de N. S. 1494.

çoit à grandes journées ; & que ses Troupes étoient maitresses des meilleures Places de l'Etat Ecclesiastique.

Le Pape se retire au Château saint Ange.

Le Pape voyant qu'il étoit trop foible avec les forces seules de l'Eglise, & même avec toutes celles du Royaume de Naples jointes aux siennes, pour empêcher l'entrée à un Ennemi si puissant, prit le parti de faire retirer Ferdinand Duc de Calabre, qui étoit logé avec ses Troupes dans un des Fauxbourgs de Rome, & se retira lui-même au Château saint Ange, où il se crut plus en sureté, & à couvert de la brutalité du Soldat.

Le Roi entre dans Rome.

An de N. S. 1495.

Enfin le Roi arriva à la vûe de Rome, où il entra avec toute son Armée le dernier jour de Decembre, au commencement de l'année mil quatre cens quatre-vingt-quinze, avec les acclamations de tout le peuple. La plûpart des Cardinaux allerent au devant de lui, & on le conduisit ensuite au Palais de saint Marc, qu'on lui avoit préparé. Ce Palais (25) étoit vaste, & superbe, les Appartemens Magnifiques ; & le Pape Paul II. s'étoit servi des débris d'un ancien Amphithéatre pour le faire bâtir. Telle se trouvoit alors la situation des affaires de Rome.

LXII. Mort du Cardinal d'Espagne Archevêque de Tolede.

Ce fut dans ce tems-là que mourut à Guadalajara en Espagne, le onziéme de Janvier, le Cardinal D. Pierre Gonsalve de Mendoze, Archevêque de Tolede, qu'on appelloit le Cardinal d'Espagne, âgé de soixante-sept ans & trois mois ; Prélat si distingué par sa haute naissance & par son rare mérite, qui lui donna tant qu'il vêcut, une grande part dans l'administration des affaires, & dans le Gouvernement du Royaume. On l'accusoit de n'avoir pas toujours été assez maître de soi dans sa faveur: tant il est rare de trouver un homme qui ne se laisse point éblouir par l'éclat de la fortune, & qui sçache toûjours se contenir dans de justes bornes au milieu des Grandeurs. Il fit bâtir pendant sa vie un College à Vailladolid, & il ordonna dans son Testament, qu'on bâtît à ses frais un Hôpital à Tolede, auquel il destina tous ses biens ; le College & l'Hôpital devoient porter nom de *Santa-Crux*, ou de Sainte-Croix.

Pedre d'Oropesa refuse l'Archevêché de Tolede.

Le Roi Catholique auroit bien voulu faire tomber l'Archevêché de Tolede, sur la tête de D. Alphonse d'Arragon son fils naturel, déja Archevêque de Sarragosse ; mais la Reine Isabelle n'y voulut jamais consentir. Cette Princesse l'offrit au Docteur D. Pedre d'Oropesa, natif de Torralva, petite Bour-

(25) *Ce Palais*. Cette Anecdote est curieuse, & peut faire plaisir au Lecteur ; quoiqu'elle ne soit point dans l'Espagnol, elle est dans le Latin.

gade proche d'Oropesa. Ce Docteur étoit du Conseil secret de la Reine, & avoit beaucoup de part dans sa confiance, à cause de sa rare vertu; mais quelque instance que lui fît cette Princesse, il ne voulut point consentir à accepter cette Dignité. An de N. S. 1495.

Isabelle le donne à François Ximenez.

Enfin elle le donna au Pere François Ximenez de Cisneroz, Religieux de l'Ordre de saint François, personnage d'une vertu reconnue, & l'un des plus grands politiques que l'Espagne ait peut-être jamais produit. Il étoit né à Tordelaguna, de parens pauvres: dès sa jeunesse il étudia le Droit; dans la suite il eut un Canonicat dans l'Eglise Cathedrale de Siguença; & le Cardinal d'Espagne l'éleva à la Dignité de Proviseur dans la même Eglise. Mais Ximenez renonçant à ses Benefices, & à ses esperances, entra dans l'Ordre de saint François, & en prit l'habit à Tolede dans le Convent de *Saint Jean des Rois*. Il demeura quelque tems à Castagnar & à Sazeda, deux des Monasteres les plus reformez de cet Ordre; il étoit Confesseur de la Reine, quand elle le nomma à l'Archevêché de Tolede; quelques années après, il fut élevé au Cardinalat, & à la Regence de toutes les Espagnes.

XLIII. Traité conclu entre le Pape & Charles VIII.

L'arrivée du Roi Très-Chrétien à Rome ayant jetté la consternation dans toute la Ville & dans toute l'Italie, on parla de ménager un Traité entre ce Prince & le Pape; plusieurs personnes considerables s'en mêlerent, & on conclut que le Cardinal de Valence accompagneroit le Roi, avec la Dignité de Legat *à Latere*; qu'on remettroit entre les mains de Sa Majesté le Sultan Zizime frere du Grand Seigneur; car la France qui meditoit de porter les armes dans le Levant, paroissoit resolue de se servir du jeune Sultan, pour exciter des divisions dans l'Empire Ottoman. Qu'on livreroit aux Troupes Françoises les Villes de Civitavechia, de Terracine & de Spolette, pour les conserver pendant le cours de la Guerre, à condition de les rendre, aussi-bien qu'Ostie, dès que la Guerre seroit terminée; qu'enfin ce Prince avant son départ, rendroit en personne l'obéissance dûe au Souverain Pontife: ce qui s'executa quelques jours après dans l'Eglise de saint Pierre, avec les Ceremonies ordinaires. Le Chapeau de Cardinal, que le Pape donna à Guillaume Briçonnet, Evêque de saint Malo, qui avoit plus de part que personne dans la confiance du Roi son

An de N. S. 1495.

maître, contribua plus que tout le reste à la conclusion du Traité.

Le Roi s'avance vers Naples.

Dès qu'il fut signé, Charles VIII. partit de Rome le vingt-cinquiéme de Janvier, & prit la route de Naples: une partie de l'Armée commandée par Fabrice, prit les devants, & marcha du côté de l'Abrazze. Sa Majesté reçut avis dans sa route que la Ville d'Aguila, & la plûpart des autres Villes du Royaume s'étoient soumises à son obéissance, sans se mettre en défense, & sans même attendre l'Ennemi, tant la terreur des armes Françoises s'étoit répandue dans leurs esprits.

XLIV.
Le Roi Ferdinand envoie des Ambassadeurs à Charles, & Gonsalve de Cordoue au secours du Roi de Naples.

Le Roi Catholique informé de tout ce qui se passoit en Italie, & que le Roi de France s'avançoit à grandes journées vers Naples, ne crut plus devoir être simple spectateur de la revolution generale dont l'Italie étoit ménacée: le peu de respect qu'on sembloit avoir eu pour la personne du Vicaire de Jesus-Christ, le détermina à se déclarer. Ce fut dans ce dessein qu'étant à Ocagna, il dépêcha dès la fin de l'année précedente Alphonse de Fonseca, & Juan d'Albion, avec ordre de prier en son nom le Roi de France de ne point chagriner le Pape, ni s'emparer des Villes de l'Etat Ecclesiastique; qu'il n'ignoroit pas que dans le dernier Traité conclu entre la France & l'Espagne, la Personne du Pape, & les Terres de l'Eglise étoient exceptées; que Sa Majesté Catholique seroit obligée de prendre la défense du Saint Siege; qu'il devoit prendre garde à ne point attirer la colere & la vengeance de Dieu & des hommes par des entreprises violentes; enfin qu'il y avoit à craindre que le succès ne répondît pas à ses attentes. Il envoya en même-tems le Comte de Trivento pour commander sa Flotte, qui étoit dans le Port d'Alicante prête à mettre à la voile. D'un autre côté, il donna ordre à Gonsalve Fernandez de Cordoue de mener cinq cens lances au secours du Roi de Naples. C'est ce fameux General, qui devoit bien-tôt devenir le plus celebre Capitaine de son siecle, & que le Roi Catholique chargea de veiller à la conservation de la Sicile.

Les Ambassadeurs d'Espagne trouvent le Roi de France sur la route de Naples.

Les Ambassadeurs arriverent à Rome le même jour que le Roi de France en étoit parti; c'est pourquoi, afin de ne point perdre de tems, après avoir communiqué leurs instructions à Sa Sainteté, ils en partirent aussi tôt pour joindre Charles VIII. & l'ayant atteint sur la route, ils ne laisserent pas, quoi-

qu'il

qu'il fut à Cheval, de lui presenter leurs Lettres de créance; ils eurent même assez de fermeté, pour lui déclarer de la part du Roi leur Maître; qu'il ne devoit point passer outre sans avoir auparavant donné au Pape & au Saint Siege, la satisfaction qu'il devoit. An de N. S. 1495.

Le Roi un peu surpris de cette Ambassade, & encore plus choqué de la liberté & de la hardiesse des Ambassadeurs, leur répondit, que dès qu'il seroit arrivé à Veltri, il leur donneroit Audience. Ce fut là qu'ayant assemblé son Conseil, & les principaux Officiers de son Armée, les Ambassadeurs d'Espagne y étant, lui exposerent plus au long le sujet de leur Ambassade, dont les principaux points étoient, de se plaindre de la conduite du Roi envers le Saint Siege, & des violences commises dans l'Etat Ecclesiastique: quant à l'Expedition de Naples, ils supplierent Sa Majesté de ne point porter les choses plus loin, jusqu'à ce qu'on eût examiné son droit & ses prétentions par les voies de la Justice; & qu'il n'étoit pas juste de commencer par les voies de fait, avant que de sçavoir qui avoit raison. Il y eut sur cela de part & d'autre bien des contestations, des plaintes & des reproches bien ou mal fondez.

Il leur donne Audience à Veltri.

Pour conclusion le Roi répondit qu'il étoit trop avancé, pour reculer, & qu'après la Conquête du Royaume de Naples, il consentiroit volontiers de remettre son droit entre les mains des Arbitres, & qu'il s'en tiendroit à leur décision; mais ces promesses n'étoient que des paroles, sur lesquelles on ne pouvoit pas compter. Car comment se persuader que les François, après avoir conquis un beau Royaume, voulussent se soumettre au Jugement des Arbitres. Un Victorieux attend-il pour goûter les fruits de sa Victoire & de ses travaux, que les Juges aient prononcé en sa faveur?

Le Roi leur répond d'un ton ferme.

Antoine de Fonseca, qui portoit la parole, repliqua au Roi: » Puisque votre Majesté, Sire, ne veut pas écouter nos justes « demandes, & qu'elle est resolue de poursuivre ses entreprises « par la voie des armes, nous esperons que le Ciel ennemi de « l'injustice, & vengeur de l'innocence, sera notre Juge. Nous « remettons nos interêts entre ses mains: cependant le Roi « Catholique notre Souverain, par la protestation qu'il nous « a envoyé faire à Votre Majesté, a satisfait à son devoir; & « desormais il est dispensé d'observer les Traitez faits avec la « France: il sera donc maître de disposer de lui, & de pren- «

Replique de Fonseca.

An de N. S. 1495.

» dre le parti qui lui paroîtra le plus conforme à ses inte» rêts. «

Le Roi le renvoie.

Après cette réponse, Fonseca déchira en presence du Roi & de son Conseil, l'Original du dernier Traité fait entre la France & l'Espagne, hardiesse qui pensa couter cher à l'Ambassadeur ; car les François ne sont pas d'un caractere à souffrir une pareille insulte ; mais le Roi plus maître de lui, pour ne point violer le droit des gens, congedia les Espagnols, & les laissa retourner à Rome.

Le Legat se sauve & se retire à Spolete.

Cette Ambassade produisit cependant un grand effet ; car le Pape reprenant courage, & se voyant soutenu de l'Espagne, resolut de faire paroître plus de fermeté, de mieux soutenir la dignité de son caractere, & de ne point s'en tenir aux conditions du Traité conclu avec la France. La nuit suivante, le Cardinal de Valence trompant ceux qui étoient chargez de veiller sur sa personne, sortit de Veltri, & se sauva en habit deguisé ; il ne voulut pas prendre le chemin de Rome, de peur qu'on n'accusât le Pape d'avoir eu part à la fuite de son neveu ; mais il se retira à Spolete Ville de l'Ombrie, une des plus fortes de l'Etat Ecclesiastique.

XLV.

Le Roi de Naples prend la resolution de renoncer à la Couronne.

Dans le tems que le Roi de France étoit à Rome, D. Alphonse Roi de Naples, desesperant de pouvoir se maintenir sur le Thrône, prit la resolution de renoncer à une Couronne qu'il n'avoit pas portée une année entiere depuis la mort du Roi son pere. Ayant fait venir de l'armée Ferdinand Duc de Calabre son fils, il assembla les principaux de son Conseil, & tous les Grands du Royaume, ausquels il parla à peu près en ces termes.

Son Discours à son Conseil.

» Vous voyez la triste situation où sont nos affaires ; nous » avons en tête un Ennemi redoutable ; il est déja à nos por» tes, & nous ne pouvons plus compter sur le zele & la fidelité » de nos Sujets ; ils vont au devant des François, & ils ont plus » d'empressement de se soumettre, que nos Ennemis n'ont de » promptitude à les attaquer. Les secours étrangers sont en» core éloignez, & ceux qui devroient se mettre en devoir de » nous secourir, paroissent les moins sensibles à nos malheurs. » Je n'aurai pas la foiblesse d'éclater en plaintes & en repro» ches contre mes Alliez : mes pechez, je le vois, ont attiré » cet orage : n'est-il pas juste que le criminel soit puni ? La con» fusion, la mort, & toutes les miseres sont des peines encore

trop legeres. Heureux ſi je puis par là expier mes fautes; notre vie n'eſt point en notre pouvoir; il n'eſt pas permis à l'homme de la quitter, ſans l'ordre du ſouverain Arbitre, qui peut ſeul en abreger, ou en prolonger le cours, comme il lui plaît. Ce qui dépend de moi, c'eſt de deſcendre du Thrône. Indigne de porter la Couronne: je la quitte volontiers, pour la ceder au Duc de Calabre mon fils, dont vous connoiſſez la valeur, la prudence & les autres bonnes qualitez; c'eſt lui que je vous donne pour Maître. Que d'autres Rois aient porté plus long-tems le Sceptre, nul ne l'aura jamais quitté avec plus de plaiſir & de fermeté, que moi. Vous ne perdrez pas à ce changement; au lieu d'un vieillard infirme que vous perdez, vous retrouvez un jeune Prince à la fleur de ſon âge, digne de la Couronne, & capable de la ſoutenir. Que ne puis-je abandonner un Royaume floriſſant, pour faire éclater aux yeux du monde le mépris que je fais de ſes grandeurs! Mais puiſque la ſituation de mes affaires ne me permet pas de donner cet exemple de generoſité, je veux au moins ſignaler ma prudence en cedant à la neceſſité, à laquelle rien ne peut reſiſter. La Poſterité ſeule jugera de ma conduite. Un Pilote ſage loin de ſe roidir contre les vents & les flots, doit laiſſer paſſer la tempête; il eſt de ſon habileté de ſçavoir amener les voiles, & prêter le côté au vent, juſqu'à ce que le beau tems ayant calmé la violence & l'impetuoſité des vagues, permette au Vaiſſeau de continuer ſa route. Telle eſt enfin ma derniere reſolution; & puiſque dans l'extrême danger où je vois aujourd'hui ma Patrie, je ſuis hors d'état de la ſecourir, ce qui eſt pour moi plus affreux que la mort, il m'eſt plus doux de m'en bannir moi-même, que d'être le témoin de la ruine d'un Royaume il y a peu de jours ſi floriſſant, & du renverſement entier de ma Maiſon. Peut-être que ce Sacrifice volontaire appaiſera le Seigneur; peut-être même que les hommes touchez de compaſſion prendront en main notre cauſe, & feront de plus puiſſans efforts pour nous ſecourir. Du reſte il eſt inutile de recommander à ceux qui ſont ici preſens, & même aux abſens la fidelité à votre nouveau Roi: ce ſeroit vous faire injure d'en douter. Je crois auſſi vous pouvoir aſſurer qu'il ne ſera pas neceſſaire d'engager le jeune Prince mon fils à vous aimer, & à recompenſer, comme il le doit, les

An de N. S. 1495. » ſervices conſiderables que vous avez rendus à l'Etat, & dont » je connois tout le prix. «

XLVI. Le Roi de Naples ſe retire à Mazara en Sicile.

Cet Acte d'Abdication ſe fit le vingt-troiſiéme de Janvier dans le Château de l'Oeuf, où Alphonſe s'étoit retiré pour ce ſujet, & l'Acte fut ſcellé & enregiſtré par Jovien Pontanus, après qu'il en eut fait la lecture. Dès que la choſe fut conclue, le Roi fit embarquer ſa Garderobe, ſes Pierreries & ſes Meubles les plus précieux pour les emporter avec lui en Sicile, reſolu de paſſer le reſte de ſes jours dans l'Etat Eccleſiaſtique à Mazara, qui appartenoit à la Reine Jeanne ſa belle-mere, de vivre plus éloigné du bruit & du tumulte, & de s'appliquer à des exercices moins expoſez à de triſtes cataſtrophes.

Il écrit à tous les Princes ſes alliez.

Il écrivit auſſi-tôt à tous les Princes ſes alliez, ſur tout à Ferdinand Roi d'Eſpagne, pour rendre raiſon de la démarche qu'il venoit de faire, alleguant pour prétextes ſon âge, la foibleſſe de ſa ſanté, & un vœu particulier qu'il avoit fait de renoncer au Thrône, & dont il vouloit s'acquitter. Mais le veritable motif qui l'obligea d'abdiquer le Royaume, fut la haine que ſes Sujets avoient conçue pour lui, & l'eſperance de le conſerver en y renonçant en faveur de ſon fils, qui étoit infiniment agréable au Peuple, & par là plus en état de le conſerver & de le défendre. Ainſi l'infortuné Alphonſe connut, mais trop tard, que l'amour des Sujets, eſt pour un Prince un rempart plus ſolide, que les plus nombreuſes Armées.

Mort d'Alphonſe.

Il ne vêcut pas une année entiere après ſon Abdication ; & il ne s'occupa plus qu'aux exercices de pieté. Son corps fut inhumé dans l'Egliſe Cathedrale de Meſſine, à côté droit du grand Autel, & l'on voit encore ſur ſon Tombeau une Inſcription en deux Vers Latins, dont voici le ſens :

Les armes à la main, ſuivi de la Victoire,
Alphonſe de la mort ſçut éviter les traits ;
Mais la perfide enfin, digne ſujet de gloire !
Le vainquit deſarmé dans le ſein de la Paix.

XLVII. Le nouveau Roi Ferdinand viſite tous les Quartiers de Naples.

Dès que le nouveau Roi eut pris en main le Gouvernement du Royaume, & le maniement des affaires, il parut en public ; & pour gagner davantage l'affection des Peuples, il alla viſiter à cheval les principaux Quartiers de la Ville. Ce fut

pour les Napolitains un ſpectacle agréable que la vûe de leur nouveau Souverain; on tapiſſoit toutes les rues par où il paſſoit; on brûloit des parfums exquis devant lui; on n'entendoit de toutes parts que des cris d'allegreſſe; l'air retentiſſoit des applaudiſſemens & des acclamations; chacun s'empreſſoit à l'envi de faire des vœux pour lui ſouhaiter un Regne long & heureux. Mais quel fonds peut-on faire ſur l'affection d'une Populace volage, & qui change au moindre vent? Elle en fit autant peu de jours après pour l'Ennemi de ſon Roi.

An de N. S. 1495.

La premiere choſe que fit Ferdinand à ſon avenement à la Couronne, fut de rendre la liberté à un grand nombre de Gentilshommes & de Bourgeois, que le Roi ſon pere avoit faits empriſonner. Il ne retint dans les Priſons, que Jean-Baptiſte Marçano Prince de Roſſano, & Duc de Seſſa, fils de Marin Marçano, & le Comte de Pepoli, qui avoient été arrêtez dès le tems que la Guerre des Barons fut terminée, & qui dans les troubles du Royaume, avoient toûjours fait paroître pour la Maiſon d'Arragon une haine implacable.

Il remet en liberté un grand nombre de Seigneurs.

Auſſi-tôt que les affaires furent reglées à Naples, dont le Roi donna le Gouvernement à D. Frederic ſon oncle, Prince d'Altamira, il en ſortit pour aller trouver ſon Armée à San-Germano, ſur les Frontieres de ſon Royaume & de l'Etat Eccleſiaſtique, à l'entrée des Montagnes & par où il falloit neceſſairement que les François paſſaſſent: mais ayant appris que les François, après la priſe d'Aquila, prenoient la route de la terre de Labour, Ferdinand craignant de ſe voir enveloppé par les Ennemis, prit le parti d'abandonner ce Poſte, & de ſe retirer à Capoue, qui étoit aſſez bien fortifiée, & où il y avoit une bonne Garniſon pour la défendre.

Le nouveau Roi ſe retire à Capoue.

XLVIII.

A peine le Roi de Naples avoit-il quitté San-Germano, que le Roi de France vint camper à la vûe de cette Ville, qui fut obligée de ſe rendre, ne voyant aucun ſecours à eſperer, Charles marchant avec une diligence extrême, parut devant la Place, qu'il attaqua, & qui ſe rendit de même par le manege de Trivulce Milanois, un des plus habiles Generaux qu'eût alors le Roi de Naples; mais qui au préjudice de la fidelité qu'il lui devoit, l'abandonna pour paſſer du côté des François, où il trouva un parti plus avantageux.

Le Roi de France ſe rend maître de Capoue.

Le Roi Ferdinand averti par Frederic Prince d'Altamira ſon oncle, chargé de veiller à la ſureté de Naples, de la mauvaiſe

Et de Vole.

An de N. S. 1495. disposition où se trouvoient les Habitans, qui parloient déja tout haut de se rendre, accourut aussi-tôt dans cette Capitale, pour contenir les Mutins dans le devoir. Charles VIII. s'étant presenté devant Nole, emporta la Place, & fit Prisonniers Virginio des Ursins & le Comte de Petillane, deux des principaux Generaux de Ferdinand.

XLIX.
Le Roi de France entre dans Naples. Mort du Sultan Zizime.

Les François ne trouvant plus nul obstacle à leurs Conquêtes, allerent droit à la capitale du Royaume, & la prirent aussi aisément que le reste, sans qu'elle se mît en devoir de se défendre. Le Vainqueur entra dans cette grande Ville à la tête de son Armée un Dimanche vingt-deuxiéme de Fevrier. Il est étonnant de voir la joie que le Peuple fit paroître à l'Entrée triomphante des François. Vous auriez pris les Peuples & les Magistrats de Naples pour un autre Peuple, & pour d'autres Magistrats, tant les uns & les autres, par une legereté honteuse, s'empresserent à l'envi sans raison, sans discernement d'aller marquer leur soumission à ce nouveau Conquerant. Peu de tems après que Charles VIII. fut entré dans Naples, ou, comme le veulent quelques autres Auteurs, pendant qu'il étoit à Capoue, mourut le Sultan Zizime, frere du grand Seigneur Bajazet.

Le Roi de Naples se retire au Château Neuf.

Ferdinand, qui avoit à peine eu le loisir de gouter les premieres douceurs de la Royauté, fut obligé d'abandonner la Ville, & de se retirer au Château neuf, où étoit la Reine Douairiere Jeanne, avec la Princesse sa fille de même nom; Frederic son oncle, & un petit nombre de Seigneurs l'y suivirent, préferant leur devoir & leur fidelité aux offres avantageuses du Victorieux: ce qu'on doit regarder comme une espece de miracle, dans les desordres où se trouvoient toutes choses.

De là au Château de l'Oeuf en Sicile.

Mais ne se croyant pas encore en fureté dans le Château Neuf, il passa dans celui de l'Oeuf bâti sur un Rocher escarpé, entouré de la Mer de tous côtez. Quelque forte que fût cette Place, comme il ne la crut pas capable de le garantir contre les Entreprises de ses Ennemis; il tenoit toûjours ses Galeres prêtes pour le transporter dans l'Isle d'Ischia, & même, s'il étoit necessaire, pour passer en Sicile, comme il fit, dans l'esperance de quelque nouvelle revolution, que sembloient lui promettre l'inconstance de la fortune, & la diversité de genie des deux Nations, dont les mœurs sont plus opposées, que la Langue.

An de N. S. 1495.

Charles se rend maître de tous les Forts de Naples.

Cependant les François triomphoient de toutes parts ; leurs succès furent si prompts, & si rapides, qu'en moins de quinze jours, ils se rendirent maîtres de toutes les Villes & de toutes les Places fortes du Royaume, jusqu'aux Forteresses mêmes de Naples, lesquelles se rendirent par la trahison de ceux qui les gardoient, & qui corrompus par l'argent des François, les leur vendirent.

Et de Gayette.

Gayette fut la seule Ville qui se défendit ; mais quoique cette Place fut très-bien fortifiée, & assez bien pourveue de vivres & de munitions, elle ne resista pas néanmoins longtems, & elle fut contrainte, aussi-bien que le reste du Royaume, de succomber sous la puissance du Vainqueur. Il ne restoit plus qu'un petit nombre de Places dans l'extrêmité de la Calabre, qui demeurerent fideles à leur Souverain : ressource bien legere pour Ferdinand ; qui retiré dans l'Isle d'Ischia, d'où il ne pouvoit les secourir, avoit le chagrin d'apprendre qu'elles se rendoient les unes après les autres. La Ville de Rhegio subit le même sort : elle fut prise par les François, quoiqu'elle fût vis-à-vis Messine, & à la vûe de l'Armée Navale d'Espagne, qui étoit dans le Port ; mais qui ne pût la preserver de tomber entre les mains des Ennemis, parce que ceux qui commandoient la Flotte, n'avoient encore aucuns ordres de la Cour d'Espagne. (26)

Et de Rhegio.

L.

Les Princes d'Italie prenent ombrage des François.

Cette rapidité étonnante de Conquêtes jetta l'allarme dans l'Italie, & dans tous les Etats voisins. On commença à prendre de terribles ombrages de cette nouvelle Puissance, qui alloit devenir formidable à toute l'Europe. Les Princes d'Italie, & même les Puissances Etrangeres crurent qu'il étoit tems de veiller à leurs interêts. Ils connurent le danger où ils étoient exposez, s'ils donnoient aux François le tems d'affermir leurs Conquêtes & leur autorité. Ainsi ils commencerent à s'assembler, & à conferer entr'eux sur les mesures qu'il falloit

(26) *La Cour d'Espagne.* Tel est le defaut de toutes les entreprises éloignées, où les Generaux, pour avoir des ordres trop limitez, sont souvent obligez de laisser échaper les plus belles occasions, dont le succès seroit infaillible : car quand les ordres ou les instructions viennent, il n'est plus tems de les suivre, & de les executer. Ainsi une des plus belles, & des plus considerables Provinces d'Italie, se trouva reduite toute entiere sous la Domination des François, presqu'en moins de tems qu'il n'en auroit fallu pour la parcourir ; & je doute que l'Histoire nous ait laissé d'exemple d'une Entreprise executée en si peu de tems, & d'une plus subite, plus universelle & plus prompte revolution.

An de N. S. 1495.

prendre pour empêcher ces nouveaux Conquerans de s'enraciner dans l'Italie.

Le Roi d'Espagne craint pour la Sicile.

Le Roi d'Espagne paroissoit le plus exposé, à cause de la Sicile; car il étoit informé que les François étoient resolus d'entreprendre la Conquête de ce Royaume, dès qu'ils se verroient paisibles possesseurs de Naples. Le Prince de Salerne, un des bannis de Naples, & le plus mortel ennemi de la Maison d'Arragon, sollicitoit continuellement les François de profiter de la consternation generale, où le bonheur de leurs armes avoit jetté toute l'Italie. L'ambition dans un jeune Roi déja victorieux, étoit un nouveau motif pour le déterminer à former quelque nouvelle Entreprise.

Il sollicite la Republique de Venise & le Duc de Milan de se liguer contre la France.

Ce fut pour prévenir ces malheurs que le Roi Catholique engagea les autres Princes à se liguer, & à réünir toutes leurs forces contre les François. Dans ce dessein il envoya Laurent Suarez de Figueroa à Venise pour porter cette Republique à entrer dans la Ligue: en même-tems il donna ordre à Jean Deça de se rendre auprès de Louis Sforce nouveau Duc de Milan; de mettre tout en œuvre pour le détacher des François; de lui offrir non-seulement de faire épouser au Prince son fils aîné une des filles de Sa Majesté Catholique; mais encore de le faire lui-même Roi de Lombardie. Louis Sforce étoit trop ambitieux, pour ne pas se laisser prendre à des propositions si flateuses.

Double Mariage entre la Maison d'Austriche & la Maison d'Arragon.

Ferdinand tâchoit d'attirer encore le Roi d'Angleterre dans la Ligue, & même l'Empereur par l'alliance qu'il vouloit contracter avec lui, & par l'esperance d'un double Mariage. Car ayant fait proposer à Sa Majesté Imperiale de marier l'Archiduc Philippe son fils avec l'Infante Jeanne de Castille, & le Prince Jean de Castille fils de Sa Majesté Catholique, avec Marguerite d'Austriche sœur de l'Archiduc. Ces deux affaires, qui depuis

(26) *Contre les François.* Le Projet de Ligue formé par le Roi Catholique contre les François, fut de réunir tous les Princes voisins contre cette Couronne, & de leur inspirer de l'ombrage des desseins de Charles VIII. en leur faisant sentir qu'ils étoient interessez à s'opposer aux progrès des armes d'un jeune Prince victorieux; que leur sureté dépendoit de leur union, afin que si une seule Puissance n'étoit pas capable d'arrêter ce torrent, au moins tous réünis pussent le contenir dans de justes bornes: mais ce Prince politique, dont les vûes s'étendoient loin, n'avoit-il pas quelque dessein secret de se servir de cette conjoncture, pour réunir le Royaume de Naples à la Couronne d'Arragon, après en avoir été démembré, ce qui arriva quelques années après.

quelque

quelque tems étoient fur le tapis, furent enfin conclues par le moyen de François de Rojas, qui fe rendit en Flandres pour ce fujet. An de N. S. 1495.

Le Roi d'Efpagne affemble les Etats d'Arragon.

Il étoit queftion de trouver de l'Argent pour foutenir la Guerre. Le Roi ayant fait affembler les Etats Generaux d'Arragon à ce fujet, vouloit que l'Infante Catherine fa fille y préfidât; mais les Arragonnois attachez plus que nulle autre Nation, à leurs anciens Privileges, ne purent fe refoudre à y confentir, & le Roi voulut avoir égard à leur inclination, plûtôt qu'à leur droit, & préfider en perfonne aux Etats.

LI. Ligue conclue à Venife contre les François.

Enfin fes projets réuffirent; la Ligue contre la France fut conclue & fignée à Venife fur la fin de Mars, entre le Pape, l'Empereur, le Roi d'Efpagne, les Venitiens & le Duc de Milan, qui y avoient tous envoyé leurs Ambaffadeurs. Les Puiffances alliées donnerent à cette Ligue le nom de *Sainte Union*. En voici les principaux articles: 1°. Elle fubfifteroit l'efpace de vingt-cinq ans: 2°. Les Puiffances liguées feroient obligées, pendant qu'elle dureroit, d'entretenir à leurs dépens une Armée de trente-quatre mille Chevaux, (28) & de vingt-huit mille Hommes d'Infanterie, dont la repartition fe feroit entre les Princes unis, qui fourniroient chacun leur contingent, à proportion de leurs forces. Le prétexte public étoit la défenfe de l'Eglife, le maintien de la liberté d'Italie; mais le motif étoit de chaffer les François.

Le Doge de Venife la déclare à l'Ambaffadeur de France.

Malgré le nombre de ceux qui eurent part à cette affaire, & dont les Affemblées furent fréquentes, à caufe des differens interêts qu'on étoit obligé de ménager, la Ligue fut néanmoins conduite avec tant d'adreffe & de fecret, que le fameux Philippes de Comines, Seigneur d'Argenton, fi connu par fa penetration & fon experience, n'en fçut rien, quoiqu'il fût alors à Venife Ambaffadeur du Roi de France auprès de la Republique. Auguftin Barvadico Doge de Venife, lui ayant déclaré enfin le Myftere, & lui en voulant expliquer les raifons, Comines en fut fi épouvanté, qu'il demanda au Doge, fi l'on

(27) *Mille Chevaux.* Cette Armée étoit bien differente de celles qu'on leve aujourd'hui (& qu'on levoit même en ce tems-là) l'Infanterie eft toûjours beaucoup plus nombreufe, que la Cavalerie; au lieu que dans celle-ci, la Cavalerie étoit confiderablement plus forte, que l'Infanterie: elle etoit même le double de l'Armée Françoife, avec laquelle Charles VIII. avoit entrepris & achevé la Conquête de Naples.

An de N. S. 1495.

permettroit au Roi ſon Maître de ſortir d'Italie, & de retourner dans ſes Etats.

LII.

Les Napolitains ſe laſſent des François.

Depuis ce tems là les affaires changerent bien-tôt de face, l'on vit tout à coup une nouvelle revolution. Les Napolitains commencerent à ſe repentir de leur infidelité, & à ſe rebuter de la Domination des François, dont le genie étoit ſi opposé à celui des Italiens, & qui en effet abuſant de la victoire, avoient attiré ſur eux la haine de toute la Nation, par leurs violences, leur fierté, leur liberté à parler, & le mépris qu'ils faiſoient paroître pour les Vaincus, dont la plûpart voyant leurs biens enlevez, ne reſpiroient que la vengeance, pour voir la fin de leur miſeres.

Raiſons pourquoi le Duc de Milan entre dans la Ligue.

Le Duc de Milan d'un autre côté, étoit dans de terribles allarmes, depuis que le Duc d'Orleans avoit ſurpris Novare, qui lui frayoit le chemin à la Conquête du Milanois, ſur ce qu'il paroiſſoit vouloir faire revivre ſes anciens droits; outre qu'il avoit eu avis que les François par le moyen d'une puiſſante Flotte, avoient réſolu de ſe ſaiſir de Gennes, qui lui appartenoit; & d'appuyer enſuite les prétentions du Duc d'Orleans. Dans le danger où il ſe trouvoit, il ſe crut heureux de recourir aux Venitiens, & d'implorer humblement leur protection.

LIII.

Le Roi de France regle les affaires de Naples, & ſe diſpoſe à en partir.

Cependant le Roi de France ayant appris la Ligue formée contre lui, ſe diſpoſa à ſortir d'Italie, avant que ſes Ennemis puſſent aſſembler aſſez de Troupes pour lui en diſputer le paſſage; mais avant que de partir de Naples, il nomma pour Viceroi, & Generaliſſime de ſes Troupes, Gilbert de Bourbon Duc de Montpenſier, Prince du Sang Royal; d'Aubigni, qui fut fait Grand Connétable du Royaume, devoit commander en Calabre; & Percy frere d'Alegre eut le Gouvernement de la Baſilicate avec un petit Corps pour la défendre; mais ſous les ordres du Duc de Montpenſier.

Le Roi de France demande au Pape l'Inveſtiture du Royaume de Naples.

Il envoya en même-tems ordre à ſon Ambaſſadeur à Rome de demander au Pape, ſelon l'ancienne coutume, l'Inveſtiture du Royaume de Naples, & de déclarer à Sa Sainteté que le Roi ſouhaittant de repaſſer à Rome, en retournant dans ſes Etats, il la prioit de trouver bon qu'il s'y rendît inceſſamment, parce qu'il étoit bien aiſe de lui communiquer pluſieurs affaires importantes, & de ſçavoir ſes ſentimens.

Qui le refuſe.

Le Pape répondit à l'Ambaſſadeur, que pour ce qui regar-

doit l'Investiture, il étoit toûjours disposé à rendre la justice, & à prononcer une Sentence conforme au droit des Parties: après qu'il auroit été examiné par des Arbitres; que pour le voyage de Rome, la conjoncture n'étoit pas favorable, vû la haine des Romains contre les François. Une réponse si précise ne plut nullement au Roi de France, qui pressa de plus en plus son départ. An de N. S. 1495.

Le Roi de France part de Naples, passe à Rome & arrive en Lombardie.

Il sortit de Naples le vingtiéme de Mai, & arriva peu de tems après à Rome; il y entra sans nul obstacle le premier de Juin; mais il n'y trouva pas le Pape, qui ne se fiant pas aux François, s'étoit retiré à Perouse. Charles ne demeura pas long-tems à Rome, il prit aussi-tôt la route de la Toscane, s'arrêta quelques jours à Sienne; & n'ayant pas voulu passer par Florence, il se rendit à Pise. Les Florentins l'y vinrent trouver pour le prier de les rétablir dans la Souveraineté de Pise, comme il le leur avoit promis. D'un autre côté les Pisans joignant les larmes aux prieres, conjurerent le Roi de ne pas retracter la faveur qu'il leur avoit accordée, ni permettre qu'ils retombassent dans leur premier esclavage, dont le joug leur avoit paru si affreux. Le Roi fut touché: mais comme il avoit interêt de ne pas mécontenter les Florentins, il ne voulut rien décider, & partit pour la Lombardie. Il envoya cependant les Fregoses à Gênes pour y nouer quelque intrigue par le moyen de leurs amis & de leurs partisans, en faveur de la France, & pour engager la Ville, & le reste de la Ligurie à se soulever, & à secouer le joug du Duc de Milan: mais ce projet avorta.

LIV.

Le Roi de France tâche d'éviter le Combat.

Comme le Roi s'avançoit toûjours, François Marquis de Mantoue, à qui les Venitiens avoient donné le Commandement general de leur Troupes, s'avança aussi de son côté avec son Armée, campa sur le bord du Taro, & entreprit d'en disputer le passage aux François. Cette petite Riviere, qui a sa source dans l'Apennin, coule avec assez de rapidité; & après avoir continué quelque tems son cours entre des Montagnes & des Rochers, elle va au travers de quelques Plaines qu'elle arrose, se précipiter, & se confondre dans le Po. Le Roi voyant bien qu'il n'avoit pas assez de Troupes pour forcer les Ennemis, & pour passer la Riviere à la vûe de leur Armée, tâchoit par toutes sortes de voies d'éviter le Combat; il marchoit à grandes journées pour joindre le Duc d'Orleans, & ne pensoit qu'à sortir de ces défilez, où il se trouvoit engagé, s'estimant trop

An de N. S. 1495. heureux s'il pouvoit en venir à bout ſans rien perdre ; mais malgré tous ſes efforts, il fut contraint d'en venir aux mains.

Il gagne la Bataille de Fornoue.

Le Combat ſe donna ſur les bords du Taro, qui paſſe à une lieue de Parme. Les Venitiens étoient campez à Fornoue, petit Bourg ſitué au pied des Montagnes, & l'Armée Françoiſe occupoit un défilé à l'entrée de la Plaine. Ce fut là où commença la Bataille, une des plus fameuſes de ce ſiecle. Les Italiens ſe jetterent d'abord avec tant de vigueur ſur les Ennemis, qu'ils renverſerent leurs premiers Eſcadrons : mais au lieu de profiter de cet avantage, & de pouſſer vivement les François, pendant qu'ils étoient en deſordre, ils s'amuſerent à piller, & à vouloir ſe rendre maîtres de l'Artillerie. Cette faute ſauva les François ; car ceux-ci ayant eu le tems de ſe reconnoître, & de ſe rallier, reprennent leurs rangs, reviennent en bon ordre à la charge, font main-baſſe ſur les Ennemis diſperſez dans le Camp, & uniquement attentifs à ramaſſer, & à conſerver leur butin : on en fit un terrible carnage. Le Roi qui ſe trouvoit par tout pour animer ſes gens, penſa perdre la vie dans ce Combat : preſque tous les Gardes qui l'environnoient ayant été tuez ſur la place, il y ſeroit demeuré lui-même, ſi quelques Officiers étant accourus auprès de ſa perſonne, ne l'euſſent arraché des mains de l'Ennemi.

Et ſe retire à Aſt.

Quoique ce Prince eut remporté la Victoire, il ne put cependant obtenir des Vaincus une Trêve de trois jours ; & fut contraint de décamper ſans bruit, & de ſe ſauver à Aſt, avec aſſez de précipitation. Ce fut même un bonheur pour lui, que les eaux étant crues tout à coup, la Riviere de Taro vint à ſe déborder ; car n'étant plus guéable, elle arrêta pour quelque tems les Ennemis. La Cavalerie legere des Italiens ne laiſſa pas de paſſer à la nâge, d'inquieter les François dans leur Retraite, auſquels on enleva la plus grande partie de leurs Equipages.

Les Italiens perdirent à la Journée de Fornoue plus de quatre mille hommes, qui furent tuez ſur la place ; mais le Marquis de Mantoue ayant rallié ſes Troupes, & ramaſſé le débris de ſon Armée, s'avança d'abord juſqu'à Chiaſteggio, & marcha enſuite droit à Novare, dans la reſolution de joindre le Duc Louis Sforce, qui en faiſoit le Siege, & qui ſerroit déja la Place de fort près, où le Duc d'Orleans s'étoit jetté pour la défendre. Charles VIII. cependant marchoit toûjours à grandes

journées, & après avoir passé auprès de Plaisance, & de Tortone, sans oser y entrer : il arriva enfin après sept jours de marche heureusement à Ast, ravi d'avoir sauvé son Armée, & rendit de solemnelles actions de graces à Dieu, de l'avoir délivré du danger qu'il avoit couru. An de N. S. 1495.

LV.

Les Rois de Naples s'assemblent à Messine.

A peine le Roi de France étoit-il sorti de Naples, que les affaires prirent un tour bien different. Telle est l'inconstance & la fragilité des choses humaines. La Flote d'Espagne étoit dans le Port de Messine sous le Commandement du Comte de Trivento. Alphonse, qui avoit renoncé à la Couronne ; & Ferdinand son fils, que les François en avoient dépouillé, se rendirent auprès de ce General, aussi-bien que la Reine Douairiere Jeanne belle-mere d'Alphonse, pour chercher ensemble les moyens de rétablir les affaires.

Gonsalve de Cordoue arrive à Messine.

Gonsalve Fernandez de Cordoue, que le Roi Catholique envoyoit au secours de Naples, avoit été obligé par les vents contraires de relâcher d'abord à Majorque, ensuite en Sardaigne, où il s'étoit vû forcé de demeurer bien plus long-tems qu'il ne croyoit : quelque empressement qu'il eût, & quelque effort qu'il pût faire, il ne put arriver que le vingt-quatriéme de Mai à Messine, où il mouilla avec sa Flotte. Ferdinand, qui s'étoit déja rendu maître de la Ville & du Château de Rhegio, situé vis-à-vis de Messine, & de l'autre côté du Phare, avoit aussi repris sur les François quelques-unes des meilleures Places de la Calabre, malgré les efforts de Stuard Seigneur d'Aubigni, Ecossois d'origine, un des plus habiles Generaux qu'eussent alors les François, & que Charles VIII. avoit laissé pour commander dans la Calabre, qui se trouvoit la plus exposée aux entreprises des Ennemis.

Le Roi de Naples remet Rhegio & Crotone entre les mains de Gonsalve.

Ferdinand remit entre les mains de Gonsalve les Villes de Rhegio, de Crotone, d'Amantia & quelques autres Places voisines, suivant le Traité conclu avec le Roi d'Espagne, qui devoit les garder, jusqu'à ce qu'on l'eût entierement rembourssé des frais qu'il avoit faits, & de ceux qu'il seroit obligé de faire pendant le cours de cette Guerre. Les Espagnols en retenant ces Places, prétendoient encore pourvoir à la sureté de la Sicile.

Gayette se soulever, mais les François la reduisent.

Le Prince Frederic, que le Roi Ferdinand son neveu avoit envoyé sur les Côtes de la Pouille, avec quelques Galeres, s'étant joint à la Flotte de Venise, ne faisoit pas grand

An de N. S. 1495. progrès. D'un autre côté la Ville de Gayette s'étoit soulevée contre les François, qui n'avoient pas eu de peine à dissiper les Mutins, & à reduire la Place; & les Habitans apprirent à leurs dépens que les seditions sont presque toûjours funestes à leurs Auteurs, & que les premiers efforts d'une Populace mutinée se ralentissent aisément.

LVI. Diversité de sentimens dans le Conseil du Roi de Naples.

Cependant on tint un grand Conseil dans la Calabre pour déliberer sur le parti qu'il y avoit à prendre, & sur la maniere dont on devoit continuer la Guerre. Quoique tous eussent les mêmes intentions, qui étoient de chasser d'Italie les François, tous néanmoins n'étoient pas de même avis. Il y eut quelque contestation entre Ferdinand & Gonsalve de Cordoue: le Roi vouloit préferablement à toutes choses marcher droit à Naples avec toutes ses forces, sur ce que les Habitans l'invitoient de s'y rendre incessamment, même avant le départ de Charles VIII. Le Peuple, consultant plus son inclination que ses forces, promettoit à Ferdinand beaucoup plus qu'il n'étoit en état de tenir: & ce Prince se flatoit d'un soulevement general, dès qu'il paroîtroit à Naples, persuadé que tous ses anciens Sujets lassez d'une Domination étrangere, qui leur étoit devenue odieuse, accourroient en foule se ranger auprès de sa personne.

Gonsalve entreprend de secourir Seminaria.

D'un autre côté, Gonsalve ne pouvoit se resoudre d'abandonner ainsi la Calabre, où il étoit maître des meilleures Places; outre qu'il esperoit faire déclarer les Peuples en faveur de l'Espagne, à cause de l'affection qu'il avoit remarquée en eux pour le Roi Catholique. On convint enfin de part & d'autre de marcher droit à Semenara, pour obliger les François, qui serroient cette Place de près, à lever le Siege. Percy étoit parti en diligence de la Basilicate: sa presence, & le secours qu'il avoit mené aux Assiegeans, les avoit ranimez. Cependant d'Aubigni informé du dessein des Ennemis, s'étoit saisi d'un poste, par où il falloit necessairement qu'ils passassent, & qu'ils devoient forcer, avant que de secourir la Place.

Le Roi de Naples battu par les François.

Gonsalve voyoit la difficulté qu'il y auroit à forcer d'Aubigni; mais le Roi se laissant emporter par une certaine ardeur guerriere, que le feu d'une bouillante jeunesse a coûtume d'inspirer, ne voulant point suivre le conseil de Gonsalve, prit la resolution de combattre; mais l'Armée du Roi fut battue; & ce Prince ayant eu son cheval tué sous lui, auroit été tué lui-même, ou seroit demeuré prisonnier, sans le secours d'un

Gentilhomme de sa Cour nommé Jean d'Altavila, frere d'André d'Altavila. Ce jeune Cavalier qui avoit été élevé auprès du Prince, & qui étoit fort avant dans sa faveur, voyant le Roi tombé par terre, & en danger d'être pris ou tué, lui donna son cheval, sur lequel le Roi remonta aussi-tôt, & se sauva, tandis que le Cavalier fut tué sur le Champ de Bataille : rare exemple de fidelité dans un siecle si pervers! An de N. S. 1495.

Les François ne profitent pas de leur Victoire.

Cette Bataille, qui fut assez celebre, se donna le vingt-uniéme de Juillet, peu loin de Semenara, où nos Fuyards se sauverent : peut-être aussi que l'assurance d'avoir derriere eux un lieu de retraite, ralentit le courage de nos Soldats; les autres échaperent à la faveur des Bois & des Montagnes. La negligence des Victorieux, après cet avantage, & la vigilance du Roi de Naples, les empêcha de profiter du désordre des Vaincus, & de tirer d'une Victoire si considerable, tout le fruit qu'ils auroient pû.

Gonsalve se rend maître de toute la Calabre.

Le Roi se retira ensuite dans la détermination de passer au plûtôt à Naples, avant que la nouvelle de sa Défaite pût refroidir l'affection de ses Partisans. Gonsalve ne voyant pas d'esperance de défendre Semenara, l'abandonna, & avec ce qu'il put ramasser de son Armée, il se retira dans d'autres Quartiers de la Calabre, où il releva bien-tôt son Parti, jusqu'à se rendre maître de la plûpart des Places, qui se rendirent d'elles-mêmes, ou qu'il prit de force, & enfin de toute la Calabre, qu'il enleva aux François.

LXVII.
Ferdinand entre, & est reçu dans Naples.

Cependant Ferdinand ayant trouvé dans le Port de Messine soixante Vaisseaux, monta sur cette Flotte qui n'avoit que ses Equipages, & presque point de Soldats, passa au travers de la Flotte ennemie, & arriva à la vûe de Naples, où il fut reçu le sixiéme de Juillet, le même jour que se donna la Bataille de Fornoue. On ne peut exprimer la joie que les Napolitains marquerent à l'arrivée de Ferdinand. Tout change de face dans la Ville; on court aux armes de toutes parts; on se jette sur les François; on égorge; on massacre sans quartier tous ceux que l'on rencontre : il n'y a point d'asile capable de les mettre à couvert de la fureur du Peuple, qui les poursuit jusques dans les Temples, & les poignarde, pour ainsi dire, au pied des Autels; on force les Maisons, où l'on croit qu'ils se sont retirez; on les pille; on n'épargne pas les Palais des Princes de Bisignano & de Salerne. Le Duc de Montpensier trop foible pour

An de N. S. 1495. resister à la fureur du Peuple, se retira dans le Château Neuf avec le Prince de Salerne.

Capoue suivit l'exemple de la Capitale ; toute la Pouille se déclara pour son Roi ; Salerne, & une infinité d'autres Places chasserent les Garnisons Françoises, avec mille imprecations, & se déclarerent pour Ferdinand. La nouvelle de la Bataille de Fornoue s'étant répandue dans ces conjonctures, Prosper & Fabrice Colonne, Chefs de cette illustre & puissante Maison, qui jusques-là avoient toûjours suivi le Parti des François, cederent au mouvement de la fortune, & s'engagerent à Ferdinand, pendant que d'un autre côté les Ursins, soit par une ancienne jalousie de famille, soit par quelque autre raison particuliere, contracterent avec la France de nouveaux engagemens, parce que le Comte de Petillane & Virginio des Ursins étoient entre les mains des François.

Mort du Marquis de Pesquaire.

On se mit en devoir d'attaquer les Forteresses, dont les François étoient toûjours les maîtres. Il y avoit dans le Couvent de sainte Croix, qui est comme une espece de Fort qui joint le Château Neuf, parmi les Soldats de la Garnison Françoise, un certain Maure fort connu d'Alphonse d'Avalos Marquis de Pescaire, dans la Maison duquel il avoit autrefois servi. Ce Soldat offrit au Marquis de lui montrer un endroit par où il pourroit aisément entrer dans le Couvent. Ce Seigneur accepta l'offre, & s'étant avancé vers l'endroit de la muraille qu'on lui avoit marqué, où il y avoit une ouverture, il fut tué par le Maure d'un coup de fléche, qui lui perça la gorge de part en part. Toute la Ville le regreta ; les Soldats le pleurerent ; les Ennemis même indignez de cette trahison, la détesterent : & ce fut une perte considerable pour Ferdinand, qui connoissant la valeur & l'experience du Marquis, l'avoit choisi pour lui donner le Commandement general de ses Troupes. Il ne laissa qu'un fils en bas âge nommé Ferdinand, qui devint dans la suite un des plus grands Capitaines de son siecle : c'étoit le veritable portrait de son pere. Le Roi de Naples donna la place du Marquis de Pescaire à Prosper Colonne, qui avoit depuis peu embrassé son Parti, afin de s'attacher encore davantage cette puissante Maison. Les Châteaux de Naples se soutenoient toûjours, quoique le Duc de Montpensier & le Prince de Salerne, faute de secours, se fussent retirez à Salerne, qui tenoit pour les François.

Les

An de N. S. 1495.

LVIII. Origine du Mal de Naples.

Les délices de Naples, la Ville la plus agréable & la plus voluptueuſe de toute l'Italie, & les débauches qui en ſont preſque toûjours inſeparables, avoient déja enlevé beaucoup de François ; mais il en étoit mort un bien plus grand nombre par une nouvelle maladie inconnue juſqu'alors, & qui ſe fit connoître & ſentir pour la premiere fois en Europe, pendant cette Guerre, que ce nouveau mal rendit encore plus fameuſe. Cette Maladie ſe gagnoit par le commerce des femmes. Comme on ne connoiſſoit point ce Mal, les Medecins n'y avoient point encore trouvé de remedes ; & c'eſt la raiſon pour laquelle il en mouroit un ſi grand nombre. C'eſt cette Maladie qu'on appelle *Maladie Venerienne*. Les Italiens l'appellerent *Mal François* ; ceux-ci de leur côté, le nommerent *Mal de Naples* ; mais les Maures d'Afrique lui donnoient le nom de *Mal d'Eſpagne*. La diverſité de ces ſentimens venoit de l'ignorance où l'on étoit de ſa premiere origine.

Les plus habiles ſont perſuadez que cette Maladie également honteuſe & cruelle, vient du Nouveau Monde, où elle eſt fort commune ; que les Eſpagnols qui y faiſoient des voyages, l'y gagnerent par le commerce des femmes du Pays, & l'apporterent avec eux en Europe, où il n'eſt devenu maintenant que trop commun. Quelques Soldats Eſpagnols qui en étoient gâtez, ayant paſſé dans ce tems-là en Italie porterent avec eux ce Mal contagieux à Naples, & le communiquerent aux autres : ce qui s'eſt depuis malheureuſement perpetué. La barbe & tous les cheveux tomboient à ceux qui en étoient attaquez ; il s'élevoit ſur leur viſage, & ſur tout leur corps une infinité de petites puſtules, comme autant de petits Charbons. La corruption du ſang corrompoit leurs entrailles, ce n'étoit plus qu'une maſſe de pourriture & d'infection ; le corps tout pourri tomboit peu à peu par pieces & par lambeaux, ce qui étoit enfin ſuivi de la mort.

LIX. L'Iſle de Teneriffe ſoumiſe aux Eſpagnols.

Ce fut dans cette année que l'Iſle de Teneriffe, une des Canaries, fut ſoumiſe à la Couronne de Caſtille par une Flotte que le Roi Catholique y envoya à ce deſſein. Les Eſpagnols ayant amené ſur leurs Vaiſſeaux, le Roi de cette Iſle en Eſpagne, on le fit paſſer à Veniſe pour le preſenter à la Republique, qui le reçut avec plaiſir, par la nouveauté & la bizarrerie de ſa figure, de ſes habillemens, de ſa Langue & de ſes mœurs. Le Roi d'Eſpagne fut bien aiſe par cette marque de conſideration

An de N. S. 1495. d'affermir encore davantage l'alliance qu'il avoit contractée avec la Seigneurie.

On donna la Dignité d'Adelantade des Canaries, à Alphonse Lugo, qui avoit conquis les Isles de Teneriffe & de Palma, en recompense de ses services. Ainsi l'on acheva alors de conquerir toutes ces Isles, qui demeurerent pour toûjours unies à la Castille, entreprise que l'on avoit commencée bien des années auparavant.

LX. Le Roi de Portugal refuse de se liguer contre les François.

Le Roi Catholique, qui n'avoit en vûe que d'abaisser le pouvoir de la France, n'épargnoit rien pour engager les Rois de Portugal & d'Angleterre à entrer dans la Ligue formée contre Charles VIII. Le Roi de Portugal refusa ouvertement le Parti qu'on lui proposoit, & déclara à l'Ambassadeur d'Espagne, que le Portugal étant de tout tems allié de la France, il ne croyoit pas pouvoir avec justice & avec honneur rompre une alliance si ancienne. D'ailleurs il n'étoit pas content du Pape, qui n'avoit pas voulu consentir à legitimer le Prince George, que le Roi avoit eu d'une Dame de Qualité, & dont il vouloit faire son Successeur, n'ayant point d'enfans legitimes; jusque-là qu'il traitoit avec l'Empereur Maximilien son cousin germain, pour l'engager à renoncer en faveur de George au droit qu'il pouvoit avoir à la Couronne de Portugal du côté de l'Imperatrice Eleonor sa mere: ce qui étoit ouvrir la porte aux troubles & aux divisions, & vouloir bouleverser un Royaume qui jouissoit d'une tranquillité parfaite.

Pour ce qui regarde l'Angleterre, on ne sollicitoit pas seulement Henri VII. de se joindre aux Puissances liguées contre la France; on lui proposoit encore de marier le Prince Artus son fils aîné, & son Successeur, avec une des Infantes de Castille: l'un & l'autre se fit quelques années après.

LXI. Mort du Roi de Portugal.

En ce tems-là le Roi de Portugal qui étoit attaqué d'une dangereuse Hydropisie, alla de l'avis des Medecins, prendre les eaux dans le Royaume des Algarves, ce sont les meilleures, & les plus saines du Portugal; mais ce remede fut inutile; car souvent les remedes qu'on croit les meilleurs, ne font qu'envenimer le mal. En effet la maladie ayant redoublé, ce Prince mourut à Alvor le quatorziéme de Septembre.

Emmanuel Duc de Beja lui succede.

Il nomma pour son Successeur D. Emmanuel Duc de Beja son cousin Germain, fils de Ferdinand Duc de Viseu son oncle; mais par un projet peu conforme à la justice & aux Loix,

An de N. S. 1495.

il ſubſtitua au Duc, en cas qu'il vînt à mourir ſans enfans, le Prince George ſon fils naturel, auquel il fit donner la Grande-Maîtriſe de l'Ordre de Chriſt, & la qualité de Duc de Conimbre. C'eſt de lui que deſcendent les Ducs d'Avero, une des plus illuſtres & des plus puiſſantes Maiſons du Royaume. Les volontez des Princes ont-elles des bornes? Qui oſeroit y reſiſter?

Caractere du Roi de Portugal.

Le feu Roi de ortugal avoit beaucoup de bonnes & de mauvaiſes qualitez; ſon eſprit étoit penetrant & profond, aimant de grands projets, & quelquefois au-deſſus de ſes forces; il aimoit les gens braves, protegeoit la vertu, maintenoit la juſtice; il avoit toûjours ces mots à la bouche: *Celui-là ne merite pas de regner, qui ſe laiſſe gouverner par autrui.* On l'accuſoit un peu de cruauté, & le nombre de ceux qu'il fit mourir le rendirent odieux à ſes Sujets. Cependant pour marquer l'affection qu'il leur portoit, il avoit pris pour ſa deviſe un Pelican qui s'ouvre le ſein pour conſerver la vie à ſes petits, aux dépens de la ſienne.

Il eſt inhumé à Aljubarrota.

Son corps fut d'abord mis en dépôt dans l'Egliſe Cathedrale de Sylves; mais quelque tems après, il fut transferé dans le celebre Monaſtere d'Aljubarrota, Sepulture ordinaire des Rois de Portugal.

Après la mort de ce Prince, la Couronne de Portugal fut déferée d'un commun conſentement à D. Manuel Duc de Beja, qui ſe trouva alors à Alcaçar de Sal, avec la Reine ſa ſœur. L'Empereur Maximilien prétendoit que cette Couronne lui appartenoit, parce qu'étant plus âgé que le Duc de Beja, il devoit paſſer pour l'aîné, & que dans les Succeſſions collaterales, auſſi-bien à l'égard des Couronnes, que des autres biens, il ne falloit point avoir égard à la ſouche; mais au ſexe, & à l'âge de ceux qui étoient parens au même degré; (29) mais la voix unanime des Peuples l'emporta ſur les raiſons de l'Empereur, auſſi-bien que le merite du nouveau Roi, qui étoit en effet un des Princes les plus accomplis de ſon ſiecle.

LXI.

Charles VIII. conclut un Traité avec le Duc de Milan.

Henri Henriquez Comte d'Albe de Liſté, qui commandoit pour le Roi d'Eſpagne ſur les Frontieres du Comté de Rouſſillon, ayant reçu ordre de faire une Irruption en France, y entra du côté de Narbonne, tandis que D. Pedre Manrique y entroit

(29) *Au même degré.* Ferdinand Duc de Viſeu, & pere de D. Emmanuel Duc de Beja, alors nouveau Roi de Portugal, & l'Imperatrice Eleonor, mere de l'Empereur Maximilien, étoient frere & ſœur, & par conſequent oncle & tante du feu Roi. Or les Portugais dans la Succeſſion de leur Royaume, n'ont jamais d'égard au ſexe; mais à la ſeule perſonne, & à la proximité du ſang.

An de N. S. 1495. par la Province de Guypuſcoa : mais aux dégâts près, ils ne firent rien de conſiderable : ces Courſes ſervirent ſeulement à déterminer le Roi de France, qui étoit demeuré à Aſt juſqu'à la fin de l'Automne, à ſe hâter de conclure inceſſamment le Traité qui ſe negocioit avec le Duc de Milan, afin d'avoir moins d'occupation du côté de l'Italie, & d'être plus en état de repouſſer les efforts des Eſpagnols : car il auroit été de la derniere imprudence de travailler à envahir les Etats des autres, & d'abandonner les ſiens propres.

Conditions du Traite,

Voici quelles furent les Conditions entre la France & le Milanois : 1°. Qu'on reſtitueroit la Ville de Novare au Duc de Milan, qui de ſon côté compteroit au Duc d'Orleans la ſomme de cinquante mille écus : 2°. Que la Citadelle de Gênes ſeroit miſe en Sequeſtre entre les mains du Duc de Ferrare : 3°. Que les François auroient le paſſage libre par le Duché de Milan pour entrer en Italie, quand ils voudroient, & pour envoyer à Naples tous les ſecours qu'ils jugeroient neceſſaires. Dès que ce Traité fut conclu, le Roi de France repaſſa les Alpes ſur la fin de l'Autonne, & rentra dans ſes Etats avec le reſte de ſon Armée.

LXII.
Le Roi de Naples ſe plaint du Duc de Milan.

Le Roi de Naples ſe plaignit hautement que ce Traité renverſoit tous les projets de la Ligue, & étoit capable de cauſer encore quelque nouvelle revolution dans le Royaume de Naples, & que l'oncle auroit bien dû avoir quelques égards pour les interêts de ſon neveu.

Le Duc de Milan tâche de juſtifier ſa conduite.

Le Duc de Milan tâchoit de juſtifier ſa conduite ſur ce qu'il n'avoit conclu ſon Traité avec la France, que forcé par la neceſſité de ſes affaires ; & que les Princes alliez avoient tort de le condamner, puiſqu'eux-mêmes lui ayant fourni peu de ſecours, il étoit en danger de voir ſes Etats ruinez.

Le Roi de Naples épouſe la Princeſſe Jeanne ſa tante.

Ainſi le Roi de Naples ne voyant plus rien à eſperer du côté du Milanois, ſentit bien que l'entrée de l'Italie étant libre aux François, il devoit s'attendre à les voir fondre dans ſon Royaume : il ne ſongea plus qu'à chercher de nouveaux ſecours pour conſerver ſa Couronne. Comme le Roi d'Eſpagne étoit celui ſur qui il pouvoit le plus compter, il lui fit demander une de ſes filles en mariage, afin de l'engager davantage dans ſes interêts. Sa Majeſté Catholique ne refuſoit pas abſolument ce Parti ; mais il vouloit attendre l'iſſue de cette Guerre, afin de prendre ſes reſolutions, & de ſe regler ſur le ſuccès. Le Roi de

Naples ne pouvant souffrir ces delais, & se voyant d'ailleurs pressé par la Reine Douairiere, qui vouloit lui faire épouser la Princesse Jeanne sa fille : Ferdinand épousa en effet cette Princesse sa tante, & sœur de son pere, après en avoir obtenu du Pape les Dispenses necessaires.

An de N. S. 1495.

D'un autre côté, Ferdinand traita avec les Venitiens, pour en obtenir du secours. Ceux-ci, après quelques difficultez, se determinerent à lui envoyer un Corps considerable de Cavalerie & d'Infanterie sous le Commandement du Marquis de Mantoue, outre quinze mille Ducats pour payer les Troupes, à condition néanmoins que le Roi de Naples leur remettroit entre les mains les Villes de Brindes, d'Otrante & de Trani, de Monopoli, de Poligano, les principales Villes de la Pouille, que cette Republique souhaitoit passionnément, & qui étoient fort à sa bienséance, parce que se trouvant toutes situées sur le Golphe Adriatique, elles étoient infiniment commodes & avantageuses, pour servir d'échelles dans son Commerce du Levant, qui faisoit la principale richesse de la Republique. Ces grands Préparatifs servoient de préludes aux nouveaux troubles, dont l'Italie étoit ménacée.

Les Venitiens envoient du secours au Roi de Naples.

LXIII.

Le Roi Catholique ne se disposoit pas avec moins de diligence à soutenir la Guerre contre la France, qu'il prétendoit attaquer par le Roussillon. Comme la Couronne d'Arragon étoit la plus interessée à cette Expédition, il avoit assemblé dès l'année précedente les Etats à Tarrassonne, pour leur demander les secours d'hommes & d'argent, dont il avoit besoin. Ceux-ci voyant de quelle importance il étoit de défendre leurs Frontieres, & de conserver le Roussillon, pour fermer absolument aux François l'Entrée de l'Espagne de ce côté-là, consentirent de lever deux cens Hommes d'armes, & trois cens Chevaux-Legers, qu'on distribueroit en sept Compagnies, dont le Roi nommeroit les Capitaines ; mais qui seroient tous de la Nation. Ces Troupes devoient servir pendant trois ans, & être entretenues par les Etats. Le Roi, pour reconnoître ce service, consentit que, suivant l'ancienne coûtume du Royaume, les Habitans de chaque Ville auroient la liberté de nommer eux-mêmes, à la pluralité des voix, leurs Magistrats & leurs Officiers.

Les Etats d'Arragon levent des Troupes pour conserver le Roussillon.

Après que les Etats d'Arragon furent terminez, le Roi assembla ceux de Catalogne, à Tortose : l'Ouverture s'en fit sur

Ferdinand assemble à Tortose, les Etats de Catalogne.

An de N. S. 1496.

la fin de l'année mil quatre cens quatre-vingt-quinze, & ils continuerent jusqu'au commencement de l'année mil quatre cens quatre-vingt-seize. Comme le Roussillon, par où l'on devoit commencer la Guerre, faisoit une partie considerable de la Principauté de Catalogne, dont il avoit été démembré, les Etats de Tortose interessez à maintenir la réünion, qui venoit de s'en faire, suivirent l'exemple de ceux de Tarrassonne. Le Roi fit en même-tems proposer aux Etats le Mariage de l'Infante Jeanne sa fille aînée avec Philippe Archiduc d'Austriche: quoique ce jeune Prince, qui ne prévoyoit pas les grands avantages qu'il devoit tirer un jour de cette Alliance, parût en avoir de l'éloignement, & se mettre peu en peine de suivre en cela les inclinations de l'Empereur Maximilien son pere.

LXIV. Gonsalve se rend maître de presque toute la Calabre.

La Guerre se continuoit toûjours dans le Royaume de Naples; & quoique le nombre des François fut beaucoup diminué, il leur restoit encore des forces considerables. Le nouveau Roi de Naples assiegeoit Gayette: les armes Espagnoles faisoient de grands progrès dans la Calabre, sous le Commandement de Gonsalve de Cordoue, qui enlevoit tous les jours de nouvelles Places sur les François, & à peine leur en restoit-il une seule, où ils pussent être en sureté.

Percy & d'Aubigni tentent le secours des Forts de Naples.

Cependant Percy & d'Aubigni, qui commandoient pour la France dans la Calabre, informez du danger où se trouvoient les Forteresses de Naples, persuadez que tout le succès de la Guerre dans le désordre où se trouvoient alors les affaires, dépendoient de la conservation, ou de la perte de ces Forteresses, ayant pris ensemble des mesures, convinrent entre eux que d'Aubigni demeureroit dans la Calabre pour faire tête aux Espagnols; & que Percy, avec une partie des Troupes, marcheroit vers Salerne, dont les François étoient encore maîtres, pour tenter de secourir les Châteaux de Naples, & au cas qu'il n'en pût venir à bout, de se joindre avec le Duc de Montpensier, & faire de ce côté-là quelque diversion: car leur premiere vûe étoit de secourir les Châteaux, & de profiter de la moindre occasion pour recouvrer Naples. La chose s'executa comme on l'avoit projeté.

Percy bat les Napolitains proche d'Eboli.

Percy s'étant mis en marche, se rendit maître en passant de quelques Places, & ayant rencontré auprès d'Eboli quatre mille Hommes des Troupes Napolitaines, que le Roi avoit déta-

An de N. S. 1496.

chez ſous le Commandement du Comte de Matalone, pour s'oppoſer au paſſage des François; il les attaqua ſur le bord du *Scio*, ou du *Sciaro* & les tailla en pieces. Cette Victoire reveilla le courage des François, & ranima pour un tems leur Parti, qui s'affoibliſſoit de jour en jour: ils n'en tirerent pas néanmoins tout le fruit qu'ils auroient pû; elle donna cependant tant de reputation à leurs armes, qu'ils demeurerent maîtres de la Campagne; & que les Ennemis conſternez, furent quelque tems ſans oſer preſque paroître devant les François.

Les Forts de Naples capitulent.

Mais le Roi de Naples ayant pris toutes les précautions imaginables, pour empêcher que ceux qui étoient dans les Châteaux de Naples n'appriſſent la défaite de ſes Troupes auprès d'Eboli. Les Commandans capitulerent, & promirent de rendre les Forts, ſi dans un certain jour, ils ne recevoient un ſecours capable de faire lever le Siege.

Et ſe rendent.

Percy cependant parut à la vûe de Naples: mais voyant qu'il ne ſe faiſoit aucun mouvement dans les forteresſes; que le Roi de Naples, qui étoit ſorti de la Ville avec ſes Troupes, lui fermoit le paſſage: il fut obligé de ſe retirer. Ainſi les Châteaux, d'où le Duc de Montpenſier & le Prince de Salerne étoient déja ſortis quelque tems auparavant, pour ſe retirer à Salerne, comme nous l'avons dit, ſe rendirent au Roi de Naples.

Les François ſe retirent dans la Pouille.

Comme les Troupes Françoiſes n'étoient point payées, faute d'argent, leurs Generaux reſolurent de marcher dans la Pouille pour en trouver, & de vendre les Troupeaux. (30) Ce fut là que ſe raſſemblerent Montpenſier, Percy & Virginio des Urſins, auprès deſquels vinrent ſe ranger un grand nombre de moindres Officiers tant François qu'Italiens, pour concerter les meſures qu'il y avoit à prendre.

LXV.

Le Marquis de Mantoue joint le Roi de Naples & les Suiſſes battus par les François.

Les Troupes Napolitaines ſe trouvoient cependant diſperſées en differens endroits, & le Roi, après s'être rendu maître des Châteaux de Naples, uniquement attentif à terminer cette Guerre, marcha vers Benevent, qui appartenoit au Saint Siege, & que le Prince Frederic d'Arragon ſon oncle, avoit défendue avec beaucoup de valeur contre les François. Le Roi ayant connu

(30) *Les Troupeaux.* Une des plus conſiderables parties des Revenus des Rois de Naples, venoit des droits que ces Princes levoient ſur les Troupeaux de la Pouille, dont ils faiſoient preſque toute la richeſſe, parce que cette Province étoit remplie de pâturages, & très-fertile.

An de N. S. 1496.

leur deſſein, paſſa à Foggia; (31) le Marquis de Mantoue vint l'y joindre très-à-propos, avec le ſecours que lui envoyoient les Venitiens: Fabrice Colonne vouloit auſſi lui amener ſix cens Suiſſes qu'il tenoit à Troie; (32) mais ils ne voulurent jamais avancer, & ſe retirerent à Nocera, pour y attendre un autre Corps de leur Nation, & être plus en état de ſecourir le Royaume de Naples. Mais les François les ſurprirent au paſſage, & les tuerent preſque tous: ils vendirent cependant cherement leur vie; car ils laiſſerent un bon nombre de François ſur la place.

Les François preſentent la Bataille au Roi de Naples, qui la refuſe.

Cet avantage rendit les François ſi fiers, que s'étant avancez juſques ſous les murailles de Foggia, ils preſenterent la Bataille au Roi de Naples; mais celui-ci devenu plus ſage à ſes dépens, & profitant du mauvais ſuccès de la Journée de Semenara, évita prudemment le Combat juſqu'à ce que toutes ſes Troupes fuſſent raſſemblées: il ſe contenta de détacher de tems en tems quelques Partis, pour battre la Campagne; & dans les rencontres fréquentes entre les François & les Napolitains; il y en eut beaucoup de tuez & de priſonniers de part & d'autre. Les François étant rentrez dans la Pouille, pour y enlever les Revenus de la Province, ſe ſaiſirent de la meilleure partie des effets qu'ils trouverent dans les Douanes; le Roi de ſon côté s'empara de tout ce qu'il put; & le reſte abandonné au pillage.

LXVI.
Gonſalve ſoumet la Calabre.

Il étoit de la derniere importance de rabattre la fierté des François; car le Roi voyoit bien que ſi une fois on pouvoit les chaſſer de la Pouille, le reſte du Royaume ne coûteroit plus gueres à reduire. Les affaires de Calabre étoient ſur un bon pied par la valeur & l'habileté de Gonſalve, qui avoit ſoumis preſque toute la Province, & qui après s'être rendu maître de Conſenza, aſſiegeoit, & ſerroit de près le Château. Les Aſſiegez avoient peu de ſecours à attendre d'Aubigni, obligé lui-même de ſe cantonner dans la baſſe Calabre, à l'extrêmité de l'Italie, ſans oſer tenir la Campagne, & ſe foutenant moins par ſes propres forces, que par la difficulté d'aller dans les lieux inacceſſibles où il s'étoit retiré.

(31) *A Foggia.* Cette Ville a été bâtie des debris, & preſque ſur les ruines de l'ancienne Ville d'Arpo.

(32) *A Troie.* Cette Ville eſt du Royaume de Naples, & un Evéché de la Capitanate dans la Pouille, quoique ſous l'Archevêché de Benevent, de la Juriſdiction duquel il eſt exempt: elle a Titre de Principauté.

Le

Le Roi écrivit à Gonſalve de ſe rendre inceſſamment auprès de lui, où étoit le fort de la Guerre; qu'à la verité il avoit aſſez de Troupes pour ſe défendre; mais qu'il avoit beſoin d'une Armée plus nombreuſe pour attaquer l'Ennemi, & le chaſſer des Poſtes, qu'il occcupoit encore.

An de N. S. 1496.

Le Roi de Naples mande à Gonſalve de ſe venir trouver.

Gonſalve n'ignoroit pas la verité des choſes que le Roi lui mandoit: mais il avoit d'autres affaires en tête, qui ne laiſſoient pas de l'inquieter. Il ne pouvoit ſe réſoudre d'interrompre le cours de ſes Victoires. D'un autre côté c'étoit une neceſſité abſolue de ſecourir le Roi. Ainſi il obéit, & laiſſa dans la Calabre le Cardinal Louis d'Arragon, avec une partie de ſes Troupes, pour y conſerver, comme il pourroit, les Conquêtes que les Eſpagnols y avoient faites.

Gonſalve laiſſe le Cardinal d'Aragon dans la Calabre.

Le Cardinal né plûtôt pour la Guerre que pour l'Egliſe, étoit couſin germain du Roi de Naples. (33) Car D. Henri d'Arragon pere du Cardinal, étoit fils naturel de Ferdinand I. Roi de Naples.

Les Payſans s'attrouperent pour arrêter les Troupes Eſpagnoles, choſe facile à cauſe des Défilez, des Bois & des Montagnes dont le Pays eſt rempli: mais les Eſpagnols accoûtumez à ſe battre avec les Maures de Grenade dans des lieux étroits, & preſque inacceſſibles, ne s'étonnerent point de voir les gorges de ces Montagnes occupées par les Payſans: ils ſe jetterent ſur ces Malheureux, & en firent une horrible boucherie auprès de Murano dans la Calabre; il ne s'en ſauva que peu à la faveur des Bois, dont ils ſçavoient les détours.

Les Payſans défaits par les Eſpagnols.

On ſçut par le moyen de quelques Priſonniers, qu'il y avoit pluſieurs Gentilshommes de la Faction Angevine, retranchez à Layno, dans le deſſein de ſecourir le Château de Coſenza. Gonſalve, pour ne pas laiſſer échaper une ſi belle occaſion d'affoiblir ſon Ennemi, marcha toute la nuit, fit tant de diligence, que dès la pointe du jour, il parut à la vûe de la Place, avant qu'on eût eu le moindre ſoupçon de ſa Marche: ainſi ſans perdre de tems, & ſans donner aux Ennemis le loiſir de ſe reconnoître, il attaqua bruſquement la Place, l'emporta d'aſſaut, fit paſſer par le fil de l'épée la plus grande partie de ces

Gonſalve ſe rend maître de Laino.

(33) *Du Roi de Naples.* Ils étoient fils des deux freres: car Ferdinand II. Roi de Naples, étoit fils d'Alphonſe Roi de Naples; & Henri d'Arragon pere du Cardinal étoit frere du Roi Alphonſe, & tous deux fils de Ferdinand I. Roi de Naples, le Roi Alphonſe, ſon fils legitime, au lieu que Henri d'Arragon pere du Cardinal, n'étoit que ſon fils naturel.

An de N. S. 1496.

Gentilshommes, & envoia les autres par Mer en Espagne. Les principaux Prisonnniers furent le Comte de Nicastro & Honorat de San-Severin, frere du Prince de Bisignano.

Les Napolitains prenent & brûlent Frangito.

Les François cependant avoient mis le Siege devant Cercello, à dix milles de Benevent: le Roi pour faire diversion, alla assieger Frangito, où il y avoit Garnison Françoise. Les François accoururent au secours, mais trop tard. Le Roi étoit déja maître de la Place, & y avoit fait mettre le feu, de peur que ses Troupes arrêtées par le pillage, ne fussent surprises par les Ennemis. Les deux Armées demeurerent assez long-tems en presence, campées chacune sur une hauteur, & séparées seulement par un petit Vallon, que ni les uns ni les autres n'oserent passer à la vûe de l'Ennemi.

LXVII. Gonsalve joint le Roi de Naples.

Les affaires des François amollis par les délices & par les débauches, alloient de jour en jour en décadence. Cependant le Roi, de l'avis de son Conseil, étoit résolu de n'en point venir à une Bataille generale, à moins qu'il ne fût presque assuré de la Victoire. Il ne vouloit rien risquer, ni par une valeur indiscrete & précipitée fournir peut être à ses Ennemis une occasion de se relever: il se contenta donc de se soutenir & de se retrancher, jusqu'à l'arrivée de Gonsalve de Cordoue, qui se hâtoit de le joindre, & qui lui avoit envoyé Couriers sur Couriers, pour l'avertir qu'il arriveroit incessamment. Il arriva enfin, malgré tous les efforts de Montpensier, qui s'étoit mis en campagne, afin de l'empêcher de joindre le Roi.

Les François se saisissent d'Averse, que le Roi de Naples assiege.

Ce Prince voyant l'Armée fortifiée par ce Secours, se mit à son tour aux trousses des François, qui commençant déja à manquer de vivres, ne pensoient de leur côté qu'à éviter d'en venir aux mains, & qu'à se retirer dans la Pouille: mais comme le Roi les suivoit de près, ils furent obligez de changer de route, & ils se jetterent dans Averse, une des plus considerables villes du Royaume, & qui dépendoit alors du Prince de Malphe. (34) Le Roi, quelque diligence qu'il fît, n'ayant pu sauver cette Place, resolut de l'assieger. Si la Place fut bien attaquée, elle fut bien défendue: & on ne sçavoit quel en seroit

(34) *Prince de Melphe.* Cette Ville que l'on nomme Amalphi, est dans la Basilicate, Province du Royaume de Naples; c'est un Evêché auquel est uni celui de Rapalla, & suffragant de l'Archevêché de Cerenza, quoiqu'independante de sa Jurisdiction: c'est une Principauté, qui appartient à la Maison Doria.

le ſuccès; mais Gonſalve étant arrivé ſur ces entrefaites, le jour de ſaint Jean vingt-quatriéme de Juin. Sa venue cauſa autant de joie aux Aſſiegeans, que de chagrin aux Aſſiegez, auſquels elle fut enfin funeſte. La reputation de ce General étoit ſi bien établie, & nos Gens avoient tant de confiance en ſa valeur & en ſon experience, que perſonne ne douta plus de l'heureux ſuccès de cette Guerre. Gonſalve fut reçu dans le Camp avec les applaudiſſemens & les acclamations de toute l'Armée. An de N. S. 1496.

Les Officiers & les Soldats lui donnerent dès ce tems-là comme de concert le ſurnom de *Grand Capitaine*. Jamais nom ne convint mieux à ſes illuſtres Exploits : mais ce qui paroîtra peut-être de plus étonnant, c'eſt que les Etrangers même, & ſes propres Ennemis lui ont confirmé ce glorieux ſurnom : de ſorte que dans l'Hiſtoire de Cordoue, Gonſalve eſt preſque plus connu ſous le nom de *Grand Capitaine*, que ſous ſon propre nom : car quoiqu'il y eut alors de vaillans & d'habiles Generaux en l'Italie, cependant il faut avouer qu'ils étoient infiniment au deſſous du *Grand Capitaine*. En effet, Gonſalve avoit un genie ſuperieur pour la Guerre, pour laquelle il ſembloit être né : mais ſes rares qualitez civiles & morales ne ſervoient pas peu à relever ſes vertus guerrieres : il avoit une affabilité dans l'humeur, & une douceur dans les manieres, qui charmoient : jamais homme ne fut plus heureux & plus adroit à gagner l'eſtime & le cœur des Soldats ; il en étoit adoré, & rien ne contribua peut-être plus à ſes Victoires, que l'affection des Troupes, & la confiance qu'elles avoient en lui : il ſçavoit merveilleuſement l'art de confirmer & de redoubler dans les eſprits l'eſtime qu'il avoit déja ſçu inſpirer de ſon merite ; il étoit éloquent & perſuaſif ; & nul n'entendoit mieux que lui à faire valoir tout ce qu'il diſoit, ou ce qu'il faiſoit, & à donner un certain relief à ſes moindres actions.

On donne à Gonſalve le ſurnom de Grand Capitaine, ſon portrait.

Dès que Gonſalve fut arrivé au Camp d'Averſe, il alla reconnoître la Place, & reſolut après avoir bien examiné toutes choſes, de ſe ſaiſir de certains Moulins, où les Aſſiegez avoient mis Garniſon : il les attaqua avec tant de vigueur, qu'il s'en rendit maître, malgré la défenſe opiniâtre des Suiſſes, qui les gardoient, il paſſa au fil de l'épée ceux qui lui reſiſterent, & raſa les Moulins. Cette Expedition jointe à ſes autres Exploits lui fit tant d'honneur, que les Italiens eux-mêmes l'ap-

Il rüine les Moulins des Aſſiegez.

An de N. S. 1496. pellerent dès-lors le *Grand Capitaine.* Il faut convenir en effet que les autres Generaux étoient moins ses égaux, que ses inferieurs.

Averse Capitule. Il y eut pendant ce Siege de frequens assauts, dont le succès fut assez partagé. Les Princes de Bisignano & de Salerne faisoient les derniers efforts, avec les autres Seigneurs de leur Faction, pour lever dans leurs Terres tout ce qu'ils pouvoient de Cavalerie & d'Infanterie, afin de relever le Parti de France, & de marcher au secours d'Averse, qui se trouvoit presque aux abois, depuis l'arrivée de Gonsalve, & la prise des Moulins; mais leurs soins furent inutiles; car l'on poussa tellement ce Siege, que Montpensier, Percy & Virginio des Ursins, ne pouvant se défendre plus long-tems contre les attaques continuelles & vigoureuses des Assiegeans, prirent la résolution de capituler : voici les conditions: 1°. Si les Assiegez ne recevoient du secours de France dans l'espace de trente jours, les Troupes Françoises seroient obligées de sortir du Royaume de Naples, avec la liberté d'emmener leurs Chevaux, & d'emporter leur armes & tous leurs effets: 2°. Ils évacueroient toutes les Places, dont ils étoient maîtres, & les remettroient entre les mains des Officiers du Roi de Naples, à la reserve de Gayette, Venose, Tarente, & les autres Places, que le Seigneur d'Aubigni & le Duc de Monté occupoient: 3°. Que le Roi s'obligeroit à leur donner le passage libre par Mer & par Terre. Ces articles furent signez au mois de Juillet, & executez dans la suite. C'est une chose remarquable que dans le Traité les François, aussi-bien que les Espagnols, soient convenus à donner comme de concert le nom de *Grand Capitaine* à Gonsalve de Cordoue.

La Ville se rend.

Les François ayant rendu Averse, & les autres Villes, dont l'on étoit convenu, partirent pour se rendre en France; mais il y en arriva très-peu: car les miseres, les fatigues, les débauches & les maladies en avoient enlevé la plus grande partie. Le Duc de Montpensier lui même mourut à Pouzzoli, ou de maladie, ou de chagrin.

LXVIII. Les Ursins sont arrêtez.

On ne garda pas la Capitulation à l'égard de Virginio des Ursins; il fut arrêté avec Jourdain des Ursins son fils, & plusieurs autres Seigneur Italiens, que l'on fit tous prisonniers par ordre du Pape Alexandre. Ce fut un chagrin très-sensible pour le Roi de Naples de ne pouvoir pas garder sa parole, ni

executer fidelement le Traité ; mais les ordres de Sa Sainteté étoient si précis, d'ailleurs il étoit si dangereux pour le Roi dans les conjonctures presentes d'irriter un Pape, dont le genie imperieux & violent pouvoit avoir des suites fâcheuses, que ce Prince ne pouvant se dispenser d'obéir, fut obligé de sacrifier les Ursins. An de N. S. 1496.

Le Cardinal Juan de Borgia Evêque de Melphe, neveu du Pape Alexandre, & fils de sa sœur ; mais different d'un autre de même nom, dont nous avons déja parlé, faisoit la fonction de Legat Apostolique dans l'Armée : & le Duc de Gandie commandoit les Troupes de l'Eglise, que Sa Sainteté avoit envoyées au secours du Roi : c'est ce qui l'obligea d'avoir pour Alexandre cette complaisance aux dépens des malheureux.

L'Evêque de Melphe Legat dans l'Armée du Roi de Naples.

Le départ de Gonsalve avoit apporté bien du changement aux affaires de Calabre, où le Parti des François commençoit à prendre le dessus ; de sorte que le Grand Capitaine fut obligé d'y retourner, aussi-tôt que la Capitulation d'Averse fut signée, & que les François eurent évacué la Place. Aubigni profitant de l'absence de Gonsalve ; avoit repris la plûpart des Places, & ramené presque toute la Province à l'obéissance des François ; l'Histoire ne peut se dispenser de rendre justice à d'Aubigni, & il faut avouer qu'il étoit un des plus habiles generaux que la France eût alors ; sa valeur égaloit sa prudence, & il étoit d'une experience consommée ; mais pour son malheur, il eut pour concurrent Gonsalve, dont le genie superieur, & la bonne fortune avoient pris l'ascendant. Dès qu'il fut arrivé en Calabre, il poussa si vigoureusement les François, qu'il contraignit Aubigni d'executer le Traité d'Averse, d'abandonner l'Italie, & de se retirer en France.

Aubigni contraint de retourner en France.

Pendant que les affaires de Naples prennoient un si bon train, Isabelle mere de la Reine d'Espagne, mourut le quinziéme d'Août : elle avoit l'esprit un peu troublé, les dernieres années de sa vie, & l'on s'étoit apperçu de tems en tems de quelques accès de folie : son corps fut d'abord mis dans l'Eglise d'Arevalo, où elle s'étoit retirée pour y passer le reste de ses jours, & où elle mourut : mais quelques années après, elle fut transferée à Burgos, & inhumée dans l'Eglise des Chartreux, où reposoit le corps de D. Juan II. Roi de Castille son époux.

LXIX. Mort de la Reine Isabelle Douairiere de Castille.

L'Infante Jeanne sa petite fille s'embarqua au Port de La-

An de N. S. 1496.

Jeanne de Castille passe en Flandres.

redo sur une Flotte, que le Roi Catholique avoit fait équiper; & mit à la voile le vingt-deuxiéme du mois d'Août, pour passer en Flandres, où elle devoit épouser Philippe Archiduc d'Austriche, suivant le Traité. La Reine Isabelle accompagna sa fille jusqu'au Port; & l'Amirante D. Frederic Henriquez suivit cette Princesse jusqu'en Flandres, où elle fut reçue avec les honneurs dûs à sa naissance & à son rang.

Le Pape donne à Ferdinand le Titre de Roi Catholique.

Ce fut cette même année que le Pape donna à Ferdinand le glorieux Titre de Roi *Catholique*; que le Prince devoit transmettre avec sa Couronne à tous les Rois d'Espagne ses Successeurs : comme Pie II. avoit donné quelques années auparavant celui de *Très-Chrétien* à Louis XI. Roi de France : car depuis long-tems les Papes se sont attribuez le pouvoir & le droit de donner certains Titres d'honneur aux Princes Chrétiens. En consequence de cette Concession faite par Alexandre, on commença de mettre sur tous les Brefs Apostoliques pour l'Espagne (*Au Roi Catholique des Espagnes*) au lieu que l'on avoit coûtume seulement de mettre (*Au très-illustre Roi de Castille*) mais cela ne se fit pas sans opposition & sans murmure du côté des Rois de Portugal, qui s'en plaignirent très-vivement à la Cour de Rome, & representerent que Ferdinand n'étant pas Maître de toute l'Espagne, dont les Rois de Portugal possedoient une partie, on ne pouvoit pas sans injustice donner à Ferdinand le Titre de *Roi des Espagnes*. Cette contestation a toûjours duré tant que le Portugal a eu ses Rois particuliers; & elle n'a cessé que lorsque ce Royaume a été réüni en la personne de Phillippe II. au reste de l'Espagne.

Les François auroient été bien plus irritez, s'il est vrai, comme le dit Philippe de Commines, que le Pape avoit resolu de donner à Ferdinand le nom de *Roi Très-Chretien*, dont les Rois de France étoient en possession. Les grands services que ce Prince rendit à l'Eglise, rendent ceci très-vraisemblable.

LXX.

Le Roi de Portugal assemble ses Etats.

Dès que le Roi D. Emmanuel eut pris possession de la Couronne de Portugal, il assembla les Etats Generaux du Royaume à Montemor, proche d'Evora, pour regler par leur Conseil les affaires de cette Monarchie. D. George fils naturel du feu Roi, & qui n'avoit encore que quatorze ans, s'y rendit, accompagé de D. Diegue d'Almeyda Grand Prieur de saint Jean, son Gouverneur. Le Roi reçut le jeune Prince avec beaucoup de tendresse, & ne put retenir ses larmes en embras-

ſant celui qui lui rappelloit le ſouvenir de ſon Prédeceſſeur ; il l'aſſura qu'il lui tiendroit déſormais lieu de pere, & qu'il le regarderoit comme ſon propre fils. An de N. S. 1496.

Il dépêcha auſſi-tôt des Ambaſſadeurs au Roi de Caſtille, pour lui apprendre ſon avenement à la Couronne ; & au Pape Alexandre, pour lui prêter, ſelon la coûtume, le ſerment d'obedience, comme au Vicaire de Jeſus-Chriſt. Il envoie une Ambaſſade au Pape.

Les Seigneurs qui avoient le plus de part à la faveur du nouveau Roi, étoient D. Diegue de Sylva, qui avoit été ſon Gouverneur, & Jean Manuel ſon frere de lait, & fils naturel de D. Juan Evêque de Gardia, & d'une certaine Juſte Rodriguez, qui avoit été Nourrice du Roi. D Diegue de Sylva fut fait Comte de Portalegre, en recompenſe de ſes ſervices ; & D. Jean Manuel Chambellan. Celui ci ſçut dans la ſuite ſi bien gagner les bonnes graces de ſon Maître, qu'il devint ſon favori, & qu'il eut à la Cour une autorité preſque abſolue. Faveur de Jean Manuel.

Dans ces Etats de Montemor on publia une Déclaration en faveur des Juifs, par laquelle on les affranchit de l'Eſclavage, auquel le feu Roi les avoit aſſujettis, ſans nulle raiſon. Le nouveau Roi crut devoir les rétablir dans leur premiere liberté, & adoucir par là les miſeres de leur condition, déja aſſez malheureuſe. Reglemens faits dans les Etats.

On travailla auſſi à regler les affaires d'Afrique ; on y envoya des Troupes avec des vivres & des munitions, pour mettre les Places que l'on avoit conquiſes en état de ſe défendre contre les Maures.

LXXI. Les Portugais Maitres de pluſieurs Places en Afrique.

Les Portugais étoient alors Maîtres de Ceuta, que D. Juan I. avoit enlevée aux Maures : ils poſſedoient auſſi Tanger & Arcilla, Places bâties à l'Occident ſur les bords de l'Ocean, que D. Alphonſe oncle du Roi, avoit conquiſes ſur ces Infideles, & qu'ils avoient ſçu conſerver par leur valeur contre tous les efforts de leurs Ennemis.

D. Juan de Meneſez qui commandoit dans Arcilla, voyant que quelques Bourgades voiſines refuſoient de payer le tribut accoûtumé, reſolut de les y contraindre par des Executions Militaires. Ayant communiqué ſon deſſein au Gouverneur de Tanger, ils raſſemblerent tous deux leurs forces, & marcherent vers ces Villages, à deſſein de les piller & de les brûler ; mais ils tomberent ſans y penſer ſur un gros Corps de Troupes Maures, commandées par Barraxa & Almandarin, deux de Les Maures d'Afrique battus par les Portugais.

An de N. S. 1496. leurs plus fameux Generaux. Quoique les Infideles fussent superieurs en nombre aux Chrétiens, Menesez bien loin de reculer, prit la resolution de les attaquer brusquement ; & il le fit avec tant d'ordre & de fermeté, qu'il les tailla en pieces ; en laissa beaucoup sur la place, & mit le reste en fuite : le nombre en cette occasion fut obligé de ceder à la valeur. Cette Victoire causa d'autant plus de joie en Portugal, qu'on la regarda comme un bon augure dans un commencement de Regne, & comme un presage heureux pour les autres Victoires, qu'on se flattoit de remporter sur les Infideles.

LXXII. On rompt les Etats de Montemor.

Tout ceci arriva durant les Etats de Montemor ; mais on fut obligé de rompre l'Assemblée, malgré les grandes affaires qui restoient à terminer, à cause de la Peste, qui commençoit à se faire sentir aux environs, & qui y faisoit déja de grands ravages. Le Roi lui-même fut contraint de sortir de la Ville au commencement de l'année : il se rendit à Setubal vers le Carême, pour avoir le plaisir de rendre visite à la Reine Douairiere Eleonor, & à Isabelle Duchesse de Bragance sa sœur.

On sollicite le Roi de Portugal à rappeller les enfans du Duc de Bragance.

On proposa dans cette Entrevûe de rappeller en Portugal D. Alvar frere du Duc de Bragance, & les enfans de ce Duc, lesquels depuis la mort de leur pere avoient été contraints de se bannir de leur Patrie, pour éviter un pareil sort, & de se refugier en Castille, où ils menoient une vie fort triste. Ces deux Princesses qui avoient cette affaire fort à cœur, sollicitoient le Roi de rétablir dans leurs biens, & dans les Charges de leur pere, ces Princes, qui n'avoient commis aucun crime digne d'un traitement si rigoureux : le Roi Catholique se joignit lui-même à ces Princesses en faveur de ces illustres Fugitifs : mais sur tout la Duchesse Douairiere de Bragance, qui y étoit plus interessée que personne, se voyant en même-tems privée de son mari & de ses enfans, n'épargnoit ni larmes, ni prieres, pour obtenir cette grace.

La Duchesse de Viseu demande au Roi la même grace.

Beatrix Duchesse de Viseu, & mere du nouveau Roi, entra dans les sentimens des autres, & par l'autorité que lui donnoit sa qualité de mere, elle passa des prieres aux commandemens. » Ne pensez pas, lui dit-elle, que le Ciel ne vous ait fait Roi » que pour vous : il vous a élevé sur le Thrône, pour votre mere, » pour vos sœurs, pour vos parens, enfin pour tous ceux qui » ont mis en vous leur appui, & leur esperance : ils doivent » se ressentir de votre grandeur ; & vous ne pouvez, sans une

An de N. S. 1456.

espece de dureté, vous dispenser de répandre sur eux une partie de cet éclat qui vous environne. N'avons-nous pas droit de cueillir des fruits d'un arbre de notre Maison ? Si nous sommes privez de cette satisfaction, à qui nous adresserons-nous ? de qui implorerons-nous la protection ? Eh quoi ! souffrirez-vous que votre excessive severité nous fasse voir avec chagrin votre élevation ? Quand vous étiez simple particulier, nous nous contentions de déplorer nos malheurs, & de nous plaindre, parce que c'étoit la seule consolation qui nous restoit : mais à present que vous avez la Couronne sur la tête, & le pouvoir en main, voulez-vous ajoûter à nos miseres passées la douleur nouvelle, qu'une mere & votre famille doivent ressentir, d'avoir à se plaindre de votre dureté ? Si vous avez donc encore quelque égard à la raison & à la justice, si vous conservez du respect pour celle qui vous a porté dans son sein, & à laquelle vous avez causé tant de douleurs en vous mettant au monde : si vous vous souvenez de ce que vous me devez, & de ma tendresse, rendez une fille à sa mere ; à votre sœur, ses enfans ; à leur ayeul, ses petits-fils : rendez-moi toute entiere à moi même ; rassemblez toutes les parties de moi-même, qui étoient separées & dispersées en tant d'endroits differens, & regardez cette action comme le plus grand avantage que vous puissiez retirer de la Royauté. «

Il rappelle le frere & les enfans du Duc de Bragance.

Le Roi avoit un extrême desir d'accorder à la Duchesse sa mere, & aux Princesses ses sœurs la demande qu'elles lui faisoient : elle lui paroissoit trop juste, pour la refuser ; mais il apprehendoit qu'on ne le taxât de legereté, & de précipitation à condamner la mémoire de son Prédecesseur, s'il cassoit si promptement ce que celui-ci avoit reglé. Il falloit encore dans un commencement de Regne, ménager les esprits, & ne pas irriter ceux qui depuis long-tems étoient paisibles possesseurs des biens confisquez sur les Exilez. Cependant le respect & la reconnoissance qu'il avoit pour la Duchesse sa mere, les prieres, les larmes de ses sœurs & de sa famille, l'emporterent sur ces considerations. Il rappella le frere & les enfans du Duc de Bragance, & ceux qui avoient suivi ces Princes dans leur Exil ; mais pour ne mécontenter personne, & pour dédomager ceux qui furent obligez de se désaisir des biens qu'ils s'étoient appropriez : il leur fit des gratifications si considerables, que tout le

An de N. S. 1496. monde fut satisfait : il n'y eut qui que ce soit qui osât blâmer la conduite du Roi ; tout le Royaume admira sa generosité ; ceux-même qui avoient le plus d'interêt à ne pas souhaiter le retour des Princes, ne purent s'empêcher de l'approuver.

LXXIII. On propose de marier le Roi de Portugal à une Infante de Castille.

On proposa de marier le Roi, qui étoit à la fleur de son âge ; car il avoit vingt-six ans, quand il monta sur le Thrône : toute la Cour le souhaitoit avec passion. Rien ne lui étoit plus avantageux que l'alliance de la Castille : Leurs Majestez Catholiques agréoient fort ce Parti, & étoient fort aises d'avoir le Roi de Portugal pour gendre ; mais Elles avoient de la peine à lui accorder l'Infante Isabelle leur fille aînée : l'Infante Jeanne étoit partie pour la Flandres, où elle devoit épouser l'Archiduc : l'Infante Catherine étoit promise à Artus fils aîné d'Henri VII. Roi d'Angleterre ; il ne restoit plus que l'Infante Marie la plus jeune, & Ferdinand son pere consentoit volontiers à la marier avec le Roi de Portugal ; mais D. Emmanuel n'en vouloit point. Les Portugais qui ne le cedent en fierté à nulle autre Nation, regardoient comme une injure, qu'on destinât à un autre Prince Isabelle, pour laquelle il avoit toûjours conservé une estime particuliere, & une amitié tendre depuis qu'il l'avoit connue, lorsqu'elle étoit à la Cour de Portugal mariée au jeune Prince D. Alphonse.

On lui propose de se liguer contre la France, & de chasser les Maures & les Juifs.

On travailloit à négocier ce Mariage, & le Roi Catholique toûjours attentif à ses interêts voulant profiter de l'empressement du Roi de Portugal, fit proposer à ce Prince d'entrer dans la Ligue contre la France : l'Infante Isabelle de son côté exigeoit pour premiere condition de son Mariage, que le Roi de Portugal chassât de ses Etats les Maures & les Juifs, & déclaroit hautement qu'elle ne pourroit se resoudre à prendre pour époux un Prince, dont les Etats serviroient d'asile aux Ennemis de Jesus-Christ.

Le Roi fait une Déclaration contre les Maures & les Juifs.

Emmanuel, dont la passion pour la Princesse étoit extrême, & brûlant d'impatience de l'épouser, ne laissa pas de répondre à Ferdinand, que l'Alliance qui subsistoit depuis si long-tems entre le Portugal & la France, ne lui permettoit pas d'entrer dans la Ligue contre cette Couronne ; qu'il étoit prêt de consentir à une Ligue défensive, pour conserver l'Espagne ; mais qu'il ne pouvoit se resoudre à une Ligue offensive, ni à des Guerres étrangeres. Quant à l'autre chose que souhaitoit l'Infante, quoique la plus grande partie de son Conseil s'y oppo-

sât, & que la chose souffrît bien des difficultez, néanmoins pour marquer l'estime & l'affection qu'il avoit pour la Princesse, il vouloit bien passer par dessus toutes les difficultez qui pourroient se rencontrer dans l'execution de cette affaire. Il fit publier sur la fin de cette année une nouvelle Déclaration, par laquelle il étoit ordonné à tous les Maures & à tous les Juifs établis en Portugal, de sortir du Royaume dans un certain tems marqué, sous peine de demeurer Esclaves, s'ils restoient après le terme expiré: ainsi il renouvella l'Ordonnance du feu Roi, qu'il avoit revoquée en montant sur le Thróne. An de N. S. 1496.

Les Maures obéïrent, & passerent en Afrique: il y eut plus de difficulté par rapport aux Juifs. Le Roi ayant fait quelque tems après une seconde Déclaration, dans laquelle il ordonnoit qu'on enlevât aux Juifs tous leurs enfans au dessous de quatorze ans, & qu'on les baptisât malgré leurs parens, chose contraire aux Loix de la Justice, & aux maximes de la Religion Chrétienne. Peut-on, & doit-on contraindre des hommes à embrasser malgré eux une Religion qu'ils abhorrent? Est-il permis de faire Esclaves ceux qui le refusent, & de les priver de la liberté que le Ciel leur a accordée? Peut-on sous ce specieux prétexte enlever aux parens leurs propres enfans? Jamais on ne trouvera de raison solide qui puisse justifier une conduite si violente. Il faut convenir que le Roi de Portugal fit une faute, soit en enlevant les enfans, & en les faisant baptiser malgré la volonté de leurs parens; soit en obligeant les autres d'embrasser la Religion Chrétienne à force de mauvais traitemens, de ménaces & de violences; mais sur tout en leur ôtant par une supercherie indigne d'un Roi, la liberté, & le pouvoir de se retirer: aussi vit-on bien-tôt après que leur conversion forcée, ne fut nullement sincere, & la suite en fut une preuve trop convainquante. Il est vrai que plusieurs pour éviter l'Esclavage, se firent baptiser; peut-être quelques-uns le firent de bonne foi; mais la plûpart n'embrasserent la Religion Chrétienne, que pour s'accommoder au tems; ils conserverent toûjours dans leur cœur leurs premiers sentimens, & leverent le masque, dès qu'ils furent en liberté de le faire impunément.

Les Maures obéïssent; conduite à l'égard des Juifs.

LXXIV.

Le Pape dispense du vœu de chasteté les Chevaliers des Ordres Militaires de Portugal.

Le Pape Alexandre dispensa les Commandeurs des trois Ordres Militaires qui sont en Portugal, du vœu de chasteté perpetuelle, en permetant de se marier à tous ceux qui s'y enga-

An de N. S. 1496. geroient déſormais. Quoique ſa Sainteté eût de très-grandes raiſons pour introduire un changement ſi notable dans des Ordres Religieux, on ne laiſſoit pas d'en murmurer, comme il ne manque jamais d'arriver dans toutes ces nouveautez. (35)

Ce qu'il y eut de fâcheux, ce fut que par là, on ouvrit la porte à la diſſipation des grands biens, que le zele & la pieté des Fideles avoit donnez à ces Ordres; car au lieu de les donner, ſelon la coûtume, & leur ancienne deſtination, aux Chevaliers, dont l'emploi étoit de faire la Guerre aux Infideles; on ne les diſtribua plus qu'à des Courtiſans effeminez, qui n'avoient jamais vû l'Ennemi que de loin. Ce n'eſt pas ici le lieu de gemir ſur l'abus qu'on a fait depuis de ces biens: en effet quand il n'y aura plus de recompenſe à eſperer, n'aimera-t-on pas mieux mener à la Cour une vie molle & voluptueuſe, que de s'expoſer inutilement à la pouſſiere d'un Camp, aux hazards & aux fatigues de la Guerre.

LXXV. Etat des affaires d'Italie.

Les affaires d'Italie étoient toûjours dans la même ſituation, & le Royaume de Naples n'étoit pas encore tranquille. Le Roi d'Angleterre gagné par l'Alliance qu'il venoit de contracter avec l'Eſpagne, réſolut d'entrer dans la Ligue contre la France. L'Empereur Maximilien, qui paroiſſoit le plus envenimé contre cette Couronne, publioit hautement qu'il vouloit paſſer en Italie; qu'il ſe chargeoit des affaires du Milanois & de la Toſcane, où tout étoit en confuſion; & qu'il en rendroit bon compte aux Alliez. Le Duc de Milan étoit aſſez diſpoſé à quitter une ſeconde fois le parti de la France, ſur tout depuis que le Dauphin étoit mort en bas âge: car ſi Charles VIII. dont la ſanté étoit toûjours chancellante, venoit à mourir dans les conjonctures preſentes, le Duc de Milan croyoit avoir tout à apprehender du Duc d'Orleans ſon ennemi déclaré, ſur la tête duquel la Couronne de France ne pouvoit man-

(35) *Les nouveautez.* Ce qui détermina le Pape Alexandre à ôter le vœu de chaſteté aux Ordres Militaires d'Eſpagne, fut le déreglement & les débauches de ces Chevaliers, & il crut en ôter la ſource, en permettant à ces Chevaliers de ſe marier; outre que le Portugal étant plein de leurs enfans naturels, il n'étoit pas hors de propos d'ôter à un ſi grand nombre de gens la tache honteuſe de leur naiſſance. Les uns approuverent la conduite de Sa Sainteté, & la regarderent comme un temperament ſage, & une mitigation neceſſaire; d'autres prétendirent qu'on ne devoit rien changer dans ce qui avoit été ſi ſaintement établi; qu'il falloit avoir plus de fermeté, & chercher d'autres voies, pour remedier aux deſordres qui s'étoient gliſſez parmi les Chevaliers; mais ſouvent les Reglemens les plus ſages deviennent dans la ſuite pernicieux, telle eſt la foibleſſe de l'eſprit humain, & la corruption de ſon cœur.

quer de tomber, après la mort de Charles. (36)

An de N. S. 1496.

Etat du Royaume de Naples.

Les Venitiens étoient maîtres d'une partie de la Pouille dans le Royaume de Naples: Gonſalve de Cordoue occupoit au nom du Roi Catholique ſon Maître, les Villes de Rhegio, d'Amantia, & les meilleures Places de la Calabre. Les Partiſans de la Maiſon d'Anjou, malgré le Traité d'Averſe, auquel ils n'avoient pas voulu ſe ſoumettre, ne laiſſoient pas de ſe maintenir en poſſeſſion d'un aſſez grand nombre de Places. Le Roi de Naples, qui ne penſoit qu'à rétablir la tranquillité dans ſon Royaume, envoya à Tarente D. Céſar d'Arragon ſon oncle, & frere naturel du feu Roi D. Alphonſe: il donna ordre en même-tems au Duc d'Urbin de ſe rendre inceſſamment dans la Bruzze, pour maintenir cette Province dans le devoir. Le Duc s'acquitta heureuſement de ſa Commiſſion, & ſe rendit enſuite à Rome avec Proſper Colonne.

LXXVI.
Mort de Ferdinand Roi de Naples.

Gayette, dont les François étoient encore maîtres, inquietoit le Roi de Naples. Le Comte de Trivento, qui commandoit l'Armée Navale d'Eſpagne, l'aſſiegeoit par Mer; les Venitiens avoient envoyé leurs Galeres pour joindre ce General; ils attaquoient la Place avec aſſez de vigueur, mais ſans ſuccès: le Roi de Naples ſe diſpoſoit à l'aſſieger par Terre avec toutes ſes Troupes, quand la Mort le ſurprit. Il tomba malade de la Dyſſenterie à Monte di Somma, auprès du Mont Veſuve; & s'étant fait tanſporter à Naples, il y mourut le ſeptiéme d'Octobre. Que lui ſervirent ſa jeuneſſe, & les plaiſirs de la vie? Quel avantage retira-t-il des Victoires remportées ſur ſes Ennemis? d'avoir recouvré ſon Royaume? Une Mort cruelle & imprévûe renverſa en un moment toutes ſes eſperances. A peine avoit-il commencé à goûter les premieres douceurs de la Royauté, que la Mort en un moment le dépouilla de tout. Triſte & fameux exemple de la fragilité des choſes humaines! Ses Sujets pleurerent ce Prince avec des larmes ſinceres; ils ne pouvoient ſe laſſer de louer ſon mérite & ſa valeur, & de l'élever au-deſſus de tous les autres Rois ſes Prédeceſſeurs.

(36) *De Charles.* Les frayeurs du Duc Sforce n'étoient pas trop mal fondées; car il n'ignoroit pas que le Duc d'Orleans ne prétendit avoir des droits ſur le Duché de Milan, & que dès qu'il ſe verroit élevé ſur le Thrône de France, ce qui pouvoit ne pas être trop éloigné par la délicateſſe de complexion de Charles VIII. qui n'avoit point d'enfans, il n'entreprit de faire valoir ſes prétentions ſur le Milanois, & de l'en depouiller. Ainſi il etoit bien-aiſe de ſe réunir avec les autres Princes liguez, pour les engager à le défendre.

An de N. S. 1496.

Son oncle Frederic d'Arragon lui succede.

Le Prince Frederic d'Arragon, qui étoit alors à Castellone; ayant appris le danger où étoit le Roi son neveu, y accourut incontinent, & le même jour que mourut Ferdinand, Frederic fut reconnu, & proclamé Roi de Naples. Il s'accommoda avec les Princes de Bisignano & de Salerne, & avec les Comtes de Lauria & de Melito, les plus grands ennemis de la Maison d'Arragon.

Troubles dans le Royaume de Naples.

La mort imprévûe de Ferdinand reveilla l'ambition de plusieurs Princes. On fit courir dès ce tems-là à Rome & à Naples divers Ecrits, pour appuyer les droits du Roi Catholique; mais cela fit peu d'effet: (37) car le Pape, & les autres Puissances d'Italie aimoient beaucoup mieux pour voisin un Prince foible, qu'un Roi d'Espagne.

Gonsalve vient à Naples.

Gonsalve étoit le seul qui pût s'opposer aux entreprises des Competiteurs de son Maître; mais il se trouvoit occupé au Siege du Château de Cosenza; il esperoit bien-tôt en venir à bout, & par ce moyen soumettre le reste de la Province. Il y réussit: car ayant obligé le Château de Cosenza à se rendre par composition, il n'eut pas de peine à reduire toute la Calabre, après quoi il alla à Nole, où ayant laissé une Garnison capable de tenir cette Place dans le devoir, il se rendit à Naples, pour rendre visite aux deux Reines, & consoler la mere & la fille de la perte qu'elles venoient de faire.

LXXVII.

Le Roi de Naples assiege Gayette, qui se rend.

Cependant le nouveau Roi Frederic ayant ramassé toutes ses Troupes, executa le projet de son Prédecesseur, & mit le Siege devant Gayette. En ce tems-là d'Aubigni, qui s'en alloit à Rome par Terre, pour s'en retourner en France, passa à la vûe du Camp des Napolitains: si ce fut par hazard, ou à dessein, c'est ce qui n'est pas aisé à deviner. Le Roi lui permit d'entrer dans la Place, qui étoit vivement pressée; il conseilla aux Assiegez de se rendre, sans attendre la derniere extrêmité; qu'ils n'avoient nulle ressource à esperer de la France, & par son éloignement, & par les embarras où le Roi se trouvoit;

(37) *Peu d'effet.* Ces Ecrits ne plaisoient pas au Pape, non plus qu'aux autres Princes d'Italie: ceux même qui les trouvoient solides, & qui reconnoissoient de bonne foi la force de leurs raisons, n'en étoient pas plus contens que les autres, & ils étoient les premiers à les condamner; car ils ne vouloient du tout point pour voisin le Roi d'Espagne, qui devenu encore plus puissant par la réünion de la Couronne de Naples à celle de Sicile, & à tous les autres grands Etats, qui composoient cette puissante Monarchie, étoit capable d'asservir toute l'Italie.

An de N. S. 1496.

qu'ils avoient assez soufferts par la longueur du Siege ; qu'on ne pouvoit pas en exiger davantage.

Les François de Gayette perissent sur Mer.

Les Assiegez le crurent, & remirent la Place entre les mains du Roi Frederic. Les François sortis de la Place s'embarquerent sur un Vaisseau de Guerre, & deux gros Navires de Charge, pour retourner en France. Les Vaisseaux ayant été surpris par une violente tempête, presqu'à la sortie du Port de Gayette ; un d'eux coula à fonds, & l'autre vint se briser sur la Côte, à la vûe de Terracine. Ainsi Dieu punit l'avarice des François, qui avoient dépouillé les Eglises, & enlevé les vases sacrez, les ornemens les plus précieux, sans nul égard pour la Religion, & tout ce qu'ils purent trouver d'or & d'argent : ainsi les richesses acquises par le crime se dissipent en un moment, & deviennent funestes à ceux qui les possedent.

LXXVIII.
Maximilien passe en Italie.

D'un autre côté l'Empereur Maximilien ayant traversé les Alpes avec mille Chevaux, & cinq mille Hommes de Pied, entra dans la Lombardie, & joignit le Duc de Milan. Comme il comptoit plus sur les Troupes qu'il esperoit de trouver en Italie, que sur les siennes, il envoya ordre au Duc de Savoie & au Marquis de Montferrat, en qualité de Vassaux & de Feudataires de l'Empire, de se rendre incessamment à Ast. Mais la foiblesse de son Armée l'avoit rendu si méprisable, qu'on se moqua de ses ordres, & personne ne se trouva au Rendez-vous. Le Duc de Ferrare, quoiqu'il tînt Modene & Rhegio en qualité de Fief de l'Empire, ne se mit pas non plus fort en peine d'obéir à cette Sommation. Le dessein de Maximilien étoit d'empêcher les François de se rendre maîtres de Gennes, par le moyen d'une Flotte qu'ils avoient envoyée pour cet effet, & par les intelligences qu'ils entretenoient avec le Cardinal Julien de la Roverè, & quelques autres des principaux Citoyens.

Les Pisans implorent le secours des Venitiens.

Charles VIII. en passant par Pise pour la Conquête du Royaume de Naples, avoit accordé la liberté aux Pisans, & les avoit soumis à la Domination des Florentins. Ceux-ci, après le départ des François, avoient fait tous leurs efforts, pour réduire les Pisans, & les contraindre de rentrer dans l'obéissance. L'Empereur avoit dessein de maintenir Pise contre les entreprises des Florentins : Ceux-là trop foibles, pour resister à leurs anciens Maîtres, & résolus de tout souffrir, plûtôt que de rentrer sous le joug, qu'ils regardoient comme le comble des

An de N. S. 1496. malheurs, eurent recours aux autres Princes d'Italie, & particulierement aux Venitiens, qui les servirent le plus efficacement.

Maximilien assiege Ligourne, & se retire.

Le Duc de Milan plus attentif à ses interêts, qu'à garder la fidelité à ses Alliez, ne put voir sans chagrin les Venitiens prendre la protection des Pisans. Comme il auroit bien voulu se rendre maître de Pise, il conseilla adroitement à l'Empereur de la prendre sous sa protection, & de faire la Guerre aux Florentins: l'Empereur y consentit volontiers, & ayant traversé toute la Côte de Gennes, & une partie de la Toscane, il alla mettre le Siege devant Ligourne, située à l'Embouchure de la Riviere d'Arno; mais son projet avorta, & il fut contraint de lever le Siege.

Il pense à se retirer en Allemagne.

Ce Prince plus irrésolu que jamais, & ne se fiant pas trop à ceux qui l'avoient appellé en Italie, commença tout de bon à penser à son retour en Allemagne sans se mettre beaucoup en peine de sa gloire. Il tint sur cela un Conseil à Pavie, où se trouverent le Duc de Milan, & le Cardinal Bernardin de Carvajal, qui faisoit la fonction de Legat du Saint Siege en Lombardie, pour avancer les affaires de la Ligue contre la France. Ce Legat tâcha de persuader à l'Empereur de differer encore quelque tems son départ pour l'Allemagne, & de marcher au plûtôt au secours des Gennois, prêts à tomber sous la puissance des François, qui n'épargnoient rien pour se rendre maîtres d'une Ville, qui leur ouvroit le chemin de Naples.

LXXIX. Il hate son Départ.

Les choses étoient dans cette situation, lorsqu'un Courier d'Espagne apporta la nouvelle d'une trêve conclue entre cette Couronne & celle de France, avec esperance d'une paix stable entre les deux Couronnes. Cette Tréve brouilla de nouveau les affaires, & détermina Maximilien à précipiter son Départ. Voici comment la Tréve fut conclue entre la France & l'Espagne.

Semences de Guerre dans le Roussillon.

Lorsque la Guerre se poussoit dans le Royaume de Naples avec le plus de vigueur, l'Espagne n'étoit pas exempte d'allarmes: les Espagnols faisoient tous les jours des Courses du côté du Roussillon, sur les Frontieres de France: les grands préparatifs que faisoit la France dans les Provinces voisines de l'Espagne, paroissoient les préludes d'une rupture ouverte; & il n'étoit pas difficile de deviner que les François ne manqueroient pas de se venger.

Pour

Pour cela le Roi Catholique s'approcha des Frontieres, & s'avança jusqu'à Gironne, où il demeura quelque tems avec les Troupes qu'il avoit mandées de toutes parts. Mais comme l'Hyver s'approchoit, & qu'il ne voyoit point encore de mouvemens en France, il licentia une partie de ses Troupes, dispersa les autres dans les lieux où il les crut necessaires, & se hâta de se rendre à Burgos, où il avoit ordonné à la Reine Isabelle son épouse de disposer toutes choses, pour la Ceremonie du mariage du Prince de Castille leur fils, avec la Princesse Marguerite d'Austriche, fille de l'Empereur Maximilien.

An de N. S. 1496.

Le Roi d'Espagne assemble des Troupes, & les congedie.

Le Roi de France ayant sçu que Ferdinand s'étoit retiré en Castille, & avoit laissé le Roussillon dégarni, & tout ouvert, envoya ordre à Charles d'Albon, Seigneur de saint André, qui commandoit sur cette Frontiere, pour le Duc de Bourbon Gouverneur de Languedoc, de rassembler au plûtôt ses Troupes, & d'entrer en Espagne. Saint André s'étant mis à la tête d'une Armée de dix-huit mille Hommes, se jetta dans le Roussillon, & parut tout à coup un Vendredi septiéme d'Octobre, devant Salses, qu'il investit. Quoique cette Ville soit la Clef du Roussillon, elle n'étoit pas néanmoins trop bien fortifiée; ses murailles vieilles & ruïnées en plusieurs endroits, n'étoient pas capables de resister au feu de l'Artillerie, & à la violence du Canon. Aussi quelque brave que fut la Garnison, les Retranchemens étoient si mauvais, qu'elle ne put soutenir le premier choc des Ennemis. Dès le lendemain, la Ville fut emportée d'Assaut, & la Citadelle fut bien-tôt obligée de se rendre par composition, après avoir perdu la meilleure partie des Soldats, qui s'y étoient retirez.

Les François prennent Salses.

Le Comte D. Henri Henriquez ayant ramassé à la hâte ce qu'il put de Troupes s'avança en diligence au secours de Salses; mais il arriva trop tard, & il fut obligé de s'arrêter à Riba-Saltas petite Ville éloignée d'environ une ou deux lieues de Salses. L'Ennemi, qui ne voyoit pas d'apparence à défendre une si mauvaise Place, l'avoit abandonnée, après avoir tout pillé, & s'étoit retiré dans les Montagnes voisines. Henriquez crut devoir, pour sauver sa reputation, poursuivre les François, & les combattre, s'il en trouvoit l'occasion: mais ceux-ci, qui ne vouloient pas en venir aux mains, se posterent dans des lieux si escarpez, & si inaccessibles, que jamais les Espagnols n'oserent entreprendre de les forcer dans leurs Retranchemens. Les deux

Ils l'abandonnent & se retirent dans les Montagnes.

An de N. S. 1496. Armées furent quelques jours en presence, sans oser faire aucun mouvement; on s'envoya cependant de part & d'autre des Deputez, pour parler d'accommodement; & l'on convint enfin que les deux Nations poseroient les armes, & qu'il y auroit une Tréve de ce côté là, jusqu'au dix-septiéme de Janvier de l'année suivante mil quatre cens quatre-vingt-dix-sept.

An de N. S. 1497.

Maximilien retourne en Allemagne.

Les moindres évenemens dans la Guerre sont le plus souvent de la derniere importance. On ne sçauroit croire combien ce Traité donna d'ombrage à tous les Princes liguez. Les Italiens plus soupçonneux que les autres, s'imaginerent que le Roi Catholique vouloit abandonner la Ligue, faire son Traité à part, & sacrifier l'interêt de la cause commune à ses interêts particuliers. Cette démarche de Ferdinand fit tant d'impression sur les Alliez, que l'Empereur, qui ne cherchoit que l'occasion de s'en retourner, prit la route d'Allemagne, sans avoir fait nulle Expedition considerable.

LXXX.

Le Duc de Gandie assiege Bracciano.

Depuis qu'on eut arrêté à Naples par l'ordre du Pape, & contre la foi des Traitez, Virginio des Ursins, & Jourdain son fils, le Pape déclara la Guerre à cette illustre Maison, & ne pensa plus qu'à la dépouiller des grands biens, & des Terres considerables qu'elle possedoit dans l'Etat Ecclesiastique. Il nomma pour ses Generaux les Ducs de Gandie & d'Urbin & Fabrice Colonne, qui se saisirent d'abord de quelques Places, & mirent enfin le Siege devant Bracciano. Charles des Ursins & Vitelocio ayant reçu quelques remises, que la Cour de France leur envoya, assemblerent trois cens Hommes d'armes, quatre cens Chevaux-Legers, & deux mille cinq cens Hommes de Pied, & accourut au secours des Assiegez.

Les Ursins assiegent Vasano.

Mais ils jugerent plus à propos de faire une diversion, & d'aller en même-tems investir Vasano, Place forte dans l'Etat Ecclesiastique, afin d'obliger les Troupes du Pape à se retirer de devant Bracciano, & de trouver quelque occasion d'en venir aux mains.

Le Duc de Gandie leve le Siege de Bracciano.

Ce qu'ils avoient prévû arriva: les Generaux des Troupes de l'Eglise prirent le parti de lever le Siege, & quoique leur Armée fut moins nombreuse, que celle des Ursins, ils ne laisserent pas de s'avancer pour en venir à une Action.

Les Troupes de l'Eglise son battues par les Ursins.

Les deux Armées s'étant trouvées en presence, le Combat s'engagea le vingt-quatriéme de Janvier: d'abord les Troupes du Pape eurent l'avantage; elles enfoncerent les Ursins, & les

obligerent à se retirer sur une Hauteur; mais Fabrice Colonne ayant pris une partie de son Armée, fit un circuit pour prendre les Ennemis en queue. Ceux-ci s'étant apperçus de la démarche de Colonne, & ayant pressenti son dessein, descendirent dans la Plaine, fondirent sur eux, & les attaquerent avec tant de vigueur, qu'ils les forcerent, & les mirent en fuite. Le Duc de Gandie fut blessé au visage, & le Duc d'Urbin fait Prisonnier. Cette Victoire rétablit le Parti des Ursins, qui reprirent bientôt toutes les Places qu'on leur avoit enlevées. Le Pape Alexandre craignant le ressentiment des Ursins Victorieux, fut contraint de les recevoir dans ses bonnes graces, & de s'accommoder avec eux, plûtôt par grimace & par contrainte, que de bonne foi. Gonsalve eut bonne part à cet Accommodement, & le ménagea si heureusement, que les Ursins en sçurent gré au Roi Catholique. An de N. S. 1497.

LXXXI. Les Ursins reconsiliez avec l'Espagne.

Quoique la Guerre de Naples ne fût pas entierement terminée, le Grand Capitaine étoit allé à Rome, pour secourir Sa Sainteté. Ce fut dans ce Voyage, qu'à la sollicitation du Pape, il fit cet Accommodement.

Gonsalve assiege, & prend Ostie.

Ensuite il mit le Siege devant Ostie, qui tenoit pour les François sous le Commandement de Menaut de Guerri. Comme Ostie est à l'Embouchure du Tibre, rien ne pouvoit venir à Rome par eau; de sorte que la disette y étoit extrême, & le Peuple y souffroit autant que si l'Ennemi eût été aux Portes. Gonsalve sentoit bien la difficulté de son Entreprise: les Murailles de la Place étoient en bon état; les François avoient eu soin d'y ajoûter de nouvelles Fortifications; de faire un grand amas de toutes sortes de provisions; la Garnison étoit nombreuse, & aguerrie; mais la valeur des Espagnols, le bonheur & l'habileté du General forcerent tous ces obstacles. Au bout de huit jours, les Espagnols escaladerent la Place, & l'emporterent d'assaut. On ne laissa pas néanmoins de recevoir à composition le Gouverneur François, & Gonsalve le traita avec beaucoup d'honnêteté. L'intrigue & l'adresse de Garcilasso, alors Ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Rome, & un des plus sages & des plus habiles Politiques de son siecle, contribua beaucoup à la Prise de cette Ville.

Le Pape se plaint à Gonsalve du Roi d'Espagne.

Dès que Gonsalve eut établi la tranquillité dans l'Etat Ecclesiastique, il ne pensa plus qu'à retourner incessamment à Naples, pour achever de réduire certaines Places que le Cardinal

An de N. S. 1497. Julien de la Rovere, Partisan déclaré de la France, tenoit entre ses mains; mais avant que de partir, il alla à l'Audience de Sa Sainteté, pour prendre congé d'Elle: dans l'entretien qui fut assez long, le Pape se plaignit à lui de leurs Majestez Catholiques, & dit qu'elles lui avoient de grandes obligations, ausquelles on n'avoit pas répondu: qu'aussi il connoissoit bien leur caractere.

Réponse de Gonsalve,

Oui, reprit Gonsalve avec beaucoup de fermeté, *vous devez les connoître parfaitement, puisque vous êtes né leur Sujet.* Quant à ces plaintes, il ajoûta, qu'il y avoit de l'ingratitude à les faire: *Ignorez-vous que vous leur êtes redevable du Pontificat, & que c'est par la protection du Roi d'Espagne que vous vous soutenez dans le rang où vous vous êtes élevé malgré votre vie licentieuse, & les débauches de votre Maison? Reformez, je vous supplie, ces desordres, de peur que le Roi mon Maître pressé de quelques remords, ne se croie obligé en conscience d'abandonner un Pape, qui par le dereglement de ses mœurs, deshonore le Saint Siege & la Religion.* Il lui rappella le souvenir des obligations que toute sa Maison, & lui en particulier, avoient au Roi Catholique, & à ses Prédecesseurs. Il dit encore plusieurs autres choses semblables, ausquelles Alexandre ne sçut que répondre. En effet ses débordemens étoient montez à un tel excés, qu'il n'ôsa rien repliquer, & qu'il fut contraint de souffrir cette liberté d'un homme d'épée qui lui perdit le respect impunément. Le dereglement de la Cour Romaine contraignit les Princes Chrétiens, & particulierement les Rois de Castille & de Portugal, à donner ordre à leurs Ambassadeurs de demander, à l'exemple du grand Gonsalve, la reformation de l'Eglise dans le Chef, & dans les Membres; mais leurs sollicitations furent inutiles, & leur zele sans succès, auprès d'un homme qui réjettoit tout ce qui pouvoit lui être salutaire, & qui n'écoûtoit avec plaisir, que ce qui flattoit sa passion.

LXXXII.

Le Pape demande le Duché de Benevent pour le Duc de Gandie son fils.

Les Remontrances de ces Princes & le Discours de Gonsalve, firent si peu d'impression sur Alexandre, que peu de tems après, dans un Consistoire, où l'on proposa de donner à D. Frederic l'Investiture du Royaume de Naples, il ne craignit point de proposer le démembrement du Duché de Benevent, qui étoit du Patrimoine de l'Eglise, afin de le ceder au Duc de Gandie son fils. On prétend même qu'il avoit resolu de remettre le tribut, que les Rois de Naples ont accoûtumé de payer tous les ans

à la Chambre Apostolique, en qualité de Feudataires du Saint Siege, à condition que D. Frederic donneroit cent mille écus en fonds de Terre dans son Royaume, au même Duc de Gandie.

An de N. S. 1497.

Garcilasso Ambassadeur du Roi d'Espagne, indigné de ces propositions, s'opposa ouvertement au Démembrement du Duché de Benevent, & déclara d'une maniere très-forte, que le Roi son Maître ne permettroit jamais que l'on démembrât du Patrimoine de l'Eglise le Duché de Benevent en faveur de qui que ce fût, & sous quelque prétexte que ce pût être.

L'Ambassadeur d'Espagne s'y oppose.

Mais malgré ces oppositions, Alexandre aveuglé par sa passion, qui n'écoûtoit ni la justice, ni la raison, & par l'envie déreglée d'agrandir sa Maison, auroit executé son dessein, si la mort funeste du fils, n'eût renversé les projets du pere.

Un soir quatorziéme de Juin, le Duc de Gandie, & les Cardinaux de Valence & de Borgia revenoient assez tard d'un Jardin, où ils avoient soupé ensemble, & se retiroient dans leur Palais; le Duc s'écarta un peu du chemin avec un seul Laquais, qu'il envoya un moment après chercher des armes; le Laquais au retour ne trouva plus son Maître, & quelque diligence qu'on pût faire le lendemain pour en sçavoir des nouvelles, on n'en pût rien apprendre, sinon que l'on avoit trouvé dans la rue *d'el Popolo* la Mule, sur laquelle le Duc étoit monté la veille. Sur cela on fit de nouvelles perquisitions, & des recherches plus exactes: enfin l'on apprit par un Batelier, que sur le minuit, il avoit vû du Bateau où il étoit couché, un homme monté sur la croupe d'un cheval, qui en portoit un autre couché devant lui, & soûtenu des deux côtez par deux autres hommes; que tous ces gens étant arrivez sur un Pont du Tibre, avoient jetté dans la Riviere celui qu'ils portoient; que l'homme qui étoit sur le cheval, avoit demandé aux deux autres, si celui qu'ils venoient de jetter, étoit allé au fonds, & que ceux-ci l'en ayant assuré, tous s'étoient au même moment retirez. Le Batelier marqua l'endroit où cela s'étoit passé. Le Pape aussi-tôt donna ordre à des Plongeurs d'aller sonder la Riviere dans l'endroit marqué. Après avoir bien cherché, ils trouverent le corps du Duc percé de neuf coups: il avoit encore ses habits, & on ne lui avoit rien volé.

Mort du Duc de Gandie.

Quelque soin qu'on pût apporter pour sçavoir les Auteurs de cet Assassinat, on ne pût les découvrir: les uns en accuserent

An de N. S. 1497. les Urſins, qui, pour ſe venger du pere, dont ils étoient très-mécontens, avoient déchargé leur colere ſur le fils; les autres en ſoupçonnerent le Cardinal Aſcagne Sforce, qui ne haïſſoit pas moins les Borgia, dont il crut avoir été offenſé. Mais la voix commune imputa cet Attentat à Céſar Borgia Cardinal de Valence, qui paſſoit pour un des plus méchans hommes de ſon tems, & dont on connoiſſoit la jalouſie contre ſon frere, de ce qu'on le lui avoit préferé, quoiqu'il fût ſon cadet, pour lui donner le Duché de Gandie. Mais dans ces ſortes d'évenemens, on ne peut ni reprimer la licence de parler, ni lier la langue du Peuple, ne découvrir au juſte la verité. Il ſemble que ces bruits naiſſoient de la haine univerſelle qu'on portoit au Pape, laquelle faiſoit interpreter toûjours en mauvaiſe part tout ce qui le regardoit. On étoit diſpoſé à le rendre ou auteur, ou complice, & coupable des crimes des autres, dont la haine retomboit infailliblement ſur lui. Le Duc de Gandie laiſſa en mourant un fils nommé Jean, comme lui, & ſon Succeſſeur au Duché de Gandie: il vêcut long-tems, & laiſſa une nombreuſe Poſterité de deux femmes qu'il épouſa l'une après l'autre.

LXXXIII. La Princeſſe Marguerite d'Auſtriche épouſe le Prince de Caſtille.

Marguerite d'Auſtriche, ſœur de l'Archiduc Philippe, vint en Eſpagne ſur la même Flotte qui avoit porté en Flandres Jeanne de Caſtille. Il ſe fit un échange par cette double Alliance entre les deux Maiſons; car l'Archiduc épouſa l'Infante Jeanne, & la Princeſſe Marguerite fut mariée au Prince de Caſtille, frere de l'Infante. Le voyage de celle-ci fut aſſez long tems differé; mais enfin elle arriva dans le mois de Mars au Port de Santander: le Roi & le Prince de Caſtille ſon fils allerent à ſa rencontre, avec un nombreux Cortege pour la recevoir. L'Entrevûe ſe fit à Reynoſa, où le Prince & la Princeſſe ſe donnerent la main: la Ceremonie du Mariage ſe fit à Burgos au commencement d'Avril, avec tant de pompe, que jamais on n'avoit rien vû de pareil en Eſpagne. L'Archevêque de Tolede donna la Benediction nuptiale aux nouveaux Mariez, & les Parrains furent D. Frederic Amirante de Caſtille, & Donna Marie de Velaſco ſa mere. Leurs Majeſtez Catholiques ne voulurent faire aucun changement dans la Maiſon de la Princeſſe, & ils lui permirent de retenir auprès d'elle les Officiers, les Dames & les Domeſtiques qu'elle avoit amenez, ce qui lui devoit être bien plus commode, & bien plus agréa-

An de N. S. 1497.

ble, par la ressemblance de genie, de mœurs & de langage.

LXXXIV.

Tréve entre la France & l'Espagne.

Cependant on travailloit à negocier la Paix entre la France & l'Espagne : pour cela le Roi Catholique envoya en France D. Hernand Duc d'Estrada, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, avec de pleins pouvoirs pour negocier cette affaire. Il n'étoit pas aisé de conclure si promptement cette Paix, à laquelle on trouvoit tous les jours de nouvelles difficultez, & le tems n'étoit pas encore venu. Les Plenipotentiaires des deux Couronnes s'étant assemblez à Lion au commencement de l'année, convinrent d'une Trêve generale pour quelques mois, laquelle devoit commencer avec les Espagnols dès le cinquiéme de Mars suivant ; mais seulement le vingt-cinquiéme d'Avril avec les autres Princes alliez, s'ils vouloient y avoir part, & ne finiroit avec les uns & les autres, qu'au premier de Novembre.

Gonsalve appaise une Sedition de ses Soldats.

Gonsalve de Cordoue averti de cette Negociation, se hâta d'aller à Naples, afin de se rendre maître des Places que le Cardinal de saint Pierre aux Liens occupoit encore dans ce Royaume, & de l'en chasser entierement, avant que la Trêve obligeât les Espagnols à une suspension d'armes; mais il ne put executer ce qu'il avoit projeté. La fortune, qui l'avoit toûjours assez constamment suivi, l'abandonna dans cette rencontre : il s'éleva une Sedition dans son Armée; ses Troupes refuserent de lui obéir, & il lui fallut du tems pour reduire les mutins à leur devoir.

On negocie la Paix entre les deux Couronnes.

On ne laissoit pas de continuer les Negociations de la Paix : la Trêve conclue entre les deux Couronnes, facilitoit aux Plenipotentiaires les moyens d'en regler à loisir les conditions. La France avoit souvent fait diverses propositions pour terminer cette affaire, & prétendoit que le pere de Frederic étant bâtard, le fils qui avoit été proclamé Roi de Naples par les Napolitains, devoit par le seul defaut de sa naissance être exclus de la Couronne, laquelle par consequent devoit retomber necessairement sur la tête du Roi de France, ou sur celle du Roi d'Espagne, les deux seuls dont les prétentions avoient quelque fondement ; que cependant il valoit mieux que les deux Rois s'accommodassent ensemble, & partageassent entre eux le Royaume, que de continuer une Guerre également ruineuse aux deux Nations. Cette proposition ne déplaisoit pas à Ferdinand, & il consentoit volontiers qu'on prît l'Empereur Maximilien pour Arbitre de ce differend; mais le

An de N. S. 1497. Roi de France, qui prétendoit que son droit étoit évident, & inconteſtable, ne vouloit pas en remettre l'examen à l'arbitrage de qui que ce fût: il offroit ſeulement au Roi Catholique de lui donner une compenſation du Royaume de Naples, ſoit en argent, ſoit autrement, comme il le ſouhaiteroit; juſques-là même qu'il lui promettoit de lui abandonner entierement le Royaume de Navarre, qui étoit d'autant plus à ſa bienſéance; qu'étant contigu à ſes autres Etats, il lui ſeroit plus aiſé de le conſerver; & que les Seigneurs d'Albret & de Foix, qui en étoient maîtres, lui étoient toûjours ſuſpects, à cauſe des engagemens qu'ils avoient avec la France.

Les François offrent de partager le Royaume de Naples.

Cette grande affaire ſe negocioit aſſez vivement à Medina d'el Campo, où s'étoient rendus les Plenipotentiaires de France. Ils eurent ſur cela des Audiences particulieres de Sa Majeſté Catholique, & lui offrirent de la part du Roi leur Maître de lui ceder toute la Calabre, & l'extrêmité de l'Italie, à condition toutefois que ſi le Roi Très-Chrétien pouvoit conquerir le reſte du Royaume de Naples, & qu'il voulût y réünir la Calabre, il ſeroit obligé de ceder au Roi d'Eſpagne le Royaume de Navarre en échange, & d'y ajoûter tous les ans la ſomme de trente mille Ecus d'Or en dédommagement; parce que les Revenus qu'on tiroit de la Calabre, étoient plus conſiderables, que ceux qui ſe tiroient du Royaume de Navarre.

Nouvelles Propoſitions du Roi d'Eſpagne.

Ces Propoſitions n'agréoient pas trop à Ferdinand; mais comme il étoit laſſé de la Guerre, & qu'il auroit été bien-aiſe d'entretenir la Paix avec la France, il propoſoit de ſon côté, qu'on laiſsât le Royaume de Naples à Frederic, qui en étoit déja maître, & que ce Prince, pour dédommager les François des frais de la derniere Guerre, leur donnât une ſomme d'Argent, dont l'on conviendroit, au jugement des Arbitres choiſis pour ce ſujet, outre un Tribut annuel, & perpetuel que le Roi de Naples s'obligeroit de payer; que pour rendre le Traité plus ſolide, & plus ſtable, Ferdinand fils aîné du Roi Frederic, & qui prenoit déja le Titre de Duc de Calabre, épouſât la fille du Duc de Bourbon, niéce du Roi Très-Chrétien, & fille de ſa ſœur. Sur cela les Plenipotentiaires ſe ſeparerent, ſans rien conclure.

LXXXV.

Le Roi d'Eſpagne ſe met en état d'attaquer la Navarre.

Ainſi comme la fin de la Trêve approchoit, & qu'il y avoit à craindre que les François ne repriſſent les armes, le Roi d'Eſpagne, qu'une longue experience avoit rendu encore plus attentif

attentif à ses interêts, commença par se mettre en sureté du côté de la Navarre, où, selon les apparences, devoit tomber le premier effort des armes Françoises. Il demanda au Roi de Navarre qu'il lui remît entre les mains quelques-unes de ses meilleures Places, pour lui servir de gages de sa fidelité, ou au moins que les Gouverneurs & les Commandans de ces Places lui fissent à lui-même serment de fidelité, & en même-tems il donna le Commandement de cette Frontiere à D. Bernardin de Velasco, Connêtable de Castille. An de N. S. 1497.

Mais comme il croyoit n'avoir gueres moins à craindre du côté du Roussillon, par où les François pouvoient aisément penetrer en Espagne, il pensa encore à la sureté de ces Frontieres. Il y avoit eu quelque tems auparavant une émeute à Perpignan: les Bourgeois s'étoient revoltez contre la Garnison, & le Comte Henriquez, qui commandoit dans la Province, étant sorti, pour dissiper les Mutins, fut blessé d'un coup de pierre qu'on lui jetta du haut d'une Terrasse, & en mourut. Le Roi nomma aussi-tôt Frederic Duc d'Albe, pour commander en sa place, & être en état de repousser les efforts des François. Il envoya aussi ordre à la Flotte d'Espagne, commandée par Ignigo Manrique, de se rendre sur les Côtes de cette Province, pour être à portée de donner au Duc d'Albe les secours dont il pourroit avoir besoin. Voilà quelle étoit la situation des affaires de ce côté-là, & les mesures que le Roi d'Espagne prenoit, pour se mettre en état de s'opposer aux François.

Le Roi d'Espagne pense à la sureté du Roussillon.

LXXXVI.

Frederic n'étoit pas oisif dans son Royaume de Naples, il s'appliquoit à faire de nouvelles levées, & à chercher des secours de tous côtez. Comme le Duc de Milan étoit veuf par la mort de la Duchesse Hyppolite son épouse, décedée l'année précedente, il lui fit proposer un double Mariage dans l'esperance de l'attacher plus étroitement à son Parti. La Princesse Charlotte d'Arragon sa fille, qu'il avoit eue de sa premiere femme, fille du Duc de Savoie, devoit épouser le Duc de Milan, & l'on offroit au Prince Maximilien son fils aîné, Isabelle d'Arragon, que Frederic avoit eue de la fille du Prince d'Altamira, sa seconde femme, laquelle vivoit encore. Projets avantageux de part & d'autre! mais qui ne s'effectuerent point par le renversement subit de ces deux Maisons.

Le Roi de Naples recherche l'Alliance du Duc de Milan.

Cependant Frederic ne cessoit point de solliciter le Pape de lui donner l'Investiture du Royaume de Naples, dans la vûe

Le Cardinal de Valence couronne Frederic Roi de Naples.

An de N. S. 1497.

d'assurer son droit. Pour en venir à bout, le plus sûr & le plus court chemin étoit de combler de bienfaits les Borgia. Ce fut par là que Frederic obtint ce qu'il souhaitoit; car Sa Sainteté envoya quelque tems après le Cardinal de Valence à Naples, en qualité de Legat *a Latere*, qui fit la Ceremonie de son Couronnement, à laquelle assista l'Archevêque de Cosenza. Après lui avoir fait rendre l'Hommage accoûtumé, en qualité de Vassal & de Feudataire du Saint Siege, le Peuple de Naples, comme s'il eût été dans l'abondance, & que le Royaume eût joüi d'une longue & profonde Paix, n'omit rien pour rendre la Ceremonie plus auguste, & pour marquer au nouveau Roi la joie universelle. Le Roi de son côté, ne pensa qu'à donner des marques de sa liberalité, & de sa reconnoissance à tous ceux qui lui avoient rendu service.

Gratifications que fait le Roi Frederic.

Dès que la Messe fut finie, & la Solemnité achevée, il fit Prosper Colomne, Duc de Trajetto, & Comte de Fondi; Fabrice Colonne, Duc de Tugliacozzo; le Grand Gonsalve de Cordoue, Duc de Monte Santangelo; & il fit Marquis d'el Vasto, D. Ignigo d'Avalos, frere du Marquis de Pescaire, qui avoit été tué à Naples; sans compter plusieurs autres titres & dignitez qu'il donna à la plûpart des Barons, & des Seigneurs du Royaume; il payoit les dettes des uns, & accordoit des Exemptions & des Privileges aux autres, sans se mettre en peine s'il alienoit ses Domaines, & démembroit son Royaume, persuadé que l'unique moyen, pour s'attacher les Peuples, étoit de les accabler de bienfaits. Le Peuple de son côté, qui ne mesure les choses que par ses interêts particuliers, ne pouvoit se lasser de louer la liberalité de Frederic. Les plus sages néanmoins condamnoient ces liberalitez excessives, étant faites au préjudice des droits & de la Majesté du Thrône.

Le Prince de Salerne ne se trouve point au Couronnement de Frederic.

Antonello de San-Severino, Prince de Salerne, ne se trouva point à cette Ceremonie, quoiqu'il eût obtenu son pardon; & la plus grande partie de la Noblesse du Royaume, qui avoit eu ordre d'y assister, refusa d'obéir: ce fut un présage des troubles qui se préparoient. Mais ce qui acheva de persuader au Roi qu'il ne devoit pas se regarder comme affermi sur son Thrône, c'est qu'il apprit que les Seigneurs fortifioient de nouveau leurs Châteaux & les Villes, dont ils étoient maîtres, qu'ils achetoient des armes & faisoient de grands amas de provisions.

Pendant que la Guerre étoit allumée dans la plus grande

partie des Provinces de l'Europe, & particulierement en Italie. Pendant que les Princes Chrétiens étoient armez les uns contre les autres, & que les Peuples gemissoient sous le poids des miseres, dont ils étoient accablez. Le Portugal, qui est à l'extrêmité de l'Europe, du côté de l'Occident, se voyoit dans un état florissant, & goûtoit les doux fruits d'une longue Paix, qui y avoit ramené l'abondance. Comme cette Nation n'avoit rien à craindre au dedans, elle ne pensoit qu'à étendre sa gloire au dehors, & qu'à penetrer jusques dans les Indes Orientales, pour porter la lumiere de l'Evangile aux extrêmitez de l'Univers: Entreprise qui parut d'abord témeraire & chimerique! mais qui dans la suite devint si glorieuse & si utile à la Nation Portugaise.

An de N. S. 1497. LXXXVII. Origine de la Découverte des Indes.

L'Infant D. Henri de Portugal, Prince hardi, & entreprenant, frere du Roi D. Edouard, fut le premier qui forma le projet de découvrir de nouveaux Pays: il envoya tous les ans vers le midi des Vaisseaux, qui rangeant les Côtes de l'Afrique, découvrirent des Isles, & des Terres inconnues. Sa mort, qui arriva l'an soixante & septiéme de son âge, & de Notre Seigneur mil quatre cens soixante, interrompit pour quelque tems la suite de ses Entreprises. La grandeur de son genie, l'étendue de ses lumieres, & mille autres belles qualitez, entre autres son amour pour la chasteté, qu'il garda toute sa vie, doivent éterniser sa mémoire: mais rien ne doit la rendre plus chere à la Posterité, que la gloire d'avoir frayé le chemin à ces heureuses Découvertes, qui se sont faites presque de nos jours.

Le Prince Henri de Portugal entreprend de découvrir les Cotes d'Afrique.

Le Roi D. Alphonse, fils du Roi D. Edouard, & neveu de D. Henri, se vit contraint d'abandonner ces desseins, non qu'il y eût de l'opposition, ils étoient trop avantageux à ses Sujets, pour ne les pas continuer; mais le malheur des tems, les Guerres qu'il eut à soûtenir, & les disgraces qu'il essuya, l'obligerent malgré lui, à se livrer à d'autres soins plus pressans. Le Roi D. Juan II. son fils, & son Successeur, ayant eu le bonheur de triompher de ses Ennemis, & de rétablir la tranquillité dans ses Etats, se mit en devoir de recommencer ces perilleuses Navigations. Comme il n'avoit ni moins de genie, ni moins de courage, que D. Henri son oncle, il envoya à diverses reprises des Flottes sur l'Océan, par le moyen desquelles on découvrit une grande partie des Côtes d'Afrique & d'E-

LXXXVIII. Les Portugais découvrent le Cap de Bonne-Esperance.

An de N. S. 1497. thiopie. Ses Vaiſſeaux paſſerent au-delà de l'Equateur, & penetrerent dans ces Climats inconnus à toute l'Antiquité. Les Portugais ne bornerent pas là leurs Découvertes; mais ayant traverſé ces vaſtes Mers, & côtoyé les Terres, ils reconnurent enfin ce fameux Cap, dans la partie la plus Meridionale de l'Afrique, & au-delà duquel, en remontant entre le Septentrion & l'Orient, ils découvrirent de nouveaux Peuples.

Ils penetrent au-dela du Cap.

Ils nommerent d'abord ce Cap, *le Cap des Tourmentes*, à cauſe des Tempêtes furieuſes, & preſque continuelles qui regnent dans ces Parages, & qu'ils eurent à eſſuyer, avant que d'y aborder. Mais le Roi de Portugal voulut depuis qu'on l'appellât *le Cap de Bonne-Eſperance*, nom qui lui eſt enfin demeuré; car il ſe flatta de l'eſperance que ſes Sujets, en doublant ce Cap, pourroient ſe frayer une route pour penetrer dans l'Aſie, & dans les Indes Orientales, d'où ils tranſporteroient dans ſon Royaume toutes les richeſſes & tous les tréſors de l'Orient.

Payva & Couillan découvrent l'Empire des Abyſſins.

Pour tirer des connoiſſances plus certaines de ces vaſtes Pays, le Roi envoya d'abord par Terre Pierre Couillan & Alphonſe Payva, comme je l'ai rapporté plus haut, & donna à l'un & à l'autre la penible commiſſion de s'informer de la nature, & de la qualité de ces Climats, & d'apporter des Inſtructions exactes, & bien circonſtanciées de tout ce qu'ils auroient découvert. Couillan, après avoir parcouru la plus grande partie des Côtes de l'Aſie, arriva enfin au Grand Caire, la Capitale de l'Egypte. Mais à ſon arrivée ayant appris la mort de Payva, ſon Collegue, arrivée preſque au commencement de ſes Voyages, il réſolut de penetrer juſques dans le fonds de l'Ethiopie, où eſt l'Empire des Abyſſins. L'empereur, qui ſe nomme le Preſte Jean, (38) l'ayant retenu dans ſes Etats, celui-ci envoya au Roi de Portugal une ample Relation de tout ce qu'il avoit reconnu par lui-même dans ſes Voyages: mais ſoit qu'il ne pût trouver de voie ſure pour faire ſçavoir en Europe de ſes nouvelles, ſoit que les Lettres ſe fuſſent perdues dans un ſi long trajet, on le crut mort juſqu'à l'arrivée des Portugais dans les Indes, qui apprirent qu'il vivoit encore.

Sur ces entrefaites D. Juan II. mourut: D. Emmanuel ſon

(38) *Preſte Jean.* J'ai déja expliqué plus haut ce que l'on devoit entendre par Preſte Jean; & l'erreur, dans laquelle n'eſt tombé Mariana, qu'après tous les Auteurs qui avoient écrit avant lui, ou qui écrivoient de ſon tems: c'étoit alors le ſentiment commun, parce que l'on n'avoit pas toutes les connoiſſances, que l'on a eues depuis, par les differentes relations des Voyageurs.

LXXXIX.
Le Conseil du Roi Emanuel s'oppose à ces longs Voyages.

Successeur entra dans ses desseins; il paroissoit disposé à continuer ses glorieuses Entreprises; il ne voulut point cependant entreprendre une affaire de cette importance, sans l'avoir proposée à son Conseil. Les sentimens, comme il arrive presque toûjours, se trouverent partagez: plusieurs condamnerent ces longues Navigations, à raison des dangers certains, ausquels on s'exposoit; du peu de profit que la Nation en retireroit; & de l'esperance fort douteuse d'y réüssir. Si l'on ne cherchoit que l'utilité & la gloire, le Royaume pouvoit tirer d'assez grands avantages du Commerce de l'Afrique, & de l'Ethiopie. Pourquoi faire des Entreprises au-delà de ses forces? Ils representerent qu'il seroit infiniment plus avantageux d'occuper les Portugais à défricher quantité de Terres, qui demeuroient incultes dans le Royaume, que de les entretenir dans la fainéantise, en leur donnant le goût de Voyager, sur l'esperance frivole de faire des gains plus considerables.

Les autres sont d'avis que l'on poursuive les Découvertes.

Les autres, qui étoient d'un avis contraire, soutenoient qu'il falloit poursuivre ce qu'on avoit si heureusement commencé; que jusqu'ici, on n'avoit pas lieu de se repentir des Entreprises qu'avoit faites la Nation; que le succès heureux du Commerce d'Afrique, & l'augmentation considerable qu'il avoit apportée aux Revenus de la Couronne, en étoient une preuve assez évidente; que dans toutes les grandes Entreprises, les commencemens sont toûjours difficiles, & penibles; mais que le courage leve aisément les obstacles; qu'il étoit bon d'être quelquefois entreprenant, & même un peu témeraire; que trop de prévoyance, & de précaution renversoit les plus glorieux projets; qu'on n'entreprendroit jamais rien de grand, si l'on vouloit toûjours être sûr du succès, & ne rien laisser au hazard; que Dieu n'accorde jamais rien aux hommes, qu'il ne leur coûte; qu'il prend plaisir à favoriser les grands cœurs; mais qu'il abandonne les timides & les lâches, & que tout leur échape des mains.

Diversité dans le Conseil du Roi de Portugal.

Quelques-uns vouloient que l'on préscrivît de certaines bornes aux Conquêtes & aux Navigations des Portugais. Ils consentoient bien qu'on continuât le Commerce d'Afrique; qu'on tâchât d'en reconnoître toutes les Côtes; que l'on fît des établissemens dans les endroits commodes: mais ils disoient, qu'il falloit se renfermer dans des limites raisonnables; que l'utilité & la gloire même devoient avoir leurs bornes; que l'avarice

An de N. S. 1497. & la cupidité de l'homme devenoient insatiables, si l'on n'avoit soin de les reprimer ; & que tôt ou tard, elles conduisoient dans le précipice ceux qui s'en rendoient les Esclaves ; que c'étoit assez pour un Royaume aussi petit, & aussi foible que le Portugal, de se rendre maître du Commerce de toute l'Afrique, & de s'établir le long des Côtes de cette vaste Partie du Monde, qui comprend plusieurs milliers de lieues.

XC. Vasco de Gama part pour découvrir les Indes.

Dans cette diversité de sentimens, le plus glorieux à la Nation prévalut. Le Roi résolu de ne rien épargner, pour faire réüssir les Entreprises déja commencées, fit équiper quatre Vaisseaux, dont il donna le Commandement à Vasco de Gama, homme de cœur, hardi & entreprenant. Il avoit besoin de courage & d'intrepidité, pour entreprendre le plus long, & le plus périlleux Voyage, que jamais homme eut entrepris avant lui. Le Roi lui associa Paul de Gama son frere, Nicolas Coeillo, & quelques autres Officiers de valeur & d'expérience. Il n'y avoit néanmoins sur cette petite Flotte que cent soixante, tant Soldats, que Matelots : nombre bien petit pour une Entreprise si longue, & si hardie.

Fondation du Monastere de Belem.

On benit, selon la coûtume, le grand Pavillon Royal dans l'Eglise de Notre Dame, que l'Infant D. Henri, premier Auteur de ces longues Navigations, avoit autrefois fait bâtir, & fondé sur les bords du Tage, proche de Lisbonne, & sur les fondemens duquel le Roi D. Emmanuel, enrichi par l'augmentation de ses Revenus, que lui avoit apporté le Commerce des Indes, fit élever le superbe Monastere de *Belem*, où il mit des Religieux de l'Ordre de saint Jerôme.

Gama & ses Compagnons partent.

Vasco de Gama & ses Compagnons s'étant embarquez dans cet endroit, mirent à la voile le neuviéme de Juillet de l'année mil quatre cent quatre-vingt seize. Le Peuple, qui étoit accouru de toutes parts pour les voir partir, faisoit retentir le Rivage de sanglots & de cris, comme si on les eût tous portez en terre, & que l'on eût dû ne les jamais revoir.

Ils abordent en Afrique.

Ceux-ci au contraire pleins de confiance, de courage & de joie, prirent leur route vers les Canaries, d'où ils passerent aux Isles du Cap Verd, que les Anciens appelloient *Hesperides*. Après avois passé ces Isles, & laissé sur la droite celle de Santiago, la principale de toutes, ils mirent le Cap à l'Est, (39)

(39) *Le Cap à l'Est.* C'est diriger sa route du côté de l'Orient. J'ai cru que dans ces sortes de descriptions de Voyages Maritimes, on devoit se servir des

& s'engagerent dans un Golphe fameux par des Tempêtes furieuses, & presque continuelles : & là ne voyant plus que le Ciel & la Mer, ils furent plus de tois mois avant que d'appercevoir aucune Terre. Enfin après avoir long-tems vogué dans ces Mers spatieuses, & passé la Ligne, ils coururent encore, quoiqu'avec assez de peine, à cause des calmes assez ordinaires dans ces Parages, & s'étant élevez jusqu'à la hauteur de dix degrez de latitude Meridionale, ils commencerent à découvrir la Terre ; ils mouillerent à l'Embouchure d'une grande Riviere bordée des deux côtez d'arbres touffus ; il s'arrêterent dans cet endroit delicieux, pour se reposer, & y prendre des rafraîchissemens, & sur tout de l'eau & du bois, dont ils avoient un extrême besoin.

Les Peuples du Golphe de sainte Helene.

Les Peuples qui habitoient cette Terre, étoient noirs, avoient les cheveux courts & crêpus, les levres grosses, & le nez écrasé ; ils vont tous nuds ; leurs Cabanes & leurs Huttes ne sont faites que de joncs & de branches d'arbres ; ils ne vivent que de poisson seché au Soleil, de fruits sauvages, & d'herbes que la Terre produit d'elle-même ; ils ne font entre eux aucun trafic, & ne commercent pas même avec leurs Voisins. Les Portugais furent obligez de s'expliquer par signes, pour se faire entendre à ces Peuples, qui attirez par quelques bagatelles de peu de valeur, qu'on donna à ces Sauvages, & qu'ils admiroient à cause de leur nouveauté, fournirent les Vaisseaux de fruits, de legumes du Pays, de bœufs, moutons, volailles, & de provisions necessaires pendant le reste de la Navigation. Les Portugais appellerent ce Golphe, *le Golphe de sainte Helene*, & donnerent à ce Fleuve, le nom de *la Riviere de saint Jacques.*

XCI.

Les Compagnons de Gama veulent retourner sur leurs pas.

Ils remirent à la voile, dans le dessein de doubler le Cap de Bonne-Esperance ; mais il trouverent des Mers si grosses, & si orageuses, les vents si contraires, & si violens, des tempêtes si furieuses, que non-seulement l'Equipage, mais les Officiers mêmes, & les Pilotes commencerent à desesperer de leur vie. Gama eut besoin dans cette occasion de toute sa fermeté, pour ne se point ébranler des dangers qu'il voyoit de toutes parts :

termes de l'Art, comme on le fait par rapport à toutes les autres Professions ; je ne ferai cependant que cette remarque, pour ne point trop fatiguer le Lecteur ; s'il en falloit faire sur tous les termes qui se presentent ; car il y a maintenant tant de Relations de Voyages, & sur Terre, & sur Mer, que l'on est assez instruit, & accoûtumé à ces expressions & ce langage n'est plus étranger.

An de N. S. 1497.

ſes Compagnons conſternez des perils qu'ils avoient courus, & de ceux dont ils ſe voyoient environnez, le conjurerent de retourner en Portugal; de ne plus s'opiniâtrer à combattre & lutter contre le Ciel & les Flots; enfin de ne pas les expoſer tous à une mort certaine; que c'étoit une témerité extravagante de vouloir tenter une route juſqu'alors inconnue; que le plus ſûr étoit de retourner ſur leurs pas; qu'ils n'avoient plus que cette unique reſſource, & cette eſperance, encore même aſſez foible, de pouvoir ſauver leur vie.

Gama s'y oppoſe.

Gama inſenſible à leurs prieres & à leurs larmes, perſiſta dans ſa réſolution; au contraire il exhorta ſes Compagnons à bannir ces vaines frayeurs; qu'ils touchoient preſque au but de leurs ſouhaits, & à ce terme tant deſiré; qu'il ne manquoit plus rien à leur gloire; qu'il reſtoit peu d'obſtacles à vaincre; qu'enfin avec un peu de patience & de courage, ils alloient découvrir de vaſtes Pays, riches, abondans, capables d'immortaliſer leur nom.

Ses Compagnons conjurent ſa mort.

Ces remontrances & ces raiſons furent inutiles: la crainte avoit fermé les oreilles des Compagnons de Gama. Ainſi voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner ſur cet eſprit inflexible, ils conſpirerent contre ſa vie. Paul Gama entrevit la Conjuration, & en avertit ſon frere. L'un & l'autre, ſans s'allarmer, font arrêter les Chefs, & mettre aux fers les Pilotes: Gama prend lui-même en main le Gouvernail de ſon Vaiſſeau, & ſe charge de conduire ſa Flotte. Enfin après bien des fatigues, il découvrit la Pointe du Cap de Bonne-Eſperance.

On double le Cap de Bonne-Eſperance.

Les vaſtes Campagnes que l'on apperçoit, les Forêts que l'on découvre, les Rivages bordez de toutes parts de beaux & de grands arbres verds & touffus, font oublier en un moment toutes les fatigues & tous les dangers qu'on a eſſuyez. Il doubla ce Cap le vingtiéme de Novembre: c'étoit alors la ſaiſon de l'Eté; (40) & après avoir couru cinquante lieues, il

(40) *Saiſon de l'Eté.* Comme le Cap de Bonne-Eſperance eſt au-delà de l'Equateur, & dans la Bande du Sud, l'Eté doit commencer dans ces Quartiers-là, lorſque l'Hyver commence endeçà de la Ligne, & du côté du Nord; mais les chaleurs n'y ſont pas ordinairement exceſſives, ſur tout au mois de Novembre qui n'eſt que le commencement de l'Eté; outre que le Cap étant à trente ſix degrez de latitude Auſtrale, il eſt auſſi éloigné de l'Equateur, que Lisbonne, que ſur Mer, les chaleurs y ſont rarement extrêmes, à moins qu'il n'y ait un plein calme, & que l'on ne ſoit vers la Ligne, ou entre les deux Tropiques; car quand il n'y a point de calme, quelque foible que ſoit le vent, il ne laiſſe pas de rafraîchir l'air.

trouva

trouva un Golphe, auquel on donne le nom de saint Blaise, au milieu duquel on découvre une Isle assez petite, & remplie de Loups Marins. An de N. S. 1497.

Ce fut dans cette Isle que mouilla la Flotte de Gama, pour y faire de l'eau. Les Habitans de la Terre-Ferme sont semblables aux Peuples qu'ils avoient trouvez sur la Côte Occidentale d'Afrique; ils sont noirs, vont tous nuds, à la reserve des endroits qu'on ne nomme point, qu'ils couvrent d'une espece d'étui de bois. On trouve dans ce Pays grand nombre d'Elephans, & des Bœufs, dont ils se servent comme de bêtes de charge; on y voit aussi des oiseaux de la grandeur des Oyes; mais qui n'ont point de plumes; leurs aîles sont semblables à celles des Chauvesouris; ils ne s'en servent point pour voler; mais seulement pour courir avec une extrême vitesse: on appelle ces oiseaux *Sotilicarias*. (41)

La Flote de Gama se rafraîchit dans une Isle.

XCII.

Ils découvrent les Côtes Orientales d'Afrique.

Les Portugais se rembarquerent; mais la rapidité des courans, qui regnent dans ces Parages, les vents & les Marées contraires retarderent un peu leur Navigation; ils n'aborderent qu'avec peine à une Terre que les Habitans appellent *Zanguebar*, & à laquelle nos Portugais donnerent le nom de *Golphe de la Nativité*, parce que ce fut ce jour-là qu'ils la découvrirent; ils appellerent aussi la Riviere qui vient se décharger dans ce Golphe *Rio de los Reyes, la Riviere des Rois*, parce qu'ils entrerent dans son embouchure & mirent pied à terre le jour de l'Epiphanie.

Ils découvrent d'autres Terres.

Comme les Marées & les vents étoient toûjours contraires, & que les courans les portoient à Terre, ils eurent assez de peine à prendre le large: la crainte de perdre leur voyage, les obligea d'éviter la Terre de *Sofala*, qui est le pays de toute cette Côte le plus considerable, à cause des Mines d'Or qu'on y trouve en abondance. Ils doublerent cette Pointe sans s'y arrêter, & vinrent enfin de l'autre côté aborder à une Terre, dont les Habitans étoient beaucoup moins noirs, que tous ceux qu'ils avoient trouvez jusqu'alors. Ils paroissoient aussi

(41) *Sotilicarias*. Ces oiseaux n'ont de rapport avec l'Austruche, que parce que les uns & les autres ne se servent point de leurs aîles pour volér, mais pour courir avec plus de vîtesse: mais il y a bien de la difference pour tout le reste, pour la grandeur, la figure, & pour bien d'autres choses. Quand on voudra les comparer, ceux qui ont vû des Austruches en France, en pourront juger; car ceux-ci sont beaucoup plus grands, ont des plumes aux aîles & à la queue, & dans tout le reste.

An de N. S. 1497. plus civilisez, moins sauvages & beaucoup plus humains. Ils avoient aux bras des bracelets de Cuivre, & les hommes portoient des sabres avec des poignées d'une espece d'Etain. Les Portugais n'entendoient du tout point la Langue de ces Peuples; il se trouva cependant quelqu'un parmi eux, qui s'approcha de nos Gens, & leur dit en Arabe, que proche de là il y avoit des Vaisseaux assez semblables aux nôtres, qu'ils venoient trafiquer sur ces Côtes, & que les hommes qui étoient sur ces Navires, étoient blancs.

Joie de Gama & de ses Compagnons.

On ne peut croire la joie que causa cette agréable nouvelle à Gama & à tous ses Compagnons: chacun en peut juger par lui-même. Les Portugais connurent par là que les Indes n'étoient pas beaucoup éloignées: tous aussi-tôt rendirent graces à Dieu, pour les dangers dont il les avoit preservez, & chacun redoubla ses vœux & ses prieres pour obtenir du Ciel la grace de voir bien-tôt l'heureux succès de son voyage.

Ils éleverent une Colonne sur la Côte.

Les Portugais pour laisser à la Posterité un monument éternel de leur joie, appellerent la Riviere qui vient en ce lieu se décharger dans la Mer, *la Riviere de bonne Nouvelle*. Dans ce même dessein ils éleverent sur le Rivage une Colonne à l'honneur de l'Archange saint Raphael, qui dans la suite a donné le nom à toute la Côte. Vasco de Gama avoit sur ses Vaisseaux dix hommes condamnez à mort en Portugal pour leurs crimes, mais ausquels on avoit accordé la grace, à condition qu'ils s'embarqueroient sur sa Flotte, & feroient le Voyage des Indes: il jugea à propos de laisser en cet endroit deux de ces hommes pour apprendre la Langue du Pays, s'instruire à fonds du genie, des mœurs & des richesses de ces Habitans.

Maladie sur la Flotte.

La joie d'avoir évité tant de perils, & la douce esperance de voir enfin le terme prochain d'une si penible Navigation, furent un peu troublées par les maladies qui se mirent parmi l'Equipage, & qui en enleverent un assez grand nombre; celle qui fit le plus de ravage, fut le Scorbut, qui faisoit pourrir les gencives, & tomber les dents à ceux qui s'en trouvoient attaquez. Quelques-uns attribuoient cette Maladie au climat du Pays, d'autres aux viandes salées dont l'Equipage avoit été obligé de se nourrir si long-tems. Il est constant que les viandes mal saines d'elles-mêmes, & ausquelles les Portugais n'étoient point accoûtumez; les fatigues du Voyage, la tristesse & le chagrin; le changement & la diversité des Climats, ne

laisserent pas de contribuer à rendre le mal plus commun. — An de N. S. 1497.

XCIII. On découvre le Mozambique.

Ils furent obligez de demeurer un mois entier dans cet endroit, où ils eurent bien des miseres à souffrir, & des perils à essuyer ; de là ils continuerent leur route, & vinrent enfin aborder au *Mozambique*. Cette Ville située dans une des quatre Isles qui joignent la Terre-ferme, est à la hauteur de quinze degrez de latitude Meridionale, & éloignée seulement de vingt degrez du Cap de bonne Esperance. (42) Comme l'Isle de Mozambique a un très-bon Port, les Marchands s'y rendent en foule de toutes parts, & y apportent les Marchandises les plus précieuses de l'Orient. Les Habitans font profession du Mahometisme ; ils sont noirs, & portent ordinairement des habits de Soie brochez d'Or & d'Argent. Ce sont les Peuples de toutes les Côtes de l'Afrique, qui s'habillent le plus magnifiquement ; ils se servent pour se couvrir la tête d'une longue piece de Mousseline, dont ils font plusieurs tours, & qui forme une espece de turban, ils portent le sabre attaché derriere l'épaule, & le bouclier au bras gauche.

L'état du Pays.

Dans cet équipage les Habitans montez sur les Barques du Pays, vinrent reconnoître nos Vaisseaux. Les Portugais en furent reçus avec toutes sortes de bons traitemens, & apprirent d'eux que tout ce Pays dépendoit du Roi de *Quiloa*, qui se nommoit *Abraham*; & dont le Royaume situé sur cette Côte, n'étoit pas fort éloigné; que ce Prince envoyoit dans le Mozambique un Gouverneur qui s'appelloit en Arabe *Xeque*, & que celui qui y étoit alors se nommoit *Zacoeya*. Gama, qui ne cherchoit que les moyens d'achever au plûtôt son Voyage, envoya de magnifiques presens au Gouverneur du Mozambique, pour s'insinuer dans ses bonnes graces, & obtenir des Pilotes du Pays: celui-ci de son côté lui en donna deux des plus habiles, afin de les conduire plus sûrement aux Indes, & les

(42) *De bonne Esperance.* Il ne faut pas toûjours compter exactement sur Mariana par rapport à la veritable situation, & à la distance de ces lieux éloignez, dont l'on n'avoit encore de son tems que des connoissances assez imparfaites, tant pour la longitude, que même pour la latitude ; mais les differens Voyages que l'on a fait dans toutes les Indes depuis le tems où vivoit Mariana ; la connoissance de l'Astronomie, qui est devenue beaucoup plus parfaite ; la quantité de nouvelles observations qu'ont faites d'habiles & de sçavans Navigateurs, n'ont pas peu contribué à corriger, & à redresser les anciennes Cartes. Ainsi l'on ne doit point jetter sur Mariana les erreurs qui se trouvent dans son Histoire, par rapport à la Géographie des Indes ; mais sur le peu de connoissance que l'on en avoit dans ce tems-là. Cette Remarque suffira pour tous les endroits où il pourroit se rencontrer quelque erreur.

An de N. S. 1497. empêcher de se briser contre les écueils que nos Gens ne connoissoient pas encore.

Les Pilotes du Mozambique se sauvent à la nâge.

Comme ces Peuples avoient cru au commencement que les Portugais étoient des Sarrasins d'Occident, ils les reçurent d'abord très-bien, & consentirent à faire alliance avec eux; mais ayant appris depuis qu'ils étoient Chrétiens, & par consequent ennemis de la Religion Mahometane, ils changerent de sentimens & de dispositions à leur égard; leur amitié se tourna en haine, & ils ne penserent plus qu'à faire à ces nouveaux Etrangers tout le mal qu'ils pourroient, jusques là que les Pilotes qu'on leur avoit donnez pour leur servir de Guides, abandonnerent les Vaisseaux, & se sauverent à la nâge.

Le Gouverneur demande pardon à Gama.

Gama irrité de cette perfidie, se rapproche de Mozambique, & fait tirer tout le canon de ses Vaisseaux contre la Ville. L'Artillerie tua plusieurs de ceux que la curiosité avoit attirez en foule sur le Rivage. Comme ces Peuples n'étoient pas accoûmez à entendre ce bruit, leur frayeur fut extrême, quand ils en virent les tristes effets. Le Gouverneur en fut lui-même si épouvanté, qu'il envoya aussi-tôt quelques-uns de ses Officiers à Gama pour lui faire excuse de ce qui s'étoit passé, & pour lui offrir toute la satisfaction qu'il desireroit. Les Portugais se contenterent d'en tirer un Pilote, pour les conduire aux Indes.

Le Pilote Maure veut les mener à Quiloa; mais le vent l'en empêche.

Mais ce dernier aussi perfide que les deux premiers, ne pensa qu'à les livrer entre les mains du Roi de *Quiloa*. Il leur fit croire que les Peuples du Royaume étant Chrétiens Abyssins, s'ils vouloient mouiller à *Quiloa*, ils y seroient bien reçus; & qu'on leur permettroit de prendre tous les rafraîchissemens dont ils pourroient avoir besoin, pour continuer leur route. Les Portugais alloient donner dans le piége, & se livrer d'eux-mêmes aux Barbares, si le Ciel ne les eût préservez de ce danger: les vents changerent tout à coup, & la Mer se trouvant fort grosse & fort agitée, on ne put entrer dans le Port de *Quiloa*. Ce fut pour eux un grand bonheur; la Ville étoit forte, & peuplée. Le Roi avoit appris tout ce qui s'étoit passé à Mozambique: & comme il étoit fier & puissant, il n'auroit pas manqué de venger sur cet Etranger la mort de ses Sujets.

Il les veut conduire à Mombaz.

Le Pilote Maure perseverant toûjours dans son mauvais dessein, ne songea qu'à leur dresser de nouveaux piéges pour les perdre: il leur persuada d'aller mouiller à Mombaz, une des

plus considerables Villes de la Côte, & située sur un Rocher escarpé, presque de tous côtez environné de la Mer, ce qui rend le Port très-commode. La curiosité attira un grand nombre d'Habitans de Mombaz, qui vinrent dans leurs Barques voir les Vaisseaux des Etrangers. Le Pilote qu'on avoit pris au Mozambique dans quelques entretiens particuliers qu'il eut avec ces Barbares, leur communiqua la résolution secrete qu'il avoit prise de faire perir ceux, qu'il s'étoit chargé de conduire. An de N. S. 1497

Gama évite le piége que le Pilote vouloit lui tendre.

Il auroit infailliblement réüssi, sans une protection particuliere du Ciel, qui permit que Vasco de Gama ayant apperçu au mouvement de l'eau, qu'il y avoit quelques Rochers cachez à l'entrée du Port, fit promptement amener les voiles, & jetter l'ancre, dans le tems que ce Vaisseau étoit prêt de se briser. Le Pilote, à qui la conscience reprochoit sa perfidie, croyant que sa trahison étoit découverte, se jetta à la Mer, & se sauva à la nâge. Quelques-uns des Habitans de Mombaz, qui étoient restez dans les Navires Portugais, suivirent l'exemple du Pilote & se sauverent, comme lui : il n'y avoit plus alors que trois Vaisseaux; car depuis long-tems on avoit mis le feu au quatriéme, qui étoit destiné pour porter les vivres, tant parce que les provisions avoient été consommées, que parce qu'on manquoit de Matelots pour le conduire.

XCIV.
Ils trouvent un nouveau Guide.

Les Portugais rendirent de solemnelles actions de graces à Dieu, pour les avoir délivrez d'un peril si évident. La Providence, qui les avoit conduits jusques là au travers de tant de dangers, eut soin de les pourvoir elle-même d'un Guide sûr, qui les conduisit enfin heureusement aux Indes. Voici de quelle maniere la chose se passa.

Ils arrivent à Melinde.

Dès que Gama se vit trahi, il fit lever l'ancre, & remit à la voile. A peine étoit-on en Mer, qu'ayant apperçu deux petites Barques de Maures, il détacha aussi-tôt des Chaloupes armées, qui se saisirent des deux Bâtimens, sur lesquels on trouva treize Esclaves, parce que tous les autres s'étoient sauvez. On apprit par ces Esclaves, que la Ville de Melinde, située presque sous la ligne, n'étoit pas fort éloignée; que le Prince qui y regnoit alors, étoit fort humain, genereux, & recevoit bien les Etrangers, qui abordoient dans ses Etats. Les Portugais se déterminerent à suivre cet avis, & reconnurent qu'on ne les avoit point trompez.

An de N. S. 1497.

Le Roi reçoit bien les Portugais.

Le Roi de Melinde ayant sçu l'arrivée des Portugais, en marqua une joie extrême; mais comme sa vieillesse & ses infirmitez ne lui permettoient pas d'aller lui-même aux Vaisseaux de ces Etrangers, il envoya un des Princes ses fils, qui y fut reçu avec toute la pompe dont on fut capable, & qui de son côté donna mille marques d'estime & d'affection à ses nouveaux Hôtes. Après les premiers complimens & les presens qu'on se fit mutuellement de part & d'autre, Gama s'entretint avec le jeune Prince, lui conta les avantures fâcheuses qui lui étoient arrivées, & l'embarras où il se trouvoit faute de Pilote qui connût ces Mers. Le Prince lui en promit un, & le lui envoya. Gama par reconnoissance lui fit present des treize Esclaves Maures, qu'il avoit pris sur les deux petits Bâtimens, dont j'ai parlé: chose qui plut infiniment à ce Prince.

Gama remet à la voile.

Ainsi après avoir pris tous les rafraîchissemens dont ils avoient besoin, les Portugais remirent à la voile, & promirent au Prince de repasser par Melinde à leur retour, afin de lui marquer la reconnoissance qu'ils conservoient de sa generosité, & de prendre les Ambassadeurs que le Roi son pere vouloit envoyer en Portugal, pour faire alliance avec le Roi D. Emmanuel.

Ils découvrent Calicut.

La Navigation jusques là avoit été fort lente par tous les délais qu'il avoit fallu essuyer, & la Fête de Pâques étoit déja passée. Ainsi Gama partit sans differer, continua sa route avec un vent favorable, & après vingt-un jour de Navigation, il arriva enfin aux Indes, le terme heureux de leur dessein. Ceux qui étoient à la découverte, apperçurent le vingtiéme de Mai la Terre de Calicut, éloignée de Melinde d'environ sept cens lieues. Gama fit jetter l'ancre à deux milles de la Terre, ne pouvant en approcher plus près.

Il n'y a point de Port.

Calicut, quoique la plus considerable Ville alors de tout l'Orient, & la plus fameuse pour le Commerce, n'a pas néanmoins de Port où les Vaisseaux puissent entrer, & se mettre à l'abri: ce n'est qu'une grande Rade exposée à tous les vents. La saison n'étoit pas alors fort commode; car l'Hiver commençoit déja à se faire sentir sur cette Côte, ce qui est une de ces merveilles où la nature semble prendre plaisir à se jouer de l'esprit humain, qui veut inutilement en penetrer les causes. (43)

(43) *Penetrer les causes.* On ne juge pas dans ces Climats de l'Hiver & de l'Eté par le froid & le chaud, parce qu'étant dans la Zone Torride, & assez pro-

La Province de Malabar où est situé Calicut, est coupée par une chaîne de Montagnes, qui s'élevent jusques aux Nues, & qui viennent se terminer au *Cap de Commorin*, que les Anciens appelloient, *le Promontoire de Corus*. L'une & l'autre Côte est sous la même hauteur, & également éloignée de la Ligne Equinoctiale. Cependant sur la Côte Occidentale, & en-deça de ces Montagnes, l'Hiver commence au mois de Mai par des pluies continuelles, & des vents furieux, qui agitent la Mer & la rendent alors impraticable, pendant que de l'autre côté, & au-delà des Montagnes la chaleur est excessive, & la Mer parfaitement tranquille. C'est un de ces effets singuliers, dont l'on ne voit point d'autre exemple dans la nature, & où l'intelligence humaine se perd.

An de N. S. 1497.

Situation du Malabar.

XCV.

Situation des Indes.

Mais avant que de raconter ce qui se passa à Calicut, & dans les Indes, après l'arrivée de Gama, je crois qu'il sera à propos de montrer en peu de mots la situation & l'étendue de ces vastes Contrées de l'Asie.

Les Indes ont à l'Occident les Provinces que les Anciens appelloient *Arachosie*, *Gedrosie* & *Paropomissades*, qui se nomment aujourd'hui les Royaumes de *Cabul*, de *Candahar* & de *Colchistan*, ou *Guzzarate*, le vaste Empire de la Chine les borne du côté de l'Orient; les Montagnes d'*Imaüs*, qui font une partie du Mont *Taurus*, leur servent de Barriere au Septentrion, & au Midi elles sont bornées par l'Ocean, qu'on appelle pour ce sujet, la Mer des Indes. Le fameux Fleuve du Gange les divise en deux parties; & c'est pour cela qu'on les designe par ces termes: *en-deça*, *&* *au-delà du Gange*. Il est vrai que les Européans ne donnent proprement le nom d'*Indes*, qu'aux Provinces qui sont renfermées entre le Fleuve *Indus* & le *Gange*.

che de l'Equateur, le Soleil ne s'éloigne jamais assez, pour qu'il n'y fasse pas extrêmement chaud; mais c'est par les pluies que l'on juge de l'Hiver. Ce qu'il y a de plus étonnant, & ce que les Philosophes n'expliqueront jamais d'une maniere qui contente, c'est que dans toute cette grande Peninsule qui renferme les Côtes de Malabar, qui sont à l'Occident, & celles de Coromandel, qui sont à l'Orient, sous les mêmes paralleles, & à une distance même assez mediocre, les pluies commencent dans differens tems. Dans la Côte de Malabar, elles commencent vers le commencement d'Octobre, & durent quatre mois, au moins presque entiers: c'est le tems des tempêtes, des ouragans, des moussons pour faire des Voyages sur Mer, ou pour se retirer. Dans le tems qu'il pleut sur les Côtes de Malabar, il fait le plus beau tems du monde sur la Côte de Coromandel, qui n'en est separée que par une chaîne de Montagnes, l'on y navige en sureté, les pluies ne commencent sur cette Côte, que quand elles sont finies sur la Côte de Malabar.

An de N. S. 1497. à l'exemple des Naturels du Pays, qui nomment *Indostan*, tout le Pays d'entre ces deux fameuſes Rivieres, & qui donnent d'autres noms à ces Regions immenſes, qui ſont au-delà du Gange, & qui s'étendent vers l'Orient : entre ces deux Rivieres, il y a une grande chaîne de Montagnes qui s'étend du Septentrion au Midi, & qui vient enfin ſe terminer à l'extrêmité de la Pointe du Cap de Commorin.

Diverſité des Peuples.

Il y a un grand nombre de Nations differentes diſperſées de part & d'autre, qui habitent le long des Côtes : les principales ſont les *Cambayes*, qui eſt une vaſte Province ſituée à l'Embouchure de l'Inde ; enſuite les *Malabares*, qui comprennent tout le reſte de la Côte juſqu'au Cap de Commorin. Au milieu de ces deux Nations, il y a une petite Iſle formée à l'Occident par la Mer & par une Riviere qui ſe ſepare en deux bras, & qui l'envelope de tous les autres côtez. Dans cette Iſle eſt ſituée la fameuſe Ville de *Goa*, la plus celebre de l'Orient, qui faiſoit autrefois partie du Royaume de Decan, & qui eſt aujourd'hui la Capitale, & le Siege de l'Empire des Portugais dans les Indes.

Les Malabares.

Les Malabares ſont Idolâtres, & adonnez aux plus ridicules & aux plus extravagantes ſuperſtitions. Il y a parmi eux quatre ſortes d'Etats ; les Nobles, qu'on appelle *Caymalés* ; les Prêtres, qui ſe nomment *Brachmanes*, ou *Bramins*, que tout le Peuple regarde avec veneration, & qui ont la principale autorité ; les Soldats compoſent le troiſiéme Ordre, & on leur donne le nom de *Naytés* ; enfin le Peuple, qui eſt le dernier Etat, comprend les Payſans & les Artiſans ; à l'égard des Marchands, ils ſont la plûpart Etrangers.

Habillemens & mœurs de ces Peuples.

Ces Peuples ſont de couleur olivâtre ; depuis la ceinture juſqu'en haut, ils vont nuds, & ſe couvrent le reſte du corps juſqu'aux genoux d'une piéce d'étoffe de Soie, ou de Coton, dont ils font pluſieurs tours ; ils portent leur ſabre ſuſpendu à l'épaule droite, ce qui paroît bizarre aux Européans ; les mœurs & les coûtumes de cette Nation ſont encore plus bizarres : on peut juger du reſte par ce que je vais rapporter : les femmes épouſent, ſelon leur caprice, & leur paſſion, pluſieurs maris, (44) c'eſt pourquoi les enfans n'heritent pas de leurs peres,

(44) *Epouſent pluſieurs maris.* Si vous entendiez par les Malabares toute la Côte Occidentale de la preſqu'Iſle du Gange juſqu'au Cap de Commorin, cela n'eſt pas univerſellement vrai, ſur tout dans les Villes Maritimes, qui ont été

peres qu'ils ne peuvent pas connoître; mais les maris laissent leurs biens aux enfans de leurs sœurs. An de N. S. 1497.

Divers Rois parmi les Malabares.

Les Malabares sont divisez en plusieurs Royaumes, qui ont chacun leur Roi particulier: le Roi de Calicut non seulement est le plus puissant, mais tous les autres sont ses Tributaires, & le reconnoissent comme leur Souverain; c'est pourquoi ils lui donnent le nom de *Zamorin*, qui veut dire la même chose qu'Empereur. Il possede des Thrésors immenses, que ses Ancêtres lui ont laissez, & qu'il a amassez lui-même avec soin pendant tout le cours de son Regne.

Etat de la Ville de Calicut.

La Ville de Calicut est située presque au milieu de ces diverses Nations, & assez proche de la Mer; elle est d'une grande étendue, très-peuplée & extraordinairement riche par le Commerce prodigieux qui s'y fait, particulierement de toutes sortes d'Epiceries, & par le concours des Marchands qui y abordent de toutes parts, ce qui rend la Ville la plus Marchande & le Port le plus celebre de tout l'Orient. Les maisons ne sont pas continues, comme en Europe, mais elles sont dispersées, & separées par des Jardins, des Vergers & de petits Bois; ce qui fait que la Ville est d'une étendue presque immense. Il n'y a que les Temples & les Palais du Roi, qu'il soit permis de bâtir de pierres; les maisons des Particuliers ne sont faites que de bois, couvertes seulement de branches d'arbres, & de feuilles de Palmiers; elles sont basses & n'ont qu'un simple étage; les Gens de Qualité, aussi-bien que le Peuple, n'ont pas la permission de les élever davantage, & de les faire bâtir d'une maniere plus solide & plus magnifique.

XCVI.
Gama rencontre à Calicut deux Maures de Tunis.

Telle étoit la situation du Royaume, & de la Ville de Calicut, quand Vasco de Gama arriva aux Indes avec son Escadre; on vit aussi tôt une multitude infinie de petites Barques remplies de monde, qui se rendit à bord des Vaisseaux Portugais, pour voir des Etrangers d'une couleur & d'un habillement extraordinaires. Gama fit aussi-tôt mettre à Terre un des Exilez qu'il avoit amenez avec lui de Portugal: spectacle tout nouveau pour les Indiens! Une foule de ces Peuples se rend sur le Rivage, environne le Portugais, le considere, l'examine, lui parle,

autrefois sous la Domination Portugaise, & qui sont à present sous la Domination des Hollandois & des Anglois. Cette Coûtume peut s'observer encore dans quelques endroits dans les Terres; mais non pas dans toute l'étendue de la Côte.

An de N. S. 1497.

& ne peut ſe laſſer de le regarder. Il ſe trouva par hazard deux Marchands Maures natifs de Tunis. Ceux-ci ayant bien reconnu que cet Etranger étoit Eſpagnol, l'un d'eux nommé *Moncayde*, lui parla Eſpagnol, & lui demanda de quel Pays il étoit; le Portugais lui répondit qu'il étoit de Portugal. Auſſi-tôt le Marchand Maure le prit, & l'emmena dans ſa maiſon, s'informa du ſujet de ſon Voyage & de ſes avantures.

Ils viennent ſaluer Gama.

Les deux Marchands ſe rendirent enſuite à bord des Vaiſſeaux Portugais, avec leur nouvel Hôte, & allerent ſaluer le Commandant, qui les reçut avec toutes les démonſtrations poſſibles de joie. Monçayde raconta à Vaſco de Gama qu'il étoit encore à Tunis, dans le tems que D. Juan Roi de Portugal y envoya de ſes Sujets pour acheter des armes, & que dans cette occaſion il avoit rendu de grands ſervices au Roi. Il informa au même-tems Gama de tout ce qu'il deſiroit ſçavoir, du Pays où il venoit d'aborder, lui donna les inſtructions neceſſaires pour l'execution de ſon deſſein. Il ſemble que la Divine Providence avoit envoyé cet homme exprès à Calicut, pour ſervir d'interprete à nos Portugais. Enfin ces deux Marchands s'offrirent de bonne grace à rendre aux Portugais tous les ſervices dont ils les jugeroient capables, pour l'heureux ſuccès de leur Voyage.

Gama envoie des Ambaſſadeurs au Roi de Calicut.

Gama, après avoir retenu dans ſon Vaiſſeau Moncayde, juſqu'au l'endemain, choiſit deux de ſes principaux Officiers, pour les envoyer en qualité d'Ambaſſadeurs au Roi de Calicut, & pour lui donner avis de ſa venue dans ſes Etats; il pria auſſi Monçayde de preſenter ces deux Ambaſſadeurs à ce Prince, de leur ſervir d'interprete, & de lui declarer qu'il n'avoit pas voulu mettre pied à terre, ſans avoir auparavant obtenu ſa permiſſion; qu'auſſi-tôt qu'il auroit bien voulu la lui accorder, il ne manqueroit pas de ſe rendre dans ſon Palais, pour lui preſenter les Lettres du Roi de Portugal ſon Maître, & lui communiquer des affaires d'une très-grande importance, & lui propoſer une alliance entre les deux Nations.

Le Roi de Calicut reçoit fort bien les Gens de Gama.

Le Roi de Calicut étoit alors à *Pandarané*, à deux milles ſeulement de la Capitale. Ce fut là qu'il permit aux Ambaſſadeurs de le venir trouver, & qu'il leur donna Audience. Après avoir écoûté leurs propoſitions, il leur répondit qu'il avoit une joie extrême de leur arrivée; que leur Commandant pouvoit deſcendre à terre, quand il lui plairoit; qu'il l'entretiendroit avec un très-grand plaiſir; qu'il lui envoyeroit de ſes Officiers pour

le conduire ; que cependant il leur conseilloit de ne pas demeurer plus long-tems dans l'endroit où ils avoient mouillé ; que ce lieu n'étoit nullement sur à cause de l'Hiver qui avançoit ; & qu'ils feroient beaucoup mieux d'amener leurs Vaisseaux dans la Rade de Pandarané, où ils seroient plus en sureté, & à l'abri des Ouragans, qui n'étoient que trop frequens sur cette Côte dans la saison où l'on se trouvoit. An de N. S. 1497.

XCVII. Gama va voir le Roi de Calicut.

On suivit le conseil du Roi de Calicut, & quelques jours après, ce Prince envoya aux Portugais le Gouverneur de la Ville, pour accompagner par honneur Gama au Palais. Les Naturels appellent ce Gouverneur en Langue du Pays *Catual*. Le Commandant Portugais laissa Paul de Gama son frere & Nicolas Coeillo pour commander sur les Vaisseaux à sa place, & pendant son absence. Il leur representa qu'il ne pouvoit se dispenser d'aller trouver le Roi de Calicut au hazard d'y perir : il leur donna ordre, en cas qu'il lui arrivât quelque avanture fâcheuse de lever aussi-tôt l'ancre, sans se mettre en peine du reste, & de reprendre sans differer la route de Portugal pour aller rendre compte au Roi D. Emmanuel de leur Voyage ; que cependant à tout évenement, ils ne manquassent pas de faire tenir sur le Rivage toutes les Chaloupes armées, pour le secourir, en cas de besoin.

Sa reception au Palais.

Après avoir ainsi donné ses ordres, il choisit sur ses Vaisseaux douze de ses Officiers, pour lui faire honneur, & pour l'accompagner à l'Audience du Roi de Calicut ; ils s'habillerent le plus magnifiquement qu'ils purent, afin de donner aux Barbares une plus haute idée de la Nation Portugaise. Comme on ne se servoit point encore en ce tems-là dans les Indes ni de Chevaux ni de Mules, le Roi envoya sur le Rivage des Hommes avec des *Palanquins*, (45) c'est la voiture ordinaire du Pays pour les personnes de Qualité : ils porterent jusqu'au Palais Gama & ses douze Compagnons. Quand les Portugais approcherent du Palais, quelques *Caymales* vinrent au devant d'eux pour les recevoir : le Chef des *Brachmanes* vêtu d'une piece de

(45) *Des Palanquins* Ce sont des especes de chaises, dont les personnes de Condition, & tous les Etrangers se servent pour se faire porter ; mais ces chaises se portent par les Esclaves sur les épaules, & celui qui y est porté, est presque couché, comme le nombre infini de Relations qui ont paru, & qui paroissent encore de ces Pays, sont pleines des Descriptions des Palanquins, & que même on y en a dessigné quelques-uns : il seroit inutile de repeter ici ce que l'on sçait déja.

An de N. S. 1497. Mousseline blanche, à la mode du Pays, étoit à la tête des *Caymales* : il prit Gama par la main à la descente du Palanquin, & lui ayant fait traverser un grand nombre de sales & d'appartemens, il le conduisit enfin dans une sale spatieuse & magnifique : il y avoit à la porte de chaque appartement dix Gardes qui y demeuroient jour & nuit ; la sale d'Audience étoit toute couverte de tapis de soie verte, les murailles étoient ornées d'autres tapisseries précieuses de Soie relevée d'or. (46) Il y avoit tout au tour de la sale des dégrès en forme d'Amphitheatre, où les Courtisans & les grands Seigneurs du Royaume étoient assis, à la maniere des Orientaux.

Gama salue le Roi.

Le Roi étoit sur une Estrade plus élevée que les autres, & qui formoit une espece de Thrône ; il étoit vêtu de Mousseline d'une blancheur à éblouir, & toute semée de Roses d'or ; il avoit sur la tête un bonnet de toile d'or en forme de Thiare ; ses bras & ses jambes, qui étoient nuds, suivant la coûtume de ces Peuples, étoient tous ornez de bracelets d'or ; il avoit à tous les doigts des pieds & des mains des anneaux d'or enrichis de perles, de diamans & d'autres pierres précieuses d'un grand éclat ; le Roi étoit d'une couleur un peu brune & olivâtre ; mais il avoit la taille haute, majestueuse, & capable d'inspirer du respect à ceux qui l'approchoient. Après que Gama l'eût salué à la maniere d'Europe, le Roi lui ordonna, & à ses autres Compagnons, de s'asseoir sur les sieges (47) qu'on leur avoit préparez : ensuite le Commandant Portugais parla à peu près en ces termes.

Discours de Gama.

» Je viens ici, Grand Roi, de la part du Roi de Portugal
» D. Emmanuel mon Maître : ce Prince encore plus considé-
» rable par la grandeur de son genie, que par sa puissance, nous

(46) *Relevées d'Or.* Cela paroît assez extrordinaire ; car dans tout l'Orient on ne sçait ce que c'est que tapisser des appartemens, à cause de la chaleur, & que la poussiere infinie qui penetre dans les maisons, auroit bien-tôt mangé toutes les étoffes & de Soie & de Coton, & sur tout les couleurs : on se contente seulement d'enduire les appartemens d'un mastic blanc, aussi poli & aussi luisant, que le plus beau marbre : & il y a dans la muraille un grand nombre de niches de grandeurs inégales, où l'on met des vases de la plus belle Porcelaine, proportionnez à la grandeur des niches.

(47) *Sur les sieges.* Les sieges dont parle ici Mariana, ne sont pas des chaises semblables à celles dont l'on se sert en Europe ; car dans tout l'Orient, excepté les Européans qui y demeurent, & qui se servent de chaises de Rottin, dont les Anglois ont amené l'usage & la mode en Europe. Tous les Orientaux s'assoyent à terre sur des tapis, les jambes croisées, avec un gros carreau derriere eux : ils ont aussi quelquefois des especes de sopha, mais qui ne sont presque pas élevez de terre.

a envoyez des extrêmitez de l'Occident dans ces Regions « éloignées, pour saluer votre Majesté, vous demander votre « amitié, & vous offrir la sienne; le desir qu'il a de faire de « nouvelles découvertes, de s'instruire de tout ce qu'il y a de « plus rare & de plus curieux dans l'Univers; de faire alliance « avec les Princes les plus fameux par leur courage, & leur « puissance, lui a fait prendre une si genereuse résolution; « mais rien n'a fait une plus vive impression sur son esprit, que « votre renommée répandue par toute la Terre; la grandeur « de vos Etats, & sur tout les qualitez heroïques qu'on voit « briller dans votre personne. Rien n'est plus éficace pour unir « les esprits & les cœurs, que la conformité de genie & de va- « leur, sur tout entre les Souverains que leur rang approche « de plus prés de la Divinité; plus ils sont grands, plus aussi « leur amitié doit être forte, & leur union étroite; qu'il nous « soit donc avantageux d'avoir fait les premieres démarches, « & d'être venus les premiers des extrémitez les plus reculées « de l'Univers, rechercher votre alliance. Il est naturel sur tout « aux grands cœurs, & aux ames genereuses, de ne pas se lais- « ser vaincre en generosité, & d'accorder de bonne grace son « amitié à ceux qui ont fait les premieres avances pour l'obte- « nir. Si l'on regarde l'utilité que doit produire cette Allian- « ce, je suis persuadé qu'elle sera également avantageuse aux « uns & aux autres par le Commerce mutuel de deux Nations « si éloignées. Au moins, Sire, on peut dire que rien ne vous « sera plus glorieux, ni plus capable de vous rendre respecta- « ble & redoutable à vos voisins, quand le bruit se répandra « dans toute la Terre, que des Etrangers sont venus des extré- « mitez de l'Occident demander votre amitié, & la liberté du « Commerce avec vos Sujets. «

An de N. S. 1497.

Après que Gama eut fini son discours, il presenta au Roi de Calicut les Lettres du Roi de Portugal, qui étoient écrites en Arabe, & en Portugais; il lui offrit en même-tems des presens, plus considerables par leur rareté que par leur prix. Le Roi marqua une extrême joie de cette Ambassade, & répondit à Gama, qu'il étoit obligé au Roi de Portugal son frere des avances qu'il avoit bien voulu faire; & qu'il consentoit avec plaisir à l'Alliance & au Commerce entre les deux Nations. Il fit ensuite plusieurs questions à Gama sur son Voyage, & sur la situation, la grandeur, les richesses, les forces du Portugal; en-

Réponse du Roi.

An de N. S. 1497. suite il ordonna qu'on préparât un logement commode pour Gama, & pour ses Compagnons.

XCVIII. Les Marchands Maures s'opposent au ommerce des Portugais.

Le bruit de cette reception si honorable s'étant répandu dans la Ville, les Marchands Maures établis à Calicut, apprehendant que les Portugais, s'ils avoient la liberté du Commerce, ne leur enlevassent la plus grande partie des profits immenses, qu'ils faisoient dans ce Royaume, où ils avoient seuls la permission de negocier, & animez d'ailleurs par une haine implacable contre les Chrétiens, allerent trouver le Roi & ses Ministres, & n'épargnerent rien pour rendre les Portugais suspects & odieux à la Nation; ils inventerent mille impostures & mille calomnies; ils publierent que ces Etrangers n'étoient que des Corsaires ennemis du genre humain; que si on les laissoit une fois mettre le pied dans le Royaume de Calicut, tous les Marchands Maures seroient contraints de quitter le Pays, & d'aller chercher ailleurs de nouveaux établissemens pour vivre, & pour trafiquer; qu'ainsi c'étoit au Roi à voir s'il lui étoit plus avantageux de préferer des nouveaux venus, un tas de Pirates & d'Avanturiers, à d'anciens Alliez, qui avoient rendu de si grands services à l'Etat, enrichi depuis si long-tems par leur Commerce.

Gama se retire dans ses vaisseaux.

Les Malabares sont naturellement faciles & legers, la moindre chose les fait changer en un moment, & ils ne se piquent pas de garder toûjours fidelement leur parole. Ainsi trompez par les discours & l'artifice des Marchands Maures, ils resolurent de chercher les moyens de faire perir les Portugais. Moncayde ayant découvert cette intrigue, avertit Gama & ses Compagnons du danger. Gama profita de cet avis, & se rendit secretement à ses Vaisseaux par des sentiers détournez, ce qu'il ne fit pas sans peine & sans peril. Dès qu'il fût à bord, il fit lever l'ancre, & s'étant mis au large, il donna à un Indien des Lettres pour le Roi, dans lesquelles il se plaignoit sur tout du *Catual*, qui par la plus lâche de toutes les perfidies avoit violé les droits sacrez de l'hospitalité, & qui sous le voile trompeur d'une amitié feinte, n'avoit cherché qu'à le perdre avec ses Compagnons; il ne laissa pas de le prier de lui renvoyer les Portugais qui étoient restez à Terre, & les Marchandises que la précipitation l'avoit empêché de rembarquer.

Le Roi tâcha de se justifier de ces reproches, & selon la

coûtume des Souverains, réjetta sur ses Ministres ce qui s'étoit passé ; mais il étoit aisé de voir que ce n'étoient que de belles paroles, dont on vouloit amuser les Portugaïs, puisque les effets n'y répondoient pas, & que le Roi n'executoit rien de ce qu'on lui avoit demandé.

An de N. S. 1497.

Le Roi tâche de se justifier.

C'est pourquoi Gama résolut d'en venir à la force, & aux voies de fait, ayant donc rencontré un Bâtiment du Pays, il l'attaqua, & le prit ; il s'y trouva six personnes de Marque, avec leurs Domestiques. Le Roi de Calicut pour les retirer des mains des Portugais renvoya à Gama ses Compagnons, qui étoient demeurez à Terre, & toutes les Marchandises qu'il y avoit laissées ; il lui envoya en même-tems des Lettres, pour servir de réponse à celles qu'il avoit reçues du Roi de Portugal. Les Portugais résolurent de retourner en Europe pour y porter eux-mêmes l'agréable nouvelle de la Découverte des Indes, & des heureux succès d'une si longue, & si pénible Navigation.

Il renvoie à Gama les Portugais & ses Marchandises.

Gama ne jugea pas à propos de rendre les Seigneurs Malabares ; il fut bien-aise de les emmener avec lui en Portugal, pour y servir de montre, & pour sçavoir par leur moyen tout ce qui concernoit leur Pays.

Gama emmene avec lui des Malabares qu'il avoit pris.

Avant que les Portugais missent à la voile pour quitter ces Contrées, Moncayde se retira secretement dans leurs Vaisseaux, craignant que les liaisons qu'il avoit eues avec ces Etrangers ne lui coûtassent la vie ; car il avoit eu quelque vent que ces Peuples vouloient l'envelopper dans la perte des Portugais. Telle fut la recompense pour l'hospitalité exercée à l'égard de ces Etrangers ; car les méchans sont toûjours défians & soupçonneux. Il fut si pressé, que n'ayant pas le tems d'emporter ses effets, il les laissa à Calicut, & passa en Portugal, où il fut baptisé, & vêcut très-chrétiennement.

XCIX.

Le Maure Moncayde passe en Portugal, où il se fait baptiser.

Le Roi de Calicut ne put executer ce qu'il avoit projetté, ni faire perir les Portugais, parce que ses Vaisseaux étoient désarmez & échouez à Terre, à cause de la saison. Les Portugais en devinrent plus hardis, & c'est ce qui les détermina à ne pas relâcher les Seigneurs Malabares, qu'ils avoient pris. Le Roi barbare ne laissa par de faire armer à la hâte soixante Barques, sur lesquelles il mit tout ce qu'il put de Soldats, & les envoya contre les Vaisseaux ; mais un vent orageux s'étant tout à coup élevé, ces Barques se disperserent pendant que les Navires Portugais, qui ne pouvoient auparavant ni manœuvrer, ni pres-

Le Roi de Calicut envoie des Barques contre les Portugais qui se retirent.

An de N. S. 1497.

que avancer, faute de vent, profiterent de celui qui venoit de dissiper la Flotte ennemie; & à la faveur de ce gros tems, contre lequel ils étoient plus en état de resister; ils s'éloignerent promptement de la Côte, qu'ils perdirent bien-tôt de vûe.

Gama arrive à Angedive.

Après avoir vogué quelque tems, ils arriverent à la vûe de certaines petites Isles qu'on trouve dans cette Mer, ayant rencontré dans leur route huit Fustes commandées par un fameux Corsaire de ces Contrées nommé *Timoya*; ils lui donnerent la chasse, & prirent un de ses Bâtimens. De là ils passerent à une autre Isle nommée *Angedive*, à soixante lieues de Calicut, & qui n'est éloignée de la Terre-ferme, que d'une lieue. Comme ils radouboient leurs Vaisseaux, & préparoient tout pour se mettre en état d'achever leur Voyage, plusieurs Habitans de ces Climats eurent envie de passer sur les Vaisseaux.

Il y rencontre un Juif d'Europe.

Parmi ceux-là il s'en trouva un qui parla Italien. Cet homme donna avis aux Portugais que la Ville de Goa n'étoit pas éloignée d'Angedive; qu'elle avoit pour Souverain *Zabaye*, dont il étoit connu très-particulierement; & que ce Prince seroit ravi de les recevoir dans ses Etats. Gama ayant demandé à cet homme d'où il étoit, celui-ci répondit qu'il étoit Italien; qu'allant par Mer en Gréce, il avoit été pris par des Corsaires, qui l'avoient vendu, & qu'ainsi passant de main en main, & changeant de Maîtres, il étoit enfin tombé entre les mains du Prince *Zabaye*, qui étoit Maure, dont il étoit Esclave.

Ce Juif lui découvre les piéges qu'on lui tend.

Gama l'ayant examiné avec plus d'attention, commença à en concevoir de l'ombrage, & à craindre quelque surprise; il s'apperçut que l'Italien se coupoit, & que ses réponses ne s'accordoient pas. Ainsi jugeant par son air embarrassé, que ce pourroit bien être un Espion, il le fit mettre à la question. La violence des tourmens lui arracha la verité: il avoua qu'il étoit Juif de Religion, & né en Pologne; que le Prince *Zabaye*, au service duquel il étoit, l'avoit envoyé uniquement pour examiner l'état & la force des Portugais, & pour aller lui en rendre compte, afin de les combattre avec sa Flotte, qui étoit nombreuse.

Il passe en Portugal, & s'y fait baptiser.

Gama profita de cet avis, & craignant d'être surpris, il se hâta de quitter la Côte, fit rembarquer son monde, & reprit la route de Portugal; il emmena avec lui le Juif qui se fit baptiser, & embrassa la Religion Chrétienne dès qu'il fut en Europe: il prit au Baptême le nom de *Gaspar*; & comme il étoit un

esprit

esprit délié & adroit, & que ses voyages lui avoient acquis une grande experience, il rendit dans la suite des services considerables au Roi de Portugal, qui l'employa avec succès dans des affaires importantes & épineuses. An de N. S. 1497.

C. Comme la Mousson étoit passée, les Portugais ne faisoient pas beaucoup de chemin; cependant à force de louvoyer & de lutter contre les vents & les flots, ils doublerent avec peine le premier Cap qu'on rencontre au retour sur la Côte d'Afrique, & qu'on appelle le Cap de *Guardafu*, assez proche de l'entrée de la Mer Rouge; ils arriverent ensuite à la hauteur de la Ville de *Magadaxo*, qui n'est pas éloignée de ce Cap; mais parce que les Habitans étoient Maures, ils ne voulurent pas y mouiller; ils se contenterent de cannoner la Ville, ce qui y jetta la consternation, renversa plusieurs maisons, & coula à fonds quelques Vaisseaux dans le Port. Les Portugais rencontrerent huit autres Bâtimens Maures, ausquels ils donnerent la chasse, & qu'ils mirent en desordre; enfin ils arriverent heureusement à *Melinde*, comme ils l'avoient promis en passant. Le Roi de Melinde les reçut avec toutes les marques possibles d'affection, & leur permit de prendre les provisions qui leur étoient necessaires: après quoi ils repartirent, & emmenerent avec eux en Portugal l'Ambassadeur que le Roi de Melinde y envoyoit, pour commencer l'Alliance qu'il vouloit entretenir avec le Roi D. Emmanuel.

Gama arrive à Melinde.

Le Vaisseau que commandoit Paul de Gama, avoit été si maltraité des vents, qu'il étoit presque tout brisé. Ainsi comme on vit qu'il n'étoit pas en état de continuer le Voyage, & que d'ailleurs on manquoit de Matelots, de cordages & d'aggrez, on jugea à propos d'y mettre le feu, après en avoir enlevé tout ce qui pouvoit servir, & Paul de Gama passa dans la Capitane, que commandoit son frere. En suivant leur route, ils découvrirent l'Isle de *Zanzibar*, éloignée de l'Afrique seulement de six lieues, & située entre *Melinde* & *Quilca*, & assez proche de *Mombaz*. Rien n'est plus agréable, & plus sain que cette Isle, soit par la fraîcheur qu'y produisent les arbres toûjours verds, dont elle est remplie, soit par la multitude de plantes odoriferantes, & d'Aromates de toutes les especes, qu'on y trouve.

Et de là à Zanzibar.

Etant arrivez au Mozambique, ils y dresserent une colomne de celles qu'ils avoient apportées avec eux, pour servir à la Pos-

Mort de Paul de Gama à l'Isle de Tercere.

An de N. S. 1497.

terité d'un monument éternel du succès de leur Entreprise. Ils mouillerent au Cap saint Blaise, & y descendirent pour faire de l'eau & du bois; mais ils y resterent peu : ayant doublé le vingtiéme d'Avril le Cap de bonne Esperance, & rangé les Isles du Cap Verd, qu'ils laisserent sur la droite, ils firent un grand tour pour aller gagner les *Açores*, & furent obligez de relâcher à l'Isle *Tercere*, la principale des *Açores*, où mourut Paul de Gama d'une maladie violente, qui le tourmentoit depuis long-tems. Ils arriverent enfin heureusement à Lisbonne au mois de Septembre, deux ans après qu'ils en étoient partis pour les Indes.

Vasco de Gama de retour à Lisbonne.

Ce retour causa une joie extrême au Roi de Portugal, & à toute la Ville; on ne pouvoit se lasser de les voir & de les entendre raconter les merveilles qu'ils avoient vûes, les dangers qu'ils avoient essuyez, & les richesses, dont ils avoient apporté les prémices. Tout le monde vouloit les entretenir; on leur faisoit mille questions; chacun élevoit jusqu'au Ciel leur courage, & leur fermeté, & le succès d'une Entreprise si difficile. C'étoit à qui considereroit & examineroit avec plus de curiosité les Marchandises rares & précieuses qu'ils avoient apportées avec eux, pour servir d'échantillon des richesses & des tresors de l'Orient. On n'étoit pas moins surpris de voir les Indiens, que Gama avoit amenez avec lui; leur figure, leur air, leur couleur, leur Langue, leurs manieres & leur habillement, tout en paroissoit extraordinaire, & nouveau.

Chacun s'offre à un second Voyage.

On regardoit Gama & ses Compagnons avec une espece de veneration, & comme des Heros descendus du Ciel. Cependant de quatre Navires qui étoient partis deux ans auparavant du Port de Lisbonne, il n'en étoit revenu que deux, & il ne restoit gueres plus du tiers de l'Equipage; mais la mort de leurs Compatriotes, les dangers, les tempêtes, ausquelles on s'exposoit, bien loin de rebuter les autres, ne servoit qu'à les animer; & il n'y avoit presque personne qui ne s'offrît à entreprendre un second Voyage; le desir de la gloire, & l'esperance de s'enrichir, deux passions également violentes, faisoient disparoître à leurs yeux les perils, les fatigues & les maux inévitables d'une longue Navigation.

CI.

Eloge de Gama & de son Expedition.

Ce fut ainsi que Vasco de Gama s'ouvrit le premier, & fraya aux autres une nouvelle route dans les Indes, & termina heureusement le Voyage le plus celebre & le plus hardi, qui eût

jamais été entrepris, soit pour la longueur du chemin sur cette vaste Mer qu'il faut traverser, & qui s'étend de l'un à l'autre Pole; soit pour les perils qu'il essuya, perils d'autant plus certains, que la route étoit jusques là inconnue, qu'on ne sçavoit ni les Moussons, ni les Marées, ni les courans de ces Mers, & qu'on étoit obligé de marcher, pour ainsi dire, à tâtons, en danger à tous momens de s'égarer & de se perdre. Le tems, l'experience & les observations, que l'on a faites dans les Voyages suivans ont rendu cette Navigation beaucoup plus commode, & plus facile: car on a connu & la saison la plus propre pour partir d'Europe, & la route qu'il falloit tenir pour aller ou pour revenir. On a fait de nouvelles Cartes; il a été necessaire de changer bien des choses, & de redresser les premieres observations, à de nouvelles plus exactes & plus fideles. J'ai cru que je ferois plaisir au Lecteur, si j'expliquois ici en peu de mots de quelle maniere on a insensiblement perfectionné cette longue Navigation, afin de donner au moins quelque legere idée d'une Entreprise qui a fait tant de bruit dans le monde, & enrichi si fort le Portugal. Mais auparavant, il ne sera pas hors de propos de faire ici une courte Description des Découvertes que les Portugais ont faites dans ces Voyages de long cours, & de tracer un crayon de tous ces vastes Pays. An de N. S. 1497.

CII. Route des Indes en partant de Lisbonne.

Dès qu'on a passé le Détroit de Gibraltar, on range à main gauche les Côtes de l'Afrique, que baigne l'Océan ou la Mer Atlantique, qui s'étendent du Septentrion au Midi, & presque également en deça & au delà de l'Equateur. La premiere chose qu'on rencontre, c'est le mont Atlas, qui forme une chaîne de Montagnes fort élevées, lesquelles s'étendent de l'Orient à l'Occident,, traversent la plus grande partie de l'Afrique, & viennent enfin se terminer, & pour ainsi dire, se précipiter par trois endroits dans l'Océan, qu'on a nommé de son nom *Atlantique*, en formant trois especes de Caps, ou de Promontoires. Le premier, & le plus proche du Détroit, est le Cap *Espato*, ou de *Spartelle*, au-delà duquel on en trouve un second, que les Portugais nommerent autrefois le Cap *Non*, parce qu'ils étoient persuadez que celui qui auroit la témerité de le doubler, ne devoit plus esperer de revoir jamais sa Patrie. Mais à peine a-t-on passé le second Cap, qu'on en voit un troisiéme, appellé le Cap *Boyador*, situé à la hauteur de vingt-huit degrez de latitude Septentrionale, & sous le mê-

An de N. S. 1497. me parallele, que l'Isle de *Palme*, une des plus celebres des Isles fortunées, ou Canaries. Ces trois Promontoires sont formez par le Mont Atlas, & n'en sont, pour ainsi dire, que les pointes, & les dernieres extrêmitez, qui viennent se jetter dans la Mer.

Situation des Côtes Occidentales d'Afrique.

En suivant toûjours la même route, & en rangeant la même Côte, on trouve le Cap *Blanc*, par le vingt-uniéme degré de latitude Nord, & proche de ce Cap est située la petite Isle *d'Argin*, qui a donné son nom à tout ce Golphe; de là, on avance jusqu'au Cap Verd, auprès duquel on découvre dix Isles, nommées, à cause de la proximité de ce Cap, *les Isles du Cap Verd*, & dont la plus grande & la principale porte le nom de l'Isle de *Santiago*, ou de *saint Jacques*. Ce sont ces fameuses Isles que les Anciens appelloient autrefois *Hesperides*, & que les Poëtes de l'Antiquité ont rendu si celebres par leurs Fables. Il y a pourtant des Auteurs qui prétendent que sous le nom des Isles *Hesperides*, on doit comprendre toutes les Isles que les Espagnols & les Portugais ont nouvellement découvertes, & qui sont situées à l'Occident dans la Mer Atlantique.

La Riviere de Senegal.

Le Cap Verd n'est éloigné de la Ligne Equinoctiale, que de seize degrez. Un peu endeça, on trouve la Riviere de *Senegal*, qui vient se décharger dans la Mer; & de là, on en rencontre une autre, à laquelle on a donné, à cause de sa prodigieuse largeur dans son Embouchure, le nom de *Grand Fleuve*. Quelques-uns s'imaginent que ce ne sont que deux bras de la même Riviere, qui viennent se jetter dans la Mer par deux endroits differens; mais on ne sçauroit rien assurer sur cela de positif: ils ajoûtent même que ce n'est que le Fleuve Niger, si fameux dans l'Antiquité, parce qu'on croyoit qu'il avoit la même source que le Nil. Au moins ce qu'il y a d'assuré, c'est que le Senegal & le Grand Fleuve ont leurs débordemens comme le Nil, qui arrivent dans le même tems, & que ces Rivieres portent, aussi-bien que l'autre, un grand nombre de Crocodiles, & de Chevaux Marins.

Les Montagnes de Sierra Leona.

Quand on a passé l'Embouchure du Grand Fleuve, qui est situé par l'onziéme degré de latitude Septentrionale, on rencontre à la hauteur de huit degrez une autre nouvelle chaîne de Montagnes fort hautes, ausquelles on a donné le nom de *Sierra Leona*, à cause des tonnerres épouvantables qu'on y entend presque toûjours gronder, & parce que les Habitans,

An de N. S. 1497.

pour éviter les chaleurs exceſſives du jour, ne vont à leurs ouvrages, & ne cultivent leurs terres que pendant la nuit, à la lueur de certains brandons, comme je l'ai déja raconté ailleurs : ce qui fait que toutes les Collines & toutes les Campagnes paroiſſent en feu, & comme embraſées. On croit que c'eſt cette chaîne de Montagne que Ptolomée appelle *le Chariot des Dieux*, quoique par erreur il les place au cinquiéme degré de latitude ; mais il ne faut pas s'étonner que ce grand Homme ſe ſoit trompé dans un tems où l'on n'avoit qu'une connoiſſance fort imparfaite de la Geographie, & où l'on ne pouvoit pas faire des obſervations ſi exactes, faute d'Inſtrumens, qui n'ont été inventez que depuis.

L'Iſle ſaint Thomas & ſainte Helene.

On rencontre directement ſous la Ligne l'Iſle de ſaint Thomas, peu éloignée de la Terre-ferme, & à plus de mille lieues de Portugal : l'air y eſt très-mal ſain ; mais comme le profit que les Portugais tirent des Sucres qu'on y trouve en abondance, eſt très-conſiderable, ils ſe ſont déterminez à y faire des Etabliſſemens : ſix degrez au delà de l'Equateur, à la Bande du Sud, il y a des Mines d'Or très-abondantes, dans la Terre-ferme, & aſſez proche de la Côte, d'où l'on tire de l'Or très-pur, & très-fin. C'eſt pour cette raiſon que les Portugais ont donné à cette Terre, le nom de *Terra das Minas*. Au delà eſt la Riviere de ſaint Jacques, qui vient encore ſe décharger dans la Mer du Ponant, & enſuite eſt le *Golphe de ſainte Helene*, ainſi appellé à cauſe de l'Iſle qui porte ce nom. C'eſt là où Vaſco de Gama fut obligé de mouiller dans ſon premier Voyage, pour faire de l'eau en allant aux Indes. On trouve encore une infinité d'autres Rivieres, & d'autres Promontoires, comme il eſt impoſſible que cela n'arrive dans une ſi vaſte étendue de Terres & de Mers ; mais je ne m'arrête qu'aux plus conſiderables.

CIII.
Cap de Bonne Eſperance & de Sofala.

Le Cap de Bonne Eſperance, qui eſt à l'extrêmité, & la partie la plus Meridionale de l'Afrique, eſt éloigné du Portugal d'environ deux mille lieues, & ſitué à la hauteur de trente-quatre ou trente-cinq degrez de latitude Auſtrale. Quand on a doublé ce Cap, on range de nouvelles Côtes fort étendues, où l'on voit encore une infinité de nouveaux Promontoires, & de nouvelles Rivieres. Les Golphes ou Rivieres de *ſaint Blaiſe*, de la *Nativité*, & des *bonnes Marques*, ou de *bon Augure*, ſont les plus remarquables le long de cette Côte, juſqu'à ce qu'on arrive à la Côte de *Sofala*, où il y a une Ville de mê-

An de N. S. 1497. me nom, qui est une des plus fameuses de toute la Côte, à cause du grand nombre de Mines d'Or, qu'on y découvre tous les jours.

On croît que Sofala est l'ancienne Tharsis de Salomon.

Quelques-uns croient que Sofala est la celebre Tharsis, dont il est fait si souvent mention dans l'Ecriture, & où Salomon envoyoit par la Mer Rouge les Flottes, pour en apporter de l'Or & d'autres richesses; les Naturels du Pays le croient aussi, par une Tradition constante: ils assurent même que ce fait est marqué dans leurs Livres, & gravé sur d'anciens Monumens de Bronze, & de pierre, qui leur restent. D'autres cependant prétendent que c'est le Promontoire *Prassio*, dont parle Ptolomée, & qu'il place à la hauteur du quinziéme degré de latitude Meridionale, quoique Sofala soit par les vingt-uniéme degrez de la même latitude.

Madagascar, Mozambique, Melinde, &c.

Au delà de Sofala, on entre dans un large Canal, dans lequel on trouve à main droite l'*Isle de saint Laurent*, une des plus grandes qu'il y ait au Monde, & que les Peuples du Pays appellent *Madagascar*; à gauche est situé le *Mozambique*, dans la Bande du Sud, par le quinziéme degré de latitude: c'est un des Ports de toute cette Partie de l'Afrique le plus celebre par sa sureté, & par le Commerce extraordinaire qui s'y fait. Quand on a passé le Mozambique, on voit presque à égale distance les unes des autres *Quiloa*, *Mombaz* & l'Isle de *Zanzibar*, ou *Zanguebar*. Un peu au delà, presque immediatement sous la Ligne, est située la Ville de *Melinde*. Le Port de Mombaz est fort commode, & fort sûr pour les Vaisseaux qui y abordent, & le mouillage en est bon: mais il n'y a point de Port à Melinde; ce n'est qu'une grande Rade découverte, & où vous ne pouvez nullement être à l'abri des vents.

Magadaxo, Guardafu & Socotora.

Magadaxo est placé en deça de la Ligne, par le cinquiéme degré de latitude Septentrionale; & enfin à la hauteur du dixiéme degré de la même latitude, on trouve le dernier Promontoire d'Afrique, que les Matelots appellent communément le Cap de *Guardafu*, situé presqu'à l'entrée du Golphe Arabique, ou de la Mer Rouge. Ptolomée l'appelle le Cap des *Aromates*, ou des *Parfums*. Tout proche on voit l'Isle de *Socotora*, que les Portugais trouverent peuplée par des Chrétiens: mais il est difficile de trouver une Terre plus sterile; elle ne produit presque rien pour la commodité & l'agrément de la vie. Il semble que la disette & la sterilité du Pays n'a servi qu'à

An de N. S. 1497.

rendre les Habitans plus grossiers, & plus barbares. Quelques-uns croient que cette Isle est celle que Ptolomée appelle l'Isle de *Dioscoris*.

La Mer Rouge & les environs.

A quelque distance est l'entrée de la Mer Rouge, qu'on appelle aussi le *Golphe Arabique*; au delà de ce Golphe, du côté de l'Afrique, est le Port d'*Ercoco*, dans le Royaume de *Barnagaso*, & néanmoins sous la Domination du Preste Jean, ou de l'Empereur d'Ethiopie. En deça, & du côté de l'Arabie, est située la forte Place d'*Aden*, qu'on regarde comme la clef de la Mer Rouge: entre elle & le Golphe de Perse, est l'Arabie Heureuse, au milieu de laquelle, du côté de la Grande Mer, s'avance le Promontoire *Siagro*, qu'on appelle aujourd'hui *le Cap d'E-casallat*, ou de *Fartaque*: enfin à l'extrêmité de l'Arabie, & à l'entrée du Golphe de Perse, on rencontre le Cap, auquel on donne à present le *Cap de Rosalgate*, autrefois *le Promontoire de Corodamus*.

CIV.
Ormuz & Diu.

On découvre l'*Isle d'Ormuz*, à l'Embouchure, ou à l'entrée du Golphe de Perse. L'Isle est très-petite, & d'elle-même fort sterile; mais le Commerce prodigieux qui s'y fait, l'a rendue une des plus riches, & des plus delicieuses de l'Orient; (45) elle est à ving-six degrez de la Ligne dans la bande du Nort. Au delà du même Golphe, presqu'à la même hauteur, & à l'Embouchure du Fleuve Indus, est la celebre Isle de *Diu*, & la plus considerable Forteresse que les Portugais aient bâti dans ces Contrées: mais rien ne l'a rendue plus illustre, que la valeur & le succès, avec lesquels les Portugais l'ont défendue premierement contre les Sultans d'Egypte, & ensuite contre toutes les forces du Grand Seigneur, qui fit les derniers efforts pour la conquerir.

Chiacul & Daboul.

Après avoir passé *Diu* & *Baçain*, autre Forteresse des Portugais, sur la même Côte, & qui n'est pas éloignée de Diu, on range les Villes de *Chiaoul* & de *Daboul*, qui sont dans le Royaume de *Cambaye*, assez proche l'une de l'autre; elles ont d'assez bons Ports; la Côte s'étend fort au long vers le Midi, & vient enfin aboutir au *Cap de Commorin*, appellé autrefois *le Promontoire de Corus*.

(45) *De l'Orient*. Les choses ont bien changé depuis le tems que Mariana écrivoit: car depuis que les Anglois ont aidé les Persans à reconquerir Ormuz sur les Portugais, l'Isle & la Ville ne sont plus presque rien, & tout le Commerce a été transporté à Bendera-Basti presque à la pointe du même Golphe, où toutes les Nations étrangeres apportent leurs Marchandises, ou viennent en acheter.

An de N. S. 1497.

Goa, Calicut, Cananor, Cochin, &c.

C'eſt ſur cette Côte Occidentale qu'eſt ſituée la Ville de *Goa* Capitale de toutes les Indes, à ſeize degrez de latitude du Nord, ou environ. *Calicut* eſt par le douziéme degré de même latitude. Entre ces deux Villes eſt celle de *Cananor* ; & plus proche du Cap on trouve *Cochin* & *Coulan :* ces Villes ſont dans la Province de Malabar, & toutes celebres par le Commerce du Poivre, & de toutes ſortes d'Epiceries. Depuis le Cap de Bonne Eſperance juſqu'à Goa, les Navigateurs comptent plus de douze cens quarante lieues.

Les Maldives.

Vis-à-vis de la Province de Malabar, ſont *les Maldives*, c'eſt-à-dire, un amas de petites Iſles, auſquelles la principale d'entre elles a donné ſon nom. On en compte plus de mille ; elles ſont fort petites, & en quelques endroits ſi unies les unes aux autres, & ſi ſerrées, qu'on a ſouvent bien de la peine à paſſer avec de petites Barques au travers de ces Iſles, qui ne ſont preſque que des Rochers. Elles ne produiſent rien de précieux ; toutes leurs richeſſes conſiſtent en certaines eſpeces de Palmiers qui produiſent le *Coco*. C'eſt cet arbre, dont on rapporte tant de merveilles, & qui eſt d'un uſage ſi univerſel, que les Habitans y trouvent de quoi ſe nourrir, ſe vêtir, ſe loger & naviger.

L'Iſle de Ceylan, Malaca & Sumatra.

A la pointe du Cap de Comorin, du côté de l'Orient, eſt ſituée l'Iſle de *Ceylan*, qui touche preſque à la Terre-ferme, & qui n'en eſt ſeparée que par un petit Détroit. L'arbre de Canelle y croît en abondance, & il n'y en a nulle part ailleurs qui l'égale en bonté. Ce précieux arbre fait tout le revenu de cette Iſle. Après en tirant du côté du Nord, ſuivent les vaſtes Royaumes de *Narſingue* & du *Pegu*, entre leſquels on trouve celui de *Bengale*, qui donne ſon nom à ce Golphe où le Gange vient ſe décharger : le Golphe s'étend juſqu'à la Ville de *Malaca*, qui eſt proche de l'Iſle *Sumatra*, ſituée immediatement ſous la Ligne. La plûpart des ſçavans Geographes ſoûtiennent que l'Iſſe de Sumatra eſt l'ancienne *Taprobana* de Ptolomée, & que *Malaca* eſt *la Cherſoneſe d'Or* dont parle le même Auteur. D'autres prétendent que *Malaca* eſt l'ancienne *Ophir*, dont il eſt fait mention dans les Livres Sacrez, & où Salomon avoit coûtume d'envoyer tous les ans ſes Vaiſſeaux, pour en rapporter de l'Or & de l'Argent. Les Habitans même du Royaume de Pegu, qui n'eſt pas fort éloigné, tiennent par une vieille Tradition, qu'ils deſcendent de ces Juifs, que Salomon avoit

condamnez

condamnez à travailler aux Mines d'Ophir. Que si aujourd'hui on ne trouve plus dans ce Pays ces Précieux Métaux, on ne laissoit pas d'en tirer autrefois une grande quantité, & le nom de *Chersonese d'Or* en est une preuve assez convainquante. Les Vaisseaux de Salomon employoient trois ans à leur Voyage d'*Ophir* & de *Tarsis*, pour aller & pour revenir, comme le rapportent les saintes Ecritures: mais on ne doit pas s'en étonner; car les Vaisseaux alloient Terre à Terre, & n'osoient s'en écarter, ni la perdre de vûe, parce qu'on n'avoit pas alors l'usage de la Boussole, qui a extraordinairement facilité la Navigation, auparavant si lente, & qui a beaucoup abregé le chemin aux Navigateurs. An de N. S. 1497.

A l'Orient, & à la droite de Malaca, sont les *Isles Moluques*, celebres par le Clou de Girofle & la Muscade, qu'elles produisent toutes, & qui apportent un profit immense à ceux qui les possedent. Du reste ces Isles sont si steriles, qu'elles manquent generalement de tout ce qui est necessaire à la vie, & qu'on est obligé de l'y transporter d'ailleurs. C'est ainsi que la nature partage ses biens: ces Isles sont au nombre de cinq principales. L'arbre qui porte le Clou de Girofle, a la figure, l'écorce, le bois & la feuille, semblable au Laurier; la fleur en est extrêmement odoriferante: on a soin de la faire secher, & c'est là ce Clou que l'on recherche avec tant de fatigues, & que l'on vend si cherement. Les Moluques.

A la gauche de Malaca, & tirant vers le Septentrion, on découvre le vaste Empire de la Chine, également riche, peuplé & puissant. Les Chinois sont les Peuples de tout l'Orient les plus civilisez & les plus polis. A l'entrée de ce grand Royaume est la petite *Isle de Macao*, où les Marchands Portugais ont un Etablissement considerable, pour favoriser le Commerce qu'ils font avec les Chinois; parce que par une Loi fondamentale de l'Etat, ces Peuples ne permettent point aux Etrangers d'entrer plus avant dans le Royaume, & de s'établir en Terre ferme. On compte de Goa à la Chine treize cens lieues, c'est à-dire, huit cens depuis Goa jusqu'à Malaca, & cinq cens depuis Malaca jusqu'à Macao. La Chine.

Enfin au Nord de Macao, & à environ trois cens lieues de cette Isle, est situé l'Empire du Japon, à l'extrêmité la plus reculée de l'Orient. C'est la derniere Nation que les Portugais aient découverte, & où ils aient étendu leur Commerce. Le Le Japon.

An de N. S. 1497. Japon est divisé en trois Isles principales, environnées de plusieurs autres petites, qui ne sont separées des trois grandes, que par de petits bras de Mer fort étroits, & dans lesquels on a souvent bien de la peine à naviger. Cet Empire s'étend depuis le trentiéme degré de latitude, jusqu'au quarantiéme. Sa plus grande longueur ne passe gueres deux cens lieues, & dans sa plus grande largeur, à peine en a-t-il quatre-vingt. La Nouvelle Espagne est la Terre la plus proche qu'ait le Japon du côté de l'Orient, quoiqu'il en soit separé par un vaste espace de Mers. Au Nord il regarde la Scythie, ou la grande Tartarie, & la Chine du côté de l'Occident. Tout le Japon est divisé en plusieurs Royaumes, qui ont chacun leurs Rois particuliers. Les Peuples ont beaucoup d'esprit, de genie & de disposition pour les Sciences. Il y a peu de Nations au Monde, qui aient plus de valeur, plus de generosité, & plus de passion pour la gloire.

CIV. De quelle maniere on fait le Voyage.

Voici maintenant de quelle maniere se font ces Voyages de long cours, & la Navigation de Portugal aux Indes. Les Vaisseaux ont coûtume de partir de Lisbonne vers la fin de Mars, ou au plus tard dans le commencement d'Avril : on va d'abord reconnoître l'Isle de Madere, qui n'est gueres qu'à cent cinquante lieues de l'Espagne ; de là, pour s'assurer de sa route, on tâche de gagner les Canaries, éloignées de Lisbonne d'environ trois cens lieues. Quand on a reconnu ces Isles, on va reconnoître *le Cap Blanc*, après quoi l'on prend la route des Isles du Cap Verd, où l'on mouille quelquefois pour faire de l'eau, & prendre des rafrîchissemens, quand on en a besoin. Comme les vents de Sud, qui regnent presque toûjours dans ces Parages, ne permettent pas qu'on suive la même route, on est obligé de s'écarter des Côtes d'Afrique ; & alors on est contraint de mettre le Cap *au Sud-Ouest*, c'est-à-dire, de prendre entre le Midi & l'Occident, & d'aller ranger les Côtes de l'Amerique ; il arrive même quelquefois qu'on passe à la vûe du Bresil.

Il y a sur la Côte de ce Royaume, le fameux *Cap de saint Augustin*, situé au-delà de l'Equateur, & par le travers des dix degrez de latitude Meridionale: mais si la violence des vents, où la saison ne permettent pas aux Vaisseaux de doubler ce Cap, alors il est impossible de continuer son Voyage dans cette année : on est contraint de retourner sur ses pas, ou de relâcher à ce Cap, & d'y demeurer, pour attendre une autre Mousson ; que si les vents font doubler ce Cap, il faut ensuite changer de route,

c'est-à-dire, la diriger entre le Midi & l'Orient, faire un nouveau circuit, & s'élever jusqu'au quarantiéme degré de latitude Australe, afin de doubler plus aisément le Cap de Bonne Esperance. Les Pilotes ont coûtume de prendre ce grand tour, & de s'éloigner ainsi de la Terre, pour éviter les tempêtes presque continuelles, qu'on seroit obligé d'essuyer, si on vouloit ranger le Cap de plus près; car les deux Mers d'Orient & d'Occident, que l'Afrique separe, venant à se réünir à la pointe du Cap de Bonne Esperance, les vagues se choquent mutuellement avec tant de fureur, qu'elles y excitent de frequens orages, & y causent des naufrages. (49) An de N. S. 1497.

Dès qu'on a doublé le Cap, on côtoie Sofala, pour gagner le Mozambique, où l'on est souvent contraint d'hiverner, quand la Navigation n'a pas été heureuse: mais si la saison & les vents ont été favorables, on traverse cette grande étendue de Mers, qui separe les Indes de l'Afrique; on repasse une seconde fois la Ligne, & enfin on arrive en peu de tems à Goa. Mais à combien d'avantures dans un si long Voyage, n'est-on point exposé? Les calmes longs & ennuyeux de la Ligne, où les vents contraires, les tempêtes frequentes, & les ouragans furieux, qui regnent dans ces Parages, les chaleurs excessives de la Zone, & les froids insupportables qu'on est quelquefois contraint de souffrir. Ce changement subit d'une extrêmité à l'autre, le dégoût des viandes, l'eau qui se corrompt, les vivres qui se pourrissent; les mauvaises odeurs, qu'on est presque toûjours obligé de respirer; la puanteur & l'infection du fonds de Cale; le linge dont on manque, engendrent une foule de maladies, qui enlevent le plus souvent la meilleure partie des Navigateurs. C'est de là que viennent les vomissemens, les indigestions, les ulceres dans la bouche, & aux gencives, le Scorbut, les fievres malignes & pourprées; & une infinité d'autres maux, qui rendent ces Voyages difficiles & dangereux. Quand on ne met que cinq ou six mois à aller de Portugal aux Indes, on croit avoir fait la plus heureuse Navigation; le plus souvent on y emploie une année entiere, & quelquefois davan-

(46) *Des naufrages.* Dans le tems que commencerent les Navigations de long cours, que les Navigateurs ne connoissoient pas encore les Moussons propres pour naviger dans ces Parages, il pouvoit arriver qu'il s'élevât dans certaines saisons des tempêtes vers la pointe du Cap, quand il étoit question de le doubler : mais à present que ces Navigations étant devenues plus communes, & que ces Mers sont connues, & les saisons d'y naviger, on n'éprouve pas plus de tempêtes, que l'on en éprouve ailleurs.

An de N. S. 1497.

ge. Il y a des tems reglez, qu'on appelle *des Moussons*, pour naviger de Goa à Malaca, & aux autres Royaumes de l'Inde.

Retour des Indes en Europe.

Mais pour retourner en Europe, il faut attendre une autre Mousson, & prendre une route differente. On ne part point ordinairement avant la fin de Decembre, quand les vents d'Est ou de Nord-Est commencent à souffler. L'usage, l'experience & les observations ont appris que c'étoit la saison la plus commode. On tâche de doubler le Cap de Bonne Esperance dans le mois de Mars, ou au plus tard dans le commencement d'Avril; on vient ensuite mouiller à l'Isle de sainte Helene, qui se trouve sur la route, où il semble que la nature l'a placée comme pour servir d'entrepôt aux Navigateurs, qui y trouvent les rafraîchissemens dont ils ont besoin, des herbes, des legumes & des fruits; la chasse & la pêche y sont abondantes. Comme l'Isle est fort petite, & très-éloignée de la Terre-ferme, il n'y a point d'Habitans pour la cultiver, aussi n'a-t-elle pas besoin de culture. Quand on s'est reposé quelque tems à sainte Helene, il faut faire un grand circuit pour aller gagner *les Terceres*, ou *les Açores*, & chercher les vents favorables, qui conduisent enfin les Vaisseaux à Lisbonne, où l'on arrive ordinairement dans le mois d'Août ou de Septembre.





HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-SEPTIÉME.

An de N. S. 1497

I.

L'état des affaires en Espagne.



Endant que les affaires des Espagnols prenoient le dessus en Italie, elles n'étoient pas dans la même situation en Espagne; mais elles étoient suivant le sort des choses humaines, mêlées de bien & de mal. On menagea le Mariage de l'Infante Catherine fille de leurs Majestez Catholiques, avec Artus Prince de Gales, fils aîné, & heritier d'Henri VII. Roi d'Angleterre; & la Princesse Isabelle fut promise à Emmanuel Roi de Portugal; après bien des délais & des obstacles qu'on eut à surmonter de part & d'autre, ces deux Mariages s'accomplirent enfin. Il étoit de la derniere importance pour Ferdinand, dans la situation où il se trouvoit, de faire ces nouvelles Alliances; & après celle qu'il avoit doublement contractée avec la Maison d'Austriche, rien ne pouvoit être plus glorieux & plus avantageux pour lui que de s'attacher par les liens les plus étroits & les plus sacrez, deux puissans Princes, dont l'union affermissoit ses affaires au dedans & au dehors, & dont il pouvoit tirer dans le besoin des secours considerables, en cas que ses démêlez avec la France continuassent.

An de N. S. 1497.

Mariage de l'Infante Catherine avec Artus d'Angleterre.

Le Mariage de l'Infante Catherine avec le Prince de Galles acheva de se conclure en Angleterre le jour de l'Assomption de la sainte Vierge de l'année mil quatre cens quatre-vingt-dix-septiéme. Le Docteur Ruy Gonsalez de Puebla Ambassadeur Extraordinaire de Sa Majesté Catholique regla dans le Palais de Wodestoch les articles du Mariage, en vertu d'une Procuration que la Princesse Catherine, qui étoit demeurée en Espagne lui avoit donnée. Ces articles furent signez avec les ceremonies & les formalitez accoûtumées entre les Souverains, en presence du Roi, de la Reine d'Angleterre, & des principaux Seigneurs du Royaume.

Celui de l'Infante Isabelle avec le Roi de Portugal.

Il n'étoit plus question que de terminer le Mariage de l'Infante Isabelle avec le Roi de Portugal. Ce Prince envoya en Castille D. Juan Manuel son frere de laict, & son Favori, pour lever au plûtôt toutes les difficultez qui pourroient se trouver dans la conclusion de cette affaire. Manuel réüssit dans sa Negociation, & engagea leurs Majestez Catholiques à conduire la Princesse Isabelle leur fille jusques sur les Frontieres de Portugal, où le Roi D. Emmanuel ne manqueroit pas de se rendre. On avoit d'abord reglé que l'Entrevûe des deux Rois, & la Ceremonie du Mariage se feroit à Ceclamin; mais dans la suite les choses changerent: on trouva que cet endroit étoit trop sterile, & qu'il n'y avoit dans tout le voisinage aucune Ville qui pût fournir assez de vivres & de provisions pour faire subsister les deux Cours: ansi l'on choisit Valencia d'Alcantara.

II.

Le Prince Jean tombe malade.

Il n'y avoit encore que trois jours que les deux Rois étoient assemblez; & les deux Cours étoient tout occupées des réjouissances du Mariage, qui venoit de se celebrer, lorsqu'on apprit que le Prince D. Juan étoit tombé dangereusement malade: une si fâcheuse nouvelle troubla les divertissemens, & changea la joie de cette Fête en tristesse: & en deuil. Trois jours après que ce Prince fût arrivé à Salamanque, avec la Princesse son épouse, il fut attaqué d'une grosse fiévre, qui l'enleva en treize jours.

Il meurt.

Le Roi Ferdinand partit aussi-tôt de Valence, pour se rendre en poste à Salamanque, auprès du Prince son fils; celui-ci étoit à l'agonie, & prêt d'expirer; mais il avoit cependant une connoissance parfaite, quand le Roi arriva; le fils reconnut son pere, avant que de mourir, & il expira entre ses bras le quatriéme d'Octobre. Il est aisé de juger quel fut l'accablement

de leurs Majeſtez Catholiques, & de tout le Royaume. Un même jour enleva toutes les eſperances, dont l'Eſpagne ſe flatoit. A la verité D. Juan laiſſa en mourant la Princeſſe ſon épouſe enceinte; mais ce fut une foible conſolation, eu égard à la perte qu'on venoit de faire: car la Princeſſe étant accouchée peu de jours après, avant terme, ces couches malheureuſes ne firent que renouveller l'affliction des Peuples. On tranſporta le corps de D. Juan à Avila, où il fut inhumé dans le celebre Monaſtere des Dominicains, bâti à l'honneur de ſaint Thomas, & fondé par le Roi Ferdinand ſon pere. An de N. S. 1497.

La nouvelle de ce triſte accident arriva à Valence dans le tems qu'on ne laiſſoit pas, même après le départ du Roi Ferdinand, de continuer les divertiſſemens pour le Mariage de Sa Majeſté Portugaiſe. Le Roi Emmanuel pria la Reine de Caſtille ſa belle-mere de diſſimuler ſa douleur; de marquer même au dehors plus de joie & de gaieté, qu'à l'ordinaire, pour empêcher la nouvelle Reine de Portugal de preſſentir cette funeſte mort, qu'on jugeoit à propos de lui cacher encore quelques jours. On donna ordre à tous les Courtiſans de n'en point parler en ſa preſence; mais quand la douleur eſt publique & extrême, il eſt impoſſible de la diſſimuler, & de la tenir long-tems cachée.

On cache la mort à la Reine de Portugal ſa ſœur.

Le Roi de Portugal partit pour Evora, plûtôt qu'on ne l'avoit d'abord déterminé. On ne manqua pas de trouver des prétextes pour ôter tout ombrage à la jeune Reine; & le Roi ſon époux l'emmena dans ſes Etats. Ce fut à Evora qu'elle apprit la mort du Prince D. Juan ſon frere, ce qui la jetta dans un accablement de douleur, qu'il ſeroit difficile d'exprimer: car ils s'aimoient tendrement l'un l'autre. C'étoit encore pour cette Princeſſe un renouvellement de triſteſſe de voir l'Eſpagne ſa Patrie, pour laquelle elle conſervoit un attachement très-fort, privée d'un Prince, qui étoit l'objet de ſes plus belles eſperances, & qui devoit faire un jour ſa gloire & ſon bonheur.

Le Roi de Portugal emmene la jeune Reine dans ſes Etats.

Leurs Majeſtez Catholiques ſoutinrent ce rude coup avec une fermeté heroïque, & une conſtance vraiment Chrétienne; ils donnerent l'un & l'autre dans cette occaſion des marques de leur pieté, & de leur ſoumiſſion aux ordres de Dieu: & comme il eſt infiniment plus glorieux, & plus difficile de ſe vaincre ſoi-même, que de triomper de ſes Ennemis, Ferdinand & Iſabelle parurent plus grands par leur courage à ſupporter la mort

Fermeté de Ferdinand & d'Iſabelle.

An de N.S. 1497. d'un fils si cheri, & l'heritier de toutes leurs Couronnes, que par les nombreuses Victoires, qu'ils avoient remportées: car est-il rien de plus naturel, que ce qui est fragile se brise, & que ce qui est mortel perisse? N'est-il pas juste que nous abandonnions à la Divine Providence le soin de tout ce qui nous regarde, & de nos propres interêts, qui sont plus encore les siens, que les nôtres, afin qu'elle en dispose comme il lui plaira.

III. Situation du Royaume de Naples.

Les affaires du Royaume de Naples, n'étoient pas entierement tranquilles: car le Prince de Salerne, les Seigneurs de sa Maison,, ses Partisans & ses amis ne croyoient pas pouvoir se fier au nouveau Roi; les uns & les autres ne pouvant demeurer en repos, travailloient toûjours par précaution, à fortifier leurs Places, & à les pourvoir de vivres, d'armes & de munitions, pour se mettre en état de défense, & se garantir de surprise. La premiere marque que le Prince de Salerne donna de son éloignement, & de sa mauvaise volonté contre le Roi Frederic, fut de ne pas vouloir assister au Couronnement de ce Prince, quoiqu'il se trouvât à Naples, lorsque le Cardinal Legat en fit la Ceremonie. Ce nouveau Roi avoit fait publier une proclamation, par laquelle il étoit ordonné à tous les Seigneurs & Barons du Royaume de se trouver à la Ceremonie de son Couronnement, & le Prince de Salerne lui-même avoit été present, lorsque les Napolitains, d'un consentement unanime, avoient proclamé, & reconnu D. Frederic d'Arragon pour leur Roi. Comme il falloit des prétextes, pour justifier son absence, il allegua pour excuse les dépenses excessives qu'il auroit été obligé de faire; qu'il étoit épuisé d'argent, & qu'il n'étoit ni de la bienséance, ni de sa dignité de se trouver à une Ceremonie si auguste, avec un équipage, & un train indigne de sa naissance & de son rang: mais son humeur inquiete, l'envie de reprendre les armes, & l'aversion qu'il avoit pour le Roi, furent les veritables motifs de son absence.

Le Prince de Salerne refuse de s'acommoder avec le Roi de Naples.

Il n'y eut que le Prince de Bisignano qui se rendit à Naples un jour après le Couronnement de Frederic, pour rendre raison de ce qu'il n'avoit pû se trouver à la Ceremonie. Comme il étoit un des principaux Chefs des Mécontens, le plus accredité & le plus considerable, après le Prince de Salerne, sur l'esprit duquel il avoit beaucoup de pouvoir, il offrit au Roi son Entremise, pour ménager l'accommodement de ce Prince avec Sa Majesté, & pour tâcher de le faire rentrer dans son devoir:

mais

mais les Negociations du Prince de Bisignano n'aboutirent à rien ; mais de sçavoir si ces deux Princes ne s'entendoient pas, s'il n'y avoit point entre eux de collusion, & si ce n'étoit pas un jeu pour amuser le Roi Frederic, c'est ce qui n'est pas aisé à decider. Enfin le Roi voyant que la douceur étoit inutile, resolut d'avoir recours à la voie des armes, afin de réduire par la crainte & par la force, cet esprit rebelle, que la clemence ne faisoit que rendre plus fier & plus opiniâtre. An de N. S. 1501

IV. Le Roi de Naples prie Gonsalve de Cordoue de se rendre au Siege de Diano.

Le Roi rassembla ses Troupes, & mit le Siege devant Diano, une des plus fortes Places que possedât le Prince de Salerne, & dans laquelle il s'étoit renfermé, résolu de la bien défendre. Le grand Gonsalve de Cordoue se disposoit à retourner en Espagne, ne jugeant plus sa presence necessaire en Italie, où il croyoit la Guerre de Naples terminée. Pour hâter son Départ, il fit un Voyage en Calabre, & de là en Sicile: ayant reglé dans ces deux endroits ses affaires particulieres, & celles qui pouvoient regarder le service de Sa Majesté Catholique, il revint faire un tour à Naples, pour prendre congé du Roi & des Reines, avant que de se mettre en chemin : mais Leurs Majestez le conjurerent avec les dernieres instances, de vouloir bien se rendre au Siege de Diano, avant que de retourner en Espagne, ajoûtant que sans lui ce Siege tireroit en longueur, & que peut-être même on seroit obligé de le lever, parce que la Place se trouvoit bien pourvûe, qu'elle avoit une nombreuse Garnison, & qu'on ne pouvoit pas trop compter sur la fidelité des Peuples. Telle étoit l'idée qu'on avoit conçue du Grand Capitaine, tant on étoit persuadé qu'il tenoit la victoire & la fortune enchaînées.

Gonsave se rend maitre de Diano.

Gonsalve se rendit à ces sollicitations. Ayant donc rassemblé à la hâte cinq cens Espagnols, & autant d'Allemands, que le Roi Frederic lui donna, il s'avança jusqu'au pied du Mur, où il choisit son Poste, malgré le danger où il s'exposoit. Son intrepidité étonna les Assiegez, & les déconcerta. Gonsalve cependant les serra de si près, & les attaqua si vivement jour & nuit, sans leur donner de relâche, qu'il les contraignit enfin de se rendre par composition. Voici quels furent les Articles de la Capitulation : Que le Prince de Salerne, & ceux qui voudroient le suivre, sortiroient du Royaume, sans qu'on leur fît aucun tort; qu'ils auroient la permission d'emporter leurs effets où ils voudroient; que ce Prince remettroit entre les mains du

An de N. S. 1497. Roi toutes les Places, Forts & Châteaux de sa Principauté, à condition néanmoins que le Roi seroit obligé de payer l'Artillerie, les armes, les vivres & les munitions, qui se trouveroient dans ces Places. Ainsi la Ville de Diano se rendit au Grand Capitaine, le vingt-huitiéme de Decembre, & l'on donna au Prince de Melphe, le soin de conduire le Prince de Salerne à Sinigaglia, dans le Duché d'Urbin, sur les confins de la Marche d'Ancone. Jean de la Roveré, qui étoit toûjours demeuré attaché à la France, commandoit dans cette Place. Les Comtes de Conça & de Lauria accompagnerent le Prince de Salerne dans sa Retraite: mais le Comte de Capacho, que son âge, son experience, & le malheur des autres avoient rendu plus sage, aima mieux se remettre à la discrétion, & à la clemence du Roi: il accepta l'Amnistie que le Prince lui offrit, & il lui demeura fidele le reste de sa vie.

V.

Le Duc de Medina Sidonia se rend maître de Melilla.

Dans cette même année mil quatre cens quatre-vingt-dix-sept, & au commencement de l'Automne, D. Juan de Guzman Duc de Medina Sidonia équipa à ses dépens quelques Vaisseaux, & les envoya en Afrique, pour se saisir de Melilla, qui est située vis-à-vis d'Almerie, & que les Maures avoient depuis quelque tems abandonnée, pour des raisons particulieres, que les Memoires de ce tems-là ne marquent pas. La chose réussit, comme le Duc l'avoit projetté; & le Roi Catholique ceda cette Place, & toutes ses Dépendances au Duc & à ses Successeurs à perpetuité, pour le dédommager des frais qu'il avoit été contraint de faire, pour rebâtir, & repeupler cette Place, & de ceux qu'il lui faudroit faire dans la suite, pour la défendre contre les Maures.

Le Seigneur Maure de l'Isle de Gerbes se met sous la protection du Roi d'Espagne.

Dans le même tems un certain Maure, que les Naturels du Pays appellent *Xeque*, ou Seigneur de l'Isle de *los Gelves* ou des *Gerbes*, s'étant revolté contre le Roi de Tunis son Souverain, se mit sous la protection du Roi Catholique, & livra son Port aux Troupes qu'y envoya D. Juan de Lanuza, alors Viceroi de Sicile, à condition que les Habitans auroient la liberté de suivre la Religion Mahometane, dont ils faisoient profession, & que les Espagnols les défendroient contre les efforts du Roi de Tunis: ainsi il devint Tributaire de la Couronne d'Espagne. Le Viceroi de Sicile envoya Garnison Espagnole dans cette Isle, sous le Commandement du Capitaine Marguerit. Ce fut là le premier commencement des grands éve-

nemens, dont l'Afrique devint dans la ſuite le Théatre.

An de N. S. 1497.

VI.
Le Roi de France envoye un Ambaſſadeur en Eſpagne.

On continuoit toûjours avec la même chaleur les Negociations commencées pour accommoder les Rois de France & d'Eſpagne, & pour terminer les differends qui regnoient depuis ſi long-tems entre les deux Nations. Il y eut de part & d'autre de grandes Conteſtations, pour regler les Articles du Traité. Ce fut pour ce deſſein que la France envoya Clerieux en Ambaſſade vers leurs Majeſtez Catholiques, qui étoient alors à Alcala de Henares. Dans l'Audience que Ferdinand donna à l'Ambaſſadeur en preſence de ſon Conſeil, Clerieux repreſenta la neceſſité qu'il y avoit pour les deux Rois de renouer la bonne intelligence, qui avoit été de tout tems entre les deux Nations; que la France & l'Eſpagne devoient joindre toutes leurs forces, pour faire de concert la Guerre en Italie; que pour ce qui regardoit le Royaume de Naples, la Calabre demeureroit au Roi d'Eſpagne, (1) à condition que la France auroit la liberté de lui donner en échange le Royaume de Navarre, & de lui aſſigner trente mille écus d'or de revenu, pour le dédommager de ce qu'il perdroit en cedant la Calabre, qui valoit beaucoup mieux que la Navarre; que le Duché de Milan & l'Etat de Gennes reſteroient pour jamais unis à la France, & que les deux Rois partageroient enſemble le reſte de bonne foi.

Réponſe du Roi d'Eſpagne à l'Ambaſſadeur de France.

Le Roi Catholique paroiſſoit aſſez content de ce qu'on lui propoſoit touchant le Royaume de Naples, il y trouvoit ſon avantage; & la Navarre qu'il réüniſſoit à ſes Etats, & qui arrondiſſoit ſa Couronne, étoit plus à ſa bienſéance, que la Calabre, qui étoit trop éloignée, & qui demandoit de grandes dépenſes, pour la conſerver. Mais d'un autre côté, il ne pouvoit conſentir à la réünion du Duché de Milan, & de la Ville de Gennes à la Couronne de France, ſans la participation de l'Empereur, qui prétendoit avoir des droits ſur l'Italie, dont la plus grande partie relevoit de l'Empire. Il répondit donc à l'Ambaſſadeur qu'il envoieroit lui-même en France des Ambaſſadeurs avec de pleins pouvoirs pour negocier cette affaire, &

(1) *Au Roi d'Eſpagne.* Il faut ſe ſouvenir de ce qui eſt rapporté dans le Livre precedent, par rapport au partage du Royaume de Naples entre les Rois de France & d'Eſpagne, où la Calabre ſe trouvoit échoir au Roi d'Eſpagne; mais comme cette Province étoit plus à la bienſeance de la France, cette Couronne s'étoit reſervée le droit de la retenir aux conditions rapportées ici par Mariana.

An de N. S. 1497. pour ménager une Paix, que lui-même desiroit avec passion.

VII. Le Roi d'Espagne entreprend de reformer les abus dans les Ordres Religieux.

Pendant que Ferdinand étoit occupé à terminer cette importante affaire; son zele & sa pieté ne negligeoient pas celles de la Religion: il eut dessein de corriger les abus qui s'étoient introduits dans le Royaume, & d'arrêter le déreglement des mœurs, qui y avoit jetté de si profondes racines, que rien ne sembloit capable de l'arracher: la licence & le libertinage étoient en effet montez jusqu'au comble, même dans les Cloîtres, & la plûpart des Religieux dans ces tems de confusion & de troubles, oubliant la sainteté de leur Profession, & leurs obligations les plus essentielles, n'avoient presque plus de Religieux, que l'habit & le nom. Ce fut à ce torrent d'iniquité, qui avoit inondé la Maison du Seigneur, & qui faisoit tous les jours de nouveaux ravages dans l'Eglise, qu'il entreprit d'opposer une digue. Il chercha serieusement les voies les plus promptes, les plus douces, & en même-tems les plus efficaces de remedier à ce mal, qui étoit d'autant plus grand, qu'ayant gagné ceux qui par leur profession étoient obligez de donner l'exemple aux autres, il s'étoit communiqué à tous les autres Etats. Ainsi il falloit, & plus de prudence, & plus de fermeté, pour faire rentrer dans leur devoir ceux qui s'en étoient si honteusement écartez, au scandale de l'Eglise.

Ils se soumettent.

Les Religieux de Castille obéïrent sans resistance aux ordres de Sa Majesté Catholique: ses intentions étoient trop raisonnables, pour s'y opposer: d'ailleurs le Roi avoit eu la précaution de se prémunir de l'autorité du Pape, pour faire executer ce qu'il souhaitoit. Les Dominicains, les Augustins, & les Carmes furent les premiers à embrasser la Réforme: les Religieux de saint François resisterent d'abord; mais enfin ils se soumirent, & suivirent l'exemple des autres. Cette Entreprise étoit glorieuse au Roi Catholique, & digne de sa pieté & de son zele.

VIII. Le Roi d'Espagne envoie un Ambassadeur en France.

Cependant le Roi qui étoit toûjours à Alcala, envoya Ferdinand Duc de Strada, & deux autres Seigneurs en France, pour negocier la Paix avec cette Couronne, suivant la promesse qu'il en avoit faite au Seigneur de Clerieux, Ambassadeur du Roi Très-Chrétien: ils arriverent en France dans le tems que les François se disposoient à entrer avec toutes leurs Forces dans le Roussillon, & qu'ils étoient prêts de mettre le Siege devant Perpignan.

Mais un fâcheux accident pour la France en renversa tous

ses projets, & dissipa les frayeurs que l'Espagne avoit conçues de ce grand Armement. Charles VIII. Roi de France mourut subitement dans son Château d'Amboise, le septiéme d'Avril mil quatre cens quatre-vingt-dix-huit. Comme il étoit dans une galerie à voir jouer quelques jeunes Seigneurs à la paume, il fut attaqué d'une Apoplexie si violente, qu'elle l'enleva en peu d'heures à l'âge de vingt-sept ans. Il ne laissa point d'enfans: ainsi le Duc d'Orleans, comme le parent le plus proche en ligne masculine, lui succeda à la Couronne, & s'appella Louis XII. du nom. Anne de France si connue pendant la Minorité du feu Roi, sous le nom de la Comtesse de Beaujeu, & qui étoit alors Duchesse de Bourbon, prétendit à la Couronne, en qualité de sœur de Charles VIII. & par consequent la parente la plus proche: mais les François, le Peuple, aussi-bien que la Noblesse, sont si attachez à leur Loi Salique, qui exclut les femmes de la succession à la Couronne, qu'ils n'eurent nul égard aux prétentions ambitieuses de la Duchesse de Bourbon; (2) elle prétendit qu'au moins on ne pouvoit sans injustice la priver des biens étrangers, dont les Rois ses ancêtres avoient herité: qu'ainsi la Provence & l'Anjou, qui avoient été depuis peu sous le regne de son pere & de son ayeul ajoûtez aux autres Etats que possedoit la Couronne de France, devoient lui appartenir. Elle ne fut pas plus heureuse dans cette prétention, que dans l'autre, & elle ne put rien obtenir.

An de N. S. 1498. Mort de Charles VIII. Louis XII. lui succede.

Les Ambassadeurs du Roi Catholique se rendirent à Blois, après avoir salué de la part de leur Maître, & felicité le nouveau Roi sur son avenement à la Couronne: ils suivirent la Cour à Orleans, où l'on commença à entamer les negociations pour la Paix: l'affaire fut agitée avec chaleur. Louis XII. marqua aux Ambassadeurs, qu'il ne vouloit que la Paix; qu'il n'avoit point d'autres intentions; & qu'il entretiendroit avec plaisir une bonne intelligence avec leur Maître: mais ce n'étoient que de belles paroles, qui ne concluoient rien. Le nou-

Les Ambassadeurs d'Espagne vont saluer le nouveau Roi.

(2) *De la Duchesse de Bourbon.* Il n'est nullement parlé dans l'Histoire de France de cette contestation entre le Roi Louis XII. & la Duchesse de Bourbon, ni que cette Princesse ait seulement pensé à disputer la Couronne au Duc d'Orleans. On voit dans le Royaume tant d'exemples de l'exclusion absolue des filles pour la Couronne de France, qu'il n'y a pas la moindre apparence que la Duchesse ait seulement proposé la chose, d'autant plus qu'elle n'avoit qu'une fille. Il n'est point non plus parlé dans notre Histoire des prétentions de la Duchesse sur la Provence & sur l'Anjou; ni qu'elle ait fait les moindres démarches sur cela.

An de N. S. 1498. veau Roi avoit pris le sage parti de bien recevoir tous ceux qui avoient affaire à lui, de les accabler de caresses, & de ne refuser aucune grace de celles qu'on lui demandoit, pour avoir le tems de s'affermir sur son Throne, qui chancelloit encore, comme il arrive presque toûjours dans les revolutions imprévûs, & dans les changemens de Maîtres en ligne collaterale.

Louis XII. pense à repudier la Reine Jeanne, & à épouser la Reine Anne.

D'ailleurs comme il méditoit son divorce avec la Reine Jeanne son épouse, & sœur du feu Roi, il craignoit que quelqu'un n'entreprît d'y mettre obstacle, & d'empêcher son Mariage avec la Reine Douairiere, qu'il avoit résolu d'épouser, & qui se disposoit déja à retourner dans son Duché de Bretagne. Louis XII. n'avoit à cœur que ces deux choses, outre qu'il n'aimoit pas la Princesse Jeanne, il n'avoit pas été indifferent à la Reine Anne, avant son Mariage, & pendant qu'elle n'étoit encore qu'heritiere du Duché de Bretagne.

Raisons pour autoriser son divorce.

Il apportoit deux raisons pour autoriser son divorce : la premiere, c'est qu'il avoit été tenu sur les Fonts de Baptême par le Roi Louis XI. son beau pere, & que le Pape n'avoit jamais accordé de dispense sur cette alliance spirituelle, qui étoit un empêchement legitime. La seconde étoit fondée, sur ce qu'il n'avoit épousé la Princesse Jeanne, que par force, pour n'avoir pas osé resister aux ordres d'un Roi, qu'il étoit dangereux de choquer. Ainsi son premier Mariage ayant été rompu ; il épousa avec les Ceremonies accoûtumées, la Reine Douairiere Anne de Bretagne, qu'il avoit toûjours aimée, & dont il croyoit n'avoir jamais été haï : il n'en eut que deux filles, l'aînée nommée Claude épousa François de Valois, Comte d'Angoulême, lequel fut successeur de son beau pere : Renée la cadete fut mariée au Duc de Ferrare, après la mort duquel, la Duchesse son épouse se retira en France, où elle vécut encore plusieurs années. Elle fut la plus grande protectrice de l'Heresie, & favorisa toute sa vie les Calvinistes.

IX.
Le Cardinal Cesar de Borgia quitte la Pourpre.

Avant la mort de Charles VIII. le Cardinal Cesar de Borgia avoit projetté de renoncer à l'état Ecclesiastique, & de quitter le chapeau de Cardinal : il aima mieux la cuirasse que la pourpre, & étoit plus propre pour l'Armée, que pour l'Eglise. Dessein bizarre pour un homme qui étoit déja engagé dans les Ordres sacrez ! Ce mauvais exemple ne servit qu'à jetter l'Italie dans le trouble, & qu'à scandaliser toute l'Eglise.

Le Roi Louis, dont la jeunesse s'accommodoit assez des sentimens du Cardinal Cesar de Borgia, bien loin de condamner le parti qu'il vouloit prendre, lui offroit un Etablissement considerable en France, pour gagner le Pape Alexandre son pere. On proposa de démembrer de l'Eglise le Comtat d'Avignon, pour en revêtir le jeune Cardinal; & de passer par dessus toutes les Loix de la justice & de la bienséance, pour satisfaire l'Ambition insatiable du pere & du fils. On flattoit aussi ce dernier de l'esperance d'épouser la Princesse Charlotte d'Arragon, fille de Frederic Roi de Naples, & de sa premiere femme; mais le pere de la jeune Princesse, laquelle étoit alors en France, fut si irrité de cette prétention ridicule, qu'on ne put jamais l'obliger de consentir à un Mariage si disproportionné, & à l'union du Sang Royal d'Arragon, avec un homme d'une naissance si inferieure, & dont la vie étoit l'execration du genre humain. Ce qui acheva d'aigrir Frederic, c'est qu'on osoit demander la Principauté de Tarente pour la dot de la Princesse, ce qui sembloit lui frayer le chemin au Thrône de Naples.

An de N. S. 1498.

Le Roi de Naples ne veut point consentir au Mariage de la Princesse Charlote sa fille avec le Cardinal de Borgia.

Le Duc de Milan & le Cardinal Ascagne Sforce son frere employoient toute leur adresse, & toutes sortes d'intrigues auprès du Roi de Naples, pour l'engager à consentir à ce Mariage, & à ne point irriter le Pape par un refus, dans la situation fâcheuse où se trouvoient alors les affaires de son Royaume, alleguant que le Pape étoit un homme violent, ambitieux, & capable de porter les choses aux dernieres extrémitez pour se venger, s'il étoit une fois aigri; que dans le fond quelque disproportion qu'il y eût entre la Maison d'Arragon & celle de Borgia, l'interêt de l'Etat & le bien de sa Couronne, vouloient que l'on passât par dessus ces vaines regles de bienséance; & qu'il étoit pour lui de la derniere consequence de ne pas attirer une seconde fois en Italie les armes des François, sous les efforts desquels il seroit enfin contraint de succomber.

Le Duc de Milan presse en vain le Roi de Naples de consentir à ce Mariage.

Le Roi Catholique ne pouvoit nullement approuver une Alliance, qui sembloit deshonorer le Sang dont il étoit sorti; (3) néanmoins on n'épargnoit rien pour le gagner; on lui

Le Roi d'Espagne s'y oppose.

(3) *Dont il étoit sorti.* Il me semble que cette disproportion n'étoit point si grande, ou ne l'avoit pas toûjours paru en Espagne; car quoique la Princesse Charlotte fût fille d'un Roi de Naples, son pere néamoins ne descendoit que des Bâtards de la Maison d'Arragon, encore l'origine n'en etoit pas trop reculée Or l'on voit dans l'Histoire d'Espagne, & dans celle de plusieurs autres Royaumes,

An de N. S. 1498.

promettoit de lui accorder en faveur de qui il lui plairoit, la nomination des Evêchez de Pampelune & de Valence, par l'abdication volontaire du Cardinal de Borgia. Le Pape Innocent VIII. avoit d'abord donné l'Evêché de Pampelune à César de Borgia, & Alexandre VI. dès qu'il fut élevé au Pontificat, y avoit encore ajoûté l'Evêché de Valence.

X. Tout le monde est scandalisé de la conduite du Cardinal de Borgia & du Pape.

C'étoit un scandale public & universel dans le Monde Chrétien; & l'on ne pouvoit voir sans horreur les démarches honteuses du Cardinal, & la conduite ambitieuse du Pape, sur tout lorsqu'on faisoit reflexion que quelques années auparavant, sous le Pontificat d'Innocent VIII. on n'avoit pas voulu permettre au Cardinal d'Aleria de quitter le Chapeau, pour se faire Religieux, tandis qu'on traitoit publiquement du Mariage d'un Cardinal. Il est vrai que la dissolution & la licence étoient montées à un tel excès dans Rome, & même dans le Palais du Pape, qu'il n'y avoit point de crime, qu'on ne commît impunément, & dont on ne fît gloire.

Cet affreux déreglement de mœurs revoltoit tout le Monde; les gens de bien ne se contentoient pas de déplorer en secret ce tems malheureux, & de condamner la conduite scandaleuse du Pape, & de toute sa maison: le zele les portoit quelquefois à faire éclater publiquement leurs sentimens.

Savanarole brûlé vif à Florence.

Jerôme Savanarole natif de Ferrare, Religieux de l'Ordre de saint Dominique, & le plus celebre Prédicateur de son tems, fut celui qui se déclara avec le plus d'éclat contre les vices & les débordemens de la Cour de Rome. La haute reputation de vertu, & l'autorité qu'il s'étoit acquise à Florence par ses Prédications, où tout se gouvernoit par ses conseils, & le zele amer, avec lequel il declamoit contre les déreglemens du Souverain Pontife, attiroient à ses Sermons une foule prodigieuse d'Auditeurs, qui y accouroient de presque tous les endroits d'Italie: mais le Pape irrité de la hardiesse & de la liberté du Prédicateur, le fit arrêter avec deux de ses Compagnons; leur donna des Commissaires & des Juges qui les condamnerent tous trois à être brûlez vifs dans la Place publique de Florence, ce qui fut executé le Dimanche des Rameaux, & le lendemain de la mort de Charles VIII. Roi de France. Si ce fut

des filles naturelles des Rois alliées avec des Seigneurs particuliers, & le Roi Catholique Ferdinand lui même ne donna-t-il pas une de ses filles naturelles en mariage à un neveu du Duc de Valentinois, & de la même Maison.

avec

avec justice, ou sans raison, c'est un fait qu'on ne put en ce tems-là verifier. La plûpart des Florentins regardent encore aujourd'hui Savanarole comme un Martyr ; il y en a d'autres, qui condamnent sa conduite, & l'accusent d'indiscrétion, & de témerité : ce qui paroît plus sensé & plus raisonnable. An de N. S. 1498.

XI. L'ambassadeur d'Espagne reproche au Pape ses desordres.

Ce n'étoit pas seulement à Florence, qu'on déclamoit hautement contre les desordres publics du Pape, & de la Cour de Rome. Garcilasso, Ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Rome, eut assez de fermeté pour les lui reprocher en face, dans une Audience que Sa Sainteté lui donna : il lui lut une Lettre du Roi Ferdinand son Maître, dans laquelle après avoir supplié le Pape de vouloir bien reformer sa conduite : il le menaçoit de la vengeance du Ciel, qui prendroit en main tôt ou tard la cause de la Religion, & puniroit d'une maniere d'autant plus terrible les vices monstrueux de sa Cour, qu'il autorisoit par son exemple, au scandale de toute l'Eglise ; qu'il en auroit plus longtems differé la punition : mais il est inutile d'entreprendre la guerison de celui que Dieu abandonne, & que par un juste Jugement qu'il ne nous est pas permis d'approfondir, il laisse en proie à ses cupiditez dereglées, & aux passions les plus infames.

Le Pape s'en met peu en peine.

Alexandre étoit trop violent, pour souffrir tranquillement un reproche si vif & si sanglant. Le discours de l'Ambassadeur l'irrita jusqu'à l'emportement : & voila ce que produisit l'Audience de Garcilasso, & la Lettre sage du Roi Catholique : ainsi bien loin que la Cour de Rome reformât sa conduite, il semble que tous les sages avis ne servoient qu'à endurcir cette Cour, jusques-là que le Cardinal César de Borgia son fils declara en plein Consistoire, qu'il ne s'étoit engagé dans les Ordres sacrez, & qu'il n'avoit reçu le Diaconat, que malgré lui ; qu'ainsi il demandoit au Pape en presence de tout le sacré College la liberté de se marier, & la permission de renoncer au Chapeau, & aux riches Benefices, dont il étoit revêtu.

XII. Le Cardinal de Borgia renonce au Chapeau.

Une grande partie des Cardinaux étoit d'avis qu'on reçût l'abdication de César de Borgia, non par voie de renonciation volontaire, ce qui seroit lui faire un honneur dont il étoit indigne ; mais en lui faisant son Procès, en le dégradant du Diaconat, & en le privant de ses Evêchez, & de ses autres Benefices, parce qu'il les avoit acquis, sur tout le Chapeau de Cardinal, par des voies illicites, & parce qu'il les deshonoroit par

An de N. S. 1498. une conduite si publiquement scandaleuse, que l'Ambassadeur d'Espagne avoit coûtume de dire, qu'on auroit dû les punir même dans un Seculier, qui en seroit coupable.

Le Roi de France le fait Duc de Valentinois.

Cependant la corruption étoit si universelle, & le Pape, dont on connoissoit le caractere violent & vindicatif, s'étoit rendu si redoutable, qu'il ne se trouva dans le Consistoire aucun Cardinal qui eût assez de hardiesse, pour dire librement sa pensée. Le sacré College accepta donc l'Abdication du Cardinal de Borgia, & le Roi de France Louis XII. qui voulut gagner les bonnes graces du Pape, & l'attacher à ses interêts, donna à son fils le Comté de Valence dans le Dauphiné, avec le Titre de Duc de Valentinois. Cette Ville qui est proche d'Avignon, avoit été autrefois de la dépendance du Saint Siege, & depuis quelques années étoit tombée entre les mains des Rois de France. Ainsi depuis ce tems-là César de Borgia, qui avant son Abdication s'appelloit en Espagne Cardinal de Valence, ne s'appella plus que le Duc de Valentinois.

Il va en France.

Le nouveau Duc se flattant de l'esperance d'épouser la Princesse Charlotte d'Arragon, fille de Frederic Roi de Naples, quitta la pourpre, & prit l'épée, sans changer pour cela de vie, qui n'en fut ni moins dereglée, ni moins scandaleuse. Il partit pour se rendre en France, où le Roi lui donna toutes les marques de distinction capables de flatter son ambition & son orgueil. Cependant comme l'esperance du Mariage avec la Princesse Charlotte étoit évanoui, parce que cette jeune Princesse ne voulut jamais y consentir, ni se resoudre à épouser un homme décrié par ses débauches; le Duc en fut si irrité, & si chagrin, qu'il prit la résolution de quitter la Cour, & de sortir de France.

Il épouse Charlotte de Foix.

Louis XII. qui avoit interêt de ne pas aigrir le Pape, pour appaiser le fils, lui fit épouser Charlotte de Foix, fille du Seigneur d'Albret, & sœur du Roi de Navarre, à laquelle on donna une dot considerable. On assigna au Duc de Valentinois son époux de grosses Pensions sur le Thresor Royal; & on lui fit d'autres grands avantages. C'est une chose étonnante de voir les mesures que prenoit un grand Roi, pour gagner un homme qui n'avoit rien de grand que ses crimes: il est vrai qu'il ne manquoit pas d'adresse; mais comme les gens de bien se font distinguer par leurs vertus, celui-ci ne s'étoit rendu fameux que par ses vices. Il n'eut de son Mariage avec Char-

lotte de Foix qu'une fille, laquelle après la mort du Duc son pere, demeura auprès du Roi de Navarre son oncle.

An de N. S. 1498.

Gonsalve de Cordoue retourne en Espagne.

Sur la fin du Printems, Gonsalve de Cordoue fit équiper une Flotte à Naples, sur laquelle il s'embarqua pour faire voile en Espagne, après avoir immortalisé notre Nation par sa valeur, par ses victoires, & par le bonheur, avec lequel il appaisa les troubles du Royaume de Naples, & rétablit la tranquillité dans l'Italie.

XIII. La Princesse de Castille acouche d'une fille morte.

Aussi-tôt que D. Juan Prince de Castille fut mort, Ferdinand & Isabelle attentifs au bien de leur Couronne, ne penserent plus qu'à en assurer la Succession: la grossesse de la Princesse Marguerite, étoit la seule chose qui les arrêtoit; mais cette Princesse étant malheureusement accouchée avant terme d'une fille morte, la douleur, l'inquietude & l'embarras de leurs Majestez, qui étoient venus passer l'Hiver à Alcala, se renouvellerent.

Le Roi d'Espagne fait venir en Castille le Roi & la Reine de Portugal.

Ils dépêcherent aussi-tôt un Courrier à D. Emmanuel Roi de Portugal, pour lui donner avis de ce fâcheux accident, & du droit que la Reine son épouse lui donnoit à la Succession des Couronnes de Castille & d'Arragon; qu'ainsi ils partissent l'un & l'autre sans differer pour se rendre en Castille, afin d'y être reconnus, selon l'ancienne coûtume, pour les heritiers legitimes de ce Royaume, & y recevoir de tous les ordres de l'Etat le Serment de fidelité, le principal moyen en Espagne d'assurer, & d'affermir le droit à la Succession. (4) Ils envoyerent en même-tems en Flandres vers l'Archiduc Philippe d'Austriche leur gendre, & l'Archiduchesse Jeanne son épouse, leur fille, pour leur ordonner de quitter le nom de Princes de Castille, qu'ils avoient pris aussi-tôt qu'ils avoient sçu la mort du Prince D. Juan, soit par un pressentiment secret de ce qu'ils devoient être un jour, soit par quelque autre motif que l'Histoire ne nous marque pas: car la qualité de Prince de Castille, suivant la coutume & les Loix fondamentales du Royaume, ne se donnoit jamais qu'aux aînez, & aux Heritiers des Rois de Castille.

Le Roi & la Reine de Portugal sont reconnus à Tolede pour Heritiers de la Castille.

Le Roi de Portugal & la Reine son épouse partirent incessamment pour la Castille, & se rendirent à Badajoz sur les

(4) *A la Succession.* Nous en voyons cent exemples dans l'Histoire d'Espagne avant, & même après le Regne de Ferdinand; les Rois faisoient reconnoitre dans les Assemblées generales des Etats, sur tout par les Grands, pour Successeurs & Heritiers de leurs Couronnnes, leurs enfans au berceau, même leurs filles, & leur faisoient prêter serment de fidelité.

An de N. S. 1498. Frontieres des deux Royaumes, où les attendoient les Ducs de Medina Sidonia & d'Albe, avec plusieurs autres Seigneurs qui étoient allez au devant d'eux, pour les recevoir & les conduire à la Cour de Castille: de là ils allerent passer la Semaine Sainte à notre Dame de Guadaloupe, & arriverent enfin à Tolede le vingt-sixiéme d'Avril, où Ferdinand & Isabelle les attendoient. Trois jours après, qui étoit un Dimanche, & le vingt-neuviéme du même mois, le Roi & la Reine de Portugal furent reconnus dans une Assemblée extraordinaire des Grands du Royaume, & proclamez Princes de Castille. On leur rendit hommage, avec les Ceremonies accoûtumées en semblables occasions.

XIV. Le Duc de Sogorbe aspire à la Couronne d'Arragon.

Les affaires d'Arragon n'étoient pas tranquilles, & les Peuples de ce Royaume ne paroissoient pas dans des dispositions favorables. L'Infant D. Henri Duc de Sogorbe, & cousin germain du Roi Catholique, prétendoit que les Loix excluoient les femmes de la Couronne d'Arragon, & que par consequent lui & le Prince D. Alphonse son fils, y avoient seuls un droit legitime, après la mort de Sa Majesté Catholique; comme étant issus l'un & l'autre en ligne masculine de D. Ferdinand I. Roi d'Arragon. En effet le Duc de Sogorbe étoit fils du Prince D. Henri, qui étoit un de ceux qu'on appelloit autrefois en Castille les Infans d'Arragon.

Le Roi d'Espagne propose aux Etats de Sarragosse de reconnoitre le Roi de Portugal.

Ce fut pour rompre les mesures du Duc de Sogorbe, & pour disposer les Peuples à reconnoître le Roi & la Reine de Portugal en qualité d'Heritiers présomptifs de la Couronne d'Arragon, que les deux Rois & les deux Reines se rendirent en diligence à Sarragosse, où le Roi Catholique assembla les Etats Generaux du Royaume le quatorziéme de Juin. Il y fit la proposition de reconnoître la Reine de Portugal sa fille, & le Roi de Portugal son gendre pour Princes d'Arragon, & leur fit voir la necessité dans la situation presente des affaires, de faire à l'un & à l'autre serment de fidelité pour prévenir les Guerres Civiles, qui seroient sans cela inévitables.

Les uns s'y opposent.

Les sentimens de l'Assemblée furent fort partagez sur cette importante affaire: plusieurs soutenoient qu'on ne devoit point introduire une nouveauté semblable, dont l'exemple pourroit avoir des consequences préjudiciables à l'Etat; qu'on n'avoit jamais reconnu de femme pour Princesse d'Arragon, & pour Heritiere présomptive de la Couronne; que par les Déclara-

tions de plusieurs Rois lesquelles passoient pour Loix de l'Etat, les femmes étoient entierement exclues de la Succession; que quand même ces Déclarations se trouveroient revoquées par quelques Usages contraires, on ne pouvoit se dispenser d'avoir égard au Testament de D. Jean, dernier Roi d'Arragon, & pere de Sa Majesté Catholique: que ce Prince avoit déclaré que ni les filles, ni les petites-filles ne pourroient prétendre à la Couronne d'Arragon, qu'en cas que le Roi Ferdinand son fils n'eût point d'enfans, ou de petits-enfans mâles, quand même ils viendroient du côté des femmes; que le tems de décider de cette grande affaire n'étoit pas encore venu; qu'on ne pouvoit pas prévoir l'avenir; qu'il falloit attendre ce que la Providence en ordonneroit; qu'il y avoit de nouvelles difficultez à reconnoître le Roi de Portugal; qu'il étoit enfin de la prudence & de l'interêt du Royaume de ne pas s'exposer aux inconveniens qu'une semblable conduite avoit attirez sur la Navarre, quand les Navarrois reconnurent trop précipitamment, & avec trop de facilité D. Juan pour Heritier de leur Couronne, parce qu'il avoit épousé l'Infante Blanche Heritiere du Royaume. An de N. S. 1498.

D'autres soutenoient que les femmes, au défaut d'Heritiers mâles pouvoient legitiment prétendre à la Couronne, qu'elles y avoient droit par leur naissance; que les Loix du Royaume ne faisoient nulle distinction de sexe; que l'Histoire en fournissoit une preuve assez évidente dans l'exemple de la Reine Petronille, fille du Roi D. Ramire, surnommé *le Moine*; qu'enfin D. Alphonse, fils de cette Princesse avoit reglé dans son Testament, que les femmes auroient droit de succeder à la Couronne, au défaut d'Hoirs mâles; que la derniere volonté de ce Prince avoit toûjours passé pour une Loi immuable de l'Etat; & qu'en cela il avoit revoqué les Déclarations de la Reine Petronille sa mere, laquelle avoit elle-même ordonné le contraire. Gonsalve Garcie de sainte Marie, le plus fameux Jurisconsulte d'Arragon écrivit sur cette affaire une sçavante Dissertation, où il appuyoit ce dernier sentiment par des raisons très-solides: & il la presenta au Roi Catholique. Plusieurs l'accuserent d'avoir voulu flatter ce Prince, & lui faire sa cour, au préjudice de l'interêt de sa Patrie. Il est très-probable que l'on n'auroit jamais pû rien gagner sur l'esprit des Arragonnois, accoûtumez à défendre avec opiniâtreté les droits, les libertez & les Privileges de la Nation. Les autres le favorisent.

An de N. S. 1498.

La Reine Isabelle irritée de l'opposition des Arragonnois.

L'affaire traînoit en longueur ; les esprits s'échauffoient de part & d'autre, & l'on ne sçavoit pas si ces contestations pourroient se terminer avec succès, & au gré de leurs Majestez Catholiques. La Reine Isabelle en étoit irritée : & accoûtumée qu'elle étoit à l'obéissance aveugle, & à la prompte soumission des Castillans, elle ne pouvoit souffrir que des Sujets osassent s'opposer à la volonté de leur Souverain. Quelque moderée qu'elle fût d'ailleurs, elle ne laissa pas un jour dans un transport de chagrin, de dire qu'il seroit plus glorieux & plus facile de conquerir ce Royaume, & de dompter cette Nation par la voie des armes, que de souffrir l'audace des Etats, & l'insolence des Peuples.

Réponse de Fonseca.

Alphonse de Fonseca, qui se trouva present lorsque la Reine s'exprima ainsi, lui repliqua avec une genereuse liberté. » Je ne crois pas que votre Majesté doive trouver mauvais, que » les Arragonnois veuillent défendre leurs anciens Privileges : » ce n'est pas manquer au respect, & à l'obéissance, que de con- » server les droits & les libertez qu'ils ont reçues de leurs An- » cêtres. Comme ils ne croient pas qu'il soit de la prudence de » précipiter un serment, & qu'ils examinent bien ce qu'ils doi- » vent jurer, avant que de le faire ; aussi quand ils ont une fois » juré, ils sont constans & fermes à observer leur serment, & » ils ne le cederont jamais à nulle autre Nation du Monde » pour la fidelité, & la soumission qu'ils doivent à leurs Maî- » tres legitimes. C'est la premiere fois que l'on a proposé aux » Etats du Royaume de déclarer une fille Heritiere de la Cou- » ronne. Ainsi il ne faut pas que vôtre Majesté s'étonne, & nous » condamne, si nous n'allons pas si vîte, & si nous avons de la » peine à introduire un nouvel exemple, dans la crainte que » cette nouveauté ne cause quelque préjudice à la Nation.

XV.

La Reine de Portugal accouche d'un fils, & meurt.

Cette contestation fut terminée par l'accouchement de la Reine de Portugal, qui mit au monde un Prince qu'on nomma Michel. Elle accoucha un Jeudi vingt-troisiéme d'Août ; mais elle mourut une heure après : ainsi la joie publique fut mêlée de tristesse & de douleur. L'Archevêque de Tolede, qui avoit accompagné leurs Majestez à Sarragosse, se trouva present aux couches, & à la mort de cette Princesse ; il l'assista dans ces derniers momens, & lui inspira les sentimens chrétiens & genereux dans lesquels elle mourut.

Dès qu'elle fut morte, le Roi son époux partit pour se rendre

dans ses Etats. Le corps de la Princesse fut mis en dépôt dans l'Eglise du Monastere des Religieux de saint François, & quelque tems après, il fut transferé à Tolede, & inhumé dans le Couvent des Religieuses de sainte Elizabeth, que Ferdinand son pere avoit fondé dans le Palais de la Reine son ayeule. Aussi-tôt qu'on eut achevé la Ceremonie des Obseques, on reprit l'affaire du serment, & les Députez des Etats accorderent sur le champ à Sa Majesté Catholique tout ce qu'elle demanda; soit que la juste & legitime douleur que le Roi avoit de la funeste mort de sa fille, eût adouci les esprits des Arragonnois, & les eût rendus plus souples; soit que les difficultez eussent été levées par la naissance du Prince Michel. Ainsi les Etats reconnurent le jeune Infant D. Michel pour Prince d'Arragon, Heritier legitime de la Couronne, & lui prêterent en cette qualité le serment accoûtumé le vingt-deuxiéme de Septembre; mais seulement en cas que le Roi Catholique n'eût point d'enfans mâles; car ils déclarerent que dès-lors le serment seroit censé nul. Ils voulurent par cette clause menager, & conserver la liberté de la Nation, à laquelle ils étoient inviolablement attachez. Quelque tems après, on fit la même chose à Ocagna, où le jeune Infant fut reconnu & déclaré Prince de Castille.

An de N. S. 1498.

Il est reconnu par les Etats d'Arragon pour Heritier de la Couronne.

XVI.

Paix conclue entre les Rois de France & d'Espagne.

Avant que le Roi Catholique partît de Sarragosse, il envoya en France D. Alphonse de Sylva, Grand Porte-Masse de l'Ordre de Calatrava, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, pour faire au nouveau Roi Louis XII. les complimens de conjouissance sur son avenement à la Couronne. Sylva avoit ordre de se joindre aux autres Ambassadeurs que Sa Majesté Catholique avoit dans la même Cour, & de terminer avec eux l'affaire de la Paix, sur laquelle Ferdinand lui donna de nouvelles instructions. La chose fut ménagée avec tant de soin & d'application, qu'elle réussit comme on l'avoit souhaitté. L'Archiduc Philippe d'Austriche conclut aussi son Traité avec la France, sans la participation de l'Empereur Maximilien son pere, & sans le communiquer au Roi Catholique son beau-pere.

George d'Amboise fait Cardinal.

George d'Amboise, Archevêque de Rouen, contribua beaucoup à l'heureux succès de ces Negociations. Ce Prélat Favori & premier Ministre de Louis XII. avoit une autorité presque absolue dans le Royaume, & toute la confiance du

An de N. S. 1498. Roi ſon Maître, qui ne faiſoit preſque rien ſans ſes avis. Le Pape lui envoya au mois de Septembre le Chapeau de Cardinal, pour gagner ſa faveur, & faire plaiſir au Roi, qui le ſouhaitoit.

Louis XII. veut paſſer en Italie.

Louis XII. ne voyant plus rien à craindre du côté des Princes ſes voiſins, avec leſquels il venoit de conclure des Traitez qui devoient le mettre en repos, & aſſurer ſes Frontieres, ſouhaitoit avec ardeur de paſſer en Italie, pour ſe rendre maître du Duché de Milan, ſur lequel il croyoit avoir un droit inconteſtable, & ſur tout pour reconquerir le Royaume de Naples.

XVII. Le Roi d'Eſpagne envoie Ignigo de Cordoue à Rome.

Ferdinand ne voulut pas encore partir de Sarragoſſe, ſans envoyer de noveau à Rome D. Ignigo de Cordoue, frere du Comte de Cabra, & Philippe Ponce celebre Juriſconſulte Eſpagnol, pour demander au Pape Alexandre qu'il eût à reſtituer à l'Egliſe la Ville & le Territoire de Benevent, & à ne point démembrer de l'Etat Eccleſiaſtique un Duché ſi conſiderable. Ils avoient ordre encore de ſupplier Sa Sainteté de vouloir bien reformer les abus de la Cour de Rome, & reprimer les dereglemens qui regnoient dans ſon Palais, au ſcandale de toute l'Egliſe.

Le Roi de Portugal y envoie auſſi des Ambaſſadeurs.

Dès que le Roi de Portugal fut de retour dans ſes Etats, il envoya à Rome D. Rodrigue de Caſtro, & D. Henri de Coutinho, Ambaſſadeurs Extraordinaires, à la ſollicitation du Roi Catholique ſon beau-pere; & il leur ordonna de faire au Pape la même priere & la même déclaration, de concert avec les Ambaſſadeurs de Caſtille. Caſtro & Coutinho ſuivirent fidelement leurs inſtructions, & les ordres précis qu'ils avoient reçus: car les Ambaſſadeurs des deux Rois ayant demandé au Pape une Audience particuliere, lui repreſenterent l'obligation où il étoit de reformer ſa conduite, & de ne pas laiſſer plus long-tems impunie la licence de ſes enfans & de ſes domeſtiques. Ils firent ſur cela leurs proteſtations, que Garcilaſſo lui ſignifia, faiſant en cette occaſion la fonction de Notaire Apoſtolique.

Colere du Pape contre les Ambaſſadeurs.

Le Pape fut extrêmement choqué de cette démarche, & n'étant plus maître de lui, il ménaça de s'en venger, & de punir cette audace; il ne laiſſa pas de déclarer aux Ambaſſadeurs que la Ville de Benevent & ſes Dépendances n'avoient point été démembrées de l'Etat Eccleſiaſtique; qu'il n'étoit pas même dans la réſolution de les démembrer, quoique les Cardinaux

euſſent

eussent consenti en plein Consistoire que ce Duché fût cedé au Duc de Gandie, qui ne le tiendroit néanmoins que comme un Fief de l'Eglise Romaine : mais pour ce qui regardoit la reformation de sa Maison, & de la Cour de Rome, qu'il trouvoit très-mauvais que leurs Maîtres osassent se mêler d'une chose qui ne les regardoit pas, & s'ingerer de lui faire des reprimandes. Il ajoûta quantité d'autres menaces & de reproches injurieux, que la colere & le dépit lui suggererent. An de N. S. 1498.

Néanmoins quelques jours après, Godefroy de Borgia, Prince d'Esquilache, & Lucrece de Borgia sa sœur, tous deux enfans d'Alexandre, qui demeuroient au Palais Apostolique, sortirent de Rome par l'ordre secret de Sa Sainteté. L'un avoit épousé la fille de D. Alphonse Roi de Naples, & l'autre avoit épousé son fils. Ces premieres démarches donnerent quelque esperance que le Pape pourroit enfin avoir égard aux remontrances genereuses que lui avoient faites les Ambassadeurs des deux Rois, les débauches infâmes, dans lesquelles eux & César de Borgia se plongeoient à la vûe de toute la Terre, sans même se mettre en peine de sauver les déhors, avoient contribué plus que tout le reste à rendre odieux le Pontificat d'Alexandre; non seulement Rome, mais tout le Monde Chrétien en étoit scandalisé, & ne regardoit qu'avec horreur la lâche connivence du Pape, qui dissimuloit, & souffroit des crimes, qu'il auroit dû pour l'interêt de la Religion severement punir.

Le Prince d'Esquilache sort de Rome.

Alexandre ne pût digerer la liberté de Garcilasso; il la regarda comme une insulte faite à sa Dignité, & un de ces outrages qu'il ne pouvoit dissimuler avec honneur. La plaie étoit trop fraîche & trop profonde pour pouvoir être si promptement guerie: ainsi l'Ambassadeur, pour ne se point exposer à la vengeance secrete d'un Pape violent & cruel, fut obligé de sortir de Rome : les Ambassadeurs de Portugal le suivirent bien-tôt, & quitterent au commencement de l'année mil quatre cens quatre-vingt-dix-neuf, une Cour si corrompue, fort mal satisfaits du peu de succès qu'avoient eu leurs negociations, & sans nulle esperance de pouvoir trouver aucun remede aux déreglemens de la Cour de Rome. Les autres Ambassadeurs de Sa Majesté Catholique resterent encore quelque tems à Rome, jusqu'à l'arrivée de Laurent Suarez de Figueroa, qui devoit prendre la place de Garcilasso, son frere, &

Les Ambassadeurs des deux Rois sortent de Rome.

An de N. S. 1499.

An de N. S. 1499. faire les fonctions d'Ambassadeur Ordinaire, qu'il avoit déja exercées à Venise, avec beaucoup de reputation, & une satisfaction generale du Roi son Maître, & de la Republique.

XVII. Le Roi de France se dispose à passer en Italie.

Le Roi Catholique se trouvoit dans une situation assez embarrassante; il avoit des affaires de tous les cotez; mais son genie toûjours superieur pourvoyoit à tout, de maniere qu'il s'étoit presque rendu par sa politique l'Arbitre du sort de toute l'Europe. Les affaires d'Italie paroissoient les plus pressantes; le danger étoit proche, & l'orage prêt à éclater. Le Roi de France étoit résolu de faire valoir ses anciennes prétentions: mais comme la voie de la Negociation étoit longue & douteuse, il se disposoit à poursuivre son droit par la voie des armes, à quoi il ne trouvoit que trop de Courtisans qui l'animoient, & qui le flattoient d'un heureux succès.

Le Pape lui offre son secours.

Le Pape irrité contre le Roi de Naples, qui avoit refusé de donner une de ses filles en mariage au Duc de Valentinois, ne cherchoit que l'occasion & le prétexte de s'en venger: d'un autre côté la passion qu'il avoit pour l'agrandissement de sa Maison, sur tout pour procurer un établissement considerable au Duc son fils bien-aimé; mais le plus ambitieux, & le plus scelerat de tous les hommes, l'engageoit dans les interêts du Roi Très-Chrétien, qu'il pressoit secretement de passer en Italie, dans l'esperance de s'en servir pour contenter son ambition & sa vengeance.

Les Venitiens se joignent à lui.

Les Venitiens gardoient moins de mesures, & se déclaroient plus ouvertement contre le Duc de Milan; ils se plaignoient que ce Prince, après s'être joint à eux pour défendre Pise, étoit depuis devenu leur ennemi par le Traité fait avec les Florentins, au préjudice de la Republique. Ils se liguerent donc de leur côté avec le Roi de France, & s'obligerent par un Traité particulier de lui fournir douze cens Hommes d'armes, & six mille Suisses ou Allemans, pour attaquer le Milanois, à condition que le Roi démembreroit du Duché de Milan les Villes de Crémone & de Geradade, avec leur Territoire, & leurs Dépendances, & les réüniroit aux autres Etats que possedoit la Republique de Venise en Terre-ferme, pour la dédommager des frais de la Guerre, & des avances qu'elle feroit.

Le Duc de Milan envoie à Constantinople.

Le Duc de Milan qui sentit le danger où il étoit de se voir bien-tôt dépouillé de ses Etats, se trouvoit dans le dernier em-

barras. Comme il voyoit bien qu'il n'y avoit pour lui nul ſecours à eſperer du côté des Princes Chrétiens ſes voiſins, dont la plûpart étoient irritez contre lui, pour diverſes raiſons, il eut recours aux Turcs, & il envoya des Agens ſecrets à Conſtantinople, pour engager le Grand Seigneur à déclarer la Guerre à la Republique de Veniſe, perſuadé que ſi les Venitiens étoient obligez de ſe défendre, ils ne feroient pas en état de fournir à la France les ſecours qu'ils lui avoient promis; & que lui-même pourroit trouver moyen de reſiſter aux François. La Démarche du Duc de Milan allarma toute la Chrétienté, elle ne lui fut pas à lui-même fort avantageuſe, & ne ſervit qu'à le rendre odieux à tous les gens de bien. An de N.S. 1499.

Mort du Prince de Salerne.

Il arriva qu'en ce tems-là Antonele Prince de Salerne vint à mourir dans les Etats du Duc d'Urbin, ſon parent, & ſon ami; Robert ſon fils lui ſucceda, & ſe fit appeller Prince de Salerne, quoiqu'il ne poſſedât pas cette Principauté, dont le Prince ſon pere avoit été dépouillé par le Roi de Naples; mais il conſerva toûjours & ſes anciennes prétentions, & la haine hereditaire dans ſa Maiſon, contre celle d'Arragon: ce qui fut enfin cauſe de ſa perte.

XVIII. On inſulte à Sarragoſſe Gonſalve Garcie de ſainte Marie.

Revenons aux affaires d'Eſpagne: on inſulta un jour à Sarragoſſe Gonſalve Garcie de ſainte Marie, le plus fameux Juriſconſulte Eſpagnol de ſon tems. Jamais on ne put découvrir le veritable Auteur de l'inſulte. Le ſoupçon tomba cependant ſur le Vicomte d'Eboli, & la plûpart l'en accuſerent ſur des conjectures qui paroiſſoient aſſez bien fondées.

Semence de troubles entre la Navarre & la Caſtille.

Il arriva une autre affaire, dont les ſuites pouvoient être fâcheuſes. Les Rois de Navarre entreprirent de retirer des mains du Roi Catholique des Villes qui avoient autrefois dépendu de leur Couronne, & qui en avoient été démembrées, lorſque Louis XI. Roi de France, & Henri IV. Roi de Caſtille s'aboucherent enſemble auprès de Bayonne. Le Roi Très-Chrétien ayant été choiſi par les Rois de Caſtille & de Navarre d'un commun conſentement pour Mediateur & pour Arbitre des differends qu'ils avoient enſemble. Louis XI. regla que le Roi de Navarre ſeroit obligé d'abandonner au Roi de Caſtille la Ville d'Eſtella, avec ſon Territoire, & ſes Dépendances, juſques à ce que la Navarre eût entierement payé à la Caſtille les frais que D. Juan, & D. Henri ſon fils avoient faits pour ſoutenir Charles Prince de Viane, qui s'é-

An de N. S. 1499.

toit obligé par serment de les dédommager. Il est cependant vrai que jamais la Ville d'Estella n'avoit été remise entre les mains des Castillans ; on s'étoit seulement contenté de leur abandonner les autres Villes qui dépendoient de celle-là, encore les Navarrois avoient-ils eu l'adresse d'en retirer la plûpart, selon qu'ils trouvoient l'occasion favorable, & de les réünir à leur Couronne.

Les Rois de Navarre demandent au Roi d'Espagne la restitution de quelques Villes.

Il n'étoit resté au pouvoir des Castillans que les Villes d'Arcos, de Guardia & de saint Vincent, où ils avoient Garnison. Les Rois de Navarre redemandoient la restitution de ces Villes, & se plaignoient du jugement de Louis XI. auquel ils prétendoient qu'on ne devoit avoir nul égard. Outre que le Roi Catholique quelques années auparavant ayant donné parole de restituer ces places à la Navarre, il étoit obligé par honneur d'acquitter sa parole. Comme l'Espagne apprehendoit que la France ne prît cette occasion pour renouveller la Guerre, sous prétexte d'appuyer les Rois de Navarre ses Alliez ; Ferdinand étoit bien aise de ne point se brouiller avec Louis XII.

XIX.
Les François passent les Alpes.

Mais le Roi de France avoit lui-même assez d'autres affaires en tête. La Conquête du Milanois & du Royaume de Naples lui tenoit plus au cœur, que les interêts du Roi de Navarre ; & l'Entreprise qu'il formoit, l'occupoit trop pour lui donner le loisir de penser à autre chose : car dans ce même tems il fit traverser les Alpes à une Armée nombreuse, qui arriva à Ast, Ville que Philippe Visconti Duc de Milan avoit autrefois cedée à Charles Duc d'Orleans pere de Louis XII. à condition (5) qu'il lui fourniroit les secours dont il auroit besoin pour se défendre contre les Venitiens, qui lui avoient déclaré la Guerre, & qui ne lui donnoient pas un moment de repos sur la fin de sa vie.

Et se rendent maîtres de Pavie, &c.

Stuard, Seigneur d'Aubigni, & Jean-Jacques Trivulce, qui

(5) *A condition.* C'étoit plûtôt la dot que Jean Galeas Visconti Duc de Milan avoit donné à la Princesse Valentine sa fille, lorsqu'elle épousa Louis Duc d'Orleans : il semble néanmoins que ce Duc ne fut point en possession de la Ville & du Comté d'Ast, ni de son vivant, ni du vivant du Duc Jean Galeas son beau-pere : car nous voyons que Philippe Visconti Duc de Milan, fils du Duc Jean Galeas, & frere de Valentine Duchesse d'Orleans, ne remit la Ville & Comté d'Ast, qu'un peu devant sa mort, non pas à Louis Duc d'Orleans, qui étoit mort, mais à Charles Duc d'Orleans son fils, pere de Louis XII. Roi de France : ce ne fut point cependant aux conditions que marque ici Mariana ; mais comme le partage de la Duchesse Valentine.

commandoient les Troupes Françoises, décamperent d'Ast au mois d'Août de l'année mil quatre cens quatre-vingt-dix-neuf. Comme ils n'avoient point d'Armée en tête, & qu'ils étoient maîtres de la Campagne, rien ne leur resista ; tout plia devant eux, & en peu de jours ils se rendirent maîtres d'Alexandrie, de Pavie & de Plaisance : les autres Villes n'attendirent pas qu'on les attaquât, elles ouvrirent leurs portes aux Generaux François.

An de N. S. 1499.

Les Milanois se soulevent contre leur Duc, & se donnent à la France.

D'un autre côté, les Venitiens ne faisoient pas la Guerre avec moins de succès ; ils se saisirent presque en même-tems de Crémone, de la Geradadda, de Lodi & de tout ce qui est de la dépendance du Duché de Milan, de ce côté-là. Des Conquêtes si faciles, & si promptes jetterent par tout la terreur ; & la consternation devint si grande à Milan, que les Habitans effrayez se souleverent contre le Duc Louis, renoncerent à son obéissance, & faisant retentir de toutes parts les cris de *vive France*, ils en arborerent la Banniere dans les rues, les Places publiques & sur les murailles.

Le Duc de Milan s'enfuit.

Le Duc plus consterné lui-même que ses Sujets, ne sçachant à quoi se resoudre, n'ayant pas assez de force pour calmer la Sédition, & reduire les Mutins. Enfin n'étant plus en état de resister, il prit le parti de se retirer au Château, & ne voyant nulle esperance de s'y maintenir, il envoya les Princes ses enfans, le Cardinal Ascagne son frere, son Chancelier & ses thrésors en Allemagne ; lui-même peu de jours après, sortit secretement du Château la nuit du deuxiéme de Septembre, & les suivit de près, sans avoir communiqué son dessein ni à ses Officiers, ni à ses Ministres. Le Cardinal d'Este & Galeas de San Severin son gendre, General de ses Troupes, l'accompagnerent dans sa fuite. Il sembloit qu'un esprit de vertige lui eût troublé la raison. Ainsi rarement voit-on qu'un Empire acquis par le crime se conserve long-tems : & ce malheureux Prince, qui ne manquoit ni d'esprit, ni d'habileté, se vit en un moment dépouillé & chassé de ses Etats, abandonné de ses Alliez & de ses amis, & contraint d'errer, comme un vagabond incertain de son sort, sans sçavoir quel parti prendre, à qui s'adresser, & comment se rétablir, toûjours irrésolu, & n'ayant personne à qui se fier.

XX.

Gennes ouvre ses portes, & Louis XII. entre dans Milan.

Trois mois après, Gennes ouvrit ses portes au Vainqueur, sans oser seulement se mettre en défense. Dès que Louis XII.

An de N. S. 1499. qui étoit resté à Lion pour voir quel train prendroient les affaires, eût appris les avantages considerables qu'avoient remportez ses Troupes à leur premiere entrée dans l'Italie, &que tout plioit devant son Armée victorieuse; il se hâta de la suivre, pour aller achever les Conquêtes qu'il projettoit; & il entra comme en triomphe dans Milan; tout le Peuple sortit en foule au devant de lui; les chemins & les rues étoient bordées de Spectateurs; les fenêtres des maisons, & jusqu'aux toits en étoient remplis; on n'entendoit retentir de toutes parts qu'applaudissemens, & que cris de joie; tous s'empressoient de faire au Ciel des vœux, pour souhaiter au Roi une longue suite de prosperitez & de Victoires; tous crioient *vive France, vive Louis*, disposez à en faire autant pour son Ennemi, si la fortune l'eût favorisé: tant l'on doit faire peu de fonds sur l'affection du Peuple toûjours leger & toûjours inconstant, prêt à changer au premier vent.

Le Duc de Valentinois accompagne le Roi.

Le Duc de Valentinois, qui accompagnoit le Roi de France, s'offrit d'entretenir trois cens Lances à ses dépens, sous la conduite de Monsieur d'Alegre, & quatre mille Suisses, que Sa Sainteté soudoieroit, pour engager Sa Majesté à réünir à l'Etat Ecclesiastique les Villes de la Romagne, qui s'étoient revoltées contre le Pape; & aider les Florentins à remettre les Pisans sous le joug qu'ils avoient secoué.

XXI. Louis XII. retourne en France.

Dès que Louis XII. eût executé l'Entreprise du Milanois avec plus de sucès qu'il ne l'avoit esperé, il tourna toutes ses pensées du côté de Naples. Quoiqu'il eût fort à cœur la Conquête de ce Royaume, le Pape Alexandre, qui avoit ses vûes particulieres, & qui ne cherchoit qu'à satisfaire son ressentiment & son ambition, ne laissoit pas de l'y animer secretement, & de le flatter d'une Victoire encore plus prompte. Le Roi cependant, avant que de s'engager plus avant en Italie, résolut de retourner dans ses Etats, afin de donner le tems à ses Troupes de se reposer, & d'en ramener d'autres nouvelles.

Ayant laissé à Gennes Philippe de Ravestin, Allemand, & Jean-Jacques Trivulce, Italien, à Milan pour y commander pendant son absence, tous deux également braves, experimentez & fideles, Sa Majesté Très-Chrétienne partit, & emmena avec lui François Sforce, fils de Jean Galeas Sforce veritable Duc de Milan, lequel avoit été injustement dépouillé par l'ambitieux Louis son oncle, qui se voyoit lui-même

chaſſé à ſon tour. Le Roi apprehendant que la preſence du jeune Sforce n'excitât quelque revolution dans le Milanois, fut bien-aiſe de l'en éloigner: & pour en prévenir les ſuites, on l'engagea dans l'Etat Eccleſiaſtique; quelques années après il mourut en Bourgogne d'une chute de cheval, comme il alloit à la chaſſe. An de N. S. 1499.

Les affaires d'Italie ne laiſſoient pas de donner de terribles inquietudes au Roi Catholique. Comme la Sicile n'eſt ſeparée du Royaume de naples que d'un petit trajet de Mer, il apprehendoit d'être enveloppé dans l'incendie, s'il laiſſoit mettre le feu à la maiſon voiſine, ſans ſe mettre en devoir de l'éteindre: il exhorta donc le Roi Très-Chrétien à la Paix, & lui fit offrir de la part du Roi Frederic des conditions également honorables & avantageuſes, pour l'engager d'abandonner l'Entrepriſe de Naples. Mais comme le Roi de France réjettoit toutes les propoſitions, & qu'il regardoit cette Expedition comme une Conquête aſſurée, Sa Majeſté Catholique eut recours au premier projet que la France avoit depuis long-tems, & ſouvent propoſé, & que l'Eſpagne n'avoit jamais voulu écoûter.

Le Roi d'Eſpagne craint pour la Conquête de Naples.

On reprit donc les anciennes Negociations, l'on convint que le pere du Roi Frederic n'étant que bâtard du Roi de Naples, le fils ne pouvoit avoir nul droit legitime à ce Royaume, & qu'ainſi les deux Rois de France & d'Eſpagne, dont les prétentions étoient beaucoup mieux fondées, devoient s'accommoder, & réünir leurs forces pour ôter la Couronne à Frederic, & partager de concert ſon Royaume.

Il propoſe au Roi de France le partage.

Le Roi Catholique étoit alors à Grenade, où Jeanne Reine de Naples ſa ſœur, qui avoit quitté l'Italie, le vint trouver. La Princeſſe Marguerite d'Auſtriche, après la mort du Prince de Caſtille ſon époux, partit d'Eſpagne pour ſe rendre en Allemagne. Elle prit ſa route par la France, & D. Alphonſe de Fonſeca, Archevêque de Compoſtelle, l'accompagna juſques ſur la Frontiere des deux Royaumes.

XXII.
La Princeſſe Margueritte d'Autriche retourne en Allemagne.

Sa Majeſté Catholique ſe ſervit de cette occaſion pour envoyer en France un des Gentilshommes de ſa Chambre, dont l'Hiſtoire ne marque pas le nom, avec des inſtructions ſecretes. Ce nouvel Agent avoit ordre de ſe joindre à Jean-Michel de Gralla, Ambaſſadeur Ordinaire d'Eſpagne auprès du Roi Très-Chrêtien; de concerter enſemble; & de propoſer, com-

Le Roi Catholique envoie en France un nouvel Agent.

An de N. S. 1499.

me d'eux-mêmes la Conquête & le partage du Royaume de Naples, & de ſonder adroitement ſi la France étoit encore dans les mêmes diſpoſitions qu'auparavant, ou ſi le bonheur de ſes armes ne l'avoit point rendue plus fiere, & moins traitable.

La France écoute les propoſitions des Eſpagnols.

Ces deux Agens executerent avec habileté les ordres qu'on leur avoit donnez. La Negociation fut remiſe ſur le tapis, & le Cardinal d'Amboiſe, qui avoit toute la confiance du Roi ſon Maitre, approuvoit aſſez les propoſitions des Eſpagnols. Le Seigneur de Clerieux, qui après le Cardinal avoit plus de part que perſonne aux bonnes graces & à la faveur du Roi, n'étoit pas lui-même fort éloigné du partage: il y trouvoit en particulier un avantage conſiderable par l'aſſurance dont le flatterent les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, qu'on lui cederoit le Marquiſat de Crotone dans la Calabre, dont il prenoit déja le nom.

Le Roi de Naples menace d'appeller les Turcs.

Les affaires paroiſſoient aſſez avancées, & l'on ſe flattoit que la Negociation réuſſiroit, lorſque Frederic, qui eut des avis ſecrets de ce qui ſe tramoit en France contre lui, entre cette Couronne & l'Eſpagne, déclara que ſi on l'attaquoit, il appelleroit les Turcs à ſon ſecours, & leur donneroit entrée en Italie. Ces ménaces ne laiſſerent pas d'allarmer les deux Rois, & encore plus les puiſſances d'Italie.

Il veut s'accommoder avec le Pape.

D'un autre côté le même Frederic tenta de s'accommoder avec le Pape; & pour l'appaiſer, il offrit de ceder au Duc de Valentinois la principauté de Theano, & le Duché de Seſſa, qui avoient autrefois appartenu au Duc de Gandie ſon frere; & de lui donner encore une ſomme conſiderable d'Argent: il promit auſſi d'abandonner les Principautez de Salerne & de San Severin à D. Alphonſe d'Arragon, ſon neveu, & gendre de Sa Sainteté. Tel eſt le caractere de la crainte; on eſt liberal dans le péril; mais dès qu'il eſt paſſé, on revoque tout ce que la peur avoit arraché. Les propoſitions étoient trop avantageuſes pour être refuſées, & le Pape les auroit peut être acceptées, ſi le Duc de Valentinois, qui étoit alors à la Cour de France, ne lui eût écrit que ces Negociations, dont le Roi Louis XII avoit été informé, l'avoient fort choqué; que dans la diſpoſition où étoient les choſes, il n'étoit pas tems, & qu'il étoit même très dangereux de penſer à un accommodement avec Frederic, & qu'il y avoit à craindre que Sa Majeſté Très-

Très-Chrétienne ne se ressentît des propositions que l'on auroit ou faites, ou écoutées sans sa participation. Ainsi l'on rompit les negociations déja entamées. An de N. S. 1499.

Naissance de la Princesse Eleonor d'Austriche.

Sur la fin de cette même année naquit en Flandres la Princesse Eleonor, fille aînée de l'Archiduc Philippe, & de l'Infante Jeanne de Castille son épouse; elle fut d'abord Reine de Portugal, & épousa ensuite François I. Roi de France, beaucoup plus heureuse dans son premier mariage que dans son second, (6) ayant néanmoins toûjours vêcu dans l'un & dans l'autre, avec une grande reputation de vertu & de pieté.

XXIII. Commencement de l'Université d'Alcala.

Dans le tems que leurs Majestez partirent pour Grenade, François Ximenez Archevêque de Tolede demeura à Alcala, & entreprit d'y établir une Université sur le modele de celle de Paris, la plus celebre de toute l'Europe. Les premiers commencemens en furent foibles, comme dans toutes les grandes entreprises; mais dans la suite cette Université est devenue une des plus fameuses de l'Espagne. On jetta les fondemens du principal College, qu'on nomma de saint Ildephonse, & on posa la premiere pierre le quatorziéme du mois de Mars. Pierre Gumiel, un des plus illustres Architectes de son tems, en donna le dessein, en traça le plan, & se chargea de conduire l'Ouvrage. On ne le fit d'abord que de terre; mais dans la suite on le rébatit d'une pierre blanche, & très-belle.

XXIV. Le Roi Catholique veut engager les Maures a se convertir.

Ferdinand & Isabelle ne pensoient qu'à regler les affaires du Royaume de Grenade, & à y ramener l'abondance & la tranquillité: ils croyoient l'un & l'autre que le meilleur moyen de réünir les esprits, & de maintenir la paix, étoit d'engager les Maures, dont il y avoit encore un très-grand nombre dans ce Royaume, à embrasser la Religion Chrétienne, afin que la conformité de sentimens & de Religion entretînt l'union parmi leurs nouveaux Sujets: car ils étoient persuadez que la Paix ne pouvoit être ni longue, ni sincere entre des esprits divisez de sentimens sur le fait de Religion.

L'Archevêque de Tolede vient à Grenade.

Leurs Majestez manderent à l'Archevêque de Tolede de se

(6) *Que dans son second.* Nous ne voyons point que le second mariage de cette Princesse ait été plus malheureux que le premier, à moins qu'on ne dise que l'humeur & les manieres Portugaises lui convenoient mieux. Pendant son second mariage, elle fut considerée du Roi François I. son époux, sans préjudice toutefois de la consideration qu'il avoit pour d'autres Dames. Après la mort de ce Prince, elle se retira auprès de Charles-Quint, dans les Pays-Bas, & l'accompagna en Espagne, où elle mourut âgée de soixante ans.

An de N. S. 1499. rendre inceſſamment à Grenade ; & dès que le prélat y fut arrivé, elles lui expliquerent leurs intentions, lui donnerent leurs ordres, & partirent pour Seville. Les deux Archevêques de Tolede & de Grenade s'aſſemblerent auſſi-tôt pour conferer ſur le projet qu'on venoit de former. L'un & l'autre également diſtinguez par la regularité de leur conduite, avoient même ardeur, même zele pour la gloire de Dieu & l'avancement de la Religion ; ils travaillerent de concert, & n'épargnerent ni peines ni ſoins, pour engager ces Infideles à ſe convertir.

Il travaille à la converſion des Maures.

On apprit qu'il y avoit un certain nombre de Maures nommez *Elches*, qui avoient renoncé à la Religion Chrétienne, après l'avoir embraſſée publiquement. Comme c'étoit aux Inquiſiteurs à proceder contre ces Renegats, les deux Prélats demanderent la permiſſion à l'Inquiſiteur General de les obliger à rentrer dans le ſein de l'Egliſe, ou au moins de leur enlever par force leurs enfans, pour les faire baptiſer. Voilà quelle fut la ſource des troubles de Grenade. D'un autre côté, ils traitoient avec beaucoup de douceur & de bonté les *Alfaquis*, (7) qui ſont comme les Prêtres de la Religion Mahometane ; ceux-ci gagnez par les bons traitemens qu'on leur faiſoit ; mais encore plus par les preſens & les gratifications dont on les combloit, embraſſerent pour la plûpart la Religion Chrétienne : leur exemple, leurs ſollicitations, & l'autorité qu'ils avoient ſur ceux de leur Secte, engagerent pluſieurs Maures à ſe faire baptiſer.

XXV.
Les Maures ſe ſoulevent à Grenade.

La conduite des deux Prélats ne ſervit qu'à irriter davantage les autres Maures, & qu'à les rendre plus opiniâtres : ceux de l'Albaycin, qui étoient en grand nombre, s'étant tout à coup ſoulevez, prennent les armes qu'ils avoient toûjours tenues cachées dans leurs maiſons, & comme des furieux barricadent les rues, les fortifient, & s'y retranchent, environnent un ſoir le Palais de l'Archevêque de Tolede, & entreprennent de le forcer, réſolus d'égorger le Prélat, de venger dans ſon ſang l'inſulte faite à Mahomet. La conſternation fut extrême, la nuit ſe paſſa en trouble & en confuſion ; tout le monde étoit en armes, & l'on étoit ſur le point de voir bien du ſang répandu.

Le Comte de Tendilla calme la Sedition.

Dès que le jour parut, le Comte de Tendilla, qui avoit le

(7) *Les Alfaquis.* C'eſt ce que l'on appellé Faquirs dans tout l'Orient, & même parmi les Infideles du Mogol ; ces Faquirs ſont une eſpece de penitens & de Prêtres.

An de N. S. 1499.

Commandement general des Troupes dans le Royaume, & qui étoit Gouverneur particulier de l'Alhambra, fit aussi-tôt entrer des Soldats dans la Ville pour tenir les Chrétiens & les Maures également dans le respect, & empêcher les uns & les autres d'en venir aux mains. Son autorité & ses menaces dissiperent la Sedition, & chacun se retira chez soi. On écrivit aussi-tôt à Sa Majesté Catholique, pour lui donner avis de ce qui s'étoit passé, & du danger où Grenade avoit été par la revolte des Maures. Il arriva dans cette occasion une avanture, qui ne laisse pas de meriter d'être remarquée.

XXVI. Le Roi d'Espagne irrité contre l'Archevêque de Tolede.

Le Courier que l'Archevêque de Tolede envoya à Seville pour instruire leurs Majestez de la situation où étoient les choses, étoit un Négre, qui avoit coûtume de faire à pied pour le moins vingt lieues en un jour. Ce malheureux s'enyvra en chemin, & resta un jour dans le même endroit. Cependant le bruit de la revolte de Grenade s'étant répandu de tous côtez, leurs Majestez apprirent cette fâcheuse nouvelle par le bruit public. Il est aisé de juger quelle fut leur surprise; elles ne pouvoient s'imaginer que l'Archevêque, d'ailleurs si attentif & si vigilant, ne leur eût ni écrit, ni envoyé de Courier. La Reine sur tout, qui protegeoit le Prélat, & à laquelle il étoit redevable de son élevation & de sa dignité, étoit plus étonnée que personne, & ne sçavoit comment justifier une negligence qui paroissoit inexcusable. On faisoit courir mille bruits au desavantage de l'Archevêque, & l'on ne pouvoit s'empêcher de le blâmer. Le Roi, qui dans le fonds ne l'aimoit pas, & qui d'ailleurs étoit chagrin de ce qu'on n'avoit pas élevé D. Alphonse d'Arragon son fils naturel à l'Archevêché de Tolede, pour lequel il l'avoit demandé; & qu'on lui eût préferé Ximenez, se servit de cette occasion pour faire à la Reine des reproches assez vifs & assez piquans, ausquels la Reine assez embarrassée, ne sçavoit que répondre, pour excuser le Prélat.

L'Archevêque se justifie.

Enfin le Courier arriva, & l'Archevêque mortifié d'un retardement si à contre-tems, envoya en poste François Ruyz son Compagnon, du même Ordre que lui, pour informer exactement & en détail leurs Majestez de ce qui s'étoit passé à Grenade dans le soulevement des Maures, & pour dissiper la calomnie de ses Ennemis, qui s'étoient servis de cette occasion pour le décrier à la Cour, & pour l'accuser d'avoir par son imprudence, & sa précipitation été l'Auteur du Souleve-

An de N. S. 1499.

ment des Infideles ; mais il eſt plus aiſé d'accuſer un homme, que de détromper ceux qui ſont prévenus. L'Archevêque ne laiſſa pas de ſe juſtifier, & la Reine, qui l'eſtimoit, & qui l'aimoit, impoſa ſilence à ſes Ennemis. On celebre encore tous les ans à Grenade & à Tolede la memoire de la converſion de trois mille Maures, qui reçurent ſolemnellement le Baptême le dix-huitiéme du mois de Decembre.

Le Roi fait punir les Auteurs de la Revolte.

Le Roi, qui vouloit prévenir de ſemblables deſordres, & contenir les Infideles dans le devoir, envoya un Commiſſaire ſur les lieux pour faire des informations exactes de tout ce qui s'étoit paſſé dans l'affaire de Grenade, avec autorité de punir les plus coupables, & ſur tout ceux qu'on découvriroit être Auteurs du ſoulevement. D'un autre côté il fit publier à ſon de trompe une Amniſtie generale pour tous ceux qui embraſſeroient de bonne-foi la Religion Chrétienne, & recevroient le Baptême. Le Commiſſaire en fit pendre quelques-uns, & en fit mettre aux fers pluſieurs autres. Ceux-ci pour obtenir leur liberté, ou éviter le ſupplice, déclarerent qu'ils vouloient être Chrétiens. La plûpart des Maures de l'Albaycin ſuivirent leur exemple, & les uns & les autres entraînerent preſque tous ceux qui étoient répandus dans les autres quartiers de Grenade ; ou qui ſe trouvoient diſperſez dans les villages voiſins occupez à labourer la terre ; il y en eût juſqu'à cinquante mille qui reçurent publiquement le Baptême. On benit leurs Moſquées que l'on convertit en Egliſes.

Les Maures embraſſent par feinte la Religion.

Mais il eſt difficile de diſſimuler, & de ſe contrefaire longtems ; c'eſt un mauvais maître que la crainte, & quand on ne fait ſon devoir que par ce motif, on l'abandonne bien-tôt ; les Maures d'ailleurs ſont legers & inconſtans, lâches, timides, rempans, quand ils craignent ; fiers, cruels & opiniâtres, quand ils croient avoir le deſſus. Ils embraſſoient en foule la Religion Chrétienne, tous prêts à la quitter, & à retourner à leurs anciennes erreurs, dès qu'ils trouveroient l'occaſion de le pouvoir faire impunément.

XXVII.
Les Maures des Montagnes ſe ſoulevent.

Les Maures de *las Alpuxarras*, ou des Montagnes voiſines de Grenade, ſe fiant ſur la ſituation des lieux inacceſſibles qu'ils habitoient, & perſuadez que leurs Compagnons n'avoient embraſſé la Religion Chrétienne, que par contrainte : apprehendant d'ailleurs qu'on ne voulût les forcer à recevoir le Baptême, comme le bruit en couroit, ſe ſouleverent, & prirent

les armes, pour conſerver leur liberté & leur Religion. Les Habitans du Bourg d'Huejar, ſitué dans l'endroit le plus eſcarpé & le plus inacceſſible de la Montagne, furent les premiers à lever l'étendard de la revolte. An de N. S. 1499.

Le Comte de Tendilla & le Grand Gonſalve, qui ſe trouva alors par hazard à Grenade pour quelques affaires, s'étant mis à la tête de quelques Troupes, pour arrêter promptement le cours du mal, ſurprirent par leur diligence les Maures, emporterent d'aſſaut Huejar, paſſerent au fil de l'épée tous les Rebelles, qu'ils trouverent les armes à la main; les autres ſe ſauverent dans les Bois & dans les Montagnes voiſines, où l'on ne put les pourſuivre. On profita de la conſternation des Infideles, & l'on ſurprit quelques autres Places, où ils s'étoient retirez; mais quelque diligence qu'on fît on ne put arrêter le mal. Le fatal eſprit de revolte, qui s'inſinue comme la gangrene, les gagnant peu-à-peu, embraſa preſque en un inſtant toute la Montagne. Ces Montagnards, non contens de ſe défendre, firent des courſes dans la Plaine, ravagerent les Campagnes voiſines, enleverent les Troupeaux, brûlerent des Villages, amaſſerent des vivres & des munitions, ſe ſaiſirent de quelques Poſtes avantageux, & eurent l'audace d'aller mettre le Siege devant la Fortereſſe de Marchena, qui appartenoit au Grand Commandeur de Caſtille.

Ils font de grands ravages.

D. Pedre Faxarde, qui ſe trouvoit alors à Almerie, ſe mit en devoir de s'oppoſer aux progrès des Rebelles, & ſe preſenta devant Alhumilla, proche de Marchena: il prit l'épée à la main la Ville & le Château. Les Maures épouvantez, & craignant qu'on ne vînt les ſurprendre, & les attaquer dans leur Camp devant Marchena, leverent le Siege avec précipitation, & ſe diſſiperent.

Les Maures levent le Siege de Marchena.

Tout ceci arriva au commencement de l'année mil cinq cens. Le Roi Catholique, qui étoit en Andalouſie, avec la Reine, laiſſa cette Princeſſe à Seville, & ſe rendit promptement à Grenade, dans la réſolution de travailler uniquement à reprimer ces déſordres, qui ne laiſſoient pas de l'inquieter. Le voiſinage de l'Afrique, d'où les Rebelles pouvoient aiſément tirer de puiſſans ſecours, & l'Eſpagne épuiſée d'argent, à cauſe des dernieres Guerres, lui faiſoient apprehender une Guerre inteſtine, qui l'obligeroit malgré lui d'abandonner l'Entrepriſe d'Italie, & qui déconcerteroit bien ſes projets. Ainſi

An de N. S. 1500.
XXVIII.
Le Roi Ferdinand vient à Grenade.

An de N. S. 1500. il étoit de son interêt de rétablir la tranquillité dans sa Conquête de Grenade.

Il se rend maître de Lanjaron.

Ayant obligé tout le Peuple d'Andalousie à prendre les armes, & toute la Noblesse à se rendre auprès de sa Personne, il leva une Armée plus nombreuse, qu'aguerrie, & disciplinée, à la tête de laquelle il partit de Grenade, où étoit le Rendez-vous General. Il se mit en marche le premier jour de Mars, & prit la route de Lanjaron, situé dans un endroit très-escarpé & très-difficile. La Place fut emportée d'assaut, & abandonnée au pillage, malgré la resistance vigoureuse des Maures.

Les Maures se soumettent.

Le Comte de Lerin, & plusieurs autres Seigneurs ayant pris quelques Détachemens, se répandirent, & se disperserent dans les Montagnes, surprirent quelques Places, se saisirent des Postes les plus avantageux, mirent le feu aux Villages, & firent main-basse sur tous ceux qu'on trouva armez. C'étoit une consternation generale parmi les Maures, & un objet digne de compassion; on ne voyoit que meurtre & que carnage; toute la Campagne étoit desolée, & les Villages en cendres. Enfin la fierté & l'obstination des Rebelles ne pouvant plus résister à tant de maux, ils furent contraints de ceder, & résolurent de se rendre. Les Entreprises commencées avec précipitation & témerité, sont d'abord impetueuses; mais pour peu qu'on en arrête la premiere fougue, elles languissent, & le feu s'éteint.

On leur accorde une Amnistie.

On reçut les mutins avec bonté, & on leur accorda une Amnistie generale, à condition que dans quatre jours ils livreroient aux Troupes du Roi, les Châteaux de Fer, d'Adra & de Bugnol, dont ils s'étoient emparez dès le commencement de la Revolte, & qu'ils avoient eu soin de fortifier à tout évenement; qu'ils remettroient generalement toutes leurs armes offensives & défensives entre les mains des Officiers de Sa Majesté; qu'ils payeroient la somme de cinquante mille ducats en deux termes; & que pour sureté de leur parole, ils donneroient trente-quatre de leurs principaux, & des plus riches Maures en ôtage, dont la garde seroit confiée au Grand Capitaine.

XXIX. Ferdinand fait travailler à la conversion des Maures.

Dès que les Maures se furent soumis, le Roi congedia ses Troupes, n'en reserva qu'autant qu'il étoit necessaire pour tenir les Infideles dans le respect; & il demeura à Grenade, pour animer par sa presence les Maures à se convertir, & à se faire

baptiser. Une grande partie des Montagnards, & des Habitans d'Almerie, de Baça, de Guadix & de plusieurs autres endroits reçurent le Baptême. On envoya de tous côtez des Prédicateurs & des Missionnaires vertueux & zelez, pour instruire plus amplement ces nouveaux Chrétiens des mysteres de la Religion, & pour les affermir dans la foi qu'ils venoient d'embrasser. On joignit des Troupes aux Missionnaires pour les défendre, en cas que les Maures entreprissent de les insulter: ce qu'on croyoit utile pour la conservation des Missionnaires, & la conversion des Infideles, eut un effet tout opposé.

An de N. S. 1500.

XXX. Les Maures des Montagnes se soulevent de nouveau.

Le bruit se répandit parmi les Maures, qu'on vouloit leur faire violence, & les contraindre à se faire Chrétiens: il n'en fallut pas davantage pour déterminer ceux de Belefique & de Nichar, Villes situées dans les endroits les plus escarpez & les plus inaccessibles des Montagnes, à se soulever; ils prirent les armes, l'Hyver suivant, & s'unirent ensemble, resolus de faire les derniers efforts, pour conserver la Religion de leurs Ancêtres. Cet exemple entraîna la plûpart des autres Montagnards. Ce fut dans ces deux Villes que commença la Revolte, & que se rendirent tous les Maures attachez à leur Secte. Une passion aveugle inspiroit à cette malheureuse Nation une espece de fureur qui les précipitoit dans un abîme de miseres: car à quelles extrêmitez ne porte point une passion violente, quand elle se trouve animée du motif de Religion, & soutenue par le desir de conserver la liberté de sa conscience, dont les hommes sont le plus jaloux.

La Ville de Belefique se rend aux Espagnols.

Le Roi, qui étoit toûjours demeuré à Grenade, nomma le Capitaine de ses Gardes, General de ses Troupes contre les Montagnards Rebelles. Celui-ci ayant en diligence ramassé des Troupes, marcha aussi-tôt pour assieger dans les formes la Ville & le Château de Belefique; la meilleure partie de la Noblesse de la Province étant venue le joindre au Camp, on dressa les Batteries, & l'on mit tout en œuvre pour reduire promptement cette Place. Les Assiegeans attaquerent avec valeur, & les Assiegez ne se défendirent pas avec moins de courage. Les Chrétiens ayant voulu donner un assaut, furent repoussez par les Infideles, qui les culbuterent, & en firent un furieux carnage. Il se trouva parmi les morts, un grand nombre d'Officiers de distinction. Cependant le Siege traînoit en longueur: le desespoir seul soutenoit les Assiegez: les Espa-

An de N.S. 1500. gnols se sentoient animez par la justice de la cause, pour laquelle ils combattoient, & par les avantages qu'ils avoient remportez sur les Infideles. Enfin les Maures venant à manquer d'eau, furent contraints de se rendre par composition: ils remirent entre les mains du Vainqueur l'Artillerie, les vivres & les munitions qui se trouverent dans la Place; & demanderent seulement qu'on leur conservât la vie: pour leurs biens & leur liberté, ils s'abandonnerent à la discretion du Roi, sur la clemence duquel ils compterent.

Nichar se soumet.

Les Habitans de Nichar intimidez par la prise de Belefique, & apprehendant de ne pouvoir obtenir les mêmes conditions, s'ils s'obstinoient à se défendre, suivirent cet exemple, & se soumirent, comme les autres, à la reserve qu'on leur permit de racheter leur liberté, en payant comptant vingt-cinq mille ducats. Ce fut la grace qu'ils obtinrent, pour n'avoir pas voulu attendre la derniere extrêmité. Les Maures de Soron, de Tijola & de quelques autres Bourgades voisines, craignant le ressentiment du Roi, crurent que le meilleur moyen pour l'appaiser, étoit de se faire Chrétiens: ainsi ils reçurent le Baptême au nombre de plus de dix mille, mais malgré ces conversions, les troubles ne cessoient point, & l'esprit de Revolte se répandoit de toutes parts.

Le Roi ordonne aux Maures de se retirer en Castille.

La division recommença en d'autres endroits avec plus de feu & d'opiniâtreté que jamais. Les Maures de Ronda & de Villaluenga, situez dans des Montagnes encore plus impratiquables que les autres, se souleverent. Le Roi irrité, comme il le devoit être, de cette nouvelle Rebellion, & ne voulant pas donner au mal le tems de s'étendre, & de prendre racine, fit publier à son de trompe, que tous les Maures répandus dans les Villages des Montagnes, où étoient les Rebelles, eussent à se retirer en Castille, dans dix jours. Il y avoit cependant des ordres secrets de laisser aux Maures, qui se convertiroient, la liberté de rester dans leurs maisons, & de conserver leurs biens.

Les Mutins se soumettent en partie.

Pendant que le Roi prenoit ces précautions pour dissiper ces mouvemens, il donna ordre au Comte d'Uregna, à D. Alphonse d'Aguilar, frere aîné du Grand Gonsalve, & à D. Juan de Sylva Comte de Cifuentes, alors Gouverneur de Seville, de penetrer dans les Montagnes, pour ranger à la raison les plus opinâtres. Les Maures de ces Quartiers ne se

voyant

voyant pas en état de resister à des Troupes reglées, paroissoient assez disposez à se soumettre ; mais *les Gandules*, que les Rebelles avoient appellez d'Afrique à leur secours, faisoient tous leurs efforts pour les en détourner ; cependant les moins emportez, & les plus sages, se rendirent en assez grand nombre à Ronda, & y reçurent le Baptême, pour éviter l'Esclavage, & conserver leurs biens. An de N. S. 1500.

XXXI. Nouveau Soulévement des Maures Montagnards.

La plus grande partie néanmoins persista opiniâtrément dans la Revolte ; & ceux qui se trouvoient dans les lieux ouverts, & sans défense, se retirerent avec leurs femmes, leurs enfans & leurs meilleurs effets, dans *la Montagne Rouge*, la plus escarpée, & la plus impraticable de toutes, dans l'esperance d'y être plus en sureté : car ils comptoient plus sur la situation du lieu, que sur leur valeur & sur leurs forces. Les Troupes du Roi suivirent de près ces Rebelles, & vinrent camper proche de la forte Place de Monarda, située au pied de la Montagne. Les Maures de leur côté, qui connoissoient le terrain, occupoient tous les Passages, bien résolus de les disputer, si on osoit tenter de les forcer.

Les nôtres attaquent les Maures.

Quelques-uns des Espagnols indignez de voir la contenance fiere de ces Infideles, se joignirent ensemble, & sans attendre les ordres de leurs Officiers, ils prirent secretement un Drapeau pour se rallier, & ayant passé un Torrent qui descendoit avec impetuosité de la Montagne, au travers des rochers : ils y grimperent dans la seule vûe de piller. Quelques-uns de leurs Compagnons animez par leur exemple, & picquez d'honneur, les suivirent pour les soutenir.

Et se rendent maîtres de leurs postes.

Les Maures, qui avoient l'avantage du lieu, étant postez sur la hauteur, s'opposerent à leurs efforts, & n'épargnerent rien pour les repousser ; mais se trouvant vivement pressez, ils s'enfuirent, & se retirerent sur d'autres hauteurs, qu'ils avoient applanies d'espace en espace, & qu'ils avoient eu la précaution & le soin de fortifier, pour leur servir dans le besoin de retraite & de retranchemens. Enfin comme on les serroit de près, en les chassant de Poste en Poste, ils arriverent jusques dans l'endroit le plus élevé de la Montagne, où il y avoit une grande Esplanade. Là les Maures avoient rassemblé leurs femmes & leurs enfans, & ramassé tous leurs effets, comme dans un lieu de sureté. C'étoit un motif bien puissant, & bien capable d'animer les deux Partis à faire les derniers efforts, les

An de N. S. 1500. uns pour conserver ce qu'ils avoient de plus cher & de plus précieux, les autres pour profiter de leur avantage, & pour enlever un butin qui devoit les enrichir. Le desir du pillage, si ordinaire aux Soldats, reveilla le courage des Espagnols, & le desespoir rendit les Ennemis furieux: mais que sert une fureur aveugle, si elle n'est soutenue de la force.

Les Espagnols pillent le Camp des Maures.

Dès que les Maures virent les Espagnols sur le sommet de la Montagne, ils abandonnerent leur Poste, & prirent la fuite. D. Alphonse d'Aguilar & le Comte d'Uregna, qui se trouvoient alors avec leurs deux enfans, à la tête de leurs Soldats, qu'ils avoient suivis de près, pour les appuyer, firent main basse sur les Fuyards, sans faire quartier à ceux qui tomberent entre leurs mains; mais le desir de piller, lorsqu'il n'étoit question que de combattre, pour achever de rendre l'avantage complet, leur arracha la Victoire des mains. Les Espagnols abandonnerent l'Ennemi, sans le poursuivre. La plûpart, comme si la Victoire étoit gagnée, quittent leurs rangs; on ne garde plus ni ordre, ni discipline, & chacun ne songe qu'à se charger de butin; on avoit employé beaucoup de tems à grimper sur la Montagne, à se battre, & à chasser les Ennemis de leurs Postes, il étoit déja tard quand on arriva sur la plus haute Esplanade. La nuit qui survint mit les Vaincus à couvert de l'épée du Vainqueur. Comme ils connoissoient parfaitement les détours & les sentiers écartez de ces Montagnes, ils eurent le moyen à la faveur des tenebres de se rallier, & la confiance temeraire perdit l'Armée Espagnole.

Les Maures se rallient.

Les Maures avoient pour Chef un certain Feri de Benastepar, qui avoit de la valeur, de la hardiesse, & qui ne manquoit ni d'habileté, ni d'experience. Celui-ci ayant apperçu le désordre & la confusion qui regnoient dans le Camp, crut que la fortune lui presentoit une occasion favorable d'arracher la Victoire aux Troupes victorieuses. Il rallia ses gens, & leur parla à peu près en ces termes: « Amis, où allez-vous donc » vous précipiter? Que prétendez-vous? Qui vous oblige à fuir » d'une maniere si honteuse devant une poignée de gens? Faites-vous reflexion que vous abandonnez vos biens, vos femmes & vos enfans? Voulez-vous que les uns & les autres » soient la proie de vos Ennemis? Si vous ne voulez pas devoir » votre liberté & vos vies à votre valeur, où pourrez-vous » trouver du remede à vos maux? Qui vous protegera? Qui

An de N. S. 1500.

vous mettra à couvert de la rage de vos cruels Ennemis? « Croyez-vous trouver une retraite, & un azile, où ils ne vien- « nent pas vous pourſuivre? C'eſt aveuglement de mettre ſon « eſperance dans la fuite, quand on a les armes à la main. Ce « qui épouvante & deſeſpere les lâches, ne ſert qu'à ranimer « le courage des braves: conſiderez le deſordre, & la confu- « ſion où ſont les Ennemis. « Le feu prit alors par hazard à un baril de poudre, & à la faveur de la flamme, les Maures avoient pu remarquer qu'ils étoient diſperſez, & qu'ils ne penſoient qu'à piller. » Rallions-nous, ajoûta-t-il, reprenons « nos rangs, & jettons-nous avec impetuoſité ſur ces Trou- « pes éparſes; il nous eſt aiſé de les ſurprendre, occupez qu'ils « ſont du pillage; faiſons main-baſſe ſur ces préſomptueux; je « marcherai à votre tête; je ſçaurai l'épée à la main, vous ou- « vrir le chemin juſqu'à eux; vous n'aurez qu'à me ſuivre: ſi je « ne vous donne l'exemple; ſi je ne me fais pas jour avec mon « épée au travers des rangs Ennemis, prenez-moi pour un four- « be & un impoſteur. «

Alphonſe d'Aguilar tué.

Les Maures animez par ce diſcours, retournent à la charge, & fondent ſur les Chrétiens avec plus de deſeſpoir que de bravoure. Benaſtepar, ſuivi d'une troupe de Déterminez, ayant apperçu D. Alphonſe d'Aguilar, qui accompagné de quelques Soldats, ſe défendoit avec la derniere valeur, & ſoutenoit ſans s'ébranler le choc des Ennemis, vint tout à coup fondre ſur lui & ſur ſa troupe. Alphonſe fatigué du Combat, avoit malheureuſement délacé ſa cuiraſſe pour reſpirer plus librement. Dans l'état où il étoit, il ſoutint cette nouvelle charge avec une égale vigueur; mais enfin il fut contraint de ceder au nombre: & ce Maure comme un furieux l'ayant pris par l'ouverture de ſa cuiraſſe, lui porta un coup qui le perça de part en part, & le renverſa par terre: les Maures ſe jetterent ſur lui, & le percerent, même après ſa mort de tant de coups, que ſon corps étant demeuré entre les mains des Ennemis, à peine ſes Domeſtiques & ſes amis purent le reconnoître.

Et François Ramirez.

Nous perdîmes en cette occaſion plus de deux cens Hommes, parmi leſquels ſe trouva François Ramirez natif de Madrid, & un des plus braves Officiers de l'Armée, qui avoit rendu de grands ſervices à l'Etat, & qui avoit beaucoup contribué à la Conquête de Grenade On eut bien de la peine à ſauver D. Pierre de Cordoue, fils de D. Alphonſe d'Aguilar,

An de N. S. 1500.

qui pour défendre ſon pere, s'étoit jetté comme un Lion au milieu des Ennemis, faiſant main-baſſe ſur tout ce qui ſe preſentoit: on le dégagea néanmoins, & on l'obligea de ſe ranger auprès du Comte d'Uregna, qui avoit rallié autour de lui le débris de ſes Troupes, & qui faiſoient ferme contre les Ennemis.

Le Comte de Cifuentes rallie ſes Troupes.

Le Comte de Cifuentes, qui étoit reſté un peu plus bas ſur le penchant de la Montagne, ſauva le reſte des Soldats; car la plûpart des Fuyards s'étant rangez auprès de lui, ſous le Drapeau de Seville, il arrêta la fureur des Maures, & ſoutint juſqu'à la pointe du jour avec une intrepidité heroïque tout l'effort de ces Infideles, que l'avantage recemment remporté, rendoit plus fiers & plus hardis.

Les Maures ſe retirent au haut de la Montagne.

Mais ſoit que le jour fît perdre cœur aux Maures, ſoit qu'ils fuſſent fatiguez du Combat, ils ſe retirerent au plus haut de la Montagne, ſans oſer pourſuivre leur avantage. Ainſi perit D. Alphonſe d'Aguilar, que l'Eſpagne regarde comme un de ſes plus fameux Heros: les Infideles lui ont ôté la vie; mais ſa gloire n'en ſera pas moins immortelle; & tant que l'Eſpagne ſubſiſtera, la Poſterité conſervera précieuſement la memoire d'un nom qui doit lui être également cher & reſpectable.

XXXII.
Le Roi fait attaquer les Infideles.

Le Roi, qui étoit alors à Ronda, chagrin comme il le devoit être de cet échec, réſolut de s'en venger, & de marcher lui-même contre ces Rebelles. On lui repreſenta les difficultez de l'Entrepriſe, & les raiſons qui devoient l'en détourner; il s'y rendit, quoique avec aſſez de peine. On regla donc que le Duc de Najare, avec un Corps de Troupes, iroit aſſieger Daydin, Place aſſez mal fortifiée, & dont l'on croyoit pouvoir aiſément ſe rendre maître, pendant que les Comtes d'Uregna & de Cifuentes, avec un autre Détachement, feroient ſemblant de vouloir remonter ſur la Montagne par l'endroit où ils étoient déja montez, pour forcer une ſeconde fois les Ennemis dans leurs Retranchemens. Les Maures ſe crurent perdus, & deſeſperant de pouvoir ſe maintenir dans leur Poſte, ſi les Eſpagnols revenoient à la charge avec des Troupes fraîches; ils prirent la réſolution de capituler, afin d'obtenir une Amniſtie generale, & des conditions avantageuſes.

Ils ſe rendent, & pluſieurs paſſent en Afrique.

Ils ne ſe tromperent pas; car le Roi accorda à tous ceux qui voudroient ſortir d'Eſpagne, la liberté de ſe retirer en Afrique, & s'engagea de leur fournir de bonne-foi les Vaiſſeaux, dont

ils auroient besoin pour leur passage ; qu'ils pourroient s'embarquer au Port d'Estepona, à condition néanmoins que chacun payeroit pour sa rançon & pour son passage, dix ducats ; que ceux qui voudroient rester en Espagne, seroient obligez de se faire baptiser, & d'embrasser sincerement la Religion Chrétienne. Quand ce Traité fut arrêté, un grand nombre passa en Barbarie ; mais il en resta beaucoup plus en Espagne, qui ne reçurent le Baptême que par grimace, & qui dans le fonds ne devinrent pas meilleurs Chrétiens, que ceux qui se retiroient. Ainsi se termina beaucoup plus promptement & plus heureusement qu'on ne l'avoit esperé, une Guerre qui allarma quelque tems toute l'Espagne, & fit apprehender des suites très-fâcheuses. La mort de D. Alphonse d'Aguilar n'arriva que l'année suivante. (8) Mais il est tems de reprendre les affaires d'Italie, où nous en étions demeurez. An de N. S. 1500.

XXXIII. Le Roi d'Espagne arme une Flote pour le secours de l'Italie.

Dans le même-tems que les Maures des Montagnes s'étoient soulevez, le Roi Catholique faisoit équiper & armer dans ses Ports, & avec une extrême diligence, une puissante Flotte, que devoit commander le Grand Gonsalve, & qui étoit destinée pour le secours des Venitiens, que les Turcs menaçoient d'attaquer avec toutes leurs forces, dans l'esperance d'envahir une partie de l'Italie, & de pousser plus loin leurs Conquêtes. Le bruit couroit que le Roi de Naples & le Duc de Milan, pour conserver leurs Etats, les avoient secretement sollicitez de se jetter dans l'Italie. Ferdinand sentoit bien la necessité de secourir la Sicile, que cet orage menaçoit, aussi-bien que l'Italie, & qui devoit, selon les apparences, essuyer les premiers efforts des Ennemis.

Le Duc de Valentinois soumet une partie de la Romagne.

Cependant le Duc de Valentinois, General de l'Eglise, soutenu des Troupes qu'il avoit amenées de France, continuoit la Guerre dans la Romagne, & n'épargnoit rien pour reduire à l'obéissance de Sa Sainteté une infinité de petits Tyrans, qui s'étoient rendus maîtres de la plûpart des Villes où ils exerçoient des violences qu'il auroit été dangereux de souffrir, & de dissimuler. Il soumit bien-tôt Imola & Forli, dont il fit pri-

(8) *L'Année suivante.* Il faut qu'il y ait quelque erreur dans le texte de Mariana ; car quelques lignes auparavant, l'Auteur avoit dit que D. Alphonse d'Aguilar mourut dans l'Action même contre les Maures, & il dit ici que ce Seigneur ne mourut que l'année suivante : on ne peut pas concilier ces deux recits ; c'est au Lecteur judicieux à voir comment il pourra accorder deux faits qui paroissent contraires.

An de N. S. 1500. ſonniere la Comteſſe : mais le Duc en vouloit particulierement au Seigneur de Peſaro, qui avoit épouſé Lucrece de Borgia ſa ſœur. Quand une fois la haine vient à s'allumer entre des parens, elle n'a plus ni bornes ni meſures, & de part & d'autre elle ſe pouſſe aux dernieres extrêmitez. Le Seigneur de Peſaro, qui ſentit le danger, pourvut à la ſureté de ſa Place, la mit en état de défenſe, & ſe retira dans un lieu où il pût être à couvert du reſſentiment de Sa Sainteté. Le Duc de Valentinois alla auſſi-tôt mettre le Siege devant la Place. Voilà quels furent les premiers préludes des revolutions qui arriverent peu de tems après en Italie, & des malheurs, auſquels elle fut en proie.

XXXIV. Le Duc de Milan rentre dans le Milanois.

Cependant le Duc Louis Sforce, qui s'étoit retiré en Allemagne, imploroit la protection de l'Empereur & de toutes les Puiſſances de l'Empire, ſollicitoit de puiſſans ſecours, & faiſoit tous ſes efforts, pour recouvrer ſes Etats, où il ſe flatoit d'avoir encore un bon nombre de Partiſans, qui n'attendoient que ſa preſence pour ſe déclarer. Ayant trouvé le moyen d'engager dans ſes interêts les Suiſſes & les Griſons, qui lui donnerent des Troupes, il envoya devant lui dès le mois de Janvier le Cardinal Aſcagne ſon frere, qui trouva dans le Milanois les choſes dans une ſituation beaucoup plus favorable pour le Duc, qu'il ne l'avoit eſperé. Ses malheurs avoient calmé les eſprits, & la compaſſion avoit ſucedé à la haine : les Villes & les Châteaux ſe rendoient à l'envi ; on envoyoit audevant du Cardinal ; & chacun s'empreſſoit par ſa promptitude à ſe ſoumettre, de reparer ſes fautes paſſées. La Ville de Come, & toutes les Villes ſituées ſur le Lac, lui ouvrirent leurs Portes.

Et dans Milan, que Trivulce abandonne.

Les Milanois eux-mêmes ayant ſçu que rien ne reſiſtoit au Cardinal, prirent les armes en faveur du Duc ſon frere, & oubliant ce qu'ils avoient fait peu de mois auparavant contre lui, ils traiterent les François de la même maniere, & forcerent Trivulce, qui commandoit dans la Ville au nom du Roi Très-Chrétien, de ſe retirer dans le Château, d'où il fut trois jours après obligé de ſortir avec ſa Cavalerie, & de prendre la route de Pavie. Le Cardinal entra dans Milan le même jour que Trivulce ſortit du Château : ce fut une eſpece de triomphe, comme s'il eût remporté une Victoire ſignalée. Le Duc Louis ſuivit de près le Cardinal, & il eut la conſolation d'être reçu

dans sa Capitale avec des cris de joie, qui lui firent oublier la premiere trahison. Le Château de Milan ne laissoit pas de tenir pour les François qui avoient une grosse Garnison. Pavie, Lodi, Tortone, Plaisance suivirent d'elles-mêmes l'exemple de la Capitale, & retournerent avec empressement à leur ancien Maître. Les autres se disposoient à chasser les François, & à rappeller le Duc. Toutes ces intrigues se conduisoient avec le dernier secret, & les Villes n'attendoient plus que l'occasion de se déclarer.

Les François se rendoient de toutes parts à Novare, où étoit le gros de leur Armée: ils ne pensoient qu'à se mettre en état, non-seulement de s'opposer aux progrès du Duc, mais encore de tenir la Campagne. Les Troupes qui étoient dans la Romagne abandonnerent le Duc de Valentinois, & vinrent par pelotons se rendre à Novare. Cette Desertion ayant obligé le Duc de Valentinois d'abandonner l'Expedition de la Romagne, & de se retirer de devant Pesaro, dont il ne put alors se rendre maître, il reprit avec le reste de ses gens la route de Rome, où étoient déja ses freres, qui avoient trouvé moyen de rentrer dans les bonnes graces de Sa Sainteté. Le Duc s'étoit rendu redoutable dans Rome, & y étoit presque le Maître absolu par le moyen de ses Emissaires, qui l'avertissoient de tout, & par une foule de bandits & de scelerats, qu'il avoit à sa discrétion, & qui étoient dispersez dans la Ville, pour y être les Ministres de ses vengeances. Il avoit pris un tel ascendant sur l'esprit du Pape Alexandre, que rien ne se faisoit à Rome sans l'agrément, ou les ordres du Duc, qui sembloit n'avoir laissé à Sa Sainteté que l'ombre de l'autorité Souveraine. Voilà quelle étoit la déplorable situation des affaires de Rome.

XXXV. Naissance de Charles-Quint.

L'Infante Jeanne, épouse de l'Archiduc Philippe, accoucha à Gand du Prince D. Charles son fils aîné le jour même de saint Mathias, ce qui fut pour lui un présage heureux des Couronnes, des vastes Etats, des nombreuses Victoires, & des richesses immenses, que le Ciel lui destinoit. Huit jours après sa naissance, la Princesse Marguerite d'Austriche sa tante arriva d'Espagne à Gand, & le tint sur les Fonts de Baptême, avec la Duchesse Marguerite, seconde femme de Charles le Hardi, dernier Duc de Bourgogne, laquelle vivoit encore. On donna au jeune Infant le titre de *Duc de Luxembourg*, quoique, suivant l'ancienne coûtume; les enfans des Ducs de Bourgo-

An de N. S. 1500.

gne eussent toûjours porté le nom de *Comte de Charolois*. Cette nouvelle causa une joie universelle dans toute l'Espagne; & la Reine Isabelle l'ayant apprise, s'écria dans un transport d'allegresse: *Le sort est tombé sur Mathias*, faisant allusion au jour & à la Fête où le jeune Prince étoit venu au monde. Les conjectures ne furent pas fausses, ni la Prophetie vaine: car l'Infant D. Michel avoit une complexion si délicate, & une santé si foible, qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il pût vivre. En effet, il mourut peu de tems après à Grenade, où il étoit élevé. Après sa mort, l'Archiduc Philippe d'Austriche, & l'Archiduchesse Jeanne son épouse commencerent à prendre le titre & le nom de *Princes de Castille & d'Arragon*, en qualité d'Heritiers présomptifs de ces deux Couronnes, & de tous les Etats qui en dépendent.

XXXVI. Second Voyage dans les Indes, Cabral découvre le Bresil.

Après le retour de Vasco de Gama en Portugal, on fit équiper une Flotte de treize Vaisseaux, sous le Commandement de Pierre Alvarez de Cabral, pour retourner aux Indes, & continuer les premieres Navigations. Il s'embarqua dans le Port de Lisbonne, & mit à la voile le huitiéme du mois de Mars. Ce fut lui qui le premier dans le cours de son Voyage découvrit le Bresil, quoiqu'il y ait des Auteurs qui donnent la gloire de cette heureuse Découverte à Vespucius Americus Florentin: mais l'affaire ne vaut pas la peine d'être ni examinée, ni décidée; ce qu'il y a de sûr, c'est que Cabral avec ses Compagnons, après avoir fait un circuit, & traversé des Mers immenses, arriva enfin heureusement à Calicut. Les Habitans le reçurent d'abord très-bien; mais par la legereté & la perfidie trop naturelle à cette Nation, ils changerent de sentimens, résolurent de perdre les Portugais, qui en vinrent aux mains avec les Indiens, sur lesquels ils remporterent des avantages considerables: voilà ce qui se passoit dans les Indes.

Le Roi de Portugal fait Connétable D. Diegue fils du Duc de Viseu.

Le Roi de Portugal donna la Dignité de Connêtable du Royaume à D. Diegue fils naturel du Duc de Viseu, oncle de Sa Majesté: mais le nouveau Connêtable mourut assez jeune peu de tems après, & ne laissa qu'une fille qui épousa dans la suite le Comte de Villaréal.

XXXVII. Louis Sforce prend Novare.

La Guerre de Lombardie se poussoit de part & d'autre avec chaleur, & malgré les efforts des François, le Duc Louis, que la fortune continuoit de favoriser, recouvroit peu-à-peu ses Etats. Alexandrie prit les armes en sa faveur, & se déclara

pour

pour lui: il mit le Siege devant Novare, où étoit d'abord le Quartier general de l'Armée Françoise; il contraignit la Place de se rendre par composition; il attaqua même le Château, qui restoit au pouvoir de ses Ennemis: mais un bonheur si peu esperé, ne fut pas de longue durée, & la fortune se lassa bientôt de favoriser le Duc; il semble même qu'elle ne prit plaisir à le relever, que pour rendre sa chûte plus funeste, & plus tragique. An de N. S. 1500.

Louis Sforce sçachant que l'Armée Françoise n'étoit pas loin de Novare, prit la résolution d'aller forcer les Ennemis dans leur Camp, & de leur donner Bataille, ne cherchant que l'occasion d'en venir à une Action generale, & de terminer en un jour une Guerre qui le tenoit dans de cruelles inquietudes: il sortit donc de Novare avec ses Troupes, qui étoient au nombre de seize mille, tant Suisses, qu'Allemands. Ayant rangé son Armée en bataille, comme on fut prêt de sonner la charge, les Suisses déclarerent qu'ils ne se battroient point contre les François, sans de nouveaux ordres de leurs Cantons, ni contre les Suisses leurs Compatriotes, qui étoient dans l'Armée de France. Un refus si extraordinaire, & auquel on ne s'attendoit nullement, déconcerta fort le Duc; il le regarda comme une trahison, & un prétexte, dont l'on vouloit se servir pour le livrer entre les mains de ses Ennemis: il se vit contraint de rentrer dans la Ville, & fit de nouveaux efforts auprès des Suisses pour les engager à se battre: mais il fut trompé dans ses esperances, & il ne put rien obtenir de ces traîtres, qui l'avoient vendu aux François, & qui par la plus noire des perfidies, le livrerent à ses Ennemis déclarez, moyenant une somme d'argent, dont on étoit convenu. Les François conduisirent Louis Sforce en France, où il fut enfermé dans une très-rude prison, dans laquelle il passa le reste de ses jours. On ne peut disconvenir que ce Prince n'eût du merite, de la valeur, du genie & de l'habileté; mais il sacrifioit tout à son ambition; & le Ciel voulut venger par ce renversement, les crimes énormes qu'il avoit commis pour envahir les Etats de son neveu. Il est fait prisonnier.

Le Cardinal Ascagne ayant appris la disgrace du Duc son frere, leva aussi tôt le Siege qu'il avoit mis devant le Château de Milan, & avec cinq cens Chevaux qui le suivirent; il prit la route de Plaisance, avec ce secours, trop foible pour Le Cardinal Sforce fait prisonnier, conduit en France, & remis en liberté.

An de N. S. 1500. relever les ruines de sa Maison; il y avoit infiniment plus à craindre pour lui, qu'à esperer. Charles des Ursins, qui commandoit les Troupes Venitiennes, & qui tenoit la Campagne ayant rencontré sur sa route le petit Corps que commandoit le Cardinal, l'attaqua, & le battit: le Cardinal lui-même étant demeuré prisonnier, resta quelque tems entre les mains des Venitiens, qui dans la suite, pour faire plaisir au Roi Très-Chrétien leur allié, le lui envoyerent en France, pour être le compagnon du malheur de son frere. Il fut d'abord envoyé en prison dans la Tour de Bourges; mais quelque tems après on le remit en liberté: on eut égard à la Pourpre sacrée, dont il étoit revêtu, & il fut redevable de cette grace au Cardinal d'Amboise, premier Ministre du Roi Louis XII.

Les enfans du Duc restent en Allemagne.

Le Duc Louis en partant d'Allemagne pour revenir en Italie, avoit laissé les Princes Maximilien & François ses enfans à la Cour de l'Empereur, pour y être élevez. Ce fut un bonheur pour eux; car s'ils eussent suivi leur pere en Italie, ils auroient, selon les apparences, eu part à son malheur, & ils se seroient trouvez enveloppez dans les ruines de leur Maison. Ces jeunes Princes demeurerent long-tems en Allemagne, bannis, errans, sans ressource, sans biens pour soutenir leur rang.

Le Milanois soumis à la France.

Après la prise de Louis Sforce, & du Cardinal son frere, tout le Milanois se vit bien-tôt contraint de se soumettre à l'obéissance des François. Ce fut une nouvelle revolution: les Villes, qui au retour de leur Souverain avoient d'abord pris les Armes, & s'étoient déclarées trop promptement en sa faveur, furent taxées par les François à de grosses sommes d'argent, qui leur furent d'un grand secours pour payer leurs Troupes, & pour achever de se rendre maîtres du reste de l'Italie. Ainsi ces riches Provinces fournissoient elles-mêmes à leurs Ennemis des armes pour les subjuguer.

Le Cardinal d'Amboise Legat à Latere en France.

Le Cardinal d'Amboise étoit venu en Italie en qualité de Generalissime des Troupes Françoises; & après l'avantage remporté sur les deux Sforces, il étoit resté à Milan, d'où il gouvernoit, pour ainsi dire, toute l'Italie avec une autorité souveraine, comme l'unique Arbitre de la Paix & de la Guerre. Le Pape, qui vouloit se l'attacher, & qui connoissoit son ambition, le nomma son Légat *a Latere* dans tout le Royaume de France pendant un an & demi, à la reserve de la Bretagne. Sa Sainteté de tems en tems prolongea la Legation du

Cardinal, qui la conserva enfin le reste de sa vie.

An de N. S. 1506.

XXXVIII.

Le Roi d'Espagne differe de remettre quelques Villes entre les mains du Roi de Navarre.

Le Roi Catholique avoit conçu de grands ombrages des Rois de Navarre : on lui faisoit tous les jours de nouveaux rapports, & comme il n'étoit que trop disposé à les croire, toutes leurs démarches lui devenoient suspectes : l'ancienne alliance, & les grandes liaisons que ces Princes avoient avec la France, qui leur avoit rendu de grands services, faisoient apprehender à Sa Majesté Catholique, que l'étroite union de ces deux Puissances ne devînt enfin pernicieuse à l'Espagne. C'est pourquoi, outre l'hommage que les Gouverneurs des Villes & des Places fortes de la Navarre avoient été obligez de faire, il y a quelques années par un Traité particulier au Roi de Castille, on avoit reglé pour plus grande sureté, que les Villes de Sanguessa & de Viane demeureroient en sequestre pendant cinq ans. Mais comme ce tems étoit passé, les Rois de Navarre demandoient qu'on leur restituât ces Places ; & le Roi d'Espagne qui étoit bien-aise de les garder, pour tenir en bride ces Princes, alleguoit tous les jours de nouveaux delais, pour se dispenser de les rendre.

Les affaires s'accommodent.

Enfin le Roi de Navarre voyant que cette affaire n'avançoit point, & que ses envoyez ne pouvoient rien obtenir, prit la résolution d'aller lui-même à Seville, où étoit alors Sa Majesté Catholique, dans l'esperance de regler plusieurs autres petits differends qu'il y avoit entre les deux Nations. Son arrivée à Seville au mois d'Avril, leva toutes les difficultez. On lui rendit les Places qu'il demandoit, & la bonne intelligence fut parfaitement rétablie entre les deux Couronnes.

La fille du Roi de Navarre reste en Castille.

Le Roi de Navarre accorda de son côté une Amnistie generale au Comte de Lerin, qui avoit été contraint de sortir du Royaume, & d'aller chercher un asile dans la Castille : il le reçut dans ses bonnes graces, lui rendit ses biens, qui avoient été confisquez ; lui fit de nouvelles gratifications, le rétablit dans toutes ses charges, & particulierement dans celle de Connêtable de Navarre, qui étoit comme hereditaire dans sa Maison. Alphonse de Peralte, Comte de Sant Istevan, qui en avoit été revêtu, après la disgrace & la fuite du Comte de Lerin, se plaignit, & murmura hautement, qu'après tous les services qu'il avoit rendus à l'Etat, sans avoir jamais rien fait contre son devoir, ni reçu nulle autre recompense, on le dépouillât de sa Dignité, pour la rendre à l'homme du Royaume

An de N. S. 1500. le plus inquiet, & le plus séditieux. On craignit que le mécontentement du Comte ne replongeât la Navarre dans de nouveaux troubles : néanmoins il n'eut pas de suite. Mais pour affermir davantage l'union entre les deux Couronnes, on regla dans le même Traité, que la Princesse Magdeleine, fille du Roi de Navarre, quoique très-jeune seroit élevée à la Cour de Castille, auprès de la Reine Isabelle, comme un gage de la bonne volonté, & de la sincerité du Roi son pere.

XXXIX. Le grand Jubilé universel.

On entra dans l'année sainte, qui terminoit le siecle, où les Papes ont coûtume d'accorder un Jubilé universel à tous les Fideles qui se rendent à Rome, pour visiter le Tombeau des saints Apôtres. On ne sçauroit exprimer quel fut le concours des Peuples à Rome pendant toute l'année que dura le Jubilé; on y accouroit en foule de toutes les parties du Monde Chrétien, tant des Provinces éloignées, que des Provinces voisines, pour gagner les Indulgences, & pour voir la Capitale de la Chrétienté, la Maitresse de la verité, le centre & le Sanctuaire de la Religion : mais ce qu'il y avoit de déplorable, c'est que la licence & le déreglement y regnoinet plus qu'en nul autre lieu du Monde; le crime y étoit sur le Thrône, & jamais peut-être on n'avoit vû une plus monstrueuse corruption de mœurs, sur tout parmi les Ecclesiastiques, qui par la sainteté de leur caractere auroient dû animer les autres Fideles à la pratique de la vertu, & leur servir de modele. Il semble que le Ciel, lassé enfin de souffrir davantage ce torrent d'iniquitez, qui avoient inondé la Capitale du Monde Chrétien, voulut les punir par un évenement extraordinaire, dans la personne de celui même qui étoit le Chef de la Religion, pour faire rentrer les autres dans leur devoir, & leur inspirer l'esprit de penitence. Voici comment la chose se passa.

Furieux Ouragan à Rome.

Le jour de la Fête des Apôtres saint Pierre & saint Paul, il s'éleva tout à coup un si furieux ouragan mêlé de pluie & de grêle d'une grosseur étonnante, qu'il sembloit que les Cataractes du Ciel se fussent ouvertes, comme dans le Déluge universel; de memoire d'homme il ne s'étoit rien vû de semblable. Outre cela un tourbillon de vent impetueux abattit un tuyau de cheminée sur la Salle nommée *la Salle des Papes*, dans laquelle Alexandre s'entretenoit avec quelques-uns de ses Confidens : la masse énorme de cette cheminée tomba avec tant de violence, qu'elle enfonça le planché de l'Ap-

partement du Duc de Valentinois, qui étoit au-dessus de la Salle; & de trois Florentins, qui attendoient dans son Antichambre, pour avoir Audience, & tâcher de se faire payer d'une somme assez considerable d'argent qui leur étoit dûe, deux tomberent écrasez aux pieds de Sa Sainteté, & le troisiéme étoit mourant, & dangereusement blessé. Le Pape pensa lui-même être écrasé par les briques, les pierres & les poutres qui tomberent pêle-mêle dans la Salle, avec un fracas épouvantable, & il ne fut redevable de la vie qu'au Dais, sous lequel il étoit assis, lequel soutint quelque tems le poids de ce funeste débris; & si par un nouveau bonheur ce Dais ne l'eût couvert en tombant, il auroit été étouffé par la poussiere. Ses Domestiques accoururent au secours, & ils eurent bien de la peine à le retirer d'entre ces débris, où ils le trouverent demi mort, sans sentiment, sans connoissance, & très-grievement blessé à la tête & à une main; on le mit aussi tôt au lit. Le Cardinal de Capoue & Moïse Po, qui s'entretenoient alors avec Sa Sainteté, se sauverent dans les embrazures d'une fenêtre, ce qui les conserva.

An de N. S. 1508.

Le Pape blessé guerit.

Cet étrange accident servit long-tems de matiere aux conversations de Rome, où le Peuple, plus qu'en aucun autre lieu du Monde, est accoûtumé à faire mille raisonnemens superstitieux sur des avantures semblables. Il se répandit bien des bruits ridicules; chacun voulut proposer ses conjectures, & se mêler d'interpreter la cause de cet évenement. Le Pape avoit alors soixante & dix ans, & malgré le soin des Medecins & des Chirurgiens, ses blessures sembloient devenir de jour en jour plus dangereuses; ainsi on commença à regarder le Pape comme mort. On nommoit déja ceux des Cardinaux qui pourroient lui succeder; & les Romains faisoient déja la cour à celui qui dans leur idée devoit avoir la meilleure part au Pontificat. Le Duc de Valentinois de son côté ne s'endormoit pas, il cherchoit à s'appuyer du secours de la France, & des autres Puissances, afin d'être en état après la mort de son oncle, de faire élire un Pape qui fût dans ses interêts, & qui ne le recherchât point sur l'administration des affaires pendant le Pontificat d'Alexandre; mais la santé que recouvra le Pape, contre l'attente de tout le Monde, dissipa toutes les brigues, & renversa les projets des Prétendans à la Papauté.

Ce fut dans ce même-tems que le Grand Gonsalve de Cor-

An de N. S. 1500. XL. Le Grand Gonsalve part d'Espagne.

doue partit du Port de Malaga en Espagne avec une puissante Flotte composée de vingt-sept gros Vaisseaux, de vingt-cinq Caraveles, de plusieurs Galeres, & de quelques Fustes ou Corvettes, avec quatre mille Hommes de débarquement, & trois cens Hommes d'armes. Gonsalve étoit accompagné d'un grand nombre de Seigneurs Espagnols, entre lesquels étoient D. Diego Lopez de Mendoze, fils du Cardinal d'Espagne; & de D. Alphonse de Sylva Grand Clavere de Calatrava, qui tous se faisoient un honneur d'apprendre la Guerre sous un Capitaine si fameux & si experimenté.

Il arrive en Sicile.

La Navigation fut assez longue: Gonsalve eut d'abord un vent favorable, qui le porta à Majorque; mais il fut contraint d'y mouiller, à cause des vents contraires: ayant ensuite remis à la voile, il eut de grands & longs calmes à essuyer, & ayant touché à l'Isle de Sardaigne, il arriva enfin heureusement sur les Côtes de Sicile, & entra dans le Port de Messine le seiziéme de Juillet. Là se rendirent en foule tous les Soldats Espagnols qui se trouverent dispersez dans l'Italie, où ils étoient restez depuis les dernieres Guerres, tous gens d'élite, braves, aguerris, disciplinez & accoûtumez au feu. Chacun s'empressoit de combattre sous les ordres & les yeux de Gonsalve, qui eut soin de se pourvoir de plusieurs autres Bâtimens, qu'il fit venir de divers endroits, pour grossir sa Flotte.

XLI. Les Turcs pressent Modon.

Les Turcs étoient alors devant Modon dans la Morée, & ils assiegeoient cette Place par Terre & par Mer avec toutes leurs Forces; les Venitiens, à qui appartenoit Modon, faisoient de fortes instances auprès du Grand Capitaine, afin de l'engager à se joindre à leur Flotte pour aller au secours des Assiegez. Gonsalve auroit bien voulu accorder à la Republique ce qu'elle demandoit, & faire lever le Siege de Modon, ou combattre les Turcs; mais il se trouva des obstacles à son départ, qu'il ne put lever assez tôt; & quelque diligence qu'il fît jamais il ne put partir de Messine devant le vingt-septiéme de Septembre, dans le tems que les Infideles s'étoient déja rendus maîtres de Modon: ainsi le secours arriva trop tard pour les Assiegez. Voici quelle fut la cause de ce retardement.

Le Seigneur de los Gelves en chasse les Espagnols.

Le Xeque, ou le Seigneur de los Gelves avoit envoyé vers Gonsalve, pour lui demander de nouveaux secours, dont il avoit besoin, afin de reprimer l'insolence de ses Vassaux, qui

s'étoient ſoulevez, à cauſe des violences & des concuſſions des Soldats Eſpagnols, qu'il avoit reçus dans ſa Place, & de Margarit qui les commandoit. Les Maures de la Côte de Barbarie, & même toute l'Afrique, étoient irritez de ce que le Xeque avoit livré ſa Place & ſon Iſle entre les mains des Chrétiens: on l'accuſoit d'être Chrétien dans le cœur, & Muſulman de nom. Les choſes étoient dans une ſituation où Gonſalve ne pouvoit ſans s'affoiblir, faire aucun Détachement de ſon Armée; les affaires de la Morée preſſoient davantage, & il étoit d'une bien plus grande conſequence pour le Roi d'Eſpagne d'arrêter les progrès des Turcs, & les empêcher de pouſſer plus loin leurs Conquêtes. Ainſi le Xeque ne voyant rien à eſperer du côté de Gonſalve, trouva moyen d'arrêter adroitement Margarit & ſa Garniſon, qu'il relâcha néanmoins en le chaſſant du Château & de l'Iſle.

An de N. S. 1500.

Enfin Gonſalve mit à la voile, & partit de Meſſine le vingt-ſeptiéme de Septembre avec ſa Flotte. Etant arrivé le deuxiéme d'Octobre à la vûe de l'Iſle de Corfou, qui appartenoit aux Venitiens, il ſauva cette Iſle du danger où elle étoit de tomber, auſſi-bien que Modon, ſous la puiſſance des Muſulmans; car les Turcs, qui avoient d'abord formé le deſſein d'attaquer Corfou, changerent de penſée, & allerent avec toutes leurs Forces aſſieger Napoli de Romanie, dans l'eſperance de s'en rendre maîtres, avant qu'elle pût être ſecourue par les Eſpagnols.

Le Grand Gonſalve ſauve Corfou.

XLII.
La Paix entre la France & l'Eſpagne.

Environ ce même-tems la Paix fut concluë entre la France & l'Eſpagne, à des conditions qui paroiſſoient honorables & avantageuſes aux deux Couronnes: l'affaire ne ſe paſſa pas néanmoins ſans quelques conteſtations: pour ce qui regarde le Royaume de Naples, on convint 1°. D'en dépouiller le Roi D. Frederic. 2°. Que l'Apouille & la Calabre reſteroient au Roi Catholique. 3°. Que l'Abruzze, & le reſte du Royaume demeureroient entre les mains, & ſous la puiſſance des François. 4°. Que les Douanes & les Revenus, qu'on avoit coûtume de lever ſur le Betail de l'Apouille, ſe partageroient également entre les deux Rois, & que generalement de tous les Revenus du Royaume, on feroit une maſſe, qu'on partageroit également; en ſorte que l'un n'en auroit pas plus que l'autre. Mais un Traité ſi bizarre, ne pouvoit durer long tems. Les prétentions que chacun croyoit avoir ſur ce Royaume, & la

An de N. S. 1500. Guerre qu'on avoit résolu de déclarer aux Turcs, servirent de prétexte pour justifier ce Traité: les deux Rois crurent qu'il falloit déthrôner le Roi Frederic, dans l'apprehension que ce Prince n'arrêtât les progrès de l'Armée Chrétienne, & n'en traversât les projets par ses liaisons secretes avec les Infideles, qu'il avoit appellez à son secours; mais c'étoit plûtôt un prétexte, dont l'on vouloit leurrer le public, qu'une veritable raison conforme au droit & à la justice.

Le Pape donne l'Investiture aux deux Rois.

Cette Negociation entre la France & l'Espagne, se traita d'abord avec un grand secret; mais dès qu'elle fut terminée, & le Traité signé, les deux Rois en firent part au Pape, qui en marqua une extrême joie, en leur donnant à l'un & à l'autre l'Investiture de ce que chacun devoit posseder dans le Royaume de Naples, comme Feudataire du Saint Siege. Le Roi de France eut la qualité de Roi de Naples & de Jerusalem; & le Roi Catholique, celle de Duc de l'Apouille. La haine que le Pape avoit toûjours conservée contre Frederic, depuis le refus que ce Prince avoit fait de donner en mariage la Princesse Charlotte d'Arragon sa fille, au Duc de Valentinois, fils de Sa Sainteté: peut-être aussi l'esperance dont il se flata d'augmenter sa Maison des débris de ce Royaume, déterminerent le Pape à faire cette démarche d'éclat, & à se venger d'un Prince qu'il haïssoit.

XLIII. La Flotte de Venise joint celle d'Espagne.

La Flotte d'Espagne ne resta pas long-tems dans les Ports de l'Isle de Corfou, elle remit à la voile presque aussi-tôt qu'elle eut mouillé, & prit la route de l'Isle de Zante, où elle arriva le septiéme d'Octobre, & où elle fut jointe par la Flotte de la Republique de Venise, & par deux gros Vaisseaux François, chargez de huit cens Soldats, que le Roi Très-Chrétien, suivant sa promesse, envoyoit au secours des Ventiens, en reconnoissance de ce qu'ils avoient livré entre ses mains le Cardinal Ascagne.

Les Turcs levent le Siege de Napoli de Romanie.

Les Turcs, qui assiegeoient par Terre & par Mer Napoli de Romanie, leverent le Siege, soit par ce que la saison étoit trop avancée, soit par la crainte de n'être pas en état de resister aux Chrétiens, dont toutes les forces se trouvoient réünies. La Flotte Turque, qui avoit coûtume de passer l'Hyer dans le Golphe de Lepante, pour être plus à portée de piller les Isles des Venitiens, & de faire des courses sur les Côtes d'Italie, fut obligée de se retirer dans le Canal de Negrepont, de l'autre côté de la Morée.

An de N. S. 1504.

Les Generaux de l'Armée Chrétienne tinrent un grand Conseil de Guerre à Zante, pour conferer sur le parti qu'il y avoit à prendre dans les conjonctures presentes, & les sentimens se trouverent partagez sur l'Expedition par laquelle on devoit commencer : le Grand Gonsalve étoit d'avis qu'on allât promptement mettre le Siege devant Modon, avant que les Turcs eussent eu le tems de reparer les brêches, & avant que les Habitans eussent le loisir de s'accoûtumer à la Domination des Infideles. L'Entreprise paroissoit aisée, & le succès infaillible; mais la plupart jugeoient qu'il seroit beaucoup plus avantageux de chasser les Turcs de l'Isle de Cephalonie, qui a plus de cent cinquante milles de circuit, & où l'on trouve du côté de l'Occident un des plus beaux, & des meilleurs Ports du Monde. Cephalonie est située vis-à-vis l'entrée du Golphe de Lepante, & entre les Isles de Zante & de Corfou.

Gonsalve est d'avis d'attaquer Modon.

La résolution ayant été prise de se saisir de Cephalonie, les François se retirerent, sous prétexte qu'on ne les payoit pas, & partirent de Zante pour reprendre la route de leur Pays. Tous les autres allerent mouiller à la vûe de la Ville de saint George, Capitale de l'Isle: aussi-tôt on débarqua les Troupes, on regla le Camp, on traça les Lignes, on dressa les Batteries, & l'Artillerie ayant renversé une partie des Murailles, & fait une brêche assez considerable, on marcha hardiment à l'Assaut. Il n'y avoit dans la Place que trois cens Turcs; mais tous gens d'élite & déterminez, qui soutinrent vigoureusement l'effort & le feu des Chrétiens, & qui se défendirent avec tant de valeur, qu'ils les repousserent, & il y eut assez bon nombre de blessez. La saison étoit fort avancée, & les Soldats souffroient beaucoup du froid, & des pluies continuelles; cependant malgré ces incommoditez, on continua le Siege, & les Espagnols accoûtumez à se roidir contre les obstacles qui paroissoient les plus insurmontables, demeurerent toûjours devant la Place: enfin la veille de Noël les brêches se trouvant augmentées, & les ouvrages presque ruïnez, on résolut de donner un second Assaut. Les Assiegeans oubliant le danger, marchent au travers des débris, s'avancent l'épée à la main, & en moins d'une heure ils emportent la Place. Il resta dans cette Action cent soixante & dix Turcs sur la place; cinquante se retirerent dans la Tour, faisant mine de vouloir se défendre : mais voyant bien qu'une poignée de gens n'étoit pas capable de tenir con-

Les Chrétiens se rendent maitres de Cephalonie.

An de N. S. 1503. tre une Armée victorieuse, qui ne tarderoit gueres à les affamer, ils se rendirent à la discretion du Grand Capitaine, sur la generosité, & la clemence duquel ils comptoient. Martin Gomez Capitaine Espagnol entra le premier dans la Place, & quoiqu'il fût dangereusement blessé en montant à l'Assaut, il ne laissa pas de combattre avec une extrême valeur, & de chasser les Turcs de dessus la brêche.

Et la rendent aux Venitiens.

Cette Isle avoit autrefois appartenu à Leonard Tocco Grec de nation; & les Venitiens après l'avoir enlevée depuis à son frere, l'avoient remise entre les mains des Turcs; Gonsalve de Cordoue la rendit aux Venitiens, & s'acquit par ce desinteressement beaucoup de reputation. Ce Poste étoit alors de la derniere importance pour la Republique, sur tout depuis la prise de Modon par les Turcs. C'étoit une retraite sûre & commode pour les Flottes, & pour les Galeres qu'elle entretenoit sur cette Mer, outre qu'étant trop éloignée de l'Espagne, elle ne pouvoit pas être d'un grand avantage à cette Couronne.

Gonsalve retourne en Sicile.

Gonsalve après cette Conquête, ne pensa plus qu'à ramener sa Flotte en Sicile. Comme la saison étoit très-mauvaise, une furieuse tempête qu'il essuya dans sa route, dispersa quelques-uns de ses Vaisseaux: il arriva toutefois avec la plus grande partie à Syracuse, où le reste de sa Flotte ne tarda pas à le venir rejoindre. Cette Ville située à l'extrêmité, & sur la Côte la plus orientale de la Sicile, a un double Port, & est fameuse par son antiquité. Dès que Gonsalve fut de retour en Sicile, les Venitiens lui envoyerent des Deputez, pour le remercier au nom de la Republique, des services considerables qu'il venoit de lui rendre; ils le prierent d'accepter la qualité de Noble Venitien; & lui offrirent pour marque de leur reconnoissance, de magnifiques presens de vaisselle d'argent, & d'étoffes précieuses. Gonsalve, qui étoit naturellement genereux & desinteressé, se contenta de la qualité de Noble Venitien, & de la reputation qu'il avoit acquise dans cette glorieuse Expedition; mais pour les riches presens que la Seigneurie lui avoit faits, il les envoya au Roi Catholique son Maître, auquel il écrivit sur cela des Lettres très-spirituelles, & très-delicates: car il passoit pour un des plus polis, & des plus accomplis Cavaliers de l'Espagne; comme il étoit alors sans contredit un des plus grands Capitaines de l'Europe.

An de N. S. 1500.

XLIV.

Le Duc de Valentinois fait la Guerre dans la Romagne.

Tout ceci se passoit dans le tems que le Duc de Valentinois avoit recommencé la Guerre dans la Romagne, après avoir fait cruellement assassiner à Rome D. Alphonse d'Arragon Duc de Viseli son beau-frere. Cette mort avoit rendu le Duc de Valentinois plus fier, & plus redoutable; il s'étoit rendu maître de Pesaro & de Rimini, qui lui ouvrirent leurs Portes, sans seulement se mettre en défense : la Ville de Faenza, soutenue par Jean de Bentivoglio, qui étoit accouru à son secours, fit une resistance vigoureuse. Bentivoglio, qui s'étoit en ce tems-là rendu maître de Boulogne, entreprit de défendre Faenza, pour donner de l'occupation au Duc, & le mettre hors d'état de lui faire la Guerre, & de recouvrer Boulogne.

Ladislas Roi de Hongrie repudie Beatrix d'Arragon & epouse Anne de Foix.

Le Pape cette même année confirma par un Bref exprès le divorce de Ladislas Roi de Hongrie, avec Beatrix d'Arragon sa femme, qui avoit épousé en premieres nôces Mathias Roi de Hongrie, prédecesseur de Ladislas: elle étoit fille de D. Ferdinand I. Roi de Naples, & par consequent niece du Roi Catholique. Après que Ladislas eut repudié la Reine Beatrix son épouse, il épousa, en vertu du Bref de Sa Sainteté, Anne de Foix, fille de Gaston de Foix, Seigneur de Candale, & petite-fille de Leonor d'Arragon, Reine de Navarre, sœur de Sa Majesté Catholique. Ainsi par ce Mariage, il y eut encore une nouvelle alliance entre la Maison d'Hongrie & celle d'Espagne.

XLV.

Plusieurs Princes recherchent en mariage Marie derniere fille du Roi Catholique.

Leurs Majestez Catholiques avoient eu un fils & quatre filles : l'Infant D. Juan Prince de Castille étoit mort, & avoit laissé Marguerite d'Austriche son épouse enceinte ; elle étoit acouchée d'un enfant mort; Isabelle leur aînée, qu'avoit épousé D. Emmanuel Roi de Portugal, étoit morte en couche; l'Infante Jeanne étoit mariée avec Philippe Archiduc d'Austriche ; & Catherine avec Artus Prince de Galles, & fils aîné d'Henri VII. Roi d'Angleterre. Il ne leur restoit donc plus que l'Infante Marie, qui étoit la plus jeune, & qui n'étoit pas encore mariée. Plusieurs Princes la recherchoient : D. Frederic Roi de Naples la demandoit pour le Duc de Calabre son fils, dans l'esperance d'affermir sur sa tête par cette nouvelle alliance, la Couronne de Naples, qui étoit encore chancelante. Le Roi de Portugal la recherchoit aussi pour lui-même, quoiqu'il eût déja épousé en premieres nôces la Princesse Isa-

An de N. S. 1500. belle, sœur aînée de Marie, dont il étoit demeuré veuf, après en avoir eu un fils, qui n'avoit pas long-tems survécu à sa mere.

Le Roi de Portugal recherche en mariage Marie d'Arragon.

Ce Mariage paroissoit plus avantageux à l'Espagne ; mais il s'y trouvoit de grandes difficultez, à cause de la dispense qu'il falloit obtenir : car on voyoit peu d'exemples d'une semblable dispense, accordée au premier degré d'affinité, ce qui étoit absolument necessaire. Le Pape Alexandre, qui en mille autres choses n'étoit nullement scrupuleux, faisoit cependant le difficile en cette occasion, & refusoit d'accorder la dispense, sous prétexte que le Roi de France le sollicitoit fortement de ne la point donner. Sa Sainteté déclara donc aux Ambassadeurs d'Espagne, qu'elle ne l'accorderoit jamais, à moins que le Roi ne voulût la garantir de toutes les mauvaises affaires que cela pourroit lui attirer du côté de la France. Cette Negociation étoit delicate, & le succès en paroissoit incertain, ainsi elle trainoit en longueur.

Le Mariage du Duc de Calabre avec la Reine Douairiere de Naples rompu.

Le Roi Catholique vouloit que la Reine Jeanne sa niéce, veuve de Ferdinand II. Roi de Naples, épousât le Duc de Calabre : cette Pincesse étoit toûjours restée à Naples, après la mort du Roi son époux, & le Roi son pere lui avoit laissé par son testament quatre cens mille écus pour Dot : Frederic écoutoit assez volontiers cette proposition, pour ne se pas voir obligé de payer une si grosse somme à cette Princesse : mais il avoit encore d'autres vûes, & il demandoit qu'en faveur de ce Mariage, le Roi d'Espagne s'obligeât de prendre le Royaume de Naples sous sa protection, & de le défendre contre tous ceux qui entreprendroient de l'attaquer : Sa Majesté Catholique, qui avoit pris des liaisons avec la France, & qui étoit sur le point de conclure un Traité avec cette Couronne, comme elle fit peu de tems après, ne voulut plus consentir au Mariage de la Reine Jeanne avec le Duc de Calabre, quoique D. Frederic parût disposé à en passer partout ce qu'on voudroit.

XLVI.

Ce Prince ne voyant rien à esperer du côté de l'Espagne, tourna toutes ses vûes du côté de la France, qu'il apprehendoit davantage : il ne pensa donc qu'à s'assurer du Roi Très-Chrétien, auquel il fit offrir les conditions les plus avantageuses, n'épargnant rien pour l'engager à renoncer à ses prétentions sur le Royaume de Naples. Le Roi de France ne vouloit rien écoûter, à moins que Frederic ne lui remît en-

tre les mains le Château de Gayette pour gage de sa parole, & qu'il n'envoyât le Duc de Calabre son fils à la Cour de France, pour y épouser Germaine de Foix, niéce de Sa Majesté Très-Chrétienne, & fille de la Princesse Marie sa sœur, & du Seigneur de Narbonne : que si ce parti ne lui plaisoit pas, on vouloit qu'il épousât la sœur du Comte d'Angoulesme; qu'outre cela, Frederic payât à la France un million d'écus comptant, & tous les ans un tribut de vingt-cinq mille ducats. C'étoit acheter bien cher l'amitié & la protection des François: Frederic trouva ces conditions si dures & si honteuses, que jamais il ne put se résoudre à les accepter : il consentoit néanmoins à payer le million de ducats ; mais il ne vouloit point entendre parler du reste : ainsi la Negociation fut rompue, & aucun de ces Mariages ne s'accomplit. An de N. S. 1500

XLVII. Le Pape accorde au Roi de Portugal la dispense d'épouser Marie d'Arragon.

Le Pape, après bien des ressorts qu'on fit jouer, accorda enfin au Roi de Portugal la dispense qu'il demandoit pour épouser la Princesse Marie de Castille, sœur de sa premiere femme. La Ceremonie des fiançailles se fit à Grenade au mois d'Août, & D. Alvar de Portugal fit en cette occasion la fonction de Procureur de Sa Majesté Portugaise : il n'y eut à Grenade ni appareil, ni fêtes, ni jeux, ni spectacles, ni aucunes réjouissances publiques; le souvenir de la mort du Prince D. Juan, & de la Princesse Isabelle sa sœur, n'étoient pas encore effacé de l'esprit des Peuples.

Privilege accordé aux Seigneurs de Moya.

Ce fut à Grenade, & le douziéme de Septembre, que leurs Majestez Catholiques accorderent par un Privilege également singulier & honorable, qu'on donneroit tous les aux Marquis de Moya la coupe dans laquelle le Roi d'Espagne boiroit le jour de sainte Luce, en memoire du service considerable que D. André de Cabrera, premier Marquis de Moya, avoit rendu à leurs Majestez, lorsqu'il leur livra à tel jour les thrésors du Roi D. Henri, dont on lui avoit confié la garde, & qu'il avoit en son pouvoir dans les Châteaux de Segovie : ce qui fut d'un grand secours pour terminer heureusement la Guerre, & pour s'emparer de la Castille & des Couronnes qui en dépendoient, que le Roi de Portugal leur disputoit. C'étoit une recompense dûe à la fidelité des Seigneurs de cette Maison, & il étoit juste de laisser à la Posterité une marque de reconnoissance pour un si grand service.

D. Diegue Hurtado de Mendoze, Archevêque de Seville,

An de N. S. 1500.

Mariage du Roi de Portugal & de Marie d'Arragon.

& Patriarche d'Alexandrie ; le Marquis de Villena, & un grand nombre d'autres Seigneurs Eſpagnols accompagnerent l'Infante Marie juſques ſur les Frontieres de Portugal ; l'Archevêque de Seville, frere du Comte de Tendilla, fut élevé à la Pourpre, & prit le nom de Cardinal d'Eſpagne, (9) comme avoit fait Pierre de Mendoze ſon oncle. Le Roi de Portugal envoya de ſon côté ſur la Frontiere, le Duc de Bragance, pour recevoir la Princeſſe : il n'étoit pas cependant trop ſatisfait du Roi, qui combloit d'honneur & de biens D. George de Portugal, fils naturel du feu Roi D. Juan, quoiqu'il fût encore très-jeune, & qu'il n'eût rendu aucun ſervice à l'Etat. On l'avoit fait Duc de Conimbre, comme le feu Roi l'avoit ordonné, & il avoit épouſé Beatrix de Melo, riche Heritiere, fille de D. Alvar de Portugal, & de Philippe de Melo ſon épouſe. Le Duc de Bragance étoit accompagné des principaux Seigneurs de Portugal, pour faire honneur à la future Reine, qui entra dans le Royaume un Mardi vingtiéme du mois d'Octobre. Le Roi l'attendoit au Château de Sal, où il étoit allé à ſa rencontre ; & ce fut là que ſe fit la Ceremonie du Mariage le trentiéme du même mois, avec beaucoup de pompe, de fêtes, de jeux & de divertiſſemens. Ce Mariage fut heureux, & il en ſortit une nombreuſe Poſterité, comme nous le raconterons en ſon lieu.

Philibert Duc de Savoie épouſe Marguerite d'Auſtriche.

Quelque tems après, Marguerite d'Auſtriche, veuve du Prince D. Juan de Caſtille, épouſa en ſecondes nôces Philibert Duc de Savoie : mais cette Princeſſe ne fut pas plus heureuſe dans ce ſecond Mariage, qu'elle l'avoit été dans le premier ; car le Duc étant mort peu de tems après, elle demeura encore veuve pour la ſeconde fois.

XLVIII.

Le Soudan d'Egypte étoit fort irrité contre leurs Majeſtez Catholiques, depuis la Guerre qu'elles avoient faite aux Maures de Grenade, & il les regardoit comme les Ennemis implacables de Sa Religion. Il y avoit à craindre que ce Prince barbare ne fît éclater ſon reſſentiment ſur les Chrétiens répandus dans ſes Etats, & peut-être même qu'il ne voulût plus per-

(9) *D'Eſpagne.* C'eſt un uſage particulier de donner le nom de Cardinal d'Eſpagne aux Cardinaux Archevêques en Eſpagne, quoiqu'ils ne fuſſent point de la Maiſon Royale, & fuſſent même d'une Maiſon aſſez commune. Cette coûtume ne s'eſt introduite que depuis que toute l'Eſpagne, à la reſerve du Portugal, a été ſoumiſe à un ſeul Souverain, par la réunion des Royaumes de Caſtille & d'Arragon.

An de N. S. 1500.

mettre aux Chrétiens le Pelerinage de Jerusalem. Comme on crut qu'il étoit à propos de chercher les moyens d'adoucir l'esprit du Soudan, on résolut de lui envoyer un Ambassadeur, pour lui rendre raison de tout ce qui s'étoit passé dans cette affaire, & pour justifier la conduite de leurs Majestez à l'égard des Maures; Elles nommerent Pierre Martyr d'Anglerie, originaire du Milanois, un de leurs Aumôniers. Le Conseil d'Espagne ne pouvoit jetter les yeux sur une personne plus capable de s'acquitter de cette Commission. C'étoit un homme sage, adroit, insinuant, & qui sçut si bien menager l'esprit du Soudan, qu'il obtint de ce Prince tout ce qu'il étoit venu lui demander. Après avoir passé un an entier dans son Ambassade, il revint en Espagne, où il reçut les applaudissemens & les éloges que meritoit le succès, avec lequel il avoit executé une Commission si delicate.

Mort de Pierre Martyr d'Anglerie.

A son retour, la Cour pour reconnoître les services qu'il venoit de rendre à l'Etat & à la Religion, lui donna le Doyenné de Grenade, Benefice plus considerable par sa dignité, que par la grandeur de ses Revenus; il mourut quelques années après à Grenade, après avoir ordonné par son Testament que ses Domestiques & ses amis l'inhumeroient assis, & l'enseveliroient avec une Chasuble faite d'une étoffe riche & précieuse que le Soudan lui avoit donnée. C'étoit un monument de sa vertu & du succès heureux de sa Negociation. Il a laissé par écrit l'Histoire de la Guerre de Grenade; les memoires de son Ambassade, & la Découverte du Nouveau Monde & des Indes. Dans cet Ouvrage la verité, la sincerité & l'exactitude l'emportent encore sur la politesse & l'élegance.

XLIX.
La France & l'Espagne se liguent contre le Roi de Naples.

Toute l'Europe étoit dans l'attente du succès qu'auroit l'Entreprise de Naples, & où aboutiroient enfin les grands préparatifs de Guerre qu'on faisoit en France & en Espagne: les uns étoient surpris de voir ces deux Couronnes rëünir toutes leurs forces, & se liguer pour dépouiller de concert Frederic d'un Royaume, où il ne s'étoit maintenu contre les Entreprises des François, que par le secours des Espagnols. On ne comprenoit rien à un si bizarre changement; d'autres ne pouvoient croire que le Roi d'Espagne eût formé le dessein d'ôter la Couronne à ce Prince, après avoir fait tant d'efforts pour la lui conserver; & chacun jugeoit qu'il falloit qu'il y eût quelque intrigue secrete.

An de N. S. 1501.

Gonsalve de Cordoue nommé par le Roi d'Espagne son Lieutenant General dans la Calabre.

Cependant Sa Majesté Catholique, qui étoit toûjours à Grenade, dépêcha le premier jour de Mars de l'année mil cinq cens un, un Courier à Gonsalve de Cordoue, pour lui ordonner de laisser la Guerre contre les Turcs, & en quelque endroit qu'il se trouvât, de se rendre incessamment dans le Port de Messine avec sa Flotte, où il lui envoyeroit de nouveaux ordres, & lui feroit sçavoir plus positivement ses intentions: que cependant, pour lui donner plus d'autorité, il le nommoit par avance son Lieutenant General dans les Duchez de l'Apouille & de la Calabre, quoique ces Provinces ne fussent pas encore conquises; mais en même tems il engagea les Rois de France & de Portugal a s'opposer aux efforts des Infideles, & à envoyer leurs Flottes dans les Mers du Levant pour secourir les Venitiens, qui étoient de ce côté-là le boulevart de la Chrétienté, & pour arrêter les progrés de Turcs.

Le Roi de Portugal envoie une Flotte dans le Levant, & revient sans rien faire.

Comme le Roi de Portugal avoit un grand zele pour le bien de la Religion, il consentit avec joie au projet du Roi Catholique, & envoya une très-belle Flotte sous le Commandement de D. Juan de Meneses Comte de Taroca, & son *Majordomi-Major*, ou Grand-Maître de sa Maison, avec ordre, en chemin faisant, de se rendre maître de Masalquivir, sur la Côte d'Afrique, & assez proche d'Oran. Ce Poste étoit avantageux pour le Commerce, & pour mettre en sureté les Côtes d'Espagne: mais l'Amiral Portugais voyant qu'il ne pouvoit prendre la Place d'emblée, & qu'il perdroit beaucoup de tems, s'il s'amusoit à en faire le Siege dans les formes, passa droit, & se rendit à l'Isle de Corfou. Cette Entreprise & ces préparatifs n'aboutirent à rien: la Flotte Portugaise, après avoir séjourné quelque tems dans les Mers de la Grece, reprit la route de Portugal, & rentra dans les Ports de ce Royaume, sans avoir rien fait.

Le Duc de Nemours General des François en Italie.

Le Roi Très-Chrétien envoya aussi des Vaisseaux dans le Levant, pour se joindre aux Venitiens; mais la France ne paroissoit pas fort s'embarrasser du progrès des Turcs dans la Grece; elle avoit bien plus à cœur l'Entreprise de Naples, dont Elle vouloit hâter la Conquête. Louis XII. n'y étoit déja que trop porté de lui-même, & quantité de Seigneurs Napolitains, ou bannis de leur Patrie, ou ennemis de la Maison d'Arragon, le sollicitoient secretement de ne point laisser échapper une si belle occasion. Il nomma pour Generalissime de ses Troupes

Troupes en Italie, Louis d'Armagnac Duc de Nemours, & Comte d'Armagnac & de Guise ; Louis de Luxembourg, Comte de Ligni, avoit brigué ce Commandement, & fait jouer mille ressorts, pour l'obtenir ; mais jamais le Roi n'y voulut consentir, dans la crainte que le Comte ne se servît des Troupes Françoises, pour se mettre en possession de la Principauté d'Altamura, sur laquelle il croyoit avoir des prétentions legitimes, à cause de son Mariage avec la fille de Gisote, fille aînée de Pyrrus de Baucio, engagé dans la Guerre Civile des Barons, & sur lequel le Roi D. Ferdinand I. avoit confisqué cette Principauté, pour en revêtir D. Frederic son fils, qui avoit épousé en secondes nôces Isabelle de Baucio, sœur cadete de Gisote. Ainsi pour ôter tout sujet de brouillerie, on ne voulut pas envoyer le Comte de Ligni à Naples. An de N. S. 1501.

Le Seigneur d'Aubigni marche à Naples.

Quoique le Duc de Nemours eût accepté le Commandement general de l'Armée Françoise, il s'arrêta long-tems en France, avant que de se mettre en chemin : cependant le Seigneur d'Aubigni, que Charles VIII. dans son Voyage d'Italie, avoit fait Grand Connêtable du Royaume de Naples, ne croyant pas devoir attendre l'arrivée du Duc de Nemours ; il fit avancer les Troupes qu'il commandoit en Lombardie, & prit la route de Naples avec le Comte de Gayazzo, un des principaux Seigneurs bannis de Naples.

L.

Divers Ambassadeurs.

Pendant que ces bruits de Guerre jettoient l'inquietude & l'allarme dans toute l'Italie, Laurent Suarez Ambassadeur d'Espagne à Rome, fut rappellé, & l'on nomma en sa place François de Rojas un des hommes le plus adroit & le plus penetrant ; il avoit de l'intrigue ; nul ne sçavoit mieux que lui manier une affaire delicate, , s'insinuer dans les esprits, & les tourner comme il lui plaisoit. Il y avoit déja long-tems que D. Jean Emmanuel faisoit la même fonction auprès de l'Empereur. Pour rendre justice à Emmanuel, il faut convenir qu'il avoit de grandes qualitez de corps & d'esprit, du manége, l'air libre, le commerce aisé, les manieres insinuantes, agréables, & le genie souple ; mais trop inquiet, & trop remuant. Jean-Michel de Grailla occupoit la même place à la Cour de France, & Jean Claver à Naples, auprès du Roi Frederic.

Gonsalve dispose tout pour la Guerre de Naples.

Dès que le Grand Capitaine eût reçu les ordres du Roi, il se rendit à Messine avec sa Flotte ; de là il alla à Palerme, pour y conferer avec le Viceroi D. Juan de Lanuza, sur les projets

An de N. S. 1501.

qu'on meditoit, & pour chercher le moyen de lever des Troupes & de l'argent; enfin pour trouver tout ce qui pouvoit servir à faciliter & à assurer la nouvelle Conquête qu'on alloit entreprendre. Il y eut quelques contestations entre Gonsalve & le Viceroi; ils se firent l'un à l'autre quelques reproches, & se dirent même des paroles piquantes; chacun d'eux étoit également jaloux de son autorité : car l'ambition ne peut souffrir ni de superieur, ni d'égal. Cependant le succès de cette grande Entreprise dépendoit de la bonne intelligence de ces deux principaux Chefs, & leur brouillerie ne pouvoit pas manquer de renverser les desseins du Roi; mais la fidelité & le service de l'Etat l'emporterent sur leurs querelles particulieres; ils se raccommoderent, & le Grand Gonsalve, après avoir ramassé tout ce qu'il put de Soldats & d'argent, retourna incontinent à Messine, où se faisoient tous les preparatifs, & où étoit le Rendez-vous general des Troupes.

Gonsalve veut rendre au Roi de Naples le Duché de San-Angel.

Le Roi Frederic, pour reconnoître en quelque maniere les services de Gonsalve, lui avoit donné le Duché de Montgargan, ou de Sant-Angel, dans l'Apouille; & avoit fait le jour de son Couronnement plusieurs autres gratifications aux Officiers Espagnols & Italiens, qui lui avoient aidé à reconquerir son Royaume; mais on ne lui en étoit gueres plus obligé : car ceux qui connoissoient son caractere, étoient persuadez que la necessité avoit plus de part dans ses liberalitez, que la grandeur d'ame; & il avoit été plus heureux à trouver des amis, qu'à s'en faire. Gonsalve cependant, avant que d'entreprendre la Conquête de Naples, envoya Gonzale de Focès au Roi Frederic, pour le supplier de ne pas trouver mauvais qu'il prît le Commandement de l'Armée de Sa Majesté Catholique; qu'il étoit obligé d'obéir à son Souverain, dont il ne lui étoit pas permis d'examiner les ordres. En même-tems Focès remit entre les mains de Frederic le Duché du Mont Sant Angel, dont il avoit gratifié Gonsalve, & pria le Roi de le dispenser du serment de fidelité qu'il lui avoit prêté, en consideration de ce Duché. Le Roi accorda la dispense du serment; mais il ne voulut point accepter la renonciation du Duché, au contraire il dit à Focès qu'il ratifioit de nouveau la donation qu'il en avoit faite; qu'il souhaiteroit que le present fût plus considerable; qu'il étoit au dessous du merite de Gonsalve, & une trop foible recompense pour les services qu'il en avoit reçus; qu'au

reste, il recevoit ses excuses; mais qu'il lui demandoit en grace de ne point souffrir que les Garnisons des Châteaux & des Forteresses du Duché de Sant-Angel, fissent des courses dans le Pays. An de N. S. 1501.

LI. Le Roi d'Espagne fait de grands préparatifs contre le Roi de Naples.

Le compliment de Gonsalve n'avoit rien d'agréable pour Frederic; & ce Prince vit bien qu'on avoit conjuré sa perte; de plus ses Ambassadeurs à la Cour d'Espagne lui donnoient avis de tout ce qui s'y passoit: ils lui mandoient qu'il ne devoit attendre ni secours, ni protection de Sa Majesté Catholique; que tout étoit en armes; qu'on faisoit des levées extraordinaires; que chacun voyoit bien les projets de la Cour; & que personne ne doutoit que l'orage n'allât bien-tôt fondre sur le Royaume de Naples; qu'ainsi c'étoit à lui à prendre ses mesures pour s'en garantir.

Le Roi de Naples se prépare à la défense.

Ces avis donnerent de terribles inquietudes à Frederic: & comme un homme reveillé d'un profond assoupissement, il ne sçavoit où porter ses vûes. Tel est le sort de ceux que le malheur poursuit, & que la fortune semble prendre plaisir à persecuter. Dans cet embarras ne trouvant ni fidelité dans ses Sujets, ni ressource dans les Etrangers, il prit la résolution d'envoyer D. Ferdinand son fils à Tarente, Place forte & bien munie, située dans l'extrêmité de l'Apouille & de l'Italie. Le bruit courut même qu'il avoit envoyé, au préjudice de sa gloire, des Agens secrets à Belona ou Erisso, pour implorer la protection du Grand Seigneur, dans l'extrêmité où il se trouvoit reduit. En même-tems il ramassa tout ce qu'il put de Troupes, & rassembla huit cens Hommes d'armes, & quatre mille Hommes de pied, foible Armée pour se maintenir contre les forces de la France & de l'Espagne! Il fortifia Capoue, pour en faire sa Place d'Armes, qu'il confia à Fabrice Colonne, & à D. Hugues de Cardonne, lesquels s'y enfermerent avec deux cens Hommes d'armes, & seize cens Hommes de pied.

LII. Gonsalve entre dans le Royaume de Naples.

Le Grand Capitaine étoit trop éclairé, pour ne pas voir que le Traité conclu entre les Rois de France & d'Espagne, ne pourroit pas subsister long-tems, & que les François étoient trop imperieux, pour s'en tenir aux conditions arrêtées. Il prévoyoit qu'il se trouveroit tous les jours quelques difficultez sur le partage des Conquêtes, qui causeroient bien-tôt une rupture entre deux Nations également fieres; enfin que l'autorité ne pourroit souffrir de partage, ni un Royaume deux

An de N. S. 1501.

Maîtres. Sur ces préjugez, qui n'étoient que trop bien fondez, il crut qu'il lui étoit de la derniere importance de se presser, & de prévenir par sa promptitude les François, de peur qu'ils ne s'opposassent secretement à ses Conquêtes, après quoi il prendroit les mesures que le service du Roi son Maître exigeroit, selon les conjonctures presentes.

La Reine Douairiere de Naples passe en Sicile.

Il envoya sans delai la plus grande partie de sa Flotte sur les Côtes de l'Apouille, sous le Commandement de D. Diegue de Mendoze, pour s'opposer aux Turcs, s'ils entreprenoient de paroître dans ces Mers, & de faire passer des Troupes en Italie. Les Vaisseaux Portugais, qui devoient se joindre aux Espagnols, arriverent trop tard, & furent inutiles. Il donna en même-tems ordre à Ignigo Lopez d'Ayala de se rendre à Naples avec le reste de ses Vaisseaux, pour prendre la Reine Jeanne Douairiere de Naples, & de l'amener en Sicile. Frederic pressé de toutes parts, n'eut pas de peine à donner à cette Princesse la liberté de se retirer, qu'il lui avoit refusée quelque tems auparavant, & il se flata qu'elle pourroit peut-être lui servir de mediatrice, pour menager sa Paix avec le Roi Catholique.

Gonsalve se rend maître de la Calabre.

Après que Gonsalve eût ainsi reglé les affaires, il passa lui-même le Fare de Messine, & entra dans le Royaume de Naples, avec trois cens Hommes d'Armes, autant de Chevaux-Legers, & trois mille huit cens Hommes de Pied: il reçut un nouveau renfort de six cens Espagnols, aguerris & experimentez, qui avoient servi dans la Romagne sous le Duc de Valentinois, & que François de Rojas Ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Rome, lui envoya. En partant de Sicile, il laissa ordre qu'on lui envoyât incessamment quatre cens lances, qu'on choisiroit parmi toutes les Troupes du Royaume. Avec ces Forces, il n'eut pas de peine à soumettre en peu de tems toute la Calabre, à la reserve de Girachi, & de sainte Agathe, qui étoient les deux plus fortes Places de cette Province: les autres Villes se declarerent pour l'Espagne, & envoyerent leurs clefs à Gonsalve. Ce fut le cinquiéme de Juillet que les Troupes Espagnoles aborderent dans la Calabre.

LIII.

Les François soumettent l'Abruzze.

Les Troupes Françoises ayant pris une autre route, vinrent par le chemin de Rome, & entrerent le huitiéme du même mois dans le Royaume de Naples: elles trouverent les choses plus aisées, qu'elles n'auroient osé l'esperer; les Villes ne se mettoient pas seulement en état de défense; elles envoyoient

An de N. S. 1501.

leurs Deputez au-devant des Generaux François, leur fournissoient des vivres, de l'argent & des munitions. La consternation étoit si grande dans l'Abruzze, où les François avoient envoyé une partie de leur Armée, qu'ils n'y trouverent pas plus de resistance, que dans les autres endroits. Chacun s'empressa de se soumettre à la Domination Françoise, & de recevoir le joug.

Capoue se rend aux François.

Les François voyant que tout plioit devant eux, vinrent mettre le Siege devant Capoue: la Place étoit bien fortifiée, pourvûe & munie abondamment de toutes choses, avec une Garnison nombreuse, & des Officiers distinguez; elle étoit en état de se défendre, & pouvoit long-tems arrêter les progrès des Vainqueurs. Mais le Comte de Palena changea tout à coup de parti, trahit sa Patrie, & donna secretement entrée aux Troupes Françoises dans la Ville. Dès que ceux-ci s'en virent maîtres, ils commencerent à mettre tout à feu & à sang; ils se jetterent sur les Habitans, en égorgerent impitoyablemet un grand nombre, penetrerent dans les maisons particulieres, enleverent l'or, l'argent & tout ce qu'il y avoit de plus précieux. On ne vit dans la Ville que meurtre & que brigandage; les rues & les Places publiques étoient remplies de morts, ou de mourans. On arrêta prisonnier Fabrice Colomne; Hugues de Cardonne, & tous les autres Officiers qui se trouverent dans la Place.

LIV.
Gonsalve met le Siege devant Tarente.

Gonsalve ayant appris le vingt-neuviéme de Juillet la nouvelle de la Prise de Capoue par les François, partit de Nicastro, où il étoit, & se hâta de se rendre maître du Château de Cosenza, dont il donna le Commandement à Louis Mudarra; il nomma en même-tems pour son Lieutenant General dans toute la Calabre, le Comte d'Avelo, dont il avoit éprouvé la fidelité, & dont il connoissoit l'habileté & l'experience. Il avoit résolu de marcher en personne dans l'Apouille, & de faire ses efforts pour reduire cette Province sous l'obéissance de Sa Majesté Catholique, avant que les François pussent prendre Naples. Il n'eut qu'à paroître dans l'Apouille; tout plia devant lui, les Villes s'empresserent à l'envi de prêter serment de fidelité au Roi Catholique, & de meriter par leur zele & leur promptitude la protection & l'amitié du Grand Capitaine. Il n'y eut que Tarente qui se mit en devoir de resister, animée par la presence du Duc de Calabre, qui s'y étoit ren-

An de N. S. 1501. fermé, & qui refusa fierement de se soumettre. Gonsalve prit la résolution de faire approcher son Armée de cette Place, & de l'assieger dans les formes.

LV. Les François maitres de Naples.

Cependant les François étoient déja presque maîtres de Naples, & le Duc de Valentinois, après s'être saisi de Faenza dans la Romagne, & de Piombino dans la Toscane, avoit traversé en diligence l'Etat Ecclesiastique, & conduit au Camp des François devant Naples un puissant Renfort. Ce Duc paroissoit si attaché à la France, qu'on l'appelloit assez communément *D. César de Borgia de France*; & afin de marquer son zele pour les François, il portoit dans le principal quartier de ses Armes les Fleurs de Lys, qui sont les Armes de France. Au contraire, quoiqu'il fût Espagnol d'origine, il se déclaroit en toutes occasions ennemi implacable de cette Couronne. Tel étoit le caractere & le genie du Duc de Valentinois, esclave de la fortune, il s'y livroit en aveugle, & en suivoit tous les mouvemens.

Le Roi de Naples s'accommode avec les François, & se retire dans l'Isle d'Ischia.

Frederic ayant perdu toute esperance, ne s'amusa plus à chercher de secours étrangers, & prit la résolution de s'accommoder avec les Generaux François; le Traité fut conclu & signé à la fin de Juillet, à condition qu'il remettroit entre leurs mains les Villes de Naples & de Gayette, avec leurs Citadelles & Châteaux; quil leur donneroit soixante mille écus, pour les dédommager des frais de la Guerre; & qu'il auroit la liberté de se retirer dans l'Isle d'Ischia, avec sa famille, ses domestiques, ses thresors, & ses meubles les plus précieux; qu'au bout de six mois, il lui seroit libre de prendre quel parti il lui plairoit, & de se retirer où il voudroit. Ces conditions s'executerent de part & d'autre fidelement. Ce Prince infortuné se retira dans l'Isle avec la Reine sa femme, les Princes ses enfans, & les domestiques les plus affidez. La Reine de Hongrie & la Princesse Isabelle veuve de Galeas, veritable Duc de Milan, suivirent Frederic dans son Exil.

Les Colomnes suivent Frederic.

Prosper & Fabrice Colomne, qui avoient payé leur rançon aux François, & qu'on avoit relâchez, demeurerent fideles à Frederic, & par un excès de generosité, dont on trouvera peu d'exemples, ils n'abandonnerent pas dans la disgrace celui qu'ils avoient suivi dans la prosperité; ils se rendirent donc dans l'Isle d'Ischia, flattez peut-être par l'esperance de quelque soudaine revolution. Les autres Seigneurs oublierent

bien-tôt ce Prince, & ceux qui s'étoient empressez à l'envi de lui donner des marques de leur fidelité, furent les premiers à se retirer, dès qu'ils le virent malheureux. An de N. S. 1501.

Lorsque les François par la Conquête de Naples, furent maîtres de toutes les Provinces qui leur étoient échûes, suivant le Traité de partage, ils ne penserent plus qu'à usurper sur leurs Alliez ce qui leur avoit été cedé : car comment donner des bornes à un Conquerant victorieux ? Il est plus aisé d'arrêter un torrent rapide, que de reprimer le desir de dominer.

LVI. Garcie de Tolede épouse Beatrix de Benavente, & le Prince de Tolede la Marquise.

Il y eut en ce tems-là de grandes contestations dans la Castille entre Marie de Pacheco Comtesse de Benavente, & D. Alphonse Comte de Pimentel, son fils, sur la Tutele & le Mariage de la Marquise de Villa-Franca, petite-fille de la Comtesse, & qui du côté de son pere, avoit herité de ce Marquisat. Les Ducs de l'Infantade & d'Albe recherchoient cette riche Heritiere en mariage pour leurs fils. D. Alphonse Comte de Benavente, oncle de la Marquise, la prétendoit pour lui-même : enfin le Duc d'Albe l'emporta sur ses Concurrens ; & après bien des propositions, Beatrix fille de la Comtesse, épousa D. Garcie de Tolede, fils aîné du Duc d'Albe ; & la Marquise de Villa-Franca fut mariée à D. Pedro de Tolede, frere & cadet de D. Garcie. C'est ce Pierre de Tolede qui est devenu depuis si fameux, & que nous avons vû de nos jours un des plus grands Capitaines de l'Europe, aussi illustre dans la Paix, que dans la Guerre, & allié avec les plus grands Princes.

LVII. Divisions entre les François & les Espagnols.

Dès que les François furent maîtres de Naples, il s'éleva de nouvelles contestations entre les Vainqueurs ; c'étoit une espece d'enchaînement de querelles, & de differends : il ne faut pas s'en étonner, & dans un Traité aussi bizarre, que celui qui avoit été conclu entre les François & les Espagnols, cela étoit inévitable. Ces deux Nations étoient trop opposées de mœurs, de genie, de Coûtumes & d'inclinations, pour vivre long-tems en bonne intelligence. La rapidité de leurs Conquêtes n'avoit servi qu'à rendre les uns & les autres plus fiers & plus intraitables ; il n'y avoit au commencement nulle contestation sur le capital ; mais il y en eut dans la suite sur quelques Provinces particulieres, qui n'étoient pas assez clairement expliquées dans le Traité de Partage, pour pouvoir decider à laquelle des deux Couronnes elles devoient appartenir. Les Provinces contestées, étoient la Basilicate, appellée par les an-

An de N. S. 1501.

ciens *Lucanie*, la Capitanate, la Principauté Citerieure, & la Principauté Ulterieure.

Les François se rendent maitres de la Basilicate & de Melphe.

Les François avoient envoyé sans le consentement de leurs Alliez, & même sans leur en rien communiquer, le fils du Comte de Capacho dans la Basilicate, pour obliger les Peuples à se déclarer pour la France : ils avoient tenu la même conduite à l'égard de la Principauté de Melphe, qui est dans la même Province : ils en avoient traité avec le Prince sans la participation de Gonsalve ; & le Roi de France, comme si cette Principauté lui eût appartenu, l'avoit déja conferée à Jean-Jacques Trivulce, ce qui ne pouvoit manquer d'être une source de querelles.

Et de la Principauté d'Altamura.

La conduite de quelques Seigneurs Napolitains, qui furent remis en liberté, après avoir été retenus long-tems prisonniers par les derniers Rois de Naples, ne contribua pas peu à entretenir la jalousie & la division : Jean-Baptiste de Marçano, que quarante ans d'une dure prison ne purent rendre plus humain, & plus traitable, ne pensa dès qu'il se vit en liberté, qu'à se mettre en possession de la riche Principauté de Rosano, l'Heritage de ses peres, dans la Calabre : d'un autre côté, & à l'exemple de Marçano, Louis d'Arsi, un des principaux Generaux François, s'empara par force de la Principauté d'Altamura dans l'Apouille, au nom & sous l'autorité de Louis de Luxembourg, Comte de Ligni : c'étoit fournir matiere à de nouvelles querelles, & jetter des semences de division.

On tâche d'accommoder les differends entre les François & les Espagnols.

Malgré ces usurpations, & l'infraction des Traitez en plusieurs chefs, les Espagnols dissimulant tout, ne pensoient point encore à rompre avec leurs Alliez, ni à se faire raison par la voie des armes ; ils voulurent tenter quelque accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte. On eut recours à la negociation, & Gonsalve envoya proposer ses griefs premierement à Aubigni, & ensuite au Duc de Nemours, qui n'étoit arrivé dans le Royaume de Naples qu'après la reduction par les Confederez, & la prise de la Capitale par les François. Le Roi Très-Chrétien lui avoit donné une autorité absolue, avec pouvoir de conclure ou la Paix, ou la Guerre, comme il le jugeroit à propos. On nomma donc de part & d'autres des Deputez ; on s'assembla, on confera, & enfin l'on regla d'un consentement unanime, que dans les Provinces qui n'étoient point contestées, & qui étoient clairement

ment exprimées dans le Traité de Partage, nul n'empieteroit sur son Allié, & n'étendroit sa Domination au delà de ce qui étoit marqué; mais que pour les autres Provinces, sur lesquelles on n'étoit pas d'accord, on nommeroit à l'amiable des Arbitres, qui prononceroient que les Villes qui avoient arboré la Banniere de France, arboreroient aussi celle d'Espagne, & que les Espagnols en feroient autant de leur côté dans les Villes dont ils s'étoient rendus maîtres, jusqu'à ce que l'on eût consulté les deux Rois, & que l'on eût reçu leur décision & leurs ordres; qu'on observeroit la même conduite dans la forme du Gouvernement, & dans l'Administration des Revenus du Royaume. Ce temperament étoit juste, & capable de terminer les differends, si on l'eût observé de bonne-foi, & si les actions eussent répondu aux paroles: mais pour éclaircir mieux une affaire si delicate; & afin que le Lecteur judicieux puisse plus aisément démêler de quel côté étoit la justice, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de tracer ici devant les yeux la situation & l'état du Royaume de Naples, & des Provinces qu'il renferme.

An de N.S. 1501.

LVIII. Description generale du Royaume de Naples.

Le Royaume de Naples, depuis que les Normands en eurent fait la Conquête sur les Empereurs Grecs, comprend cette étendue de Terre qui se trouve renfermé entre les deux Mers, c'est-à-dire, le Golphe de Venise & la Mer Mediterranée, & qui commençant à Terracine & à Fondi, comprend les Frontieres, & le Pays des anciens Volsques, des Sabins, des Marses, des Ferantins; vers l'embouchure de la Riviere de Truento, qui va se décharger dans le Golphe Adriatique, vient enfin aboutir à l'extrêmité de l'Italie. Le Mont Apennin, qui n'est qu'une espece de branche détachée des Alpes, le traverse par le milieu, aussi-bien que le reste de l'Italie. C'est une chaîne de Montagnes assez escarpées en quelques endroits, dont la pente est plus douce en d'autres, & qui va enfin se perdre dans la Mer ou *Capo del l'Armi*, ou *Cap des Armes*, à la derniere pointe de la Calabre; le Royaume contient de circuit environ quinze cens soixante & huit milles.

La Terre de Labour & la Campanie.

Quand on y entre par Terre, du côté de l'Etat Ecclesiastique, on trouve à main droite de l'Apennin, en s'étendant jusqu'à la Mer Mediterranée, *la Campanie*, qui est la principale Province du Royaume; elle s'appelle à present *Terra d'i Lavoro*, ou *la Terre de Labour*, ainsi nommée à cause des anciens

An de N. S. 1501. Peuples Liboriens qui l'habitoient ; dans cette Province sont situées Gayette, Nole, Capoue, & la Ville même de Naples, la plus celebre de toutes, & la Capitale de tout le Royaume. L'ancienne Campanie renfermoit autrefois tout le pays qui est depuis le Tybre jusqu'à Terracine & à Naples ; mais à present elle comprend seulement une partie de l'Etat Ecclesiastique, & elle est même divisée en deux ; car celle qui est du côté de la Mer, s'appelle *Marema*, & l'autre qui est plus avant dans les Terres, & qui commence à Palestrine jusqu'aux Frontieres du Territoire d'Aquin, retient encore le nom de *Campanie*, ou de *Campagne de Rome*.

L'Abruzze. A main gauche de l'Apennin, en tirant du côté de la Mer Adriatique, qu'on appelle aujoud'hui le Golphe de Venise, est située la Province de l'Abruzze, qui renferme dans son enceinte un grand nombre de ces anciens Peuples si fameux dans les premiers tems de l'Histoire Romaine ; car l'Abruzze comprend les *Sabins*, où est Ascoli, & une partie de la Marche d'Ancone ; les *Marrucins*, dont Theaté est la Capitale, les *Peligniens* & les *Vestins*, où l'on trouve les Villes d'Aquila & de Sulmone ; les *Marses*, où est situé le Lac Fucino, & le Duché de Tagliacoço, & une partie des *Samnites*, en tirant vers les Frontieres de la Campagne de Rome, se trouve aussi renfermée dans l'Abruzze, & l'autre partie qui s'étend entre le Midi & l'Occident, dépend du Duché de Benevent. Les Geographes recens divisent maintenant l'Abruzze en Citerieure & Ulterieure ; elle est divisée par la Riviere de Pescaire qui traverse cette Province presque par le milieu. L'Abruzze & la Terre de Labour, étoient les deux Provinces qui étoient échûes aux François par le Traité de Partage.

L'Apouille. Au-delà & du même côté, en avançant toûjours dans les Terres, on trouve la Province de l'Apouille, qui se divise ordinairement en trois, la Capitanate, où est le Mont Gargan ; la Terre de Bari, où se trouve Bari, Trani, Monopoli. (10) Enfin la Terre d'Otrante, qui s'étend depuis Brinde jusqu'à Tarente, la plus considerable Ville située sur la Mer, à une des extrêmitez de l'Italie, & sur les Frontieres de la Calabre, entre le Midi & l'Orient. Cette Place étoit une des plus fortes de tout le Royaume.

(10) *Monopoli.* On prétend que cette Ville s'est formée des ruïnes & des débris de l'ancienne Ville d'Egnatia, aujourd'hui Nozzi.

De l'autre côté & au-delà de Naples, en prenant au Midi & à l'Occident est située la Province qu'on appelle la *Principauté*, dont Salerne est la Capitale. C'étoit autrefois les Picentins; ensuite jusqu'aux Montagnes, est la Basilicate, dont la plus grande partie étoit appellée par les Anciens *Lucanie*, & qu'on nomme aujourd'hui *Calabre*. Elle est separée de l'Apouille par une chaîne de Montagnes. Les Brutiens, pour la plus grande partie, s'étendent à l'Occident le long des Côtes de la Mediterranée; c'est là qu'est Cosenza, qui en est la Capitale, & Rhegio sur le Détroit de Sicile, ou le Fare de Messine. Rhegio est plus illustre par son antiquité, que par sa grandeur, par la beauté de ses édifices, & par le nombre de ses Habitans. Plus avant dans les Terres, est la Province appellée la Grande Gréce, où est Rosano, Catançaro, Crotone, & plusieurs autres Villes. Maintenant on ne donne que le nom de *Calabre*, à la Grande Gréce & aux Brutiens.

An de N. S. 1501.

La Principauté & la Basilicate.

LIX.

Contestation sur la Basilicate & sur la Principauté.

La Calabre & l'Apouille devoient sans contredit appartenir aux Espagnols; & ces deux Provinces étoient tombées dans leur lot; mais on pouvoit former quelque contestation sur la Principauté; & il y avoit sujet raisonnable de douter si cette petite Province devoit être comprise dans la Calabre; chacun avoit ses raisons pour appuyer ses prétentions; il y avoit aussi quelque difficulté sur la Basilicate, les uns prétendoient que cette Province, toute située sur les Montagnes, ne devoit point faire une Province separée des deux autres; que du côté de l'Orient, on ne devoit la regarder que comme une partie de l'Apouille, & du côté qu'elle regarde l'Occident, elle faisoit partie de la Calabre. Au reste la Basilicate comprenoit les Villes d'Amalphi, d'Atele, de Barleta, & quelques autres. Les deux Rois consentoient assez volontiers que l'on partageât ces deux petites Provinces en deux parties égales.

Et sur la Capitanate.

Mais toute la difficulté, ou au moins la principale, regardoit la Capitanate, dont le Revenu étoit beaucoup plus considerable, que celui des deux autres. La Capitanate s'étend depuis la Riviere de Fertoro, sur les Frontieres de l'Abruzze, jusqu'à la Riviere d'Aufido, ou de lo Fanto, & elle comprend les Villes de Manfredonia, appellée par les Anciens *Sipontus*, de Sant-Angel, & de Troye. Cette Province a porté le nom de Capitanate, dès le tems que les Empereurs Grecs étoient encore maîtres de cette partie d'Italie, & elle l'a toûjours con-

An de N. S. 1501. servé depuis. Elle fut d'arbord appellée *Catapania*, du nom d'un certain Gouverneur, que les Empereurs de Constantinople y envoyerent, & qui se nommoit *Catapan*; de là par le changement de quelques lettres, ce qui arrive aisément dans la suite des siecles, elle a été nommée *Capitanate*, d'où nous est venu le mot de *Capitaine*, si fameux & si usité aujourd'hui, soit pour marquer le Chef d'une Compagnie de Soldats, soit pour marquer un General d'Armée.

Qui est comprise dans l'Apouille.

Il n'y a point de doute que cette Province devoit être comprise dans l'Apouille, puisque Ptolomée le plus celebre des anciens Geographes, place dans la Province de l'Apouille le Mont Gargan, fameux par la magnifique Eglise dediée à saint Michel, & cependant le Mont Gargan est incontestablement une des principales Villes de la Capitanate. Outre cela, la plûpart des Auteurs soutiennent que la Riviere de Fertoro divise l'Apouille de l'Abruzze; & generalement tous les Geographes modernes ont toûjours marqué que l'Apouille commençoit dès les Frontieres de l'Abruzze, & se divisoit en trois autres petits Territoires, comme nous l'avons déja rapporté. En un mot, tous les Auteurs que j'ai vûs, comptent la Capitanate pour une des Provinces de l'Apouille; & pour preuve de ce que j'avance, c'est que la Douane sur le Bétail de la Capitanate, est établie dans l'Apouille. Mais sur cette question délicate, chacun a la liberté d'en penser ce qu'il lui plaira.

Rupture entre les François & les Espagnols.

Il suffit pour mon dessein de dire que ce fut là l'occasion de la Guerre entre les Espagnols & les François: les deux Partis prétendoient avoir raison, & ne voulurent point mettre leurs droits en arbitrage, ils aimerent mieux que le sort des armes en décidât. On avoit souvent sollicité les deux Rois de terminer à l'amiable à quoi il falloit s'en tenir; mais ni l'un ni l'autre n'avoit jamais voulu rien conclure, ce qui fit juger à tout le monde que ces deux Princes également jaloux de leur autorité, chacun en particulier forma la résolution d'en exclure son Allié, & d'en demeurer seul le maître. Les deux Rois comptoient assez sur leurs forces & sur leur valeur pour soutenir leurs prétentions: telle est la foiblesse de l'homme, il méprise ce qu'il possede, dès qu'il espere quelque chose de nouveau: mais nous aurons bien-tôt occasion de reprendre cette matiere.

Depuis que Frederic s'étoit retiré dans l'Isle d'Ischia aux

An de N. S. 1501.

conditions que j'ai marquées ; il avoit toûjours conſervé un reſſentiment très-vif contre le Roi Catholique, qu'il regardoit comme l'unique, ou au moins la principale cauſe de ſa chute ; il ne pouvoit digerer qu'étant l'un & l'autre du même ſang & de la même Maiſon, Ferdinand, ſans avoir égard à des liens ſi chers, eût entrepris de le déthrôner : ainſi il aima mieux s'accommoder avec Louis XII. & réſolut de ſe retirer en France, moyenant une penſion de trente mille livres qu'on lui fit pendant le reſte de ſes jours. Il ſe livra donc avec ſa femme, ſes enfans, & le Cardinal Louis d'Arragon ſon neveu entre les mains des François, & il paſſa dans un triſte exil le reſte d'une vie malheureuſe & languiſſante. Beatrix Reine de Hongrie, ſa ſœur, démeura dans l'Iſle d'Iſchia ; mais peu de tems après elle paſſa en Sicile. La Ducheſſe Iſabelle veuve de Jean Galeas Duc de Milan, ſe retira à Bari dans l'Apouille, débris infortuné de la Royale Famille d'Arragon, qui ſe trouvoit ainſi malheureuſement diſperſée en divers endroits.

LX. Le Roi de Naples ſe retire en France.

Pendant que D. Frederic s'accommodoit avec le Roi de France, & s'abandonnoit à ſa diſcrétion, le Roi Catholique avoit envoyé en Flandres des Ambaſſadeurs, pour ſolliciter fortement l'Archiduc Philippe ſon gendre de paſſer inceſſamment en Eſpagne, avec l'Archiducheſſe Jeanne ſon épouſe, pour y être reconnus par les Etats, ſelon la coûtume, Princes de Caſtille & d'Arragon, & pour y recevoir l'hommage & le ſerment des Peuples, en qualité d'Heritiers préſomptifs de tant de Couronnes, qu'ils devoient porter après la mort de Ferdinand & d'Iſabelle. L'Archiducheſſe Jeanne étoit accouchée cette année d'une fille, nommée Iſabelle. Le Roi Catholique, beau-pere de l'Archiduc, & qui prévoyoit tout, vouloit que l'on amenât auſſi la jeune Princeſſe en Eſpagne. Ferdinand preſſoit l'Archiduc ſon gendre de paſſer en Eſpagne, parce que Sa Majeſté Catholique étoit bien-aiſe de l'élever à la maniere Eſpagnole, de le former lui-même & de reformer de bonne-heure les défauts que l'âge, & la flaterie des Courtiſans auroient pû lui inſpirer ; en un mot, pour empêcher que les plaiſirs d'une Cour libre & voluptueuſe ne gâtaſſent ſon beau naturel.

LXI. Le Roi d'Eſpagne fait venir Philippe d'Auſtriche ſon gendre en Eſpagne.

Mais les Seigneurs Flamands accoûtumez aux manieres libres de la Nation ne pouvoient ſe réſoudre à ſe tranſplanter dans un Pays, dont les Coûtumes étoient ſi oppoſées aux leurs. D'ail-

Les Flamands s'y oppoſent.

An de N. S. 1501.

leurs ils apprehendoient que si l'Archiduc alloit en Espagne, leur crédit ne vînt à diminuer ; ils redoutoient l'adresse & l'habileté de Ferdinand, & ils prévoyoient que le beau-pere sçauroit bien se servir de l'autorité que lui donneroit son âge, sa dignité & son caractere, pour gagner ce jeune Prince, & pour empêcher ses Favoris d'abuser de sa facilité, & de lui inspirer des sentimens contraires au genie Espagnol, aussi n'épargnoient-ils rien pour détourner l'Archiduc de ce Voyage.

Juan de Fonseca va dans les Pays Bas.

Cependant le Roi d'Espagne avoit envoyé en Flandres D. Juan de Fonseca Evêque de Cordoue, & Grand Aumônier de leurs Majestez Catholiques, homme d'une sagesse & d'une experience consommée, avec la qualité d'Ambassadeur Extraordinaire auprès de l'Archiduc, pour le presser de se rendre en Espagne, & pour lui faire sentir la necessité de ce Voyage. D'un autre côté le Roi de France qui prévoyoit que l'Archiduc ne pourroit jamais s'en dispenser, l'avoit envoyé prier de passer par la France, ce qui se fit enfin.

LXII.

La Princesse Catherine d'Espagne s'embarque à la Corogne.

Pendant ce tems-là Ferdinand faisoit équiper dans le Port de la Corogne en Galice une Flotte, sur laquelle devoit passer en Angleterre l'Infante Catherine, pour épouser Artus Prince de Galles, auquel elle étoit promise. Elle partit de Grenade où étoit alors la Cour, traversa toute l'Espagne avec un nombreux & magnifique Cortege, & mit à la voile le vingt-cinquiéme d'Août. D. Alphonse de Fonseca, Archevêque de Compostelle, le Comte & la Comtesse de Cabra furent chargez de la conduire en Angleterre, où elle alloit avec assez de peine, & où elle fut suivie par un grand nombre de Seigneurs Espagnols.

Elle arrive en Angleterre, & épouse le Prince de Galles.

Le vent étoit favorable, & la Mer calme, quand la Princesse s'embarqua ; mais à peine fut-elle sortie du Port, qu'il s'éleva une si furieuse tempête, qu'elle dispersa presque tous les Vaisseaux de la Flotte ; une partie arriva avec assez de peine sur les Côtes d'Angleterre ; mais le plus grand nombre fut obligé de relâcher à Laredo, en Espagne. Dès que l'orage fut passé, on remit à la voile le deuxiéme de Septembre, le reste de la Flotte poursuivit son Voyage, & arriva enfin heureusement en Angleterre avec l'Infante. La Ceremonie de son Mariage avec le Prince de Galles se fit à Londres avec toute la magnificence qu'on pouvoit souhaiter ; mais la joie ne fut pas longue. Le Ciel reservoit cette innocente & vertueuse Prin-

cesse à bien des infortunes, & des chagrins, par la passion honteuse d'un Prince, dont elle pouvoit faire toute la joie & tout le bonheur. An de N. S. 1501.

Mariage de Denis de Portugal avec la fille du Comte de Lemos.

Dans ce même mois la Reine Isabelle engagea D. Rodrigue Henriquez Osorio, Comte de Lemos, à marier Beatrix de Castro sa fille & son heritiere, avec D. Denis de Portugal, frere de D. Diegue Duc de Bragance, & fils du Duc Ferdinand, tué par D. Juan II. Roi de Portugal. En consideration de ce Mariage, leurs Majestez Catholiques cederent au Comte de Lemos les Villes de Sarria, de Castro & d'Otero, sur lesquelles le Comte prétendoit que les Seigneurs de sa Maison avoient droit.

Paix entre l'Empereur & la France.

Les Plenipotentiaires de l'Empereur & du Roi de France s'étant assemblez au mois d'Octobre dans la Ville de Trente, à l'entrée des Alpes, la Paix fut conclue & signée. La principale condition fut que le jeune Charles Duc de Luxembourg, fils de l'Archiduc Philippe, épouseroit la Princesse Claude de France, fille aînée de Louis XII. Ce Mariage fut souvent proposé; souvent il y eut sur cela des Negociations: mais jamais il ne s'accomplit.

LXIII.
Les Rois de France & de Portugal envoient des secours au Levent aux Venitiens.

Les Rois de France & de Portugal avoient envoyé à la sollicitation de Sa Majesté Catholique, leurs Flottes dans les Mers du Levant, avec des Troupes pour secourir les Venitiens contre les Turcs; mais elles ne firent rien. Celle de Portugal étant arrivée à Corfou, rentra peu de tems après dans ses Ports, sans même avoir vû l'Ennemi. Les Vaisseaux François furent encore moins heureux; étant revenus mouiller à l'Isle de Scio dans l'Archipel, fameux par le Commerce extraordinaire qui s'y fait de Mastic, laquelle étoit en ce tems-là sous la Domination des Genois: ils se contenterent d'empêcher les Turcs d'emporter le tribut que ces Villes avoient coûtume de leur payer; mais la Peste & les maladies contagieuses s'étant mises parmi l'Equipage, & la Flotte ayant été long-tems battue des vents, un si grand nombre de Soldats & de Matelots perit, qu'à peine en resta-t-il mille. Ils arriverent dans ce déplorable état sur les Côtes de l'Apouille, où le Grand Gonsalve, par un excès de generosité, envoya ordre de les bien recevoir, & de leur fournir abondamment les rafraîchissemens dont ils auroient besoin pour se rétablir. Les Venitiens furent aussi contraints de se retirer dans leurs Ports, pour y pas-

An de N. S. 1501. ser l'Hiver: ils n'avoient plus que vingt-cinq Galeres toutes délabrées, & hors d'état de se défendre contre les Turcs. Ce fut par un bonheur, ou plûtôt par une protection visible du Ciel, que les Infideles ne mirent point en Mer cette année, & que leurs Vaisseaux resterent dans leurs Ports; car s'ils fussent venus tomber sur les Vaisseaux Venitiens, ils les auroient vaincus d'autant plus aisément que les François & les Espagnols étoient trop acharnez les uns contre les autres, pour leur préter secours.

LXIV. Nouvelle Déclaration contre les Maures d'Espagne.

Cependant leurs Majestez Catholiques, toûjours attentives à l'avancement de la Religion, voyant que les Maures de Grenade, appellez communément par le Peuple *Mudejares*, se trouvoient dispersez dans toute la Castille, & dans l'Andalousie, & mêlez avec les Chrétiens, sans nulle marque de distinction, firent publier une Déclaration, par laquelle il leur étoit ordonné d'embrasser la Religion Chrétienne, & de se faire baptiser, ou de quitter le Pays dans un certain tems, qu'on leur prescrivoit.

Semense de troubles en Espagne.

D'un autre côté sur la fin de la même année, on vit quelque nouvelle semence de brouillerie, & si l'on n'y eût remedié de bonne heure, il y avoit à craindre que cette étincelle n'excitât quelque furieux incendie. Voici quelle en fut l'occasion.

Mort de Louis de la Cerda Duc de Medina Celi.

Louis de la Cerda Duc de Medina Celi étant sur le point de mourir, épousa une Maitresse qu'il entretenoit depuis longtems, afin de legitimer un fils nommé D. Juan, & de pouvoir par ce moyen le laisser Heritier universel de ses biens. D. Ignigo de la Cerda, frere du Duc, qui se voyoit par là frustré d'une si riche succession, ne manqua pas de s'opposer à ce Mariage, & n'épargna rien pour le faire déclarer nul. D. Ignigo avoit marié D. Louis son fils avec la fille du Duc de l'Infantado. Ce sont deux violentes passions que l'ambition & l'interêt, il n'y a point d'excès, où elles ne soient capables de nous porter. Dès que le Duc de Medina Celi fut mort, le Duc de l'Infantado, un des plus riches & des plus puissans Seigneurs de l'Espagne, prit la résolution de soutenir les interêts de son gendre, il rassembla en diligence tout ce qu'il put de Troupes, vint mettre le Siege devant Cogolludo, & se mit en devoir de se saisir de toute la succession du feu Duc de Medina Celi.

Le Roi irrité de ces voies de fait, lui envoya ordre de poser les

les armes, & de congedier ses Troupes, ajoûtant qu'il feroit bien mieux d'avoir recours aux voies ordinaires de la Justice, que d'exciter des troubles dans le Royaume; qu'au reste, s'il n'obéissoit, on sçauroit bien punir sa désobéissance. Comme Ferdinand étoit puissant & plus absolu que ne l'avoient été ses Prédecesseurs, les Grands n'osoient le porter aussi haut qu'ils avoient coûtume de le faire sous les Regnes précedens. Ainsi le Duc de l'Infantado prit le parti de se soumettre, & D. Juan de la Cerda demeura paisible possesseur de la succession du Duc son pere.

An de N. S. 1501.

Le fils du Duc de Medina Celi lui succede dans ses biens.

LXV.

L'Archiduc Philippe passe en France.

A peine ces troubles furent-ils calmez, qu'on reçut l'agréable nouvelle que l'Archiduc Philippe, & l'Archiducheſſe Jeanne son épouse étoient partis de Flandres; qu'ils avoient pris leur route par la France; & que dans peu ils arriveroient sur les Frontieres d'Espagne. Ils furent reçus dans leur route avec tous les honneurs possibles; & les Villes par où ils passerent, n'épargnerent rien pour les réjouir; mais Paris se distingua pardessus toutes les autres, par la magnificence & la varieté de ses spectacles. Pendant tout le tems qu'ils y séjournerent, on ne vit que fêtes, que jeux & que nouveaux plaisirs. Louis XII. & l'Archiduc ratifierent le Traité de Paix conclu à Trente entre l'Empereur & Sa Majesté Très-Chrétienne. L'Archiduc, qui en qualité de Comte de Flandres, étoit Vassal & Feudataire du Roi, lui rendit l'hommage accoûtumé, avec les ceremonies ordinaires. Pour l'Archiducheſſe, elle garda toûjours son rang, & affecta même dans toutes les rencontres de marquer son independance.

Ils arrivent en Espagne.

An de N. S. 1502.

En sortant de Paris l'Archiduc & son épouse prirent leur route par Orleans, Blois, Poitiers, Bourdeaux, & arriverent enfin le vingt-neuviéme de Janvier mil cinq cens deux, à Fontarabie, sur les Frontieres d'Espagne. Leurs Majestez Catholiques avoient déja envoyé à leur rencontre le Connêtable de Castille, le Duc de Najare, & le Comte de Trevigno son fils, avec D. Guttieres de Cardenas, Grand Commandeur de Castille; mais afin de donner plus de marques de la joie publique, le Roi voulut bien dans cette occasion dispenser des Reglemens établis dans le Royaume, pour les habits, & il permit aux Seigneurs de paroître dans un équipage plus magnifique, de porter des pourpoints & des chausses de soie, & d'avoir des livrées neuves de diverses couleurs: preuve éclatan-

An de N. S. 1502.

te de l'ancienne modeſtie qui regnoit parmi les Eſpagnols dans ces heureux tems ; mais les choſes ſont bien changées depuis, le faſte & le luxe ont pris la place de cette modeſte ſimplicité.

Lucrece de Borgia épouſe le fils du Duc de Ferrare.

Au commencement de cette année, Lucrece de Borgia épouſa Alphonſe d'Eſt, fils aîné, & Heritier d'Hercule d'Eſt Duc de Ferrare ; on lui donna pour dot cent mille écus en argent comptant, outre quelques Villes dans le Boulonois ; & en conſideration de ce Mariage le Pape remit au Duc de Ferrare le Tribut annuel qu'il avoit coûtume de payer à la Chambre Apoſtolique, en qualité de Feudataire du Saint Siegé, ce qui fut dans la ſuite une ſource de differens.

L'Archiduc arrive à Madrid.

L'Archiduc & l'Archiducheſſe, après avoir ſéjourné peu de tems à Fontarabie, prirent leur chemin par la Biſcaye, paſſerent par Burgos, Vailladolid & Medina d'el Campo, traverſerent les Montagnes de Segovie, qui ſeparent les deux Caſtilles, & arriverent enfin à Madrid. Leurs Majeſtez Catholiques, qui étoient depuis trés-long-tems à Grenade, en partirent pour ſe rendre à Notre-Dame de Guadaloupe. Ce fut là qu'ils gratifierent le Duc de Valentinois de la Ville d'Andria, & de pluſieurs autres Terres dans le Royaume de Naples, avec le titre de Principauté : car il ſembloit que les Rois prenoient plaiſir à le combler à l'envi de graces & de bienfaits, pour attirer dans leurs interêts cet homme vain & ambitieux, qui avoit une autorité abſolue ſur l'eſprit du Pape Alexandre. Les Deputez des Rois de France & d'Eſpagne s'aſſemblerent encore au même endroit, afin de regler les Penſions qu'on payeroit au Roi Frederic, & à ſon fils.

Et enſuite à Tolede.

Ferdinand & Iſabelle arriverent à Tolede le vingt-deuxiéme d'Avril ; mais l'Archiduc & l'Archiducheſſe n'y arriverent que le ſeptiéme de Mai : l'Archiduc s'étant trouvé incommodé dans le chemin, fut obligé de ſéjourner quelque tems à Olias, pour ſe rétablir de ſon indiſpoſition. Ils firent leur Entrée à Tolede avec une magnificence extraordinaire, & les Peuples les reçurent avec toutes les démonſtrations poſſibles de joie.

Il eſt reconnu pour Prince de Caſtille.

Comme leurs Majeſtez Catholiques ne les avoient appellez que pour les faire reconnoître Princes de Caſtille & de Leon, & pour leur faire prêter par les Peuples, & tous les Ordres du Royaume le ſerment de fidelité. On diſpoſa tout pour la Ce-

remonie, qui se fit le vingt-deuxiéme de Mai dans la grande Eglise de Tolede en presence de leurs Majestez. Le Cardinal D. Diegue Hurtado de Mendoze, l'Archevêque de Tolede & un grand nombre d'autres Prélats y assisterent, aussi-bien que le Connêtable de Castille, D. Bernardin de Velasco, les Ducs d'Albuquerque, de l'Infantado, d'Albe & de Bejar, le Marquis de Villena, & les principaux Seigneurs du Royaume, qui y parurent tous avec des livrées, & des Equipages magnifiques. Les Archiducs de leur côté s'engagerent par serment, que lorsqu'ils auroient succedé à la Couronne, ils conserveroient les droits, les Privileges, & les libertez de la Nation; qu'ils la gouverneroient selon ses Loix & ses Coûtumes; & qu'ils ne changeroient rien dans les anciens Usages établis. An de N. S. 1502.

LXVI. Mort du Prince de Galles.

Pendant que toute l'Espagne étoit dans la joie, pour l'arrivée de l'Archiduc, l'Angleterre étoit dans la tristesse, & les Anglois pleuroient avec des larmes bien sinceres, la mort du Prince Artus, qu'ils venoient de perdre dans la fleur de sa jeunesse. Le bruit courut que son Mariage avec la Princesse de Castille n'avoit pas été consommé, quoiqu'ils eussent demeuré ensemble cinq mois. Le sentiment des Auteurs de ce tems-là, est fondé sur l'extrême jeunesse du Prince, qui n'avoit que quatorze ans, & sur la foiblesse de sa complexion, qui ne lui permettoit pas d'user du mariage.

On propose le Mariage de la Princesse avec Henri frere d'Artus.

Dès que cette nouvelle fut arrivée en Espagne, leurs Majestez Catholiques envoyerent Hernan Duc d'Estrada en qualité de leur Ambassadeur extraordinaire, pour faire au Roi d'Angleterre les complimens ordinaires de condoleance sur la mort du Prince son fils, & pour menager le Mariage de la Princesse Catherine avec le Prince Henri, second fils du Roi. Mais celui-ci ne parloit point de rendre la dot, & ne terminoit rien sur le Mariage qu'on lui proposoit, & qui fut dans la suite si malheureux.

Naissance du Prince Jean de Portugal.

Telle est l'inconstance, & la vicissitude des choses humaines, il n'y a presque jamais ici bas ni de bonheur parfait, ni de malheur opiniâtre; tout est mêlé; le bien & le mal se succedent l'un à l'autre. La mort du Prince de Galles avoit à la verité affligé la Cour de Castille; mais cette douleur fut bien temperée, par l'arrivée de l'Archiduc, & par la nouvelle que l'on reçut au même-tems de l'heureuse naissance d'un Prince, dont Marie Reine de Portugal accoucha à Lisbonne le sixiéme

An de N. S. 1502. de Juillet, & qui fut nommé Jean. Comme il étoit l'aîné, il succeda à D. Emmanuel son pere, & devint dans la suite un des plus grands Rois de son siecle. Nul n'aima, & ne cultiva plus les beaux Arts; nul ne fit paroître plus de zele pour l'avancement de la Religion Chrétienne, & ne gouverna ses Peuples avec plus de bonté, de douceur & de moderation.

LXVII. Gonsalve assiege Tarente.

Pendant que l'Espagne jouissoit d'une tranquillité parfaite, tout étoit en mouvement dans le Royaume de Naples. Gonsalve de Cordoue avoit depuis quelque tems mis le Siege devant Tarente, comme je l'ai dit, & il esperoit obliger Ferdinand Duc de Calabre, qui s'y étoit enfermé, ou à se rendre à discretion, ou à en venir à un accommodement: on commença à traiter de Paix, dès que la Place fut investie. Pendant que les Députez de part & d'autre conferoient pour en regler les articles, le Duc par le moyen d'Octavien de Santis, obtint une suspension d'armes pour deux mois, afin d'avoir le tems d'informer le Roi son Maître de la situation où se trouvoient les affaires, & de sçavoir ses sentimens. On donna de part & d'autre des ôtages pour sureté qu'on n'entreprendroit rien de nouveau. Comme on ne reçut nulle réponse de Frederic au tems marqué, les Tarentins ne sçavoient quelles mesures, ni quel parti prendre; ils étoient dans des allarmes, & dans des inquietudes continuelles, apprehendant toûjours que les Espagnols ne revinssent de nouveau assieger la Place.

On met la Ville en sequestre.

Gonsalve voulut bien cependant prolonger la suspension d'armes jusqu'à la fin de l'année aux mêmes conditions. Ce terme étant encore passé, & le Duc de Calabre ne recevant aucun Courier de Frederic, il obtint encore une prolongation de Trêves pendant deux autres mois, à condition néanmoins que la Ville seroit mise en sequestre entre les mains de Bindo Ptolomei, Sujet de Sa Majesté Catholique, dont Gonsalve avoit éprouvé en mille occasions la fidelité, & la droiture; & que si l'on ne recevoit aucuns ordres du Roi dans le tems marqué, Ptolomei remettroit la Place entre les mains de Gonsalve; qu'à l'égard du Duc de Calabre, il auroit la liberté de se retirer où il voudroit, d'emporter ses meubles & ses pierreries; & d'emmener le nombre de Domestiques dont il auroit besoin.

Girachi se rend aux Espagnols.

Dans le même tems l'importante Forteresse de Girachi, à trois lieues de la Mer, se soumit aux Espagnols; & le Prince

An de N. S. 1502.

de Salerne, le principal Auteur de la Revolution de Naples, étant venu s'aboucher avec le Grand Capitaine, s'offrit d'abandonner la France, & de prendre le parti d'Eſpagne, à condition qu'on lui accorderoit, & à tous ſes amis, une Amniſtie generale; qu'on lui rendroit, & au Prince de Biſignano, toutes les Terres qu'on leur avoit confiſquées, & qu'on les rétabliroit dans leurs Charges & Dignitez: il demanda encore de nouvelles gratifications, & en particulier pour lui, le Comté de Lauria, & une Penſion de cinq mille ducats, que les anciens Rois de Naples avoient coûtume de payer aux Seigneurs de ſa Maiſon. Ces demandes étoient outrées dans les conjonctures preſentes, & ce Prince, en voulant vendre trop cher une amitié, dont on pouvoit alors plus aiſément ſe paſſer, marquoit bien par des diſpoſitions ſi peu raiſonnables, qu'il n'avoit pas changé de ſentimens, & qu'il ne s'accommodoit que par le déſordre, & la neceſſité de ſes affaires.

Gonſalve reçoit fort bien les Seigneur Napolitains.

D'un autre côté les Seigneurs Napolitains qui s'étoient retirez dans l'Iſle d'Iſchia avec le Roi Frederic, ſe croyant diſpenſez du ſerment de fidelité, qu'ils avoient fait à ce Prince, par ſa retraite en France, vinrent de bonne-foi trouver le Grand Capitaine. Cette démarche étoit bien avantageuſe aux Eſpagnols, & ne pouvoit manquer de donner un grand branle pour l'heureux ſuccès de cette Guerre; auſſi Gonſalve les reçut-il avec toutes ſortes d'honnêtetez & d'eſtime, particulierement ceux qui étoient le plus en état, ou par leur valeur, ou par leur credit, de rendre des ſervices conſiderables à Sa Majeſté Catholique. Il n'épargna rien, ſur tout pour gagner Proſper & Fabrice Colonne, à qui les Venitiens offroient des Penſions & des Appointemens conſiderables, pour les engager au ſervice de la Republique; il ſçut menager leur eſprit avec tant d'adreſſe, qu'il les attacha aux interêts de l'Eſpagne.

LXVIII. Les Eſpagnols prenent Manfredonia.

On commençoit à voir les préludes des Troubles, dont le Royaume de Naples fut peu de tems après agité. D. Diegue de Mendoze & D. Ignigo d'Ayala, s'étant unis pour faire le Siege de Manfredonia, ſe rendirent maîtres de la Ville; & le Gouverneur du Château, à qui Frederic en avoit confié la Garde, fut contraint de le rendre par compoſition, quoique le Seigneur d'Alegre marchât avec toutes ſes Troupes, au ſecours des Aſſiegez.

An de N. S. 1502.

Tarente se rend à Gonsalve.

Enfin peu de tems après, la Ville de Tarente, avec les Châteaux qui en dépendent, se soumit à Gonsalve, suivant les conditions du traité fait avec lui & le Duc de Calabre. Ce Prince qui avoit la liberté de se retirer où il voudroit, choisit pour le lieu de sa retraite la Ville de Bari, qui étoit toûjours demeurée fidele à Frederic son pere, quoiqu'elle n'eût ni Fortifications, ni Château, & qu'elle ne fût nullement en état de se défendre : le Duc résolut néanmoins de rester dans cette Place ouverte de tous côtez, & d'y attendre les derniers ordres du Roi; car il auroit crû faire un crime de ne les pas suivre, & de traiter en particulier avec les Espagnols, sans sa participation & son consentement.

Gonsalve tâche de gagner le Duc de Calabre.

Gonsalve auroit bien souhaité de ménager un accommodement entre le Duc de Calabre & Sa Majesté Catholique. Ce jeune Prince avoit les inclinations belles, & aimoit la Paix; mais il y avoit à craindre que s'il prenoit le parti de se retirer en France, à l'exemple du Roi son pere, sa retraite ne fût une nouvelle source d'inconveniens; c'est pourquoi Gonsalve, qui sçavoit qu'il ne falloit rien negliger dans les grandes affaires, n'omettoit rien pour rompre toutes les mesures que pourroit prendre le Duc de Calabre. On lui fit des propositions avantageuses; on lui offrit une Pension de trente mille ducats pendant sa vie, partie dans le Royaume de Naples, & partie en Espagne : c'étoit tout ce qu'il pouvoit demander dans la situation fâcheuse où il se trouvoit : il voyoit bien que ce parti étoit assez avantageux, & il y consentoit volontiers, pourvû que son pere l'agréât, & qu'on lui tînt parole.

Le Duc demande à passer en Espagne.

Quelque tems après, Isabelle Duchesse Douairiere de Milan n'ayant pas voulu aller en Sicile, auprès de la Reine de Hongrie sa tante, prit le parti de se retirer à Bari avec le Duc de Calabre son cousin germain. Elle eut tant de pouvoir sur son esprit, qu'elle l'engagea à écrire de sa main des Lettres à Gonsalve, dans lesquelles, après s'être plaint de ce que le Roi son pere, oubliant ses interêts, paroissoit ne se pas mettre en peine de sa personne, il prioit Gonsalve de ne pas avoir égard au Traité qu'ils avoient fait ensemble, ajoûtant qu'il renonçoit à la permission qu'on lui avoit accordée de se retirer où il voudroit, & qu'on lui feroit plaisir de le faire passer en Espagne, auprès de Sa Majesté Catholique; qu'au reste, c'étoit là sa derniere résolution; mais que le respect

qu'il croyoit devoir encore conserver pour le Roi son pere, l'empêchoit de la faire éclater. An de N. S. 1500.

Il change de sentiment.

Soit que ce fussent là les veritables sentimens du Duc de Calabre, soit que ce ne fût qu'une feinte, & qu'il n'eût écrit cette Lettre que par complaisance pour la Duchesse de Milan; soit qu'enfin les Espagnols l'eussent supposée, pour avoir un prétexte de se rendre maîtres de la personne de ce Prince: il est certain qu'il ne persista pas long-tems dans les mêmes dispositions, sa jeunesse, la mediocrité de son genie & sa timidité naturelle lui representoient à l'esprit mille inconveniens, qu'il n'avoit pas prévûs dans la démarche qu'il venoit de faire: mais doit-on s'en étonner? où est l'esprit assez ferme, qui ne chancelle pas quelque fois, quand il éprouve quelque revers? Il ne pouvoit se résoudre d'aller contre les ordres du Roi son pere, qui lui mandoit de le venir trouver incessamment.

Le Roi Frederic écrit à Gonsalve.

Frederic en écrivit à Gonsalve, & lui envoya même des personnes de confiance, pour le prier de laisser au Duc de Calabre la liberté de se retirer. » Que deviendra donc la foi « des Traitez, ajoûta-t-il dans ses Lettres? N'avez-vous pas « engagé votre parole? Un Gentilhomme peut-il avec hon- « neur y manquer? Avez-vous oublié nos anciennes liaisons, « mon amitié, & mes bienfaits, pendant que j'étois encore sur « mon Thrône? «

Gonsalve fait de belles promesses au Duc de Calabre.

Ces Lettres ne firent pas grande impression sur l'esprit de Gonsalve, plus attentif aux interêts du Roi son maître, qu'à tous ces vains reproches: il donna secretement des Gardes au Duc de Calabre, qui avoient ordre de ne le pas perdre de vûe; & pour l'engager à consentir de bonne grace à se retirer en Espagne, outre les premieres propositions qu'il lui avoit déja faites, il lui promit au nom du Roi d'Espagne, de lui faire épouser la Reine Jeanne Douairiere de Naples, niece de Sa Majesté Catholique, & fille de sa sœur, ou bien l'Infante Catherine veuve du Prince de Galles: mais le Duc de Calabre ne pouvoit raisonnablement se fier à ces promesses, elles étoient trop avantageuses pour un Prince dépouillé de ses Etats, & quand il auroit été affermi sur le Thrône de ses Ancêtres, il n'en auroit pû esperer de plus honorables. Il y avoit bien de l'apparence qu'on ne pensoit qu'à l'amuser par de belles paroles. Il avoit la liberté d'aller dans toutes les Villes de l'Apouille, & quoiqu'à l'exterieur il parût libre, on l'observoit néanmoins si exactement, qu'il

An de N. S. 1502. ne pouvoit aller nulle part, pas même à la chasse, sans avoir auprès de lui des Espions, pour éclairer ses démarches. D. Juan de Guevarra Comte de Potentia, l'accompagnoit par tout; & il avoit pris un si grand ascendant sur l'esprit du Duc, qu'il le tournoit comme il vouloit.

Le Duc de Calabre passe en Espagne.

Enfin cette affaire fut ménagée avec tant d'adresse & de secret, que sans qu'il s'apperçût du dessein des Espagnols, on l'engagea de retourner à Tarente: dès qu'il y fut, on prit la résolution de le faire passer en Espagne, & Gonsalve envoya des ordres très-exprès à Juan de Conchillos de choisir une Galere, de prendre si bien ses mesures, que le Duc ne pût lui échapper; de le conduire en Sicile, & de là en Espagne; de lui faire entendre qu'il lui seroit plus aisé de regler toutes choses avec le Roi Ferdinand de près, que de loin; & enfin de le flater, pour lui faire goûter la conduite qu'on tenoit envers lui.

Ce prétexte, quelque specieux qu'il parût, ne pouvoit justifier un procedé où il paroissoit si peu de bonne-foi. Ce n'est pas seulement en tems de Guerre qu'on ne se pique ni de constance dans ses promesses, ni de fidelité dans sa parole; c'est une maxime inconnue à la politique humaine, dans la plus profonde Paix, & dans les affaires d'Etat. Les Souverains sont-ils toûjours exacts observateurs des Traitez? Se rendent-ils esclaves de leur parole, dès qu'il s'agit ou de conserver leur Royaume, ou d'en étendre les bornes.

LXIX. Division entre les François & les Espagnols.

Les François & les Espagnols n'en étoient pas encore venus à une rupture ouverte dans le Royaume de Naples. Les deux Generaux conferoient, & avoient même écrit de part & d'autre à leurs Maîtres, pour chercher les voyes de conserver la Paix & la bonne intelligence entre les deux Nations. La crainte & l'esperance agitoient tour à tour l'une & l'autre: les François comptoient beaucoup sur leurs forces; mais dans le fonds quelque passion qu'on ait pour la Guerre, il n'est personne qui n'aime encore mieux le repos, quand il peut l'avoir sans préjudice de ses interêts.

L'Ambassadeur de France se plaint du Partage du Royaume de Naples.

Le Roi Très-Chrétien avoit envoyé un Ambassadeur en Espagne, pour entrer en negociation avec les Ministres du Roi Catholique sur cette affaire, & il étoit arrivé à Tolede, avant même que l'Archiduc Philippe fût reconnu Prince de Castille & de Leon. Le motif de cette Ambassade étoit pour representer à la Cour de Castille que les Revenus des Provinces cedées

cedées à la France par le Partage, étant considerablement moindres, que ceux des Provinces de l'Apouille & de la Calabre échûes aux Espagnols: il étoit juste, pour dédommager la France, de lui abandonner la Capitanate; que par ce moyen la balance devenant égale, les deux Nations pourroient plus aisément vivre en Paix. An de N. S. 1502.

Le Roi Catholique répondoit aux propositions de l'Ambassadeur de France, que si le Roi son Maître se repentoit du Partage fait de concert, & qu'il se crût lesé, il étoit content de faire un échange; qu'il consentoit de prendre pour sa part les Provinces qui étoient tombées dans le sort de la France, & de ceder aux François celles dont les Espagnols étoient maîtres, sans demander nul dédommagement; & qu'ainsi les François pourroient jouir tranquillement de ces Revenus qu'ils élevoient si haut; que si cette proposition ne convenoit pas au Roi Très-Chrétien, & qu'il voulût une compensation, il restoit encore la Principauté & la Basilicate à partager, on n'avoit qu'à faire ce Partage à l'amiable; mais que la Capitanate étant le meilleur pays de l'Apouille, il n'étoit pas juste de l'en démembrer; qu'enfin pour faire voir la droiture de ses intentions, & l'inclination sincere qu'il avoit pour la Paix, si la France s'obstinoit à refuser les partis qu'on lui proposoit, il consentoit de remettre cette affaire entre les mains du Pape & des Cardinaux, & de les prendre pour Arbitres.

Le Roi Catholique fait de nouvelles offres.

La France n'agréoit aucun de ces moyens, & encore moins celui de l'échange, parce que le Roi Très-Chrétien auroit été contraint de ceder aux Espagnols la Ville de Naples, & par consequent de renoncer au Titre de Roi de Naples & de Jerusalem, qui lui avoit été cedé par le Traité, & qui étoit attaché à celui qui seroit maître de la Capitale. Mais comme les Espagnols de leur côté, ne vouloient point démordre, & qu'ils demeuroient fermes dans leur alternative, les François en vinrent aux ménaces, & leur declarerent que s'ils ne consentoient de bonne grace à ceder la Capitanate, on sçauroit bien les y contraindre par force.

Les esprits s'étant un jour échauffez, l'Ambassadeur d'Espagne à la Cour de France déclara nettement au Roi dans une Audience, que Sa Majesté Catholique avoit observé jusqu'au scrupule les moindres articles du Traité. Le Roi Très-Chrétien repliqua sur le champ, & avec feu, qu'il ne l'avoit pas

Le Roi de France parle très-vivement à l'Ambassadeur d'Espagne.

An de N. S. 1502. observé avec moins de fidelité : *Et si quelqu'un ose soutenir le contraire*, ajoûta-t-il en colere, *je lui en donne le démenti ; je suis prét de maintenir l'épée à la main ce que j'avance, & de défendre en champ clos mon honneur & ma reputation contre le Roi votre Maître, ou contre l'Empereur, s'ils veulent accepter le defi.*

Replique de l'Ambassadeur.

L'Ambassadeur Gralla, sans s'échauffer, répondit avec une liberté également modeste & genereuse, que le Roi son Maître avoit toûjours aimé la justice, & qu'il se piquoit de l'observer autant que nul autre Prince qu'il y eût sur la Terre : *Et si cela est necessaire*, continua-t-il, *je consens que le sort des armes en décide ; & je serai toûjours prét de défendre l'épée à la main l'honneur & l'innocence de Sa Majesté Catholique, contre quiconque osera le calomnier.* Le Roi irrité d'une repartie si fiere, repliqua : *Il me semble que le Roi d'Espagne n'est pas plus grand Maître que moi. Ni vous*, repartit brusquement l'Ambassadeur, *vous n'êtes pas plus grand Seigneur que le Roi mon Maître.*

Inclination du Roi d'Espagne pour la Paix.

Il est certain que le Roi d'Espagne avoit plus d'inclination pour la Paix que pour la Guerre, & qu'il ne demandoit pas mieux, qu'un accommodement ; il en écrivit fort au long à Gonsalve, & lui ordonna très-expressément de tenter toutes les voies possibles d'établir une bonne intelligence entre les deux Nations, & de n'en venir aux armes qu'à la derniere extrêmité ; qu'en un mot, il rendroit un service plus considerable à sa Couronne, s'il pouvoit terminer cette affaire à l'amiable, que s'il faisoit la Conquête de tout le Royaume.

LXX.
Les François surprennent quelques Places dans la Capitanate.

Les François & les Espagnols en étoient déja venus aux mains en quelques petites rencontres ; mais comme cela s'étoit fait sans aveu, & sans la participation des Generaux, ces querelles particulieres n'avoient point eu d'autres suites que d'aigrir les esprits des deux Nations. La démarche du Seigneur d'Alegre, qui prenoit la qualité de Gouverneur pour le Roi Très-Chrétien dans la Capitanate, quand il rassembla ses Troupes pour marcher au secours de Manfredonia, que les Espagnols assiegeoient, fit bien voir que les François ne vouloient point d'accommodement, & qu'il y auroit bien-tôt une rupture ouverte : mais pour achever de faire connoître leurs desseins, ils surprirent la Ville de Troye, & quelques autres petites Places dans la Capitanate, pendant que Gonsalve étoit occupé au Siege de Tarente.

Les Espagnols indignez que les François procedassent par

voies de fait, & commençassent par se mettre en possession des Provinces contestées, envoyerent des Députez au Duc de Nemours, pour lui demander la restitution des Places surprises, & justice de ces Actes d'Hostilité; mais ces avances n'ayant rien produit, les deux Generaux convinrent qu'ils s'aboucheroient pour regler de concert cette affaire; que cependant il y auroit une suspension d'armes; & que de part & d'autre on n'entreprendroit rien de nouveau. Gonsalve ayant terminé au plûtôt toutes les affaires à Tarente, vint à Atela, pendant que d'un autre côté le Duc de Nemours se rendit à Melphe. Ces deux Villes étoient dans la Basilicate: il y avoit sur le chemin de l'une à l'autre, un petit Hermitage dedié à saint Antoine, & également éloigné de ces deux Villes. Ce fut le lieu que les deux Generaux choisirent pour leur Entrevûe; ils menerent chacun de leur côté des gens habiles pour soutenir leurs interêts & leurs droits. On parla long-tems, on disputa, on se mit peu en peine d'apporter des preuves, & de chercher des raisons; on en vint aux plaintes, aux reproches, aux invectives; & voilà tout le fruit que l'on tira de la conference.

An de N. S. 1502.

Le Duc de Nemours & Gonsalve s'abouchent ensemble.

Les François soutenoient que les Provinces échûes à l'Espagne produisoient soixante & dix mille ducats de Revenu, plus que la France n'en retiroit de celles qui lui étoient tombées en partage; & par consequent qu'il étoit juste de la dédommager, suivant le Traité fait entre les deux Couronnes. Les Espagnols de leur côté repliquoient, qu'avant toutes choses, on devoit commencer par leur restituer ce qu'on leur avoit injustement enlevé dans la Capitanate; qu'il falloit les rétablir dans tous les lieux d'où on les avoit chassez; & qu'ensuite ils ne refuseroient pas d'entrer en negociation. Ainsi les Conferences furent rompues, & les Generaux se separerent sans avoir rien conclu; ils ne laisserent pas de se faire bien des civilitez, & de se donner mutuellement toutes les marques possibles d'estime & de consideration; mais je crois que dans le fonds, ils ne vouloient que s'amuser mutuellement.

Ils se separent sans rien conclure.

LXXI.

Gonsalve se dispose à la Guerre.

Quand on vit les Negociations inutiles, on ne songea plus qu'à prendre les armes: les deux Generaux écrivirent aux Rois leurs Maîtres, pour les informer de l'état des choses; qu'il n'y avoit plus d'accommodement à esperer; que chacun paroissoit résolu de ne rien relâcher de ses prétentions; qu'ainsi il n'y

An de N. S. 1500.

avoit plus d'autre parti à prendre, que d'envoyer promptement des Hommes & de l'argent, pour prévenir l'Ennemi.

Les Espagnols se saisissent de quelques Places.

Cependant Gonsalve qui étoit fort resserré dans ses Quartiers, & qui commençoit déja à souffrir beaucoup par la disette des vivres & des fourages, envoya une partie de ses Troupes dans les villes & les Bourgs de la Principauté, où ils pouvoient plus aisément s'étendre, & trouver toutes choses en abondance. Le Capitaine Escalada étant venu avec sa Compagnie à Tripalda, chassa de ce Poste quelques François, qui s'y étoient logez, & y établit son Quartier. Le Poste étoit avantageux, n'étant qu'à dix lieues de Naples; d'autres Espagnols en firent autant, & prirent leurs Logemens dans plusieurs Places des environs, où ils se retrancherent.

Le Roi de France confisque les biens des Espagnols en France.

Les François indignez de ce procedé, se plaignirent, murmurerent, crierent à l'injustice; ils en écrivirent en France; & Louis XII. apprenant cette nouvelle en fut si irrité, que pour s'en venger il confisqua tous les biens & tous les effets que les Espagnols possedoient en France. Rien, ce semble, ne paroissoit plus violent; car on ne se saisit point des Marchandises des Etrangers, sans que la Déclaration de Guerre ait précedé, & sans leur avoir prescrit un tems pour sortir du Royaume: mais de quel excès n'est point capable une passion violente de colere, quand on s'y livre une fois? Ecouta-t-elle? Consulta-t-elle jamais la justice & la raison?

Le Roi d'Espagne mande à ses Generaux de s'accommoder avec les François.

Le Roi Catholique plus moderé dissimula cette violence; il écrivit à ses Generaux dans le Royaume de Naples, de prendre toutes les voies possibles, pour ne point aigrir les choses, & pour donner aux François toute la satisfaction qu'ils pouvoient souhaiter; de leur abandonner, plûtôt que d'en venir à une rupture, toutes les Villes dont ils s'étoient saisis dans la Capitanate, & qui faisoient la meilleure partie de la Province; car ce Prince vouloit la Paix à quelque prix que ce fût, & paroissoit résolu de ne point rompre avec la France.

Nouvelle Entrevûe du Duc de Nemours & de Gonsalve.

Sur ces nouveaux ordres, les deux Generaux s'aboucherent encore une fois dans l'Hermitage de saint Antoine, où s'étoit faite la premiere Entrevûe. On nomma de part & d'autre des Deputez, pour refaire un nouveau Partage de la Basilicate, de la Principauté & de la Capitanate, qui faisoient le principal sujet de la querelle. C'étoit tout ce que les François pouvoient souhaiter; & ils paroissoient assez contens du

Partage ; car les Espagnols avoient ordre de leur accorder tout ce qui se pourroit. An de N. S. 1501.

LXXII. Les François rompent les Conferences, & se saisissent de quelques Places.

Pendant que les Deputez étoient ainsi occupez à regler ce Partage, les François reçurent un nouveau Renfort d'Hommes & d'argent pour payer leurs Troupes ; ils furent joints par mille Suisses, & deux cens Lances : ce secours leur enfla le courage, & redoubla leur confiance ; ils résolurent donc de rompre les Conferences, & de recommencer la Guerre, ne doutant point qu'ils ne pussent chasser les Espagnols du Royaume de Naples, & en demeurer seuls les Maîtres. Leur premiere Entreprise fut de s'emparer de Venosa dans l'Apouille, où commandoit Pierre Navarre, devenu dans la suite si celebre, & qui fut obligé de rendre la Place pressé par la Garnison, qui ne se croyoit pas assez forte pour soutenir la Place contre les François. Ils se saisirent presque en même-tems de Quarata, que Camille Caraccioli leur remit entre les mains. Ces deux Villes n'étoient qu'à douze milles de Barlete, où Gonsalve étoit alors campé avec la meilleure partie de ses Troupes. Dans ce même tems Viseli, une des plus fortes Places de la Principauté d'Altamura, quitta le parti des Espagnols, & arbora la Banniere de France. Les Espagnols irritez de cette trahison : accoururent avec leurs Galeres, & reprirent la Place sur les François ; mais ceux-ci, sans donner aux Espagnols le loisir de s'y établir, & de s'y retrancher, les en chasserent de nouveau, & recouvrerent cette Place. Les Espagnols crurent ne pouvoir avec honneur dissimuler cet affront, & résolurent d'en tirer raison.

Les François se retirent à Melphes.

Cependant l'Eté étoit presque sur sa fin, & les François, qui étoient campez à Quarata, commençoient à souffrir beaucoup par la disette d'eau & de vivres. Car la Cavalerie Espagnole, qui se voyoit maitresse de la Campagne, occupoit tous les Passages ; arrêtoit, ou surprenoit tous les Convois, & empêchoit les Paysans de porter des Provisions au Camp des François. Ceux-ci qui ne voyoient plus nul moyen de subsister dans leurs Quartiers, prirent la résolution d'en sortir, d'abandonner Quarata, pour s'étendre davantage : ils se mirent à côtoyer la Riviere d'Ofanto, par laquelle ils pouvoient plus aisément tirer des vivres. Gonsalve, qui étoit aux environs de Barlete, en étant informé, se mit en marche sur la fin d'Août, dans le dessein de les attaquer : dès qu'il les eût at-

An de N. S. 1502. teint, il leur presenta le Combat; mais ceux-ci ne voulant point avoir affaire à Gonsalve, hâterent leur marche, & prirent la route de Melphe. Gonsalve détacha quelques Cavaliers, qui s'étant mis aux trousses des François, donnerent sur leur Arriere-Garde, prirent, ou tuerent ceux qui s'étoient écartez du Gros, & enleverent la meilleure partie des Bagages. Le Duc de Nemours & le Seigneur d'Aubigni, les deux principaux Chefs de l'Armée Françoise, perdirent dans cette occasion une partie de leurs Equipages, & presque toute leur Garderobe. Les François attendoient un secours de mille Suisses, qui étoient déja arrivez à Naples, & quatre cens Lances qui avoient passé Florence, & qui se hâtoient de les venir joindre: ils ne vouloient pas hazarder sans ce Renfort, un Combat, dont le succès pouvoit être douteux, & mettre leurs affaires en désordre.

LXXIII. Gonsalve demande du secours au Roi d'Espagne.

Gonsalve de son côté, qui ne vouloit point se laisser prévenir, avoit envoyé Courier sur Courier au Roi Catholique, pour le solliciter de faire équiper incessamment une Flotte; de la faire passer en Italie, & d'y mettre quatre cens Chevaux-Legers, & deux mille Hommes des Troupes de Galice & des Asturies, avec un secours d'argent, dont il avoit besoin pour payer les Troupes. Il s'étoit particulierement attaché à demander des Soldats de Galice & des Asturies, parce que cette Milice étant accoûtumée à grimper sur les Montagnes, & à mener une vie dure, à cause de la sterilité de leur Pays, il crut qu'elle seroit plus propre à ses desseins dans le Royaume de Naples. Il écrivoit aussi à l'Ambassadeur D. Juan Emmanuel de lever au plûtôt deux mille Allemans, pour les mêler avec les Espagnols, & pour les opposer aux Suisses. Il donna au même-tems ordre à Michel Malferit, homme adroit & intelligent de se rendre à Ancone, pour aller au-devant des deux mille Allemans, que devoit envoyer l'Ambassadeur, & pour les amener dans le Royaume de Naples, le long du Golphe Adriatique.

Le Roi d'Espagne se dispose à la Guerre.

Le Roi Catholique voyant que toutes les démarches qu'il avoit faites pour entretenir la Paix avec la France, avoient été inutiles, se disposa tout de bon à la Guerre; il fit équiper en diligence une Flotte, sur laquelle il fit embarquer deux cens Hommes-d'Armes, autant de Chevaux-Legers, & de l'Infanterie à proportion, avec une grosse somme d'argent,

pour faire paſſer en Italie, ſous le Commandement de Bernard de Villa-Marin, qu'il nomma Amiral de la Flotte. D'un autre côté, il écrivit à l'Empereur, afin de l'engager à ſe mêler des affaires d'Italie, & à y porter la Guerre, pour y rétablir ſon autorité; il lui fit encore propoſer de donner l'Inveſtiture du Duché de Milan, à l'un des enfans du Duc Louis, que la France en avoit dépouillé; & de donner des Troupes à ces jeunes Princes, qui étoient contraints de vivre en Allemagne, comme de malheureux exilez, afin qu'ils ſe miſſent en poſſeſſion de l'Heritage de leur pere. Mais ce qui paroîtra plus étonnant, c'eſt que le Roi d'Eſpagne, pour flatter l'ambition du Duc de Valentinois, lui promit de lui faire donner par l'Empereur l'Inveſtiture de Florence, & de tout le reſte de la Toſcane, qu'il poſſederoit déſormais comme Fief de l'Empire, ſous le titre de Royaume. Ferdinand étoit bien-aiſe de gagner aux dépens d'autrui, le Pape Alexandre, & il deſeſperoit d'y réuſſir autrement, qu'en comblant le Duc de Valentinois de biens & d'honneurs: car il ſe flatoit que s'il pouvoit mettre une fois le Pape dans ſes interêts, il donneroit en ſa faveur un grand branle aux affaires de Naples. An de N. S. 1502.

LXXIV. Le Roi d'Eſpagne va à Sarrogoſſe.

Le Roi Catholique demeura quelques jours à Tolede, où il ne penſoit qu'à réjouir l'Archiduc ſon gendre, & l'Archiducheſſe ſa fille, par des ſpectacles, des tournois & des carrouſels; mais enfin il fut obligé de les laiſſer dans cette Ville avec la Reine, & de partir le huitiéme du mois de Juillet pour Sarragoſſe, afin de diſſiper les Troubles, qui commençoient à s'élever dans l'Arragon. Il avoit convoqué les Etats Generaux du Royaume pour le dix-neuviéme du même mois; mais en chemin faiſant, il envoya ordre qu'on les prorogeât; il ne penſoit qu'à gagner l'affection des Peuples, afin de les engager à reconnoître l'Archiduc, & l'Archiducheſſe comme Princes d'Arragon: car il apprehendoit que cette Nation peu traitable, & jalouſe juſqu'à l'excès de ſes Privileges & de ſes libertez, ne refuſât ce qu'on ſouhaitoit d'elle.

Il envoie un nouveaux ſecours en Italie.

Le Roi étant arrivé à Sarragoſſe au commencement de Septembre, y reçut des Lettres de Gonſalve, qui lui demandoit un prompt ſecours, pour s'oppoſer aux efforts des François. Outre la Flotte qu'on lui avoit déja envoyée ſous le Commandement de Bernard de Villa-Marin. On donna de nouveaux ordres, pour en faire équiper une ſeconde, que Ma-

An de N. S. 1502.

nuel de Benavides devoit monter, & qui devoit transporter en Italie quatre cens Lances, autant d'Hommes-d'Armes, de Chevaux-Legers, & trois cens Hommes-de-Pied. Peu de tems après, le Roi commanda encore à Louis Portocarrero, Seigneur de Palma, qui avoit rendu des services considerables dans la Guerre de Grenade, de partir incessamment, avec le reste de la Flote, & de se rendre en Italie, où lui & Gonsalve commanderoient pendant tout le cours de cette Guerre avec une égale autorité. Portocarrero devoit mener avec lui à Naples trois cens Hommes-d'Armes, quatre cens Chevaux-Legers, & trois mille Hommes-de-Pied. Ce Secours étoit absolument necessaire pour rétablir la reputation & les affaires des Espagnols, qui commençoient à être bien délabrées dans ce Royaume, sur tout dans la Calabre.

Il sollicite les Venitiens de se liguer avec lui.

Ferdinand, qui craignoit de ne pouvoir réussir par ses seules forces, entreprit d'attirer dans ses interêts les Venitiens, qui jaloux de la puissance des François, dont ils redoutoient le voisinage, paroissoient assez disposez à se liguer avec les Espagnols. Dans cette vûe il envoya de nouveau Laurent Suarez de Figueroa Ambassadeur à Venise, où il avoit déja été une fois avec la même qualité, & le chargea d'employer toute son adresse, & tout le credit qu'il avoit acquis dans sa premiere Ambassade, pour ménager une Ligue entre la Republique & l'Espagne. L'Ambassadeur avoit même ordre de promettre à la Seigneurie tous les secours dont elle auroit besoin pour se mettre en possession du Milanois & de l'Abruzze, le long du Golphe, qui étoit fort à sa bienséance.

LXXV.
Le Roi d'Espagne convoque les Etats d'Arragon à Sarragosse.

L'Ouverture des Etats d'Arragon se fit au jour marqué: après les premieres Ceremonies, Sa Majesté Catholique se trouva à l'Assemblée, & demanda, que puisque le Prince D. Michel étoit mort, les Etats reconnussent pour Princes d'Arragon l'Archiduchesse Jeanne sa fille aînée, & l'Archiduc Philippe son époux, & prêtassent à l'un & à l'autre le serment de fidelité, comme aux Heritiers présomptifs de la Couronne. Il ajoûta en même-tems qu'il falloit chercher des voies pour lui fournir les subsides & les secours dont il avoit besoin dans la Guerre de Naples, qui regardoit particulierement la Nation, & qui l'interessoit plus encore que le reste de l'Espagne. Les Etats écouterent assez favorablement ces propositions, & lui accorderent de bonne grace tout ce qu'il demanda.

Mais pendant que l'Assemblée deliberoit sur les moyens de soutenir la Guerrre de Naples, le Roi écrivit à l'Archiduc & à l'Archiduchesse de se rendre incessamment à Sarragosse, pour profiter de la disposition favorable des Etats à les reconnoître. Ces Princes partirent, suivant les ordres, & furent reçus à Sarragosse avec beaucoup de joie. Enfin tout étant disposé pour la Ceremonie, ils se rendirent aux Etats le vingt-septiéme d'Octobre, où ils furent reconnus, & proclamez Princes d'Arragon, & où tous les Députez leur prêterent au nom de tout le Royaume le serment de fidelité, avec toutes les clauses que cette Nation jalouse de ses libertez, a coûtume d'apporter dans ces sortes de Ceremonies. Ainsi la Princesse Jeanne fut la premiere femme qui eût été solemnellement reconnue par tous les Ordres du Royaume, legitime Heritiere de la Couronne, même du vivant de son pere, ce qui n'avoit point encore eu d'exemple. Il est bien vrai que la Princesse Petronille avoit été reconnue Reine; mais on ne lui avoit jamais prêté serment de fidelité, comme à l'Heritiere de la Couronne; & même cette Ceremonie n'étoit pa sencore en usage alors.

An de N. S. 1502. L'Archiduc & l'Archiduchesse sont reconnus Princes d'Arragon.

Peu de tems après, l'Archiduc partit pour Madrid, l'Archiduchesse son épouse le suivit de près, & le Roi Catholique ne demeura pas long-tems à Sarragosse; il y laissa la Reine Douairiere de Naples sa sœur, pour présider à sa place aux Etats jusqu'à la fin. Cette Princesse, qui depuis son retour d'Italie étoit toûjours demeurée à Grenade, où se tenoit alors la Cour, avoit suivi le Roi à Sarragosse, dans le dessein, disoit-elle, de repasser une seconde fois en Italie, pour y tenir compagnie à la Reine sa fille unique, & pour la consoler dans ses peines; mais on la retint en Espagne, jusqu'à ce que tout fut prêt pour son départ, & Ferdinand lui donna la Regence d'Arragon, avec la même autorité, les mêmes honneurs, & les mêmes appointemens qu'avoit eus D. Alphonse d'Arragon, Archevêque de Sarragosse, fils naturel du Roi Catholique, pendant sa Regence.

Ils partent l'un & l'autre pour Madrid.

LXXVI.

L'Archiduc s'ennuie en Espagne.

Cependant l'Archiduc commençoit fort à s'ennuyer en Espagne, il n'y demeuroit plus que malgré lui, & par complaisance pour son épouse, & leurs Majestez Catholiques; il n'attendoit plus que le moment d'en partir, pour se rendre aux Pays-Bas; ses Courtisans qui ne s'y ennuyoient pas moins que

An de N. S. 1502.

lui, ne pouvoient s'accommoder du genie, de l'humeur & des coûtumes des Espagnols, qu'ils trouvoient si opposées aux manieres libres des Flamands. Les Seigneurs qui l'avoient suivi en Espagne, tournoient comme il leur plaisoit, l'esprit de ce jeune Prince; mais l'Archevêque de Besançon étoit le plus puissant, il avoit toute sa confiance, & l'Archiduc ne faisoit rien sans ses conseils. Après la mort de l'Archevêque, qui étoit arrivée depuis peu en Espagne, le Seigneur de Vere remplit sa place dans les bonnes graces du Prince. Ce Seigneur, qui avoit toutes les inclinations Françoises, aussi-bien que l'Archevêque de Besançon, & qui ne pouvoit se faire aux manieres Espagnoles; faisoit tout ce qu'il pouvoit pour dégoûter l'Archiduc du séjour d'Espagne, & pour l'engager à retourner dans les Pays-Bas.

Il veut retourner en Flandres.

Mais il falloit trouver un prétexte pour le départ, afin de ne point choquer le Roi Catholique, qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour retenir son gendre. L'Archiduc déclara au Roi que sa presence étoit absolument necessaire dans les Pays-Bas; qu'ayant laissé à son départ la Flandres dégarnie de Troupes, parce qu'il n'y avoit rien à craindre alors du côté de la France, les François pourroient peut-être prendre occasion de la rupture entre eux & l'Espagne, & se servir de son absence, pour faire quelque irruption en Flandres, sous prétexte que l'Archiduc étoit gendre de leur Ennemi.

En vain le Roi d'Espagne veut l'en détourner.

Leurs Majestez Catholiques n'épargnerent rien pour détourner le Prince de sa résolution; elles eurent beau lui representer la grossesse de la Princesse son épouse, qui étoit prête d'accoucher, leurs raisons, leurs sollicitations & leurs prieres furent inutiles; rien ne fut capable, ni de le retenir plus long-tems, ni de l'empêcher de passer par la France dans un tems où les deux Couronnes étoient brouillées, & où l'on ne parloit que de Guerre; il déclara au contraire que son passage en France, ne pouvoit être qu'avantageux à l'Espagne; qu'il s'aboucheroit avec le Roi de France, & qu'il ne desesperoit pas de ménager un accommodement entre les deux Rois; que Louis XII. sembloit ne demander pas mieux; & comme il paroissoit assez disposé à la Paix, qu'il l'engageroit ou à consentir au rétablissement de D. Frederic dans son Royaume, à certaines conditions, & moyenant un tribut mediocre, qu'il payeroit tous les ans; qu'en cas que cette proposi-

tion n'agréât pas, il folliciteroit le Roi Très-Chrétien à renoncer à fes prétentions fur le Royaume de Naples, en faveur de Madame Claude de France fa fille, à condition que le Roi Catholique de fon côté cederoit les fiennes fur le même Royaume, à Charles Duc de Luxembourg fon petit fils, & fils aîné de l'Archiduc; qu'enfin on marieroit le Duc & la Princeffe Claude, qui auroit pour fa dot les droits à la Couronne de Naples. An de N. S. 1502.

Ces projets n'aboutiffoient à rien, & il fembloit que l'Archiduc & fes Miniftres, trop dévouez à la France, n'avoient en vûe que d'engager le Roi Catholique à négliger la Guerre de Naples, & de mettre les François en état de chaffer de Naples les Efpagnols, aufquels on n'envoyoit aucun fecours ni d'hommes ni d'argent. Ferdinand étoit trop éclairé, pour ne pas voir l'artifice des Seigneurs Flamands; mais il crut que dans la conjoncture prefente, il étoit de la prudence de diffimuler.

L'Archiduc s'obftine à partir.

L'Archiduc partit enfin de Madrid, où il laiffa l'Archiducheffe fon époufe prête d'accoucher; il prit fa route par l'Arragon, la Catalogne, & fe rendit à Perpignan, où ayant reçu les Paffeports neceffaires; il entra en France, pourfuivit fa route, & arriva à Lion, où étoit alors la Cour; & le Cardinal d'Amboife Legat du Pape dans tout le Royaume, Premier Miniftre & Favori du Roi Très-Chrétien, fe trouva à la premiere Entrevûe de Sa Majefté & de l'Archiduc. Mais tout ceci ne fe paffa que fur la fin de l'année courante, & au commencement de la fuivante. Il eft tems de reprendre le fil de notre Hiftoire, & de retourner à la Guerre de Naples, que nous avons un peu interrompue.

L'Archiduc part d'Efpagne, & paffe par la France.

LXXVII. Continuation de la Guerre de Naples.

La Guerre fe continuoit dans ce Royaume avec plus de chaleur que jamais, & le feu paroiffoit allumé de tous côtez, mais fur tout dans l'Apouille & dans la Calabre, où les Princes de Salerne, de Bifignano, de Rofano, & le Comte de Melito, toûjours fortement attachez aux interêts de la France, ne negligeoient rien pour les en rendre maîtres: c'eft ce qui détermina les François à y courir avec la meilleure partie de leurs Forces, pour appuyer leurs Partifans; mais afin de n'avoir rien à craindre derriere eux, ils laifferent le Seigneur d'Alegre dans la Capitanate, avec trois cens Lances, & le Seigneur de la Paliffe, avec autant de Lances, & mille Hommes de Pied, dans la Terre de Bari, pour y conferver les Poftes

An de N. S. 1502. dont ils s'étoient saisis. Louis d'Ars eut ordre de garder la Basilicate, avec quatre cens Lances, & de l'Infanterie à proportion. Pour le Duc de Nemours, il voulut mener lui-même en Calabre deux cens Lances & mille Hommes de Pied, & commanda au Sieur d'Aubigni de rester avec le reste de l'Armée à Espinaçola, qui n'étoit qu'à huit lieues de Barlete, où étoit le Gros de l'Armée Espagnole.

D'Aubigni & le Duc de Nemours marchent en Calabre.

D'Aubigni, qui avoit ses interêts particuliers, ne fut pas trop content de sa destination; il demandoit qu'on lui confiât l'Entreprise de la Calabre, dans l'esperance de se remettre en possession du Duché de Terra-Nova, qu'on lui avoit autrefois donné; mais que le Roi Catholique lui avoit ensuite enlevé, pour en revêtir le Grand Gonsalve. Ainsi le Duc de Nemours & d'Aubigni étant convenus de marcher l'un & l'autre en Calabre, d'Aubigni alla d'abord à Bari, avec cent cinquante Lances & mille Hommes de Pied, pour tenir ce Pays dans le devoir; & le Duc de Nemours ayant fait courir le bruit qu'il marchoit en Calabre avec toutes ses Forces, fit une contremarche, prit tout à coup le chemin de Tarente, & en chemin faisant surprit Matera & Castellaneta, deux Villes presque sans défense, où il défit le Comte de Matera, & l'Evêque de Mazara, qui s'étoient renfermez à Matera, avec quelques Troupes.

Ils se retirent de devant Tarente.

Après ce petit avantage, le Duc s'avança jusqu'à Tarente, & l'investit, dans la pensée d'y surprendre le Duc de Calabre; mais par bonheur il y avoit déja neuf jours que le Duc en avoit été enlevé, & conduit en Sicile. Quelques Compagnies Espagnoles, qui étoient en garnison dans la Ville, ayant fait une sortie, chargerent les François avec tant de vigueur, que ceux ci, qui n'avoient pas encore eu le tems de se retrancher, ne pouvant soutenir le choc, furent obligez de décamper, & de retourner sur leurs pas: ils se retirerent en diligence dans un Château assez fort, éloigné de Tarente d'environ sept ou huit lieues; ils avoient résolu de prendre la route de Bari, où ils esperoient trouver d'Aubigni, dans la vûe de se rendre maître de Bitonto, ou, en cas que cette Expedition ne réussît pas, de reprendre la route de Calabre.

LXXVIII. Les François offrent un Combat singulier aux Espagnols.

Il arriva cependant que les François qui étoient dans la Basilicate, où étoit alors le Gros de leur Armée, envoyerent un Trompete à Barlete, avec un Cartel adressé à D. Diegue

An de N. S. 1502.

de Mendoze, dans lequel onze Cavaliers François défioient au Combat en champ clos, autant de Cavaliers Espagnols, pour le lendemain à trois heures après midi. On détermina pour le lieu du Combat, une Plaine entre Barlete & Viseli, également éloignée de ces deux Villes, découverte de tous côtez, & où ni les uns, ni les autres ne pouvoient point craindre ni surprise, ni embuscade. Entre les conditions du Combat, on convint que les Vaincus demeureroient Prisonniers des Vainqueurs; leur cederoient leurs chevaux & leurs armes; mais qu'il ne seroit pas permis aux Victorieux de faire mourir leurs Prisonniers. Gonsalve, auquel D. Diegue de Mendoze porta le Cartel, accepta le Défi. Les Espagnols cependant trouvoient le tems un peu court pour se disposer au Combat; mais la gloire les fit passer pardessus cette formalité; & l'on consentit à se battre. On choisit onze Cavaliers Espagnols dans toute l'Armée; ils étoient tous d'une valeur reconnue: je ne crois pas qu'il soit necessaire de rapporter ici leurs noms; on peut néanmoins dire que le plus fameux & le plus distingué étoit D. Diegue Garcie de Paredes, qui avoit rendu de très grands services à la Couronne d'Espagne, dans tout le cours de cette Guerre, & qui dès le commencement avoit servi en Calabre, en qualité de Colonel d'un Regiment d'Infanterie de six cens Hommes.

Les Espagnols acceptent le Combat, & s'y disposent.

Les Cavaliers Espagnols employerent le reste de la journée à préparer tout ce qui étoit necessaire pour le Combat; chacun disposa ses chevaux, ses armes, & il n'y en eut point qui ne voulût paroître dans le Champ de Bataille avec un Equipage & des habits magnifiques. Dès le lendemain de grand matin, ils se trouverent à la porte de Gonsalve leur General, qui leur fit mille caresses, & qui les combla de louanges: comme ils s'animoient les uns les autres, Gonsalve pour les encourager encore, leur parla en ces termes en presence de Fabrice & de Prosper Colonne, du Duc de Termens, & des autres principaux Officiers de l'Armée.

Harangue de Gonsalve.

» La premiere chose que doivent faire les Cavaliers qui se « disposent à se battre en Champ clos, doit être de faire voir « la justice de la cause, qu'ils entreprennent de défendre; car « sans cela ils ont à craindre que Dieu le souverain Juge, & « Protecteur de l'innocence, ne les abandonne; & qu'ils ne « remportent du Combat, que de la honte & de la confusion. «

An de N. S. 1502. » Au reste dans cette occasion ce n'est point votre affaire particuliere, c'est la cause du Roi, & de toute la Nation; elle est conforme au droit & à la raison: ne doutez donc pas de la victoire, puisque la cause que vous soutenez est juste; disposez-vous au Combat, braves Cavaliers; courez au Champ de Bataille pleins de confiance, & avec cette valeur dont vous avez déja donné tant de preuves; & souvenez-vous que le succès decidera de votre reputation, de l'honneur de votre Patrie, de la gloire de leurs Majestez Catholiques, & du bonheur de tous tant que nous sommes: un seul de ces titres suffiroit pour vous animer à prodiguer votre vie, & à répandre tout votre sang. Nous comptons sur vous, ne trompez point nos esperances: si vous ne sortez pas vainqueurs du Combat, comment oserez-vous rentrer dans le Camp? de quel œil vous regarderons-nous?

Succès du Combat.

Les Cavaliers ne répondirent au discours de Gonsalve que par un cri de joie, & des protestations réïterées, qu'ils étoient prêts de mourir, plûtôt que de manquer à leur devoir. Ils sortirent du Camp tous à cheval, précedez de quatre Trompetes, & suivis chacun de leur Ecuyer. Au bruit de ce Combat, une multitude infinie de Soldats des deux Nations, & une foule de Peuples étoit accourue de tous côtez dans la Plaine. Les Espagnols arriverent au lieu marqué une heure avant leurs Adversaires: ceux-ci arrivez, le Combat commença. Jamais on ne vit de part & d'autre plus de valeur, d'adresse & d'intrepidité: il resta un François sur la place, un autre fut fait Prisonnier; les neuf qui restoient furent blessez; & il y eut autant de chevaux tuez. Du côté des Espagnols, personne ne fut tué, un seul se rendit, deux furent blessez, & trois chevaux tomberent morts. Le Combat dura jusqu'à la nuit; mais quelque desavantage qu'eussent eu les François dans le Combat, jamais les Espagnols ne purent les obliger à rendre les armes, parce qu'ils se battoient à pied, en se couvrant du corps de leurs chevaux. Ceux des Espagnols s'effaroucherent à la vûe des chevaux étendus par terre, & n'osoient approcher; plus on les piquoit, plus ils reculoient, où ils prenoient le frein aux dents, & retournoient sur leurs pas, ou bien ils se cabroient en fremissant, & mettoient les Cavaliers qui les montoient en danger de tomber.

Tel fut le succès de ce fameux Combat, qui fut égale-

An de N. S. 1502.

ment glorieux aux uns & aux autres, & où tous donnerent des preuves de leur valeur. Gonsalve cependant n'en parut pas content; car il auroit voulu que les Espagnols n'eussent pas quitté si-tôt la partie, & que profitant du desavantage des François, qui étoient tous démontez & blessez, ils n'eussent point quitté le Champ de Bataille, qu'après avoir remporté une victoire complete.

Gonsalve ne paroit pas content du Combat.

LXXIX.

Le Roi de France se dispose à passer en Italie.

Dans ce tems-là le Roi de France prit la résolution de passer en Italie, afin d'animer ses Troupes par sa presence, & d'être plus à portée de leur envoyer les secours dont elles pourroient avoir besoin. Comme il avoit cette Expedition à cœur, il paroissoit déterminé à la pousser, n'ignorant pas qu'il est presqu'impossible, quand on est éloigné, d'envoyer des ordres à propos, & qu'avant qu'ils soient arrivez, les affaires sont changées; il resta néanmoins en Lombardie.

Le Roi d'Espagne delibere s'il passera en Italie.

Le Roi Catholique de son côté paroissoit dans les mêmes sentimens, & il ne croyoit pas sa presence moins necessaire à Naples, pour donner plus de vigueur à cette Entreprise. Il s'étoit rendu à Sarragosse dans cette disposition. L'exemple des Rois ses Prédecesseurs, l'animoit à entreprendre ce Voyage; il se souvenoit que les Rois d'Arragon dans les Guerres de Sicile, de Sardaigne & de Naples avoient eux-mêmes terminé des choses, que leurs plus habiles Generaux avoient presque toûjours inutilement tentées, ou n'avoient executées qu'après bien des obstacles. L'affaire paroissoit de la derniere consequence, & meritoit bien d'être mise en déliberation. Il fit assembler un Conseil Extraordinaire, où les plus grands Seigneurs du Royaume, les Ministres & les Officiers de la Couronne furent appellez; il leur proposa son dessein, & les pria de lui en dire leurs sentimens avec une liberté entiere. Les avis furent partagez: D. Guttiere de Cardenas, Grand Commandeur de Castille, que son âge & sa longue expérience dans les affaires, rendoient également respectable, ayant été prié par le Roi de dire son sentiment, parla à peu près en ces termes.

Sentiment du Commandeur de Castille.

» Dans une affaire de cette importance, il me seroit plus « avantageux, Sire, d'écouter les autres, que de parler; mais « puisque Votre Majesté me l'ordonne, je la suplie de trouver « bon que je parle avec la liberté & la sincerité que doivent « m'inspirer mon âge, & le zele que j'ai toûjours eu pour «

An de N. S. 1502. » votre service. Quiconque veut executer une Entreprise difficile, doit peser mûrement toutes les raisons pour ou contre, » & balancer les avantages qu'il espere, avec les dangers où il » s'expose. Car comme c'est le propre d'une ame lâche de s'effrayer des difficultez qui se rencontrent dans les hautes Entreprises, rien aussi n'est plus imprudent, que de tout risquer » pour un leger avantage. Dans l'affaire dont il est aujourd'hui question, si nous n'avons égard qu'à la reputation, » que nous ne devons pas negliger, il est constant que rien » ne vous sera plus glorieux, si vos Generaux triomphent de » vos Ennemis en votre absence, & quand ils seroient vaincus la honte en sera beaucoup moindre, que s'ils étoient » battus en votre presence, & sous vos yeux; mais si la Guerre est terminée, avant que nous ayons passé la Mer, comme il y a beaucoup d'apparence, nous serons obligez de » retourner sur nos pas, sans avoir acquis de gloire, & sans » avoir rien entrepris. Vos Generaux auront seuls la gloire » d'avoir terminé heureusement la Guerre, & nous n'aurons » que le chagrin & le dépit de n'y avoir rien contribué. Si nos » Ennemis ont remporté la Victoire, comment recommencer la Guerre? Toutes les Forces de l'Espagne réünies ensemble seront-elles capables de reparer nos pertes, & de » tenir la balance égale? Tous les Princes d'Italie, jusqu'à » present se sont contentez d'être les spectateurs de cette Guerre. Quelque inclination secrete qu'ils aient pour l'Espagne, » ils n'ont point encore voulu se déclarer, & ils attendent » pour prendre leur parti, quel train prendront nos affaires: » s'ils se persuadent une fois que notre Nation est trop foible pour défendre ses Conquêtes, & qu'elle a besoin de la » presence de son Roi. Comme les Italiens sont changeans, » ils pourront peut-être prendre d'autres mesures très-contraires à nos interêts. Je ne suis pas du sentiment de ces Courtisans flateurs, qui voudroient que les Rois passassent leur » vie dans une molle & lâche oisiveté; que renfermez dans » leurs Palais, ils ne s'occupassent que de leurs plaisirs, & ne » songeassent qu'à contenter leurs passions; mais aussi je ne » crois pas qu'ils doivent exposer leurs personnes, quand il » n'y a nulle necessité. Qui ne voit pas les perils inévitables » d'une penible Navigation? Ne doit-on pas craindre l'inconstance des vents, l'agitation des flots & la violence des

tempêtes? Faisons reflexion sur la puissance des Genois, & « leur habileté sur Mer; si les François joignent leurs Flottes « à celle de leurs Alliez, comme on n'en doit pas douter; & « s'ils viennent nous attaquer dans le trajet, serons-nous en « état de leur resister? Est-il de la prudence de vouloir exposer « la vie & la personne du Souverain, au sort d'une Bataille na- « vale, où le hazard décide, plûtôt que la valeur. Souvenez- « vous, Sire, de ce qui arriva au Roi D. Alphonse de glo- « rieuse memoire, votre oncle, un de vos Prédecesseurs, « quand il fut vaincu, & pris malheureusement, avec les « Princes ses freres, par un petit nombre de Vaisseaux Ge- « nois. Je ne dis rien ici de ce qu'on doit apprehender au- « dedans du Royaume, si Votre Majesté s'en éloigne; il ne « se trouve parmi les Grands, que trop de Mécontens. Qui « les empêchera de brouiller, & d'exciter peut-être des Guer- « res Civiles, pendant votre absence? Votre presence les « tient dans le devoir; mais s'ils n'ont plus ce frein, qui pour- « ra donner des bornes à leur ambition, & reprimer leur au- « dace? Mais quand ces motifs cesseroient, comment pour- « rez-vous quitter la Reine déja infirme, & qui regardera ce « Voyage, & votre absence, comme quelque chose de plus af- « freux pour elle, que la mort? Si quelques Rois d'Arragon « ont passé la Mer, les tems & les conjonctures étoient bien « differentes; la necessité des affaires le demandoit. D'ailleurs « sommes-nous assez simples, pour croire que nos Ancêtres « aient toûjours embrassé le parti le plus sage, & n'aient ja- « mais pêché contre les regles de la prudence? Je ne suis pas « surpris que Votre Majesté ne respire que la Guerre, elle a « été élevée dès son enfance dans le bruit des armes. J'admi- « re, & je ne puis trop louer cette ardeur guerriere qui vous « transporte; mais si vous êtes résolu de prendre les armes, « pourquoi courir dans des Pays si éloignez? Attaquez la « France; forcez ses Frontieres; portez le fer & le feu jusques « dans son sein; obligez les François à se défendre eux-mê- « mes; contraignez-les par une puissante diversion à n'oser « plus envoyer de secours à Naples; à en rapeller leurs Trou- « pes, pour conserver leurs foyers, & à abandonner l'Entre- « prise qu'ils ont formée sur le Milanois. Voilà, Sire, quel « est mon sentiment; s'il vous agrée, j'en rend graces au Ciel, « embrassez-le; s'il est contraire à votre résolution, ayez la «

An de N. S. 1502

An de N. S. 1502.

» bonté de me le pardonner, & soyez sûr qu'il ne part que
» d'un verirable zele, & de l'affection sincere que j'ai toû-
» jours eûe pour votre Personne & votre service; j'approu-
» verai toûjours le parti que votre Majesté jugera le meilleur;
» si elle est déterminée de passer en Italie, malgré mes cheveux
» blancs, je vous supplierai, Sire, de vouloir bien souffrir que
» je ne vous abandonne point dans cette Expedition; je se-
» rai le premier à me préparer au Voyage; trop heureux d'af-
» fronter les plus affreux perils, & de sacrifier ma fortune &
» ma vie; mais j'ai cru devoir dire librement mon avis, puisque
» Votre Majesté m'a fait l'honneur de me consulter: vous
» avez eu la bonté de m'entendre, c'est à vous à décider. «

On applaudit au sentiment du Commandeur.

On écouta avec un extrême plaisir le discours du Grand Commandeur, & tout le monde y applaudit; ses raisons parurent fortes, & dignes d'un homme de son experience. Cependant dès que cet avis devint public, un Evêque, dont l'Histoire ne marque pas le nom, quoique le Roi ne le consultât point, ne laissa pas de lui presenter un Memoire conçu à peu près en ces termes.

LXXX.
Memoire d'un Evêque au Roi.

» Je supplie très-humblement Votre Majesté de me par-
» donner la hardiesse que je prends de lui donner un con-
» seil, quoiqu'elle ne me le demande pas: ma témerité est
» excusable; & puisqu'il s'agit d'un interêt commun à toute
» la Nation, il me semble que nous devons tous avoir la li-
» berté de parler. Si l'on doit considerer dans les grandes
» Entreprises les dangers & les inconveniens, qui en sont in-
» separables, comme le prétend le Grand Commandeur, qui
» osera jamais former un Projet glorieux, & entreprendre
» quelque chose de difficile? Le Laboureur abandonnera
» le soin de cultiver sa Terre, & ne voudra plus supporter
» les fatigues de l'Agriculture; un Matelot, un Pilote n'o-
» seront jamais s'exposer sur une Mer orageuse, & entre-
» prendre au travers de tant de perils & d'écueils des Navi-
» gations également avantageuses & glorieuses à l'Etat; ja-
» mais un Soldat ne devra prendre les armes, ni risquer sa
» vie pour combattre les Ennemis; en un mot, jamais nul
» ne pourra remplir ses devoirs, si les difficultez qu'il y pré-
» voit, sont capables de l'épouvanter. Telles sont les dures
» Loix ausquelles nous sommes asservis; le Ciel n'accorde
» jamais aux hommes rien de grand, d'utile, de glorieux,

An de N. S. 1502.

qu'il ne leur en coute bien des peines & des sueurs; il n'est « personne qui ne convienne que le premier soin d'un Roi « doit être de faire la Guerre, & de commander en person- « ne ses Armées, soit qu'il faille défendre ses Etats, soit qu'il « se trouve contraint d'attaquer son Ennemi; car enfin que « veut dire l'épée que vous portez, sinon que vous devez « vous regarder comme le Défenseur de la Patrie & de vos « Sujets; ce qui ne se peut faire sans Combat. Il est d'ailleurs « constant que la Guerre se pousse avec bien plus de vigueur « & de succès, quand le Roi commande ses Armées, que « quand il ne la fait que par ses Generaux, quelque braves, « quelque experimentez qu'ils puissent être; tous ses Sujets « s'empressent à le suivre, tous font gloire de l'accompagner, « de combattre, de mourir sous ses yeux, & d'avoir leur Maî- « tre pour témoin de sa valeur & de sa fidelité. Il n'y a per- « sonne qui ne regarde comme une chose honteuse de se li- « vrer à l'oisiveté & aux plaisirs, tandis que son Prince cou- « vert de sang & de poussiere, s'expose aux plus grands dan- » gers, sacrifie son repos & sa vie pour le bien de ses Peu- « ples, pour la gloire de sa Nation & de sa Couronne. Se « trouvera-t-il quelqu'un qui refuse alors de prendre les ar- « mes, & de suivre un tel General? Les Grands n'ont point « de difficulté à se soumettre; mais peuvent-ils se résoudre « à obéir à un Roi, qui n'a rien dans sa naissance, qui le dis- « tingue, qu'ils regardent avec des yeux jaloux, & ausquels « ils ne se préferent que trop souvent: nous en avons un « exemple devant les yeux. Qui des Grands Seigneurs du « Royaume a quitté ses foyers, a passé la Mer, & est allé en « Italie, pour servir l'Etat dans la Guerre de Naples, quoi- « que le General passe pour le plus grand Capitaine de l'Eu- « rope. D'ailleurs quand le Roi est lui-même à la tête de ses « Armées, l'argent, les Troupes, les vivres, les munitions « de Guerre, rien ne manque, l'abondance y regne. Quand « le Prince ne voit point les choses par les yeux d'autrui; « mais qu'il les voit de près, & de ses propres yeux, il est « bien plus aisé de prévenir les difficultez, & de les résou- « dre; quand il est absent, les ordres qu'on est obligé d'at- « tendre, n'arrivent souvent, que lorsqu'il n'est plus tems de « les executer, il seroit même quelquefois alors dangereux « de les suivre, parce que les choses ont changé de face: «

An de N. S. 1502. „ les yeux ſont plus fideles que les oreilles ; & comme les „ circonſtances changent preſqu'à tous momens, il faut auſſi „ preſqu'à tous momens prendre de nouvelles réſolutions : „ d'ailleurs y a-t-il rien de plus important à la Guerre, que „ l'eſtime & l'amour des Soldats pour leur Prince ; mais l'un „ & l'autre ne s'acquiert, qu'en ſe faiſant connoître, & qu'en „ donnant une haute idée de ſa valeur. Les Gens de Guerre, „ au ſentiment d'un Ancien, ſont comme des chiens, qui „ flatent, qui careſſent, qui ſuivent ceux qu'ils connoiſſent, „ & qui aboient ſans relâche après les Paſſans & les Etrangers, „ qu'ils n'ont jamais vûs. En preſence, & ſous les yeux d'un „ Prince qui a les gratifications dans ſes mains, & qui peut re- „ compenſer la vertu, les Braves deviennent plus courageux, & „ plus intrepides que des Lions ; la honte, la crainte de la confu- „ ſion inſpire de la valeur & de l'audace aux plus lâches. N'eſt-ce „ pas ce que prétendoit Homere, quand il fait paroître ſes Dieux „ à la tête des Armées, animant les hommes au Combat ? N'eſt- „ ce pas la raiſon pour laquelle il feint qu'Agamemnon con- „ noiſſoit & appelloit tous ſes Soldats par leur nom ? Il eſt cer- „ tain que jamais Alexandre & Céſar n'euſſent aſſervi l'Univers „ ſous leur Empire, ſi tranquilles dans leurs Palais, occupez de „ leurs plaiſirs, ils ſe fuſſent contentez d'envoyer les ordres „ de leur cabinet, & de faire la Guerre par leurs Generaux. „ D'où vient la décadence de l'Empire Romain ? A quoi doit- „ on attribuer cette grandeur & cette majeſté autrefois ſi re- „ doutables, & maintenant ſi avilies ? N'en cherchons point „ d'autres cauſes que la foibleſſe & la nonchalance des Em- „ pereurs, qui au lieu de commander eux-mêmes, ſe repo- „ ſoient ſur leurs Generaux, & ſe contentoient de regler les „ Entrepriſes qu'ils devoient faire : mais ſans aller fouiller „ dans les tems les plus reculez, les Maures regneroient en- „ core aujourd'hui en Eſpagne, & peut-être que les Peuples „ gemiroient ſous leur tyrannique Domination, ſi vous n'a- „ viez été vous-même l'ame de la Guerre de Grenade, ſi „ vous n'y aviez été preſent, ſi vous n'aviez paru à la tête „ de vos Troupes, vous auriez eu beau avoir des Gene- „ raux habiles, en vain leur auriez-vous donné vos ordres, „ & reglé leurs projets, l'ambition & la jalouſie des uns „ & des autres auroient renverſé vos meſures. Avec quel- „ le rapidité Charles VIII. Roi de France conquit-il le Royau-

me de Naples? Il ne fut redevable de sa Conquête qu'à son passage en Italie. A peine se fut-il éloigné qu'il perdit bientôt tout le fruit de ses Victoires. On ne doit point apprehender que les Rois se trouvent accablez sous le poids des fatigues; on s'y accoûtume aisément, & l'habitude les adoucit: d'ailleurs les plaisirs & les commoditez de la vie ne leur manquent jamais; & ils ne trouvent que trop de Courtisans, qui ne s'appliquent qu'à écarter d'eux tout ce qui peut leur faire de la peine: d'ailleurs les applaudissemens qu'on leur donne, ne sont-ils pas capables d'adoucir les incommoditez d'une Campagne laborieuse: qu'un Roi ait les armes à la main, il se voit comme sur un Théatre environné de toutes parts d'une multitude infinie de Peuple, qui a toûjours les yeux attachez sur lui, qui loue, qui admire jusqu'à ses moindres actions. Rien de plus flateur que la louange, & l'esprit s'en repaît, elle donne même au corps une nouvelle vigueur. Qu'on ne m'objecte point les perils de la Mer: avons-nous jamais vû dans les Histoires un Roi enseveli sous les flots? au moins les exemples en sont très-rares. Pour ce qui regarde Alphonse, dont on a voulu proposer le malheur, pour nous effrayer, s'il avoit voulu éviter le Combat, rien n'étoit capable de l'y forcer; & l'on ne doit attribuer sa prise, & sa disgrace, qu'à une confiance présomptueuse de ses forces, & au mépris qu'il faisoit de ses Ennemis. Un peu plus de précaution l'auroit preservé du précipice, où il voulut bien lui-même se jetter; mais son malheur ne servit qu'à donner un nouveau relief à la gloire de ce Prince. L'affection de ses Sujets le remit bien-tôt en état de soumettre ses Ennemis. Si néanmoins on ne peut se résoudre à souffrir qu'un Roi se trouve lui-même dans les Batailles, dont le sort est toûjours douteux. Qui peut empêcher votre Majesté de se transporter en Sicile? Ne peut-elle pas visiter ce Royaume, & en regler toutes les affaires? Ne sera-t-elle pas dans cette Isle voisine, beaucoup plus à portée d'envoyer dans la Calabre & dans l'Apouille les secours necessaires, pour donner plus de vigueur à ses Troupes. Voilà quel est mon sentiment; & je prévois qu'il ne plaira peut-être pas à tout le monde: les remedes les plus doux, ne sont pas toûjours les plus utiles; & ceux qui flatent le moins le goût des malades, sont souvent les plus salutaires.

An de N. S. 1502.

An de N. S. 1502.

Sentiment de l'Evêque approuvé, mais point suivi.

Le sentiment de l'Evêque, quoique libre & genereux, paroissoit très-sage à la plûpart ; ceux même qui ne souhaitoient pas que le Roi quittât l'Espagne, & qui avoient peut-être des interêts particuliers, à s'opposer à son Voyage en Italie, ne pouvoient s'empêcher d'avouer que le parti proposé par le Prélat seroit le meilleur : cependant l'avis du Grand Commandeur prévalut. Comme il flatoit davantage les inclinations des Grands, qui ne souhaitoient point le Voyage, on le trouva le plus prudent, & il fut suivi par D. Henri Henriquez oncle du Roi par D. Alvar de Portugal Président du Conseil Royal, Garcilasso de la Vega, Antoine de Fonseca, Ferdinand de la Vega, tous également recommandables par leur fidelité, & par leur experience. Ce qui acheva de déterminer le Roi à demeurer en Espagne, ce fut les Lettres qu'il reçut du Grand Gonsalve, qui l'assuroit que sa presence n'étoit nullement necessaire en Italie ; qu'il osoit l'assurer de la Victoire ; & que dans peu il lui rendroit bon compte de ses Ennemis. Cette assurance paroissoit néanmoins un peu témeraire, & il est difficile de ne la pas accuser d'imprudence dans un grand Capitaine ; car y a-t-il rien de plus incertain que le sort de la Guerre ? Les grands préparatifs qu'on faisoit en France, & les grands mouvemens qu'on voyoit sur nos Frontieres, ne permettoient pas que Sa Majesté Catholique s'éloignât du centre de ses Etats.

LXXXII.

Le Viceroi de Sicile envoie du secours aux Espagnols dans la Calabre.

Dans le même tems qu'on reconnoissoit à Sarragosse les Archiducs en qualité de Princes d'Arragon, le Parti des Espagnols alloit en décadence dans l'Apouille & dans la Calabre. Le Viceroi de Sicile, qui voyoit le pitoyable état où étoient les affaires de son Maître, se rendit promptement à Messine, où il ramassa tout ce qu'il put trouver de Soldats étrangers, pour les envoyer au secours de Gonsalve. D. Hugues & D. Jean de Cardonne, freres du Comte de Golisano, à la sollicitation de François de Rojas Ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Rome, quitterent les Emplois honorables qu'ils avoient dans la Romagne auprès du Duc de Valentinois, leverent à Rome deux cens quarante Soldats, tous gens choisis & déterminez, & les conduisirent en Sicile. Ils arriverent au Port de Messine, & ayant joint les Troupes étrangeres que le Viceroi y avoit rassemblées, ils passerent aussi-tôt le Fare.

Le Comte de Melito, frere du Prince de Bisignano, après

avoir pris Terra-Nova, aſſiegeoit le Château, & faiſoit les derniers efforts pour s'en rendre maître. D. Hugues de Cardonne marcha en diligence, & le Comte de Melito s'étant avancé pour le combattre, fut battu, & obligé de lever le Siege. Les Princes de Salerne & de Biſignano, qui avoient aſſiegé Coſenza, furent auſſi contraints de ſe retirer de devant la Place, & de venir dans la Plaine de Terra-Nova, pour reparer la perte que le Comte de Melito venoit de faire.

An de N. S. 1502.

Le Siege de Terra-Nova & de Coſenza levé.

Cette Action ſe paſſa quatre jours avant l'arrivée d'Emmanuel de Benavides, qui vint mouiller à Meſſine, avec les Troupes qu'il amenoit d'Eſpagne ſur quinze Vaiſſeaux. Entre les Officiers qui étoient embarquez ſur cette Flotte, un des plus illuſtres fut Antoine de Leve, d'une valeur reconnue, & qui devint dans la ſuite un des plus renommez Capitaines de ſon tems. Ces Troupes fraîches paſſerent le plûtôt qu'elles purent en Calabre, pour joindre Hugues de Cardonne, & les Troupes qui y étoient.

Bonavides arrive en Sicile avec des Troupes.

Les Princes de Salerne & de Biſignano, qui s'étoient retranchez à Melito, avertis de l'arrivée des Ennemis, réſolurent que le Comte de Melito prendroit un Détachement de ſept cens Suiſſes, quelques Troupes de Cavalerie, avec des Milices, & retourneroit former de nouveau le Siege de Coſenza. Le Comte accepta avec joie une Commiſſion ſi glorieuſe, & vint camper à la Mota de Calamera, éloignée ſeulement d'environ trois milles de Roſano, où la plus grande partie des Troupes Eſpagnoles avoit ſes Logemens. Ceux-ci perſuadez qu'ils pourroient aiſément ſurprendre, & tailler en pieces leurs Ennemis, avant qu'ils euſſent le loiſir de ſe retrancher, marchent ſecretement toute la nuit, & à la pointe du jour venant fondre ſur les Quartiers du Comue de Melito, qui ne les attendoit pas; ils ſe jettent dans la Ville, qui étoit toute ouverte, ſans murailles ni retranchemens, & la prennent en un moment l'épée à la main. Dans la ſurpriſe où ſe trouverent les Ennemis, quelques-uns furent tuez, d'autres faits Priſonniers, d'autres prirent la fuite; mais la plus grande partie ſe retira dans le Château, avec le Comte. Les Eſpagnols ne jugerent pas à propos de l'aſſieger; car ayant appris qu'Aubigni s'avançoit en diligence au ſecours du Comte de Melito, ſoit que le hazard ſeul eût part dans ſa mar-

Le Comte de Melito défait par les Eſpagnols.

An de N. S. 1502. che, soit qu'il eût été averti de la Défaite du Comte de Melito : les Espagnols prirent le parti de s'en retourner à Rosano.

LXXXII. Fabrice de Gesvaldo défait par Pierre Navarre.

D'un autre côté Fabrice de Gesvaldo, fils du Comte de Consa, & gendre du Prince de Melphe, & qui commandoit dans le voisinage de Tarente pour les François, s'étoit mis en campagne avec une partie de ses Troupes, s'avança presque jusqu'à la vûe de Tarente, mettant tout à feu & à sang. Louis d'Herrera, & Pierre Navarre, qui étoient en garnison dans la Ville, sortirent de la Place, se saisirent de quelques Défilez, par où devoient passer les Ennemis, & les battirent. A la reserve de trois, qui se sauverent, tous furent ou tuez, ou faits prisonniers, & Fabrice lui-même tomba entre les mains des Espagnols.

Divers petits Combats entre les Espagnols & les François.

La Guerre se poussoit dans l'Apouille avec d'autant plus de chaleur & d'animosité, que chacun des deux Partis vouloit se rendre maître de la Douane qui se leve sur les bestiaux de la Province, & qui fait la meilleure partie des Revenus du Royaume de Naples. On se battit avec opiniâtreté ; mais ce seroit une chose infinie de raconter en détail tous les petits Combats, & les diverses rencontres qu'il y eut entre les Espagnols & les François. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le Pays fut ravagé, & les Peuples ruinez ; car Amis & Ennemis tous sembloient s'accorder à piller les Peuples, & à enlever leurs Bestiaux. L'avarice & l'amour du pillage ne reconnoissent plus ni Justice ni Loix, & le Soldat accoûtumé au brigandage, & à l'impunité, n'écoûte plus les sentimens de la pieté : les Chefs eux-mêmes n'avoient pas assez d'autorité pour reprimer la licence du Soldat.

Le Duc de Nemours rompt un Pont proche de Barlete.

Pour arrêter ces désordres, le Duc de Nemours, qui étoit à Canosa, où il avoit son Quartier, résolut de marcher avec toutes ses Troupes pour se saisir d'un Pont qui est sur la Riviere d'Ofanto, à quatre milles de Barlete, & pour le rompre, afin d'ôter aux Espagnols la communication de la Campagne, & empêcher par ce moyen les ravages qu'ils y faisoient ; ce qui leur seroit beaucoup plus difficile, sur tout en Hyver, parce que les Rivieres étant grossies par les pluies & les neiges, il n'y avoit pas moyen de les passer à gué.

LXXXIII. Les François se rendent maitres de Terra-Nova.

D'Aubigni étant entré au même tems en Calabre, vint d'abord se presenter devant Terra-Nova, où les Ennemis avoient

avoient leurs Quartiers. Comme le Lieu étoit foible, & que les Espagnols manquoient de vivres, n'ayant eu ni le soin, ni la précaution de faire des Magazins, & par là n'étant pas en état de soûtenir un Siege contre les François, ils prirent la résolution d'abandonner Terra-Nova, & de se retirer au travers des Montagnes sur les Côtes de la Mer Adriatique. Le parti étoit sage; mais les François ayant prévû le dessein de leurs Ennemis, firent une extrême diligence, occuperent les Defilez, & couperent les Passages. L'Infanterie Espagnole prit la fuite, & se sauva dans les Bois & dans les Montagnes, comme elle put. Les François firent cinquante Prisonniers, partie Hommes d'Armes, partie Chevaux-Legers, & presque tous de la Compagnie d'Antoine de Leve, qui dans cette occasion fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave Soldat, & d'un excellent Officier. Par ces foibles essais, Leve se frayoit un chemin à ce haut degré de gloire & de reputation, où il s'éleva dans la suite. Le débris des Espagnols, dans la confusion où venoit de les mettre cette déroute, se dispersa; les uns gagnerent Girachi, les autres entrerent dans d'autres Places voisines. Cette déroute, qui arriva le lendemain de Noël, jetta une telle consternation dans toute la Province, & donna tant de reputation aux armes d'Aubigni, qu'en un moment presque toute la Calabre se déclara pour lui; car le Peuple suit le mouvement de la fortune, & ne regle pour l'ordinaire sa fidelité & ses démarches que sur le bon ou le mauvais succès. An de N. S. 1502.

Le Duc de Nemours refuse le Combat que Gonsalve lui presente.

Quatre jours après le Duc de Nemours suivant son premier dessein, sortit de son Camp, & s'étant posté à la vûe du Pont d'Ofanto, il n'eut pas de peine par le moyen de son Artillerie, à achever d'abattre l'Arcade du milieu, & la Tour qui étoit à la tête du Pont, & qui étoit déja demi ruinée. Gonsalve averti du dessein des Ennemis, envoya ordre aux Troupes qui étoient dans Andria, & qui faisoient un Corps assez considerable, de le venir joindre incessamment. Ce fut un chagrin pour lui de ce qu'elles ne s'avancerent pas aussi promptement qu'il l'eût souhaité; il tâcha de reparer leur lenteur par sa diligence, & s'étant mis aussi-tôt à leur tête, il s'avança jusqu'à la vûe des François, qui s'en retournoient sur leurs pas après leur Expedition, & qui ne jugerent pas à propos de l'attendre, il envoya un Trompette dire de sa part au Duc

An de N. S. 1502.

de Nemours, qu'il s'avançoit à grands pas, & que s'il vouloit l'attendre, il ne tiendroit qu'à lui d'en venir à une Action generale, qui décideroit de la Conquête du Royaume de Naples. Le Duc, sans se mettre en peine de ce défi, poursuivit son chemin, & se contenta de répondre au Trompette, que lorsque son Maître s'approcheroit aussi près de Canosa qu'il s'étoit approché de Barlete, les François ne refuseroient pas alors le Combat qu'on leur offroit. Voilà quelle étoit la situation des affaires d'Italie.

LXXXIV. Le Duc de Calabre arrive en Espagne.

Cependant le Duc de Calabre arriva en Espagne, & vint mouiller au Port d'Alicante, de là il se rendit à Madrid, où étoit alors la Cour. Quoique ce Prince fût Prisonnier, leurs Majestez Catholiques voulurent néanmoins qu'on lui rendît les honneurs dûs à sa qualité de fils de Roi, & il fut reçu à Madrid avec beaucoup de pompe. Il étoit bien juste de lui adoucir en quelque maniere par ces marques exterieures d'honneur la peine de sa prison, & de le consoler de la perte d'un Royaume, dont on venoit de le dépouiller.

LXXXV. Le Pape & le Duc de Valentinois font arrêter les Ursins.

An de N. S. 1503.

Le Duc de Valentinois poussoit la Guerre dans la Romagne, avec beaucoup de succès. Le premier jour de Janvier de l'année mil cinq cens trois, il se rendit maître de Sinigaglia, que le fils du Gouverneur, neveu du Cardinal Julien de la Rovere fut obligé de lui rendre par composition. Dès que le Duc se vit maître de la Place, il fit arrêter François des Ursins Duc de Gravina, qui venoit le trouver avec des Passe-Ports, & le retint Prisonnier, aussi-bien que Paul des Ursins. Viteloçio & Olivereto de Fermo, les meilleurs Generaux de toute l'Italie, qui avoient accompagné le Duc de Cravina. Le Pape en eut tant de joie, qu'il fit en même tems arrêter à Rome le Cardinal des Ursins, résolu de traiter les Seigneurs de cette Maison, comme il avoit traité les Colonnes, qu'il avoit opprimez, & qui après avoir perdu leurs biens, se virent contraints d'aller chercher dans des Terres étrangeres de la protection & des Emplois, pour adoucir la peine de leur exil. Sa Sainteté n'avoit en vûe que de s'emparer des grandes Terres que possedoient ces deux familles, les deux plus puissantes de l'Etat Ecclesiastique, sans se mettre en peine des Traitez conclus avec les Ursins.

Le Duc de Valentinois s'empare de Perouse.

Quelque tems après le Duc de Valentinois s'empara avec la même facilité de Perouse & de Citta di Castelli, qu'il réü-

nit à l'Etat Ecclesiastique. Enflé par ses succès, & poussé encore plus par son ambition démesurée, il avoit résolu de se rendre maître des Villes de Sienne, de Pise & de Luques, & de détruire ces Republiques. La crainte seule de choquer le Roi de France, arrêtoit le cours de ses vastes projets: le Roi avoit pris sous sa protection ces Republiques, qui lui étoient très-commodes pour faire passer à Naples les secours, sans trouver personne qui pût les arrêter, ou retarder leur passage, ce qui étoit d'un grand avantage pour la France, dans la situation où se trouvoient les affaires d'Italie. An de N. S. 1503.

Les Pisans refusent la protection du Roi d'Espagne.

La Guerre ne laissoit pas de se continuer avec chaleur entre les Florentins & les Pisans; ceux-ci pour s'appuyer du secours des Espagnols, & se défendre par leur moyen contre les Florentins, avoient voulu quelque tems auparavant se mettte sous la Protection du Roi Catholique; mais ce Prince l'avoit alors refusé, ne voulant pas s'embarrasser dans une nouvelle Guerre, qui n'auroit pas manqué de partager toute l'Italie, & ne jugeant pas à propos d'avoir en même-tems les François & les Italiens sur ses bras. Ayant depuis changé de sentiment, & les affaires ne se trouvant plus sur le même pied, il voulut renouer la Negociation, & offrit sa protection aux Pisans; mais les choses avoient changé de face: les Pisans réjetterent la proposition & les offres de l'Espagne. Il est dangereux de laisser échapper les occasions, quand elles se presentent; on ne les trouve plus, lorsqu'on les cherche.

LXXXVI. Voyage d'Albuquerque aux Indes.

Alphonse & François d'Albuquerque cousins germains, partirent en ce tems-là de Portugal pour les Indes Orientales, chacun commandoit trois Vaisseaux. Ces premiers commenmens, tous foibles qu'ils paroissent, sont l'origine des glorieux Exploits qu'executa depuis D. Alphonse, & qui lui meriteront dans la posterité la reputation d'un des plus grands Capitaines de son tems.

LXXXVII. Mauvaise situation de Gonsalve.

Gonsalve étoit toûjours à Barlete, où il avoit choisi son Quartier: mais il se trouvoit dans une assez fâcheuse situation, il rouloit mille pensées affligeantes, sans sçavoir à laquelle s'arrêter, ni quel parti prendre; d'un autre côté il ne croyoit pas devoir quitter son Poste, n'étant pas assez fort pour tenir la Campagne, & il attendoit à toute heure les Allemands qui étoient en marche, & les secours qu'on lui avoit promis d'Espagne; d'un autre côté, les vivres commençoient à lui

An. de N. S. 1503.

manquer ; & ne pouvant plus ſubſiſter dans ſon Camp, il ſe voyoit obligé de riſquer un Combat, pour pouvoir s'étendre, & entretenir plus aiſément ſes Troupes. Les Ennemis diſperſez en divers Quartiers, trouvoient des vivres & des fourrages en abondance. Le Duc de Nemours avoit ſon Quartier general à Monorbino, & rien ne manquoit au reſte de ſon Armée Campée à Canoſa, à Cirinole, & dans d'autres Poſtes voiſins.

Il partage ſes Troupes en divers petits Corps.

Dans l'embarras où ſe trouvoit Gonſalve, il évita les deux extrêmitez qui lui paroiſſoient également dangereuſes, & prit le milieu, en partageant ſes Troupes en pluſieurs petits Corps qu'il envoya de côté & d'autre en Partis, pour piller la Campagne, & enlever des vivres. Cette voie lui parut neceſſaire pour exercer ſes Soldats, & les faire ſubſiſter plus commodement.

Il ſort de Barlete.

Dans cette réſolution étant ſorti de Barlete le quinziéme de Janvier, il envoya devant lui le Commandeur de Mendoze, avec trois cens Chevaux, pour battre la Campagne, avec ordre de s'avancer juſqu'à Labelo, éloigné de Barlete d'environ vingt-cinq milles, & où l'on ramaſſe la meilleure partie des Douanes de l'Apouille. Gonſalve ſe poſta à quatre milles de Monorbino, afin de faire tête aux François, s'ils entreprenoient de ſortir de leurs Quartiers, pour donner ſur ſes gens, ou les attaquer dans leur retraite. Cette Courſe eut tout le ſuccès qu'on pouvoit eſperer ; Mendoze fit un grand butin, & ſes Troupes enleverent plus de quarante mille moutons.

Les Eſpagnols font un grand butin.

Les François qui étoient à Cirinole, ſortirent de la Place au nombre de deux cens Hommes-d'Armes, autant d'Archers, & pareil nombre d'autres Troupes qui étoient à Canoſa, ſe mirent en marche pour aller couper les Eſpagnols, & leur enlever leur proie ; Gonſalve entreprit de couper lui-même les François ; mais l'imprudence & la précipitation de ſes Troupes rompirent ſes meſures ; & les Eſpagnols laiſſerent à leurs Ennemis le tems de ſe retirer à Canoſa, où ils arriverent ſans avoir preſque perdu aucun Soldat. Le Duc de Nemours ne voulut point ſortir de ſon Poſte pour appuyer & ſoutenir ſes Gens : on ne ſçait pas quel étoit ſon deſſein : ainſi les Eſpagnols revinrent joindre leurs Compagnons avec leur butin.

Un Parti François enlevé par les Eſpagnols.

Quatre jours après Gonſalve ayant appris que la Palice étoit ſorti de ſon Quartier, pour aller en Parti, & ravager

le Territoire de Barlete, avec un Détachement de cinq cens Chevaux, & venger l'affront que les François venoient de recevoir, résolut de le surprendre : ayant donc divisé ses Troupes en deux Corps, lui & Mendoze marcherent chacun de leur côté pour se saisir des Défilez, par où il falloit necessairement que les François passassent. La Palice en sortant tomba de cheval, & ne pouvant aller plus avant, on le rapporta dans son logis, où il demeura avec la meilleure partie de ses Troupes ; il ordonna néanmoins à la Mothe son Lieutenant de prendre soixante & dix Maîtres, partie Hommes-d'Armes, & partie Archers, & d'aller en Parti ; mais il tomba malheureusement dans l'Embuscade que lui avoient dressée les Espagnols, & tous les François furent ou tuez, ou faits Prisonniers, à la reserve de deux qui se sauverent. La Mothe Lieutenant de la Palice, & qui commandoit le Parti, fut fait Prisonnier par Mendoze.

An de N. S. 1503.

LXXXVIII.

La Mothe Officier François offre de se battre contre les Italiens.

La Mothe quoique Prisonnier, n'en étoit pas moins fier : un jour dans une conversation s'étant mis à railler les Italiens, il marqua un grand mépris de la Nation. D. Ignigo Lopez d'Ayala prit le parti des Italiens, & les défendit par de bonnes raisons contre les insultes de la Mothe, qui s'échauffa jusqu'à dire que si dix Italiens vouloient se battre contre autant de François, il feroit volontiers un des tenans, & qu'il prouveroit bien-tôt la verité de ce qu'il avoit avancé. Ces railleries s'étant répandues dans le Camp ; car bien loin de déguiser ses sentimens, il s'étoit expliqué en public, & assez clairement. Quelques Italiens qui étoient au service des Espagnols, vinrent trouver Gonsalve, & lui demanderent la permission de s'en faire raison eux-mêmes. Les Espagnols, quoiqu'on ne les attaquât point, prirent le parti des Italiens, persuadez que l'injure qu'on faisoit à leurs Alliez, retomboit sur eux.

Gonsalve accorde le Combat.

Gonsalve accorda aux Italiens ce qu'ils lui demandoient. Il y eut quelques contestations sur le lieu, & sur le nombre des Combattans ; enfin on marqua le Champ de Bataille entre Andria & Quarata ; & l'on regla qu'il n'y auroit de part & d'autre que treize Cavaliers, qui se rendirent le treize de Fevrier avec leurs armes, au lieu destiné : il étoit découvert de tous côtez, & il n'y avoit ni surprise, ni Embuscade à craindre. Gonsalve se tint avec toutes ses Troupes auprès d'Andria,

An de N. S. 1503. pour être toûjours en état de se défendre, en cas d'accident. Un grand nombre d'Espagnols, de François, & d'Italiens accoururent à ce spectacle; les Habitans même attirez par la curiosité, occuperent toutes les hauteurs. Les Juges qu'on avoit choisis, marquerent à chacun leurs Postes; le vent, qui étoit violent, donnoit dans le visage des François, & étoit assez favorable aux Italiens; les François demanderent qu'on changeât les Postes, & pour rendre tout égal, que les uns & les autres eussent le vent de côté; ils ne purent cependant rien obtenir, & les Juges du Camp ne voulurent rien changer.

Les Italiens vainqueurs.

On commença à se battre à la lance; mais le vent étoit si furieux, qu'il fit tomber à presque tous les François la lance des mains; il n'arriva cependant aucun accident; il n'y eut ni cheval tué, ni Cavalier démonté; on en vint aussi-tôt à l'épée, & à la hache d'armes; mais les Italiens soit par leur adresse à manier ces sortes d'armes, soit par l'agilité de leurs chevaux, remporterent l'avantage sur leurs Adversaires; en sorte qu'en moins d'une heure il y eut un François tué, un second dangereusement blessé, & les autres furent poussez hors de la barriere. Du côté des Italiens, il n'y en eut qu'un seul assez legerement blessé. Les Italiens fiers de leur Victoire, rentrerent triomphans la même nuit dans Barlete, conduisant devant eux leurs douze Prisonniers, & tout glorieux d'avoir vengé l'honneur de leur Nation. Ils furent reçus dans Barlete avec des applaudissemens extraordinaires; Gonsalve les loua, les invita à souper avec lui, pour leur marquer son estime, & honorer leur valeur. Il seroit assez inutile de rapporter ici les noms de ces illustres Champions. (11)

LXXXIX. Quelques petites Places prises par les Espagnols.

Cependant Louis d'Herrera, & Pierre Navarre Soldat de fortune, qui commençoient à se distinguer, étant sortis de Tarente, se rendirent maîtres de Castellaneta par composition, & emporterent plusieurs autres Places voisines; mais il se presenta bien-tôt une Expedition plus importante.

La Palice & Curton campez à Ruvo.

La Palice, qui prenoit la qualité de Viceroi de l'Abruzze,

(11) *Illustres Champions.* Mariana eût fait plaisir au Lecteur curieux, s'il avoit marqué les noms des Combattans Italiens & François, comme dans le précedent Combat des François & des Espagnols; cela auroit même donné du relief aux Familles, dont étoient les Combattans, faisant voir l'antiquité de leur Maison. C'est ainsi que dans le fameux Combat des trente, qui se fit en Bretagne entre les Bretons & les Anglois; les Historiens qui l'ont rapporté, n'ont pas manqué de marquer les noms de part & d'autre.

& Amedée Curton, Lieutenant General du Duc de Savoye, étoient campez dans une petite Ville appellée Ruvo, à dix-huit milles de Barlete, avec plus de cinq cens Chevaux, tant Hommes-d'Armes, qu'Archers. Gonſalve avoit envie de ſurprendre ces deux Generaux dans leurs Quartiers, & de les enlever; mais le voiſinage des François, qui étoient à portée de les ſecourir, traverſoit ſon deſſein. Par bonheur il apprit un jour par ſes Eſpions, que le Duc de Nemours marchoit pour reprendre Caſtellaneta; que le Prince de Melphe étoit reſté à Canoſa avec le gros de l'Armée Françoiſe; & qu'on s'étoit contenté d'envoyer à Ruvo un ſecours de cent cinquante Hommes, pour conſerver cette Place, & aſſurer leurs Quartiers. An de N. S. 1503.

Gonſalve bien informé de la diſpoſition où étoient les Ennemis, prend mille Chevaux, trois mille Hommes de pied, & quelques pieces d'Artillerie, part à l'entrée de la nuit un Mercredi vingt-deuxiéme de Fevrier, marche toute la nuit, & arrive à Ruvo à la pointe du jour. Auſſi-tôt il fait dreſſer ſes Batteries; les Soldats impatiens, & ne pouvant attendre que le canon eut fait breche aux murailles, plantent les échelles ſans ordre, & montent à l'Aſſaut. Comme ils n'avoient point de Chef, chacun n'écoutoit que ſon courage; mais les François de leur côté ſe défendant avec vigueur, renverſent à coups de pierres & d'épées les Eſpagnols qui s'efforçoient de monter ſur la Muraille, & les contraignent de ſe retirer. Ceux-ci ne perdirent pas néanmoins beaucoup de monde, ils en furent quittes pour la honte d'avoir manqué leur coup. Gonſalve les attaque.

Gonſalve fit de nouveau battre la Place avec tant de furie, qu'il eut bien-tôt fait des breches conſiderables. Les Soldats Eſpagnols voyant la Place ouverte de tous côtez, ſe diſpoſent à donner un ſecond Aſſaut à la faveur des débris qui avoient comblé le foſſé. Les François animez par leur premier ſuccès, ſe défendent avec une valeur qui fait long-tems douter de la Victoire; le Combat devient ſanglant; enfin les Eſpagnols étant continuellement rafraîchis par les Troupes que leur envoie leur General, forcent la Place, l'emportent; & pour ſe venger de l'affront qu'ils avoient reçu au premier Aſſaut, font main-baſſe ſur tout ce qu'ils rencontrent, ſans diſtinction de Soldats & d'Habitans. Et prend la Place.

An de N. S. 1503.

La Palice Prisonnier, & Curton se rend à discrétion.

Il y eut plus de deux cens François tuez dans cette Action, & un plus grand nombre de blessez. Le Sieur de la Palice, qui étoit blessé à la tête, & qui vouloit se sauver par une fausse porte, fut reconnu & fait prisonnier, comme il se disposoit à sortir. Curton se retira dans le Château, résolu de s'y défendre jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé du secours pour le dégager; mais voyant que Gonsalve se disposoit à l'attaquer, il aima mieux se rendre à discretion, que de se voir forcé. Les Espagnols firent dans cette Action un grand nombre de Prisonniers François, parmi lesquels il y avoit plusieurs Officiers de distinction, ce qui leur causa un très-grand préjudice. Peu d'Espagnols furent tuez: D. Diegue de Mendoze en entrant dans la Place, reçut un coup de pierre à la tête; mais sans être blessé, parce que son casque le préserva.

Gonsalve se retire.

Gonsalve content de l'avantage qu'il venoit de remporter, abandonna la Ville au pillage, pour recompenser la valeur des Soldats, ensuite il commanda à ses Troupes de se retirer dans leurs Quartiers, avant que les François, qui étoient proche, leur coupassent les Passages, ou vinssent les surprendre. Les Espagnols firent bien de se hâter; car le Duc de Nemours informé du dessein de Gonsalve, avoit abandonné l'Entreprise de Castellaneta, & étoit retourné sur ses pas, pour se joindre au Prince de Melphe, & accourir au secours de Ruvo; mais il arriva trop tard.

XC.

Le Chevalier de Pregan Corsaire François ravage les Côtes de l'Apouille.

Depuis cet échec, les affaires des François allerent presque toûjours en décadence dans le Royaume de Naples, sur tout depuis que le Chevalier de Pregent eut été battu par les Espagnols sur les Côtes de l'Apouille. Bidoux de Prégent Provençal, & Chevalier de Rodes en étoit parti avec quatre Galeres & deux Brigantins, qu'il y avoit fait équiper, pour venir au secours des François; il desoloit les Côtes de l'Apouille, prenoit les Vaisseaux Espagnols qui paroissoient sur le Golphe, & enlevoit tous les vivres qu'on leur portoit par Mer; il jettoit par tout la consternation, & se rendoit de jour en jour plus redoutable. Cependant Gonsalve donna ordre à Lescan, homme experimenté dans la Marine, de faire équiper quatre Galeres, d'y mettre cinq cens Hommes de bonnes Troupes, & de donner la chasse au Chevalier de Pregent.

Lescan executa fidelement ses ordres, l'alla chercher jusques dans le Port de Brindes. Quoique Pregent eût plus de

Vaisseaux que son Ennemi, il n'osa néanmoins jamais l'attendre, & il se retira dans le Port d'Otrante, qui appartenoit en ce tems-là aux Venitiens, dans l'esperance qu'on ne viendroit pas l'attaquer sous le canon de la Place, ou au moins que la Garnison Venitienne ne souffriroit pas une pareille insulte. Lescano, sans s'embarrasser des Venitiens, se rendit d'abord maître de deux Vaisseaux qui étoient à l'ancre hors du Port, & se saisit de quelques Caraveles, qu'il surprit: il paroissoit résolu à pousser sa pointe, à entrer dans le Port sans en demander permission aux Venitiens, & à enlever, ou brûler, ou couler à fonds la petite Flotte du Chevalier. Celui-ci fut si intimidé, qu'il mit à terre pendant la nuit tous les Matelots & les Soldats qu'il avoit sur ses Galeres, en tira tous les Aggrez, & coula lui-même à fonds ses Bâtimens avec leurs canons, de peur que les Ennemis n'en profitassent; ce qui marqua sa foiblesse, & son desespoir. An de N. S. 1503.

XCI. L'Amiral Villamarin dans le Port de Messine.

Cependant l'Amiral Villamarin étoit toûjours dans le Port de Messine avec ses Vaisseaux & ses Galeres, pour défendre les Côtes d'Italie, & être à portée de se transporter où sa presence seroit necessaire, & d'envoyer les secours où l'on en auroit besoin. Il attendoit depuis long-tems l'arrivée de Portocarrero, qui devoit être parti d'Espagne avec une nouvelle Flotte; & il esperoit avec ce nouveau renfort d'Hommes & de Vaisseaux, se rendre maître de la Mer.

Gonsalve lui envoie ordre de venir dans l'Apouille.

Gonsalve le pressoit fortement par ses Lettres de venir au plûtôt dans quelque Port de l'Apouille: car il craignoit que Villamarin, à l'exemple de Benavides, n'allât dans quelque Port de Calabre, contre les ordres qu'on lui avoit donnez, & Gonsalve prétendoit que Villamarin vînt dans l'Apouille, où étoit le fort de la Guerre, persuadé que s'il pouvoit être maître de cette Province, & en chasser les François, il ne lui seroit pas difficile de reduire le reste.

Il avoit envoyé ordre à Louis d'Herrera, & à Pierre Navarre, de sortir de Tarente, & de le venir joindre avec toutes leurs Troupes. Il écrivit aussi à Lescano, qui après avoir chassé le Chevalier de Pregent, avoit débarqué les cinq cens Soldats qu'il avoit sur ses Galeres, & à l'Evêque de Mazara, qui étoit à Gallipoli, de se rendre incessamment auprès de lui à Barlete, avec tout ce qu'ils pourroient ramasser de Soldats, assuré qu'avec ces secours, il seroit maître de la Cam-

An de N. S. 1503. pagne, & en état d'aller chercher les François, & de mettre fin à cette Guerre par une Action generale & décisive.

XCII.

Petits avantages remportez par les Espagnols sur les François.

Le Duc de Nemours, qui avoit toûjours son Quartier à Canosa, ne s'appliquoit pas avec moins de soin à chercher tous les jours de nouveaux secours, pour conserver ses Conquêtes, & empêcher que les Espagnols n'en fissent sur lui, il avoit d'autant plus besoin de renfort, que les Espagnols remportoient souvent des avantages considerables sur les François, dont il restoit un grand nombre sur la place; ce qui affoiblissoit notablement leur Armée, & apportoit un très-grand préjudice à leurs affaires. Le Capitaine Arriaran, qui étoit en Garnison à Manfredonia, étant allé en parti, rencontra à saint Jean de Redonda deux cens François, & les passa tous au fil de l'épée. Louis d'Herrera & Pierre Navarre, qui étoient sortis de Tarente par l'ordre du Gouverneur pour battre la Campagne, taillerent en pieces auprès de Grutallas un Corps d'Ennemis, qui s'étoit avancé pour leur couper le passage; ils en tuerent deux cens sur la place, & firent cinquante prisonniers. Après ce petit succès, ces deux Officiers ayant joint le Détachement que commandoit Lescano, rencontrerent entre Conversano & Casamaxima le Marquis de Bitonto, qui alloit joindre le Duc de Nemours, avec cinq cens Hommes, tant de Cavalerie, que d'Infanterie, ils l'attaquerent, le battirent & le firent prisonnier. Il y eut du côté des François bien du monde de tué, entr'autres Antoine d'Aquaviva, oncle du Marquis, & son fils.

Et par Mendoze.

Le Capitaine Oliva ne fut pas moins heureux; car s'étant mis en embuscade, il surprit une Compagnie de François, en tua trente, & mit le reste en fuite. Les François ayant fait sortir de Viseli cinquante Chevaux, & soixante & dix Fantassins, pour aller donner sur les Fourrageurs Espagnols, D. Diegue de Mendoze, qui devoit les escorter & les appuyer, tomba tout à coup sur les François, qu'il mit en désordre; la Cavalerie se sauva à toutes jambes à Viseli, & abandonna son Infanterie, qui se retira dans une Tour pour s'y défendre; mais on l'y attaqua, & elle fut forcée; tous furent ou tuez, ou prisonniers.

XCIII.

Le Duc de Nemours veut donner Bataille aux Espagnols.

Le Duc de Nemours affoibli par tous ces petits échecs, & voyant de quelle consequence il étoit pour la France de conserver la reputation de ses Troupes en Italie, envoya des

ordres à Aubigni, & aux Princes de Salerne & de Bisignano, de laisser de bonnes Garnisons dans les meilleures Places de Calabre, de les pourvoir de vivres & de munitions, & de le venir joindre incessamment, avec tout ce qu'ils pourroient ramasser de Troupes; que pour lui, il croyoit qu'il étoit à propos de donner Bataille aux Ennemis, que leurs succès rendoient de jour en jour plus fiers, & plus redoutables. Ces trois Generaux ne jugerent pas à propos d'obéir alors aux ordres du Duc; l'occasion de réduire toute la Province leur paroissoit favorable, & ils ne crurent pas la devoir laisser échaper. An de N. S. 1503.

Gonsalve n'avoit pas moins d'ardeur d'en venir aux mains, que le Duc de Nemours; & les uns & les autres se voyoient forcès malgré eux de hazarder une Bataille; ils commençoient également à manquer de vivres, & n'avoient des fourrages qu'avec des peines extrêmes; la disette augmentoit tous les jours, & comme ils ne pouvoient pas encore long-tems faire subsister leurs Troupes dans leurs Quartiers, ils prévoyoient qu'ils seroient contraints malgré eux de déloger, persuadez qu'ils étoient l'un & l'autre de l'importance extrême pour un General de conserver la reputation de ses Armes, afin de ne point rebuter le Soldat, & de tenir les Peuples dans le devoir: ils apprehendoient que leur retraite n'eût l'apparence d'une fuite. Il est vrai qu'un Bâtiment Venitien chargé de bled ayant mouillé au Port de Trani, les Espagnols s'en rendirent maîtres; mais c'étoit un foible secours dans la necessité pressante où ils se trouvoient, & cela ne pouvoit pas durer long-tems. Le Viceroi de Sicile, qui sçavoit le besoin des Espagnols, leur avoit envoyé à deux fois cinq Bâtimens chargez de six mille sacs de bled. Ce secours venu à propos joint avec le bêtail qu'enlevoient de tems en tems les Partis que Gonsalve envoyoit tous les jours en Campagne, fit subsister encore quelque tems les Espagnols.

Gonsalve est dans le même dessein.

Gonsalve ne s'endormoit pas, toûjours attentif aux interêts de son Maître, il entrenoit depuis quelque tems des intelligences secretes avec quelques Villes de l'Abruzze, & particulierement dans Aguila; il n'attendoit qu'une occasion pour les faire éclater. D'un autre côté, Capoue, Castellamar, Averse & Salerne commençoient à se lasser de la Domination Françoise, & avoient envoyé secretement des Deputez

Gonsalve entretient des intelligences avec quelques Villes.

Au de N. S. 1503. à Gonſalve, pour lui demander ſa protection, & pour l'aſſurer qu'elles chaſſeroient les Garniſons Françoiſes, & attireroient dans leur parti les autres Villes voiſines; elles lui promettoient d'abattre dans le même tems la Banniere de France, & d'arborer celle d'Eſpagne, pourvû qu'elles fuſſent ſoutenues, & que les Eſpagnols fuſſent aſſez forts pour tenir la Campagne.

XCIV. Le Comte de Muro fait ſa Paix avec les Eſpagnols.

Le Comte de Muro fit ſon accommodement avec les Eſpagnols, & quoiqu'il eût été le premier à prendre les armes en faveur des François dans la Baſilicate, où étoient ſes Terres, & qu'il n'eût rien épargné pour faire ſoulever à ſon exemple toute cette Province, Gonſalve lui accorda avec l'Amniſtie, des conditions très-avantageuſes.

Les Princes de Salerne & de Melphe offrent de quitter les François.

Le Prince de Salerne faiſoit paroître n'être pas trop content des François: il envoya même offrir à Gonſalve de ſe déclarer hautement pour l'Eſpagne, & pour preuve de ſa droiture, il lui demanda ſa fille en mariage; mais Gonſalve étoit trop éclairé, pour ſe fier aux promeſſes du Prince, qui avoit ſi ſouvent trompé les Eſpagnols, & qui leur avoit donné tant de marques de ſa mauvaiſe foi, & de ſon inconſtance. On n'ajoûtoit pas plus de foi au Prince de Melphe, quelque aſſurance qu'il donnât de vouloir abandonner le parti de France, avec laquelle il avoit toûjours eu des liaiſons ſi étroites.

XCV. Genealogie du Marquis del Vaſto.

Mais rien ne contribua davantage à relever le parti d'Eſpagne, que le changement de D. Ignigo d'Avalos, qui ſe déclara hautement pour Sa Majeſté Catholique, & qui reçut des Troupes Eſpagnoles dans l'Iſle d'Iſchia, dont il étoit maître. D'Avalos étoit originairement Eſpagnol: D. Ignigo d'Avalos étoit fils du fameux D. Ruy Lopez d'Avalos, Connêtable de Caſtille; il fut Grand Camerlingue du Royaume de Naples, ou Grand Chambellan des Rois de Naples, auprès deſquels il eut beaucoup d'autorité, & dont il devint Favori: il avoit épouſé Antoinette d'Aquin fille & Heritiere de Bernard d'Aquin Marquis de Peſcaire, & Comte de Montedoriſi. De ce Mariage ſortit D. Alphonſe d'Avalos Marquis de Peſcaire poignardé en trahiſon par un Eſclave Negre, qui lui avoit promis de lui livrer un des Châteaux de Naples, & qui l'avoit ſous ce prétexte engagé à ſe trouver de nuit à une fauſſe porte du Château; le Marquis de Peſcaire ne laiſſa

qu'un fils tout jeune, nommé Ferdinand : Ignigo d'Avalos eut encore d'Antoinette d'Aquin plusieurs autres enfans, D. Martin Comte de Montedorisi, Roderic & Edmond d'Avalos, comme nous l'avons déja rapporté, & Constance d'Avalos, Comtesse de la Serra, depuis Duchesse de Francavilla. An de N. S. 1503.

Ignigo, dont nous parlons, étoit le troisiéme fils du premier Ignigo d'Avalos & d'Antoinette d'Aquin. Le Roi D. Frederic, pour le recompenser des services considerables qu'il lui avoit rendus, lui donna le Marquisat del Vasto, la proprieté de l'Isle d'Ischia, sa vie durant, avec tous les Revenus de l'Isle, les Mines d'Alun, & le Gouvernement de la Forteresse. Dans l'accommodement que ce Marquis fit avec les Espagnols, Gonsalve lui promit qu'on lui laisseroit tout ce que les Rois de Naples avoient accordé à sa Maison; qu'on le rétabliroit dans toutes ses Charges & ses biens; qu'on lui cederoit en propre l'Isle de Prochyta, avec une Compagnie de cent Lances, & une autre de deux cens Chevaux, que le Roi Catholique entretiendroit: il consentit aussi que le Marquisat de Pescaire resteroit à Ferdinand d'Avalos neveu du Marquis del Vasto, aussi-bien que la dignité de Grand Camerlingue du Royaume, dont les Rois de Naples avoient revêtu son ayeul & son pere. On s'engagea au même tems de lui donner en Espagne des Terres & des Charges, pour le dédommager de ce qu'il perdroit dans le Royaume de Naples, en cas que les Espagnols en fussent entierement chassez.

Promesses faites au Marquis del Vasto.

Ces conditions étoient très-avantageuses; mais on ne pouvoit moins accorder à la naissance du Marquis, & au service qu'il rendoit dans cette occasion à l'Espagne. Il ne laissa pas d'y avoir quelques contestations pour regler les articles du Traité, ce qui ne se fit pas sans peine: c'est pourquoi il fut long-tems sans se déclarer, quoique naturellement il eût beaucoup d'inclination pour l'Espagne, d'où il tiroit son origine, & qu'il eût un extrême éloignement pour la France.

Quelques contestations sur les conditions.

D. Alphonse d'Avalos, ce Capitaine si connu dans l'Histoire, sous le nom du Marquis de Pescaire, & qui acquit dans la suite tant de gloire par sa valeur & son experience dans les Guerres d'Italie entre Charles V. & François Premier, étoit fils du Marquis del Vasto, & Heritier du Marquisat de Pescaire, par la mort de D. Ferdinand son cousin germain, de-

Il se déclare pour l'Espagne.

An de N. S. 1503 cedé ſans enfans à la fleur de ſon âge, & dans le cours de ſa fortune. D. Ferdinand d'Avalos Marquis de Peſcaire, que nous avons vû de nos jours Viceroi de Sicile, dans le tems que j'y demeurois, & qui avoit épouſé une ſœur du Duc de Mantoue, étoit petit-fils du Marquis del Vaſto, en conſequence du Traité qu'il venoit de conclure avec Gonſalve, il arbora le jour de Pâques la Banniere d'Eſpagne, & reçut des Troupes Eſpagnoles dans l'Iſle d'Iſchia.

Les Eſpagnols reçoivent quelque ſecours.

Dans le tems que le Marquis del Vaſto ſe déclaroit pour l'Eſpagne, le Commandeur d'Aguilera, Officier de reputation, débarqua à Crotone trois cens Hommes choiſis, que D. Ferdinand de Rojas Ambaſſadeur de Sa Majeſté Catholique auprès de Sa Sainteté, envoyoit de Rome à Naples au ſecours de Gonſalve. Le Commandeur D. Gomez de Solis s'étant mis en Campagne, marcha au ſecours du Château de Coſenza, qui étoit aſſiegé, fit lever le Siege, reprit de force la Ville ſur les François, battit, & chaſſa le Comte de Melito, quoique celui-ci eût quatre fois plus de Troupes que le Commandeur.

XCVI. Conteſtations entre les François & les Eſpagnols pour les Priſonniers.

Il y eut une conteſtation entre les François & les Eſpagnols, ſur les Priſonniers que ceux-ci avoient faits à l'Action de Ruvo. L'affaire agitée de part & d'autre avec aſſez de chaleur, ne ſe termina qu'après bien des Conferences. Les deux Nations étant convenues enſemble qu'elles garderoient entre elles les Loix de l'équité, avoient conſenti à faire un Cartel pour l'échange, & la rançon des Priſonniers qu'on feroit, par lequel il étoit reglé que les Cavaliers qui ſeroient pris de part & d'autre, perdroient leurs chevaux & leurs armes, qu'enſuite on les échangeroit Cavalier pour Cavalier, ou qu'ils donneroient pour leur rançon, la quatriéme partie de la paye qu'ils avoient coûtume de recevoir par an.

Les François exigent qu'on reláche tous les Priſonniers faits à l'Action de Ruvo.

Les François quelque tems auparavant ayant pris dans une rencontre Theodore Bocalo, Capitaine d'une Compagnie de Cavalerie Albanoiſe: Diegue de Vera, qui commandoit l'Artillerie; l'Eſcalada, Capitaine d'une Compagnie d'Infanterie Eſpagnole, & trente Soldats, relâcherent tous les Soldats, ſuivant les regles & les conditions du Cartel; mais ils retinrent les trois que nous venons de nommer, ſous prétexte qu'étant Officiers, ils ne devoient point être compris dans le Cartel, où il n'y avoit rien ſur cela d'exprimé, & que

les Loix de la Guerre vouloient qu'ils fussent distinguez des simples Soldats. Cependant, comme s'ils avoient oublié les Loix qu'ils imposoient eux-mêmes, ils prétendoient que les Espagnols devoient relâcher aux conditions exprimées dans le Cartel, tous les Prisonniers faits à l'Action de Ruvo, sans faire reflexion que la plûpart étoient gens de Qualité, & presque tous Officiers. An de N. S. 1503.

Gonsalve s'y oppose.

On representa donc à Gonsalve que cette Loi, qui avoit été faite pour les Troupes qui combattoient dans le Royaume de Naples, par rapport à la liberté de racheter les Cavaliers pour le quart de leur paye, ne devoit point s'étendre à ceux qu'on feroit prisonniers dans une Bataille rangée, ou lorsqu'on prendroit une Ville d'assaut. On consulta sur cela les vieux Officiers, & les Gentilshommes les plus experimentez, qui avoient servi dans les dernieres Guerres, & qui tous d'un commun consentement déclarerent que ce Reglement avoit toûjours été observé dans le Royaume. Je n'examine point si cette réponse étoit veritable, ou si on ne la fit que pour faire la cour à Gonsalve. On répondit donc aux François que le Cartel ne s'observeroit qu'à l'égard des simples Soldats; mais que les Officiers prisonniers feroient obligez de se racheter eux-mêmes, & de s'accommoder pour leur rançon avec ceux, entre les mains de qui ils étoient tombez. Comme nous avions un plus grand nombre d'Officiers prisonniers, on fut bien-aise de procurer quelque avantage à ceux qui les avoient pris, & de les retenir plus long-tems, afin de priver le Duc de Nemours du secours qu'il pourroit en tirer dans la Bataille qu'on prévoyoit se devoir donner bientôt, afin de terminer, si cela se pouvoit, tout d'un coup une Guerre, dont les uns & les autres commençoient fort à se lasser.

XCVII.

L'Archiduc part, entreprend de faire la Paix entre les deux Couronnes.

Dans le tems que l'Archiduc partit de Madrid, pour s'en retourner aux Pays-Bas, comme il devoit passer par la France, il pria le Roi Catholique son beau-pere de lui déclarer ses dernieres intentions, & à quelles conditions il consentiroit de s'accommoder avec la France : il le conjura même de vouloir bien le charger de cette Negociation, & lui donner des pleins pouvoirs, pour conclure un Traité, en cas que le Roi de France de son côté, voulût se rendre à la raison. Le Roi d'Espagne refusa d'abord les deux choses que l'Archiduc lui

An de N.S. 1503.

demandoit, soit qu'il n'osât pas tout-à-fait se fier à ce Prince, ou du moins à ses Ministres, dont il trouvoit les inclinations trop Françoises, soit qu'il craignît de décourager ses Troupes, ou de dégouter ses amis, ou d'empêcher de se déclarer ceux qui paroissoient bien intentionnez pour l'Espagne, si le bruit se répandoit que c'étoit de son consentement que l'Archiduc passoit par la France, pour ménager la Paix entre les deux Couronnes.

Le Roi d'Espagne lui donne des instructions très-bonnes.

Cependant l'Archiduc sollicita si fortement le Roi de vouloir bien lui marquer ce qu'il souhaitoit, que Sa Majesté Catholique ne voulant pas le choquer par un refus opiniâtre, qui sembleroit marquer une défiance trop grande, ne put enfin se dispenser de lui donner la Commission qu'il demandoit avec tant d'instance; mais il lui donna des instructions très-bornées, avec défense de les passer.

Il lui envoie de nouvelles instructions.

Dès que l'Archiduc fut parti, Ferdinand dépêcha après lui D. Bernard Boyl Abbé de San-Miguel de Cuxa, pour lui porter de nouvelles instructions, & un plus ample plein-pouvoir de terminer les differens par un Traité, avec toutes les précautions necessaires; mais l'Abbé avoit des ordres exprès de ne communiquer à qui que ce fût la Commission dont il étoit chargé, & de ne montrer l'Exemplaire des instructions & du plein-pouvoir qu'au seul Archiduc, après avoir exigé de lui un serment qu'il tiendroit la chose secrete; mais de ne pas le lui mettre entre les mains, de prendre bien garde que ce Prince ne passât pas ses instructions; & enfin de ne pas manquer de l'informer exactement de tout ce qui se passeroit.

Naissance de Ferdinand.

L'Archiduc arriva à Lion au mois de Mars, dans le tems que la Guerre étoit la plus allumée en Calabre. L'Archiduchesse Jeanne qui étoit demeurée à Alcala de Henares, après le depart de son époux, accoucha le dixiéme du même mois d'un Prince, qui fut nommé D. Ferdinand, & à qui le Ciel reservoit l'Empire & de vastes Etats. Il fut baptisé par l'Archevêque de Tolede; le Duc de Najare & le Marquis de Villena le tinrent sur les fonds, & furent ses Parains.

L'Archiduc menage la Paix entre les deux Couronnes.

Le Roi de France étoit à Lion, avec le Cardinal d'Amboise. Dès que l'Archiduc y fut arrivé, on commença à mettre sur le tapis l'affaire de Naples, & l'on disputa fort sur les conditions du Traité: on ne se mit pas trop en peine des

instructions

instructions que l'Archiduc avoit apportées d'Espagne, & l'on passa les pouvoirs. L'Abbé de Saint Michel eut beau representer à l'Archiduc qu'il ne devoit pas les exceder, ni rien conclure, sans en informer le Roi Catholique; que le Traité seroit nul, si l'on passoit ses ordres: l'Archiduc n'écoutoit pas même les raisons & les conseils de l'Abbé, qu'il regardoit comme un sur-veillant importun, dont la presence lui étoit à charge; on ne lui permit pas seulement d'envoyer un Courier pour informer son Maître de l'état des choses; on l'intimida même tellement par des menaces, qu'on l'obligea de remettre entre les mains de l'Archiduc l'Original du plein pouvoir, & de le rendre public: l'Archiduc lui-même qui se voyoit entre les mains du Roi de France, fut contraint d'en passer par tout où l'on voulut, & d'accorder tout ce que demanderent les Ministres de cette Couronne, qui étoient chargez de traiter avec lui. Les Ministres & les Favoris de l'Archiduc, qui de leur côté commençoient à s'impatienter de leur long séjour en France, & qui ne demandoient qu'à s'en retourner chez eux, pressoient le Prince de conclure au plûtôt, sans se mettre en peine des instructions & des ordres de Sa Majesté Catholique. Le bruit courut que les Ministres de ce Prince avoient été corrompus par l'argent de France, & gagnez par les promesses magnifiques que leur fit la Cour; mais on sçait que les hommes sont toûjours portez à interpreter en mauvaise part les actions des Princes & la conduite de leurs Ministres.

An de N. S. 1503.

Conditions du Traité.

La conclusion fut qu'on proposeroit au Roi Catholique deux moyens de terminer la Guerre, & qu'on lui en laisseroit le choix, ou bien de renoncer à tout ce qui lui appartenoit dans le Royaume de Naples, en faveur de Charles Duc de Luxembourg son petit-fils, & que le Roi Très-Chrétien de son côté renonceroit en faveur de la jeune Princesse Claude de France sa fille, à tout ce qu'il possedoit dans le même Royaume; que cela lui serviroit de dot, & qu'elle la porteroit au Prince D. Charles, avec lequel on la marieroit; que jusques à ce que les deux Parties fussent en âge de contracter, & de consommer leur Mariage, ce que le Roi Catholique avoit conquis en Italie, seroit mis en sequestre entre les mains de l'Archiduc, ou de ceux qu'on nommeroit de

An de N. S. 1503. ſa part, & que les François reſteroient toûjours maîtres de ce qu'ils poſſedoient: condition qui paroiſſoit injuſte. L'autre disjonctive n'étoit pas plus équitable: les Eſpagnols & les François devoient conſerver ce qui leur étoit échû par le Traité de partage, & la Capitanate, qui étoit le ſujet de querelle, devoit être miſe en ſequeſtre en main tierce. Il eſt vrai qu'on donnoit au Roi d'Eſpagne la liberté de choiſir l'une des deux alternatives.

Avantageuſes aux François.

Ces conditions étoient également déraiſonnables; le Traité étoit tout entier à l'avantage des François, & au préjudice des Eſpagnols. Dans l'une des deux disjonctives, les François reſtoient maîtres de ce qu'ils poſſedoient, pendant qu'on dépouilloit le Roi Catholique des Provinces dont il étoit en poſſeſſion. Or il eſt conſtant que dès que les Eſpagnols ſeroient chaſſez du Royaume de Naples, les François, qui ne ſouhaitoient rien avec plus d'ardeur, ſe flatoient qu'ils ſeroient bien-tôt maîtres du reſte du Royaume. Dans l'autre alternative, on ne décidoit rien; les affaires demeuroient dans le même état, & la ſemence de la Guerre ſubſiſtoit toûjours; il n'y avoit pas même apparence que les deux Rois puſſent convenir enſemble de celui, entre les mains duquel on mettroit la Capitanate en ſequeſtre: car où trouver quelqu'un qui n'eût pas des liaiſons & des engagemens avec l'un des deux Partis.

XCVIII. Le Roi Catholique termine les États d'Arragon.

Cependant le Roi Catholique étoit retourné à Sarragoſſe, pour terminer les Etats d'Arragon, qui ſe tenoient toûjours. Sa Majeſté s'étant rendue au commencement d'Avril dans l'aſſemblée, les Etats conclurent en ſa preſence qu'on contribueroit à ſoûtenir la Guerre de Naples, & que le Royaume entretiendroit à ſes dépens pendant trois ans, deux cens Hommes-d'Armes, & un Regiment de Cavalerie-Legere, compoſée de trois cens Maîtres; mais à condition que les Soldats & les Officiers qui les commanderoient, ſeroient tous Arragonnois. On ordonna donc auſſi-tôt la levée de ces Troupes; & dès qu'elles furent aſſemblées, on réſolut qu'elles prendroient la route du Rouſſillon, pour défendre ces Frontieres, qui étoient menacées d'une irruption du côté de la France, où l'on ne parloit que de Guerre.

Il envoie des Troupes en Rouſſillon.

Le Maréchal de Bretagne, qui avoit le Commandement general de l'Armée Françoiſe, le Comte de Dunois, & le Grand

An de N.S. 1503.

Ecuyer de France s'approchoient de Carcaſſonne, (12) où toutes les Troupes avoient ordre de ſe rendre inceſſamment. Il n'étoit pas difficile de deviner que la France par de ſi grands préparatifs vouloit faire une diverſion du côté du Rouſſillon, pour empêcher le Roi d'Eſpagne de faire paſſer de nouveaux ſecours en Italie. Ferdinand, qui veilloit à la défenſe de ſes Frontieres, envoya des ordres à ſes Troupes de ſe rendre en diligence à Figueras, où étoit le Rendez-vous general, pour être en état de s'oppoſer aux Entrepriſes des François. D'un autre côté D. Sanche de Caſtille, brave Officier, vigilant & actif, qui commandoit en Rouſſillon, avoit ſoin de pourvoir les Places de vivres & de munitions, d'en fortifier les Garniſons, d'en reparer les fortifications, & d'y en ajoûter de nouvelles, pour être en état de ſoutenir un Siege. Le Roi lui-même réſolut de s'approcher de la Frontiere, pour animer tout par ſa preſence.

XCIX. Il reçoit un Courier de France, avec nouvelle de la Paix.

A peine fut-il arrivé à Poblete, qu'il reçut un Courier de l'Abbé de San Miguel, avec des Lettres, pour l'informer exactement de tout ce qui s'étoit paſſé dans les Conferences de Lion, & une Copie du Traité conclu entre le Roi de France & l'Archiduc, ce que Ferdinand apprehendoit par deſſus toutes choſes : l'Abbé l'informoit auſſi de la violence & des menaces que la Cour de France avoit faites à l'Archiduc, pour l'obliger de ſigner le Traité, (13) quoiqu'il fût deſavantageux à l'Eſpagne, & contraire aux inſtructions données à l'Archiduc. Le Roi renvoya auſſi-tôt le Courier à l'Abbé, & lui

(12) *De Carcaſſonne.* Le Maréchal de Bretagne eſt apparemment le Maréchal de Rieux, qui commandoit les Troupes Françoiſes dans le Rouſſillon, & qui aſſiegea Salces, Mariana l'appelle Maréchal de Bretagne : il ne l'étoit pas, quoique Breton, mais Maréchal de France. Je crois auſſi que Mariana dans les deux autres noms n'a pas ſuivi l'uſage de France, mais celui d'Eſpagne, & des autres Pays étrangers, où le nom de Comte de Dunois étoit plus co nu & plus eſtimé, que celui de Longueville. Néanmoins ce Comte de Dunois ne commandoit point l'Armée Françoiſe en Rouſſillon, mais ſur les Frontieres de Navarre en qualité de Gouverneur de Guyenne ; & il n'eſt point parlé dans l'Hiſtoire de France ni d'un Comte de Dunois, ni d'un Duc de Longueville dans les Armées de Rouſſillon, non plus que d'un Grand Ecuyer, qui ne pouvoit être que le fameux Senéchal de Beaucaire Pierre d'Urfé ſecond du nom ; mais ce Seigneur ſervoit dans les Guerres d'Italie.

(13) *Le Traité* Eſt poſitivement contraire, à ce que rapportent les Hiſtoriens François, qui nient abſolument cette prétendue violence faite en France à l'Archiduc Philippe, d'autant plus que le Traité de Lion fut beaucoup plus avantageux aux Eſpagnols qu'aux François, qui par là perdirent tout le Royaume de Naples On peut dire la même choſe de pluſieurs autres faits paſſez entre les Eſpagnols & les François.

An de N. S. 1503. marqua dans sa réponse la maniere dont il devoit se comporter.

La Paix entre les deux Couronnes est publiée à Lion.

Mais ces précautions, & la diligence du Courier ne servirent de rien, & n'empêcherent pas que la Paix ne fût publiée à Lion. L'Archiduc dépêcha en même-tems Jean d'Hesdin, son Grand Maréchal des Logis, & le Roi de France Edouard de Bouillot, un de ses Chambellans, pour aller porter chacun de leur côté à Gonsalve & au Duc de Nemours la nouvelle que la Paix étoit enfin conclue & signée entre les deux Couronnes, & ordre à ces deux Generaux de la part de leur Maître de faire cesser de part & d'autre tout acte d'hostilité.

L'Archiduc va en Savoye.

Ensuite l'Archiduc se rendit en Savoye, pour voir Madame Marguerite d'Austriche sa sœur, qui avoit épousé le Duc de Savoye, & pour y passer les Fêtes de Pâques. Hesdin & Bouillot prirent leur chemin par Rome, publiant dans tous les lieux où ils passoient, que la Paix étoit faite, & se hâterent de se rendre à Barlete: ils y arriverent dans le tems que les deux Generaux se disposoient de concert à une Bataille generale, & que les deux Armées étoient à la veille d'en venir aux mains. Gonsalve sur tout, depuis qu'il avoit reçu un renfort de deux mille cinq cens Allemans, attendoit ce moment avec impatience, & ne doutoit plus de la Victoire. Ce secours, après s'être embarqué à Trieste, & être descendu le long du Golphe de Venise, sans trouver nulle opposition à son passage, étoit enfin heureusement arrivé le dixiéme d'Avril au Port de Manfredonia.

Gonsalve ne veut point s'en tenir à la Paix faite à Lion.

Jean d'Hesdin donna au Grand Capitaine les Lettres de l'Archiduc, par lesquelles ce Prince lui donnoit ordre au nom de Sa Majesté Catholique de poser les armes. Gonsalve avoit été déja prévenu par des Lettres particulieres de Ferdinand, qui l'informoit du Voyage de l'Archiduc en France, où il pourroit peut-être conclure avec cette Couronne, ou quelque Traité de Paix, ou une Trêve; mais que si cela arrivoit, il lui ordonnoit, quelque chose que lui mandât l'Archiduc, de n'y avoir nul égard, & de ne rien changer dans ses projets, sans de nouveaux ordres de la Cour d'Espagne. Ainsi il répondit à l'Envoyé de l'Archiduc, que le Roi lui avoit lié les mains; qu'il ne lui étoit plus possible d'executer les ordres du Prince, avant que d'informer Sa Majesté Ca-

tholique de l'état où étoient les affaires de Naples, & sans avoir reçu de nouvelles instructions; que les François avoient les premiers pris injustement les armes, & commencé les hostilitez; mais que leurs affaires allant en décadence, & leur Parti s'affoiblissant de jour en jour, il croiroit rendre un très-mauvais service à l'Espagne, & à l'Archiduc qui devoit être l'Heritier de cette Monarchie, si sous prétexte d'un Traité conclu avec un peu trop de précipitation, il donnoit à ses Ennemis le tems de se reconnoître, & laissoit échaper l'occasion la plus favorable que la fortune pût lui presenter de chasser les François du Royaume; qu'il sçavoit bien sur cela le parti qu'il avoit à prendre, & qu'il iroit lui-même en personne porter sa réponse au Duc de Nemours. An de N. S. 1503.

Il executa ce qu'il avoit promis. Le Roi d'Espagne fort mal content lui-même du Traité conclu avec la France, bien loin de le ratifier, le désavoua; & même afin de paroître plus desinteressé, & pour donner plus de satisfaction aux Napolitains, qui commençoient à regreter leur Roi Frederic, il résolut de le rétablir dans ses Etats, & d'envoyer un Ambassadeur en France, pour en faire la proposition; mais le Roi de France ne voulut rien écouter, ni même donner Audience à l'Ambassadeur de Ferdinand, auquel il envoya ordre de se retirer: car Louis XII. se trouva fort choqué de ce que l'Espagne ne vouloit pas s'en tenir au Traité de Lion, qui lui assuroit ses Conquêtes dans le Royaume de Naples, que les Espagnols pouvoient en un moment lui enlever. Le Roi d'Espagne le desavoue.

Louis Portocarrero s'embarqua à la mi Fevrier au Port de Cartagene sur la Flotte que le Roi Catholique y avoit fait équiper, pour porter du secours en Italie. Comme la saison étoit très incommode, la traversée ne fut pas heureuse; les Espagnols essuyerent deux furieuses tempêtes, l'une dans le Golphe de Lion, sujet à de terribles orages; l'autre sur les Côtes de Palerme, qui fatiguerent beaucoup les Equipages; mais beaucoup plus les Troupes de transport, & les Officiers, nullement accoûtuméz à la Mer. Le trajet ne fut pas cependant trop long; en vingt jours depuis le départ de Cartagene la Flotte arriva à la vûe de Messine, & entra dans le Port sans avoir rien perdu, sinon quelques chevaux, qui n'avoient pû supporter l'agitation de la Mer & de la tempête. C. Portocarrero part d'Espagne pour l'Italie.

Dès qu'on fut arrivé à Messine, on tint un grand Conseil

An de N. S. 1503.

Il passe à Rhegio.

de Guerre, pour déliberer sur le parti qu'il y avoit à prendre, & sur le lieu où l'on débarqueroit les Troupes. L'affaire fut assez vivement agitée : les uns vouloient que sans s'arrêter, on allât au plûtôt, suivant les avis de Gonsalve, mettre pied à terre aux Côtes de l'Apouille, pour joindre le Gros de l'Armée Espagnole qu'il commandoit. Portocarrero, qui voyoit ses Troupes fatiguées par les deux tempêtes qu'elles avoient essuyées, ne jugea pas à propos de les exposer une seconde fois sur Mer, & fut d'un sentiment contraire : ainsi il passa à Rhegio avec sa Flotte, dans la résolution de porter de son côté la Guerre dans la Calabre, suivant les ordres qu'on lui avoit donnez en Espagne.

D'Aubigni bloque Girachi.

Le Seigneur d'Aubigni, après l'avantage qu'il venoit de remporter sur Emmanuel de Benavides, & D. Hugues de Cardonne, étoit allé camper avec toutes ses Troupes à la Mota Bubalina, dans l'esperance de prendre Girachi, sans tirer l'épée. Les Espagnols qui avoient pû se sauver de la déroute de Benavides, s'étoient retirez en assez grand nombre à Girachi, comme dans un azile contre les efforts des Vainqueurs. Aubigni, qui n'étoit campé qu'à trois lieues de la Place, la tenoit étroitement bloquée, & se flatoit de l'emporter par famine. Le Prince de Bisignano s'étoit retiré dans ses Terres, pour y regler quelques affaires de sa Maison : le Prince de Salerne & le Comte de Melito étoient allez à Naples.

CI.

Portocarrero envoie du secours aux Espagnols de Terra-Nova.

Portocarrero résolut de se mettre en Campagne, & fit la Revûe de ses Troupes à Rhegio ; mais quelques jours après, comme il se disposoit à marcher, il tomba malade d'une fievre si maligne & si violente, que le mal redoublant de jour en jour, on desespera de sa guerison. Cependant comme on lui vint dire que quelques Officiers Espagnols s'étoient saisis de Terra-Nova que les François avoient abandonnée, avec plusieurs autres Places, aussi-tôt qu'ils avoient appris l'arrivée de sa Flotte ; mais que le Seigneur d'Aubigni ayant sçu sa maladie, étoit revenu devant Terra-Nova, l'avoit assiegée ; & que les Espagnols, à qui les vivres & les munitions manquoient, se voyoient en danger d'être enlevez, & faits prisonniers : Portocarrero nomma D. Ferdinand d'Andrada, pour marcher en diligence à leur secours avec la meilleure partie de sa Cavalerie & de son Infanterie. Il donna en même-tems ordre à l'Amiral Villamarin de s'avancer avec ses

Galeres jusqu'à Gioia, pour mieux tromper les François, & leur faire croire qu'on étoit résolu de secourir les Assiegez par Mer & par Terre; mais on ne vouloit qu'intimider les François, & les engager à se retirer. An de N. S. 1503.

D'Aubigni se retire devant Terra-Nova.

Les Espagnols firent une extrême diligence, & s'avancerent jusqu'à Semenara. Aubigni informé du secours qui venoit à Terra-Nova, en abandonna les Fauxbourgs, & se retira dans quelques Bourgades voisines. Ainsi d'Andrada content d'avoir secouru ses Compatriotes, & contraint les François de s'enfuir, resta avec ses Troupes à Semenara, où il fut joint par de nouvelles Troupes, qui grossirent son Armée.

Les Espagnols ne le poursuivent pas.

Emmanuel de Benavides, Antoine de Leyve, Gonzale d'Avalos, D. Hugues & D. Jean de Cardonne s'étant rendus auprès de lui, chacun avec le Corps qu'il commandoit: toutes ces Troupes réunies formerent une Armée assez considerable, & en état de battre les Ennemis, dans le tems qu'ils se disposoient à se retirer vers Melito. Hugues de Cardonne, Officier brave & entreprenant, vouloit qu'on se mît aux trousses des François, & qu'on les attaquât dans leur retraite; il répondoit du succès: il eut beau representer qu'en temporisant, les affaires des François ne manqueroient pas de se relever; qu'il leur venoit de tous côtez des secours, & que ce n'étoient pas des Milices ramassées à la hâte; mais des Troupes reglées & disciplinées, d'Andrada n'eut aucun égard à ces raisons; il se contenta de dire qu'il n'avoit ordre que de secourir Terra-Nova; qu'il l'avoit fait, & qu'il avoit une défense expresse de donner Bataille: mais une avanture le contraignit peu de tems après, à faire ce qu'il refusa alors.

CII.
Mort de Portocarrero, d'Adrada lui succede.

Cependant Portocarrero mourut. On transporta son corps à Messine, & il fut inhumé dans l'Eglise Cathedrale, & mis vis-à-vis le tombeau d'Alphonse II. Roi de Naples. Après sa mort il y eut quelques contestations entre ses principaux Officiers, sur le Commandement general des Troupes: car l'orgueil & l'ambition des hommes les fait toûjours juger avantageusement de leur merite. Enfin, ils convinrent tous de s'en remettre au Viceroi de Sicile, qui croyant en cela devoir se conformer à la volonté & aux sentimens de Por-

An de N. S. 1503. tocarrero, nomma pour la ſeconde fois Ferdinand d'Andrada, pour commander l'Armée. Les deux freres D. Hugues & D. Jean de Cardonne furent très-mal contens de cette déciſion, & tout moderez qu'ils étoient, ils ne purent s'empêcher de s'en plaindre hautement: ils trouverent très-mauvais, qu'après les ſervices qu'ils avoient rendus dans le cours de cette Guerre, on leur préferât un homme qui n'avoit fait encore aucune action d'éclat, & dont la naiſſance n'avoit rien qui le diſtinguât par deſſus les autres. Cependant leur devoir & leur zele pour le ſervice de Sa Majeſté Catholique étoufferent leurs reſſentimens; & paſſant par deſſus le point d'honneur, ils ſe ſoumirent, comme les autres.

CIII. D'Aubigni offre le Combat aux Eſpagnols, qui le refuſent.

Les Eſpagnols brûloient d'ardeur d'en venir aux mains avec les François, & de terminer la Guerre par une Action déciſive. Les deux Armées étoient campées preſque à la vûe l'une de l'autre. D'Aubigni ne faiſoit pas paroître moins d'empreſſement de ſe battre, pour ſoutenir la gloire de la Nation Françoiſe. Il envoya donc à ſes Ennemis un Trompette, pour leur offrir la Bataille; mais les Eſpagnols la refuſerent, à cauſe de la défenſe que leur en avoit faite Portocarrero en mourant, ce que les François attribuerent à lâcheté. D'Aubigni bien informé que les Soldats Eſpagnols n'étoient pas contens, parce qu'on ne les payoit pas, & devenu plus fier par ce refus, ſortit de Roſano & de Gioja, pour s'approcher d'eux, & vint camper à la vûe de Semenara: ayant paſſé une Riviere à gué, il entra dans la Plaine, en preſence de l'Ennemi, & marcha fierement en ordre de bataille, comme pour l'inſulter.

Emeute parmi les Eſpagnols, appaiſée.

Les Troupes de Galice s'étoient quelque tems auparavant mutinées faute de paie; & d'Aubigni, qui ſçavoit par ſes Eſpions tout ce qui ſe paſſoit au Camp des Eſpagnols, voulant profiter de la diſpoſition où ils étoient, ne doutoit pas qu'il n'y eût quelque émeute, & quelque ſoulevement, quand il ſeroit queſtion de ſe battre: mais le Viceroi de Sicile ayant envoyé quelque argent à d'Andrada, & les Officiers ayant eux-mêmes vendu leurs pierreries & leur vaiſſelle d'argent, en diſtribuerent l'argent aux Soldats, & par ce moyen les calmerent.

Etat des deux Armées.

Il y avoit dans l'Armée Françoiſe trois cens Hommes-d'Armes

d'Armes, six cens Chevaux-Legers, quinze cens Hommes de Pied, & plus de trois mille Hommes de Milice. Les Espagnols de leur côté, étant sortis de Semenara au nombre de huit cens Chevaux, & de quatre mille Hommes d'Infanterie, marcherent au devant de l'Ennemi. D'Aubigni, qui un moment auparavant paroissoit si fier, voyant la démarche & la fermeté des Espagnols, retourna sur ses pas, & ramena ses Troupes à Gioia, pour éviter le Combat, & se mettre à l'abri de cette Place. Les Espagnols devenus à leur tour plus hardis par la retraite des François, qu'ils regarderent comme un effet de leur crainte, les poursuivirent dans la détermination d'attaquer ce Poste, ou de donner Bataille, si les François osoient sortir de leurs murailles, & paroître dans la Plaine. Il y eut d'abord quelques legeres escarmouches entre les uns & les autres, mais qui ne déciderent rien.

An de N.S. 1503.

Enfin un Vendredi vingt-uniéme d'Avril, les deux Generaux également pleins de confiance, & comptant sur la valeur de leurs gens, se disposent de concert au Combat. D'Aubigni sort de Gioia, & met ses Troupes en bataille: les Espagnols en font autant. Le General François anime en peu de mots ses gens, & leur rappelle le souvenir de la Victoire qu'ils avoient remportée quelques années auparavant dans le même lieu, sur Ferdinand Roi de Naples, & le Grand Gonsalve. « Si vous avez battu autrefois, leur dit-il, une Armée si Puissante, & si redoutable, commandée par les plus habiles Generaux de l'Italie; si dans cette occasion vous avez fait sentir l'avantage que notre Nation a par dessus toutes les autres, craindrez-vous aujourd'hui une poignée d'Espagnols, sans armes, & qui ne s'accordent pas même ensemble? Voulez-vous perdre en un moment cette gloire que tant d'exploits vous ont si legitimement acquise? Voulez-vous aujourd'hui deshonorer votre nom? Que le Ciel ne le permette pas! Ne consultez que votre courage, & ne souffrez pas qu'il vous abandonne, lorsque la Victoire est entre vos mains: il faut vaincre, ou mourir. Voilà l'Ennemi: attaquons ceux qui ont l'audace de nous attendre, & même de nous défier. Enfin souvenons-nous de soutenir l'honneur de la France, & la gloire de notre Nation. »

D'Aubigni anime ses Gens au Combat.

An de N. S. 1503.

Les deux Armées se disposent au Combat.

A peine d'Aubigni eut-il achevé ces paroles, que les deux Armées s'avancent en bon ordre dans la Plaine au bruit des Tambours & des Trompettes ; chacun des deux Partis veut prendre l'avantage du Soleil, & l'avoir à dos: dans cette vûe les Espagnols passent la Riviere un peu plus haut ; les François naturellement presomptueux, regardent ce mouvement comme un effet de crainte ; ils s'ébranlent, & sans s'arrêter davantage à garder leurs rangs, ils se jettent sans ordre sur les Espagnols. Comme la confiance avoit jetté la confusion parmi les François, leur Artillerie qui tiroit continuellement, & avec assez de violence, ne fit aucun mal à l'Ennemi, & ne tua presque personne. On peut dire que dans cette Action le hazard & le bonheur eurent plus de part à la Victoire des Espagnols, que leur valeur.

Les François sont battus.

Voilà quelle étoit l'ordonnance de notre Armée: l'Infanterie Espagnole & Italienne avoit l'aîle gauche, la Cavalerie-Legere occupoit la droite, & les Hommes-d'Armes étoient au corps de bataille. Ceux-ci attaquent la Cavalerie Françoise avec tant de vigueur & tant de furie, que les François ne pouvant soutenir ce choc, sont bien-tôt enfoncez, mis en désordre, & presque tous renversez de cheval. La seconde ligne où étoit leur Infanterie, voyant le désordre de leur Cavalerie, & craignant d'être enveloppée, prend la fuite, sans tirer l'épée. Les Espagnols animez par ce premier succès, auquel ils n'osoient s'attendre, poursuivent les Fuyards jusqu'aux portes de Gioia, où la plus grande partie de leur Armée s'étoit retirée. Presque tous les Officiers furent faits prisonniers : Honorat de San Severino, frere du Prince de Bisignano, & Alphonse son cousin germain, se voyant pressez dans Gioia, furent contraints de se rendre.

Aubigni fait prisonnier.

D'Aubigni, qui s'étoit sauvé à la Roca d'Angitola, n'eut pas un meilleur sort ; car ne se trouvant pas en état de se défendre, ni de résister dans la déroute, & la consternation generale de ses Gens, il fut fait prisonnier. Sa prise ne servit qu'à augmenter la gloire des Espagnols, & qu'à redoubler la joie de cette Victoire. Cette Action, une des plus illustres, & des plus importantes pour les Espagnols, abattit beaucoup le courage des François, & depuis ce tems-là, toute la Calabre se soumit au Vainqueur, & tous les Peuples se virent

contraints de se déclarer pour les Espagnols. An de N. S. 1503.

C I V.

Disette de vivres dans l'Armée de Gonsalve.

Le Grand Gonsalve souffroit dans son Camp une extrême disette de vivres; il n'en avoit plus que pour trois jours, & ce qui étoit de pire, il ne voyoit pas de quel endroit il en pourroit tirer, & par où les faire venir à son Armée : d'ailleurs il craignoit que la faim ne fît soulever les Villes des environs, qui souffroient également du voisinage des Ennemis, & qu'elles ne se déclarassent pour les François. Dans l'extrêmité où il étoit reduit, il crut que le meilleur parti étoit d'aller chercher l'Ennemi, & de l'engager au Combat, résolu de vaincre, ou de perir, plûtôt l'épée à la main, que de faim & de misere.

Gonsalve se met en marche.

Dans ce dessein, il s'avança d'abord vers Cirinola, Place assez foible; mais où il y avoit un Château passable, avec une nombreuse Garnison pour le défendre. Comme il n'étoit éloigné de l'Armée Françoise que de deux lieues, il ne doutoit pas qu'en paroissant devant cette Place, il n'attirât au Combat les François, qui ne laisseroient pas prendre le Château à leurs yeux, sans faire quelque mouvement pour le conserver. Il distribua, avant que de se mettre en marche, deux ducats à chaque Cavalier, & un demi ducat à chaque Fantassin : foible soulagement dans la misere qu'ils souffroient! Mais ils étoient si animez, & avoient tant d'ardeur d'en venir aux mains, que quoiqu'on leur dût plusieurs montres, & qu'ils n'eussent rien reçu de leur paye depuis plusieurs mois, aucun ne se plaignoit, & l'on n'entendoit pas la moindre parole séditieuse dans tout le Camp.

Il s'avance vers Cirignole.

Le premier jour les Espagnols vinrent camper sur la Riviere d'Ofanto, auprès de Cannes, si fameux par la Victoire qu'Annibal remporta autrefois sur les Romains. Les Ennemis n'étoient éloignez de notre Camp, que de trois milles; le lendemain Gonsalve poursuivit sa route vers Cirignole, toûjours en ordre de bataille, pour n'être inquieté, ni surpris par les Ennemis, qui étoient tout proche. Fabrice Colonne & Louis d'Herrera alloient devant, avec les Coureurs de l'Armée, qui étoient au nombre de mille Chevaux. D. Diegue de Mendoze avoit l'Avant-Garde, avec deux mille Hommes d'Infanterie Espagnole; le Duc de Termens conduisoit le Corps de Bataille, avec un pareil nombre d'Infan-

An de N. S. 1503. terie Eſpagnole, & deux cens Hommes-d'Armes. Pour Gonſalve, il avoit pris l'Arriere-Garde, avec les Allemands, quelques Hommes-d'Armes, & le reſte de la Cavalerie, pour faire tête aux Ennemis, en cas qu'ils oſaſſent les attaquer, ou les harceller dans leur marche. Le Pays étoit extraordinairement aride, la chaleur extrême, & le chemin beaucoup plus long qu'on n'avoit cru, à cauſe des détours qu'il falloit prendre, des défilez qu'il y avoit à paſſer, & des haltes fréquentes qu'on étoit obligé de faire, pour donner le loiſir aux Troupes de reſpirer. Elles fatiguerent tant dans cette marche, que pluſieurs Hommes-d'Armes & quelques Fantaſſins Eſpagnols & Allemands, ne pouvant plus ſupporter la chaleur & la ſoif, en tomberent morts.

CV. Etat de l'Armée Françoiſe.

Les François informez de ce que ſouffroient les Ennemis, & de l'état pitoyable où ils ſe trouvoient reduits, prirent la réſolution de profiter d'une conjoncture ſi favorable & de ſe mettre aux trouſſes des Eſpagnols, pour les engager au Combat, ne doutant pas qu'ils n'en euſſent bon marché. Dans cette vûe ils ſortirent de leur Camp au nombre de deux mille Chevaux, cinq cens Hommes-d'Armes, & quatre mille tant Suiſſes que Gaſcons. Voici l'ordre de leur Armée : le Prince de Salerne conduiſoit l'Avant-Garde, avec deux cens Hommes-d'Armes, & deux mille Hommes de Pied; le Prince de Melphe étoit à l'Arriere-Garde, avec ſa Compagnie d'Hommes-d'Armes, mille Hommes de Milice, & quelque Infanterie Gaſconne; le Duc de Nemours commandoit le Corps de Bataille, avec le reſte & l'élite de l'Armée, ſans prévoir qu'il couroit à ſa perte. Les Eſpagnols étoient ſuperieurs en Infanterie; mais les François avoient beaucoup plus de Cavalerie, qui étoit mieux montée & mieux armée que la nôtre.

Les François pourſuivent les Eſpagnols.

Ils s'avancerent en bon ordre, pouſſerent l'Arriere-Garde Eſpagnole, & la harcellerent par des eſcarmouches continuelles, ſans leur donner un moment de loiſir; de ſorte que les Soldats avoient également à combattre l'Ennemi, la fatigue du chemin, la chaleur & la ſoif: à peine pouvoient-ils ſe ſoutenir dans cette ſituaton; il paroiſſoit impoſſible qu'ils puſſent gagner Cirignole, où leur Camp étoit marqué, ſans perdre tous leurs Bagages, & la plus grande partie de leur

Infanterie, qui se couchoit par terre, de foiblesse, & d'épuisement. An de N. S. 1503.

Les Espagnols arrivent à Cirignole.

Gonsalve dans cette extrémité ne se troubla point; son courage le soutint, & anima les autres à souffrir; ayant commandé à tous ses Cavaliers de prendre en trousse les Fantassins qui paroissoient les plus fatiguez; il donna lui-même l'exemple aux autres, & versa de sa main à boire à ceux qui en avoient le plus de besoin. Enfin les Troupes soutenues par le courage & la constance de leur General, arriverent heureusement dans leur Camp, sans avoir fait aucune perte considerable dans une si fatiguante marche. Le jour étoit sur son déclin, & il ne restoit plus que deux heures de Soleil, lorsque la Cavalerie ennemie commença à paroître: il est aisé de juger de la consternation où devoient être les Espagnols harrassez, & affoiblis par la chaleur & la soif.

Gonsalve harangue ses Soldats.

La crainte reveille cependant leur courage, & leur fait oublier pour un moment toutes les fatigues passées. Gonsalve alors profitant en habile homme de la bonne disposition de ses Soldats, les encouragea encore du geste & de la voix. » Vous sçavez, leur dit-il, que des Guerriers ne doivent « aspirer qu'à la gloire de vaincre leurs Ennemis. La Victoi- « re est toûjours achetée au prix du danger. Accoûtumez « aux plus grandes fatigues, vous laisseriez-vous abattre à la « vûe du peril, dans un jour où vous devez recueillir le fruit « de votre constance? La cause que nous défendons est si jus- « te, que nous ne devrions pas douter un moment de la « Victoire, quand même nos Ennemis auroient l'avantage « du nombre; mais aujourd'hui vous l'emportez sur eux en « nombre, comme en courage. Accoûtumez que vous êtes à « remporter des Victoires, les François que vous voyez devant « vous, viennent eux-mêmes vous apporter leurs dépouilles; « mais ce qui doit encore vous animer, c'est que tous les « Italiens font des vœux, ou en public, ou en secret, pour « le succès heureux de nos armes. Vous me demandiez à « tout moment que je vous menasse à l'Ennemi, le voilà; « il n'est plus tems de reculer. Si vous êtes encore animez « de votre ancienne valeur, ce jour, oui ce jour va mettre « fin à toutes vos infortunes. «

Il commence le combat.

A peine Gonsalve eut-il achevé, qu'il fit sonner la charge. Comme il étoit déja tard, le Duc de Nemours vouloit re-

An de N. S. 1503.

mettre la Bataille au lendemain : le Seigneur d'Alegre pressa le Duc de ne pas differer plus long-tems le Combat, & il l'obtint : le Duc de Nemours se rendit à ses sollicitations. *Qu'on m'apporte mes armes*, dit-il, *ah que je crains bien que ce brave qui me force aujourd'hui de me battre, ne mette plus sa confiance sur la vitesse de son cheval, que sur la force de son bras.* La prédiction ne fut pas vaine.

On se bat avec chaleur de part & d'autre.

Il y avoit de part & d'autre treize pieces de canon : l'Artillerie des François tira d'abord avec furie ; mais elle ne fit presque aucun mal : celle des Espagnols qui étoit placée sur une hauteur, & mieux servie fit un terrible ravage dans l'Armée Françoise, & éclaircit fort les Escadrons, quoiqu'elle ne fît qu'une seule décharge par l'imprudence d'un Soldat Italien, lequel croyant l'Armée Espagnole battue, mit tout à coup le feu à deux barils de poudre qui étoient sur un chariot. Ce fracas épouvantable, & la flamme qui s'éleva, jetta l'effroi dans l'Armée, qui crut tout perdu ; mais Gonsalve toûjours maître de soi, dit froidement à ceux qui l'environnoient : *Courage, mes amis, voici le presage assuré de la Victoire, puisqu'on commence deja a faire des feux de joie.*

Désordre dans l'Armée Françoise.

Le Duc de Nemours chagrin de voir le ravage que l'Artillerie avoit fait dans ses bataillons, s'avança à la tête de huit cens Hommes-d'Armes, pour enfoncer les premiers Bataillons qu'ils avoient en tête. L'Infanterie Espagnole occupoit la premiere ligne, & leurs Hommes-d'Armes étoient sur les flancs, ayant devant eux quelques arbres abattus, & des fossez. Les François aveuglez par la fumée de la poudre à canon, qui avoit obscurci l'air, & qui n'étoit pas encore entierement dissipée, n'apperçurent point les retranchemens. Ainsi ils furent obligez de reculer quelques pas, & de faire volteface pour se remettre en bataille. Comme il n'y a point de legeres fautes dans un jour de bataille, le tour que fit la Cavalerie ennemie, la perdit : les Arquebusiers Allemands, qui étoient à portée, firent une décharge si à propos sur les François, qu'ils les renverserent presque tous, & tuerent le Duc de Nemours leur General.

Les Espagnols gagnent la Victoire.

Le Seigneur de Chandenier suivoit les Hommes-d'Armes avec les Suisses & les Gascons, qu'il commandoit ; l'Infanterie Espagnole, qui étoit sortie de ses retranchemens, ayant soutenu leur choc avec fermeté, les chargea à son tour avec tant

de furie, qu'ils furent contraints de plier, & de reculer en desordre. Les Princes de Salerne & de Melphe, qui combattoient ce jour-là dans l'Arriere-Garde, s'avancerent pour les soutenir : Gonsalve les reçut avec son intrepidité accoûtumée : comme il se trouvoit par tout, le Soldat faisoit gloire de combattre sous ses yeux, & d'avoir un si illustre témoin de son courage; les plus lâches entraînez par les autres dans la mêlée, étoient obligez de se battre pour conserver leur vie. Enfin les Espagnols retournant sans cesse à la charge avec la même fureur, les François plierent de tous côtez, & ce ne fut plus que desordre, & que confusion : il en resta plusieurs sur la place & les autres prirent la fuite : les Vainqueurs les poursuivirent jusques dans leur Camp, éloigné de six milles, où ils entrerent pêle-mêle avec les Vaincus; ils s'en rendirent maîtres, & trouverent dans les tentes le souper tout préparé, dont ils avoient grand besoin, pour se remettre des fatigues qu'ils avoient essuyées, soit dans la marche, soit dans l'Action. Il seroit difficile d'exprimer le riche butin que les Vainqueurs firent dans le Camp des François, qu'il pillerent après la Victoire. Toute l'Armée de Gonsalve s'enrichit des dépouilles que les Ennemis avoient enlevées sur les Italiens, pendant le long séjour qu'ils avoient fait en Italie. Le carnage ne fut pas néanmoins si grand que la Victoire sembloit le permettre; la nuit & les bois voisins favoriserent la retraite des François, & en sauverent un grand nombre. An de N. S. 1503.

Cette Bataille, une des plus celebres qu'il y eût eu depuis très-longtems en Italie, se donna un Vendredi vingt-huitiéme d'Avril : le Duc de Nemours General de toutes les Troupes Françoises en Italie, fut tué dès le commencement du Combat. Gonsalve ayant trouvé parmi les morts le corps du Duc, le fit inhumer à Barlete dans l'Eglise de saint François avec toute la pompe dûe à la grandeur de sa naissance, & aux excellentes qualitez qui avoient toûjours brillé dans sa personne. Le Comte de Morcon, le Seigneur de Chandée (14) Suisse, avec presque tous les Officiers de cette Nation moururent

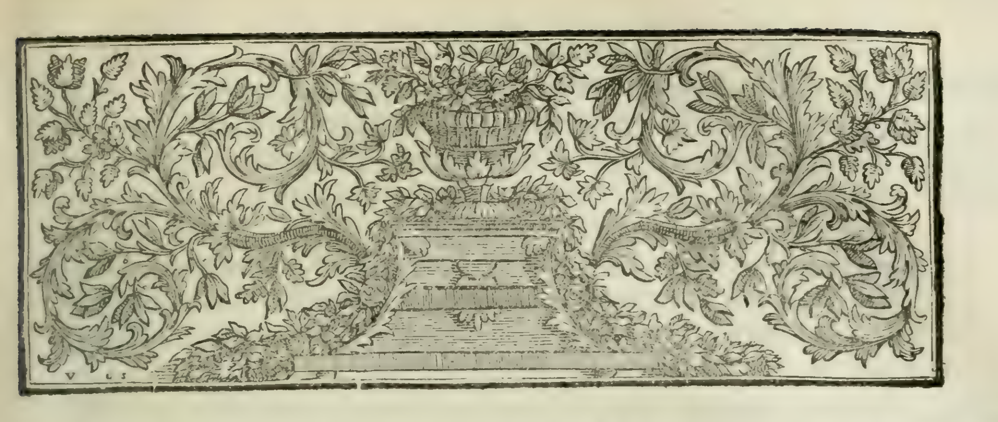
Cirignole & Canosa se rendent aux Espagnols.

(14) *Chandée Suisse.* Dans l'Histoire de France il n'est point fait mention d'un Chandée Suisse tué à la Bataille de Cirignole. Il y est bien parlé du Seigneur de Chandenier, tué à la Bataille; mais il n'étoit pas Suisse : il étoit François, & commandoit l'Infanterie Gasconne. Il n'est point non plus parlé du Comte de Morcon : cela montre que souvent pour avoir le recit complet d'une Action, il faut consulter les Historiens de plus d'une Nation.

An de N. S. 1503. dans l'Action, en donnant des marques de leur valeur; les Princes de Salerne & de Melphe, & le Marquis de Lochito, quoiqu'ils eussent été blessez dans le Combat, ne laisserent pas de se sauver. Toute l'Artillerie fut prise, & les François perdirent presque tous leurs Drapeaux, & si la nuit ne fût pas survenue, le carnage auroit été beaucoup plus grand. Les Vainqueurs demeurerent maîtres du Champ de Bataille, & y demeurerent toute la nuit. Dès le lendemain Cirignole ouvrit ses Portes aux Espagnols, & les Troupes, qui y étoient en garnison, se rendirent à discretion. Trois cens Soldats François, qui après leur défaite, s'étoient retirez dans le Château, furent obligez de suivre cet exemple. La Ville de Canosa ne tarda pas long-tems à renverser les bannieres de France, & à arborer celles d'Espagne.

L'Infanterie Espagnole eut la gloire du Combat; car les Arquebusiers Allemands, après la premiere décharge qu'ils firent avec tant de succès sur les Hommes-d'Armes François, ce qui contribua beaucoup au gain de la Victoire, en mettant les Ennemis en désordre, ne furent plus d'aucun usage, & demeurerent simples spectateurs du Combat & du carnage. Le Duc de Termens entre les Italiens, & D. Diegue de Mendoze parmi les Espagnols, furent ceux qui se signalerent le plus dans cette occasion. Gonsalve en parlant de Mendoze, dit qu'il n'avoit pas dégeneré de la vertu de ses Ancêtres, & qu'il avoit bien fait voir de quel sang il étoit sorti.

On fit enterrer les morts; & l'on trouva que du côté des François, il étoit resté sur la place trois mille sept cens Hommes; & du côté des Espagnols, neuf Hommes seulement, parmi lesquels il ne se trouva pas une seule personne de distinction: il est vrai que dans le chemin, il en mourut un assez grand nombre de soif; il y en eut même plus de quinze cens qui ayant trouvé quelques puits, ne purent reprendre leurs rangs, & ne combatirent point: cela rendit la Victoire plus douteuse, mais infiniment plus glorieuse pour les Vainqueurs.



HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-HUITIÈME.



A Victoire complete que les Eſpagnols venoient de remporter ſur les François à Cirignole, donna une haute reputation aux armes des Victorieux, & cauſa bien du changement dans les affaires du Royaume de Naples: preſque tout ſe ſoumit au Vainqueur: cependant un avantage ſi conſiderable ne rendit le Grand Gonſalve ni plus fier, ni moins actif: il étoit perſuadé que les plus grands ſuccès ne ſervent ſouvent qu'à rendre les hommes plus negligens par une vaine préſomption, & une fauſſe ſecurité, qui ne manque preſque jamais d'être l'avantcoureur de quelque revers. Il eſt plus difficile de ſe ſoutenir dans la proſperité, que de ſe relever dans les diſgraces. C'eſt ainſi qu'un Pilote habile & vigilant, pour profiter du vent, lorſqu'il eſt favorable, ne doit épagner ni application, ni travail, juſques à ce qu'il ait enfin terminé ſa courſe, & conduit heureuſement au Port le Vaiſſeau qu'on lui a confié.

An de N. S. 1503.

I.

Suite de la Bataille de Cirignole.

Ce grand Homme crut devoir mettre à profit la conjonc-

An de N. S. 1503.

ture heureuse que la fortune lui presentoit, d'autant plus qu'après la Bataille de Cirignole, il apprit que les Espagnols avoient encore remporté une seconde Victoire sur les François auprès de Semenara, & avoient fait prisonnier le Seigneur d'Aubigni leur General. Gonsalve reçut cette nouvelle un peu plus tard qu'il ne le devoit, parce que D. Ferdinand d'Andrada prétendoit, qu'ayant succedé à Louis Portocarrero dans le Commandement des Troupes, il ne devoit point dépendre de Gonsalve, & n'étoit point obligé de lui obéir.

Les François battus à Semenara, où d'Aubigni est fait prisonnier.

Celui-ci jaloux plus que nul autre de son autorité, trouva très-mauvais que d'Andrada eût l'audace de se soustraire à son obéissance, & de s'égaler à lui : il s'en trouva si choqué, qu'il écrivit en Espagne, pour demander au Roi la permission de se retirer, alleguant qu'il ne pouvoit, ni ne devoit souffrir, sans se deshonorer, qu'on lui donnât d'Andrada pour son Compagnon ; qu'ainsi il n'attendoit que les ordres de Sa Majesté pour lui aller rendre compte de sa conduite. Gonsalve reçut bien-tôt réponse, par laquelle le Roi Catholique lui marquoit qu'il avoit envoyé ordre à d'Andrada de se desister de ses prétentions ; qu'il lui donnât seulement une Compagnie d'Ordonnance ; & qu'il l'employât, comme les autres Officiers, dans le cours de cette Guerre, où il jugeroit necessaire pour le bien & le service de sa Couronne. Ainsi se termina une contestation qui auroit pû avoir de fâcheuses suites.

Gonsalve demande la permission de se retirer, & ne l'obtient pas.

La nouvelle de ces deux Victoires remportées presqu'en même-tems contribua beaucoup au succès heureux de cette Guerre, & à la reduction du Royaume. Gonsalve ayant envoyé de part & d'autre les Seigneurs Napolitains les plus attachez à l'Espagne, afin que par leur crédit, & l'autorité que leur naissance & leurs Emplois leur donnoient, ils fissent rentrer les Rebelles dans leur devoir. La chose réussit si bien, qu'en peu de jours, presque toute la Capitanate & la Basilicate se soumirent à l'Espagne. Dans la Principauté de Salerne, un grand nombre de Noblesse, & la plûpart des Villes se déclarerent pour les Victorieux.

Presque tout le Royaume de Naples se soumet aux Espagnols.

II.

Grand nombre de ceux qui se sauverent de la Bataille de Cirignole, se retirerent dans la Terre de Labour. Comme ils se défioient de la plûpart des Villes, que cette nouvelle revolution pouvoit engager à prendre parti en faveur des Espagnols, le débris de l'Armée Françoise se renferma dans

Les François se retirent dans Gayete, & Capoue se declare pour l'Espagne.

Gayette, dont la situation étoit également forte & avantageuse, dans la résolution de s'y fortifier, & de s'y défendre, jusques à ce qu'on eût reçu de nouveaux secours de France, & tout ce qui étoit necessaire pour recommencer la Guerre. Pedre de Paz, qui s'étoit mis aux trousses des Fuyards, avec un Détachement de Cavalerie, en passant dans le voisinage de Capoue, détermina les Habitans de cette Ville, une des plus considerables du Royaume, à arborer la Banniere d'Espagne. Quelques-uns même, pour mieux marquer leur fidelité, & la sincerité de leur retour ayant pris les armes, se joignirent à lui, & l'aiderent à poursuivre les François, dont ils massacrerent plus de cinquante Hommes-d'Armes, qu'ils rencontrerent sur le chemin de Gayette.

An de N. S. 1503.

Le Prince de Salerne & le Seigneur d'Alegre se retirent à Naples.

Dès que le Marquis de Lochito fut arrivé chez lui, après s'être fait panser des blessures qu'il avoit reçues au Combat, ramassa tout ce qu'il put d'argent, prit toutes ses pierreries, & se retira avec la Marquise son épouse, & toute sa famille, à Rome auprès du Cardinal de Sienne son oncle, & frere de sa mere, pour y demeurer jusques à ce que la fortune devenue plus favorable aux François lui permît de repasser à Naples. Les autres Seigneurs se retirerent en d'autres Places, où ils crurent pouvoir mieux se maintenir. Le Sieur d'Alegre & le Prince de Salerne prirent d'abord la route de Melphe; mais ne jugeant pas la Ville assez forte pour soutenir un Siege, ils partirent dès le lendemain pour Naples; le Comte de Montela, par les Terres duquel ils étoient obligez de passer, voulant donner aux Victorieux des marques du zele qu'il avoit pour le service de la Couronne d'Espagne, ordonna à ses Vassaux de faire main-basse sur tous les François qu'ils trouveroient: ainsi de cinq cens chevaux que les Princes de Salerne & d'Alegre conduisoient à Naples, à peine s'en sauva-t-il la moitié, le reste ayant été ou tuez, ou faits prisonniers.

Accommodement du Prince de Melphe.

Louis d'Ars se retira de son côté à Venose, dont le Château étoit assez bien fortifié, dans l'esperance de pouvoir s'y défendre quelque tems, & donner le loisir aux François de le venir secourir; mais Gonsalve ne leur en donna pas le tems: comme la Place étoit proche, il y courut avec des Troupes. D'Ars ayant campé à Leonesa, qui n'est pas éloignée de Melphe & de Venose, proposa l'accommodement

An de N. S. 1503. du Prince de Melphe : la negociation réussit, & il consentit à remettre Melphe entre les mains des Espagnols, à condition qu'on lui laisseroit la liberté de demeurer dans quelle Ville de ses Etats il lui plairoit, jusques à ce qu'on eût reçu des nouvelles de la Cour d'Espagne, & qu'on sçût si Sa Majesté vouloit le recevoir à son service, aux conditions reglées par Gonsalve. Néanmoins on n'osoit pas non plus trop se fier à un esprit aussi changeant que le sien ; & on le soupçonnoit d'avoir toûjours au fonds les inclinations Françoises ; qu'il ne demandoit qu'à temporiser, pour amuser les Espagnols, & voir quel train prendroient les affaires, afin de prendre le parti le plus convenable à ses interêts.

III.

Gonsave s'avance vers Naples.

On envoya Fabrice Colonne, & les Comtes de Popoli & de Montorio dans l'Abruzze, pour échauffer un peu les Partisans secrets de l'Espagne, & appuyer ceux qui commençoient à se déclarer pour cette Couronne. Ils n'eurent pas grand peine à soumettre le reste de cette Province à la Domination Espagnole. Au même-tems Villamarin eut ordre de rassembler ses Galeres, tout ce qu'il pourroit trouver de Bâtimens, & de prendre en diligence la route de Naples, où Gonsalve avoit résolu de se rendre lui-même sans differer. On peut dire que ce fut un coup décisif en faveur de l'Espagne : jamais résolution ne fut plus sagement prise, que d'aller droit à la Capitale. Dans cette vûe, ce General marcha droit à Benevent avec toutes ses Troupes, & de là à Gaudelo, d'où il écrivit à la Noblesse & aux Bourgeois de Naples d'une maniere fort insinuante, & fort adroite ; il les assuroit que les uns & les autres pouvoient compter sur la droiture, & la sincerité de son cœur, & devoient attendre de lui toute la protection, & tous les services qu'ils pouvoient souhaiter ; qu'il n'avoit point de plus grand empressement, que de leur donner des marques efficaces de son amitié, & de garantir de la fureur du Soldat une Ville si considerable & si riche ; qu'il ne tiendroit qu'à eux de ne point devenir le théatre de la Guerre, & de ne point voir leurs Campagnes désolées, ce qui seroit inévitable, s'ils n'avoient soin de prévenir de bonne heure tous ces malheurs.

Il écrit à la Noblesse de Naples.

Naples ouvre ses portes à Gonsalve.

Le Comte de Matera, & les Sindics de la Ville furent deputez de la Regence pour aller trouver Gonsalve, & traiter avec lui : la Negociation fut bien-tôt conclue : les Deputez

An de N. S. 1503.

ayant obtenu des conditions honorables & avantageuses, l'on convint que la Ville ouvriroit les portes à Gonsalve, & arboreroit la Banniere d'Espagne, au grand regret des Soldats Espagnols & Allemands, qui auroient bien mieux aimé qu'on eût emporté la Ville d'assaut, pour avoir occasion de s'enrichir du pillage d'une Ville si opulente.

IV. Le Seigneur de Vannes va recueillir & rallier le débris de l'Armée Françoise.

Dans ce tems-là le Seigneur de Vanes, fils du Sire d'Albret, étoit dans l'Etat Ecclesiastique, & servoit dans l'Armée du Duc de Valentinois qui continuoit la Guerre avec plus de chaleur que jamais, contre les Ursins. Ayant donc appris la défaite des François à Cirignole, & à Semenara, il demanda son congé au Duc pour aller secourir ses Compatriotes dans le Royaume de Naples: il ramassa aussi-tôt deux cens Chevaux, & tout ce qu'il put d'Infanterie, traversa le reste de l'Etat Ecclesiastique, prit la route de Naples, pour tâcher d'y rétablir les affaires de France; alla joindre le débris des Troupes Françoises, qui s'étoient ralliées comme elles avoient pû; & ayant formé une espece de petit Corps d'Armée, vint camper sur le bord du Garigliano, où se rendirent par petits pelotons les autres François qui étoient dans l'Apouille, la Calabre & l'Abruzze, & qui ne pouvoient plus se maintenir dans ces Provinces contre les Espagnols.

Gonsalve prend la résolution d'attaquer les François.

Gonsalve étoit trop habile homme, pour ne pas profiter de l'embarras & de la consternation où étoient les François, depuis les deux Batailles qu'ils venoient de perdre; & il lui étoit de la derniere importance de ne leur pas laisser le loisir de se remettre de leur frayeur, & de se retrancher dans leur nouveau Camp, en attendant de nouveaux secours: ainsi il envoya quatre cens Hommes-d'Armes aux trousses des Ennemis, vers Capoue & Sessa, résolu d'envoyer le reste de ses Troupes ou pour les forcer dans leur Poste, avant qu'ils s'y fussent fortifiez, ou pour leur couper tous les Passages, & les faire périr dans leurs Retranchemens: pour lui, il crut que ce seroit assez de se reserver mille hommes, pour continuer le Siege des Châteaux de Naples.

Les Soldats Espagnols se mutinent contre Gonsalve.

Les Soldats Espagnols, qui s'étoient d'abord flatez de l'esperance du pillage de la Ville de Naples, & qui étoient bien aises d'y rester, dans l'esperance de s'y enrichir à la premiere occasion, qui se presenteroit, refuserent de marcher & d'obéir aux ordres de leur General. Le prétexte dont ils se ser-

An de N. S. 1505. virent pour autoriser leur desobéïssance, fut de demander avant que de partir, la paye qui leur étoit dûe, & que Gonsalve avoit promis de leur faire donner dès qu'il seroit maître de Naples; qu'ils voyoient bien qu'on se moquoit d'eux; mais qu'ils ne souffriroient pas davantage qu'on les jouât. L'Emeute militaire est comme un torrent furieux, qui par la rapidité de son cours, ravage, & renverse tout ce qu'il rencontre. Les Mutins paroissoient si opiniâtres, que Gonsalve craignant avec raison les suites de cette Revolte, crut devoir ceder au tems, & dissimuler une Sedition, que dans une autre conjoncture il auroit bien sçu punir avec la derniere rigueur: ainsi changeant de résolution, il garda auprès de soi l'Infanterie Espagnole, & donna ordre à toute la Cavalerie, aux Hommes-d'Armes & aux Arquebusiers Allemands de marcher devant lui à Sessa, où il ne manqueroit pas de les suivre bien-tôt.

V. Gonsalve entre dans Naples.

Gonsalve ayant appaisé ses Soldats, & dissipé la Sedition, se rendit à Naples, où il entra en triomphe le seiziéme de Mai aux acclamations, & aux applaudissemens redoublez de tout le Peuple. Quand un Roi legitime couvert de lauriers, après une longue suite de Victoires, estimé, cheri, adoré de ses Sujets, auroit fait solemnellement son Entrée publique dans la Capitale de ses Etats, l'allegresse n'auroit pas paru plus universelle, & on ne lui auroit pas rendu plus d'honneurs. Il étoit précedé de toute l'Infanterie Espagnole, qui marchoit Enseignes deployées, sur lesquelles on remarquoit les Armes d'Espagne en broderie d'or. Rien n'honoroit davantage la pompe de cette Entrée triomphante, que de voir ces vieux Soldats blanchis sous le harnois, dont les armes polies & luisantes, un visage halé, & une mine fiere & Martiale faisoit tout l'ornement; on voyoit avec une sorte de respect ces Guerriers, à qui leur dernier avantage inspiroit une nouvelle audace, distinguez par Compagnies, les Officiers à leur tête, marcher devant leur General; Seigneurs, Bourgeois, Gentils-hommes, Artisans, toute la Ville sortit au-devant de ce Grand Homme; la Campagne, & les chemins étoient remplis d'une foule infinie de Peuple, accouru de toutes parts pour assister à ce spectacle; on n'entendoit retentir de tous côtez que des cris de joie; on ne pouvoit se lasser d'admirer ce fameux Capitaine, qui avoit si souvent bat-

tu ses Ennemis, & dont la haute reputation voloit par tout l'Univers. Chacun s'empressoit de lui donner des marques éclatantes de son estime & de son admiration. Tout le Clergé en Corps, revêtu de ses plus beaux Ornemens, se trouva à la Porte de la Ville pour le recevoir; on chantoit des Hymnes à son honneur; on se rappelloit l'agréable souvenir de tant de glorieux Exploits, qui avoient déja immortalisé son nom sous les Regnes de Ferdinand & de Frederic, & rendu sa memoire si chere. On comparoit les Victoires qu'il avoit remportées sous ces deux Rois, pour les maintenir sur le Thrône, avec celles qu'il venoit de remporter; on élevoit les unes & les autres jusqu'au Ciel; enfin on le regardoit comme un homme au dessus des plus fameux Heros, & que la Providence sembloit n'avoir envoyé, que pour rétablir le Royaume dans son premier lustre, & pour le bonheur des Peuples. An de N. S. 1503.

Gonsalve fut conduit par les principales rues & les Places publiques, par où les Rois de Naples ont coûtume de passer, quand après leur Couronnement, ils font leur Entrée solemnelle dans la Capitale, pour prendre Possession de leur Royaume, & la pompe n'en fut pas moins magnifique. Il alla d'abord descendre à l'Eglise, pour y rendre à Dieu des actions de graces d'un si heureux succès; & de là, on le conduisit au Palais des Rois, qu'on avoit eu soin de lui préparer, & de parer des meubles les plus précieux. Toutes les rues par où il passa, étoient tendues des plus riches tapisseries; le pavé étoit jonché de fleurs; on brûloit de tous côtez les parfums les plus exquis; les balcons étoient remplis de Dames; le monde étoit jusques sur les toits, pour le voir passer; il n'y avoit pas jusqu'aux Partisans de la France les plus déclarez, qui malgré l'inclination secrete qu'ils conservoient toûjours dans le fonds de leur cœur pour cette Couronne, ne s'efforçassent de déguiser leurs sentimens, & qui ne s'empressassent de marquer encore sur leur visage plus de joie que les autres, comme pour effacer, ou diminuer les soupçons qu'on auroit pû former de leur conduite, & pour reparer par la promptitude de leur soumission, & par ces démonstrations exterieures de fidelité, les mauvais services qu'ils avoient autrefois rendus aux Espagnols.

La Ville de Naples, qui a donné le nom à tout le Royau-

An de N. S. 1503.
VI.
Defcription de la Ville de Naples.

me, eft fans contredit une des plus celebres, & des plus confiderables Villes de toute l'Italie, foit par fa fituation agréable, & fa grandeur, foit par la richeffe, le nombre, la politeffe de fes Habitans, & les commoditez de la vie, qu'elle tire en abondance & de la Mer, & la Terre. Elle eft fituée fur le bord de la Mediterranée, & bâtie fur le penchant d'une Colline, qui s'éleve prefque infenfiblement entre l'Occident & le Septentrion; fes rues font longues, larges, & toutes tirées au cordeau; les bâtimens en font magnifiques; l'architecture reguliere; vous les prendriez pour autant de Palais: car comme la plûpart des Seigneurs du Royaume ont coûtume de venir paffer la meilleure partie de l'année à Naples, il femble que les uns & les autres aient pris plaifir de faire bâtir à l'envi des Palais fuperbes, fans avoir égard à la dépenfe. Les plus confiderables, & les plus beaux font ceux du Prince de Salerne, & du Duc de Gravina, auffi n'y a-t-il peut-être point de Ville dans toute l'Italie où l'on voie ordinairement un fi grand nombre de Seigneurs titrez de Comtes, de Marquis & de Ducs, qu'à Naples; la bonté de l'air, & la douceur du climat les invitent à choifir le féjour de cette Ville, préferablement à tous les autres; le Pays eft admirable; le bled & le vin y viennent également bien, & dans une égale abondance; les Campagnes des environs font fertiles, les pâturages merveilleux, & propres à nourrir toute forte de bêtail; on y trouve avec profufion, non-feulement tout ce qui eft neceffaire à la vie, mais auffi tout ce qu'on peut fouhaiter pour la délicateffe: ce qu'il y a de fingulier, c'eft que les Promenades en font charmantes; on ne voit aux environs que Maifons de plaifance, que Jardins cultivez, & fpacieux, arrofez d'une infinité de canaux; que Bofquets, qui font des perfpectives enchantées, que Vergers, qu'Allées à perte de vûe, que Prairies femées de mille fleurs, entrecoupées de ruiffeaux, qui répandent dans l'air une fraîcheur délicieufe, rendent le féjour un des plus agréables, & des plus charmans de l'Univers.

Toute la Ville eft divifée en cinq Quartiers principaux, & dans chacun il y a un Edifice public, c'eft une efpece d'Hôtel, ou de Bourfe, où la Nobleffe, les Seigneurs, & les principaux Marchands de chaque Quartier ont coûtume de s'affembler dans certains tems, & à certaines heures, pour parle

de

de nouvelles, de Commerce, ou pour conferer sur les affaires qui regardent le bien du Royaume, & sur les moyens d'y entretenir l'abondance. De quelque côté qu'on aille, on trouve des Eglises magnifiques, des Monasteres somptueux, des Hôpitaux riches & vastes, dont la beauté & la regularité de l'architecture éblouit, & charme les Etrangers; mais rien n'égale les richesses & la magnificence de l'Hôpital de l'Anonciade, destiné à retirer, & à renfermer les Pauvres; car on dit que les aumônes qu'on y recueille chaque jour, montent au bout de l'année à plus de cinquante mille ducats, qu'on employe, non-seulement à la subsistance des Pauvres de l'Hôpital, mais encore à quantité d'autres bonnes œuvres qu'on entreprend dans la Ville. An de N. S. 1503.

Les Forteresses de la Ville.

Quoique les Murailles de la Ville soient très-fortes, & flanquées d'espace en espace, de bonnes Tours très-élevées, & très-bien fortifiées. Pour rendre Naples encore plus fort, on y a bâti quatre espece de Châteaux & de Citadelles; le premier, & le plus considerable est celui qu'on appelle communément *le Château-Neuf*, il est spacieux; & quoiqu'il soit situé sur le bord de la Mer, & proche le grand Mole, qui sert de Port à la Ville, & que sa situation avantageuse le rende presque imprenable, l'Art n'a pas laissé d'y ajoûter de nouvelles fortifications, & les meilleures qu'on a pû inventer, pour en rendre la prise encore plus difficile. Le second est la Porte de Capoue, vers le Septentrion: ce Poste étoit autrefois très-bien fortifié, & une des meilleures Citadelles de la Ville; mais à present il n'est plus destiné que pour les Tribunaux Royaux, & pour y administrer la Justice. Le fameux Château *de l'Oeuf* est le troisiéme; il n'est pas grand, mais il est inaccessible, bâti sur la pointe d'un Rocher, & environné de tous côtez de la Mer. Enfin le dernier s'appelle *le Château Saint Elme*, dans le lieu de la Ville le plus élevé; & comme il la commande, on a eu soin dans ces derniers tems de le fortifier, & d'y ajoûter encore de nouveaux ouvrages, qui contribuent également à l'embellir, & à le mettre en état de défense.

Les François sont maitres des Châteaux de Naples.

Quoique la Ville de Naples se fût rendue aux Espagnols, les François ne laissoient pas encore d'être maîtres des deux meilleurs Postes, c'est-à-dire, du Château-Neuf, & du Château de l'Oeuf. Comme celui-ci étoit extraordinairement

An de N. S. 1503. fort par ſon aſſiette, il n'y avoit pas grand monde dedans, parce qu'il n'en falloit pas beaucoup pour le défendre; mais ils avoient mis une Garniſon de cinq cens Hommes choiſis dans le Château-Neuf, pour le mettre en état de ſoutenir un Siege, ſi les Ennemis venoient à l'attaquer.

VII. Gonſalve aſſiege le Château-Neuf.

Dès que le Grand Gonſalve ſe fût un peu repoſé dans le Palais qu'on lui avoit préparé, il prit avec lui Jean Claver, & ſes principaux Officiers, pour aller lui-même reconnoître ces deux Châteaux, en conſiderer la ſituation, en examiner les ouvrages, & voir par quel endroit on pourroit les attaquer: car il avoit réſolu de les aſſieger, & de chaſſer abſolument les François de Naples, en leur enlevant les deux ſeuls Poſtes qu'ils occupoient encore. Ayant donc jugé à propos de commencer par le Château-Neuf, il fait auſſi-tôt élever des Batteries, avec un feu prodigieux, & par le moyen de l'Artillerie, & des mines, il renverſe une partie des Fortifications, & fait des breches aſſez conſiderables. Les Aſſiegez ne ſe défendent pas avec moins vigueur qu'on les attaque; ils reparent les breches, relevent les murailles. L'Amiral Villamarin arriva avec ſa Flotte devant Naples ſept jours après que le Grand Capitaine y eût fait ſon Entrée; il mouilla auprès de Notre-Dame de *Pie de Gruta*, & Gonſalve lui donna ſur le champ ordre de fermer le Port, pour couper aux François les vivres qu'ils pouvoient tirer par Mer.

Promotion de neuf Cardinaux.

Pendant ces mouvemens, le Pape Alexandre fit le dernier jour de Mai une Promotion de neuf Cardinaux, pour remplir les Places qui vaquoient dans le ſacré College. Des neuf qui furent élevez à la Pourpre, il y eut cinq Eſpagnols du Royaume de Valence: peut-être que leur merite perſonnel eut moins de part à leur élevation, que le lieu de leur naiſſance, & le bonheur d'être les Compatriotes de Sa Sainteté.

Les Eſpagnols prennent le Château-Neuf.

Cependant les Eſpagnols ſerroient vivement les François renfermez dans le Château-Neuf, & qui ſe trouvoient attaquez par Mer & par Terre. Gonſalve réſolu à quelque prix que ce fût, de ſe rendre maître de ce Poſte important, n'épargnoit rien pour y réuſſir: enfin après pluſieurs Aſſauts, où les François avoient fait des prodiges de valeur, les Eſpagnols emporterent la Place, & y entrerent l'épée à la main le douziéme de Juin. Comme Gonſalve n'avoit point d'ar-

gent pour donner à ses Troupes, il leur abandonna le pillage du Château, où les François avoient retiré toutes leurs richesses, & le meilleur butin qu'ils avoient fait dans le Royaume de Naples : il n'eut point d'autre moyen de contenter ses Troupes, & de les dédommager de ce qu'elles avoient perdu à la Prise Naples, qu'on n'avoit pas voulu leur permettre de piller. An de N. S. 1503.

Le premier qui monta sur la breche, & qui entra dans la Place, fut Jean Pelage de Berrio natif de Jaen, & un des Gentilshommes de Gonsalve; il s'en trouva néanmoins plusieurs qui lui disputerent cette gloire; il semble qu'un esprit de vertige & une terreur panique s'empara en cette occasion des Assiegez, & l'on ne peut assez s'étonner comment dans ce dernier Assaut ils ne repousserent pas encore les Assiegeans. Ceux qui se signalerent le plus dans ce Siege, furent Pierre Navarre & Nugno de Ocampo. L'on peut dire que Gonsalve fut redevable de la prise de cette Place à la valeur, à l'habileté & à l'experience de ces deux Officiers. Nul homme au monde n'entendoit mieux alors les Fortifications, que Navarre, & n'étoit sur tout plus habile dans l'art de miner une Place; & Gonsalve crut ne pas pouvoir mieux recompenser les serces qu'Ocampo venoit de rendre en cette occasion à la Couronne d'Espagne, qu'en lui donnant le Gouvernement d'un Poste, à la prise duquel il avoit eu plus de part que personne. Parmi les Prisonniers que l'on fit dans le Château-Neuf, on trouva Hugues Roger Comte de Pallas, qui depuis plus de quarante ans s'étoit revolté contre le Roi Catholique & le Roi D. Juan son pere, & qui avoit toûjours perseveré opiniâtrement dans sa Rebellion. On le fit passer en Espagne comme un Sujet rebelle, & il fut enfermé dans le Château de Xativa, situé au Royaume de Valence, où il passa le reste de ses jours.

Pierre Navarre se distingue à ce Siege.

VIII.

La Flotte Françoise étoit partie de Gayette pour venir au secours des Assiegez; mais ce secours arriva trop tard, quoique ce Siege eût duré plus de vingt jours. L'arrivée de cette Flotte composée de six Carraques, ou gros Vaisseaux, de cinq Galeres, plusieurs Flutes, où Bâtimens de charges, sans compter un plus grand nombre de Fregates, de Brigantins & d'autres petits Bâtimens, dont les Génois avoient fourni la meilleure partie, donnoit de l'allarme, & de l'inquietude aux

La Flotte Françoise arrive trop tard.

An de N. S. 1503. Eſpagnols, d'autant plus que le bruit couroit qu'ils attendoient encore un nouveau renfort de Vaiſſeaux.

Et ſe retire. L'Amiral Eſpagnol Villamarin voyant bien qu'il n'étoit pas aſſez fort pour reſiſter à une Flotte ſi nombreuſe, ne jugea pas à propos de l'attendre dans le Port de Naples, où il étoit en danger d'être enlevé, où brûlé; il prit donc le parti de ſe retirer dans l'Iſle d'Iſchia, & de s'y mettre à couvert ſous le canon de la Forteresſe; il ne laiſſa pas d'y être aſſiegé par la Flotte Ennemie; mais à la faveur de l'Artillerie du Château, il ſe défendit ſi bien, qu'il obligea les François à ſe retirer, ſans lui avoir cauſé le moindre dommage. Le Marquis del Vaſto, qui demeuroit dans cette Iſle, fit éclater dans cette occaſion ſa valeur, & ſa fidelité pour l'Eſpagne; car il n'épargna rien pour la défenſe de l'Iſle, & pour la conſervation de la Flotte Eſpagnole.

IX. Priſe du Château de l'Oeuf par les Eſpagnols.

Il ne reſtoit plus aux François dans Naples, que le Château de l'Oeuf; mais Gonſalve avoit d'autres affaires, & il ne pouvoit pas attendre la priſe de ce Poſte, dont le Siege pouvoit durer long-tems, & par là retarder le progrès de ſes armes: il donna donc avant que de partir de Naples, le ſoin d'aſſieger, & de prendre ce Fort, à Pierre Navarre, & à Nugno de Ocampo, qui s'étoient ſi fort diſtinguez à la priſe du premier. Ceux-ci ayant fait dreſſer ſur le Rivage de bonnes batteries de canon, s'approchant du Rocher, à la faveur de certaines Barques couvertes de cuir, & y attachant le Mineur du côté qui regarde Pici-Falcon, pour faire ſauter les Murailles du Château, par le moyen des mines; le cuir qui couvroit les Barques, garantit ceux qui y étoient dedans des pierres, & du feu que les Aſſiegez leur lançoient de haut en bas. D'ailleurs ils étoient trop proches pour être expoſez au feu de l'Artillerie de la Place, & le canon étoit devenu inutile. Enfin les Mineurs Eſpagnols ayant trouvé le moyen de percer le Rocher, & d'y faire une Mine aſſez ſpacieuſe, ils y mirent quelques barils de poudre qui firent ſauter en l'air toute la Tour; d'un autre côté les Batteries qu'on avoit élevées ſur le Rivage, furent ſi bien ſervies, qu'elles tuerent la plus grande partie de la Garniſon, & il ne reſtoit plus dans le Fort, que vingt Hommes en vie qui ne ſe voyant pas en état de ſe défendre plus long-tems, furent obligez enfin de ſe rendre à condition qu'ils auroient la vie.

On donna le Commandement de ce Poste important à Lopez d'Arriaran, un des plus braves Officiers de l'Armée, qui s'étoit particulierement signalé dans ce Siege, y ayant eu presque autant de part, que les deux qui en avoient eu la principale direction. Ainsi les François étant absolument chassez de Naples, sans qu'il leur restât dans la Place un poulce de terre, les Espagnols se virent les seuls maîtres de la Capitale du Royaume, & delivrez de toutes les allarmes que les François auroient pû leur donner. An de N. S. 1503. Les François chassez de Naples.

Fabrice Colonne de son côté ayant reçu de Rome un nouveau Renfort de huit cens Hommes, que lui envoya François de Rojas notre Ambassadeur auprès de Sa Sainteté, se mit en Campagne, & prit d'assaut la Ville d'Aguila, Capitale de l'Abruzze. La Prise de cette Place entraîna la Conquête de toute la Province, qui se soumit au Vainqueur, & se déclara pour l'Espagne. Fracase de San Severin, & Jerôme Gallosio, les plus déclarez Partisans, & les principaux Chefs de la Faction Françoise dans cette Ville, trouverent moyen de se sauver, & de se retirer dans l'Etat Ecclesiastique. Colonne prend d'Assaut Aguila.

X. Le Grand Gonsalve partit de Naples le dix-huitiéme de Juin, & prit avec ses Troupes la route de San Germano, dans la résolution de s'opposer aux François, campez sur le bord du Garigliano, appellé par les Anciens *Lyris*, de les chasser de ce Poste, & de reduire quelques Places des environs, qui, malgré le désordre où se trouvoient les affaires de France dans le Royaume de Naples, ne laissoient pas d'être encore opiniâtrement attachez à cette Couronne. Il passa en chemin faisant par Averse & par Capoue, à la sollicitation, & à la priere réiterée des Habitans, qui étoient bien-aises de marquer à Gonsalve le respect & la veneration qu'ils avoient pour ses rares qualitez, & de lui donner des preuves de l'attachement qu'ils avoient pour les interêts de l'Espagne. Gonsalve passe à Capoue.

Pendant que Gonsalve étoit occupé à regler dans Capoue & dans Averse les affaires d'Espagne, & à maintenir ces deux Villes dans les interêts de Sa Majesté Catholique, Diegue Garcie de Paredes & Christophle de Zamudio, s'avancerent par son ordre, avec un Corps de quinze cens Hommes pour investir San Germano, & pour en commencer le Siege. A l'arrivée de Gonsalve, les Assiegez rendirent la Ville & le Il se rend maître de San Germano & du Mont Cassin.

An de N. S. 1503. Château, qui ne firent pas longue resistance. Quoique Pierre de Medicis fût proche avec un bon Détachement de Troupes Françoises, il n'osa cependant jamais sortir du Mont Cassin, où il étoit campé, ni tenter le secours de San Germano : au contraire, voyant la Place rendue, & ne se croyant pas lui-même assez fort pour se défendre dans le Poste qu'il occupoit, si les Espagnols s'avançoient, il en partit avec précipitation, & se contenta de laisser deux cens Soldats en garnison dans ce celebre Monastere, pour le défendre; mais ceux-ci craignant à leur tour d'être forcez par Gonsalve, devant qui tout plioit, lui promirent de lui remettre dans douze jours la Place entre les mains, si avant ce tems-là ils ne recevoient des secours capables de la conserver : mais rien n'ayant paru, ils s'accommoderent avec les Espagnols, & rendirent la Place.

Et d'autres Places.

D'un autre côté, le Grand Capitaine faisoit tous les jours de nouveaux progrès, il contraignit Roca Guillerma, Forteresse importante; Trageto, située sur la Riviere du Garigliano, & quantité d'autres Places voisines, de se rendre, & de recevoir Garnison Espagnole; Castiglione & Mola, deux petites Villes aux environs de Gayette, eurent le même sort. Les sçavans croient qu'une de ces deux Places est l'ancien *Formianum*, Maison de plaisance de Ciceron.

XI. Gonsalve investit Gayette.

Il ne restoit plus dans tous ces Qartiers à reduire, que la Ville de Gayette, ce qui ne paroissoit pas aisé : la Place étoit bien fortifiée, la Garnison nombreuse, & résolue à se bien défendre: mais y a-t-il quelque entreprise pour difficile qu'elle puisse être, dont le courage & la constance ne viennent à bout. Gonsalve, sans s'étonner des obstacles qu'il prévoyoit dans cette Expedition, marcha avec toutes ses Troupes, arriva le premier de Juillet à la vûe de la Ville, qu'il fit aussi-tôt investir. Cette Place est très-forte par sa situation, étant presque de tous côtez environnée de la Mer, & n'ayant de communication avec la Campagne, que par une petite langue de terre très-étroite, & fort aisée à défendre. Les François avoient eu soin d'élever sur le Mont Orlando, qui est un Château très-escarpé des Batteries garnies de bonne Artillerie, par le moyen de laquelle ils incommodoient fort les Assiegeans, & ne leur permettoient pas de s'approcher de la Ville, sans être exposez au feu continuel du Château.

An de N. S. 1503.

Les François sont maitres de la Mer.

Il y avoit en garnison dans la Place quatre mille cinq cens Hommes de bonnes Troupes, parmi lequelles il y avoit cinq cens Chevaux, qui s'y étoient rendus de divers endroits, après la Bataille de Cirignole, dans l'esperance de s'y maintenir jusqu'à l'arrivée des secours qu'on attendoit de France. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour les Espagnols, c'est que les François étoient maîtres de la Mer, & que la Flotte Espagnole n'étoit pas en état de leur resister: l'Amiral Villamarin n'avoit pas laissé de se presenter sur la Côte avec ses Galeres; mais se voyant beaucoup plus foible que les François, il avoit été contraint de se retirer, sans rien faire.

Mort de Hugues de Cardonne au Siege de Gayette.

Gonsalve envoya ordre à Naples, qu'on lui amenât la plus grosse Artillerie, qu'il y avoit laissée; il avoit résolu de ruiner absolument le Mont Orlando, où étoient dressées les Batteries des Ennemis, d'où ils tiroient d'une maniere furieuse sur les Espagnols, qui étoient campez à la petite portée du canon, sans pouvoir se garantir du feu de l'Artillerie du Château, qui dominoit toute la Campagne, & voyoit tous nos Bataillons à découvert. Le canon des François y fit un terrible carnage, & tua un grand nombre de Soldats & d'Officiers, dont le plus considerable fut D. Hugues de Cardonne, un des plus braves & des plus accomplis Cavaliers de l'Espagne.

Le Marquis de Saluces entre avec du Secours dans Gayette.

Les Assiegez commençoient déja à manquer de vivres, mais surtout de farine, n'ayant presque plus dans la Ville de Moulins pour moudre. Le Marquis de Saluces, que le Roi Très-Chrétien avoit nommé Viceroi de Naples, & General de toutes les Troupes Françoises, à la place du Duc de Nemours, entra heureusement dans le Port le sixiéme d'Août, & ravitailla la Place: il avoit amené avec lui quinze cens Hommes, & apporté une grande abondance de munitions de Guerre & de bouche sur six gros Vaisseaux de Guerre, deux Flutes & quelques Galeres. L'arrivée de ce Secours dans une conjoncture où tout paroissoit presque desesperé, releva le courage des Assiegez, qui se flatant de rétablir leur affaires, recommencerent, & redoublerent aussi-tôt leur feu: toutes leurs Batteries du Mont Orlando tirerent continuellement, & le Comte de Ravestein, Colonel d'un Regiment Allemand, y fut tué d'un coup de canon.

Gonsalve voyant le ravage que faisoit dans son Camp

An de N.S. 1503.

Gonsalve s'éloigne de la Place.

l'Artillerie des Ennemis, prit le parti dès le lendemain de s'éloigner, & de se retirer à Castiglione, l'endroit étoit sain, agréable, & hors de la portée du canon; l'Armée demeura plusieurs jours dans ce même Poste, sans rien faire de considerable. Quoique l'Artillerie Espagnole eût renversé une bonne partie des murailles de la Ville, & eût fait des breches assez larges, il n'y avoit cependant nulle apparence de donner un Assaut general; les Assiegez travailloient avec un soin infatigable à se retrancher; si-tôt qu'une breche étoit faite, elle se trouvoit presque au même instant reparée; d'ailleurs la Garnison se tenoit assez renfermée, & ne faisoit point de sorties.

Les François font une sortie, & sont battus.

Il arriva seulement que le jour même que l'Armée Espagnole délogea pour se retirer à Castiglione, l'Arriere-Garde où étoient les Allemands, fut poursuie par deux mille cinq cens Hommes, qui étoient sortis de Gayette. Comme ceux-ci étoient dans des lieux étroits, & coupez, ils firent semblant de reculer, afin d'éloigner par cette ruse les François de la Ville, & de les attirer dans un endroit découvert, où il fût plus aisé de s'étendre. Cet artifice réussit; quatre cens Chevaux Espagnols ayant tout à coup tourné bride, & étant venus à la charge, pousserent à leur tour si vivement les François, qui ne s'y attendoient pas, que ne pouvant soutenir ce choc: ils commencerent d'abord à plier, un moment après prirent la fuite. Les Espagnols animez par ce succès, se mirent aux trousses des Fuyards, & les poursuivirent jusqu'aux Portes de Gayette; il en resta du côté des François deux cens sur la place, & les Espagnols en retournant dans leur Camp, eurent le loisir de dépouiller les Morts, d'enlever leurs armes, & tout ce qu'ils avoient, sans que personne osât les inquieter.

XII.
Le Roi de France envoie du secours à Gayette.

Pendant que Gonsalve continuoit le Siege de Gayette, les deux Nations faisoient chacune de leur côté des préparatifs extraordinaires; jamais on ne vit de part & d'autre plus d'ardeur; chacun vouloit prévenir son Ennemi, l'un pour conserver ses avantages, l'autre pour reparer ses pertes. Le Roi de France sur tout faisoit les derniers efforts, & avoit nommé le Seigneur de la Trimouille pour marcher en diligence au secours de Gayette, avec huit mille Suisses, six cens Lances Françoises, & quatre mille Hommes de la même Nation, qui

étoient

étoient déja arrivez par mer à Ligourne, Portohercole, Telamone, & dans plusieurs autres Ports de Ligurie & de Toscane; Parme étoit le Rendez-vous general de l'Armée Françoise; le Duc de Ferrare, le Marquis de Mantoue, & plusieurs autres Princes Italiens, attachez aux interêts de la France, s'y rendirent, pour tâcher de relever le Parti de cette Couronne en Italie. Le Chancelier de France & le Gouverneur d'Amiens, qui s'étoient trouvez à la Bataille de Cirignole, étoient partis de Gayette pour Rome, afin de faire hâter le secours.

An de N. S. 1503.

La plûpart sollicitoient le Marquis de Mantoue de se joindre à la Trimouille, & de prendre avec lui le Commandement general des Troupes Françoises. Au commencement le Marquis voulut s'en excuser par les intrigues secretes de Laurent Suarez, Ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Venise. Ce Ministre habile & zelé pour le service de son Maître, employa tous les artifices possibles auprès du Marquis de Mantoue, & fit jouer mille ressorts auprès de la Republique, pour engager l'un & l'autre à embrasser ouvertement les interêts de l'Espagne. Les Venitiens differoient, & le Marquis de Mantoue chanceloit; mais enfin ayant appris que la Trimouille étoit tombé malade, & qu'il ne pourroit pas aller plus avant, ni commander l'Armée Françoise, il se détermina, & ne voyant plus de Concurrent qui partageât son autorité, il accepta le Generalat que le Roi Très-Chrétien lui avoit offert

Sous le Commandement du Marquis de Mantoue.

XIII.

D'un autre côté le Roi Catholique envoya à Naples six Galeres sous le Commandement de Raimond de Cardonne, avec un secours d'Hommes & d'argent; mais quoique ces Galeres eussent joint les autres Vaisseaux Espagnols, qui étoient sur les Côtes d'Italie, leur Flotte cependant étoit encore inferieure à l'Armée Navale de France, composée de plus de trente voiles, & par consequent étoit hors d'état de tenir la mer.

Le Roi d'Espagne envoie du secours à Naples.

Cependant Gonsalve toûjours attentif aux interêts de sa Patrie, negocioit secretement avec les Ursins, une des plus puissantes, & en même-tems des plus ambitieuses, & des plus remuantes Familles de Rome, pour les attirer dans le parti de Sa Majesté Catholique, & les empêcher de prendre des liaisons avec la France: il y réussit, car le Comte de Petil-

Les Ursins se déclarent pour l'Espagne.

An de N. S. 1503. lane, Chef de cette illuſtre Maiſon, promit de ſe déclarer pour l'Eſpagne, pourvû qu'on lui fît un parti avantageux, & s'offrit de ſe rendre au Camp de Gonſalve, avec quatre cens Lances. Le Traité fut conclu; le Comte donna le Commandement de ſes Troupes à Barthelemi d'Alviane, homme d'un genie vaſte, mais vif, & inquiet, qui devint dans la ſuite fameux par ſes Emplois, & par la part qu'il eut aux Guerres d'Italie, meilleur Soldat, qu'habile Capitaine, & qui éprouva ſouvent le caprice de la fortune, ſes faveurs, & ſes diſgraces.

On ſollicite l'Empereur d'en faire autant.

On negocioit encore auprès de l'Empereur, pour l'engager à déclarer la Guerre à la France, & à venir avec une puiſſante Armée dans la Lombardie, afin que cette diverſion, en donnant de l'occupation aux François, les empêchât d'envoyer à Naples les ſecours que cette Couronne préparoit; mais pour obtenir plus aiſément de l'Empereur ce qu'on ſouhaitoit, comme on ſçavoit que l'amour de l'argent étoit ſa paſſion, on lui offroit des ſommes conſiderables pour les frais de la Guerre.

XIV.
Le Pape demeure neutre.

Tout étoit en mouvement; Ferdinand, qui avoit à cœur l'Entrepriſe de Naples, tâchoit de ſuſciter de toutes parts de nouveaux Ennemis à la France, & de ſoulever toutes les Puiſſances contre cette Couronne. Juſques là le Pape avoit voulu toûjours demeurer neutre, ſans ſe déclarer ouvertement pour aucun, ſoit pour conſerver la qualité de Pere commun, ſoit plûtôt pour être plus en état de prendre ſon parti, ſuivant les conjonctures, & les évenemens: car c'étoit là principalement le caractere du Duc de Valentinois, qui gouvernoit tout ſous le Pontificat d'Alexandre. On ne pouvoit gueres ſe fier à un homme, qui n'avoit en vûe que ſes interêts, & qui avoit coûtume d'embraſſer toûjours le parti de celui, avec lequel il trouvoit ſon avantage: on ne laiſſoit pas cependant de negocier ſecretement avec le Pape, pour l'attirer dans les interêts de Sa Majeſté Catholique, dont il étoit né Sujet. Comme l'on faiſoit des offres très-avantageuſes au Duc de Valentinois ſon fils, on ne deſeſperoit pas d'y réüſſir; mais la mort imprévûe de Sa Sainteté, qui arriva le dix-huitiéme d'Août, renverſa ces belles eſperances, & rendit inutiles toutes les Negociations commencées.

Le Pape mourut d'un poiſon qu'on lui donna par mépriſe,

& que le Duc de Valentinois son fils avoit fait préparer pour quelques Cardinaux ses ennemis, dont il vouloit se défaire. Pour y réussir plus surement, il les avoit invitez à souper dans la Vigne du Cardinal Adrien Corneto, avec Sa Sainteté. Dieu juste vengeur des crimes, punit enfin le plus scelerat de tous les hommes, & fit retomber sur la tête de ce Monstre le coup fatal, dont il prétendoit accabler les autres. Voici la maniere dont la chose se passa. Comme la chaleur étoit extrême, le Pape, le Duc de Valentinois, & le Cardinal Corneto demandant à boire pour se rafraîchir, les Officiers par précipitation, & par méprise, prirent les bouteilles empoisonnées, & en donnerent à Sa Sainteté & aux deux autres: le poison étoit si vif, & si violent, qu'ils se sentirent sur le champ frappez; le Pape & le Cardinal n'eurent pas assez de force pour soutenir la violence du poison, ils moururent l'un & l'autre, quelques remedes qu'on employât pour les guerir; mais dès que le Duc de Valentinois s'apperçut de sa méprise, & qu'il étoit lui-même empoisonné, il prit du contre-poison, qu'il portoit toûjours sur soi par précaution; la jeunesse, & la vigueur de sa complexion le sauverent. On dit que rien ne contribua davantage à sa guerison, qu'une mule qu'on évantra, & dans le ventre de laquelle on le mit pour le rechauffer; il ne laissa pas de lui en demeurer une longue maladie, & une espece de langueur, qui renversa tous ses vastes projets, & les hautes esperances dont il se flatoit.

An de N. S. 1503. Mort du Pape Alexandre.

Telle fut la fin du Pape Alexandre VI. qui peu de jours auparavant étoit redouté de tout l'Univers, ou plûtôt qui avoit scandalisé toute l'Eglise, & deshonoré le Siege Apostolique par le déreglement de ses mœurs. Il courut bien des bruits injurieux à sa memoire; les Auteurs de ce tems-là ne l'épargnerent point; on écrivit, & on publia contre lui cent choses desavantageuses; il seroit assez difficile de déterminer si l'envie, la haine, ou des interêts particuliers n'eurent peut-être pas autant de part que la verité & le zele à tout ce que la renommée en répandit. Comme je n'oserois pas assurer que tout fût faux, je ne voudrois pas aussi justifier, ni garantir tout ce qui s'en dit.

Brigues pour lui succeder.

La mort du Pape reveilla de nouvelles esperances: les cabales recommencerent, chacun forma ses brigues, & songea à faire valoir ses prétentions. Ceux qui aspiroient au Souve-

An de N. S. 1503.

rain Pontificat, faiſoient jouer mille reſſorts ſecrets, pour s'y élever; jamais on ne vit plus de mouvemens à Rome, dans tout le Sacré College, & dans toute l'Italie; la corruption, & le déreglement du ſiecle étoient montez à un tel excès, que l'on avoit plus d'égard à la brigue, qu'à la ſcience & à la pieté.

XV. Entrevûe du Roi de France & de Frederic Roi de Naples à Maſcon.

Il arriva dans ce tems-là que le Roi D. Frederic s'aboucha avec le Roi de France à Mâcon en Bourgogne; on ſe fit de part & d'autre mille honnêtetez, & l'on amuſa le Roi Frederic de l'eſperance de le rétablir dans ſon Royaume; il s'en flata d'autant plus aiſément, que le Roi Catholique lui faiſoit les mêmes promeſſes, ſous prétexte que c'étoit l'unique moyen de renouer la Paix entre les deux Couronnes: mais ces proteſtations n'étoient que des paroles, qui n'aboutiſſoient à rien: il ſembloit qu'il y eût une colluſion manifeſte entre les Rois de France & d'Eſpagne; tous deux n'avoient nulle envie d'executer ce qu'ils promettoient.

Sannazar Secretaire du Roi de Naples.

Le Roi D. Frederic avoit pour Secretaire Actio Sincero Sannazar, un des plus celebres Poëtes de ce tems-là, qui voulut ſuivre ſon Maître dans ſon exil, & qui ne l'abandonna jamais: Sannazar & Jovio Pontano, qui avoient auſſi été Secretaires des Rois de Naples, prédeceſſeurs de Frederic, composerent mille Satyres injurieuſes contre le Pape Alexandre; ils le chargerent des crimes les plus énormes, lui reprocherent les vices les plus infâmes: on ne vit peut-être jamais Ecrits plus violens, & plus paſſionnez; on empoiſonnoit les actions même les plus innocentes, on enveloppoit la verité, & on ne penſoit qu'à donner un tour malin à toutes ſes démarches. Le Roi de France donna mille marques d'eſtime au Poëte Sannazar; il le combla de graces; toute la Cour admira ſon eſprit; & il n'eut pas de peine à obtenir de Sa Majeſté Très-Chrétienne la permiſſion de retourner à Naples, & qu'on lui rendît tous les biens qu'il avoit quittez, & perdus, quand il voulut ſuivre le Roi ſon Maître dans ſon exil: rare exemple de fidelité!

XVI. Les François menacent le Rouſſillon.

Toute l'Eſpagne étoit en allarme du côté de la France, & l'on apprehendoit avec raiſon qu'enfin l'orage, qui commençoit déja à gronder, ne vînt fondre tout à coup ſur les Frontieres d'Eſpagne. Il arrivoit tous les jours à Narbonne de nouvelles Troupes; on faiſoit de gros Magaſins dans tout le Languedoc, & dans la Guyenne; on craignoit pour le Rouſ-

An de N. S. 1503.

sillon, trop voisin de ces Provinces; & que la Guerre, si elle venoit une fois à s'allumer dans ces Quartiers, n'obligeât d'abandonner l'Entreprise de Naples. Le Roi Catholique attentif à tous ces mouvemens des François qui ne laissoient pas de l'inquieter, se rendit à Barcelonne, afin d'être plus à portée de pourvoir à tout ce qui seroit necessaire pour soutenir la Guerre, si l'on venoit à la lui déclarer; il fit de son côté de nouvelles levées dans tous ses Etats, rassembla le plus qu'il put de Troupes, & nomma D. Frederic de Tolede Duc d'Albe pour commander dans le Roussillon, & pour être General de son Armée. Il y avoit des gens dans le Conseil qui sollicitoient Sa Majesté Catholique, à prévenir ses Ennemis, & à déclarer lui-même le premier la Guerre à la France: ils prétendoient que cette démarche déconcerteroit les François.

Et la Navarre.

On n'étoit gueres moins inquiet du côté de la Navarre, & l'on n'étoit pas content du Roi & de la Reine. Comme ils étoient l'un & l'autre François, ils avoient avec la France des liaisons trop étoites, pour n'être pas suspects à la Cour d'Espagne, dont les ombrages paroissoient d'autant mieux fondez, que le Seigneur de Vannes frere du Roi de Navarre, commandoit un Corps de François dans le Royaume de Naples; le Seigneur d'Albret pere de l'un & de l'autre venoit d'être nommé tout recemment Gouverneur de Guyenne par Sa Majesté Très-Chrétienne. C'étoit, pour ainsi dire, lui donner la Commission d'entrer en Espagne par la Navarre, dont son fils étoit Roi, & d'attaquer les Frontieres d'Espagne, à la faveur des secours que les Navarrois ne manqueroient pas de lui fournir. D'ailleurs le Seigneur de Lusse ayant ramassé des Troupes, se disposoit à se mettre à leur tête, & à entrer dans la Vallée d'Anso, qui est une partie du Royaume d'Arragon, pour se rendre maître du Château de Verdun, ce qui lui seroit impossible, si on ne lui donnoit passage par la Vallée de Roncal, qui dépend de la Navarre.

Naissance de Henri d'Albret Roi de Navarre.

Le Roi & la Reine de Navarre, qui étoient bien-aises de demeurer neutres, & de ne se point brouiller avec aucune des deux Couronnes, pour ne point attirer l'orage sur leurs Etats, & avoient envoyé la Princesse Magdeleine leur fille à la Cour d'Espagne pour y être élevée auprès de la Reine Isa-

An de N. S. 1503.

belle; ils avoient cru que ce gage étoit le meilleur moyen de dissiper les soupçons & les ombrages, que l'on pouvoit prendre de leur sincerité, & de la bonne intelligence qu'ils vouloient toûjours conserver avec leurs Majestez Catholiques: mais le gage étoit devenu moins considerable, depuis la naissance du Prince Henri, dont la Reine de Navarre étoit accouchée cette même année. En effet, ce Prince qui devenoit le Successeur & l'Heritier du Royaume, succeda dans la suite à la Couronne de Navarre; & sa vie qui ne fut pas longue, ne laissa pas d'être exposée à bien des traverses.

La Reine Isabelle veille à la défense des Frontieres de Castille.

La Reine Isabelle, qui étoit alors à Madrid, & qui apprehendoit la Guerre sur les Frontieres de ses Etats, donna ordre au Connêtable de Castille, & au Duc de Najare de rassembler leurs Vaisseaux & les Milices de la Province; avec cinq cens Chevaux qu'elle leur envoya de nouveau, & de s'avancer vers les Frontieres de Navarre. Cependant D. Juan de Ribera, qui depuis long-tems étoit chargé de veiller à la défense de nos Provinces de ce côté-là, pourvoyoit à tout, & n'épargnoit rien pour rendre inutiles les efforts des François, persuadé que la France ne manqueroit pas de déclarer bien-tôt la Guerre à l'Espagne: ses conjectures ne furent pas vaines.

XVII. Les François entrent en Roussillon.

Car le Roi de France resolut de rassembler toutes les forces de son Royaume, d'entrer dans le Roussillon, & d'y mettre tout à feu & à sang: il se flatoit de trouver cette Province dégarnie, sans Troupes, sans vivres, sans munitions, sans défense, & par consequent hors d'état de resister à une Armée redoutable, & nombreuse, composée de vingt mille Hommes, & commandée par le Seigneur de Rieux Maréchal de Bretagne, (1) qui étoit accompagné d'un grand nombre de Noblesse, & de braves Officiers: il n'y avoit pourtant que dix mille Hommes d'Infanterie de vielles Troupes, & le reste n'étoit que des Milices, pour grossir le nombre, & intimider les Ennemis.

Le Maréchal de Rieux assiege Salses.

Dès que ce Maréchal eut rassemblé toutes ses Troupes, il se mit en marche sur la fin du mois d'Août, & vint camper

(1) *De Bretagne.* J'ai déja remarqué plus haut que le Seigneur de Rieux n'étoit pas Maréchal de Bretagne, mais Maréchal de France; que ce qui a trompé sur cela Mariana, c'est que le Maréchal de Rieux étant un des plus grands Seigneurs de Bretagne, il n'a pas été assez exact à distinguer ces deux choses.

avec ſon Armée ſur la Frontiere du Rouſſillon dans un lieu appellé *Palma*, où il reſta quelques jours, juſques à ce que tous les Bagages, les Convois de vivres de munitions, & toute l'Artillerie fuſſent arrivées. On prit enſuite la route de Salces; l'Infanterie marcha par les Montagnes, & la Cavalerie par la Plaine. Le Maréchal de Rieux laiſſa des Troupes d'eſpace en eſpace, dans les meilleurs Poſtes, pour occuper les Paſſages, & garder les Défilez, afin que les Eſpagnols ne leur coupaſſent point les vivres & les Convois qui devoient leur venir de France. L'Armée Françoiſe parut un Samedi ſixiéme de Septembre à la vûe du Château de Salces, qui ſe trouva inveſti le même jour; la Tranchée fut bien-tôt ouverte, & les François paroiſſoient réſolus de faire les derniers efforts, pour prendre une Place qui étoit la clef de la Province.

An de N. S. 1503.

Le Duc d'Albe étoit déja arrivé à Perpignan, aſſez proche de Salces, avec mille Chevaux, cinq cens Hommes-d'Armes, & ſix mille Hommes de Pied: mais ce n'étoit, pour ainſi dire, qu'une poignée de monde, par rapport à l'Armée nombreuſe des François. Dès le lendemain, que le Duc fut arrivé à Perpignan, D. Sanche de Caſtille qui commandoit dans le Rouſſillon, ſe jetta lui-même dans Salces, pour défendre la Place, & encourager la Garniſon par ſon exemple. La premiere choſe qu'il fit fut de reconnoître le Camp & les ouvrages des Aſſiegeans, & de faire une ſortie pour éprouver un peu les Ennemis, inquieter leurs travaux, & allarmer leurs Travailleurs.

Sanche de Caſtille ſe jette dans Salces.

Le Duc d'Albe ſortit de Perpignan, avec ſon Armée, & vint ſe poſter à *Rivas altas*, au-deſſus de Salces, & du Camp des François: la ſituation eſcarpée, & preſque inacceſſible de ce Poſte, le mettoit à couvert des Ennemis, qui n'oſoient l'y attaquer; & il étoit toûjours alerte, & attentif à profiter des moindres occaſions qu'il trouvoit d'harceler les Aſſiegeans, ou de ſecourir les Aſſiegez; il eut même la hardieſſe de preſenter la Bataille aux Ennemis, & de leur envoyer un Trompette pour les défier: cette démarche étoit hardie, & paroiſſoit téméraire, ayant beaucoup moins de Troupes que les François; mais la ſituation avantageuſe du Poſte qu'il occupoit, & dans lequel il n'apprehendoit pas d'être forcé, excuſa un peu ſa temerité.

Le Duc d'Albe envoie defier les François au Combat.

An de N. S. 1503.
XVIII.
Intrigues dans le Conclave pour le Cardinal d'Amboise.

Dans le tems que les François assiegeoient Salces dans le Roussillon, & faisoient tous leurs efforts pour se rendre maîtres de cette importante Place, qui leur ouvroit le reste de la Province, les Cardinaux s'enfermerent à Rome dans le Conclave, suivant la coûtume, pour donner un Successeur au feu Pape Alexandre VI. Il y avoit bien des Prétendans à cette suprême Dignité. Les Concurrens à la Papauté comptoient plus pour s'y élever, sur leurs intrigues, & sur le credit de leurs amis, que sur leur probité, leur vertu & leur science. Le Cardinal d'Amboise Archevêque de Rouen, étoit un de ceux qui paroissoient le plus sur les rangs, & qui y aspiroit le plus ouvertement. Dans cette vûe, il envoya ordre à l'Armée Françoise de s'avancer à grandes journées vers Rome, pour appuyer son Election : & il avoit amené de France avec lui les Cardinaux d'Arragon, & Ascagne Sforce, qu'il avoit fait remettre en liberté, afin de les attirer dans son parti, & les engager à lui donner leurs suffrages, & ceux de leurs amis.

Le Cardinal de la Rovere.

D'un autre côté, le Cardinal Julien de la Rovere, ou de saint Pierre aux Liens, traversoit autant qu'il le pouvoit les prétentions du Cardinal d'Amboise; quoique d'ailleurs le Cardinal de la Rovere eût de grandes liaisons avec la France, & eût toûjours marqué un grand attachement pour cette Couronne, il ne pouvoit néanmoins souffrir que personne osât lui disputer le Souverain Pontificat, & qu'on lui en préferât un autre.

Et le Cardinal de Carvajal.

Le Grand Gonsalve, qui n'oublioit pas les interêts de son Maître, entroit aussi-bien que les autres, dans les intrigues du Conclave, & appuyoit de tout le credit de ses amis, le Cardinal D. Bernardin de Carvajal. Le Cardinal Jean Colonne s'étoit retiré en Sicile, pour éviter la persecution que le feu Pape Alexandre VI. faisoit à tous ceux de sa Maison, & pour se dérober à la vengeance du Duc de Valentinois. Gonsalve l'engagea de se rendre à Rome, & d'entrer dans le Conclave, pour ménager l'Election de Carvajal; & en même-tems il détacha du Camp de Castiglione Prosper Colonne, & D. Diegue de Mendoze, & leur donna ordre de s'avancer vers Rome, avec un Corps de Troupes, sous prétexte de conserver la liberté des suffrages, & d'empêcher que l'Armée Françoise ne fît aucune violence aux Cardinaux. L'approche des

Troupes

Troupes Espagnoles & Françoises ne servit qu'à exciter de nouveaux mouvemens, & encore de plus grands désordres dans le Conclave. Jamais on ne vit tant de contestations & de brigues; l'Election ne s'avançoit point, & l'on voyoit tous les jours se former de nouvelles cabales, & s'élever de nouveaux Prétendans. Chacun poussoit ses interêts avec une égale chaleur. An de N. S. 1503.

Enfin aucun des trois Cardinaux ne put venir à bout de se faire élire, malgré tout le crédit de leurs amis, & les artifices dont ils s'étoient servis, pour grossir leur Faction. Le Cardinal de Naples, qui paroissoit, après les trois autres, avoir le plus de part à la Papauté, ne fut pas plus heureux que ses Concurrens. Les Cardinaux, avant l'Election, déterminerent entre eux d'un consentement unanime, que quiconque seroit élû Pape, s'engageroit par un serment solemnel à convoquer avant deux ans un Concile General, qui s'assembleroit ensuite à perpetuité de trois ans en trois ans, pour rétablir la discipline de l'Eglise, réprimer la licence des mœurs, qui s'étoit glissée par tout, & réformer les abus de la Cour de Rome. Tous les Cardinaux qui étoient dans le Conclave, jurerent solemnellement d'observer ce Reglement, lequel serviroit desormais de Loi dans l'Eglise. Reglement fait dans le Conclave.

Enfin après trente-cinq jours de Conclave, le Cardinal de Sienne François Picolomini, fut élû à la pluralité des voix; la regularité de sa vie, & l'innocence de ses mœurs eurent plus de part à son élevation sur le Thrône de saint Pierre, que la brigue, & la Cabale. Cette Election, qui se fit le vingt-deuxiéme de Septembre, fut applaudie universellement; chacun le jugea digne d'être préferé à tous ses Competiteurs, & nul ne paroissoit plus propre à corriger les abus qui s'étoient glissez sous le dernier Pontificat; on ne vit après son élevation, nul changement dans sa personne, ni fierté, ni orgueil, ni hauteur, ni dureté, ni mollesse, toûjours la même modestie, la même douceur, la même regularité. Il prit le nom de Pie III. en memoire du Pape Pie II. son oncle, frere de sa mere, & pour rappeller le souvenir d'un Pontificat qui avoit été si agréable, & si utile à l'Eglise; il avoit un desir ardent de reformer l'Etat Ecclesiastique; mais sur tout la Ville & la Cour de Rome, & d'ôter le scandale que donnoient quelques-uns des Cardinaux, qui deshonoroient par leur faste, Election de Pie III.

An de N. S. 1503. leur luxe & des vices encore plus honteux, la Pourpre dont ils étoient revêtus.

Mort du nouveau Pape.

Ce fut dans ce dessein qu'ayant assemblé une Congregation de Cardinaux, avant même son Couronnement, il leur déclara publiquement son intention, & que sans attendre deux ans pour assembler un Concile General, il étoit résolu de le convoquer incessamment, pour remedier aux maux de l'Eglise, & détourner les redoutables fleaux de la colere de Dieu; mais le Ciel justement irrité par les crimes, dans lesquels les Chrétiens paroissoient à l'envi se plonger tous les jours, enleva un si zelé, & si vertueux Pape. La foiblesse de sa santé, & sa mort trop prompte, qui arriva vingt-six jours après son Election, renversa tout d'un coup de si saints projets, & les belles esperances que l'on avoient conçues de ce nouveau Pontificat.

Estimé de tout le monde.

La plûpart, & les plus sages regardoient le nouveau Pape comme un homme envoyé du Ciel, pour le bien & l'honneur de l'Eglise, & le plus propre à reparer les désordres passez. C'étoit aussi le sentiment du Roi Catholique; mais il se trouvoit des personnes qui n'en portoient pas le même jugement, parce qu'ils apprehendoient qu'il ne troublât la Paix de l'Italie, & qu'il n'embrassât le parti de la France, avec laquelle le Marquis de Lochito son neveu, & fils de sa sœur, avoit des liaisons très-étroites, ce qui eût été capable de tout bouleverser dans le Royaume de Naples, & d'enlever aux Espagnols toutes leurs Conquêtes. Gonsalve lui-même, que l'usage du monde, & une longue experience avoit rendu peut-être un peu plus défiant, craignoit sur tout que le nouveau Pape se trouvant dans un âge avancé, où les Souverains deviennent plus ombrageux, plus jaloux de leur autorité, & plus aisez à se laisser gouverner par ceux qui les approchent, le neveu devoué à la France, n'engageât l'oncle dans les interêts de cette Couronne, au préjudice de l'Espagne.

XIX. Le Duc de Valentinois a de la peine à se rétablir.

Le Duc de Valentinois n'eut presque nulle part dans les brigues & les factions de ce Conclave; car le poison qu'on lui avoit donné par méprise, l'avoit reduit dans un état où il étoit obligé de garder le lit, pour se rétablir & sauver sa vie. La maladie languissante du Duc fournit aux Seigneurs Romains, & à toute la Noblesse de l'Etat Ecclesiastique la conjoncture la plus favorable de recouvrer leurs biens, dont ce Duc les avoit injustement dépouillez, pendant le Pontifi-

cat de ſon pere, & ils ſçurent bien en profiter. An de N. S. 1503.

Les Venitiens de leur côté toûjours attentifs à ne pas laiſſer échapper aucune occaſion de s'aggrandir aux dépens des autres, accoûtumez à étendre leur Domination, ſur le débris de leurs Voiſins, ne manquerent pas dans ce tems de trouble & de confuſion d'envoyer des Troupes, qui ſe ſaiſirent des meilleures Places de la Romagne: de ſorte que de toutes les Conquêtes qu'avoit faites le Duc de Valentinois dans cette Province, avec tant de peine & de dépenſes; il ne lui reſta que les Villes de Forli & Rimini, encore ne les conſerva-t-il pas long-tems. Ainſi les biens acquis par des voies injuſtes, ſe perdent encore plus aiſément qu'on ne les a gagnez: & celui qui peu de jours auparavant étoit la terreur & l'effroi de toute l'Italie, devint le jouet de ſes Ennemis, & ſe vit inſulté par ceux-là même qui plioient lâchement les genoux devant lui. Ainſi la plus heureuſe vie ſe termine-t-elle ſouvent à ces tragiques & bizarres cataſtrophes. La plûpart des autres Villes que ce Duc avoit conquiſes, indignées d'avoir pour Maître le plus méchant de tous les hommes, ne tarderent pas long tems à ſecouer le joug d'une Domination, dont tout le monde avoit horreur; & il ſe forma bien-tôt un grand nombre de petites Souverainetez des débris de celle du Duc de Valentinois, qui étoit trop mal affermie, pour pouvoir ſubſiſter long tems.

Il perd bien-tôt toutes ſes Conquêtes.

XX. Le Siege de Salces continue.

Les François pouſſoient toûjours le Siege de Salces avec la même vigueur; la Place étoit fort ſerrée, l'Artillerie des Aſſiegeans faiſoit un feu continuel; leurs mines ne faiſoient pas moins d'effet; on battoit jour & nuit les murailles du Château avec tant de furie, qu'une partie de la groſſe Tour étoit renverſée, & le Baſtion, qu'on n'avoit pas même encore pû entierement achever, ſe trouvoit preſque ruiné; les breches étoient larges; les débris avoient comblé le foſſé; les François ſe diſpoſoient à donner l'Aſſaut, ſi les Aſſiegez ne ſongeoient à le prévenir par une Capitulation; enfin les Eſpagnols voyant qu'il n'y avoit plus moyen de défendre ce Baſtion, réſolurent de l'abandonner, & de faire derriere de nouveaux Retranchemens, pour arrêter les Aſſiegeans, en attendant que le ſecours arrivât. Mais avant que d'abandonner ce Baſtion, ils eurent ſoin de le miner, & de remplir les mines de poudre, pour y mettre le feu, quand les François

An de N. S. 1503. s'y feroient logez. La chose eut tout le succès qu'on pouvoit souhaiter ; les François, qui voyoient le Bastion abandonné, y montent en foule, y établissent leur logement ; mais la mine ayant joué, lorsqu'ils ne se défioient de rien, le Bastion sauta en l'air, & il demeura dans cette occasion plus de quatre cens François sur la place, les uns brûlez, les autres accablez, & ensevelis sous les ruines, ou tuez par la Garnison, qui profitant de la confusion où étoient les Assiegeans, sortirent de la Place, & firent un furieux carnage de ces malheureux.

Le Duc d'Albe presente le Combat aux François.

Cependant l'Armée du Duc d'Albe grossissoit de jour en jour; il lui arrivoit continuellement de nouvelles Troupes ; ainsi se voyant en état de tenir la Campagne avec une Armée forte de dix mille Hommes de Pied, de quinze cens Chevaux & de quatre cens Hommes-d'Armes, il sortit de son Camp un Vendredi treiziéme d'Octobre, s'approcha des François, demeura assez long-tems en bataille, & ne se retira qu'après le Soleil couché. Notre Artillerie ne laissa pas d'incommoder fort les François, & de leur tuer bien du monde dans leurs Retranchemens, dont ils n'oserent sortir, pour accepter le Combat que le Duc d'Albe leur presentoit.

Le Roi Ferdinand rassemble ses Troupes à Gironne.

Pendant ce tems-là le Roi Ferdinand qui étoit à Gironne, où il rassembloit toutes les Troupes qui lui venoient de Castille en grand nombre, & bien armées, paroissoit résolu d'aller joindre le Duc d'Albe, & de forcer les François dans leurs propres Retranchemens, s'ils refusoient de donner Bataille. La Flotte destinée pour garder les Côtes de Roussillon & de Catalogne, & commandée par le General Estopignano, n'étoit pas encore arrivée, à cause des vents contraires.

Les Espagnols battent les Pirates Maures.

Les Maures d'Afrique voyant nos Galeres & nos Vaisseaux occupez à défendre nos Côtes contre les François, mirent en Mer dix-neuf Brigantins, ou Fûtes, pour courir, & ravager les Côtes de Valence & de Grenade, où ils se flatoient de ne trouver nulle resistance ; ils y firent quelques descentes, mirent tout à feu & à sang : mais Martin Hernandez Galindo, General de la Mer dans le Royaume de Grenade, & qui étoit chargé du soin de conserver ces Côtes contre les courses des Pyrates, se mit en Mer, avec quelques Galeres, & quelques autres Bâtimens, alla chercher les Maures, qu'il trou-

va auprès de Carthagene, les attaqua, les battit, prit, brûla, ou coula à fonds tous leurs Vaisseaux, sans qu'il s'en sauvât un seul. An de N. S. 1503

XXI. Le Roi Catholique marche contre les François.

Le Roi Catholique ayant appris cette agréable nouvelle, regarda ce petit avantage comme un présage heureux du succès de cette Guerre: il partit donc de Gironne, après avoir fait la Revûe generale de son Armée, & prit la route de Perpignan, où il arriva un Jeudi dix-neuviéme d'Octobre. Les Assiegez étoient reduits aux dernieres extrémitez, & il leur étoit impossible de tenir plus long-tems, s'ils n'étoient promptement secourus. Le Roi averti de l'état où se trouvoit la Garnison de Salces, résolut de partager son Armée en deux Corps, d'en envoyer un du côté de France, pour occuper les derrieres des Ennemis, se rendre maîtres des Défilez, & des Passages, leur couper les vivres, & leur enlever les Convois. Pour lui, il se chargea avec le Gros de son Armée, d'harceler les François, & de les engager au Combat: pour mieux réussir dans son dessein, & en rendre le succès plus infaillible, dès le même jour qu'il arriva, il fit attaquer une espece de Château, ou de Tour de bois, que les François avoient élevée à plusieurs étages dans un Marais voisin, & où ils avoient placé des Troupes, & de l'Artillerie, pour empêcher qu'on ne leur coupât les vivres qu'ils recevoient de France.

Les François levent le Siege de Salces.

La Prise de la Tour, qui fut bien-tôt enlevée, l'Arrivée du Roi d'Espagne, avec un puissant Renfort, & la résolution où il étoit d'en venir à une Action generale, jetta un tel effroi dans l'esprit des François, que se voyant trop foibles, pour tenir tête à une si nombreuse Armée, prirent le parti de lever le Siege dès la nuit même; ils firent prendre les devans à leur Artillerie, qu'ils envoyerent à Narbonne, sans que le Roi pût en avoir la moindre connoissance, & le lendemain ils décamperent en silence, & avec précipitation, laissant dans leur Camp une partie de leurs munitions, & de leurs Bagages, pour être moins embarrassez dans leur marche. Il est vrai que d'abord ils prirent la route de la Plaine, dans laquelle ils firent alte, & se tinrent en bataille, comme s'ils eussent eu dessein d'en venir aux mains: mais ayant tout à coup decampé, ils prirent le chemin de Narbonne.

An de N. S. 1503.

Les Eſpagnols donnent ſur l'Arriere-Garde.

Le Roi ayant eu avis de la retraite des François, détacha quelques Eſcadrons de Cavalerie Arragonnoiſe & Catalane, pour ſe mettre à leurs trouſſes: ils donnerent avec tant de vigueur ſur l'Arriere-Garde, que ne pouvant ſoûtenir ce choc, elle fut obligée de laiſſer une partie des canons, des munitions, des Equipages & des tentes, pour amuſer les Ennemis, & avoir le tems de ſe retirer, ce qu'ils ne laiſſerent pas de faire en aſſez bon ordre. Le Roi, qui brûloit d'envie d'en venir aux mains avec les François, & d'engager une Action, accourut avec le Gros de ſon Armée; les Ennemis n'auroient pû manquer d'être battus, s'ils euſſent oſé nous attendre, & qu'ils n'euſſent pas précipité leur marche, pour trouver une retraite capable de les mettre à couvert de nos Gens.

Et ravagent les Frontieres de France.

Le Roi voyant qu'il n'y avoit plus nulle apparence de pourſuivre les François dans leur retraite, entra ſur les Frontieres de France, y fit de grands ravages, ſe rendit maître de Leucate, & de quelques autres petites Places dans le voiſinage; mais qu'il abandonna, après les avoir pillées.

XXII. Naiſſance de l'Imperatrice Iſabelle.

Pendant ce tems-là la Reine de Portugal accoucha le vingt-quatriéme d'Octobre à Liſbonne, d'une fille qui fut nommée Iſabelle, & qui dans la ſuite devint Imperatrice, & Reine d'Eſpagne, par ſon mariage avec l'Empereur Charles-Quint, dont elle eut un fils nommé Philippe, qui ajoûta le Portugal à ſes autres Etats par le droit de ſa mere, & par là réduiſit toute l'Eſpagne dans une ſeule Monarchie.

XXIII. Tréve conclue entre les deux Couronnes.

Quelques jours après la retraite précipitée, & honteuſe des François de devant Salces, le Roi de France envoya en Eſpagne des Ambaſſadeurs, qui ménagerent une Tréve de cinq mois entre les deux Nations, à la reſerve du Royaume de Naples: ainſi l'on mit de part & d'autre les armes bas. Telle fut la fin de cette fameuſe Expedition, qui occupoit l'attention de toute l'Europe.

Le Roi d'Eſpagne envoie des Ambaſſadeurs en France.

Le Roi Catholique, après la concluſion de la Tréve, donna le Commandement general du Rouſſillon, & des Frontieres, à D. Bernardin de Rojas, Marquis de Denia, & ſous lui mille Hommes-d'Armes, deux mille Chevaux & trois mille Hommes d'Infanterie. D. Dimas de Requeſens eut le Gouvernement de Salces, où on laiſſa une bonne Garniſon, qu'on eut ſoin de pourvoir abondamment de vivres &

de munitions, après quoi Sa Majesté retourna à Barcelonne, d'où il envoya Michel de Grailla, & Antoine-Augustin Ambassadeurs en France, comme il avoit été reglé par le dernier Traité; il leur donna de nouvelles instructions, & ordre de faire tous leurs efforts, & d'employer toute leur habileté, pour terminer par quelque accommodement les differends qui regardoient le Royaume de Naples. An de N. S. 1503.

XXIV. Election du Pape Jules II.

Les affaires d'Italie inquietoient Sa Majesté Catholique; soit à cause du puissant secours que les François y envoyoient, & qui étoit déja en marche, soit pour la fâcheuse nouvelle qu'il apprit de la mort du Pie III. & de l'Election du Cardinal Julien de la Rovere Genois, qui avoit succedé le troisieme de Novembre à Pie, & avoit pris le nom de Jules II. Le nouveau Pape étoit d'un genie inquiet, ardent & remuant: il avoit toûjours eu des liaisons très-étroites avec les François. Ainsi le Roi d'Espagne craignoit qu'il ne causât quelque bouleversement general en Italie. Le Duc de Valentinois avoit eu plus de part que personne à l'Election de Jules II. Ce Duc apprehendant que le Cardinal D. Bernardin de Carvajal, qu'il n'aimoit pas, ne fût élevé à la Papauté, parce que la plus grande partie des suffrages du Conclave tournoient de ce côté-là, engagea toutes les Créatures du feu Pape Alexandre VI. son pere à donner leurs voix au Cardinal de la Rovere, qui par ce moyen devint Pape.

XXV. L'Archiduc Philippe va en Allemagne.

Ce fut environ ce tems-là que l'Archiduc Philippe partit de Savoye, où il avoit assez long-tems demeuré, pour aller en Allemagne, s'aboucher avec l'Empereur Maximilien son pere, qui fit tous ses efforts pour lui persuader de ne pas s'en tenir à la Paix qu'il venoit de conclure avec la France, ou au moins de ne pas trouver mauvais que le Roi Ferdinand son beau-pere n'observât pas un Traité qui leur étoit à l'un & à l'autre très-desavantageux. D. Juan Emmanuel & D. Guttiere Gomez de Fuensalida, Ambassadeurs d'Espagne, sollicitoient continuellement l'Empereur de déclarer la Guerre à la France, & ce Prince s'offrit d'entrer en Italie, & de marcher lui-même en Lombardie, pourvû que le Roi Catholique voulût lui fournir l'argent dont il avoit besoin pour soutenir la Guerre.

Quelques promesses que fît l'Empereur aux Ambassadeurs de Sa Majesté Catholique, Ferdinand étoit trop habile, &

An de N. S. 1505.

trop éclairé, pour se fier à la parole d'un homme qui ne faisoit pas toûjours grand scrupule de la violer, & dont il avoit souvent éprouvé l'humeur inconstante : ainsi il comptoit beaucoup plus sur son argent, que sur les secours qu'on lui promettoit, ou plûtôt dont l'on prétendoit l'amuser; & tout le tems se passoit en Conferences, & en Negociations inutiles, sans rien conclure.

XXVI. On apperçoit dans la Princesse Jeanne quelque foiblesse d'esprit.

On commençoit déja d'appercevoir dans la Princesse Jeanne épouse de l'Archiduc Philippe, quelques marques d'un esprit foible & troublé; elle avoit même de tems en tems des éclipses de raison, & quelques accès de folie. Il est difficile d'exprimer les chagrins qu'un accident si fâcheux causa à leurs Majestez Catholiques, au milieu du cours de leurs prosperitez, presque continuelles. Tel est le sort des choses humaines: trouve-t-on ici bas de joie pure?

Elle veut aller trouver son époux en Flandres.

Cette Princesse avoit un empressement extraordinaire d'aller trouver l'Archiduc son époux, qu'elle aimoit avec passion, & dont elle étoit jalouse: les moindres délais la plongeoient dans un accablement de tristesse, dont il n'étoit pas aisé de la faire revenir. La Reine Isabelle sa mere tâchoit par sa prudence d'adoucir l'esprit de la Princesse, & de dissiper ses chagrins; elle lui apportoit diverses raisons, pour lui faire agréer de retarder son départ; tantôt que la saison étoit trop avancée, tantôt qu'on n'avoit pas encore eu le tems de préparer la Flotte qui devoit la transporter en Flandres; tantôt que les vents étoient trop violens, & les tempêtes trop furieuses, & trop frequentes: mais ni prieres, ni menaces, ni remontrances, ni raisons, rien n'étoit capable d'appaiser les noires vapeurs qui la troubloient: il arriva même qu'un iour cette pauvre Princesse se trouvant dans un accès plus violent de folie, voulut sortir de Medina del Campo, où on la retenoit, & aller à pied en Flandres. Sa folie l'aveugloit; ses Officiers étoient bien embarrassez; son rang les empêchoit de mettre les mains sur elle, & de se saisir de sa personne. Enfin les Gardes ne trouverent point d'autre moyen, pour la retenir, que de lever le Pont levis. La Princesse voyant qu'elle ne pouvoit plus sortir, demeura toûjours à la porte du Château, & ne s'en retiroit que pour aller boire, manger & dormir dans les Offices, qui étoient proche, sans se mettre en peine ni du serein pendant la nuit, ni de la pluie, ni du froid

qui

qui étoit très-aigu & très piquant dans ces quartiers-là, & dans cette saison de l'année. An de N. S. 1503.

La Reine Isabelle va trouver sa fille.

Ni les prieres de D. Juan de Fonseca, Evêque de Cordoue, qui étoit continuellement auprès de cette Princesse, ni l'autorité, ni l'adresse de l'Archevêque de Tolede, qui se rendit lui-même à Medina del Campo au premier bruit de cette fâcheuse nouvelle, ne purent rien obtenir de cet esprit troublé, ni lui persuader de retourner dans son appartement. Quoique la Reine Isabelle fût assez malade à Segovie, néanmoins touchée au-delà de ce qu'on peut croire de l'état déplorable où se trouvoit la Princesse sa fille, elle courut en diligence à Medina, & l'engagea enfin par son autorité de mere, à sortir du lieu où elle avoit toûjours voulu rester, & de reprendre son appartement. Néanmoins, afin de la satisfaire, elle ordonna qu'on préparât une Flotte au Port de Laredo, pour la transporter en Flandres, dès que la saison permettroit de tenir la Mer, & pour la conduire à l'Archiduc son époux, qui y étoit déja arrivé, après avoir séjourné plusieurs mois en France & en Savoye, sans se mettre trop en peine de l'Archiduchesse.

XXVII.
L'Armee de France prend la route de Naples.

Les Troupes de France qui étoient en Italie, avoient enfin pris la route de Naples; elles marchoient assez lentement. L'Armée commandée par le Marquis de Mantoue, en qualité de General, avoit passé par Florence & par Sienne, sans avoir trouvé nul empêchement dans sa marche. Le Seigneur de la Tremouille, qui avoit la fievre quarte, étoit demeuré derriere, avec une partie des Troupes, & devoit suivre de près le Marquis de Mantoue; mais la fatigue du chemin, & la rigueur de la saison ayant redoublé sa maladie, il fut contraint de rester à Rome, & de se décharger entierement du soin de cette Guerre sur le Marquis de Mantoue. On ne voulut jamais permettre à l'Armée Françoise de passer au travers de Rome; on se contenta de lui permettre de passer le Tibre sur le *Ponte-Mole*, qui n'en est éloigné que de deux milles, & de prendre ensuite la route de Naples.

Gonsalve reçoit du secours.

Gonsalve ayant appris la marche des Troupes Françoises, ne laissa pas de se trouver assez embarrassé du parti qu'il devoit prendre; il ne sçavoit s'il devoit continuer le Siege de Gayette, ou s'il ne seroit point plus avantageux d'abandonner cette Entreprise, & d'aller au devant de l'Armée enne-

An de N. S. 1503.

mie, qui venoit en diligence au ſecours des Aſſiegez. Comme il ſe trouvoit dans cette incertitude, il reçut heureuſement un ſecours de deux mille Hommes de Pied, & de cent Chevaux-Legers, que l'Ambaſſadeur François de Rojas lui envoya de Rome, où il les ramaſſa à la hâte. Ce petit Corps composé d'Eſpagnols, d'Allemands & d'Italiens, étoit commandé par Hugues de Moncade. Rojas écrivit au même-tems à Gonſalve, qu'il raſſembloit encore deux cens Allemands & cinq cens Italiens, qui étoient preſque tous prêts à partir, & qu'il ne manqueroit pas de les lui envoyer au premier jour. Le zele que Moncade avoit de ſervir le Roi d'Eſpagne ſon Maître, dans la ſituation où ſe trouvoient les affaires de Naples, lui fit quitter un parti très avantageux, que lui faiſoit le Duc de Valentinois, & une Compagnie de cent Hommes-d'Armes, que ce Duc lui avoit donnée.

Il marche au devant des François.

Jamais ſecours n'arriva plus à propos; car Gonſalve ſe trouvoit d'autant plus embarraſſé, que le Siege de Salces, pouſſé vigoureuſement par les François, empêchoit Sa Majeſté Catholique d'envoyer aucun ſecours d'argent en Italie, & d'y faire paſſer des Troupes. Se voyant donc fortifié par le ſecours que l'Ambaſſadeur lui avoit envoyé de Rome, il prit la réſolution de combattre l'Ennemi. Ainſi dès qu'il eût appris que les François avoient paſſé Rome, & qu'ils s'avançoient à grands pas vers Naples, il decampa de Caſtiglione, marcha avec toutes ſes Troupes au devant de l'Ennemi, perſuadé que s'il pouvoit le battre, Gayette ne tiendroit pas long-tems, & que la Priſe de cette Place ne manqueroit pas d'être le fruit de la Victoire.

Et campe à San Germano.

Etant venu camper dès le lendemain ſur le bord du Garigliano, il y laiſſa Pedre de Paz, avec un bon Corps de Troupes, pour garder un Pont de pierre qui étoit ſur la Riviere, & arrêter les François au paſſage. Pour lui il continua ſa marche plus avant, & alla occuper le Poſte de San Germano. Il y arriva dans le tems que l'Armée Françoiſe étoit campée à *Ponte-Corvo*, dans l'Etat Eccleſiaſtique. Cette Place ſituée ſur le Garigliano, ne ſe trouvoit éloignée de notre Camp, que de ſix milles. Le bruit couroit que l'Armée ennemie étoit composée de mille Hommes-d'Armes, deux mille Chevaux-Legers, & neuf mille Hommes de Pied; mais la plûpart Italiens, qu'ils avoient une Artillerie formidable, & nom-

breuse, seize pieces de gros canons, & vingt pieces de Campagne. An de N. S. 1503.

Gonsalve après avoir fait un peu reposer ses Troupes, détacha de son Armée Pierre Navarre, & lui ordonna d'aller se saisir du Mont Cassin, dont les François étoient maîtres, & où ils avoient une bonne Garnison. Navarre executa heureusement les ordres de son General, & il emporta la Place d'assaut, à la honte de l'Armée Françoise, qui étoit, pour ainsi dire, à la vûe de cette Place, & qui la vit enlever sous ses yeux, sans oser seulement se mettre en devoir de la secourir. Ce fut un affront, qui devoit être d'autant plus sensible aux François, que peu de jours auparavant le Marquis de Mantoue par une sotte, & ridicule fanfaronnade, publioit par tout qu'il ne souhaitoit que de se voir bien-tôt aux mains avec ce ramas de canailles, & de *Marans*: (car c'est ainsi que par mépris il appelloit les Espagnols;) qu'il vouloit leur passer à tous sur le ventre.

Navarre emporte d'assaut le Mont Cassin.

XXVIII. Gonsalve envoie presenter le Combat aux François.

Gonsalve s'étant avancé, vint camper à la vûe du Marquis de Mantoue. Comme les deux Armées étoient en presence, & éloignées seulement d'un mille l'une de l'autre, le General Espagnol envoya un Trompette au General François, pour lui presenter la Bataille, puisqu'il marquoit tant d'ardeur d'en venir aux mains, & tant de mépris pour ses Ennemis. Le Marquis ne fit point d'autre réponse au Trompette, sinon qu'il pouvoit dire à son Maître qu'il l'iroit bien-tôt voir sur le bord du Garigliano, qu'il prétendoit passer malgré lui, & à ses yeux; & que là, il auroit le tems & l'occasion d'éprouver la valeur des François. Cette réponse étoit un peu fiere, pour ne rien dire de plus.

Description du Garigliano.

La Fameuse Riviere du Garigliano a sa source dans les Montagnes de l'Abruzze, & venant ensuite couler dans la Plaine, elle passe entre San Germano & l'Etat Ecclesiastique, qu'elle sépare en cet endroit du Royaume de Naples. Les bords en sont élevez, encore plus escarpez; & comme elle est assez resserrée dans son lit, elle est ordinairement si profonde, qu'à peine peut-on trouver un gué pour la passer. Il n'y a de ce côté-là pour la traverser, que le Pont nommé *Ponte-Corvo*; son cours n'est pas rapide, elle coule assez doucement; mais elle fait tant de circuits, & de détours, que quoique Gayette soit située au-deça du Garigliano, du côté de

An de N. S. 1503. Rome, cependant il eſt impoſſible d'aller de l'un à l'autre par le chemin ordinaire, & le plus court, ſans paſſer deux fois cette Riviere, ce qui n'étoit pas commode pour les François.

Le Seigneur d'Alegre partit de Gayette avec trois mille Hommes qu'il mena au Marquis de Mantoue, pour renforcer ſon Armée. Dès qu'il fut arrivé, il ſollicita fortement le Marquis de paſſer la Riviere, & d'aller attaquer les Eſpagnols, comme s'il eût déja oublié le funeſte ſuccès de la Bataille de Cirignole, dont la perte ne devoit être attribuée qu'à ſa précipitation, à ſon imprudence & à ſes importunitez.

Les François paſſent la Riviere, & ſont battus dans une eſcarmouche.

Les François decamperent un Dimanche quinziéme d'Octobre; & dans l'impatience d'en venir aux mains avec l'Ennemi, ils paſſerent la Riviere au Gué de *Ceprano.* La premiere Place qu'ils recontrerent, après avoir paſſé la Riviere, fut Roca-Secca : les Eſpagnols en étoient maîtres, & ils y avoient laiſſé douze cens Hommes, commandez par les Capitaines de Villalba, Pizarro & Zamudio. Ceux-ci voyant l'Avant-Garde de l'Armée Françoiſe marcher en déſordre, comme s'ils euſſent été en Pays ami, & qu'ils n'euſſent eu rien à craindre, crurent devoir profiter de la confuſion où ils voyoient l'Ennemi : ils ſortirent donc de la Place avec la meilleure partie de la Garniſon, & chargerent ſi bruſquement, & avec tant de furie les François, qu'ils en firent un très-grand carnage, & rentrerent dans la Ville avec bon nombre de Priſonniers. Il y eut dans cette Action plus de trois cens François ou tuez, ou pris. Le reſte de l'Armée Françoiſe accourut dans la réſolution d'emporter la Place, & de faire main-baſſe ſur toute la Garniſon, pour reparer la honte de leur défaite; mais ils ſe trouverent bien trompez dans leurs eſperances préſomptueuſes : car non-ſeulement les Eſpagnols ſe défendirent, & ſoutinrent avec vigueur l'attaque des François; mais ayant fait une nouvelle ſortie, ils en laiſſerent encore plus de deux cens ſur la place, & forcerent le reſte à ſe retirer avec précipitation, & en déſordre dans leurs Retranchemens. Le lendemain les Aſſiegez reçurent un ſecours de trois mille Hommes, commandez par Proſper Colonne, & Pierre Navarre.

Gonſalve s'avance.

D'un autre côté le Grand Gonſalve s'avançoit en diligence, avec le reſte de ſon Armée, pour ſoutenir les Aſſiegez,

il vouloit en venir à une Action generale, persuadé que le succès de cette Guerre, dépendoit de ces premiers commencemens. An de N. S. 1503.

Les François campent à Aquin

Les François cependant faisoient semblant de vouloir recommencer, & continuer tout de bon le Siege de Roca Secca, malgré le secours qui y étoit entré : mais apprehendant de perdre toute leur Artillerie, s'ils avoient quelque desavantage dans cette Entreprise, ils jugerent plus à propos de l'abandonner ; comme la saison étoit fort mauvaise, & les pluies continuelles, ils prirent le parti de decamper, & de repasser la Riviere. Néanmoins deux jours après, ils la passerent une seconde fois, & défilerent vers Aquin, où ils établirent leur Camp, à six milles de San Germano, où le General Espagnol étoit retourné occuper son premier Poste.

Diverses marches, & campemens des François.

La Riviere qui se trouvoit grossie par les pluies, & le mauvais tems, qui continuoit toûjours, empêcha les deux Armées d'en venir aux mains. Les François retournant sur leurs pas, reprirent la route de Ponte-Corvo, passerent la Riviere sur le Pont, dans la résolution de mettre ce Fleuve, qui n'étoit plus guéable entre eux & nous, pour se mettre à couvert derriere. Gonsalve s'étant mis à leurs trousses, les suivit de près ; car prévoyant le dessein des François, qui vouloient se couvrir de la Riviere, il vouloit les empêcher de la passer ; mais il ne put en venir à bout : il s'avança néanmoins jusqu'à Aquin, & fit ce qu'il put pour engager l'Ennemi à une Bataille ; mais les François devenus plus circonspects, ne branlerent pas du Poste avantageux qu'ils occupoient, & où il étoit impossible de les forcer. Ainsi à la faveur de leur Artillerie, ils demeurerent toûjours dans la resolution d'éviter le Combat, & Gonsalve ramena ses Troupes à son ancien Camp de San Germano : au reste assez satisfait d'avoir rabattu l'orgueil de ses Ennemis, qui par une ridicule fierté méprisoient les Espagnols. Les François à leur tour repasserent encore la Riviere, retournerent à leur premier Camp au commencement du mois de Novembre.

XXIX.

Les Ursins & les Colonnes depuis si long-tems ennemis & rivaux, se reconcilierent en ce tems-là, par l'entremise, l'habileté & les intrigues des Ambassadeurs d'Espagne, & de Venise, qui negocierent à Rome cet Accommodement, & qui engagerent les deux prinpaux Chefs de ces deux puissan-

An de N. S. 1503. tes Maisons à s'attacher au service de Sa Majesté Catholique. Les Venitiens commençoient déja à prendre de furieux ombrages de la prosperité des François; leur puissance en Italie devenoit suspecte à la Republique; ils apprehendoient d'avoir pour voisin un Prince si puissant. Les Ursins s'obligerent à servir Sa Majesté Catholique, avec cinq cens Hommes d'Armes pendant tout le cours de cette Guerre, à condition que l'Espagne leur donneroit une pension de soixante mille ducats. De son côté, Barthelemi d'Alviane, un des plus considerables de la Famille des Ursins, & qui s'étoit distingué dans ce qui venoit de se passer sur le Garigliano, s'offrit d'entretenir au service de Ferdinand trois mille Hommes tant de Cavalerie que d'Infanterie, & de commander lui-même ce Corps.

XXX.

Colonne emporte d'Assaut Roca de Vandra.

Fabrice Colonne ayant pris avec soi un Détachement de l'Armée Espagnole, alla attaquer, & emporta d'assaut Roca de vandra. Ce fut une honte, & un affront pour les François, dont les affaires & la reputation alloient de jour en jour en décadence, de voir enlever à leurs yeux une de leurs Places, sans oser sortir de leurs Retranchemens pour la secourir. Après cet échec, ils résolurent de descendre le long du Garigliano, & vinrent se poster à dix-huit milles de San Germano, & à douze milles de Gayette, dans le dessein de passer la Riviere sur le Pont de pierre, auprès duquel ils venoient de camper.

Les François ne peuvent forcer le Pont.

Gonsalve, qui avoit laissé Pierre Paz à la garde de ce Pont, avec douze cens Fantassins Espagnols, & quelques Escadrons de Cavalerie, lui envoya encore un renfort de deux cens Chevaux, pour défendre ce Pont, & pour empêcher les François de le passer. De Paz se mit à la tête du Pont avec ses Troupes: les Ennemis de leur côté n'épargnerent rien pour le forcer; on se battit pendant trois jours & trois nuits, sans interruption; mais les François ne purent jamais ni forcer de Paz, ni passer sur le Pont. Gonsalve averti de l'état où se trouvoient ses gens, accourut à leur secours avec toutes ses Troupes; car il regardoit ce passage, comme une affaire décisive, & qui feroit pancher la Victoire du côté des François, s'ils pouvoient en venir à bout. Dès qu'il fut arrivé, il commença par faire mettre le feu à une partie du Pont, qui étoit de bois, & se campa ensuite à la tête du Pont.

Ce fut là que la division s'étant mise parmi nos Troupes, tout pensa être perdu. Les Soldats Espagnols ne pouvant plus supporter la rigueur de la saison, & chagrins de n'être point payez, se souleverent, & se debanderent : ils sortoient du Camp malgré les défenses du General, s'attroupoient, se dispersoient dans la Campagne & dans les Villages par bandes & par pelotons; pilloient les Paysans, enlevoient tout ce qu'ils trouvoient, & causoient par tout de furieux désordres, sans qu'on pût y remedier. Les Hommes-d'Armes & les Cavaliers entraînez par l'exemple des Fantassins, quittoient leurs Drapeaux pour avoir leur part au butin. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que les principaux Officiers eux-mêmes sembloient s'entendre avec le Soldat, & agir de concert avec lui. Ils vouloient persuader à Gonsalve de remener son Armée dans son Camp; qu'il vaudroit bien mieux retourner dans ses Retranchemens, jusqu'à ce que la saison devenue plus favorable, permît de tenir la Campagne : ainsi les Mutins tâchoient de justifier leur revolte, & de couvrir peut-être leur lâcheté sous le voile de prudence.

An de N. S. 1503.
XXXI
Division dans l'armeeEspagnole.

Enfin l'animosité opiniâtre des Soldats monta jusqu'à un tel point, qu'un Soldat presque furieux eut l'insolence de presenter la pique au Grand Gonsalve, & de le menacer de la lui passer au travers du corps, s'il ne se rendoit à la demande de son Armée. Comme les esprits paroissoient trop aigris, ce Grand Homme prit donc le parti de dissimuler prudemment un crime qu'il n'étoit pas en état de punir; il tâcha d'appaiser & d'adoucir l'esprit des plus Mutins; il ramassa ce qu'il put d'argent, que ses amis lui donnerent de leur bourse, & avec ce petit secours, il ne laissa pas de donner deux écus à chaque Soldat.

Un Soldat menace Gonsale.

Mais ses principaux Officiers s'obstinant dans le Conseil que Gonsalve avoit assemblé, à vouloir qu'on se retirât pour conserver les Troupes, & voulant lui persuader que c'étoit l'unique parti sage qu'il y avoit à prendre dans la conjoncture presente. Je sçai très-bien, leur répondit-il, quelle est « la situation de nos affaires, & de quelle importance il est pour « le service du Roi, de combattre ici l'Ennemi ; je suis résolu « d'avancer, & de passer sur le ventre des François, quand je « devrois y perir, & trouver mon tombeau sur le Champ de « Bataille, plûtôt que de reculer un seul pas, avec assurance «

Gonsalve veut le Combat.

An de N. S. 1503. » d'un ſiecle de vie ; je regarde ce jour comme le terme de » mes travaux, ou la fin de ma vie. Dieu décidera aujourd'hui » de mon ſort, comme il plaira à ſa divine Majeſté : mais que » perſonne ici n'entreprenne, & n'oſe ſeulement me propo- » ſer le contraire.

Les Colonnes ſuſpects à Gonſalve.

Les Colonnes furent les principaux Auteurs de la Sédition, & ſolliciterent le plus fortement Gonſalve à ſe retirer. La trop grande puiſſance des Eſpagnols commença à leur devenir ſuſpecte ; on les ſoupçonna eux-mêmes d'entretenir des intelligences ſecretes avec les François, dont ils vouloient relever le parti ; & de là commencerent à ſe former les jalouſies, & la meſintelligence, qu'il y eut toûjours depuis ce tems-là, & qui ne firent que ſe fortifier dans la ſuite entre le Grand Capitaine, & les Colonnes.

XXXII.
Les François paſſent la Riviere, & ſurprennent les Eſpagnols.

Mais quoique l'adreſſe & l'autorité de Gonſalve euſſent un peu calmé les eſprits, cela n'empêcha pas les Soldats de ſe débander ; une grande partie ſortit du Camp, & ſe diſperſa dans la Campagne pour piller. Ce déſordre ayant conſiderablement affoibli notre Armée, il fut très aiſé aux François par le moyen de quelques Brigantins, & de quelques Barques qu'ils avoient ſur la Riviere, & qu'ils lierent enſemble avec de gros cables, & des chaînes de fer, de refaire pendant la nuit un nouveau Pont de bois, à la place de celui qui avoit été brûlé, & d'y faire paſſer des Troupes, ſans que perſonne s'y oppoſât : en effet ayant paſſé ſur ce Pont à la faveur des tenebres au nombre de quinze cens Hommes, ils ſurprirent les Eſpagnols endormis, qui ne s'attendoient à rien moins, ſe ſaiſirent d'une Redoute, & contraignirent ceux qui la défendoient, à l'abandonner, & à s'enfuir L'Allarme s'étant auſſi-tôt miſe dans notre Camp, chacun courut aux armes ; il n'y avoit que très-peu de Cavalerie, & environ cinq mille Hommes de Pied.

Gonſalve attaque les François.

Gonſalve averti de ce qui ſe paſſoit, monta à l'heure même à cheval, mit, ſans s'allarmer, ſes Gens en bataille, autant que le tems le lui permit, & pour les animer par ſon exemple, il deſcendit de cheval, prit une demie pique, ſe mit à la tête de ſes Troupes, & commença le premier à charger les Ennemis ; ils étoient déja paſſez au nombre de cinq mille, & le reſte continuoit à paſſer ſur le Pont en bon ordre ; leurs Batteries, qu'ils avoient élevées ſur l'autre bord de la

la Riviere, tiroit continuellement ſur nos Gens; mais leur Artillerie faiſoit plus de bruit que de mal. Cependant quelques avantages qu'euſſent dans cette journée les François ſur les Eſpagnols, ils ne purent jamais ſoûtenir l'attaque bruſque & l'effort de notre Infanterie, qui les chargea avec tant de furie & d'opiniâtreté, qu'elle les fit plier, les mit en déſordre, & les contraignit à prendre la fuite, & à ſe retirer vers le Pont, ſur lequel ils venoient de paſſer. La confuſion, & la précipitation de cette retraite fut ſi grande, qu'il reſta plus de quatorze cens François dans cette Action, partie tuez, partie étouffez dans la preſſe, & partie noyez dans la Riviere, où quelques-uns furent renverſez, quelques autres s'y jetterent dans l'eſperance de ſe ſauver à la nâge.

An de N. S. 1503.

Les François ſont battus.

Gonſalve, qui ſe trouva par tout, & toûjours à la tête de ſes Gens, s'avança juſqu'à l'entrée du Pont, ſans ſe mettre en peine de l'Artillerie Françoiſe, qui tiroit ſans interruption. Quelques Compagnies Eſpagnoles, qui s'étoient miſes à la pourſuite des Fuyards, & qui avoient paſſé ſur le Pont de l'autre côté de la Riviere, ſe trouvant au milieu des Ennemis, penſerent à ſe retirer; ils ne laiſſerent pas dans leur retraite de ſouffrir beaucoup du canon des Ennemis, qui en emporta quelques-uns, & même des Officiers de conſideration. Il y en eut un plus grand nombre de bleſſez, entre autres Zamudio, qui s'étoit extrêmement diſtingué par ſa valeur: mais on ne ſçauroit trop louer & l'intrepidité d'un *Aferez*, ou Enſeigne Eſpagnol, qui ayant eu la main droite emportée par un coup de canon, prit ſon Drapeau de la main gauche; ayant un peu après perdu celle-ci d'un autre coup, il embraſſa ſon Drapeau des deux bras, & demeura ferme dans le même endroit, ſans en branler, juſques à ce que les François euſſent été mis entierement en fuite. Les Hiſtoriens qui conviennent tous de ce fait heroïque, ne s'accordent pas néanmoins ſur le nom de ce Heros: la plûpart l'appellent Ferdinand d'Illeſcas, digne par cette ſeule action d'une gloire immortelle, & des recompenſes conſiderables qu'il reçut de Sa Majeſté Catholique, à la recommandation, & par le credit du Grand Gonſalve, qui ne manqua pas de relever à la Cour ce prodige de fermeté.

XXXIII.

Les François ſe retranchent.

Cette déroute generale jetta parmi les François une terrible conſternation; ils parurent ſi découragez, que ne ſe croyant

An de N. S. 1503

pas encore assez en sureté, quoique la Riviere fut entre les Ennemis & eux, ils placerent un gros Corps de Troupes pour garder le Pont, non pas dans la vûe de le passer, & d'aller une seconde fois attaquer les Ennemis; mais pour empêcher nos Gens de passer de l'autre côte de la Riviere, & de les venir forcer dans leurs Retranchemens.

Division entre les François, le Marquis de Mantoue se retire.

Pour comble de malheur, la mesintelligence se mit entre leurs principaux Chefs; le Marquis de Mantoue & le Seigneur d'Alegre se brouillerent ensemble, & commencerent à prendre ombrage l'un de l'autre; leur jalousie & leur division allerent si loin, que le Marquis de Mantoue résolut de renoncer au Commandement general de l'Armée, de quitter le Camp, & de s'en retourner dans ses Etats. Le prétexte qu'il prit pour se retirer, fut, qu'il ne pouvoit plus souffrir la fierté des François, & leur licence à parler de leurs Generaux mêmes. Car soit que le Marquis ne fût pas aimé des François, soit qu'il leur fût suspect, ils l'appelloient du nom le plus outrageux, que les François ayent coûtume de dire à un homme de la lie du peuple. Peut-être aussi, & vraisemblablement ne fût-ce qu'un prétexte; car voyant les affaires de la France en désordre, & la partie mal liée, il ne jugea pas à propos de risquer pour eux sa réputation, & sa fortune.

Le Marquis de Saluces lui succede.

Après le départ du Marquis de Mantoue, les principaux Officiers de l'Armée s'assemblerent, & defererent le Commandement de l'Armée au Marquis de Saluces en la place du Marquis de Mantoue, jusques à ce que l'on eût reçu de nouveaux ordres de la Cour de France, & que Sa Majesté Très-Chrétienne y eût pourvû. Le Marquis de Saluces naturellement fier, & hautain, ne manquoit ni de valeur, ni d'experience; la haine qu'on lui avoit inspiré dès sa naissance pour la Nation Espagnole, l'avoit attaché aux interêts de la France; & le Roi Louis XII. après la mort du Duc de Nemours, l'avoit envoyé dans le Royaume de Naples, avec la qualité de Viceroi; il étoit déja, comme nous avons dit, arrivé à Gayette.

XXXIV. Gonsalve passe la Riviere.

Gonsalve ayant appris le mécontentement, & le départ du Marquis de Mantoue, crut devoir en profiter; car quoique l'Armée Espagnole fût inferieure en nombre à l'Armée Françoise, il se flata cependant que la mésintelligence qui regnoit

parmi ceux-ci, pourroit lui fournir une occasion avantageuse de les battre : il résolut donc de passer lui-même la Riviere, & d'aller attaquer l'Ennemi jusques dans son Camp. L'Entreprise étoit hardie, & difficile à executer, les François étant maîtres de l'autre bord ; mais la difficulté qu'il y prévit, ne servit qu'à redoubler son courage, & à l'affermir dans sa résolution. Tel est le caractere des Grands Hommes, que les obstacles, & les perils irritent, au lieu de les rebuter. Il donna aussi tôt ordre à Barthelemi d'Alviane de ramasser tout ce qu'il pourroit de Barques & de planches, & de faire en diligence élever un Pont à sept milles au-dessus de celui où étoient campez les François. L'ouvrage se conduisit, & s'acheva sans bruit, de peur que l'Ennemi ne s'en apperçût, & ne vînt inquieter les Travailleurs.

An de N. S. 1503.

Dès que le Pont fut en état, Gonsalve, qui avoit son Quartier à Sessa en partit un Jeudi vingt-troisiéme de Decembre, & passa la Riviere seulement avec deux mille Fantassins Espagnols, & quinze cens Allemands : au même tems il donna ordre à D. Diegue de Mendoze, & à D. Ferdinand d'Andrada de ramasser promptement la nuit suivante toute la Cavalerie qui étoit dispersée dans ses Quartiers, & de se trouver le lendemain à la pointe du jour, à l'entrée du Pont. Quand les François s'apperçurent que les Espagnols avoient passé la Riviere sur un Pont qu'ils y avoient fait, ils decamperent aussi-tôt du Poste qu'ils occupoient, & se retirerent sur le haut d'une Montagne voisine, comptant moins sur leur valeur, que sur la situation avantageuse du lieu, où ils ne craignoient pas qu'on les vînt attaquer. Suy, Castelforte, & quelques autres petites Places, qui tenoient encore pour la France du côté de la Riviere, voyant la retraite, ou plûtôt la fuite des François, se rendirent aux Espagnols Ceux-ci demeurerent toute la nuit sous les armes devant Montforte, & le lendemain ils descendirent la Riviere, dans la résolution de livrer Bataille aux François.

Les François se retirent.

Mais ces derniers persistoient toûjours dans la resolution de ne rien engager, craignant d'ailleurs que s'ils envoyoient leur Artillerie par terre, elle ne restât dans les boues, parce que les chemins étoient rompus, & impratiquables. Ils donnerent ordre à Pierre de Medicis de la faire mettre sur des Barques, & de la faire descendre à Gayette. Medicis se mit en devoir

Pierre de Medicis submergé, avec l'Artillerie Françoise.

An de N. S. 1503. d'executer les ordres qu'on lui avoit donnez : mais étant arrivé à l'embouchure de la Riviere, il ne laissa pas de vouloir continuer son chemin, quoique la Mer fût fort agitée, temerité qui fut funeste aux François ; car la violence des flots abîma les Barques, & toute l'Artillerie qui étoit dessus. Medicis y perit lui-même, & fut submergé. Enfin toute l'Armée Françoise abandonna le Pont, le reste de sa grosse Artillerie, ses tentes & une partie des Bagages : elle decampa une heure devant le jour, & se hâta de se sauver à Mola, assez proche de Gayette, dans l'esperance de se mettre à couvert derriere les Fortifications de Mola.

L'Armée Françoise decampe.

Gonsalve attaque les François.

Gonsalve informé du dessein des Ennemis, & de la route qu'ils prenoient, détacha Prosper Colonne avec toute la Cavalerie de l'Armée pour escarmoucher avec les François, jusqu'à ce que l'Infanterie Espagnole & Allemande fût arrivée. Dès que l'on fût arrivé au Pont de Mola par où il falloit necessairement que les François passassent ; on donna le signal du Combat ; il ne fut pas long, les Ennemis ne purent soûtenir long-tems l'attaque brusque de nos Gens. Le désordre se mit aussi-tôt parmi eux, & un moment après ils prirent la fuite. Les Victorieux les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'aux Portes de Mola & de Gayette, où ceux-ci se retirerent avec precipitation. Il resta du côté des François un grand nombre de morts sur la place ; mais la plûpart furent tuez dans la fuite ; ils perdirent trente-deux pieces de canon, & plus de quinze cens Chevaux. Cette Victoire fut moins fameuse par elle même, que par ses suites ; elle devint considerable, parce qu'elle termina d'une maniere heureuse pour les Espagnols la Guerre de Naples.

Et les bat.

Une partie des François, qui après leur déroute avoient pris le chemin de Fondi pour se sauver, & les autres, qui avoient leurs Quartiers aux environs, voulant se retirer à Rome, furent massacrez par les Paysans qui s'attrouperent par bandes, occuperent les défilez, fermerent les passages, se jetterent, & firent main-basse sur tous ceux qui purent tomber entre leurs mains. Il ne s'en sauva que très-peu, & encore ceux qui se sauverent furent plûtôt redevables de leur vie au hazard, qu'à leur prudence & à leur valeur. Barthelemi d'Alviane du côté des Italiens, & D. Hugues de Moncade du côté des Espagnols, furent ceux qui se distinguerent

le plus dans ces deux Actions, & qui y acquirent le plus de gloire. An de N. S. 1503.

XXXV. Gonsalve ramene ses Troupes à Castiglione.

Gonsalve auroit bien voulu profiter de la consternation & du désordre où ces deux Batailles perdues coup sur coup, venoient de jetter les François; & il ne doutoit point que si dans le premier feu de la Victoire, & dans l'ardeur où étoient ses Troupes, il pouvoit emporter d'assaut le Mont Orlandin, il lui seroit très-facile d'y faire de nouvelles Batteries, ou de se servir de celles des Ennemis, contre la Ville que commandoit cette hauteur; & que Gayette n'ayant plus de secours à esperer, ne manqueroit pas de se rendre. La chose étoit assez bien concertée; mais le mauvais tems, & les pluies continuelles qu'il fit toute la journée, renverserent ce beau projet. Le Soldat épuisé par la fatigue de la marche & du Combat de la veille, & qui n'avoit point mangé ni le jour, ni la nuit précedente, ne pouvoit presque porter ses armes; à peine pouvoit-il se soûtenir lui-même; son courage seul, le desir & l'esperance de vaincre l'avoit jusques-là uniquement empêché de sentir son accablement. Ainsi Gonsalve se vit obligé d'abandonner son Entreprise, & de ramener ses Troupes à son premier Camp de Castiglione.

Gonsalve retourne devant Gayette.

Cependant les François après leur déroute, avoient résolu de se retrancher, & de se fortifier à Mola, avec la petite Artillerie qui leur étoit restée, dans la pensée que le premier effort des Ennemis tomberoit sur cette Place, & qu'ils ne manqueroient pas de la venir assieger, pour terminer tout d'un coup la Guerre: mais Gonsalve ayant donné le tems à son Armée de se reposer, prit la résolution de retourner devant Gayette, dont la prise lui paroissoit beaucoup plus importante, & plus décisive, que celle de Mola, qui ne tiendroit pas, & se rendroit d'elle-même, dès qu'elle verroit les Espagnols maîtres de la premiere. Il crut devoir commencer par Gayette, avant que les Ennemis eussent eu le loisir de se remettre de leur frayeur; que les Officiers pussent gagner la confiance du Soldat, & rétablir leur autorité.

Il se rend maître du Mont Orlandin.

L'Entreprise se trouva beaucoup plus facile, qu'on ne l'avoit esperé. Lorsque Gonsalve se presenta la premiere fois devant Gayette, ses Batteries avoient renversé une grande partie de la muraille, la breche étoit large, & les Assiegez, ou avoient négligé de la reparer, ou n'en avoient pas eu le

An de N. S. 1503. tems. Ce fut par là qu'ayant résolu de se rendre maître du Mont Orlandin; il détacha ses meilleures Troupes pour cette Expedition : ceux qui gardoient ce Poste firent si peu de résistance, que nos Gens l'emporterent d'assaut, sans qu'il leur en coûtât presque personne; & les Ennemis intimidez par la contenance fiere, & l'attaque brusque des Espagnols, eurent à peine le tems de se sauver, même assez en désordre dans la Ville. Ainsi ils acheverent de perdre dans cette Action ce qui leur étoit resté des deux dernieres Batailles; ils abandonnerent tous leurs Bagages; les Espagnols leur enleverent encore mille Chevaux, & se saisirent de deux pieces de canon, qui durant le premier Siege avoient fait un terrible ravage dans le Camp de Gonsalve. Pour comble de bonheur, les François consternez de tant de mauvais succès, perdirent entiement courage, sur tout quand ils virent que les Espagnols poussoient avec une extrême diligence leurs Tranchées, & avoient établi des logemens jusqu'au pied de la muraille.

Gayette Capitule. Le Comte de la Mirandole sortit de Gayette avec sa Compagnie de cinquante Hommes-d'Armes levez en Lombardie; ils se rendirent tous dans notre Camp, parurent devant Gonsalve, & le conjurerent de ne faire éclater son ressentiment & sa vengeance, que contre des opiniâtres qui refusoient d'éprouver sa bonté. La nuit suivante le Marquis de Saluces envoya vers Gonsalve trois Députez choisis d'entre les principaux Habitans, pour capituler, & pour regler les articles de la Capitulation. On les conduisit dans le Quartier du General, auquel ils demanderent que les Prisonniers eussent la liberté de se racheter, moyenant une rançon raisonnable; mais Gonsalve n'ayant point voulu passer cet article, ils ne laisserent pas de promettre qu'ils lui remettroient entre les mains la Ville de Gayette, & le Château de la Roca, de Mondragon, bâtis sur les ruines de l'ancienne Sinuessa, à condition que les Espagnols s'engageroient de relâcher tous les Prisonniers François & Italiens; & qu'eux de leur côté s'obligeroient aussi de remettre en liberté tous les Prisonniers Espagnols qu'ils avoient entre les mains, & tous les Italiens qui avoient suivi le parti d'Espagne.

Quelques contestations sur la Capitulation. Les propositions paroissoient assez raisonnables à Gonsalve, & il n'étoit pas éloigné d'en passer par là; il ne trouvoit de la difficulté que sur l'article des Prisonniers Italiens,

& il avoit de la peine à les relâcher, ſur tout le Marquis de Bitonte, Mathieu d'Aquaviva, & Alphonſe de San Severin couſin germain du Prince de Biſignano, qu'il regardoit comme des Rebelles, & des Criminels de leze Majeſté, & dont il prétendoit reſerver la connoiſſance, & la punition au Roi Catholique, ne croyant pas qu'il fût à ſon pouvoir de décider de leur ſort. Il y eut ſur cela de part & d'autre bien des Negociations. On remit à diverſes repriſes cette affaire ſur le tapis, on diſputa, on s'échauffa, on s'opiniâtra ; mais enfin les François ſe relâcherent ſur le chapitre des Priſonniers Italiens. An de N. S. 1503.

La Capitulation fut enfin concluë, & arrêtée le premier jour de Janvier, au commencement de l'année mil cinq cens quatre, aux conditions ſuivantes : Qu'on remettroit en liberté le Seigneur d'Aubigni, & tous les autres Priſonniers François. Pour ce qui regarde les Priſonniers Italiens, qu'on ne pourroit ni les faire mourir, ni rien déterminer ſur leur ſort, juſques à ce que le Roi de France eût envoyé des Ambaſſadeurs en Eſpagne pour obtenir de Sa Majeſté Catholique la grace de ces Seigneurs, & une Amniſtie generale : Que la Garniſon ſortiroit de la Place avec armes & Bagages, & toutes les autres marques d'honneur ; que les Habitans auroient permiſſion de reſter dans la Ville ; qu'on ne leur feroit aucun tort dans leurs perſonnes, ou dans leurs biens ; & qu'on les maintiendroit dans tous leurs droits, libertez & privileges, comme avant la Guerre ; que dans toutes les autres Places de la Province, on prendroit garde de ne jamais ni perſecuter, ni inquieter perſonne, pour avoir ſuivi le parti de la France. Gayette ſe rend. An de N. S. 1504.

XXXVI. Gonſalve en fait Louis d'Herrera Gouverneur.

Dès que la Capitulation eut été ſignée, ceux qui devoient s'en retourner par Mer, commencerent auſſi-tôt à s'embarquer ſur les Vaiſſeaux qui étoient dans le Port. Theodore Trivulce ſortit de la Place, & prit ſon chemin par terre, avec les Soldats François & Italiens pour ſe retirer dans le Milanois. Le Mercredi ſuivant troiſiéme de Janvier les François livrerent la Ville & le Château de Gayette entre les mains des Eſpagnols, qui de leur côté remirent en liberté tous les Priſonniers qu'ils avoient faits dans le cours de cette Guerre. Gonſalve donna le Gouvernement de la Ville & du Château de Gayette à Louis d'Herrera pour reconnoître

An de N.S. 1504.

ſa valeur, & le recompenſer de ſes ſervices, & le Gouvernement de Tarente, dont il étoit revêtu, fut donné à Pierre Hernandez de Nicueſa.

D'Aubigni retourne en France, & le Marquis de Saluces meurt.

Deux jours après la reddition de la Place, le Seigneur d'Aubigni y arriva avec douze cens Priſonniers ; il ne tarda pas à s'embarquer pour retourner en France ; les autres prirent le chemin de terre, & on leur donna les Paſſeports neceſſaires pour n'être point inquietez dans leur route. La plûpart moururent en chemin de fatigues & de miſeres ; le Marquis de Saluces lui même, qui avoit eu la Viceroyauté de Naples, & le Commandement general des Troupes Françoiſes, après le Marquis de Mantoue, mourut à Gennes.

Le Seigneur de la Palice échangé avec Antoine de Cardonne.

Le Seigneur de la Palice, un des plus illuſtres Priſonniers François ne fut point compris dans cette Capitulation ; car il avoit déja été relâché, & échangé avec D. Antoine de Cardonne, frere de D. Hugues de Cardonne : les Ennemis l'avoient fait priſonnier quelques mois auparavant. D. Antoine étoit un des plus vaillans Guerriers, & des plus accomplis Cavaliers de toute l'Eſpagne. Il avoit dans toutes les occaſions rendu des ſervices très conſiderables au Roi Catholique, auſſi bien que ſes autres freres : Auſſi le Roi, pour reconnoître ſes ſervices, l'avoit gratifié de la Terre de Padula, avec le Titre de Marquis, qu'il avoit démembré du Comté de Capacho.

XXXVII. On blâme la conduite de Gonſalve.

La conduite de Gonſalve en cette occaſion ne fut pas approuvée de tout le monde ; quelques-uns l'accuſerent d'un peu trop de précipitation dans le Traité qu'il venoit de conclure avec les François ; on crut que c'étoit acheter trop cher une ſeule Ville, qui d'ailleurs ne lui pouvoit échaper, que de donner pour en être maître, un ſi grand nombre de Priſonniers, parmi leſquels il y en avoit pluſieurs également illuſtres par leur naiſſance & leurs Emplois : mais en vain eſpere-t-on de plaire à tout le monde. Peut-on empêcher les gens de juger, & de parler ? Plus on eſt élevé au-deſſus des autres, plus on eſt expoſé à la cenſure. Pourquoi tant ſe preſſer, diſoit-on, puiſqu'il étoit maître de la Campagne, & que les Ennemis étoient renfermez au-dedans de leurs murailles ? Avec un peu de patience, il ne pouvoit pas manquer de reduire bien-tôt la Place, & elle ſe ſeroit ſoumiſe d'elle-même. N'étoit-ce pas vouloir prendre plaiſir à éloigner la Paix,

que

que de rendre la liberté à tant de braves Soldats & d'Officiers experimentez, qui feroient en état de renouveller la Guerre. An de N. S. 1504.

Il se justifie à ses amis.

Gonsalve n'ignoroit pas tous ces bruits; mais ce Grand Homme, dont le genie & les vûes s'étendoient plus loin que celles du vulgaire, méprisoit ces frivoles discours, sans se mettre en peine de faire son apologie: il ne laissa pas d'expliquer ses raisons à quelques-uns de ses amis; & il leur dit qu'il y avoit plus de danger à dépenser beaucoup de poudre & de plomb, qu'à relâcher des Prisonniers; que c'étoit se faire à soi-même de vaines frayeurs; qu'il valoit mieux guerir une plaie dangereuse, que de prévenir celles que d'Aubigni & les autres Prisonniers pourroient faire; qu'un chien mort n'aboyoit plus, & qu'un Soldat contraint de fuir ne pouvoit pas être en état de faire grand mal; que la plûpart des Prisonniers ne pouvoient éviter de perir de miseres.

Raisons qui déterminent Gonsalve à relâcher les Prisonniers François.

L'on doit présumer que les Grands Hommes ne font rien sans y avoir bien pensé; ils ont leurs raisons, qu'ils ne sont pas obligez de déclarer, & que le commun des hommes ne demêle pas toûjours: c'est la derniere de toutes les injustices, que de condamner leur conduite, & de les accuser ou de précipitation, ou de témerité; nul ne sçait souvent la necessité où ils se trouvent d'agir comme ils le font: Néanmoins s'il est permis de proposer ses conjectures, & de penetrer dans les motifs secrets de la conduite du Grand Gonsalve, je crois que ce Grand Capitaine ne consentit à relâcher un si grand nombre de Prisonniers pour avoir Gayette, que faute d'argent pour payer ses Soldats, & de vivres pour les faire subsister; car la disette étoit depuis long-tems extrême dans son Armée, sans sçavoir d'où il pourroit tirer des provisions; il se souvenoit de la peine qu'il avoit eue à dissiper la premiere Sedition qui s'étoit élevée dans son Armée, & à ramener les esprits; il n'étoit pas accoûtumé à ces sortes de mutineries; il ne vouloit pas s'exposer au danger d'en voir recommencer une nouvelle: & il vouloit affermir son parti.

Nouvelles raisons.

D'ailleurs il étoit bien informé que le nouveau Pape étoit entierement dévoué à la France; que même devant son Pontificat, il avoit toûjours paru extraordinairement attaché aux interêts de cette Couronne; & que dans les conjonctures presentes, tout étoit à craindre d'un Pape de son carac-

An de N. S. 1504. tere ; l'homme du monde le plus imperieux, le plus entier dans ſes volontez, & le plus jaloux de ſon autorité ; qu'on avoit équipé à Civitavechia deux gros Navires chargez de vivres, d'armes, de toutes ſortes de munitions de Guerre & de bouche ; qu'on armoit encore deux autres Bâtimens à Aigues-mortes, à l'embouchure du Rhône, deſtinez à ravitailler la Place, & à y tranſporter toutes les choſes dont les Aſſiegez avoient beſoin : mais ce qui inquietoit encore plus Gonſalve, c'eſt qu'il ſçavoit fort bien que Jules favoriſoit en tout le parti d'Anjou ; qu'il avoit même déja envoyé le Marquis de Final en France, pour faire propoſer le mariage d'une des filles de ce Marquis, avec le fils du Duc de Lorraine, & que Sa Sainteté tâchoit d'engager la France à ceder en faveur de ce mariage ſes droits ſur le Royaume de Naples, au jeune Prince de Lorraine, qui par ce moyen pourroit faire revivre les anciennes prétentions de ſa Maiſon ſur cette Couronne, moyenant quoi le Pape s'offroit de tout ſacrifier pour l'aider à reconquerir ce Royaume, à en chaſſer les Eſpagnols, & même à leur enlever encore la Sicile ; & au cas que ce mariage ne pût réuſſir, & qu'il s'y trouvât de part & d'autre des obſtacles inſurmontables, le Pape, dont l'ambition étoit auſſi vaſte que ſon genie, avoit entrepris de marier François-Marie ſon neveu, fils d'un de ſes freres, avec la fille du Roi D. Frederic, auquel on promettoit de l'aider à recouvrer ſon Royaume, & à remonter ſur le Thrône, dont on l'avoit chaſſé. Enfin la derniere conſideration, & celle qui avoit fait le plus d'impreſſion ſur l'eſprit du Grand Capitaine, c'eſt qu'il ne doutoit point que le Pape ne penſât à rétablir le Roi Frederic dans ſes Etats. Projet ſi ſouvent propoſé, & ſi ſouvent rompu, que Jules toûjours ardent dans ſes entrepriſes, ne manqueroit pas de renouer cette Negociation, & que le Roi de France, & d'Eſpagne de peur de l'irriter, ne pourroient ſe défendre de conſentir à ce qu'il ſouhaiteroit.

Ce bruit qui ſe répandoit cauſoit un très-grand préjudice aux affaires de ce Royaume ; il relevoit le courage des Ennemis de l'Eſpagne, refroidiſſoit le zele des Partiſans de cette Couronne, qui dans l'eſperance, ou dans la crainte de changer bien-tôt de Maître, ne faiſoient plus paroître la même affection, & le même attachement pour une Domination qu'ils prévoyoient ne devoir peut-être pas encore durer long-tems. En

effet les Ennemis de la Nation Eſpagnole devenoient plus fiers de jour en jour ; l'on ne pouvoit tirer de l'argent pour payer, & pour entretenir les Troupes ; les Villes & les Receveurs publics ne contribuoient qu'avec peine aux frais de la Guerre, & ils reſervoient tout l'argent pour le Roi Frederic, ſi on le rétabliſſoit dans ſes Etats, comme il y avoit bien de l'apparence. An de N.S. 1504.

XXXVIII. Le Comte de Capacho rend ſa place aux Eſpagnols.

Dès que Gonſalve ſe vit maître de Gayette, & les Priſonniers François en chemin pour retourner chez eux, il ne penſa plus qu'à uſer de diligence, pour achever la Conquête du Royaume de Naples, avant qu'une nouvelle révolution vînt traverſer ſes projets, & rendre inutiles les grands avantages qu'il avoit remportez ſur ſes Ennemis. Il envoya auſſi-tôt le Duc de Termens dans l'Abruzze pour y commander, & pour reduire les Places & les Châteaux du Marquis de Bitonto, qui refuſoient de reconnoître la Domination Eſpagnole. Barthelemi d'Alviane marcha contre Louis d'Ars, qui s'étoit retranché à Venoſa, où il eſperoit ſe maintenir encore & ſe défendre, à la faveur des Fortifications de cette Place. Le Comte de Matera & Pierre de Paz eurent ordre de faire rentrer dans le devoir le Comte de Converſano, ou de le chaſſer des Poſtes qu'il occupoit. Enfin Gilles Nieto & Pierre Navarre aſſiegerent le Comte de Capacho dans Laurino, où il s'étoit renfermé. Ce Comte deſeſperant de ſe pouvoir défendre, & ne voulant pas riſquer d'être pris à diſcrétion, conſentit de remettre la Ville entre les mains de ces deux Generaux, pourvû qu'ils lui permiſſent de ſe retirer avec ſa femme, ſes enfans, & tous ſes meubles à Trana, qui étoit ſous la Domination des Venitiens dans l'Apouille, ce qu'on lui accorda, à condition qu'il laiſſeroit dans Laurino les vivres, l'Artillerie & les munitions de Guerre.

Le Prince de Roſano dépouillé de ſes Etats.

La fortune ne favoriſoit pas moins les Eſpagnols dans la Calabre, que dans le reſte du Royaume. Gomez de Solis enleva au Prince de Roſano la plus grande partie de ſes Etats. Ce Prince, qui n'avoit gueres d'eſperance de conſerver le reſte, & auquel il ne reſtoit plus que les Villes de San Severino & de Roſano, s'étoit renfermé dans cette derniere Place où les Eſpagnols le tenoient aſſiegé.

Le neveu du Pape remet ſes Places à Gonſalve, & le va trouver.

D'un autre côté Gonſalve ſongeoit à aller attaquer la Rovere, & à reduire à l'obéiſſance de Sa Majeſté Catholique les

An de N. S. 1504. Places qu'il tenoit encore dans le Royaume de Naples. Le General Eſpagnol, lorſqu'il s'agiſſoit du ſervice & de l'interêt du Roi ſon Maître, ne ſe croyoit pas obligé de ménager le neveu du Pape; mais la Rovéré profitant de l'eemple des autres, prévint l'orage dont il étoit ménacé, ilembraſſa, ou fit ſemblant d'embraſſer le parti d'Eſpagne, & ordonna d'arborer la Banniere de cette Couronne, dans tous les lieux qui lui étoient ſoumis; mais pour marquer davantage la ſincerité de ſa conduite & ſa bonne-foi, il réſolut d'aller lui-même trouver Gonſalve, qui le reçut avec toutes les marques poſſibles d'amitié, quoiqu'il fût convaincu que la Rovéré avoit toûjours les mêmes inclination pour la France; qu'il ne l'avoit abandonnée que parce qu'il y avoit été contraint. Gonſalve néanmoins crut devoir diſſimuler à l'égard du neveu de Sa Sainteté, pour tâcher de le gagner, ou au moins de ne pas irriter l'eſprit du Pape, déja aſſez aigri & envenimé contre la Nation Eſpagnole, dont il avoit été de tout tems l'ennemi déclaré, & qui par ſon genie ardent & inquiet, étoit capable de cauſer bien du trouble en Italie.

XXXIX. Gonſalve fait ſon Entrée dans Naples.

Après la Priſe de Gayette, dans le beſoin extrême d'argent où l'on ſe trouvoit alors, par l'épuiſement des Finances du Royaume, & parce qu'on ne recevoit nulle remiſe d'Eſpagne, il crut que pour épargner les frais neceſſaires à la défenſe de cette Place, le meilleur moyen étoit d'en confier la garde aux Eſpagnols, en y établiſſant une eſpece de Colonie de vieux Soldats qu'on choiſiroit parmi toutes les Troupes. Ainſi dès que Gonſalve eut reglé les affaires, il ſe tranſporta promptement à Naples, où il fut reçu avec des applaudiſſemens, & toutes les demonſtrations poſſibles de joie. Les Habitans n'en auroient pu faire davantage pour honorer un de leurs Rois legitimes, cheri de ſes Sujets, & qui auroit fait ſon Entrée triomphante dans la Capitale, après une longue ſuite de Victoires.

Gonſalve recompenſe d'Alviane.

La premiere choſe qu'il fit, fut de convoquer tous les Seigneurs du Royaume, & les Députez des Villes, afin que ceux qui n'avoient pas encore rendu hommage au Roi Catholique, vinſſent lui prêter ſerment de fidelité dans l'Aſſemblée generale du Royaume. Ce fut dans cette auguſte Aſſemblée qu'il fit l'éloge de tous ceux qui s'étoient diſtinguez par leur valeur durant le cours de cette Guerre, & qu'il crut même

devoir les recompenser à proportion de leur merite, & des services qu'ils avoient rendus à Sa Majesté Catholique; il accorda plusieurs graces aux principaux Officiers, & en particulier il assigna à Barthelemi d'Alviane une pension de huit mille ducats de rente, à prendre sur les Revenus de la Principauté de Bisignano; il en accorda encore une autre de deux mille trois cens ducats, pour être partagez entre les parens d'Alviane. Ces gratifications considerables, dont Gonsalve accabloit les Ursins, ne servoient qu'à aigrir les Colonnes, qui d'ailleurs n'étoient pas trop satisfaits du General Espagnol. La jalousie qui regnoit de tout tems entre ces deux Maisons, ne faisoit que se fortifier, & que reveiller une haine, que leur derniere reconciliation avoit plûtôt assoupie, qu'étouffée. On faisoit entrer l'interêt public dans ces querelles particulieres. Telle est la malignité du cœur humain, quand il est dominé par la jalousie; dès qu'un homme se laisse aller à cette furieuse passion, il n'y a point d'excès dont il ne soit capable.

An de N. S. 1504.

Prosper Colonne passe en Espagne pour se plaindre de Gonsalve.

Prosper Colonne prit la résolution de passer en Espagne, pour faire ses plaintes à la Cour sur l'Administration des affaires de Naples. Comme il étoit furieusement animé contre Gonsalve, il alloit dans la disposition de lui rendre auprès de Sa Majesté Catholique tous les mauvais offices qu'il pourroit.

Fabrice Colonne passe au service des Florentins.

D'un autre côté Fabrice Colonne, qui étoit allé à Rome, demanda permission à Gonsalve de servir la Seigneurie de Florence: Gonsalve la lui accorda, mais il ne le fit que malgré lui, & parce qu'il prévit bien que Fabrice, qui ne la demandoit que par ceremonie, étoit fort résolu de la prendre, quand même on ne la lui accorderoit pas Ce fut un trait de prudence & de politique dans le Grand Capitaine, pour ne pas donner lieu à une rupture ouverte.

XL.

Reglemens pour l'administration de la justice à Naples.

On travailla tout de bon dans l'Assemblée generale à regler la maniere d'administrer la Justice, ce qui étoit absolument necessaire; & à reformer les abus qui s'y étoient glissez dans ces tems de troubles. On vouloit aussi mettre fin aux querelles qui s'élevoient dans les familles entre les plus proches parens.

Il demande de l'argent pour les frais de la Guerre.

Gonsalve remontra encore aux Seigneurs & aux Députez que la tranquillité de la province ne pouvoit subsister sans

An de N. S. 1504. Troupes ; qu'on ne pouvoit entretenir une Armée sans argent ; qu'ainsi le service du Roi demandoit que les Peuples contribuassent les sommes necessaires pour acquitter les dettes déja contractées, pour payer les Soldats, & pour leur fournir la subsistance, afin de les contenir dans l'ordre : il fit distribuer une partie des Troupes qu'il conservoit, dans les Places où elles seroient moins à charge au Peuple. Gonsalve pour gagner encore davantage les esprits, fit embarquer sur deux Vaisseaux quelques Compagnies Espagnoles, composées de scelerats & de bandits, qui par leur licence & leurs brigandages pouvoient causer de grands maux dans le Royaume ; il leur donna de l'argent & des vivres, & les renvoya en Espagne. Il fut ensuite plus aisé de faire observer une exacte, & severe discipline aux autres Troupes qui restoient.

Il fait fortifier Naples, Gayette, & Capoue.

Au même tems pour reparer les maux passez, Gonsalve s'appliqua avec soin à relever les murailles & les Fortifications des principales Villes du Royaume ; mais principalement il n'épargna rien pour fortifier, & mettre en état de défense les Châteaux de Naples & de Gayette ; il fit ajoûter de nouveaux ouvrages & de nouveaux Bastions à Capoue ; par ce moyen il la rendit plus forte que s'il l'avoit faite entourer toute entiere de murailles. Le dessein de Gonsalve étoit de se trouver toûjours en état de s'opposer aux Ennemis étrangers, de tenir les Seigneurs Napolitains dans le respect, & d'arrêter les efforts des François, en cas qu'ils fissent de nouvelles tentatives. Ce Grand Capitaine sçut si bien gagner l'affection des Peuples, qu'il les trouva tous disposez à lui obéir, & à lui accorder tout ce qu'il leur demandoit. Tant il est vrai que pour obtenir ce qu'on souhaite, on réussit davantage par les voies de l'amour & de la douceur, que par celles de la severité & de la crainte.

XLI. Les Adornes & les Fregoses de Gennes, & Julien de Medicis se mettent sous la protection d'Espagne.

La Conquête de Naples, & les frequentes Victoires que Gonsalve avoit remportées sur les François avec un bonheur merveilleux, & inoui, avoient donné tant de relief à sa gloire, que son nom étoit également redouté, & respecté dans l'Italie ; toutes les Villes s'empressoient à l'envi de lui donner des marques de leur dévouement ; il semble qu'elles disputoient entre elles à qui feroit éclater plus de zele à embrasser le parti d'Espagne. Les Adornes & les Fregoses, dont

An de N. S. 1504.

les Factions opposées divisoient la Ville de Gennes, s'accommoderent ensemble, & se réünirent, pour se mettre d'un commun consentement sous la protection d'Espagne, & envoyerent offrir à Gonsalve de secouer le joug de la Domination Françoise, & d'arborer au milieu de leur Ville la Banniere de Sa Majesté Catholique, si l'on vouloit leur envoyer seulement un secours de deux mille Hommes. Julien de Medicis, frere de Pierre de Medicis, qui se noya dans la Riviere du Garigliano, comme nous l'avons rapporté, promit de fournir tous les ans lui & sa famille cent mille écus à la Couronne d'Espagne pour la Guerre de Naples, pourvû que les Espagnols voulussent le rétablir dans Florence sa patrie, dont il avoit été exilé & chassé.

Les Villes de Pise & d'Arezzo font la même chose.

Les Pisans, pour conserver la liberté qu'ils avoient recouvrée, & pour se défendre contre les Florentins, avec lesquels ils étoient continuellement en Guerre, envoyerent des Députez à Gonsalve, pour implorer la protection d'Espagne, ou même pour se donner absolument à cette Couronne. La Ville d'Arezzo en Toscane fit la même chose, pour se soustraire à la Domination des Florentins, dont le joug leur paroissoit affreux. Mais les uns & les autres écoûtoient plûtôt leur dépit, leur haine particuliere, & l'amour de la nouveauté, que leurs veritables interêts, ne faisant pas assez d'attention que rarement on gagne en changeant de Maître.

Sienne & Perouse font la même chose.

Le Seigneur de Piombino, après bien des prieres, obtint enfin de Gonsalve la protection d'Espagne; la Ville est petite à la verité, mais elle est très-avantageuse à l'Espagne pour la conservation du Royaume de Naples, tant à cause de sa situation, que parce qu'elle a un port très commode & très-sûr pour recevoir les secours qu'on fait passer d'Espagne en Italie. Pandolphe Petrucci, en son nom, & au nom de Sienne sa Patrie; Paul Baglione, au nom de la Ville de Perouse, implora la protection de Gonsalve, & l'obtint. Il n'y eut pas jusqu'à la Ville de Milan, dont six cens des principaux Habitans s'étant assemblez secretement, pour conferer sur les moyens de secouer le joug de la France, envoyerent des Députez à Gonsalve pour lui offrir leurs services, leur credit & leurs biens, s'il vouloit porter ses armes dans cette partie de l'Italie, & entreprendre la Conquête de la Lombardie.

An de N. S. 1504.

XLII.

Tréve entre la France & l'Espagne.

Mais tant de projets également glorieux à la memoire du Grand Capitaine, & avantageux à la Couronne d'Espagne, se trouverent tout à coup renversez, par la tréve de trois ans, que Grailla & Antoine-Augustin, Ambassadeurs de Sa Majesté Catholique en France, conclurent, & signerent avec cette Couronne, à condition que le Royaume de Naples seroit compris dans la tréve. Le Roi Catholique la ratifia vers la fin de Janvier à Mejorada, où étoit alors la Cour, & jura solemnellement de l'observer. Par un des articles du Traité, il étoit reglé que la Tréve se publieroit à Naples dans la Capitale & dans tout le Royaume le vingt-cinquiéme de Fevrier; cependant cela ne s'executa pas, & Gonsalve en fit differer la publication, sous prétexte qu'il étoit à propos de la notifier à ceux qui persistoient opiniâtrement dans leur rebellion, avant que de la publier.

Le Prince de Rosano ne veut pas l'accepter.

Le Prince de Rosano ne l'accepta point, & refusa de profiter de la grace & de l'Amnistie qu'on lui offroit: au contraire, voyant que le Commandeur de Solis, qui étoit informé de la Tréve, & qui sçavoit les intentions du Roi Catholique, ne poussoit plus avec la même vigueur le Siege de Rosano, & qu'il faisoit faire la garde plus negligemment qu'à l'ordinaire. Le Prince profita de la nonchalance de son Ennemi; sortit de la Ville avec ses Troupes; alla insulter Cherinthia, & ravagea toutes les Campagnes voisines. Louis d'Ars de son côté, quoiqu'il acceptât la Tréve, enleva tous les bestiaux d'Andria & de Barlette, & fit même quelques Prisonniers pour en tirer une bonne rançon.

Les Espagnols prennent Venosa, & d'Ars se retire en France.

Les Espagnols, qui vouloient s'en tenir aux articles de la Tréve stipulez dans le Traité, prétendoient qu'on devoit faire justice des Seigneurs qui l'avoient violée, qu'on pouvoit leur courre sus, pour les contraindre à rendre ce qui avoit été pris; ainsi afin de prendre leur revanche; ils poursuivirent le Prince de Rosano & Louis d'Ars, emporterent d'emblée la Ville de Venosa avec son Château, dans lesquels d'Ars n'avoit laissé ni assez de munitions, ni assez de Troupes pour les défendre, parce qu'il avoit resolu de se retirer à Trani, & de là par mer en France; ce qu'il fit bientôt après avec ses Troupes qu'il emmena tambour battant, enseignes déployées par une espece de fanfaronnade, & pour braver son Ennemi: vaine consolation dans sa disgrace.

Les

Les Habitans de Rosano livrerent leur Ville au Commandeur de Solis, après en avoir obtenu pour eux des conditions avantageuses. Le Prince de Rosano, & un grand nombre de Noblesse furent faits prisonniers. San Severino suivit l'exemple de Rosano, & se déclara pour l'Espagne. Pierre de Paz emporta d'assaut Conversano. Après la Conquête de ces Places, toute la Calabre, & toute l'Abruzze plierent sous la Domination d'Espagne : tout fut soumis; mais comme le Comte d'Ayelo, qui commandoit dans ces Provinces, n'étoit plus par son extrême vieillesse en état de vaquer aux fonctions de son Emploi, on donna le Gouvernement à D. Hugues de Moncade avec une autorité absolue, & le pouvoir de faire la Paix & la Guerre, comme il le trouveroit avantageux à l'Etat.

An de N. S. 1504. Et plusieurs autres Places.

XLIII. Le Roi de France se plaint qu'on ne garde pas la Tréve.

Il ne restoit plus dans le Royaume de Naples que six Places aux François, de toutes les Conquêtes qu'ils y avoient faites; encore étoient-elles éloignées de la Mer; & par consequent il étoit plus difficile de les secourir. Le Roi de France irrité de la maniere dont s'étoient comportez les Espagnols depuis le jour destiné par un article particulier pour la publication de la Tréve, prétendoit qu'ils devoient restituer aux François toutes les Places dont ils s'étoient emparez depuis ce jour-là, & que les choses devoient être rétablies sur le même pied où elles se trouvoient le vingt-cinquiéme de Fevrier. L'on soupçonnoit que Gonsalve avoit artificieusement differé la publication de la Tréve, pour avoir le tems d'executer ses projets ambitieux; & qu'il étoit contre l'équité & la raison de le laisser profiter de sa mauvaise foi: tout le monde étoit d'ailleurs assez convaincu que les François n'observeroient la Tréve, que pour amuser leurs Ennemis, les surprendre, avoir le tems de se préparer à les attaquer avec succès, & avant qu'ils pussent se mettre en état de défense; en un mot, qu'autant qu'ils y trouveroient leur avantage.

Le Roi de France nomme Trivulce pour son General en Italie, & leve des Troupes.

Ce qui confirma le public dans ce sentiment, c'est la nouvelle qu'on apprit, que dans le même-tems que la Tréve fut conclue par les Ambassadeurs d'Espagne, Sa Majesté Très-Chrétienne ne laissa pas de donner le Commandement general de ses Troupes en Italie à Jean-Jacques Trivulce, l'homme du monde le plus entreprenant, & pour qui le pé-

An de N. S. 1504. ril avoit plus d'attraits que la recompenſe. On attendoit encore en Italie cinq mille Suiſſes, & cinq cens Lances, qui devoient y arriver aux premiers jours, ſous le Commandement des Seigneurs d'Aubigni & d'Alegre. D'ailleurs le Marquis de Mantoue & le Duc de Ferrare levoient de tous côtez le plus de monde qu'ils pouvoient; & il me ſemble qu'il n'étoit pas difficile de deviner où devoit tomber l'orage, & à quoi aboutiſſoient de ſi grands preparatifs.

XLIV. Gonſalve tombe malade.

Cependant Gonſalve étoit tombé dangereuſement malade à Naples, & les Medecins avoient long-tems deſeſperé de ſa ſanté. Ce fâcheux accident, & le bruit qui commença à ſe répandre qu'on alloit tout de bon rétablir le Roi Frederic dans ſes Etats, & même que le Pape Jules vouloit le faire déclarer General des Armées Françoiſes en Italie, fournirent aux ſpeculatifs une ample matiere d'entretien ſur les affaires preſentes, & furent dans la ſuite la ſource de bien des révolutions. Les Ennemis de Gonſalve, & les envieux de ſa gloire, prirent de là occaſion de décrier ſa conduite, & de faire courir des bruits deſavantageux à ſa reputation; il ne faut pas s'étonner que dans une Ville où regnoit l'oiſiveté, la jalouſie, les ſoupçons & la curioſité, il ſe ſoit trouvé des eſprits lâches & malins, qui aient fait éclater la haine ſecrete qu'ils conſervoient depuis long-tems dans le cœur contre Gonſalve; & qui ne pouvant ſouffrir l'éclat de la gloire qui les éblouiſſoit, & où ils ſentoient bien qu'ils ne pouvoient atteindre, ſe ſoient efforcez par des diſcours médiſans de la ternir. Les Colonnes qui n'étoient pas contens de lui, ne manquoient pas en public & en particulier de relever ſes moindres fautes, d'interpreter en mauvaiſe part ſes actions les plus innocentes, & de ſemer contre lui mille diſcours injurieux, pour le rendre odieux au Peuple, & ſuſpect à la Cour d'Eſpagne; mais la ſanté du Grand Capitaine ſe trouvant en peu de tems parfaitement rétablie, elle diſſipa bien-tôt l'orage, fit ceſſer les faux bruits, & impoſa ſilence à ſes ennemis & ſes envieux.

Il eſt rétabli.

Il recommença tout de nouveau à faire un amas de proviſions, à remplir les magaſins, à remonter la Cavalerie; en un mot, à faire tous les préparatifs neceſſaires pour ſoûtenir une Guerre, qui, au jugement de tous les gens éclairez, alloit encore ſe rallumer dans le Royaume, & peut-être avec

plus de violence & de furie que jamais. Il femble que la famine, qui fit cette année-là de furieux ravages dans toute l'Italie, & dans toute l'Efpagne, fût un funefte préfage du terrible fleau, dont on étoit menacé. An de N. S. 1504.

Tremblement de terre en Efpagne.

Il y eut le Vendredi Saint cinquiéme d'Avril, d'horribles tremblemens de terre dans la Caftille & dans l'Arragon, où ils firent de grands defordres, & renverferent un grand nombre de maifons; mais ce fut fur les bords du Guadalquivir, où les fecouffes fe firent fentir d'une maniere plus violente, & où les Villes fituées fur cette Riviere, en reffentirent les plus funeftes effets. Les hommes consternez, & épouvantez par ces finiftres prodiges, eurent recours aux prieres & aux vœux pour appaifer la colere de Dieu; & l'on ordonna par tout des Proceffions folemnelles, & des prieres publiques dans toutes les Eglifes.

XLV. Lopez Suarez paffe aux Indes Orientales.

Ce fut dans ce tems que Lopez Suarez d'Alvarenga partit de Lifbonne avec une puiffante Flotte pour les Indes, dans le deffein d'établir de plus en plus le Commerce dans ces vaftes & riches Provinces de l'Orient. Ainfi les Portugais par ces foibles commencemens jettoient dans ces immenfes Regions les premiers fondemens d'une Domination, qui en peu de tems monta à ce haut degré de puiffance & de grandeur où nous la voyons encore de nos jours.

XLVI. Genealogie de la Maifon de Sandoval.

Cette même année le Roi Catholique donna la Charge de Grand Maître de fa Maifon, ou de fon Mayordome-Mayor à D. Ferdinand de Sandoval de Rojas, Marquis de Denia, à la place de D. Henriquez, oncle de Sa Majefté, & beau-pere de ce Marquis. Mais parce que dans le refte de cette Hiftoire nous aurons fouvent occafion de parler des Seigneurs de cette illuftre Maifon, je crois qu'il ne fera pas hors de propos d'en rapporter ici la généalogie en peu de mots; nous ne nous arrêterons pas à remonter jufqu'aux fiecles les plus reculez, pour en faire voir l'origine; nous avons déja eu affez d'occafions d'en parler dans le cours de cet Ouvrage; nous nous contenterons de confiderer les progrès & la grandeur de cette Maifon, dans un tems moins éloigné de notre fiecle.

Ferdinand Guttiere de Sandoval, qui fut, dit-on, Grand Commandeur de Caftille, époufa Agnès de Rojas, fœur de D. Sanche de Rojas, Archevêque de Tolede. De ce mariage

N. S. 1504. ſortit D. Diegue Gomez de Sandoval, premier Comte de Caſtro, & Grand Adelantade de Caſtille, un des plus accomplis Cavaliers de toute l'Eſpagne, & qui devint également fameux par ſa valeur, & par ſes diſgraces. Gomez épouſa Beatrix d'Avellaneda, de laquelle il eut ſix enfans, quatre garçons, D. Ferdinand, D. Diégue, D. Pedre, D. Juan, & deux filles, Marie & Agnès.

D. Ferdinand, l'aîné de tous ſes freres, & le Chef de ſa Maiſon, ſe maria avec Jeanne Manrique, de la famille des Comtes de Trevigno, d'où viennent les Ducs de Najare. De ce mariage ſortit D. Diegue Gomez de Sandoval, en faveur de qui le Roi D. Ferdinand le Catholique érigea la Terre de Denia, qui avoit autrefois appartenu à ſes Ancêtres en Marquiſat. Celui-ci épouſa Catherine de Mendoze de la Maiſon de Tendilla & Mondejar; il en eut D. Bernard, dont nous avons parlé, qui fut Mayordome-Mayor de Sa Majeſté Catholique, & qui la ſervit juſqu'à la mort dans cette qualité. Après la mort de ce Prince, D. Bernard eut la même Charge auprès de la Reine Jeanne retirée à Tordeſillas; Il eut deux ſœurs, Elvire & Madelaine. Il avoit épouſé Françoiſe Henriquez, qui lui donna pour enfans, D. Louis, D. Henri, D. Diegue, D. Ferdinand, & ſix filles. Outre ces dix enfans legitimes, il eut encore un fils naturel nommé D. Chriſtophle de Rojas de Sandoval, d'une maitreſſe qu'il eut à Fontarabie, dans le tems qu'il fut obligé d'y demeurer pour le ſervice du Roi. Le rare merite, & les éminentes vertus de D. Chriſtophle l'éleverent à l'Archevêché de Seville, où il mourut.

D. Louis, fils aîné de D. Bernard Marquis de Denia, eut pour fils, D. François Comte de Lerme, qui mourut du vivant de ſon pere, & laiſſa un enfant nommé D. François Gomez de Sandoval, aujourd'hui Duc de Lerme, & Cardinal de la ſainte Egliſe Romaine, dont nous aurons lieu de parler en pluſieurs autres endroits. D. Ferdinand, le plus jeune des freres de D. Louis, laiſſa une nombreuſe & illuſtre poſterité. D. Bernard de Rojas de Sandoval, un de ſes enfans, Cardinal, & Archevêque de Tolede, rendit un grand ſervice à ſon Egliſe, & à ſes Succeſſeurs, en procurant la reſtitution de la Juriſdiction de Caçorla, qui depuis tant d'années avoit été démembrée de l'Archevêché de Tolede.

Les Venitiens poſſedoient dans la Romagne pluſieurs Vil-

les, dont ils s'étoient rendus maîtres, après la mort du Pape Alexandre VI. & cette Republique, qui ne pensoit qu'à étendre sa Domination, ne cherchoit que des prétextes, pour s'emparer du reste de la Province, sur laquelle elle n'avoit pas plus de droit, que sur les Places, dont elle s'étoit déja saisie. Le Duc de Valentinois de son côté, se voyant par la mort d'Alexandre son pere, privé de l'appui, & de toutes les forces du Saint Siege, abandonné de ses meilleurs amis, trahi par ses propres Créatures, trop foible pour resister seul à la puissance des Venitiens, s'accommoda avec le nouveau Pape Jules II. & s'engagea de remettre entre les mains de Sa Sainteté toutes les Villes de la Romagne, dont il étoit encore maître. Le Traité fut conclu, & le Pape Jules, du consentement du Duc de Valentinois, envoya Pierre d'Oviedo, qui étoit son Maître de Chambre, & qui avoit été auparavant domestique du Duc, avec tous les ordres & tous les pouvoirs necessaires, pour prendre possession de ces Places au nom de Sa Sainteté.

An de N. S. 1504.

XLVII. Le Duc de Valentinois cede la Romagne au Pape.

Comme le Duc étoit d'un esprit changeant & inquiet, à peine eut-il signé son Traité avec le Pape, qu'il s'en repentit; mille choses lui roulerent dans l'esprit, & il ne pensa qu'à trouver des biais, pour dégager sa parole. Il écrivit secretement à D. Diegue Quignonez, qui commandoit dans Cesena, & lui donna ordre de se saisir d'Oviedo, & de le faire pendre. Quignonez aussi méchant, & aussi scelerat que son Maître, executa fidelement les ordres du Duc. Le Pape irrité, autant qu'il le devoit être de cette perfidie, crut ne pouvoir avec honneur dissimuler un si noir attentat, & qu'il étoit obligé de venger l'affront qu'on venoit de lui faire, & la mort d'un de ses Officiers. Il fit donc arrêter dans le Palais Apostolique le Duc de Valentinois auteur de ce meurtre, jusques à ce qu'il eût livré toutes les Places qu'il tenoit encore, & entre autres Cesena, Sorli & Bertinoro.

Le Pape fait arrêter le Duc de Valentinois.

On renoua de nouveau la Negociation; quelques amis du Duc appaiserent le Pape, & enfin Sa Sainteté consentit à relâcher le Duc, dès qu'il auroit fait remettre les Places de la Romagne entre les mains des Officiers du Saint Siege; que cependant on le conduiroit à Ostie, où il demeureroit prisonnier sous la garde du Cardinal D. Bernardin de Carvajal, jusqu'à l'entiere execution du Traité. Le Duc de Valen-

Accommodement nouveau fait avec le Pape.

An de N. S. 1504. tinois l'avoit lui-même souhaité; car il ne se croyoit nulle part ailleurs en sureté, se voyant de tous côtez environné d'une foule d'ennemis, dont les principaux étoient Guy de Montefeltro, Duc d'Urbin, & le Gouverneur de Rome, neveu du Pape. On ajoûta encore, qu'aussi-tôt que le Pape seroit en possession des Places qu'on devoit lui remettre, il accorderoit au Duc de Valentinois deux Galeres, pour le transporter en France; & au cas que les Gouverneurs de ces Places ne voulussent pas les livrer, le Duc seroit obligé de se remettre une seconde fois au pouvoir de Sa Sainteté.

XLVIII. Gonsalve offre au Duc de se retirer en Espagne.

Gonsalve exactement informé de ces negociations entre le Pape & le Duc de Valentinois; connoissant d'ailleurs l'esprit brouillon de ce dernier, envoya sur le champ Lescano à Ostie, pour solliciter fortement le Cardinal de Carvajal à engager son Prisonnier de se retirer plûtôt à Naples, qu'en France. Lescano avoit ordre de representer au Cardinal, qu'en cela il rendroit un service très important au Roi Catholique; en même-tems il étoit chargé de promettre au Duc, s'il vouloit se retirer tout à fait, de grosses Pensions, des Appointemens & des Terres considerables dans la Terre de Labour; de telle sorte, que s'il avoit encore envie de se retirer dans les Armées de Sa Majesté Catholique, on lui feroit un parti également honorable, & avantageux; qu'on lui donneroit de l'emploi, tel qu'il le pourroit souhaiter; en un mot, qu'il pourroit s'en remettre à la bonne foi & à la generosité de Gonsalve, & du Roi Ferdinand: car il y avoit à craindre que ce genie remuant & ambitieux, s'il alloit ailleurs, ne rallumât de nouveau dans l'Italie le feu de la guerre, qui paroissoit éteint.

Il lui envoie des Passeports.

Il est vrai que le Duc de Valentinois étoit l'homme du monde le plus rusé, & le plus dissimulé; nul ne connut jamais mieux que lui, le genie, l'humeur & les artifices des Italiens; il demêloit leurs desseins avec une penetration merveilleuse; tout le monde l'apprehendoit; il sçavoit l'art de se faire estimer du Soldat, & de se faire aimer des plus braves & des plus déterminez; mais aussi les crimes les plus énormes, les noires perfidies, les trahisons lâches sembloient être pour lui un jeu. Le Cardinal entra dans le projet de Gonsalve, n'ignorant pas combien le Duc étoit dan-

gereux, & combien il seroit avantageux à l'Espagne d'avoir entre ses mains un homme, dont ailleurs elle auroit tout à craindre. Lescano delivra au Duc de Valentinois le Passeport que Gonsalve lui avoit donné, & toutes les autres suretez qu'il pouvoit desirer.

An de N. S. 1504.

Il passe à Naples.

Sur ces entrefaites on remit Cesena, & Bertinoro, entre les mains des Officiers de Sa Sainteté. Pour ce qui est de Forli, Gonzale de Mirafuentès, Navarrois de nation, qui y commandoit, ne voulut jamais en sortir, qu'on ne lui comptât auparavant quinze mille ducats. Le Duc de Valentinois qui s'ennuyoit fort de sa prison, & qui ne respiroit que sa liberté, averti encore que ses ennemis en vouloient à sa vie, envoya ordre aux Banquiers de Venise de compter incessamment au Gouverneur de Forli la somme qu'il demandoit. Comme on ne doutoit plus, après cet ordre, que les Banquiers ne payassent, & par consequent que Mirafuentès ayant reçu l'argent, ne livrât la Place à ceux que Sa Sainteté y envoyoit, le Cardinal de Carvajal remit le Duc de Valentinois en liberté, & lui persuada, au lieu d'aller en France, de se retirer à Naples, auprès du Grand Gonsalve, sur la generosité duquel il pouvoit compter. Tout habile, tout fin qu'étoit le Duc, il fut en cette occasion la dupe du Cardinal Espagnol, ou plûtôt la vengeance divine, qui le poursuivoit, & qui avoit enfin résolu de le punir d'une maniere éclatante, aveugla cet homme artificieux, & l'abandonna à l'esprit de vertige, qui le jetta étourdiment dans un précipice, qu'il pouvoit aisément éviter.

Le Duc forme de nouveaux projets sur plusieurs Places d'Italie.

Quand le Duc arriva à Naples, Gonsalve lui presenta la main, & l'embrassa, pour lui marquer sa bonne foi & son amitié; il lui fit dans la suite tous les honneurs possibles, & n'épargna rien, ni caresses, ni offres pour l'empêcher d'appercevoir le piege où il s'étoit engagé par son imprudence; mais celui-ci à peine fut-il à Naples, qu'il reconnut, mais trop tard, sa faute, & s'en repentit. Comme il étoit toûjours ardent, ennemi du repos, & assez cheri des gens de guerre, il commença d'abord à chercher toutes sortes de moyens de conserver le Château de Forli, dont le Pape n'étoit pas encore en possession; il songea à y envoyer des Troupes & de l'argent, pour le défendre. Cet homme d'une ambition vaste, & d'un genie entreprenant, ne se bornoit pas à la

An de N. S. 1504. conſervation de Forli, il formoit en même-tems le projet de ſe rendre maître de Piombino, de Perouſe & de Piſe: rien ne lui paroiſſoit impoſſible. Pour en venir à bout, il avoit recours à toutes ſortes d'artifices; il ne ſe mit pas en peine que Piſe fût ſous la protection d'Eſpagne, & que Gonſalve y eût envoyé de la Cavalerie & de l'Infanterie, pour conſerver cette Ville dans le parti de cette Couronne; il paſſoit par deſſus toutes ces raiſons; ſon imprudence & ſon aveuglement allerent juſqu'à vouloir débaucher quelques Compagnies d'Allemands & d'Eſpagnols, qui ſervoient dans le Royaume de Naples, & les attirer à ſon ſervice, en leur promettant une plus groſſe paye.

On l'obſerve de près.

Ces intrigues ne pouvoient demeurer long-tems cachées; l'Auteur avoit trop d'ennemis, qui l'éclairoient, & qui obſervoient ſes moindres démarches. Gonſalve en fut bien-tôt averti par ſes Emiſſaires, & par des Eſpions qu'il entretenoit auprès du Duc de Valentinois; il crut néanmoins devoir diſſimuler; & de peur qu'on ne l'accuſât d'avoir manqué à la foi publique, & violé le droit des gens dans celui d'hoſpitalité, il ſe contenta d'abord de rompre adroitement les meſures du Duc; & ſous prétexte de lui faire honneur, il redoubla ſes Gardes, qui étoient autant d'Eſpions deſtinez à examiner ſa conduite, & à l'obſerver de près, pour traverſer ſes deſſeins.

Il veut ſe retirer ſecretement de Naples.

Le Duc de ſon côté étoit trop défiant, pour ne pas démêler les vûes de Gonſalve; il s'apperçut bien-tôt qu'il étoit gardé à vûe, & il en fut irrité; il ſe repentit cent fois d'être venu à Naples, & de s'être mis étourdiment entre les mains d'un homme, qui dans le fonds n'avoit pas lieu de l'aimer, ni de ſe fier à lui; cent fois il condamna ſon imprudence, mais il n'étoit plus tems: néanmoins cet eſprit adroit, & fertile en reſſources, ne penſa qu'à tromper ſes Gardes, & à s'enfuir; il fit ſecretement préparer d'eſpace en eſpace des chevaux de poſte; ce qui acheva de le mettre au déſeſpoir, c'eſt que deux jours après qu'il fut parti d'Oſtie, le Marquis de Final étoit arrivé à Rome de la part du Roi Très-Chrétien, pour lui offrir des conditions très-honorables & très-avantageuſes, s'il vouloit entrer au ſervice de la France, & rompre les liaiſons qu'il avoit priſes avec l'Eſpagne: tout cela le détermina à hâter ſa fuite.

Mais Gonſalve averti de tout, ne manqua pas de le prévenir

venir. Les gens qu'on avoit placez auprès du Duc pour l'éclairer, eurent soin d'informer le Grand Capitaine du dessein & des mesures que le Duc avoit prises. Gonsalve, qui prévoyoit les maux où cet esprit brouillon étoit capable de replonger de nouveau l'Italie, s'il passoit en France, se crut dispensé d'observer sa parole à l'égard d'un homme qu'il regarda comme l'ennemi déclaré de l'Espagne. Il le fit arrêter à Naples dans le Château-Neuf, & lui donna une bonne Garde, pour l'empêcher de se sauver. Le Pape de son côté faisoit de fortes instances auprès du General Espagnol, pour l'engager à renvoyer le Duc de Valentinois à Ostie, ou à le lui remettre entre les mains, suivant qu'on en étoit expressément convenu, sous prétexte que le Château de Forli n'étoit pas encore évacué, & que les Troupes de l'Eglise n'y étoient pas entrées. Mais Gonsalve, qui avoit un très-grand interêt à ne pas chagriner le Pape, ménagea avec tant d'adresse l'esprit de son Prisonnier, qu'il lui persuada à force de promesses de garder sa parole, & d'ordonner de bonne foi au Gouverneur de Forli de remettre la Place entre les mains de Sa Sainteté. Le Duc, tout habile qu'il étoit, ne laissa pas d'être encore la dupe de Gonsalve. Il envoya donc un de ses domestiques nommé Artes, & Gonsalve y joignit D. Juan de Cardonne, qui allerent trouver François de Rojas Ambassadeur d'Espagne à Rome, & lui remirent en main les ordres précis pour le Gouverneur de Forli, qui enfin ne pouvant plus douter des intentions de son Maître, livra la Place aux Troupes de Sa Sainteté.

An de N. S. 1504.

Gonsalve le fait arrêter.

XLIX.

Il passe en Espagne.

Tout prisonnier qu'étoit le Duc de Valentinois, on ne laissoit pas de craindre les artifices, & les intrigues de cet esprit remuant. Gonsalve après avoir cherché inutilement dans son esprit tous les biais possibles pour se delivrer d'inquietude, & pour mettre le Duc dans l'impuissance de nuire, résolut de l'éloigner d'Italie, qui ne seroit jamais en sureté, tant que le Duc seroit en état de remuer. Il prévoyoit bien les suites de cette démarche, & qu'on ne manqueroit pas de l'accuser d'avoir violé la foi publique : il eût bien voulu garder sa parole, sans exposer les interêts de son Prince; mais le Duc étoit un esprit auquel on ne pouvoit se fier. Il prit donc son parti, & donna ordre à Antoine de Cardonne & à Lescano de conduire le Duc de Valentinois en Espagne.

An de N. S. 1504.

La conduite de Gonſalve eſt blâmée.

La priſon du Duc de Valentinois, & ſon paſſage en Eſpagne, fournirent une ample matiere à bien des diſcours: chacun ſe mêla d'interpreter l'un & l'autre à ſa maniere; la plûpart condamnerent hautement la conduite de Gonſalve, & l'accuſerent de mauvaiſe foi, de trahiſon, & d'avoir violé le droit des gens, qui doit être ſacré, même entre les plus grands ennemis. Le Roi Catholique lui-même au commencement ne l'approuva pas; & comme il ne ſçavoit pas le ſuccès qu'auroit une démarche, qu'il étoit difficile de juſtifier, & la maniere dont toute l'Europe prendroit cette infidelité, il trouva mauvais que Gonſalve l'eût mal à propos embarqué dans une affaire, à laquelle on ne pouvoit pas donner de bonnes couleurs: mais les choſes étoient trop avancées, & il n'y avoit pas moyen de reculer. Le Grand Capitaine, qui prévoyoit les malheurs, dont l'Europe étoit ménacée, ſi le Duc reſtoit en liberté, après avoir bien balancé toutes choſes, préfera ſon devoir & le bien public à ſa propre reputation; il crut devoir mépriſer les bruits qu'une populace ignorante, ou des gens mal inſtruits, & peu éclairez, pourroient faire courir à ſon deſavantage: réſolution genereuſe, capable d'inſtruire les Grands Princes, & de leur ſervir de modéle; ils devroient conſerver cette leçon bien avant imprimée dans leurs eſprits, & apprendre, à l'exemple de ce grand Homme, à ſe mettre au-deſſus des jugemens des hommes, & à préferer leur devoir & la juſtice, la raiſon & l'interêt de leurs Sujets à tous les diſcours qu'on pourroit publier contre leur reputation.

Le Roi de France irrité de la priſon du Duc.

Le Roi de France en particulier fut très-chagrin de la priſon du Duc Valentinois, ſur lequel il comptoit beaucoup, & dont il eſperoit tirer de grands ſervices, dans la Guerre qu'il avoit réſolu de porter une ſeconde fois en Italie; il s'en plaignit hautement, & quand l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à ſa Cour vint lui déclarer que ce Duc avoit été tranſporté en Eſpagne, le Roi lui dit qu'on pourroit deſormais mettre en paralelle la parole Eſpagnole, avec la foi Carthaginoiſe; qu'on ne pouvoit pas plus compter ſur l'une, que ſur l'autre.

L.

On propoſe le marige du Prince de Viane, avec la Princeſſe Iſabelle d'Auſtriche.

Cependant le Roi & la Reine de Navarre envoyerent une ſolemnelle Ambaſſade en Caſtille, pour propoſer le mariage d'Henri d'Albret, Prince de Viane, leur fils & l'heritier

de leur Couronne, avec la Princesse Isabelle, seconde fille de l'Archiduc Philippe. Leurs Majestez Catholiques reçurent parfaitement bien les Ambassadeurs de Navarre, & parurent d'abord approuver leurs propositions, dans la pensée que c'étoit un bon moyen pour s'assurer de la Navarre, & pour attacher par ce lien le Roi & le Royaume aux interêts de la Castille. Les anciennes liaisons, que la Navarre avoit avec la France, donnoient toûjours de l'ombrage aux Castilians. Les François avoient en tout tems cette porte ouverte pour penetrer jusques dans le cœur de la Castille; on étoit bien aise de la leur fermer, & de fixer une Nation chancellante. La mort de la Princesse Madelaine de Navarre, qui étoit comme un gage de l'alliance contractée depuis long-tems entre la Castille & la Navarre; un ôtage de la fidelité des Navarrois que Ferdinand avoit entre ses mains, le détermina à consentir à ce mariage; car cette jeune Princesse venant de deceder à Medina d'el Campo, le Roi de Navarre demeuroit libre, & rien ne pouvoit plus le retenir dans les interêts de la Castille. An de N. S. 1504

LI. Jean Manuel Favori de l'Archiduc Philippe.

D. Jean Manuel faisoit alors les fonctions d'ambassadeur de Sa Majesté Catholique auprès de l'Empereur. Cet Ambassadeur, quoique d'une taille peu avantageuse, avoit l'esprit vaste; jamais on ne vit homme plus souple, plus insinuant, & plus adroit; tout devenoit facile entre ses mains; son genie fertile en expediens, trouvoit toûjours mille ressources dans les affaires les plus desesperées. L'Archiduc Philippe le fit venir dans les Pays-Bas; Manuel ne tarda pas à s'insinuer dans ses bonnes graces, & par son manege il trouva bien-tôt le moyen d'avoir la meilleure part dans sa confiance, & de devenir son principal Ministre, & son Favori; le Prince lui communiquoit toutes les affaires qu'il avoit avec l'Espagne; & il ne vouloit rien regler sans la participation & l'avis de l'Ambassadeur, qui devint par-là comme le Maître, & l'Arbitre de cette Cour.

Ferdinand demande l'Archiduc Charles son petit-fils.

L'Empereur eut une joie extrême de la confiance que l'Archiduc son fils avoit prise en Manuel, dans l'esperance que l'Ambassadeur par son adresse trouveroit moyen de terminer les differends qui regnoient depuis si long-tems entre le pere & le fils; d'un autre côté le Roi Ferdinand n'étoit pas trop content de voir son Ambassadeur en Flandres; il crai-

An de N. S. 1504. gnoit que Manuel, dont il connoiſſoit l'eſprit ruſé & artificieux, ne ſe rendît maître de l'eſprit de l'Archiduc, & ne traverſât ſecretement les deſſeins & les prétentions de leurs Majeſtez Catholiques ; elles ſouhaitoient que l'on envoyât en Eſpagne l'Archiduc Charles leur petit-fils pour l'y élever, le former & l'accoûtumer de bonne heure aux mœurs, au genie, aux Coûtumes & aux Loix d'une Nation ſur laquelle il devoit un jour regner, & par là gagner l'affection des Peuples.

L'Empereur & l'Archiduc Philippe s'y oppoſent.

L'Empereur & l'Archiduc ſon fils, qui n'étoient pas de ce ſentiment, éloignoient le plus qu'ils pouvoient le départ du jeune Prince Charles, auquel ils vouloient faire épouſer Madame Claude de France, fille du Roi Louis XII. Ce parti leur paroiſſoit infiniment plus avantageux, & l'unique voie pour terminer les differends qui ſubſiſtoient depuis ſi long-tems entre les Maiſons de France, d'Eſpagne & d'Auſtriche entée ſur celle de Bourgogne. Il y avoit long-tems que l'on avoit propoſé ce Mariage, en faveur duquel le Roi de France offroit de donner pour dot à la Princeſſe ſa fille les Duchez d'Orleans, de Bretagne, de Milan & de Bourgogne, & même d'engager les Etats de ces Provinces à reconnoître dès ſon vivant, la Princeſſe, & ſon époux pour leurs Legitimes Souverains, & de leur prêter ſerment de fidelité. Des promeſſes ſi magnifiques, & une dot ſi conſiderable, étoient un puiſſant attrait pour faire ſouhaiter ce mariage : mais Louis XII. aveuglé par l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe Claude ſa fille, promettoit plus qu'il ne pouvoit, & peut-être même plus qu'il n'étoit réſolu de donner.

La Reine Anne de Bretagne s'oppoſe au mariage de ſa fille avec l'Archiduc Charles.

La Reine Anne de Bretagne ſon épouſe croyoit qu'il ſeroit infiniment plus avantageux à la jeune Princeſſe leur fille, & à l'Etat, de la marier à François de Valois, Duc d'Angoulême, qu'on regardoit comme le Succeſſeur, & l'Heritier préſomptif de la Couronne de France. Il n'y avoit point d'autre reſſource pour maintenir le Royaume en paix ; car l'on étoit convaincu que ce jeune Prince, quand il ſeroit monté ſur le Thrône, ne ſouffriroit jamais qu'on démembrât de ſon Royaume un ſi grand nombre d'Etats, & de ſi conſiderables ; que malgré toutes les précautions qu'on pourroit prendre, un nouveau Roi ne conſentiroit jamais à ce démembrement ; & qu'il n'étoit pas même trop ſûr que les

Peuples, quand on leur en feroit la propoſition, vouluſſent prê- An de N. S. 1504.
ter ce ſerment, conſentir à être démembrés de la Monarchie, & ſe ſoumettre à un Prince étranger.

LII. On tâche de rendre ſuſpect Gonſalve.

Le Grand Gonſalve tout couvert de lauriers au milieu de ſes plus grandes proſperitez, & dans le cours de ſes Victoires, & de ſes Conquêtes, ne put éviter les revers de la fortune. Ne diroit-on pas que par une loi indiſpenſable de la nature, les diſgraces doivent ſuivre de près le bonheur qui paroît le plus affermi? Le calme le plus profond eſt ſouvent un préſage preſque aſſuré de la plus furieuſe tempête. Lorſque ce grand Homme avoit triomphé de tous les Ennemis de ſon Prince, qu'il n'avoit plus rien à craindre des Etrangers, il n'étoit pas à couvert des ennemis domeſtiques, infiniment plus dangereux: expoſé qu'il étoit aux traits les plus malins de la calomnie, il ignoroit le peril dont il étoit menacé. L'envie ne s'attaque ordinairement qu'à ceux dont elle ne peut ni ſupporter la gloire, ni imiter la vertu; l'éclat de l'un & de l'autre éblouit, il n'y a rien qu'elle ne tente pour le ternir. Des Sujets devenus trop illuſtres par leurs Exploits, irritent la jalouſie des Souverains; trop de reputation les leur rend ſuſpects; leur vertu fait leur crime. Les Rois ont-ils preſque jamais coûtume de payer autrement que d'ingratitude les plus grands ſervices qu'on leur rend, ſur tout quand ils paroiſſent au-deſſus de toutes les recompenſes? Ils regardent ces ſervices comme des dettes importunes & exceſſives, dont ils ne peuvent pas s'acquitter, & ils ſont ravis de trouver une occaſion, ou un prétexte, de pouvoir ſe diſpenſer de les reconnoître. A force d'avoir été fideles, leur fidelité devient ſuſpecte, & la Cour ne manque pas de lâches Flateurs, ou de Miniſtres jaloux, qui fortifient les ombrages du Prince.

D'un autre côté, les Particuliers ne pouvant voir au-deſſus de leurs têtes, ceux qu'ils regardoient quelque tems auparavant comme leurs égaux, aveuglez par une baſſe envie, ont recours à la calomnie, & aux plus honteux moyens pour flétrir leur reputation, ruiner leur autorité, s'enrichir de leurs dépouilles, & s'élever, s'ils le pouvoient, à leurs dépens, & ſur leurs débris. L'émulation ne manque jamais de s'élever entre des égaux; ils deviennent bien-tôt rivaux; la concurrence l'entretient, & la fortifie, l'envie ſuccede enſuite;

An de N. S. 1504. enfin la haine acheve ce que les autres paſſions n'avoient fait qu'ébaucher. Tels ſont les déreglemens du cœur de l'homme; tant de mauvais motifs pour perſecuter ce grand Homme, ſe trouverent encore appuyez d'un prétexte impoſant.

Il avoit été impoſſible à Gonſalve de contenter tous ceux qui s'étoient ſignalez par leur valeur dans la derniere Guerre, & de recompenſer, comme ils l'auroient ſouhaité, les ſervices importans qu'ils croyoient avoir rendus. Les plus lâches étoient ceux qui ſe plaignoient le plus, & qui crioient le plus haut. Mais comment Gonſalve eût-il pu ſatisfaire des gens qui ſe font un honneur de mépriſer les vertus, & d'abaiſſer les Exploits de leurs Rivaux, tandis qu'ils ſe canoniſent eux-mêmes. C'eſt de cette ſource maligne & corrompue, que ſortoit avec impetuoſité un torrent de plaintes contre le grand Gonſalve, & néanmoins chacun tâchoit de couvrir ſon dépit & ſon chagrin, ſous le voile honnête du bien public, & de l'interêt de l'Etat.

On envoie des mémoires en Eſpagne contre lui.

Quelques-uns allerent exprès en Eſpagne porter leurs plaintes à la Cour contre Gonſalve, qu'ils tâcherent par toutes ſortes de voies de noircir dans l'eſprit des Miniſtres de Sa Majeſté. Il y en eut un plus grands nombre qui y envoyerent des mémoires chargez d'accuſations odieuſes contre ce fidele Sujet : il ne s'en trouva que trop qui les écouterent, & qui les firent valoir, ſur tout une foule de ces indignes courtiſans qu'on voit ſemez, pour ainſi dire, dans les Palais des Rois, de ces hommes lâches, ſans mérite, ſans valeur, ou ſans naiſſance, dont toute l'attention eſt d'étudier la paſſion du Prince, pour la flatter, de faire leur cour aux Miniſtres aux dépens des plus vertueux & des plus fideles ſerviteurs. Voilà quels furent les accuſateurs de Gonſalve, ou leurs fauteurs.

LIII. On l'accuſe d'avoir contribué à l'exaltation de Jules II.

Il y avoit pluſieurs chefs d'accuſation contre ce grand Homme, dont voici les principaux. 1°. On lui reprochoit d'avoir plus contribué que perſonne, par ſes intrigues & par ſon crédit à l'exaltation du Cardinal Julien de la Rovéré au Souverain Pontificat, l'homme le plus ambitieux & l'ennemi le plus implacable que l'Eſpagne eût jamais; mais quelles preuves en avoit-on, quels témoignages, pour appuyer une ſi injuſte accuſation? Au moins diſoit-on, Gonſalve inſtruit des projets du Cardinal, de ſes brigues, de ſes cabales, ne de-

voit-il pas le traverſer, rompre ſes meſures? Peut-il nier que pendant la vacance du Saint Siege, on n'ait intercepté des Lettres que ce Cardinal lui écrivoit, pour le prier d'appuyer du crédit de ſes amis ſes prétentions, & un blanc ſigné de la propre main de ce Cardinal, qui l'aſſuroit qu'il avoit changé de ſentimens; qu'il étoit diſpoſé à embraſſer le parti de l'Eſpagne, à ſoûtenir les interêts de Sa Majeſté Catholique, & pour lui en particulier; qu'il pouvoit tout eſperer de ſa generoſité & de ſa reconnoiſſance, s'il pouvoit une fois être élevé ſur le Saint Siege. Perſonne n'ignoroit que dans le dernier Conclave, Gonſalve n'avoit rien omis pour faire tomber les ſuffrages du ſacré College ſur le Cardinal D. Bernardin de Carvajal, ſans en rien prétendre, mais uniquement parce qu'il étoit perſuadé que l'exaltation de ce Cardinal Eſpagnol étoit neceſſaire à l'Eſpagne dans les conjonctures preſentes, pendant que François de Rojas Ambaſſadeur d'Eſpagne à Rome, appuyoit de tout ſon crédit la brigue du Cardinal de Naples, qui n'avoit pas les inclinations moins Françoiſes que le Cardinal de la Rovéré, parce que le premier lui avoit, diſoit-on, promis le Chapeau, s'il devenoit Pape. Mais comme ni l'un, ni l'autre ne fut élevé au Pontificat, & que celui que ces deux Miniſtres avoient moins lieu de ſouhaiter, monta ſur le ſaint Siege, les eſprits malins prirent occaſion d'en réjetter la faute ſur celui qui avoit eu la moindre part à cette Election. An de N. S. 1504.

Le ſecond chef d'accuſation avoit plus de vraiſemblance, que le premier; on lui faiſoit un crime de la licence du Soldat; on ſe plaignoit que pendant la Guerre les Troupes accoûtumées à l'impunité & au pillage, continuoient leurs déſordres pendant la Paix; que ne pouvant plus ſe tenir reſſerrez dans les juſtes bornes d'une exacte diſcipline, ils ſe diſperſoient de tous côtez, couroient, & deſoloient la Campagne & les Villages; qu'ils n'épargnoient ni le ſacré ni le prophane; les crimes les plus noirs commis par une Soldateſque effrénée, tout étoit mis ſur le compte du General; qui, diſoit on, par ſa nobleſſe, & ſa trop grande facilité, autoriſoit en quelque ſorte tous ces deſordres: n'eſt-il pas à craindre que l'inſolence du Soldat ne rende la Nation Eſpagnole odieuſe à tous les Napolitains, & que ceux-ci aigris & revoltez, ne ſe ſoulevent de nouveau.

Second chef d'accuſation contre Gonſalve.

An de N. S. 1504.

Gonsalve se justifie.

Gonsalve n'avoit pas de peine à se justifier de tous ces reproches; il ne prétendoit pas, disoit-il, louer la pieté, la moderation, la religion de ses Soldats; il n'avoit pas dessein d'excuser leurs violences; personne n'ignoroit que la plûpart des Soldats qu'il avoit amenez avec lui d'Espagne, ou qu'on lui avoit envoyez, n'étoient qu'un ramas de bandits, de scelerats, de vagabonds, de gens ruinez, accablez de dettes, noircis de crimes, & qui pour se dérober aux poursuites de la Justice, avoient été contraits de se bannir eux-mêmes de leur propre Pays, & d'aller chercher à subsister dans une Terre étrangere, & parmi la licence des armes; que leur Patrie ne pouvant plus les souffrir dans son sein, n'avoit pensé qu'à s'en décharger; & qu'ainsi l'on ne devoit pas s'étonner de les trouver à Naples tels qu'ils avoient toûjours été en Espagne; qu'au reste c'étoit la derniere des injustices de vouloir en réjetter la faute sur lui; que les seuls Receveurs des deniers Royaux en étoient responsables; qu'ils n'avoient pas eu le soin de payer les Troupes, comme ils y étoient obligez; qu'on devoit plûtôt lui tenir compte à lui-même, d'avoir trouvé moyen de faire subsister si long-tems sans argent, & d'avoir maintenu dans une si exacte discipline des Soldats presque nuds, épuisez par la faim, & dans une disette universelle de toutes choses; que s'ils étoient demeurez si soûmis à leurs Officiers, & s'étoient battus avec valeur à la Journée du Garigliano, & à l'Action de Gayette, & dans un tems où on leur devoit quatorze montres, c'étoit à ses soins & à son adresse que l'on en étoit redevable; que néanmoins, il n'avoit jamais laissé un crime, ou un désordre impuni; qu'il avoit toûjours fait observer exactement les Loix de la Guerre, & la discipline militaire parmi ses Troupes; qu'il étoit impossible en tems de Guerre de remedier à tout; que quelque diligence qu'un General apportât; il ne pouvoit pas arrêter tous les désordres, ni reprimer toûjours la licence dans ce mélange de toute sorte de gens ramassez de differens Pays.

Troisiéme chef d'accusation contre Gonsalve.

On l'accusoit en troisiéme lieu, de negligence dans l'administration des Finances; le Trésor public étoit épuisé, disoit-on, par sa faute, & on le rendoit responsable des concussions & des injustices qui s'étoient commises dans la levée & la distribution des deniers Royaux; on ajoûtoit qu'il étoit

étonnant

étonnant que les Revenus du Royaume, qui étoient très-considerables, & les sommes immenses que l'on avoit tirées des biens confisquez sur les Rebelles, n'eussent pu suffire aux frais de la Guerre, quoiqu'ils n'eussent été destinez & appliquez qu'à ce seul usage, sans parler des grosses remises envoyées d'Espagne, & dont on ne voyoit point l'emploi. An de N. S. 1504.

Réponse de Gonsalve.

Gonsalve soûtenoit que l'argent n'avoit point passé par ses mains; qu'on ne l'avoit jamais accusé ni d'avarice, ni d'être interessé; qu'il n'étoit pas plus riche qu'il étoit, quand il partit d'Espagne; qu'on ne pouvoit pas montrer qu'il eût rien amassé, ni acquis aucune Terre, soit à Naples, soit en Espagne; que si les Finances avoient été mal administrées, il étoit injuste de lui en imputer la faute; que le seul François Sanchez Tréforier general du Royaume, & les autres Officiers de Sa Majesté Catholique en étoient coupables; qu'eux seuls avoient manié les Revenus du Royaume, & avoient payé les Troupes; que dans le fonds les Revenus du Royaume de Naples, après avoir acquité les Charges ordinaires, & indispensables, ne montoient pas à plus de quatre cens cinquante mille ducats; & que néanmoins dans une seule année on en avoit dépensé plus de huit cens mille, soit pour la paye des Troupes, soit pour les autres dépenses necessaires; que les confiscations n'étoient pas montées si haut qu'on le publioit; qu'on n'en avoit pas même tiré les sommes qu'on esperoit, à cause des gratifications & des récompenses, qu'on avoit été indispensablement obligé d'accorder aux Seigneurs Napolitains qui avoient embrassé le parti d'Espagne, & rendu des services importans à la Couronne pendant le cours de la Guerre. Il étoit difficile de répondre à la justification de Gonsalve, & la calomnie se trouvoit détruite par elle-même.

Quatriéme chef d'accusation.

Il y avoit un dernier chef d'accusation beaucoup plus considerable que tous les autres, sur lequel on appuyoit davantage, qui paroissoit plus plausible, & qui devoit aigrir d'autant plus le Roi Catholique, qu'il sembloit blesser l'Autorité Royale, dont les Souverains sont si jaloux. On accusoit donc Gonsalve de faire des gratifications, d'accorder des graces, de distribuer les Villes, les Principautez, les Gouvernemens, tous les Emplois, independemment des ordres de la Cour; de presenter lui-même au Pape ses amis

An de N. S. 1504. & ſes créatures, pour remplir les Evêchez, & les riches Benefices du Royaume, & de ſouffrir qu'on leur expediât des Bulles, ſans la participation de Sa Majeſté. On reprochoit à Gonſalve de pouſſer encore l'audace, juſqu'à revoquer les graces que faiſoit le Roi Catholique; de n'avoir jamais voulu ſouffrir que Jean Claver prît poſſeſſion des Etats d'Alphonſe de San Severin, quoique le Roi l'en eût gratifié; de mépriſer les ordres qui lui venoient d'Eſpagne; & de ne rendre aucun compte à Sa Majeſté, ni à ſes Miniſtres de ce qu'il faiſoit. Sur cela l'on diſoit que c'étoit une faute contre la politique de donner un pouvoir ſi étendu à un Sujet, quelque fidele qu'il puiſſe être, & qu'on s'y prend ſouvent trop tard, pour le réduire à de juſtes bornes.

On le juſtifie.

On ne peut pas nier que ſur cet article Gonſalve n'eût manqué en quelque choſe; l'oubli, la negligence, l'attention à d'autres affaires plus importantes; la droiture, & la ſincerité de ſes intentions y eurent apparemment plus de part que les autres motifs, qu'on lui imputoit: car avec quelle vraiſemblance peut-on ſoupçonner la fidelité d'un homme qui en avoit donné mille preuves dans toutes les occaſions, qui avoit toûjours paru extrêmement moderé, & exempt d'ambition. Mais comme il avoit les intentions pures, les lumieres vaſtes, & que d'ailleurs le témoignage de ſa conſcience ſembloit le mettre à couvert des traits de la calomnie, & audeſſus de l'envie; peut-être que dans la promptitude avec laquelle il falloit ſe déterminer, il paſſa un peu les bornes de ſon pouvoir, ſur tout dans un ſiecle où les Princes toûjours jaloux de leur autorité, veulent qu'on leur rende un compte exact des moindres choſes, & que rien ne ſe faſſe ſans leur conſentement, & ſans leurs ordres: mais vit-on jamais ici bas un homme exempt de fautes, quelque accompli qu'il puiſſe être?

LIV. Les Colonnes ſont les principaux accuſateurs.

Les Colonnes ſe déclarerent les principaux accuſateurs de Gonſalve. Proſper Colonne ſe rendit en Eſpagne pour ſe plaindre des injuſtices qu'il avoit faites à tous les Seigneurs de ſa Maiſon; il prétendoit le faire revoquer, & il ne doutoit pas que ſur les accuſations dont on chargeoit Gonſalve, & ſur les preuves qu'on produiſoit, on ne lui envoyât bien-tôt un Succeſſeur. Ainſi cet eſprit envieux & jaloux de la gloire du Grand Capitaine, ne cherchoit qu'à s'élever aux dépens de ſa repu-

tation. Rien ne chagrinoit plus les Colonnes, que les honneurs que Gonſalve avoit rendus à Barthelemi d'Alviane, & les gratifications qu'il lui avoit faites. Proſper ni Fabrice ne pouvoient ſoûtenir qu'on eût fait à d'Alviane un parti plus avantageux, qu'à eux-mêmes, qui étoient de tout tems attachez à la Maiſon d'Arragon. An de N. S. 1504.

Gonſalve écrit en leur faveur.

Gonſalve n'ignoroit pas les chagrins & le mécontentement des Colonnes; il prévoyoit bien qu'ils n'épargneroient rien pour ſe venger; mais leur envie & leur malignité ne l'ébranloient pas beaucoup; au contraire par une certaine grandeur d'ame, qu'inſpire l'innocence, il écrivit en leur faveur des Lettres au Roi, par leſquelles il prioit Sa Majeſté Catholique de combler d'honneurs Proſper Colonne, & d'appaiſer à force de graces & de recompenſes cet eſprit chagrin & mal content, ſans néanmoins rien faire au préjudice des Urſins, qui avoient rendu des ſervices importans à l'Etat, parce qu'il étoit de l'interêt de Sa Majeſté de conſerver ces deux grandes Maiſons, les plus puiſſantes d'Italie, dans le parti de l'Eſpagne.

Le Roi envoie à Naples pour s'informer de la verité.

Il venoit tous les jours à la Cour tant de plaintes nouvelles contre Gonſalve, qu'enfin le Roi en fut ébranlé; il ne put ſe perſuader que tant de gens concouruſſent à perdre un homme, s'il n'y avoit nul fondement, & rien de condamnable dans ſa conduite. Il réſolut donc d'envoyer à Naples en qualité de Commiſſaire, Alphonſe Deza, un des Gentilshommes de la Reine, homme ſage, habile & d'une grande probité. Sa Majeſté lui marqua les chefs dont on accuſoit Gonſalve, & lui donna ordre de l'informer exactement de toutes choſes; au même-tems il chargea les Miniſtres d'écrire de ſa part à Gonſalve, de veiller à l'Adminiſtration des Revenus du Royaume, & de faire en ſorte qu'on les ménageât avec plus de ſoin & de fidelité; de reprimer la licence des gens de guerre; de punir leurs deſordres, & leurs violences; de leur faire garder une exacte diſcipline; de renvoyer de Naples une bonne partie des Soldats, & de les faire paſſer en Epagne, pour ſervir dans la Guerre que Sa Majeſté vouloit porter en Afrique; de regler la maniere d'adminiſtrer la Juſtice, dans laquelle il s'étoit gliſſé de grands abus. Le Roi donnoit ordre au même-tems que Jean-Baptiſte d'Eſpinelo quittât le nom de *Conſervateur*, qui étoit devenu trop

An de N. S. 1504.

odieux au Peuple; & qu'il n'en fît pas davantage les fonctions: & avertiſſoit Gonſalve de ſe contenter du pouvoir attaché à la dignité de Viceroi; de renfermer ſon autorité dans ſes juſtes bornes; de ne point anticiper ſur les droits des autres Officiers, & de reſerver à la Cour la connoiſſance, & la déciſion des affaires plus importantes.

Chagrin de Gonſalve.

On ne ſçauroit exprimer combien Gonſalve fut ſenſible à ce dernier ordre; il ne vit qu'avec un extrême chagrin, & une eſpece d'indignation, qu'on voulût le réduire ſur le pied des autres Viceroıs, lui, auquel on étoit redevable d'un Royaume, qu'il avoit conquis à la pointe de ſon épée, & au péril de ſa vie, il ne put s'empêcher de ſe plaindre de ce qu'on reconnoiſſoit ſi mal ſes ſervices. C'eſt donc là, ajoûtoit-il à ſes amis, le prix du ſang que j'ai verſé, la recompenſe des Batailles que j'ai gagnées, de toutes les Victoires que j'ai remportées à la gloire, & à l'avantage de la Nation Eſpagnole; mais ce qui acheva de l'irriter, c'eſt qu'on ôtoit le Gouvernement du Château-Neuf à Nugno d'Ocampo, auquel il l'avoit confié, & qu'on le donnoit à Louis Peixo, ſans ſa participation, & ſans lui demander ſon ſentiment; ce qu'il regarda comme un affront inſigne, & une diſgrace qu'il n'avoit nullement méritée.

LV.
Propoſitions de Paix entre la France & l'Eſpagne.

On parloit en France de changer la Tréve en une bonne Paix, & l'on avoit repris les Negociations commencées, & tant de fois interrompues. On parla de nouveau du rétabliſſement du Roi Frederic: Sa Majeſté Catholique y paroiſſoit aſſez diſpoſée, & elle y conſentoit volontiers, à condition que Ferdinand Duc de Calabre, & fils aîné de Frederic, épouſeroit la jeune Reine Douairiere de Naples Jeanne d'Arragon. D'un autre côté, le Roi Très-Chrétien vouloit que ſi l'on rétabliſſoit le Roi Frederic ſur ſon Thrône, le Duc ſon fils épouſât Germaine de Foix, niece de Sa Majeſté Très-Chrétienne. Louis XII. préferoit néanmoins le mariage de l'Archiduc Charles avec Madame Claude de France ſa fille, pouvû que les Eſpagnols abandonnaſſent le Royaume de Naples, renonçaſſent à toutes leurs prétentions ſur l'Italie, & que le Royaume fût mis en ſequeſtre entre les mains de l'Archiduc Philippe d'Auſtriche pere de l'Archiduc Charles.

Difficultez ſur la Paix.

On employa quelques mois à ces Negociations ſans rien conclure; tous les jours il s'élevoit de nouvelles conteſta-

tions, & les Plenipotentiaires ne pouvoient s'accorder : le Roi de France vouloit prendre le Pape pour Arbitre de ses differens avec l'Espagne ; Sa Majesté Catholique ne s'y opposoit pas pourvû que les Cardinaux se joignissent à Sa Sainteté, dans cet Arbitrage. Enfin quelques propositions que l'on pût faire, on ne pouvoit trouver d'expediens qui fussent également agréables aux deux Parties, & dont elles pussent convenir. Mais comment cela auroit-il pu se faire ? Le rétablissement des Seigneurs Napolitains de la Faction d'Anjou dans tous leurs biens, Charges & Emplois, étoit le plus grand obstacle à un accommodement, & il paroissoit insurmontable : car depuis la decadence des François, tous les biens des Seigneurs attachez à la France, avoient été confisquez & donnez, aussi-bien que leurs Charges, ou à des Seigneurs dévouez au Parti d'Espagne, ou à des Officiers Espagnols. Comment à present dépouiller ceux-ci ? Néanmoins le Roi Très-Chrétien avoit engagé sa parole, & donné même par écrit signé de sa main aux Princes de Salerne, de Bisignano & de Melphe, qui s'étoient retirez à sa Cour après le désordre des affaires de Naples, & aux autres Seigneurs restez fideles, que jamais il ne feroit ni Paix, ni Accommodement avec l'Espagne, qu'on ne leur rendît tout ce qu'on leur avoit enlevé, & qu'on ne les rétablît dans le même état, & sur le même pied où ils étoient avant la Guerre. Louis XII. le Prince du monde qui se piquoit le plus de garder sa parole, ne pouvoit se résoudre à y manquer : ainsi toutes les Conferences n'avançoient rien.

An de N. S. 1504.

Le Roi de France rompt les conferences.

Mais la nouvelle qu'on reçut de la Ville de Pise, quoiqu'elle fût redevable aux François de sa liberté, avoit néanmoins ôté ses Bannieres pour arborer en leur place celles d'Espagne, & se mettre sous la protection de cette Couronne, rompit les Conferences. Le Roi de France en fut si irrité, qu'il envoya sur le champ ordre à Grailla & à Antoine Augustin, Ambassadeurs d'Espagne, de ne plus paroître à la Cour, & de sortir incessamment de ses Etats. Tout Commerce fut interdit avec l'Espagne. Les Ambassadeurs après avoir reçu les ordres de Sa Majesté, ne laisserent pas d'obtenir la permission de prendre congé de la Reine & du Cardinal Legat. Le lendemain ils rendirent visite au Roi Frederic, eurent une longue audience de ce Prince, & l'assurerent

An de N.S. 1504.

de la bonne volonté du Roi leur Maître, & des bonnes dispositions qu'il conservoit toûjours pour lui; qu'il ne lui devoit pas être à present difficile à démêler de qui son rétablissement dépendoit, & lequel des deux Rois agissoit dans cette affaire avec plus de droiture & de sincerité. Ainsi, après lui avoir rendu leurs respects, & renouvellé les protestations d'amitié de la part de Sa Majesté Catholique; ils prirent congé de lui, sortirent de la Cour le vingt-sixiéme d'Août, & prirent la route d'Espagne.

LVI. Ligue conclue entre l'Empereur, l'Archiduc son fils & le Roi de France.

On fit grand bruit à la Cour de France du changement & du soulevement de Pise, aussi-bien que du refus que les Plenipotentiaires d'Espagne faisoient de consentir au rétablissement des Seigneurs de la Faction d'Anjou dans leurs biens; on affecta de publier par tout que c'étoit l'unique raison, pour laquelle on avoit renvoyé si brusquement, & d'une maniere si peu honorable les Ambassadeurs d'Espagne; mais les politiques les plus éclairez démêloient bien que ce n'étoit qu'un prétexte; que dans le fonds un autre motif secret avoit déterminé la Cour à tenir une conduite, qui paroissoit trop violente à l'égard des Ambassadeurs. On négocioit alors un Traité entre l'Empereur, l'Archiduc Philippe son fils & le Roi de France; on ne vouloit pas que les Ambassadeurs d'Espagne y fussent presens dans la crainte qu'ils ne traversassent cette Negociation: tel fut le sentiment des plus rafinez, & l'évenement fit voir qu'on ne s'étoit pas trompé; car à peine les Ambassadeurs d'Espagne furent-ils partis de Blois, que ceux de l'Empereur & de l'Archiduc Philippe y arriverent, qui signerent dès le vingt-deuxiéme de Septembre au nom de l'un & de l'autre, un Traité de ligue offensive & défensive avec la France. Voici quels furent les principaux articles de la Ligue, qu'ils appellerent une sincere, & indissoluble amitié.

Articles de la Ligue.

1°. Que l'Empereur ne porteroit point ses armes en Italie, n'entreprendroit rien contre le Duché de Milan, ni contre tous les autres Etats des Princes Italiens alliez de la France. 2°. Qu'on ne les inquieteroit point sur le passé, & qu'on leur pardonneroit tout ce qu'ils auroient pu faire contre le bien & l'interêt de l'Empire, depuis que le Roi Charles VIII. avoit passé les Alpes jusqu'à ce jour; que l'Amnistie seroit universelle & s'étendroit à tous les Vassaux, les amis, les

créatures de ces Princes & de ces Seigneurs; mais que désormais, s'ils osoient manquer de fidelité à l'Empereur & à l'Empire, dont ils étoient Feudataires, & rien attenter contre l'un & l'autre, il seroit permis de les punir suivant les Loix de l'Empire, sans que la France pût s'en mêler, ni les prendre sous sa protection. 3°. Que l'Empereur s'obligeroit dans l'espace de trois mois de donner l'Investiture du Duché de Milan au Roi de France, pour lui & tous ses Successeurs, à condition que la France payeroit à present deux cens mille francs comptant à l'Empereur. 4°. Que la France n'entreroit point en negociation avec l'Espagne sur les démêlés des deux Couronnes pour le Royaume de Naples, & ne signeroit aucun Traité qu'avec le consentement, & la participation de l'Empereur; que si le Roi Catholique ne vouloit pas s'accomoder à des conditions honnêtes & raisonnables, l'Empereur fourniroit à la France tous les secours dont elle auroit besoin pour recouvrer le Royaume de Naples. 5°. Que Sa Majesté Très-Chrétienne s'engageroit à donner en France des Terres & des Pensions aux enfans de Louis Sforce dernier Duc de Milan, pour pouvoir y subsister d'une maniere proportionnée à leur rang & à leur naissance. 6°. Qu'on accorderoit une Amnistie generale à tous les Rebelles & aux Bannis du Milanois; que le Roi les recevroit dans ses bonnes graces, & les rétabliroit dans tous les biens dont ils avoient été dépouillez pendant la Guerre. 7°. Qu'on donneroit quatre mois au Roi Catholique pour entrer dans la Ligue, s'il le jugeoit à propos, pourvû néanmoins qu'il renonçât à toutes ses prétentions sur le Royaume de Naples, & qu'il le cedât à l'Archiduc Charles son petit-fils, aux conditions si souvent proposées, & tant de fois réjettées. 8°. Que chacun des trois Princes confederez seroit obligé avant trois mois de nommer les autres Puissances, qu'il voudroit être comprises dans la Confederation. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ni l'Empereur, ni l'Archiduc Philippe son fils ne nommerent point parmi leurs alliez & leurs amis, Sa Majesté Catholique; ce qui ne fit assurement pas d'honneur à l'un & à l'autre de ces Princes. Une conduite si irreguliere choqua très-fort le Roi d'Espagne, & fournit aux politiques une ample matiere de reflexions & de discours.

An de N. S. 1504.

On ne se cacha point pour negocier ce Traité, qui met-

An de N. S. 1504
LVII.
Ligue conclue contre les Venitiens.

toit toute l'Europe en feu: il fut conclu, & ſigné publiquement; mais le même jour on ſigna une nouvelle Ligue entre les trois Princes, dont nous venons de parler, & le Pape: ce traité fut tenu fort ſecret. Comme il falloit chercher un prétexte ſpécieux pour diſſiper les ombrages des autres Princes, on publia que le deſſein étoit de réünir les Princes Chrétiens contre le Turc, l'ennemi commun, & de porter la Guerre juſques dans le cœur de l'Empire Ottoman: mais les plus clair-voyans ſentirent bien que les Princes liguez avoient un autre projet qui leur tenoit plus à cœur, que le zele de la Religion, & la Guerre contre les Infidelles. En effet, quelque ſoin que les Princes prennent de dérober la connoiſſance de leurs ſecrets aux yeux du public; leur cabinet n'eſt pas toûjours impenetrable On démêla bien-tôt le deſſein de la Ligue, & l'on ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir qu'ils en vouloient aux Venitiens, & qu'ils avoient juré la perte de cette fameuſe Republique, qui s'étoit élevée, & aggrandie aux dépens des Princes ſes voiſins.

Les raiſons de cette Ligue.

Chacun des Princes confederez prétendoit avec le ſecours de ſes alliez, recouvrer ce que la Seigneurie avoit injuſtement uſurpé les ſiecles paſſez ſur eux. Le Pape vouloit rentrer en poſſeſſion des Ravenne, de Faenza, de Rimini, de Ceſena & de ſon Territoire, d'Imola, & des autres Places voiſines que les Venitiens avoient envahies ſur le ſaint Siege, après la mort du Pape Alexandre VI. & la priſon du Duc de Valentinois ſon fils. L'Empereur avoit réſolu de reprendre ſur ces prétendus Uſurpateurs les Villes de Roveredo, de Veronne, de Padoue, de Vicenze, de Treviſe & la Province du Frioul, qui avoient été démembrées de l'Empire, ou avoient autrefois appartenu à la Maiſon d'Auſtriche. Enfin le Roi de France prétendoit être rétabli dans le Breſſan, le Cremaſc, le Bergamaſc, le Crémonois, & dans quelques autres Places que les Venitiens, profitant de la foibleſſe des anciens Ducs de Milan, avoient conquiſes. Ainſi chacun concouroit à démembrer cette celebre Republique, à enlever tous leurs Etats de terre-ferme en Italie, & à la reduire à ce qu'elle poſſedoit au-delà de la Mer.

Pluſieurs approuvent cette Ligue.

Veniſe ſe voyoit menacée d'un furieux orage prêt à fondre ſur elle, & qui ne pouvoit pas manquer de l'accabler, ſi les Princes confederez demeuroient en bonne intelligence, & ſe

se réünissoient contre elle. Bien des gens applaudissoient à cette Ligue, & n'étoient pas fâchez de voir cette superbe Republique humiliée. Il est bon, disoient-ils, de confiner dans leurs Marais ces orgueilleux Republicains, qui prétendent faire loi à tout le reste de l'Italie, uniquement attentifs à s'aggrandir aux dépens de leurs voisins, & à étendre toûjours plus loin les bornes de leur Empire.

An de N. S. 1504.

L'Ambassadeur d'Espagne découvre la Ligue aux Venitiens.

Laurent Suarez de Figueroa Ambassadeur d'Espagne à Venise, avertit la Republique de la Ligue qui venoit d'être conclue, & du projet formé par les Princes confederez. L'ambassadeur qui avoit en vûe de conserver à son Maître le Royaume de Naples, profita de cette occasion, & proposa aux Venitiens de se liguer avec l'Espagne pour leur commune défense : car cet habile & fidele Ministre voyoit bien que l'Espagne, qui s'étoit épuisée d'hommes & d'argent pour conquerir ce Royaume, ne pourroit absolument garder cette Conquête, si elle n'étoit aidée de quelque Puissance étrangere. On avoit examiné les comptes des Receveurs de Sa Majesté Catholique; & après une exacte supputation, l'on avoit trouvé que la dépense de la Guerre d'Italie jusqu'au treiziéme d'Octobre de cette même année montoit à plus d'un million d'écus d'or, soit en Lettres de Change, soit en argent qu'on avoit envoyé d'Espagne; somme prodigieuse & excessive en ce tems-là; mais qu'on regarderoit aujourd'hui comme legere, tant les choses ont changé de face en peu de tems.

Irresolution des Venitiens.

Mais les Venitiens ne pouvant croire ce que leur disoit l'Ambassadeur d'Espagne, s'imaginoient que cette Ligue n'étoit qu'en idée, & que l'Espagne ne cherchoit à les effrayer par ce phantôme, que pour les obliger à se liguer avec elle. Ainsi ils se tenoient tranquilles, sans prendre aucun parti; ils aimoient bien mieux être neutres, selon leur ancienne coûtume, & demeurer simples spectateurs de la Guerre, que d'y entrer; ils ne pensoient qu'à être attentifs aux évenemens, & qu'à voir le train que prendroient les affaires, pour embrasser le parti qui seroit plus conforme à leurs interêts, & à la conservation de leur Republique. Les Venitiens ne sont pas les seuls qui tiennent cette conduite; elle est assez ordinaire à la plûpart des Souverains.

Pendant que l'orage grondoit, les Venitiens, au lieu de

An de N. S. 1504.

LVIII.

Les Venitiens sollicitent le Soudan d'Egypte contre les Portugais.

chercher les voies de le détourner, avoient envoyé des Agens secrets au Soudan d'Egypte, pour l'engager à déclarer la Guerre aux Portugais, à troubler le Commerce qu'ils faisoient dans les Indes par l'Océan, & à s'opposer à leurs Conquêtes dans ces vastes Contrées. La découverte des Indes que les Portugais avoient faite en tournant tout autour de l'Afrique, & les voyages qu'ils y faisoient tous les ans depuis ce tems-là, causoient un préjudice très-considerable à la Republique de Venise, qui étoit auparavant seule Maitresse de tout le Commerce des épiceries qu'elle tiroit d'Alexandrie, & qu'elle distribuoit ensuite dans tout le reste de l'Europe, avec des profits immenses : les Portugais leur avoient enlevé ce Commerce, par la Découverte & la Conquête des Indes, où ils alloient chercher eux-mêmes les épiceries dans les lieux où la terre les produisoit ; ils s'en étoient à leur tour rendus les maîtres, & s'enrichissoient tous les jours aux dépens des Venitiens.

Ils lui envoient des Fondeurs & des Charpentiers.

Ceux-ci, pour obtenir plus facilement ce qu'ils souhaitoient du Soudan, lui envoyerent d'habiles Fondeurs pour fondre du canon, & des Charpentiers pour envoyer au Roi de Calicut, le plus celebre Port de l'Orient, & où se fait le plus grand Commerce d'épiceries, afin d'apprendre aux Indiens à construire des Vaisseaux, comme ceux d'Europe ; ils joignirent à cela une quantité prodigieuse de fonte, pour mette ce même Prince en état non-seulement de resister aux Portugais, mais encore de les chasser de toute l'Inde.

Ils font proposer un accommodement avec les Portugais, qui le refusent.

Ils negocierent d'un autre côté avec le Roi Catholique, & le prierent de vouloir bien par son autorité, & le crédit que le voisinage & l'alliance lui donnoient sur le Roi de Portugal son gendre, terminer les differends qui étoient entre la Republique & les Portugais ; & accommoder les deux Nations sur le Commerce des épiceries. L'avidité du gain, & les tresors immenses que tiroient les Portugais de ce Commerce, depuis qu'ils l'avoient attiré chez eux, les empêcherent d'écouter les propositions des Venitiens : ils ne voulurent jamais entendre parler d'acommodement, ni partager avec personne un Negoce si avantageux. Ainsi Sa Majesté par le conseil de Laurent Suarez son Ambassadeur, résolut de dissimuler, & de ne point se mêler du differend entre les Portugais & les Venitiens, puisqu'il n'y avoit nulle apparence

d'y réussir, ni d'obliger les Portugais à rien relâcher de ce qu'ils tenoient : aussi est-il de la politique & de la sagesse des grands Princes de ne pas toûjours entreprendre tout ce qu'on leur propose, & de ne point exposer leur autorité. Une affaire entreprise où ils échouent, avilit plus leur dignité, que cent autres où ils réussissent, ne la relevent. An de N.S. 1504.

LIX. Situation des Princes confederez.

La plûpart des Princes dont nous venons de parler, n'avoient pas trop sujet d'être contens ; tel est le triste sort & la malheureuse condition des hommes, plus ils possedent, plus ils sont malheureux ; l'abondance bien loin de les satisfaire, ne fait que multiplier leurs besoins, en irritant leur cupidité & leur ambition. L'Empereur étoit pauvre, & ne trouvoit pas dans l'Archiduc son fils le respect, l'amour, la docilité, la déference & la soumission qu'il auroit souhaités : d'un autre côté, ce devoit être un chagrin bien sensible pour l'Archiduc, & bien capable de troubler sa joie, au milieu de ses grandes esperances, que de voir la Princesse Jeanne son épouse devenue folle ; il y avoit long-tems que la Reine Isabelle étoit tombée dans une longue & douloureuse maladie, & devenue incurable ; les Medecins avoient desesperé de sa vie, & il n'y avoit nulle appparence que cette Princesse pût vivre encore long-tems. On craignoit que sa mort ne produisît quelque funeste revolution en Espagne, & il étoit impossible qu'elle n'apportât un grand changement dans les affaires & dans le Gouvernement. Le Roi de France pouvoit-il être tranquille, de se voir, comme il le prétendoit, injustement dépouillé d'un beau & puissant Royaume, qui pouvoit dans la suite lui frayer le chemin à de plus grandes Conquêtes.

Le Roi Frederic tombe malade à Tours.

L'infortuné Roi D. Frederic, toûjours plongé dans un abîme de chagrins, rouloit sans cesse dans son esprit toutes les voies possibles de remonter sur son Thrône, & de recouvrer un Royaume, dont il avoit été dépouillé par ceux-là-mêmes qui auroient dû l'y maintenir : il avoit beau solliciter les deux Rois de mettre quelque fin à ses miseres, & de consentir tout de bon à son rétablissement ; il se voyoit abandonné de tout le monde ; on se contentoit de l'amuser par de belles promesses, & de vaines esperances ; il ne voyoit nulle ressource, nulle fin à son infortune ; le chagrin qui le devoroit causa dans ce Prince une revolution d'humeurs, & il

An de N. S. 1504. tomba malade d'une fiévre quarte fort opiniâtre. Comme sa maladie augmentoit, il partit de Blois peu de jours après le départ des Ambassadeurs de Sa Majesté Catholique, & se retira à Tours qu'il avoit choisi pour sa residence ordinaire, à cause de la beauté du Pays, & de la douceur du climat.

Il n'a nulle esperance de se voir retabli,

C'étoit pour ce malheureux Prince une source inépuisable de tristesse de se voir sans bien, chassé de ses Etats dans une Terre étrangere, oublié de ses Sujets, trahi par ses meilleurs amis, abandonné de tout le monde, dans une dépendance indigne de son rang, entre les mains, & à l'amerci de ses plus mortels ennemis; il sentoit bien que les Rois de France & d'Espagne ne s'accorderoient jamais ensemble pour le rétablir sur son Thrône; que leurs interêts étoient trop opposez; qu'ils n'agissoient point l'un & l'autre de bonne foi; & que s'ils proposoient son rétablissement, ce n'étoit qu'un jeu pour l'amuser, une feinte pour imposer au public, & que dans le fonds ils n'y consentiroient jamais: il ne se trompoit pas; car chacun des deux Rois ne proposoit que des conditions peu raisonnables, & qu'il sçavoit bien que l'autre n'accepteroit jamais: n'étoit-ce pas insulter au triste sort d'un malheureux?

Caractere du Duc de Calabre son fils.

Mais ce qui lui étoit infiniment plus sensible, c'est qu'il voyoit que le Duc de Calabre son fils, sur qui il mettoit toute l'esperance du Royaume de Naples, n'avoit ni le genie, ni la valeur, ni l'adresse, ni presque aucune des autres qualitez necessaires pour se relever de l'état malheureux où il se voyoit reduit, & pour remonter sur un Thrône qui lui appartenoit. Ainsi Frederic sentoit bien qu'après sa mort, le Prince son fils s'accommoderoit à l'état present de ses affaires, demeureroit tranquille dans une vie douce & privée, & n'auroit ni assez d'habileté, ni assez de courage pour tenter son rétablissement.

Le Roi son pere avant que de mourir lui écrit.

Le Roi Frederic se voyant sur la fin de sa vie, voulut écrire au Duc de Calabre son fils une excellente & longue Lettre, pleine de maximes sages, & de conseils salutaires, si le jeune Prince eût sçu en profiter. Il lui marquoit qu'il étoit de la sagesse dans les conjonctures où il se trouvoit de s'accommoder à l'état de sa fortune; mais qu'il devoit se comporter de telle maniere, qu'il n'oubliât jamais sa naissance, & ne laissât point échaper l'occasion que la Providence peut-être

lasse de le persecuter, pourroit lui fournir de remonter sur un Thrône dont on l'avoit chassé; qu'il se gardât bien de se rendre méprisable par une vie voluptueuse & dereglée, de se laisser corrompre & amollir par la débauche & les delices, & de ne se rebuter jamais des difficultez qu'il pourroit rencontrer dans l'execution de ses desseins, quelque insurmontables qu'elles lui parussent; il lui recommandoit de se montrer genereux & liberal, autant que l'état present de ses affaires pouvoit le permettre; de faire paroître du courage & de la hardiesse; d'aimer tous les exercices du corps; de monter souvent à Cheval; d'accoûtumer son corps à la fatigue, & à tous les exercices laborieux; d'être doux, genereux, affable, modeste; en un mot de ne laisser pas au milieu de ses malheurs de conserver une certaine grandeur d'ame, & une noble fierté, dont les Princes nez Souverains ne doivent jamais se dépouiller. An de N. S. 1504.

Mort du Roi Frederic.

Des conseils si prudens sont une preuve évidente que le Prince qui les donna ne manquoit ni de sagesse ni d'habileté. Une certaine force superieure, contre laquelle toute la prudence humaine échoue, prit plaisir à le rendre malheureux; son mauvais sort ne l'abandonna jamais; la fortune s'obstina à traverser tous ses desseins, & ne cessa pas un moment de le persecuter, jusques là que le feu ayant pris une nuit à son Palais, l'incendie fut si prompt, si violent & si general, que ce Prince toûjours infortuné, eut bien de la peine à se sauver presque nud avec la Reine son épouse, & les Princes ses enfans. Cet accident triste & impréveu ne contribua pas peu à redoubler son mal, dont enfin il mourut à Tours le neuviéme de Novembre, encore moins malheureux dans sa mort, que dans sa vie, où les peines & les chagrins semblerent être le seul apanage de sa Couronne.

Ses enfans.

Il laissa de sa premiere femme une fille nommée Charlotte, mariée en France; & de la seconde il eut cinq enfans, les Princesses Isabelle & Julie, les Princes Alphonse & César; Ferdinand Duc de Calabre, l'aîné de tous, se trouvoit en ce tems-là en Espagne, & étoit à Medina del Campo, où demeuroit la Cour, lorsqu'il reçut la triste nouvelle de la mort du Roi Frederic son pere. Aussi-tôt le Roi Catholique lui envoya Prosper Colonne pour lui en faire les complimens de condoleance.

An de N. S. 1504.

XL.

La Reine Isabelle malade depuis long-tems.

Le Roi lui-même avoit bien besoin de consolation; car il étoit très-vivement touché du déplorable état où se trouvoit la Reine Isabelle son épouse; il y avoit long-tems que cette Princesse étoit malade; tout l'Art des Medecins & tous les remedes étoient inutiles; la maladie devenoit de jour en jour plus violente, & l'on n'attendoit plus que la mort. Dès que la Reine s'étoit sentie attaquée, & avoit cru son mal dangereux, elle avoit écrit à l'Archiduc son Gendre, pour l'engager par les motifs les plus puissans & les plus forts à passer incessamment en Espagne, avec la Princesse Jeanne son épouse. Guttiere Gomez de Fuensalida Ambassadeur de leurs Majestez Catholiques en Flandres, redoubloit ses instances auprès de l'Archiduc, & tâchoit de lui faire sentir combien le moindre délai lui pouvoit être préjudiciable. Le Prince s'excusoit, & differoit toûjours son départ, sous prétexte de la Guerre où il se trouvoit embarqué contre le Duc de Gueldres; mais ce n'étoit qu'un voile pour justifier ses retardemens, & pour couvrir l'aversion qu'il avoit de venir en Espagne, & le mépris qu'il sembloit faire d'une si opulente Succession, & de toute la Monarchie Espagnole.

Mort & portrait de la Reine Isabelle.

Pendant que l'on pressoit en Flandres le départ de l'Archiduc, la maladie de la Reine augmenta considerablement; & cette grande Princesse mourut enfin à Medina del Campo le vingt-sixiéme de Novembre, au regret de toute l'Espagne. Jamais peut-être mort ne fut plus universellement pleurée, & avec des larmes plus sinceres. Tous les veritables Espagnols ne pouvoient trop déplorer la perte d'une Reine que le Ciel sembloit ne leur avoir donnée que pour la gloire de la Nation. La Posterité ne se lassera jamais d'admirer, & de louer le courage, la prudence & l'habileté de cette illustre Princesse; & tout le monde conviendra aisément que la moindre de ses qualitez est, d'avoir été la plus grande Reine qu'ait jamais eu l'Espagne, & qui dans tout l'Univers ait plus glorieusement porté le Sceptre, au moins depuis plusieurs siecles; elle voulut être enterrée à Grenade; mais parce que la Chapelle Royale qu'elle faisoit bâtir avec la derniere magnificence, n'étoit pas encore achevée, son corps fut mis en dépôt dans le Palais de l'Alhambra; elle défendit qu'après sa mort, & à ses obseques, ses Sujets en prenant le deuil se vêtissent de grosse serge, suivant l'ancien-

ne coûtume du Royaume: & c'eſt depuis ce tems-là que cette maniere groſſiere de prendre le deuil en Eſpagne à la mort des Souverains, s'eſt changée en une autre moins lugubre.

An de N. S. 1504.

La Reine dans ſon Teſtament revoqua toutes les gratifications qu'elle avoit accordées à ſon avenement à la Couronne, & qui ſe trouvoient contraires au bien de l'Etat, la neceſſité ayant eu plus de part à ſes graces, que ſon inclination; elle excepta néanmoins la donation du Marquiſat de Moya à D. André de Cabrera, pour reconnoître les ſervices importans qu'il lui avoit rendus; elle déclara qu'elle ratifioit cette même donation en faveur de ce fidele Sujet, de ſa femme, de ſes enfans & de ſes heritiers, à perpetuité.

Elle revoque dans ſon Teſtament toutes les gratifications.

Elle nomma pour l'heritiere univerſelle de tous ſes Etats la Princeſſe Jeanne ſa fille, & avec elle l'Archiduc Philippe ſon époux: elle ajoûta cependant que ſi l'abſence, la maladie ou quelque autre cauſe empêchoit la Princeſſe de gouverner les Etats qui lui étoient échus, ou ſi elle-même ne vouloit point abſolument ſe charger du Gouvernement de la Caſtille, & des Royaumes qui en dépendent, on ſe conformeroit à ce qui avoit été reglé deux ans auparavant, dans l'Aſſemblée des Etats Generaux du Royaume, à la priere des Peuples, que le Roi Ferdinand prendroit en main la Regence, à la place & au nom de la Princeſſe Jeanne ſa fille, juſqu'à ce que l'Archiduc Charles leur petit-fils eût atteint l'âge de vingt ans accomplis. Elle ordonna encore qu'outre l'adminiſtration des trois Grandes Maîtriſes des Ordres Militaires de ſaint Jacques, de Calatrava & d'Alcantara, accordées par le Saint Siege au Roi Ferdinand, il jouiroit de la moitié de tous les revenus que la Caſtille tiroit de toutes les Iſles, & de la terre-ferme nouvellement découverte par les Eſpagnols dans le Nouveau-Monde, ſans y comprendre vingt-cinq mille ducats, qu'il prendroit tous les ans ſur les revenus de la Couronne. Elle nomma pour les Executeurs de ſon Teſtament, le Roi Ferdinand ſon époux, l'Archevêque de Tolede, D. Diegue de Deça Evêque de Palence, Antoine de Fonſeca, & Jean Velaſquez, tous deux Intendans des Finances, & Jean Lopez de Lazzaraga Secretaire de ſes commandemens, dont elle connoiſſoit la prudence, le deſintereſſement & la fidelité.

Reglement pour ſa ſucceſſion à la Regence.

An de N. S. 1504.
LXI.
On conseille à Ferdinand de prendre la qualité de Roi de Castille.

Comme les Cours des Souverains ne manquent jamais de flateurs, & d'esprits brouillons, il ne s'en trouva que trop qui oserent conseiller au Roi Ferdinand de n'avoir nul égard aux dernieres volontez de la Reine; de se porter lui même pour Successeur legitime de son épouse, puisqu'il descendoit en ligne masculine de la Maison Royale de Castille : ils lui faisoient entendre que c'étoit une voie bien plus courte, & bien plus sure pour conserver son autorité, que celle de la Regence, & le nom de Regent; qu'il étoit estimé & cheri des Peuples; qu'en revoquant les Edits, & en ôtant quelques impôts, tous les Castillans se sacrifieroient pour le maintenir sur le Thrône.

Il le refuse.

Ferdinand loin de prêter l'oreille à des discours si capables de flater l'ambition, toûjours maître de soi-même, ne se laissa pas aveugler par des esperances si magnifiques : ainsi quoiqu'il eût mille sujets d'être choqué contre son gendre, que la Princesse Jeanne fût incapable par ses égaremens d'esprit de regner par elle-même; & que la fortune semblât lui applanir le chemin, pour se rendre Maître de tout, dès le jour même que mourut la Reine Isabelle, Ferdinand, après avoir essuyé ses larmes, & pris un visage gai, sortit du Palais après midi, & ayant fait dresser un Théatre dans la grande Place de la Ville, il fit arborer le grand Etendard de la Couronne au nom de la Princesse Jeanne sa fille, & de l'Archiduc Philippe son époux, qui furent proclamez l'un & l'autre Rois de Castille, la Princesse en qualité de Reine proprietaire, & l'Archiduc comme époux de la Reine. D. Frederic de Tolede Duc d'Albe fit en cette occasion la fonction de Porte-Etendard.

On veut que Philippe confirme les Privileges de la Castille, avant que de le reconnoitre Roi.

Dans autres les Villes qui ont aussi le droit d'arborer la Banniere du Royaume au changement de Souverain, on suivit l'exemple de Medina del Campo; la Ceremonie s'y fit de la même maniere, à la reserve que l'on ne proclama que la Reine Jeanne, & que l'on ne fit nulle mention de l'Archiduc Philippe son époux; on observa la même chose dans tous les Actes, Edits & Déclarations qu'on a coûtume de faire publier dans le Royaume : car les Peuples, avant que de reconnoître l'Archiduc Philippe pour leur Roi, vouloient que ce Prince confirmât par serment tous les droits, Privileges & libertez du Royaume de Castille, de peur que le changement

An de N. S. 1504.

gement des anciennes Coûtumes ne causât du trouble & de la division dans l'Etat. Les Castillans demandoient sur tout que dans les Conseils & les Audiences (2) on ne reçût point d'Etrangers, & qu'on ne confiât qu'aux Naturels du Pays les Gouvernemens des Villes, des Provinces, & tous les autres Emplois de l'Etat, suivant que la Reine Isabelle l'avoit expressément ordonné dans son Testament.

Famine & peste en Espagne.

Dans ce mois de Novembre, & dans le mois suivant il tomba une si grande abondance de pluies, que ce fut une espece de déluge; toutes les Campagnes furent tellement inondées par la continuité des pluies, & le débordement des Rivieres, que tous les grains qu'on avoit semez s'étant pourris dans la terre, & n'ayant pu pousser au Printems, la disette & la famine furent presque generales en Espagne cette même année, & la suivante. La peste suivit de près, & s'étant répandue de toutes parts, fit de prodigieux ravages.

LXII.
Division en Castille, après la mort de la Reine.

La mort de la Reine Isabelle fut une source de mécontentemens, & une semence de divisions: le Roi Ferdinand avoit pris le parti de s'en tenir aux clauses marquées dans le Testament de la Reine Isabelle son épouse, & de se maintenir dans la Regence du Royaume de Castille, puisque la Reine Jeanne sa fille étoit devenue incapable de regner par la fâcheuse infirmité qui lui étoit survenue, & qui étoit devenue si publique & si violente, que l'Archiduc son mari avoit été obligé de la tenir presque toûjours renfermée, sans lui permettre ni de sortir en public, ni de parler qu'à des personnes affidées.

Ferdinand écrit à Philippe de venir en Espagne avec son épouse.

La premiere chose que fit Ferdinand pour réüssir dans son dessein, fut d'écrire à l'Archiduc son Gendre, pour l'avertir qu'on ne lui permettroit pas d'entrer en Espagne, s'il n'amenoit avec lui son épouse; que les Peuples vouloient se convaincre par eux-mêmes, si ce qu'on publioit de leur Reine étoit vrai, si son infirmité n'étoit point supposée, & si la Princesse étoit absolument incapable de gouverner la Castille

(2) *Les Audiences.* Ce que l'on appelle en Espagne Audience, revient à ce que l'on appelle en France les Tribunaux, où les Particuliers ont recours pour se faire rendre justice, assez semblable à nos presidiaux, à nos Bailliages, ou à nos Justices Royales; mais les Tribunaux où ressortissent ces Audiences Subalternes, que nous appellons en France Parlement, s'appellent en Espagne Conseil Supréme. Ainsi Conseil Supréme de Castille, d'Aragon, &c.

An de N. S. 1505. par elle-même. Il convoqua ensuite les Etats Generaux du Royaume à Toro ; l'ouverture s'en fit le onziéme de Janvier de l'année mil cinq cens cinq ; Garcilasso de la Vega Grand Commandeur de Leon, qui avoit été choisi pour Président des Etats, & les autres Députez ordonnerent qu'on fît la lecture du Testament de la feue Reine Isabelle, afin d'en examiner les principaux articles, & les clauses qui regardoient la succession à la Couronne de Castille, & la Regence des Royaumes qui en dépendoient : ainsi dès que les Etats furent informez des dernieres volontez de leur Souveraine, ils s'y conformerent d'un commun consentement. On confirma, & l'on ratifia tout ce qui avoit été reglé par cette Princesse, & en vertu de cette disposition l'on reconnut, & l'on proclama la Princesse Jeanne comme Reine Proprietaire de Castille ; on lui prêta le serment de fidelité, & à l'Archiduc Philippe comme à son époux ; l'on reconnut le Roi Catholique comme Regent, & Administrateur general des Royaumes de Castille & de Leon.

Ferdinand déclaré Regent du Royaume.

Peu de jours après les Etats delibererent sur l'infirmité de la Reine Jeanne ; & après être tous convenus que son incapacité n'étoit que trop notoire & trop constante, on fit une Députation solemnelle au Roi Ferdinand, pour le supplier très-humblement au nom des Etats, ou plûtôt au nom de tous les Castillans, de vouloir bien, conformément aux dernieres volontez d'une Princesse qu'il avoit tendrement aimée, se charger de la Regence du Royaume, & ne point abandonner des Peuples qui venoient implorer sa protection. Après cette démarche, on dépêcha des Couriers en Flandres, avec des Lettres datées du onziéme de Fevrier, dans lesquelles les Etats pour rendre raison de leur conduite au nouveau Roi, lui donnoient avis de tout ce qui avoit été reglé dans l'Assemblée.

LXIII. Mécontentement des Grands.

Malgré ce Reglement les affaires n'en demeurerent pas plus tranquilles par les nouvelles contestations qui s'éleverent, & les divers partis qui se formerent ; la plûpart entraînez par une certaine legereté, & une inquietude trop naturelle à l'homme, vouloient changer la forme du Gouvernement ; ils se flatoient de trouver dans ce changement de plus grands avantages : les Grands sur tout aveuglez par leur ambition, ne voyoient qu'avec chagrin qu'on eût confirmé au Roi Ferdinand

An de N. S. 1505.

la Regence que la feue Reine lui avoit déferée par son Testement; chacun avoit ses vûes & ses interêts; les uns n'étoient pas contens que Sa Majesté eût cassé les gratifications que le feu Roi D. Henri avoit faites à leurs Prédecesseurs; les autres murmuroient de ce qu'on ne leur avoit pas accordé les graces qu'ils avoient demandées; enfin tous étoient également irritez de ce qu'en reformant les abus qui s'étoient glissez dans l'Administration de la justice, & en maintenant les Loix dans leur ancienne vigueur, on les empêchoit d'opprimer & de tyranniser leurs Vassaux avec impunité, comme aupavarant.

Le Duc de Najare & le Marquis de Villena se mettent à la tête des Mécontans.

D. Pedre Manrique Duc de Najare se mit à la tête des Seigneurs Mécontens; comme il étoit le plus vif & le plus fier, il ne garda point de mesures dans ses discours; & appuyé d'un grand nombre de ses parens, de ses amis & de ses créatures, il s'opposa hadiment à toutes les prétentions de Ferdinand. Il fut bien-tôt suivi par D. Diegue Lopez de Pacheco, Marquis de Villena, qui ne pouvoit souffrir qu'on eût démembré de son Marquisat quelques Villes, sans nulle esperance de les recouvrer, que dans le trouble & la confusion. Presque tous les autres Grands de Castille, se trouvoient dans les mêmes dispositions; quelques-uns néanmoins croyant devoir se ménager, & s'accommoder au tems, prenoient le parti de dissimuler; mais ils n'attendoient pour se déclarer, qu'une occasion favorable.

Le Duc d'Albe demeure fidele.

Le seul D. Frederic de Tolede Duc d'Albe demeura toûjours ferme, & inviolablement attaché au Parti de Ferdinand: on ne pourroit trop relever la fidelité de ce Seigneur, si le zele pour le bien de l'Etat, l'amour de la Paix & de son devoir y eussent eu autant de part, que ses interêts particuliers. Voilà quelle étoit la situation des affaires en Castille.

LXIV. Le Roi Philippe n'est pas content.

Mais il se préparoit en Flandres un orage bien plus fâcheux, & qui étoit prêt à éclater: le nouveau Roi Philippe de son côté, & ceux de son Conseil se plaignoient vivement des entreprises du Roi Catholique, & de la maniere dont il agissoit en Castille depuis la mort de la Reine; ils regardoient comme une espece d'outrage de donner à l'Archiduc la qualité de Roi, & de l'inviter à venir en Espagne. Car pourquoi, ajoûtoient-ils, appeller l'Archiduc en Espagne? Pourquoi lui donner le nom de Roi? N'est-ce pas un jeu d'en-

An de N. S. 1505. fant, ou une insulte d'accorder à un Prince la qualité de Roi ? & de lui ôter l'autorité souveraine ? Qu'ira-t-il faire en Castille, se repaître d'une vaine ombre de Majesté, se montrer à ses Sujets comme un Roi de Théatre, pendant qu'un autre recueillera le fruit, & retiendra tous les honneurs de la Royauté.

Jean Manuel aigrit l'esprit du nouveau.

Celui qui aigrissoit l'esprit des uns & des autres, étoit D. Juan Manuel, d'une taille peu avantageuse, à la verité, mais d'un genie également entreprenant & souple, dont la conversation avoit un agrément & une vivacité qui charmoient. Le Roi Catholique, qui connoissoit le caractere de Manuel, & qui apprehendoit que cet esprit adroit & insinuant n'entretînt la division entre le beau-pere & le gendre, avoit tâché de le retirer d'auprès de l'Archiduc, & lui avoit d'abord envoyé ordre de se rendre en Allemagne à la Cour de l'Empereur, pour s'y acquitter de l'emploi d'Ambassadeur, dont il étoit revêtu. L'Archiduc, qui penetra aussi-tôt les desseins & l'artifice de son beau-pere, ne voulut point permettre à Manuel de retourner en Allemagne, & lui défendit de sortir de sa Cour: l'un & l'autre étoient d'intelligence, & n'agissoient que de concert. Les ombrages de Ferdinand contre Manuel, ne servirent qu'à redoubler l'estime & l'affection que l'Archiduc avoit déja conçue pour l'Ambassadeur; il lui donna plus que jamais part dans sa confiance; & depuis ce tems-là le nouveau Roi ne regla presque rien sans la participation, & le conseil de l'Ambassadeur Espagnol, qui parut désormais à la Cour de Flandres sur le pied de Ministre & de Favori.

Ferdinand fait de grandes promesses à Manuel; mais en vain.

Le Roi Catholique voyant le mauvais succès de la premiere tentative qu'il avoit faite pour éloigner Manuel, dressa une nouvelle batterie pour se l'attacher. On se flata que celui qui avoit refusé d'obéir aux ordres de son Souverain, ne pourroit pas se défendre contre ses bienfaits. Ferdinand s'adressa à Catherine de Castille épouse de Manuel, & qui n'avoit gueres moins de genie & d'ambition que son mari; il n'y a point de promesses magnifiques qu'on ne fît à cette femme ambitieuse pour elle, son mari & ses enfans; mais cet homme habile préfera la faveur & la confiance d'un Prince jeune, genereux & magnifique, aux promesses vagues d'un Prince rusé, ménager, & déja vieux.

Ce n'étoit pas dans l'Espagne seule & dans la Flandres que les affaires se trouvoient brouillées par la mort de la Reine Isabelle; l'esprit de division & de parti passa au-delà de la Mer, & se glissa dans l'Italie. Malgré tous les services que Gonsalve avoit rendus à l'Espagne dans les Guerres d'Italie, la fidelité de ce Grand Capitaine devint suspecte à l'ombrageux Ferdinand : celui-ci apprehenda qu'un homme qui n'avoit pas lieu d'être trop content de la Cour, se voyant l'autorité en main dans un Royaume qu'il venoit de conquerir, & la tête d'une Armée victorieuse, ne prît le parti de l'Archiduc & de l'Empereur, & ne les rendît maîtres de ses Conquêtes.

An de N. S. 1505. LXV. Division en Italie.

Prosper Colonne augmentoit adroitement les soupçons de Ferdinand: il sçut profiter de la disgrace des autres, & il obtint de la Cour d'Espagne tout ce qu'il demanda; il eut même assez de credit pour faire reformer le Corps de quatre cens Lances, dont Gonsalve avoit donné le Commandement à Barthelemi d'Alviane, & pour le faire réduire à deux cens.

Prosper Colonne rend de mauvais services à Gonsalve.

Le Roi Catholique envoya ordre à Gonsalve de ne retenir pour la garde & la défense du Royaume de Naples, que douze cens Hommes-d'Armes, six cens Chevaux-Legers & trois mille hommes d'Infanterie Espagnole; de faire repasser en Espagne les autres deux mille Hommes de Pied Espagnols qui restoient, pour être employez à la Guerre d'Afrique; de licentier, & de renvoyer tous les Allemands, afin d'épargner les dépenses necessaires à la subsistance d'un si grand Corps de Troupes. Le prétexte étoit specieux, mais dans le fonds ce n'étoit que pour mettre Gonsalve hors d'état de se maintenir avec si peu de forces dans le Royaume de Naples, & pour l'empêcher de nuire, si l'on en venoit à une rupture.

Le Roi envoie des ordres à Gonsalve en Italie.

Après avoir ainsi reglé les affaires d'Italie, on forma en Castille un nouveau Conseil, pour rétablir l'ordre dans l'administration de la Justice, & dans le Gouvernement. Michel-Thomas Malpherit, déja Président du Conseil d'Arragon, le Licentié Louis Zapata, Louis Sanchez Grand Trésorier & Jean-Baptiste d'Espinelo furent choisis pour remplir les places de Conseillers, & Michel Perez d'Almasan fut nommé Secretaire pour tenir un Registre exact de toutes les déliberations.

Ferdinand forme un nouveau Conseil en Castille.

An de N. S. 1505.

LXVI.

Le Roi de Navarre envoie demander pour le Prince de Viane son fils la fille de l'Archiduc.

En ce tems-là le Roi de Navarre envoya en Castille Ladron de Mauleon pour renouveller les anciennes alliances avec Ferdinand, maintenir la bonne intelligence entre les deux Nations, & conclure enfin le mariage d'Henri Prince de Viane, & Heritier de la Couronne de Navarre, avec la fille de l'Archiduc. Mauleon avoit aussi ordre de solliciter fortement la liberté du Duc de Valentinois, retenu prisonnier dans le Château de Medina del Campo. Un grand nombre de Cardinaux créatures du Pape Alexandre VI. se joignirent au Roi de Navarre, pour obtenir la même grace, voulant marquer en cette occasion au fils la reconnoissance qu'ils avoient pour le pere, auquel ils étoient redevables de la pourpre.

Ferdinand refuse de remettre en liberté le Duc de Valentinois.

Ferdinand répondit à l'Ambassadeur de Navarre, qu'il consentoit avec plaisir à renouveller les anciens Traitez, & à entrenir la Paix entre les deux Couronnes; qu'il contribueroit même de tout son pouvoir au mariage qu'on lui proposoit: mais qu'à l'égard du Duc de Valentinois, la conjoncture des affaires presentes ne lui permettoit pas de le remettre encore en liberté. Telle fut la réponse du Roi dans l'Audience publique qu'il donna à Mauleon: au fonds Ferdinand étoit fort irrésolu sur ce qu'il devoit faire; comme il n'osoit pas trop se fier à Gonsalve, dont on lui avoit rendu la fidelité suspecte, il ne sçavoit s'il ne devoit point se servir du Duc de Valentinois dans les affaires d'Italie, & l'opposer à Gonsalve. Les esprits ombrageux ont coûtume d'avoir recours aux moyens les plus extraordinaires: Ferdinand ne demandoit que ses suretez & un gage de la fidelité & de la sincerité du Duc; car il y avoit toûjours danger que cet esprit brouillon, entreprenant & vindicatif, ne passât du côté des Ennemis, dès qu'il auroit recouvré sa liberté, & que devenu plus aigri & plus irrité par la longueur de sa prison, il ne se portât aux dernieres extrêmitez, pour se venger de ceux qui l'avoient fait arrêter. Néanmoins Alphonse d'Est devenu Duc de Ferrare par la mort de son pere, ne fit nulle difficulté de s'offrir à Ferdinand pour caution de la fidelité du Duc de Valentinois son beau-frere. On risque plus à répondre de l'esprit & des sentimens d'un homme, quel qu'il soit, qu'à le cautionner pour de l'argent.

Emmanuel Roi de Portugal envoya D. Diegue de Sousa

Evêque de Porto, & D. Pacheco en Ambassade à Rome, pour faire au nouveau Pape Jules II. les complimens ordinaires de conjouissance sur son exaltation au Pontificat, & pour lui rendre l'obédience accoûtumée.

An de N. S. 1505.

LXVII.

Le Roi de Portugal envoie un Ambassadeur à Rome.

Il envoie Almeyda dans les Indes.

Les Portugais continuoient toûjours avec le même succès leurs navigations dans les Indes, où ils avoient fait des Conquêtes considerables; ils y envoyoient tous les ans de puissantes & nombreuses Flottes, qui en revenoient chargées de richesses immenses. Sa Majesté Portugaise voulant conserver les Conquêtes que ses Sujets avoit faites dans ces riches & vastes Regions de l'Orient, demeurer seul Maître de la Mer des Indes, & empêcher que nul n'entreprît de troubler le Commerce d'épicerie que faisoient les Portugais, résolut d'y envoyer un homme vaillant & habile, avec la qualité & l'autorité de Gouverneur & de Viceroi, qui pourroit former de nouveaux projets encore plus avantageux à la Nation, & même plus glorieux à la Religion Chrétienne. Il choisit pour cet important emploi François d'Almeyda, & fit au même-tems équiper une Flotte pour transporter le nouveau Viceroi. Outre la longueur & les perils de la navigation, l'Emploi n'étoit pas sans difficultez, & Almeyda devoit trouver bien des obstacles à surmonter.

Les Venitiens veulent s'opposer au Commerce des Portugais dans les Indes.

Les Venitiens de leur côté faisoient tous leurs efforts, comme nous l'avons déja rapporté, pour s'opposer aux progrès des Portugais dans les Indes, & mettoient tout en œuvre pour troubler le Commerce d'épiceries; d'un autre côté le Soudan d'Egypte, soit de son propre mouvement & par jalousie, soit à la sollicitation de la Republique, avoit entrepris d'empêcher la Navigation de tous les Européans dans l'Orient.

Le Soudan d'Egypte envoie un Ambassadeur à Rome, pour se plaindre des Portugais.

Dans ce dessein il envoya à Rome le Pere Maur Cordelier, & Gardien du saint Sepulchre de Jerusalem, homme d'une éminente vertu avec des Lettres adressées au Pape, dans lesquelles il faisoit de grandes plaintes contre le Roi Ferdinand, qui avoit injustement, disoit-il, usurpé le Royaume de Grenade, & qui par ses violences contraignoit les Maures restez en Espagne, d'embrasser la Religion Chrétienne. Le Soudan ne se plaignoit pas moins du Roi de Portugal, qui avoit enlevé aux Musulmans le Commerce des Indes, & qui osoit même s'emparer de leurs Vaisseaux: le

An de N. S. 1505. Soudan prioit donc Sa Sainteté d'interposer son autorité pour obliger les Portugais d'abandonner leurs injustes Entreprises, avec ménace que s'il ne les empêchoit de continuer leurs Voyages dans les Indes, il détruiroit de fond en comble le saint Sepulchre de Jerusalem, & feroit égorger tous les Chrétiens qui se trouveroient dans ses Etats.

l'Ambassadeur passe en Espagne.

L'Ambassadeur, & les ménaces du Soudan ne laisserent pas d'ébranler, & d'intimider le Pape, qui prit le parti de faire passer en Espagne le Gardien de Jerusalem, avec une copie des Lettres que le Soudan avoit écrites à Sa Sainteté; Elle y en ajoûta d'autres pour les deux Rois, les priant d'examiner avec attention la réponse qu'il falloit faire à ce Prince infidele, & quelles mesures l'on devoit prendre dans la conjoncture presente pour le bien de la Religion : on ne sçait pas ce que répondit le Roi Catholique; comme les plaintes du Soudan étoient vieilles, & que Sa Majesté n'étoit pas aisée à intimider, il est à croire qu'il méprisa les ménaces du Barbare; mais pour le Roi de Portugal, à qui particulierement on en vouloit, & contre lequel étoit dressées les machines que faisoit jouer le Soudan, il écrivit par le même Religieux une Lettre au Pape, dont voici les termes.

Lettre du Roi de Portugal au Pape.

TRES-SAINT PERE,

» J'ai reçu les Lettres de Votre Sainteté, avec une Copie » de celles que le Soudan lui a écrites; j'y ai lû sans émo- » tion les plaintes que ce Prince infidele fait contre le Roi » Catholique mon beau-pere, & contre moi, & je les re- » garde plûtôt comme des éloges veritables, que comme des » reproches injurieux à notre gloire; car, peut-il y avoir rien » de plus glorieux pour un Prince Chrétien, que de voir son » nom haï & détesté d'une Nation infidele? On voudroit » peut-être par des ménaces nous faire abandonner les nobles » Entreprises que nous avons déja faites, les nouveaux pro- » grès que nous faisons, & arrêter le succès avec lequel nous » travaillons à l'avancement de la Religion de Jesus-Christ. » Ce n'est point à moi de prescrire ce que le Roi Catholique » doit répondre; sa prudence, son courage & sa longue ex- » perience sçauront bien lui suggerer les moyens de mépriser » de foibles ménaces. Pour ce qui me regarde, j'ose dire à

Votre

An de N. S. 1505.

Votre Sainteté que je voudrois avoir encore donné au « Soudan de plus grands ſujets de plainte contre moi ; & je « puis vous aſſurer que lorſque j'ai entrepris la découverte « des Indes au travers de tant de vaſtes & d'orageuſes Mers, « mon principal deſſein a été de renverſer, & de détruire en- « tierement la fameuſe Ville de la Meque, où eſt le ſepul- « chre de l'infâme Mahomet ; & j'eſpere avec la grace du « Seigneur venir quelque jour à bout d'un ſi glorieux deſſein : « alors le Soudan pourra avec plus de raiſon ſe plaindre de « moi ; mais à preſent les maux dont il ſe plaint, ne ſont « que des bagatelles : il oſe aujourd'hui ménacer qu'il fera maſ- « ſacrer tous les Chrétiens qui ſont dans ſes Etats, & qu'il dé- « truira entierement le ſaint Sepulchre de Jeruſalem ; je ne « le crois ni aſſez imprudent, ni aſſez deſintereſſé pour vou- « loir ſe priver lui-même des ſommes immenſes que les Chré- « tiens lui payent tous les ans pour la conſervation de ce « ſaint lieu ; & quelque irrité qu'il paroiſſe, il n'aura jamais « la témerité d'offenſer toute la Chrétienté, & d'obliger « par cette barbarie tous les Princes Chrétiens à ſe liguer « contre lui pour venger la mort de tant d'innocens. C'eſt « pourquoi je ſupplie Votre Sainteté de travailler tout de « bon à former une Ligue entre tous les Princes Chrétiens, « & de les engager à réünir enſemble toutes leurs forces, « pour anéantir le Mahometiſme : c'eſt une œuvre digne d'un « grand cœur, & du zele de Votre Sainteté ; on a ſouvent « propoſé cette Entrepriſe au Pape Alexandre VI. votre « Prédeceſſeur ; mais inutilement. Peut-être que le Ciel a « reſervé cette gloire à votre Pontificat : je laiſſe à votre « prudence le ſoin de déliberer avec le ſacré College, quelle « réponſe il ſera à propos de faire au Soudan : ce ſeroit une « témerité à moi de vouloir rien preſcrire à un Pape auſſi « éclairé & auſſi prudent que Vous : il me ſuffit d'avoir ex- « pliqué à Votre Sainteté dans cette Lettre mes deſſeins & « mes intentions, que j'eſpere executer avec le ſecours du « Ciel, ſans m'étonner ni des plaintes, ni des menaces de « ces Infideles. «

LXVIII. Loix promulgées dans les Etats Generaux de Toro.

L'on publia dans les Etats Generaux convoquez à Toro, des Loix, qui avoient déja été dreſſées du vivant de la Reine Iſabelle, & qui furent appellées *les Ordonnances de Toro*, à cauſe du lieu où on les promulgea pour la premiere fois ; el-

An de N. S. 1505. les ont depuis servi de Loix pour tout le Royaume : on congedia ensuite les Etats ; mais le Roi Catholique ne laissa pas de demeurer à Toro jusqu'à la fin du mois d'Avril, pour être plus à portée de s'instruire des dispositions du Roi de Portugal son gendre, & tâcher de démêler quel parti il prendroit dans le differend survenu entre lui & l'Archiduc, pour la Regence du Royaume.

Divers bruits répandus contre Ferdinand.

Les Grands de Castille mécontens de Ferdinand donnant un tour très-malin au séjour de ce Prince à Toro ; publierent qu'il vouloit épouser la Princesse Jeanne fille du Roi D. Henri, & faire revivre le droit de cette Princesse à la Couronne de Castille, qu'il avoit lui-même combattu auparavant par la voie des armes, & ainsi non-seulement se maintenir dans la Regence du Royaume malgré sa fille & son gendre, mais encore conserver la qualité de Roi, & l'autorité Royale. On ne sçauroit croire combien ces bruits semez avec malignité revolterent les esprits, & inspirerent aux Peuples d'éloignement pour Ferdinand. Il semble que dans les revolutions, il soit permis de feindre & de répandre impunement mille contes ridicules contre les Puissances les plus respectables : ces bruits, quelque extravangans qu'ils puissent être, trouvent alors plus de créance dans l'esprit des Peuples déja trop disposez à interpreter en mauvaise part les actions les plus innocentes.

On conseille à Ferdinand de prendre la qualité de Tuteur.

Il est vrai qu'Alphonse de Cavalleria, Vice-Chancelier, entreprit de persuader à Ferdinand de quitter le titre de Regent de Castille, & de prendre celui d'Administrateur ou de Tuteur & d'Usufruitier, fondé sur le droit que les peres ont aux biens que leurs enfans heritent de leurs meres, avant que d'être émancipez. La Reine Jeanne se trouvoit dans le cas prescrit par la Loi : car quoique par rapport à l'âge elle fût majeure, cependant son infirmité, la foiblesse de son esprit, & l'impuissance où elle se trouvoit de gouverner par l'oppression où la tenoit en Flandres l'Archiduc son époux, éloignée de ses Etats, devoient faire regarder cette Princesse comme mineure, & incapable d'être émancipée. Le Vice-Chancelier ajoûtoit encore que Ferdinand devoit partager les fruits, & conserver le titre de Roi de Castille, soit en qualité d'Usufruitier, qui lui conferoit ce droit ; soit parce qu'il avoit été mari de la Reine : il apportoit pour appuyer ce raisonnement

l'exemple du Roi D. Juan pere de Ferdinand, qui après la mort de sa premiere femme avoit toûjours continué de se faire appeller, & d'être veritablement Roi de Navarre; quoiqu'il y eût des enfans de la premiere femme, & que le Royaume vînt du côté de la mere: le titre de Regent avoit des limites & une autorité trop bornées; & pour bien gouverner, il falloit necessairement être Roi; que ce nom & l'autorité Royale étoit bien plus capable de regler les affaires, & de contenir les Peuples dans l'obéissance; que D. Henri Comte de Trastamare n'avoit pas fait d'abord de grands progrès; mais dès qu'il avoit pris la qualité de Roi, que les choses avoient changé de face, & qu'il s'étoit fait tout à coup une revolution generale en sa faveur: voilà quels étoient les sentimens & les raisons du Vice-Chancelier.

An de N. S. 1505

Les Grands s'y opposent.

Les Grands de Castille, & ceux du Conseil du Roi Archiduc, prenoient une route bien differente; ils prétendoient que la Regence du Royaume étoit de droit devolue à ce Prince, comme au mari de la Reine legitime, & qu'on ne pouvoit la lui ôter; que le mari avoit plus de droit aux biens de son épouse, que le pere à ceux de sa fille. Ils ajoûtoient qu'il étoit inutile que le nouveau Roi & la Reine vinssent en Espagne, s'ils n'avoient pas droit d'y commander; qu'il leur seroit également honteux, & pour eux, & pour la Nation, de ne paroître sur le Thrône que pour obéir, de n'y avoir nulle autorité, & de se contenter d'être les spectateurs de ce qui se passeroit dans leurs Etats; qu'il n'étoit ni avantageux, ni possible de voir deux Souverains sur le même Thrône; que s'il s'élevoit entre-eux quelques differends, il ne seroit pas possible de les accommoder; que le Roi Ferdinand feroit bien plus sagement de ceder au tems, & de faire de bon gré ce qu'on sçauroit tôt ou tard le contraindre à faire malgré lui, c'est à-dire, de se retirer dans son Royaume d'Arragon, d'où il pourroit aider son gendre de ses conseils, quand il les lui demanderoit.

Diversité de sentimens touchant les Royaumes de Naples & de Grenade.

Les sentimens ne se trouvoient pas moins partagez à l'égard des Royaumes de Naples & de Grenade: le Roi Catholique prétendoit avoir sa part dans ce dernier, comme un bien acquis durant son mariage; mais il ne croyoit pas qu'on dût seulement lui disputer le Royaume de Naples, & il soûtenoit que cette Couronne lui appartenoit à lui seul, à l'ex-

An de N. S. 1505. clusion de tout autre par le droit inconteſtable que la Maiſon d'Arragon avoit à cette Couronne. D'ailleurs il trouvoit très-mauvais que l'Archiduc ſon gendre dans le Traité qu'il avoit conclu avec la France, diſpoſât de ce Royaume comme s'il lui appartenoit, & même ſans y appeller celui qui en étoit naturellement le maître, & ſans lui en rien communiquer : c'étoit pour la même raiſon qu'il apprehendoit que le Grand Gonſalve, qui étoit Caſtillan, ne ſe joignît aux autres Seigneurs Caſtillans, pour ſoûtenir les interêts & l'independance de la Nation.

Reponſe de Gonſalve à l'Empereur & au Pape.

L'arrivée d'un ſecretaire de l'Empereur à Naples, pour tâcher de penetrer les intentions & les deſſeins de Gonſalve, en cas de rupture, & la perſonne de confiance que lui envoya ſecretement le Pape, pour démêler quel parti il prendroit, s'il ſe joindroit à l'Empereur & au Roi de France contre Ferdinand, ou s'il demeureroit toûjours attaché à ce dernier, redoublerent les ombrages du Roi Catholique, & lui rendirent la fidelité de Gonſalve encore plus ſuſpecte. Gonſalve répondit à l'Empereur & à ſes offres en termes generaux & ambigus, ſans rien laiſſer entrevoir de ſes ſentimens & de ſa réſolution ; mais il fit à l'Envoyé du Pape une réponſe fiere & genereuſe, que Sa Sainteté ignoroit apparemment de quel ſang il ſortoit, les obligations qu'il avoit au Roi Ferdinand ſon Souverain, & les liens ſacrez qui l'attachoient à ſes interêts ; qu'il croyoit juſques là s'être comporté d'une maniere à n'être pas ſeulement ſoupçonné de manquer de fidelité à ſon Maître, & de violer ſon ferment ; qu'enfin on ne devoit point attendre de lui qu'il flétrît la gloire de ſa Maiſon par une lâcheté & une perfidie. Telle étoit la ſituation des affaires d'Italie.

LXIX. Le Roi Ferdinand va à Segovie.

Le Roi Ferdinand partit de Toro, & prit la route d'Arevalo, pour ſe rendre à Segovie, & y paſſer l'Eté : il envoya en Flandres D. Juan de Fonſeca, déja Evêque de Palence, pour demeurer auprès de la Reine Jeanne ſa fille, & l'aſſiſter de ſes conſeils ; & il nomma Lopez de Conchillos, parent du Secretaire Michel Perez d'Almaçan, pour ſervir de Secretaire à l'Evêque de Palence.

Il reçoit des Ambaſſadeurs de l'Empereur & du Roi Philippe.

L'Empereur & l'Archiduc de leur côté envoyerent auſſi pour Ambaſſadeurs à Sa Majeſté Catholique André du Bourg Cremonois & Philbert Seigneur de Vere, qui avoit une

grande connoiſſance des affaires de Caſtille, & beaucoup de part dans les bonnes graces & dans la faveur de l'Archiduc. Ferdinand ayant cru trouver dans la perſonne du Seigneur de Vere un homme inſtruit, & diſpoſé à l'écoûter, lui déchargea ſon cœur, & lui confia les ſujets de plainte qu'il avoit contre l'Archiduc ſon gendre. Sa Majeſté fit encore une nouvelle tentative, pour éloigner de Flandres D. Juan Manuel, qu'il regardoit comme le principal auteur de la diviſion, & pour le détacher de l'Archiduc: mais Manuel bien loin de ſe retirer, & d'obéir au Roi Ferdinand, renonça publiquement, & par un Acte authentique à l'obéiſſance, & au ſervice de Sa Majeſté Catholique: ſource nouvelle de mécontentemens. An de N. S. 1505.

L'Archiduc fait arrêter le Secretaire de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne.

Ce qui acheva de brouiller les uns & les autres à n'en jamais revenir de bonne foi, fut la démarche hardie & violente de l'Archiduc, qui fit jetter Lopez de Conchillos Secretaire de l'Evêque de Palence, dans une obſcure priſon, où il eut à ſouffrir toutes les miſeres où ſe trouve expoſé un Etranger éloigné de ſon pays, ſans appui, ſans protection, & qui a eu le malheur d'irriter un Prince puiſſant. Son crime étoit d'avoir écrit par l'ordre de la Reine Jeanne au Roi Ferdinand ſon pere, qu'elle le prioit de vouloir bien ſe charger de la Regence du Royaume de Caſtille, & que ſa volonté étoit en cela de ſe conformer aux dernieres volontez de la Reine ſa mere: Mais peut-il y avoir rien de ſecret dans les diviſions domeſtiques? On s'éclaire de trop près, pour ne pas penetrer ce qu'on prend le plus de ſoin de cacher. On intercepta la Lettre, & on la porta à l'Archiduc, qui en fut outré de dépit, & qui tourna ſon reſſentiment contre celui qui en étoit le moins coupable. Ayant fait arrêter Conchillos, il donna ordre que nul des Domeſtiques Eſpagnols de la Reine ne lui parlât. Cette Princeſſe en conçut tant de chagrin, que ſon eſprit en fut entierement renverſé, & ſa folie devint ſi publique & ſi volente, qu'on fut obligé de la tenir dans la ſuite toûjours renfermée.

LXX.
Gonſalve envoie du ſecours aux Piſans.

Le Grand Gonſalve de ſon côté ne négligeoit pas les affaires d'Italie, & n'omettoit rien pour conſerver à Ferdinand un Royaume qu'il lui avoit conquis: il n'ignoroit pas cependant les injuſtes ombrages de ce Prince; mais il ne vouloit s'en venger que par de nouveaux ſervices, ne détruire

An de N. S. 1505.

la Calomnie, & ne confondre les Calomniateurs, que par sa fidelité & son obéïssance. Avant que de licentier les Troupes, suivant les ordres de Sa Majesté Catholique, il envoya mille Hommes de pied Espagnols sous le commandement de Nugno d'Ocampo, pour garder Piombino, & secourir Pise assiegé par les Florentins. Ocampo s'étant chargé de cette Commission, arriva d'abord à Piombino, où n'ayant demeuré qu'autant de tems qu'il en falloit pour faire rafraîchir ses Troupes, il trouva le moyen de se jetter dans Pise, sauva la Ville des mains de l'Ennemi, la delivra d'un siege opiniâtre, qu'elle souffroit depuis longtems dans le desespoir d'être secourue, & à la veille de retourner sous la puissance de ses anciens Tyrans.

D'Alviane entretient des intelligences avec le Pape.

Les Colonnes toûjours rivaux des Ursins, & jaloux du credit de Barthelemi d'Alviane, ne cessoient de solliciter qu'on reformât le Corps que d'Alviane commandoit, en le reduisant à deux cens Lances, ainsi que le Roi l'avoit reglé. Gonsalve qui connoissoit le merite & la valeur de cet Officier, dissimuloit, & traînoit toûjours l'affaire en longueur, convaincu que d'Alviane ne souffriroit pas tranquillement cet affront; mais ayant été depuis averti de bonne part qu'il entretenoit des intelligences secretes avec le Pape au préjudice de l'Espagne, & qu'il avoit résolu de faire la Guerre aux Florentins en faveur des Medicis, dont il avoit pris la protection, il lui retrancha la moitié de ses appointemens, & fit la reforme que la Cour avoit ordonnée.

Il tâche en vain de surprendre Piombino, & surprend Pise.

D'Alviane choqué de ce que venoit de faire Gonsalve par les ordres de la Cour d'Espagne, leva le masque, & forma d'abord le projet de surprendre Piombino, & de se saisir de cette importante Place. Il manqua son coup par le retour d'Ocampo, qui rentra dans Piombino, après avoir fait lever le Siege de Pise. D'Alviane voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, changea de route, & résolut de se jetter dans Pise, sous prétexte de la défendre contre ceux qui voudroient attenter à sa liberté.

D'Alviane quitte le parti de l'Espagne.

Le Grand Gonsalve exactement informé des desseins que trâmoit d'Alviane, & que les Florentins avoient appris par leurs Emissaires secrets, lui envoya déclarer que s'il osoit passer plus avant, il lui retrancheroit ses appointemens, ses pensions, & confisqueroit les Terres qu'il possedoit dans le

Royaume de Naples, & qu'il ne tenoit que de la liberalité du Roi Ferdinand. Les Florentins commandez par Hercule de Bentivoglio, allerent au devant d'Alviane, & s'étant saisis de tous les Passages, vinrent se poster proche la Tour de saint Vincent, à cinq mille de Campilla, qui dépendoit de Piombino. L'on en vint aux mains; d'Alviane fut battu par les Florentins, & blessé dans le Combat: pour comble de malheur, Gonsalve, qui vouloit punir sa desobéïssance, lui retrancha ses pensions, & confisqua tous les biens qu'il possedoit dans les Etats de Sa Majesté Catholique, comme il l'en avoit menacé: mais d'Alviane plus irrité que jamais, ne garda plus de mesures, abandonna ouvertement le parti de l'Espagne, & s'engagea au service des Ennemis de cette Couronne. On ne fut pas fort surpris d'une telle conduite, & l'évenement répondit à l'idée que tout le monde avoit conçue d'Alviane: les gens sages, qui connoissoient son esprit inquiet & remuant, n'avoient jamais compté sur sa fidelité, convaincus qu'il ne resteroit attaché à l'Espagne, qu'autant de tems qu'il ne trouveroit point ailleurs de plus grands avantages.

An de N. S. 1505.

Les Troupes Espagnoles qu'on devoit licentier, & faire repasser en Espagne, suivant les ordres du Roi, quoiqu'on leur promît de ne point les laisser sans Emploi, & de les occuper à la Conquête de l'Isle de *los Gelves*, se mutinerent; la sedition fut si furieuse & si universelle, qu'elle jetta dans un terrible embarras le Grand Gonsalve; mais il sçut si bien par ses promesses & ses menaces, par son habileté & son crédit, menager l'esprit des Rebelles, qu'il obligea les mutins à mettre bas les armes, & à repasser en Espagne.

L'Armée de Gonsalve se mutine, & il appaise la sedition.

LXXI.

Entrevûe de l'Empereur & du Roi Philippe à Haguenau.

L'Archiduc, ou plûtôt le nouveau Roi de Castille, qui souhaitoit ardemment que l'Empereur son pere ratifiât le Traité conclu & signé à Blois l'année précedente avec la France, résolut d'aller s'aboucher avec Sa Majesté Imperiale à Haguenau; ils s'y rendirent l'un & l'autre. Le Cardinal d'Amboise premier Ministre, & Favori de Louis XII. Roi de France, y vint aussi avec plein pouvoir de Sa Majesté Très-Chrétienne. L'Empereur confirma dans cette Entrevûe l'Investiture du Duché de Milan, qu'il avoit déja donnée au Roi de France, pour lui, & pour ses enfans mâles; & au defaut d'hoirs mâles, pour la Princesse Claude sa fille & l'Ar-

An de N. S. 1505. chiduc Charles d'Auftriche, à qui elle étoit promife. On ajoûta une nouvelle condition, & l'on convint de part & d'autre, que fi le Roi de France n'obfervoit pas fa parole, & refufoit d'accomplir le mariage de l'Archiduc & de la Princeffe, il feroit dès lors déchu de toutes les prétentions qu'il pourroit avoir au Duché de Milan, & que fes droits deviendroient dévolus à la Maifon d'Auftriche.

L'Empereur donna l'Inveftiture du Milanois au Roy de France.

On déclara cependant que cette Inveftiture fe donnoit fans préjudice des droits de qui il appartiendroit, par cette feconde claufe; on conferva les prétentions des enfans de Louis Sforce, qui furent toûjours maintenus dans la liberté & le droit de procurer leur rétabliffement dans les Etats du feu Duc leur pere. Quand Charles-Quint fut parvenu à l'Empire, il prétendoit en vertu de la premiere condition du Traité, que le Duché de Milan lui étoit dévolu de plein droit, après la mort des Sforces, & il s'en mit en poffeffion, au préjudice de François premier, Roi de France, qui avoit époufé la Princeffe Claude, promife à Charles. Il eft vrai que dans ce cas, la France demandoit à être rembourfée des deux cens mille Francs qu'elle avoit donnez à l'Empereur pour obtenir l'Inveftiture, faute de quoi elle prétendoit refter dans fes anciens droits. Quand le Traité eut été figné & ratifié, le Cardinal d'Amboife prêta, au nom du Roi fon Maître, l'Hommage à l'Empereur, felon la coûtume, pour le Duché de Milan, en qualité de Fief de l'Empire.

On ne dit pas un feul mot du Royaume de Naples dans l'Entrevûe d'Haguenau; mais en confirmant du confentement de toutes les Parties le mariage de l'Archiduc Charles & de la Princeffe Claude, n'étoit-ce pas affez s'expliquer, que la Princeffe auroit pour fa dot cette Couronne, comme une des premieres conditions du mariage.

LXXII. Ferdinand irrité contre l'Archiduc.

Le Roi Catholique fe trouva fort offenfé de ces negociations, qui fe faifoient fans fa participation, & dans lefquelles on facrifioit fes interêts. Il fe plaignit fortement du Confeil de l'Archiduc fon gendre, & que des efprits brouillons & inquiets, au lieu de maintenir la paix & la bonne intelligence entre le Beau-pere & le Gendre, abufoient de la facilité du Prince pour le furprendre. Mais rien ne le chagrinoit, & ne l'irritoit davantage, que de voir les droits de la France confirmez fur le Duché de Milan, fans que l'on fît

feulement

seulement la moindre mention des siens sur la Bourgogne & le Royaume de Naples, & sans qu'on parlât de le dédommager : soit oubli, soit negligence, une telle conduite paroissoit inexcusable. An de N. S. 1505.

Ainsi ce Prince ne se mit plus en peine de garder des mesures avec la Maison d'Austriche, & oubliant les liens qui l'attachoient à l'Archiduc, il ne pensa qu'à chercher les moyens d'en détacher la France, afin de trouver dans les forces de cette Couronne un appui sûr contre les entreprises de son gendre. Il crut donc que la voye la plus sure étoit de faire demander en mariage Germaine de Foix niece de Louis XII. & que ce Prince aimoit comme sa propre fille. Mais pour mieux cacher son dessein, & en dérober la connoissance à l'Archiduc, il envoya en France sous un autre prétexte le P. Jean d'Enguerra de l'Ordre de saint Bernard, & Inquisiteur de Catalogne, avec des Lettres de créance, & un ordre secret de proposer ce mariage.

Songe à gagner le Roi de France.

Cette proposition fit plaisir au Roi de France, qui promit en consideration de ce mariage de renoncer à tous ses droits sur le Royaume de Naples, & de les transporter à la Princesse Germaine sa niece, & à tous ses enfans mâles ou femeles. Le Roi Catholique de son côté consentoit, au cas qu'il n'eût point d'enfans de ce mariage, que le Royaume de Naples retournât au Roi de France, & à ses Heritiers ou Successeurs; & il s'obligeoit à payer pour les fais des dernieres Guerres, la somme de cinq cens mille ducats dans l'espace de dix ans à dix payemens égaux; de rétablir dans leurs biens, Charges & dignitez, tous les Seigneurs Napolitains qui avoient suivi le parti de la France, ce qui n'étoit pas aisé; de remettre en liberté tous les Prisonniers que le Grand Gonsalve avoit faits, particulierement le Prince de Rosano & le Marquis de Bitonto; on n'excepta que le seul Duc de Valentinois, & le Comte de Pallas, que Sa Majesté Catholique ne voulut jamais relâcher. A ces conditions le Roi de France s'engageoit de secourir le Roi Catholique contre l'Empereur & l'Archiduc son fils, au cas que l'un & l'autre entreprît de lui ôter la Regence du Royaume de Castille. Guichardin ajoûte, que Ferdinand promit aussi à Gaston de Foix son beau-frere de l'aider à recouvrer le Royaume de Navarre, sur lequel il prétendoit avoir droit, à condition que le Roi

Ferdinand demande en mariage Germaine de Foix.

An de N. S. 1505. Très-Chrétien enverroit en Eſpagne la Reine Douairiere de Naples veuve du Roi Frederic, avec les Princes ſes enfans, ou l'obligeroit à ſortir de ſes Etats, ſi elle ne vouloit pas conſentir à ce Voyage.

Il envoie en France des Ambaſſadeurs.

Ces differens Traitez conclus pendant le Printems & l'Eté de la même année, furent les préludes de bien des revolutions. Ferdinand fit partir de Segovie le vingt-cinquiéme d'Août D. Juan de Sylva Comte de Cifuentès, Thomas de Malferit & le Pere d'Enguerra, qui avoit negocié le mariage de Germaine de Foix, pour aſſurer le Roi de France qu'on avoit envoyé les ordres pour remettre en liberté les Priſonniers qui étoient à Naples, & pour rétablir les Seigneurs Napolitains dans leurs biens. Sa Majeſté Catholique, pour marquer à la France qu'il procedoit de bonne foi, fit propoſer le mariage de Robert de San-Severin Prince de Salerne, & Chef des bannis de Naples, avec Marine d'Arragon fille de D. Alphonſe d'Arragon, Duc de Villa Hermoſa, & Comte de Ribagorça: elle étoit ſœur de D. Alphonſe Duc de Villa Hermoſa, & de D. Juan Comte de Ribagorça.

Le Roi de France s'oppoſe au paſſage de l'Archiduc par la France.

Le mariage de Ferdinand avec Germaine de Foix, donna tant de joie au Roi de France qu'il réſolut d'envoyer en Flandres un homme de confiance, pour prier l'Archiduc de ne point paſſer en Eſpagne, que les differends qu'il avoit avec le Roi ſon beau-pere, ne fuſſent terminez à l'amiable; & pour l'y contraindre, Sa Majeſté Très-Chrétienne ſollicita ſecretement le Duc de Gueldres de continuer la Guerre contre l'Archiduc, afin par cette diverſion de lui ôter la penſée du voyage d'Eſpagne.

LXXIII.

Les Seigneurs Napolitains s'oppoſent au rétabliſſement des Bannis.

Dès que le Traité entre Louis & Ferdinand devint public, il s'excita une rumeur univerſelle en Italie; les Seigneurs Napolitains, qui ſe voyoient revêtus des dépouilles des Bannis, ſe liguerent enſemble pour ſe maintenir dans la poſſeſſion des biens qu'ils avoient achetez au prix de leur propre ſang. Proſper Colonne en fut le plus indigné, & s'en plaignit le plus haut; il ſortit du Royaume de Naples, ſe retira à Rome, alla offrir ſes ſervices au Pape, & s'engagea de conquerir lui-même avec le ſecours de ſes amis, ce Royaume, & de le réünir au Saint Siege, ſi le Roi de France renonçoit aux droits qu'il prétendoit y avoir.

D'un autre côté les Grands de Caſtille étoient encore plus

An de N. S. 1505.

mal satisfaits de la résolution que le Roi Ferdinand avoit prise de se marier, persuadez que la feûe Reine Isabelle n'avoit laissé la Regence & l'Administration de ses Royaumes au Roi son époux, qu'après lui avoir fait promettre avec les sermens les plus sacrez, de ne se marier jamais. S'étant tous unis pour empêcher l'Ambassade du Comte de Cifuentès, ils lui déclarerent que s'il alloit en France, on le regarderoit comme l'ennemi de la Nation Castillane, & du bien public.

Les Grands de Castille mécontens du mariage de Ferdinand.

Plusieurs condamnoient hautement la conduite du Grand Gonsalve, de ce qu'en differant toûjours à se déclarer pour l'Archiduc Roi, le Prince Charles son fils se voyoit privé de la Succession du Royaume de Naples, soit qu'il vînt des enfans de ce second mariage, soit qu'il n'en vînt point. L'Archiduc fut lui-même plus sensible que personne de se voir, non-seulement exclus de la Courronne de Naples, mais encore en danger de perdre celle d'Arragon, & les autres Etats qui en dépendent, au cas que le Roi son beau-pere eût des enfans de Germaine de Foix.

On blâme la conduite de Gonsalve.

Ferdinand pour dissiper le chagrin, & pour calmer l'esprit allarmé de l'Archiduc son gendre, envoya en Flandres D. Pedre d'Ayala Protonotaire Apostolique, & auparavant Ambassadeur en Angleterre, avec ordre de se joindre à Guttiere Gomez de Fuensalida, son Ambassadeur ordinaire, auprès de Philippe, pour lui déclarer la résolution de Sa Majesté Catholique, & pour lui demander en même-tems la liberté de Lopez de Conchillos, qu'on tenoit étroitement resserré dans le Château de Villevorde.

Ferdinand donne avis de son mariage à l'Archiduc.

Ayala & Fuensalida ayant executé fidelement les ordres de Ferdinand, l'Archiduc Roi leur répondit en termes generaux, qu'il se réjouissoit du mariage qu'ils lui venoient annoncer, qu'il ne lui appartenoit pas de prescrire des Loix au Roi son beau-pere, qu'étant maître de sa personne, il en pouvoit disposer comme il vouloit. A l'égard de Lopez de Conchillos, qu'étant un de ses domestiques, & à ses gages, il croyoit avoir eu droit de le faire arrêter pour ses crimes, & qu'il étoit résolu de le punir de son insolence, & comme il le meritoit.

Réponse de l'Archiduc.

LXXIV.

Les Venitiens contens d'être spectateurs des mouvemens qui agitoient toute l'Europe, ne prévoyoient pas la tempête furieuse dont ils étoient menacez : ils crurent que le plus sûr

Les Venitiens s'accommodent avec le Pape.

An de N. S. 1505. parti pour eux étoit de s'accommoder avec le Pape, de retenir pour eux les Villes de Faenza & de Rimini dans la Romagne, de rendre au Saint Siege les Comtez d'Imola & de Cesena, dont ils étoient en possession, & de prendre la protection du Duc d'Urbin & du Gouverneur de Rome neveu du Pape, que le Duc avoit adopté pour son heritier, en consideration de Sa Sainteté, & auquel il donna en mariage la fille du Marquis de Mantoue son frere.

LXXV. Gonsalve fait publier à Naples la Paix entre la France & l'Espagne.

Ferdinand envoya en Italie une personne affidée pour informer le Grand Gonsalve de la Paix conclue entre Sa Majesté Catholique & le Roi de France, avec ordre de repasser incessamment en Espagne, où l'on avoit besoin de ses conseils & de son experience, pour regler les affaires de cette Monarchie. On avoit nommé secretement l'Archevêque de Sarragosse, pour remplir la place du Grand Capitaine, & pour lui succeder à la Viceroyauté de Naples. Gonsalve, qui n'entendoit pas moins l'art de dissimuler, que le Roi Ferdinand son Maître, fit paroître d'abord beaucoup de joye à la nouvelle de la Paix, qu'il fit publier dans tout le Royaume, avec les ceremonies accoûtumées.

Gonsalve differe son retour en Espagne.

Pour ce qui regardoit son retour en Espagne, il répondit qu'il disposoit toutes choses pour ce voyage, & que bien-tôt il se mettroit en chemin. Il fut difficile de démêler alors s'il parloit sincerement, ou si ce n'étoit qu'une feinte pour amuser le Roi Ferdinand, & prendre son parti: il est vrai que la mauvaise saison ne lui permit pas de s'embarquer si tôt. Le départ que Gonsalve differoit toûjours, fournit à ses envieux & à ses ennemis une nouvelle occasion d'interprêter en mauvaise part ses démarches; les ombrages se renouvellerent; sa fidelité devint de jour en jour plus suspecte. Gonsalve ne laissa pas de dépêcher en Espagne Juan Lopez de Vergara son Secretaire, pour rendre raison de la situation où étoient les affaires de Naples, & pour assurer le Roi de la fidelité & de la droiture des intentions de son Maître: mais quelle créance pouvoit-on ajoûter aux paroles du Secretaire, lorsque les actions de son Maître ne répondoient pas à ses discours & à ses promesses?

LXXVI. L'Archevêque de Tolede toûjours fidele à Ferdinand.

L'Archevêque de Tolede ne quittoit pas un seul moment le Roi Catholique, pour l'aider de ses conseils; il le servit toûjours avec une grande fidelité dans tous les démêlez qu'il eut

avec l'Archiduc Roi ſon gendre, & contribua beaucoup par ſon adreſſe à retenir dans le devoir un grand nombre de Seigneurs. C'étoit un Prélat d'un vaſte genie, qui aimoit la gloire, & qui avoit des ſentimens plus nobles & plus élevez, que la baſſeſſe de ſa naiſſance, & le defaut d'éducation ne devoient lui en inſpirer. An de N. S. 1505.

Dès le vivant de la feue Reine Iſabelle, l'Archevêque, qui lui étoit redevable de ſon élevation, n'avoit rien omis pour perſuader au Roi Ferdinand de porter la Guerre en Afrique, dès que la Conquête de Naples ſeroit achevée: il repreſenta à Sa Majeſté qu'elle y trouveroit plus de gloire à acquerir; que ſes Victoires ſeroient plus ſures, les avantages plus conſiderables, & ſes Conquêtes moins enviées. Combien de Terres auroit-on pû conquerir ſur les Infideles, avec moins de ſang, que la Guerre de Naples n'avoit coûté. Enfin le Roi entrant dans les ſentimens de ſon Miniſtre, envoya ordre à Naples qu'on fît repaſſer en Eſpagne la plûpart des Troupes Eſpagnoles, pour les employer à la Guerre d'Afrique.

Il le ſollicite à porter la Guerre en Afrique.

Le Comte de Tendilla s'étoit déja offert, pourvû que le Roi voulût lui faire toucher cent mille écus, de conquerir ſur les Maures Oran, le Port de Mazalquivir, qui en eſt proche, & pluſieurs autres Places voiſines, avec promeſſe de rendre à Sa Majeſté le reſte de la ſomme, ſi on ne la dépenſoit toute entiere, & s'il en falloit davantage, d'y ſuppléer de ſon propre fonds. La mort funeſte de la Reine Iſabelle renverſa un projet qu'on étoit prêt d'executer: mais pour ne point abandonner tout à fait une ſi glorieuſe Entrepriſe, & ne laiſſer point dans l'oiſiveté les Troupes qui étoient revenues de Naples, l'Archevêque de Tolede, dont le zele égaloit ſon grand cœur, prêta au Roi trente mille écus pour l'aider aux frais de la Guerre.

Il lui prête de l'argent.

Avec ce foible ſecours on arma une petite Flotte ſur les Côtes d'Andalouſie. Le premier deſſein étoit de ſurprendre Tedelis ſituée ſur la Côte de Barbarie, entre Bugia & Alger; mais la Cour ayant fait reflexion que la Place n'en valoit pas la peine, n'y ayant point de retaite ſure pour les Vaiſſeaux, qu'elle ne méritoit pas les frais qu'il faudroit faire pour la prendre, & pour la conſerver, parce qu'on ne ſeroit pas à portée de la ſecourir. On changea de ſentiment, & l'on réſolut de tourner ſes efforts contre Mazalquivir, qui ſignifie

On ſe prépare à paſſer en Afrique.

An de N. S. 1505.

en Arabe *grand Port*; c'eſt auſſi le nom que cette Ville portoit autrefois, & que lui donne Ptolomée. La Place eſt aſſez proche d'Oran, vis-à-vis d'Almerie, néanmoins en tirant un peu plus vers l'Orient.

On arrive devant Mazalquivir.

On diſpoſa avec ſoin l'Armée Navale composée de ſix Galeres, d'un grand nombre de Caraveles & de Bâtimens de tranſport, ſur leſquels il y avoit cinq mille Hommes de débarquement. Raimond de Cardonne fut nommé pour commander la Flotte; mais D. Diegue Fernandez de Cordoue Capitaine de *los Donzeles*, (3) & un des plus vaillans Guerriers de toute l'Eſpagne, eut le Commandement general de cette Expedition. Dès que tout fut prêt, on partit de la Rade de Malaga, & l'on mit à la voile un Vendredi vingt-neuviéme d'Août. Les vents contraires obligerent les Eſpagnols de relâcher à Almerie, où ils demeurerent à l'ancre pendant quelques jours: de là ayant remis à la voile avec un vent favorable, on arriva l'onziéme de Septembre à la vûe de Mazalquivir.

Les Eſpagnols débarquent, & prennent la Place.

A l'égard du Port, il y avoit un Fort aſſez régulier, avec des Baſtions, & les autres ouvrages, ſelon la maniere de ce temslà. Comme l'entrée du Port étoit défendue par une nombreuſe Artillerie, les Chrétiens vinrent mouiller un peu plus bas que le Fort, & hors la portée du canon. Il n'étoit pas aiſé de faire débarquer les Troupes; le lieu & le tems n'étoient pas favorables pour la deſcente; la fureur des vents, l'agitation des flots, le peu de connoiſſance qu'on avoit de ces Côtes, cent cinquante Chevaux Maures, & trois mille Hommes de Pied, qui paroiſſoient ſur le Rivage, reſolus de diſputer le Terrain; tout s'oppoſoit au débarquement: mais la valeur & l'intrepidité de nos Gens forcent tous les obſtacles, & s'animent les uns les autres; ils ſe jettent dans les Chaloupes. Peré Lopez Zagal, qui avoit déja donné mille preuves de ſa

(3) *Los Donzeles.* C'étoient de jeunes Gentilshommes qui avoient été Pages à la Cour, & qui n'avoient jamais encore ſervi dans les Troupes: la premiere fois qu'on les envoyoit à l'armée, on en faiſoit une Compagnie, dont l'on donnoit la conduite à un Seigneur diſtingué, & experimenté; ils étoient dans les Armées à peu près ce qu'étoient autrefois en France les enfans perdus; on pourroit dire que dans un ſens ils avoient quelque rapport avec les Mouſquetaires de France, à la reſerve que ceux-ci ſervent même en tems de Paix, & ſont pour la Garde du Roi, au lieu que les autres n'étoient que pendant la Guerre: cela vient du mot Eſpagnol *donzel*, qui veut dire *jeune homme*.

An de N. S. 1505.

valeur, ſaute le premier à terre l'épée à la main: les autres animez par ſon exemple, le ſuivent, tout mouillez qu'ils ſont pour la plûpart: car l'ardeur & l'impatience d'en venir aux mains, ne leur avoit pas permis d'attendre que leurs Chaloupes atteigniſſent le bord: ils joignent les Infideles; les mettent en déſordre, & les pouſſent preſque juſqu'aux portes d'Oran. A peine quatre cens Maures peuvent-ils ſe ſauver avec précipitation dans la Forteresse de Mazalquivir. Les Eſpagnols profitant de la frayeur où étoient les Barbares, ſans leur laiſſer le tems de reſpirer, & de ſe reconnoître, dreſſent leurs Batteries, attaquent la Place avec tant de furie, que le Gouverneur ayant été tué d'un coup de canon, & preſque toute l'Artillerie des Aſſiegez démontée par celle des Eſpagnols, la conſternation fut ſi grande, que dès le troiſiéme jour la Garniſon demanda à capituler; mais on ne voulut la recevoir qu'à diſcretion.

Ce qui a contribué à la priſe de la Place.

Deux choſes contribuerent beaucoup à l'heureux ſuccès de cette Expedition. Les Maures ayant appris que les Chrétiens armoient une Flotte à Malaga, & qu'elle étoit partie, une multitude infinie de ces Infideles prit les armes, & ſe rendit ſur le Rivage, pour s'oppoſer à la deſcente: mais les vivres leur ayant manqué, faute d'avoir eu ſoin d'en faire proviſion, & voyant que la Flotte Eſpagnole ne paroiſſoit point, ils ſe perſuaderent qu'ils avoient débarqué dans un autre endroit; & au bout de huit jours ils ſe diſſiperent, & retournerent chez eux. En ſecond lieu, le même jour que les Eſpagnols entrerent dans la Place, il parut ſur la montagne un grand Corps de Barbares, qui ſe diſpoſoient à deſcendre pour venir ſecourir les Aſſiegez: s'ils fuſſent arrivez à la Ville, on ne ſe ſeroit pas rendu maître ſi aiſément de Mazalquivir: mais Dieu tourne tout à l'avantage de ceux qu'il favoriſe, tandis qu'il aveugle leurs ennemis.

Les Maures n'oſent nous attaquer.

Les Maures voyant la Place renduë, tournerent du côté d'Oran, & s'étant joints à ceux qu'ils y trouverent, ils ſe mirent tous en campagne, comme s'ils avoient deſſein de venir attaquer les Chrétiens; mais ils n'oſerent jamais hazarder le Combat, quoique D. Diegue Fernandez de Cordouë fût allé au devant d'eux, & eût rangé à leur vûë ſon Armée en bataille: il y eut ſeulement de legeres eſcarmouches entre les Infideles, & quelques Eſpagnols qui eſcortoient les Fou-

An de N. S. 1505.

rageurs ; mais il ne s'y passa rien de considerable.

Tréve entre les Maures d'Oran & les Espagnols de Mazalquivir.

On donna à l'Alcayde *de los Donzeles* le Gouvernement de Mazalquivir, auquel pour lui faire plus d'honneur, on ajoûta le titre de Capitaine General de l'Expedition de Barbarie. Après cette heureuse Conquête, on établit le bon ordre dans la Place; ensuite Raymond de Cardonne remit à la voile, & ramena le vingt-quatriéme de Septembre sa Flotte Victorieuse à Malaga. Les Espagnols qui demeurerent en garnison à Mazalquivir, conclurent une Tréve avec les Maures d'Oran, afin de pouvoir negocier les uns avec les autres. Rien ne pouvoit être plus avantageux à ces Infideles, qui par ce moyen se conservoient la liberté de continuer leur Commerce du Levant, qui leur apportoit des profits immenses par les droits qu'ils levoient sur les Marchandises qu'on transportoit chez eux. Ce Commerce se faisoit par le moyen des Galeaces Venitiennes, qui alloient chercher à Alexandrie dans l'Egypte les Epiceries & les autres Marchandises précieuses qu'on avoit coûtume d'y apporter des Indes & des autres Provinces de l'Orient; elles les transportoient ensuite à Oran, & dans les autres Ports voisins, d'où on les faisoit passer par mer dans tout le reste de l'Afrique, en Espagne, en France, en Flandres, en Angleterre, en Allemagne, & dans tous les Royaumes du Nord à l'avantage des Maures, & au profit des Venitiens.

On interprete en mauvaise part la Guerre d'Afrique.

Le prompt succès de la Guerre d'Afrique, donna un nouveau relief à la gloire du Roi Catholique. Tous les gens de bien louerent & admirerent le zele de ce Prince, qui, sans se borner aux Victoires éclatantes qu'il avoit remportées en Italie par ses Generaux, formoit de nouveaux projets encore plus glorieux que les premiers, & entreprenoit de porter ses armes jusques dans l'Afrique, & d'y faire de nouvelles Conquêtes sur les Infideles à la gloire de la veritable Religion : mais la malignité de l'esprit humain a-t-elle des bornes ? Qui jamais fit taire la calomnie ? Plus la vertu brille, plus elle éblouit & aveugle les envieux. Les actions les plus innocentes & les plus glorieuses sont les plus exposées aux traits malins de la censure. Les Ennemis jaloux de la gloire de Ferdinand, au lieu d'applaudir à une Expedition si avantageuse au Christianisme & à l'Espagne, en prirent occasion de décrier Sa Majesté Catholique, & de rendre ses bonnes intentions suspectes;

les-

les Partisans de l'Archiduc Roi publierent que la Guerre d'Afrique n'étoit qu'un prétexte & une ruse pour tenir ses troupes en haleine, qu'en les exerçant contre les Infideles; il ne cherchoit qu'à essaïer leurs forces, & qu'à les aguerrir pour les mettre en état de s'opposer aux desseins de son gendre, & de ceux qui embrasseroient son parti, au cas qu'il passât en Espagne, pour ôter à son beau-pere la Regence de la Castille. An de N. S. 1505.

L'Archevêque de Tolede forme le projet de continuer lui-même la guerre d'Afrique.

Des commencemens si heureux ne servirent qu'à réveiller le courage & qu'à ranimer le zele de l'Archevêque de Tolede; il forma dès-lors le noble projet de reprendre à la premiere occasion favorable l'expedition d'Afrique & de pousser plus avant les Conquêtes des Espagnols sur les Infideles; il resolut d'y sacrifier la meilleure partie des revenus de son riche Archevêché, & d'y passer en personne; ce qu'il executa quelques années après, comme nous le rapporterons en son lieu; en quoi l'on ne sçauroit trop admirer le zele de cet illustre Prelat, l'étendue de son genie & la grandeur de son courage.

LXXVII. La Reine Jeanne accouche d'une fille.

Vers la mi-Septembre la Reine Jeanne accoucha à Bruxelles Capitale du Brabant, d'une fille qui fut nommée Marie, & qui dans la suite fut mariée à Louis Roi d'Hongrie. Le Roi Catholique ayant appris cette nouvelle, envoya aussitôt en Flandres un Gentilhomme de sa maison nommé Charles d'Alagon pour faire à l'Archiduc Roi & à la Reine Jeanne son épouse des complimens de conjouissance sur la naissance de la jeune Princesse; ce fut une occasion pour menager quelque accommodement entre Ferdinand & l'Archiduc Roi son gendre, auquel Sa Majesté Catholique fit representer qu'une bonne intelligence leur seroit plus avantageuse à l'un & à l'autre, & plus sûre que d'en venir à une rupture qui ne pouvoit avoir que de funestes suites pour toute l'Espagne.

LXXVIII. La peste fait de grands ravages à Lisbonne & dans toute l'Espagne.

La peste fit cette même année de furieux ravages dans Lisbonne, où étoit alors la Cour de Portugal; ce qui obligea le Roi Emmanuel de se retirer à Almerin; ce terrible fleau de Dieu se fit sentir ensuite presque par toute l'Espagne, où elle enleva une infinité de monde. Ainsi autant que cette année avoit été glorieuse à la Religion par l'avantage que les Chrétiens avoient remporté sur les Maures d'Afrique, autant fut-elle fatale à l'Espagne par une mortalité affreuse qui désola ce Royaume.

On transporte la Chancellerie à Grenade.

Cette même année l'on transporta à Grenade le Tribunal Royal de la Chancellerie qui avoit demeuré long-tems à Ciu-

An de N. S. 1505.

dad-Real ; l'Evêque d'Aſtorga un des plus grands Prelats qu'eût alors l'Eſpagne, en fut nommé Preſident ; Sa Majeſté Catholique fit cette tranſlation, pour donner plus de luſtre à cette Ville nouvellement conquiſe ſur les Maures, & pour contribuer à la repeupler.

LXXIX.

Ferdinand fait publier la paix entre la France & l'Eſpagne.

Le Roi Catholique demeura quelques mois à Segovie & dans le Château de Balſain, le lieu de toute l'Eſpagne le plus propre pour la Chaſſe ; c'étoit ſon principal amuſement pour ſe délaſſer de ſes fatigues & de ſes grandes occupations ; il en partit néanmoins le vingt d'Octobre pour Salamanque, où il fit publier ſolemnellement dans toutes les places publiques par ſes Herauts la paix avec la France ; mais cette paix ne fut pas reçûe en Caſtille avec tant de joïe qu'elle le fut en Arragon. Les Caſtillans ne voïoient qu'avec dépit le démembrement de la Monarchie Eſpagnole qui avoit été ſi long-tems réunie par le mariage de Ferdinand & d'Iſabelle ; c'étoit au contraire une ſource de joïe pour les Arragonnois, qui par le ſecond mariage de Ferdinand ſe flatoient d'avoir un Roi particulier & de leur Nation, s'il avoit des enfans, comme il y avoit de l'apparence : tel eſt le ſort des choſes d'ici-bas ; ce qui réjouit l'un, chagrine l'autre ; on ne voit rien qui plaiſe également à tout le monde.

L'Archiduc envoye des lettres circulaires en Eſpagne pour la faire ſoulever.

Le Roi Catholique ne cherchoit qu'à traverſer les projets de l'Archiduc Roi, & qu'à ſe mettre en état de rompre toutes ſes meſures, ſi l'on en venoit de part & d'autre à une rupture. L'Archiduc obſedé par les ennemis de Ferdinand & reſolu de tout tenter pour lui ôter l'admiſtration de la Caſtille, avoit envoyé de Bruxelles des lettres circulaires pour répandre dans ce Royaume & engager les Caſtillans à prendre les armes en ſa faveur contre ſon beau-pere ; il en avoit écrit d'autres particulieres & fort preſſantes au Marquis de Villena, aux Ducs de Najare & de Medina-Sidonia, au Comte d'Uregna, à Garci-Laſſo de la Vega, & à pluſieurs autres Seigneurs qui s'étoient déja ouvertement declarez pour les maintenir dans ſes interêts. L'Amirante & le Connétable de Caſtille, quoiqu'ils euſſent l'honneur d'être alliez du Roi Ferdinand, ne laiſſoient pas de chanceler, & n'avoient pas encore déterminé quel parti ils prendroient.

Jean Manuel écrit en Eſpagne en faveur de l'Archiduc.

D. Jean Manuel également hardi & artificieux ne ceſſoit par ſes lettres de ſoulever les Grands & le peuple en faveur de

l'Archiduc Roi ; il vouloit néanmoins persuader à tout le monde qu'il ne desiroit que la paix ; il ne parloit que de la paix dans ses lettres & dans ses conversations, avec assurance qu'il n'épargneroit rien pour la procurer, pourvû que le Roi Catholique voulût s'en tenir aux conditions raisonnables qu'on lui proposoit, & se contenter des Royaumes qui lui appartenoient ; de telle sorte que s'il prenoit le parti de renoncer à la Regence de Castille, & de laisser l'administration des affaires à l'Archiduc Roi son gendre, on n'auroit nulle peine à s'accommoder pour le reste & à convenir des autres articles ; mais que s'il s'obstinoit à vouloir conserver ce qui ne lui appartenoit pas, il se verroit forcé de l'abandonner, & s'exposeroit peut-être lui-même au danger de perdre son Royaume d'Arragon, si une fois les deux Nations prenoient les armes ; il faisoit entendre que l'Archiduc Roi se mettroit bientôt en chemin ; que dans peu on le verroit en Espagne, soit que le Roi son beau-pere y consentît, soit qu'il s'y opposât ; & qu'il faisoit équiper en diligence pour son voyage une nombreuse Flotte dans tous les Ports de Zelande. An de N. S. 1505.

LXXX.
L'Archiduc se rend en Zelande, pour partir,

Le Roi de France avoit envoyé ordre à ses Ambassadeurs en Flandres de prier de sa part l'Archiduc de ne se point mettre en chemin avant que d'avoir terminé ses differends avec le Roi son beau-pere ; que les liens du sang qui l'attachoient à Sa Majesté Catholique, devoient le déterminer à préferer ce parti à une guerre qui ne pouvoit causer que du scandale à toute l'Europe. Ces avis ne produisirent rien ; l'Archiduc Roi n'étoit plus en état de les suivre, & les affaires étoient trop avancées ; la plûpart des Grands de Castille le sollicitoient fortement par leurs lettres à se rendre au plûtôt en Espagne, & il y avoit déja plus de soixante Vaisseaux prêts dans tous les Ports des Pays-bas, & qui devoient se rassembler en Zelande ; il partit donc de Bruxelles le huitiéme de Novembre avec la Reine son épouse pour s'embarquer.

L'Archiduc differe son départ.

Comme on differoit l'embarquement & que les choses traînoient en longueur, les plus éclairez conçurent bien que l'Archiduc Roi ne vouloit pas se mettre en chemin, qu'il ne fût informé de l'état où il trouveroit les affaires de Castille à son arrivée, & qu'il n'eût reçû nouvelle que ses Partisans & ceux qui devoient favoriser son entrée en Espagne, avoient pris les armes en sa faveur.

An de N.S. 1505.

Le Marquis de Villena Chef des mécontens & le plus dévoué aux interêts de l'Archiduc Roi, étant venu à Tolede, le bruit se répandit qu'il avoit des pouvoirs de l'Archiduc pour se rendre maître de cette Ville, & la détacher du parti de Ferdinand; cette nouvelle causa un grand tumulte dans Tolede; le peuple se souleva & se mit en devoir de courir aux armes; les Seigneurs de la maison de Sylva, dont la faction étoit très-puissante & très-attachée aux interêts de Sa Majesté Catholique, se joignirent à D. Pedre de Castille Corregidor, pour s'opposer aux entreprises du Marquis de Villena; mais le Marquis dont on avoit peut-être pris mal-à-propos des ombrages, & qui n'avoit apparemment ni d'ordre ni de dessein, sortit de Tolede un peu allarmé.

On conseille à Ferdinand de s'opposer au passage de l'Archiduc.

Outre la maison de Sylva, le Duc d'Albe & l'Archevêque de Tolede les plus dévouez au Roi Catholique; D. Bernard de Rojas Marquis de Denia, D. Guttiere Lopez, Grand-Commandeur de Calatrava, Antoine de Fonseca, & Ferdinand de Vega, qui étoient tous du Conseil du Roi, étoient d'avis que l'on devoit mettre tout en œuvre pour empêcher le nouveau Roi de mettre le pied en Espagne, avant qu'on fût convenu d'un accommodement entre le beau-pere & le gendre, au contentement des deux parties. Ferdinand étoit assez de ce sentiment; cependant il avoit de la peine à employer la violence, & il ne pouvoit se resoudre à prendre les armes contre sa propre fille & son gendre; d'ailleurs il ne croyoit pas se devoir fier aux Castillans qui ne consentiroient qu'avec peine que l'on empêchât leurs Rois naturels & legitimes de venir prendre possession de leurs Etats; n'est-ce pas une chose bien triste de voir les mêmes peuples partagez entre deux Concurrens unis par les liens du sang?

LXXXI. L'Archiduc envoye des pleins-pouvoirs à ses Ambassadeurs en Espagne.

Lorsque tout paroissoit disposé à une rupture, & qu'on étoit prêt de voir les Espagnols armez les uns contre les autres; on reçut des lettres de l'Archiduc Roi qui dissiperent les inquietudes pour quelque tems: ce Prince marquoit dans ses lettres qu'il n'avoit jamais eu aucun éloignement de la paix, qu'il souhaitoit entretenir toûjours une parfaite intelligence avec le Roi son beau-pere, & pour marquer la droiture de ses intentions qu'il envoyoit des pleins-pouvoirs à ses Ambassadeurs pour traiter en son nom avec les Députez que le Roi Ferdinand choisiroit de son côté.

An de N. S. 1505.

Ils conviennent des articles de l'accommodement.

En vertu de ces pleins-pouvoirs les Députez de Sa Majesté Catholique & les Ambassadeurs de l'Archiduc Roi s'assemblerent à Salamanque pour conferer ensemble & regler les affaires. Après quelques contestations le Traité fut enfin conclu & signé le vingt-quatre de Novembre, aux conditions suivantes. 1°. Que les deux Rois & la Reine gouverneroient ensemble la Castille avec une égale autorité. 2°. Que les Loix, les Ordonnances, les Declarations, les Edits, en un mot tous les Actes publics seroient signez de leurs trois noms. 3°. Qu'on observeroit les mêmes regles à toutes les publications, que l'on feroit & que l'on commenceroit toûjours par ces mots : *Par ordre de leurs Majestez.* 4°. Aussitôt que l'Archiduc Roi & la Reine Jeanne son épouse seroient arrivez dans leurs Etats, que les peuples leur prêteroient serment de fidelité comme à leurs Rois legitimes, au Roi Catholique comme à l'Administrateur & à l'Archiduc Charles comme au Prince, au successeur & à l'heritier des Couronnes de Castille, de Leon & de Grenade. 5°. Que tous les revenus du Royaume se partageroient en deux parties égales, l'une pour le Roi Catholique, & l'autre pour le nouveau Roi & son épouse, après néanmoins avoir fait la déduction necessaire des dépenses ordinaires & extraordinaires. 6°. Que l'on feroit le même partage à l'égard des revenus & des Commanderies des trois Ordres Militaires de saint Jacques, de Calatrava & d'Alcantara, quoique l'administration en appartint sans contredit à Sa Majesté Catholique & lui eût été accordée par des concessions & plusieurs Bulles particulieres des souverains Pontifes. 7°. Que l'on partageroit de la même maniere les Charges, Emplois, Gouvernemens en deux portions égales ; que le sort en décideroit, & que le Roi Ferdinand en auroit la moitié, & que l'autre moitié appartiendroit à l'Archiduc Roi avec la Reine Jeanne.

On y ajoûte deux nouveaux articles.

A ces conditions l'accommodement se fit entre le beau-pere & le gendre, & l'on choisit le Pape, l'Empereur, les Rois d'Angleterre & de Portugal pour être les garans du Traité, dans lequel on ajoûta que si la Reine Jeanne ne vouloit point avoir de part au Gouvernement, ou que son infirmité ne lui permît pas de s'en mêler, on ne laisseroit pas dans les provisions & dans les dépêches de mettre son nom avec celui des deux Rois ; mais que ceux-ci seulement les signeroient, & au cas que quelqu'un des deux fût absent, que les affaires ne laisseroient pas de s'ex-

An de N. S. 1505. pedier, & auroient la même force, quoiqu'elles ne fussent signées que d'un seul.

L'Archiduc le ratifie.

On envoya en Flandres une copie fidele de ce Traité, pour la presenter à l'Archiduc Roi ; mais ce Prince & ceux de son Conseil n'en furent nullement contents, ne pouvant souffrir que l'autorité fût partagée. Quoique l'Archiduc voulût être seul maître & n'avoir point de Collegue, il ratifia néanmoins le Traité, & en promit avec serment l'observation ; car les Flamands craignoient que le Roi de France ne se declarât ouvertement pour Ferdinand, & ne rompît le voyage de l'Archiduc Roi par quelque diversion dans les Pays-bas ; d'ailleurs on étoit persuadé que d'abord que le Prince auroit mis le pied en Espagne, les affaires changeroient de face, & que tout se declareroit pour lui ; on remit donc en liberté le Secretaire Lopez de Conchillo qui avoit été jusques-là renfermé dans une obscure & étroite prison, où il avoit beaucoup souffert. Le sixiéme de Janvier au commencement de l'année mil cinq cens six se fit la proclamation de ce Traité à Salamanque par les Herauts d'armes ; mais le succès ne répondit ni à l'esperance qu'on en avoit conçûe, ni aux démonstrations de joye que donnerent en cette occasion les peuples.

An de N. S. 1506.

L'Archiduc part & est obligé de relâcher en Angleterre par une tempête.

On apprit depuis, que deux jours après la publication faite à Salamanque, l'Archiduc Roi & la Reine son épouse s'étoient embarquez dans les ports de Zelande & avoient mis à la voile pour se rendre en Espagne. La saison n'étoit nullement propre pour se mettre en mer ; aussi essuyerent-ils une si furieuse tempête, que plusieurs Vaisseaux coulerent à fonds, un grand nombre d'autres furent démâtez, & leurs Majestez eurent bien de la peine à gagner les côtes d'Angleterre ; le reste de la Flote fut obligé de relâcher au Port de Weymouch pour se radouber.

Entrevûe de l'Archiduc & du Roi d'Anglerre à Vindsor.

Le Roi Philippe se servit de cette occasion pour s'aboucher avec le Roi d'Angleterre qui lui avoit envoyé faire des complimens de condoleance sur son malheur & offrir tout ce qui dépendroit de lui ; l'entrevûe se fit à Vindsor, & elle ne fut pas inutile, les deux Rois renouvellerent & affermirent leurs anciennes alliances. L'on conclut le mariage de Marguerite d'Autriche Duchesse Douairiere de Savoye avec le Roi d'Angleterre, & de la Princesse Marie d'Angleterre, fille du Roi Henri VII. avec l'Archiduc Charles d'Autriche ; mais aucun

de ces deux mariages ne s'executa; le ſeul avantage que le Roi d'Angleterre tira de cette entrevûe, fut que l'Archiduc Roi lui remit entre les mains le Duc de Suffolc, qui après s'être ſauvé d'Angleterre, s'étoit retiré dans les Pays-bas comme dans un azile aſſûré où il croyoit être à couvert contre toutes les entrepriſes de l'Anglois ſous la protection de l'Archiduc Philippe, & qui dans cette occaſion manqua à ſa parole, viola le droit d'hoſpitalité, & fit une tache conſiderable à ſa reputation; le nouveau Roi demeura le reſte du mois de Janvier & tout le mois de Février ſuivant en Angleterre, où l'on n'omit rien pour le divertir; enfin au commencement de Mars l'Archiduc Roi avec toute ſa ſuite ſe rendirent à Plimouth pour ſe rembarquer & continuer leur voyage qui ne devoit pas être long. An de N. S. 1504.

Dès que le Roi Catholique eut appris que la Flote qui amenoit en Eſpagne l'Archiduc Roi & la Reine ſon épouſe, avoit été battue & fort maltraitée par une furieuſe tempête; il envoya ordre ſur toutes les côtes d'Eſpagne de ramaſſer & d'équiper en diligence les meilleurs Vaiſſeaux & de les mener ſous le Commandement de Charles Henriquez de Ciſneros au-devant de ſon gendre & de ſa fille; c'eſt de ce D. Charles de Ciſneros qui avoit en ce tems-là épouſé Anne de Sandoval, & de Philippe Henriquez de Ciſneros ſon fils aîné, qu'eſt venue la branche aînée de cette maiſon établie à Portugalete, & dont la meilleure partie des biens eſt dans l'Archipretriſe de ſaint Romain de la dépendance de Saldagne.

Ferdinand envoye au devant de ſon gendre.

LXXXII.

Ferdinand écrit à Manuel.

Comme on craignoit l'eſprit ruſé & artificieux de D. Manuel, dès que l'accommodement entre les deux Rois eut été publié à Salamanque, le Roi Ferdinand le prévint & lui écrivit des lettres très-honnêtes & pleines de marques d'eſtime & d'amitié, le priant de ſe ſervir de la confiance que le Prince avoit en lui & du credit qu'il avoit ſur ſon eſprit pour l'engager d'oublier les chagrins paſſez & les ſujets de mécontentement qu'il pouvoit avoir reçûs, de ſe rendre à la juſtice & à la raiſon, & de ſe ſouvenir de ce qu'éxigeoient les droits du ſang & les liens qui l'attachoient à Sa Majeſté Catholique. *Pour moi*, ajoûtoit Ferdinand, *je ſuis reſolu d'accabler de graces & de bienfaits mes ennemis, & de ne me venger des chagrins qu'on m'a faits, que par de nouvelles faveurs.* Voici la réponſe que fit D. Manuel à la lettre prévenante que lui faiſoit le Roi ſon Maître; par ce ſeul échantillon on connoîtra le caractere du perſon-

An de N. S. 1506. nage, la vivacité de son esprit, & l'air de liberté qu'il avoit pris.

Réponse de Manuel a Ferdinand.

» J'ai reçû avec un profond respect la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, & j'executerai avec une soumission parfaite les ordres qu'elle me donne. Je puis l'assurer que je n'épargnerai rien pour faire oublier les sujets de chagrin & de mécontentement qu'on peut avoir de part & d'autre, pour rétablir l'union, affermir la paix, & éloigner tous les obstacles que la jalousie pourroit y mettre; car je suis persuadé que rien ne peut être plus glorieux à la Castille, ni plus avantageux aux Castillans, que d'être gouvernez par un Roi que toute la terre regardera comme votre éleve, formé de votre main, guidé par vos conseils, instruit par vos maximes, animé par vos exemples, & qui se fera toûjours un plaisir de vous reconnoître comme son Maître & comme son pere. Dieu & ma propre conscience me rendront témoignage que jusqu'ici je n'ai point eu d'autre vûe que d'entretenir une intelligence parfaite entre le beau-pere & le gendre, & que toutes mes démarches n'ont jamais eu d'autre fin. Je n'ignore pas néanmoins que plusieurs jugeant de mes dispositions par les mauvais traitemens qu'on m'a faits, ont crû que je ne cherchois qu'à augmenter la division, & que je sacrifiois tout à mon ambition & à mes interêts; peut-être même que Votre Majesté trompée par les apparences & les discours de mes ennemis n'a pas porté un jugement plus avantageux de ma sincerité: mais qui peut arrêter la langue des médisans! qui se font un plaisir de donner un tour malin aux actions les plus innocentes. Votre Majesté peut compter sur la droiture de mes intentions & sur mon desinteressement; je n'en demande ni n'en espere nulle recompense; la seule grace que j'ose vous prier de m'accorder, c'est que vous ne mettiez pas tout-à-fait en oubli les services que j'ai rendus à votre Couronne, & mon attention à Vous donner des preuves de ma fidelité. Pour moi, en faisant reflexion sur ma vieillesse, & voyant que pour toute recompense de mes services, je ne recevois que de mauvais traitemens, je me persuadois que Votre Majesté ne vouloit reconnoître ici-bas ma fidelité, que par des prieres qu'elle offriroit, ou qu'elle feroit offrir pour le repos de mon ame, quand je serois dans l'autre monde; mais je n'aspire pas encore

An de N. S. 1506.

encore sitôt à cette marque de votre reconnoissance ; car j'ai « souvent oui dire que les Princes ne causent que la damnation « de leurs plus fideles Ministres, & que l'enfer est la recom- « pense la plus ordinaire que ceux-ci retirent de leur zele & « de leur obéissance. Je n'ai jamais encore lû qu'un Roi quand « il seroit très-Chrétien comme celui de France, ait jamais « délivré aucun de ses sujets des flammes du Purgatoire ; je ne « laisserai pas néanmoins de m'acquitter de mes devoirs ; & « s'il y a dans le Traité de Salamanque quelques articles qui « ayent besoin d'éclaircissement, je prendrai la liberté de sup- « plier Votre Majesté que l'amour qu'elle a pour la paix, lui « inspire cette moderation & cette prudence qui ont toûjours « éclaté pendant tout son Regne & dans les moindres actions « de sa vie.

LXXXIII. Ferdinand envoye des Ambassadeurs en Portugal.

Le Roi Catholique envoya des Ambassadeurs à tous les Princes nommez pour garans du Traité de Salamanque, afin de leur en donner avis, & de leur notifier la joye universelle de toute l'Espagne pour la conclusion de la paix qui avoit terminé les differends entre lui & l'Archiduc Roi son gendre ; il s'adressa en particulier à Emmanuel Roi de Portugal pour sonder ses dispositions & sçavoir quel secours il pourroit en esperer, si le Roi Philippe ne vouloit pas s'en tenir aux conditions signées par ses Ambassadeurs. Sa Majesté Portugaise répondit en termes generaux & d'une maniere froide & assez équivoque : il y avoit long-tems que le Roi de Portugal & l'Archiduc avoient pris des liaisons ensemble, & s'étoient donné l'un à l'autre des marques d'une estime & d'une confiance mutuelle. Jusques-là même que le bruit s'étant répandu que l'Archiduc qui vouloit débarquer en Andalousie, pourroit peut-être en passant mouiller dans quelque Port de Portugal, le Roi faisoit faire un grand nombre de vases d'or & d'argent garnis de pierreries, soit pour en faire present à l'Archiduc, soit pour faire montre de ses richesses & de sa magnificence.

La Reine de Portugal accouche du Prince Louis.

Cependant la peste commençoit à se répandre dans tout le Portugal, le Roi allarmé des ravages qu'elle faisoit à Santaren, sortit d'Almerin où étoit alors la Cour & se retira à Abrantès, situé sur une colline où l'air est plus pur & plus sain. La Reine accoucha le troisiéme de Mars d'un fils qui fut nommé l'Infant D. Louis, & dont la vie ne fut pas longue ; ce Prince se distingua par ses excellentes qualitez, & sçut joindre à un genie

An de N. S. 1506.

élevé une grandeur d'ame, une valeur heroïque, & une rare pieté; il est vrai que dans sa jeunesse il eut d'une fille de basse condition un fils naturel nommé D. Antoine devenu dans la suite si fameux sous le nom de *Prieur de Crato*. Après la mort du Roi Cardinal D. Henri son oncle, il osa malgré le défaut de sa naissance prétendre à la Couronne de Portugal, & prendre la qualité de Roi. L'Infant fut baptisé huit jours après sa naissance; il eut pour Parains le Duc de Bragance & le Comte d'Abrantès; & pour Maraine, la Duchesse Douairiere de Bragance.

LXXXIV. Emeute populaire à Lisbonne contre les Juifs.

La joye où étoit toute la Cour pour la naissance du Prince Louis, fut troublée par une émeute populaire qui s'éleva à Lisbonne, & dont la cause étoit assez legere.

Il y avoit dans l'Eglise de saint Dominique un Crucifix en relief; un verre couvroit la playe du sacré côté de Notre-Seigneur: quelques personnes entendant un jour la Messe, trompez peut-être par un certain éclat que rendoit le verre, en reflechissant la lumiere, crurent qu'il y avoit du miracle, & crierent tout haut dans l'Eglise: *Miracle, miracle.* Un Juif nouvellement converti qui s'y trouva alors, entreprit de détromper les autres & se moqua de leur simplicité en des termes un peu trop insultans; le peuple persuadé que cet homme ne parloit ainsi que par mépris de notre Religion, devint furieux: comme il ne manque presque jamais d'arriver en semblables occasions, il se jetta sur ce malheureux, le tira de l'Eglise, le perça de mille coups, & brûla son corps sur le bucher qu'on éleva à la hâte au milieu de la rue.

Un Religieux du Monastere en sort avec précipitation; il apostrophe cette canaille rassemblée; il l'anime d'une maniere seditieuse à venger les injures que les Juifs ont faites & font encore tous les jours à Jesus-Christ; il n'en fallut pas davantage, c'étoit jetter du bois & de l'huile dans le feu; alors cette populace mutinée & aveuglée par sa passion, se porte avec insolence aux derniers excès de cruauté: on n'entend de tous côtez que des cris tumultueux, & bientôt l'émeute devient generale, rien n'est plus capable de remuer & de soulever le peuple, qu'un motif apparent de Religion; à quels excès de fureur ne se porte-t-il point, quand il s'en est une fois laissé prévenir? C'est une bête feroce qui n'écoute ni les sentimens de la nature, ni les remords de la conscience.

An de N. S. 1506. Massacre des Juifs.

Le discours emporté & seditieux du Religieux fut comme le signal du massacre ; cette populace devenue encore plus furieuse, se jetta avec brutalité dans les maisons des Juifs nouvellement convertis, fit main-basse sur ces malheureux, égorgea impitoyablement hommes, femmes, enfans sans distinction d'âge ni de sexe, pilla, saccagea leurs maisons, comme des lions acharnez sur leur proye ; chacun ne prenant pour guide que sa passion, s'anima soi-même : deux Religieux du même Monastere portoient une Croix élevée devant les seditieux, pour leur servir d'étendard. Cette cruelle boucherie dura trois jours entiers, sans que rien pût assouvir ni même rallentir la rage de ces brutaux qui arroserent la Ville du sang de ces miserables : on dit qu'il y en eut plus de deux mille égorgez, la plûpart innocens, parmi lesquels il ne laissa pas de se trouver plusieurs anciens Chrétiens, soit par méprise & par erreur, soit que leurs ennemis particuliers se servissent de cette occasion tumultueuse pour satisfaire leur vengeance.

On pille leurs maisons.

Les Flamands & les Allemands qui se trouverent dans le port, crurent devoir profiter de ce désordre, & mirent pied à terre pour venir partager avec les autres le pillage, soit en entrant dans les maisons des Juifs pour voler, soit en achetant à vil prix la part du butin que les seditieux avoient fait.

Le Roi punit les deux Religieux Auteurs de l'émeute.

Le Roi averti de ce désordre, en fut irrité au-delà de ce qu'on peut dire, & prenant resolution de punir cet horrible attentat, & de faire un exemple severe de ceux qu'on pourroit découvrir en avoir été les Auteurs, il envoya sur le champ Diegue d'Almeyda & Diegue Lopez pour faire toutes les informations necessaires. Les deux Religieux qui en avoient été les principaux Chefs, & qui avoient par leurs discours seditieux animé les mutins, furent punis du dernier supplice, leurs corps brûlez & leurs cendres jettées aux vents : on executa de la même maniere les plus coupables ; c'est l'unique moyen efficace de tenir en bride la populace, & d'arrêter l'audace & l'insolence de la canaille. Les Etrangers qui étoient dans le port, leverent aussitôt l'ancre, mirent à la voile, & s'en retournerent chez eux chargez des dépouilles qu'ils avoient enlevées sur tant de pauvres infortunez ; ainsi la tranquillité fut bientôt rétablie dans cette grande Ville ; car les remedes à ces sortes d'émeutes populaires sont aussi faciles, que leurs causes ont été legeres.

Les Castillans n'étoient pas tous dans les mêmes disposi-

An de N. S. 1506. LXXXV. Mariage de Ferdinand avec Germaine de Foix.

tions ; les uns attendoient avec impatience l'arrivée de l'Archiduc & de la Reine Jeanne ; les autres disposoient toutes choses pour le mariage du Roi Catholique avec la Princesse Germaine de Foix. L'Archevêque de Sarragosse fils naturel du Roi Ferdinand étoit parti de Salamanque par ordre de son pere avec une nombreuse suite de Seigneurs & de Dames pour aller jusqu'à Fontarabie au-devant de la Princesse ; mais les deux Reines de Naples, la mere & la fille, le Duc de Calabre & le reste de la Cour accompagnerent le Roi jusqu'à Vailladolid, d'où ils se rendirent à Duegnas, où le dix-huit de Mars se consomma le mariage sans trop de magnificence.

Le Pape accorde la dispense.

La Reine Germaine étoit petite niéce du Roi Catholique, & petite-fille de Leonore Reine de Navarre, sœur de Ferdinand : ainsi comme l'époux & l'épouse étoient parens dans un degré défendu, il fallut obtenir une Dispense du saint Siege, pour lever l'empêchement ; ce que le Pape Jules eut bien de la peine à accorder par les oppositions de l'Empereur & de l'Archiduc Roi son fils.

Ceux qui accompagnerent Germaine.

Germaine de Foix étoit partie de France accompagnée de Louis d'Amboise Evêque d'Albi, d'Hector Pignatelli, & de Pierre de saint André qui devoient faire les fonctions d'Ambassadeurs extraordinaires de Sa Majesté Très-Chrétienne auprès du Roi Catholique. Les Princes de Salerne & de Melphe, & les autres Seigneurs Napolitains de la faction Françoise suivirent la Princesse en Espagne, flatez par l'esperance d'être enfin par la paix entre les deux Couronnes, rétablis dans leurs biens, & de voir bientôt la fin de leur éxil & de leurs miseres.

Ferdinand ratifie la paix.

Le lendemain de la Ceremonie les nouveaux mariez & toute la Cour retournerent à Vailladolid où ils arriverent avec un brillant & nombreux cortege. Dès que Sa Majesté y fut arrivée, elle ratifia le Traité de paix conclu entre les deux Nations, & s'obligea par un nouveau Serment solemnel en son nom & au nom de tous ses successeurs, d'en observer fidelement tous les articles avec mille imprécations contre lui-même s'il manquoit à un seul : quelques jours après les Seigneurs Napolitains de la faction d'Anjou, firent l'hommage accoûtumé, & prêterent serment de fidelité pour eux-mêmes & pour les absens au Roi Catholique & à la nouvelle Reine qu'ils reconnurent comme leurs veritables & legitimes Souverains.

Dès que les réjouiſſances furent achevées, Sa Majeſté Catholique prit la route de Burgos pour aller au-devant du nouveau Roi Philippe & de la Reine ſon épouſe qu'on croyoit devoir bientôt débarquer à Laredo, ou dans quelques-uns des Ports voiſins. Les Archevêques de Tolede & de Seville, le Duc d'Albe, le Connétable & l'Amirante de Caſtille, & le Comte de Ciſuentes ſuivoient toûjours la Cour, & demeuroient attachez auprès de la perſonne du Roi pour l'aider de leurs Conſeils; les Seigneurs vouloient qu'on s'en tint au teſtament de la feue Reine Iſabelle touchant la Regence & l'adminiſtration de ſes Royaumes, ſans ſouffrir qu'on y apportât le moindre changement.

An de N. S. 1506. LXXXVI. Ferdinand va juſqu'à Burgos au-devant de ſon gendre.

Le Roi Catholique étoit déja arrivé à Torquemada, quand il reçut avis que le Roi ſon gendre & la Reine ſa fille avoient débarqué le vingt-huit d'Avril au Port de la Corogne; le voyage fut long, par le ſéjour que l'Archiduc ſe vit obligé de faire en Angleterre où la tempête le contraignit de relâcher; le Roi Henri VII. l'avoit retenu à ſa Cour pour le divertir & le délaſſer des fatigues qu'il avoit ſouffertes ſur mer pendant l'orage. A la Cour d'Angleterre tout s'étoit paſſé pendant deux mois en divertiſſement & en fêtes; Henri n'avoit rien oublié pour desennuyer ſes hôtes qui étoient demeurez encore aſſez long-tems à Plimouth pour attendre le vent favorable.

L'Archiduc arrive à la Corogne.

Le Roi Philippe vint aborder avec ſa Flotte à la Corogne, où ſe fit le débarquement. Des eſprits brouillons & malins auſquels il donnoit trop de créance, lui avoient perſuadé que ſon avantage étoit d'entrer en Eſpagne par l'endroit le plus éloigné de celui où le Roi ſon beau-pere ſe trouveroit; qu'il pourroit par ce moyen connoître plus aiſément & plus ſûrement les diſpoſitions des Caſtillans, voir de quel côté tourneroit le peuple, quel parti prendroit la Nobleſſe, & ſi les Grands ſeroient d'humeur à ſe declarer & à prendre les armes en ſa faveur; au fond le Prince paroiſſoit déterminé à ne s'en pas tenir au Traité de Salamanque, à moins que la neceſſité de ſes affaires ne l'y obligeât malgré lui; c'eſt le conſeil que lui donnoit D. Jean Manuel. Ce Miniſtre intriguant & ambitieux profitant de la confiance que Philippe avoit en lui, & abuſant du pouvoir que lui donnoit la candeur & la facilité du Prince, ne cherchoit qu'à rendre ſuſpectes au Gendre toutes les démarches du Beau-pere: comme Manuel apprehendoit qu'ils ne s'accom-

Intrigues de Manuel pour entretenir la diviſion entre Ferdinand & Philippe.

An de N. S. 1506. modassent, ils avoient persuadé à l'Archiduc Roi d'aller descendre sur la côte d'Andalousie; mais les vents qui ne permirent pas de doubler le Cap Finistere, le contraignirent de débarquer à la Corogne.

Ribera surprend la Ville de Caçaça dans le Royaume de Fen.

Dans ce tems-là Gonzale Marigno de Ribera qui commandoit pour le Duc de Medina-Sidonia dans Melilla, surprit la Ville de Caçaça située dans le Royaume de Fez; elle a un port très-commode, & n'est qu'à vingt mille de Melilla; cette place demeura entre les mains du Duc de Medina-Sidonia; & Sa Majesté consentit qu'elle passât à ses heritiers pour recompenser son zele & le dédommager des avances qu'il avoit faites pour la conquerir.

LXXXVII. Les troubles augmentent en Espagne.

L'arrivée du Roi Philippe, qui devoit, ce semble, ramener la joye & rétablir la tranquillité dans toute l'Espagne, ne servit qu'à y fomenter le trouble; les esprits s'envenimerent; on en seroit infailliblement venu à une rupture ouverte; & tout paroissoit s'y disposer, si la prudence, l'experience & la moderation de Sa Majesté Catholique n'eussent reparé les fautes de l'Archiduc ou de ses Ministres, & n'eussent éteint le feu qui déja commençoit à s'enflammer de toutes parts; car cet habile Prince toûjours maître de soi & des affaires, sçut par sa douceur & son adresse tourner à l'avantage de l'Etat & au sien propre ce qui sembloit devoir ruiner toute la Monarchie.

L'Archiduc écrit aux Grands de le venir trouver avec ses troupes.

Le caractere & le genie des deux Rois, leur conduite & leurs démarches étoient aussi contraires, que leurs interêts étoient differents. Dès que Philippe eut mis pied à terre, il écrivit au Comte de Benaventé & de Lemos, à toute la Noblesse de Galice & à tous les Grands de Castille pour les engager à se declarer ouvertement en sa faveur, à se rendre auprès de sa personne pour l'aider de leurs Conseils, & à lui amener des troupes; en mettant ainsi les armes entre les mains du peuple, n'étoit-ce pas vouloir imprudemment allumer le flambeau d'une guerre civile, & plonger l'Espagne dans un abîme de malheurs.

Il ne veut point s'en tenir au Traité de Salamanque.

Comme le Roi Philippe vit que cette démarche avoit eu tout le succès qu'il pouvoit souhaiter, que la Castille s'ébranloit pour lui, que sa Cour grossissoit tous les jours, il ne se mit plus en peine de garder des mesures, & declara publiquement qu'il ne vouloit point s'en tenir au Traité de Salamanque.

Depuis ce tems-là il commença à chagriner les Créatures &

les Partisans du Roi son Beau-pere ; ses Ministres lui devinrent suspects ; il les regarda de mauvais œil ; & au lieu de les menager, il les révolta par ses duretez : jusques-là que parlant un jour à D. Pedro d'Ayala : » Je suis, leur dit-il, parfaitement instruit des ressorts que vous avez fait jouer en Flandre « & en Angleterre au préjudice de mes interêts ; j'ai sçû tout « votre manege ; cependant par bonté pour vous & en consideration du Roi mon Beau pere, j'ai dissimulé, & je n'ai point « voulu vous donner des marques de mon ressentiment ; mais « prenez bien garde à ne plus continuer désormais vos brigues « sourdes & vos cabales seditieuses ; je ne suis plus d'humeur « à les souffrir, & je sçaurai moi-même m'en faire justice ; souvenez-vous que vous êtes mon sujet, & ne me donnez pas « occasion de m'en plaindre & de vous en punir. «

An de N. S. 1506.

Il traite durement les Ministres de Ferdinand.

Aussitôt que Ferdinand sçut l'arrivée du Roi Philippe à la Corogne, elle lui envoya quatre des principaux Alcaldes ou Alguazils de la Cour pour servir ce Prince, & faire auprès de sa personne les fonctions de leur Charge ; mais le nouveau Roi regardant comme une insulte ce qui ne s'étoit fait que par honneur, renvoya sur le champ les Officiers, & ne voulut jamais se servir d'eux, ni souffrir que le Roi son Beau-pere lui donnât des gens de sa main, comme si par là on eût voulu lui donner des espions pour l'éclairer. D. Jean Manuel ne cessoit de lui inspirer qu'il ne devoit souffrir ni de Tuteur ni de Collegue sur le Trône de Castille : telle est la bizarrerie de l'esprit humain ; ce qui ne devroit servir qu'à affermir & à serrer les nœuds de l'amitié, ne fait qu'envenimer deux esprits déja aigris, que redoubler leurs ombrages, que fortifier leur haine, & les rendre ennemis plus irréconciliables.

Il renvoye les Officiers que Ferdinand lui avoit envoyez.

Les Partisans & les principaux Ministres du jeune Roi faisoient de grandes plaintes contre le Roi Catholique, dont ils ne pouvoient approuver le mariage avec Germaine de Foix, & moins encore les conditions de ce mariage qui causoient un préjudice considerable au Roi Philippe, à l'Archiduc Charles son fils & à leurs heritiers & successeurs, en démembrant de la Couronne de Castille le Royaume de Naples ; il faut avouer qu'en cela le jeune Roi avoit quelque raison ; au moins le prétexte étoit specieux & les apparences étoient pour lui ; mais dans la situation où étoient les affaires, quel autre parti pouvoit prendre le Roi Catholique ; c'étoit pour lui une necessité indispen-

Les Ministres de Philippe s'aigrissent contre Ferdinand.

An de N. S. 1506. sable de recourir à la protection de la France pour maintenir son autorité & la Regence dont on vouloit le dépouiller ; mais dans le fond il étoit dans des dispositions bien differentes de celles qu'on lui reprochoit.

LXXXVIII. Ferdinand donne ordre aux Grands de congedier leurs troupes.

A peine eut-il sçû que le Roi son Gendre avoit débarqué à la Corogne, qu'il y envoya D. Raymond de Cardonne & Ferdinand de Vega pour lui rendre visite de sa part, & le complimenter sur son heureuse arrivée : il les suivit de près ; & ayant pris la route de Leon, il resta quelque tems à Astorga, jusqu'à ce qu'il fût plus sûrement & plus amplement instruit des sentimens & des dispositions de Philippe. Le Marquis de Villena étoit déja arrivé à Burgos avec un nombreux Cortege ; & le Duc de Najare après avoir rassemblé tous ses parens, ses amis, & les Créatures de sa maison, se disposoit à partir avec un Corps de troupes, & s'avançoit vers la Corogne pour joindre le jeune Roi ; mais Sa Majesté leur envoya ordre de congedier les troupes qu'ils avoient auprès d'eux, & de ne garder que leur suite & leurs domestiques ordinaires, persuadé que ces Assemblées tumultueuses étoient défendues par les loix ; que l'on devoit moins les souffrir lorsque tout étoit tranquille ; que les deux partis étoient d'accord ; enfin qu'il ne falloit pas sonner le tocsin en tems de paix.

Il fait proposer une entrevûe.

D'un autre côté Ferdinand manda à D. Pedre d'Ayala d'employer toute son habileté pour engager l'Archiduc Roi à renvoyer dans les Pays-bas les deux mille Allemands qu'il en avoit amenez ; de lui representer qu'il étoit de son interêt de ménager ses nouveaux sujets à son avenement au Trône ; qu'un Prince Etranger devoit avoir plus de ménagemens qu'un autre, & éviter de donner des ombrages à des peuples qui ne le connoissoient pas encore ; qu'il y avoit à craindre que la vûe d'un Corps de troupes étrangeres ne choquât & ne revoltât les Castillans naturellement soupçonneux & jaloux de leurs libertez & de leurs privileges ; il ordonna au même tems à Michel d'Almasan Secretaire d'Etat & son principal Confident de se joindre à D. Raymond de Cardonne & à Hernand de Vega à D. Pedro d'Ayala, & à Guttiere Gomez de Fuensalida ses Ambassadeurs, pour negocier une entrevûe avec le Roi Philippe & la Reine Jeanne, ausquels il laissoit le choix du tems & du lieu ; autant que Sa Majesté Catholique souhaitoit qu'on hâtat cette entrevûe, autant les Ministres de Philippe cherchoient tous les jours

jours de nouveaux prétextes pour la reculer. An de N. S. 1506.

Almasan executa fidelement les ordres de son Maître, & proposa d'abord la Ville de Sarria pour le lieu de l'entrevûe, ensuite Ponferrada; mais le Conseil & les Favoris du jeune Roi trouvoient toûjours des prétextes & des raisons pour les refuser; tout leur étoit suspect. D. Jean Manuel qui conduisoit cette intrigue & qui étoit l'ame du Conseil de Philippe, prévoyoit bien le dessein & les vûes de Ferdinand; l'artificieux Favori qui démêloit parfaitement le caractere des deux Rois, ne vouloit point entendre parler d'accommodement, & tâchoit de l'éloigner autant qu'il le pouvoit; il apprehendoit que dans une entrevûe & des Conferences particulieres, le Beau-pere, dont il connoissoit la penetration & l'habileté, ne prît sur l'esprit trop bon & trop facile du Gendre un ascendant que l'âge, l'experience & sa qualité de pere devoient lui donner; qu'il ne dissipât les injustes soupçons & les ridicules ombrages qu'on lui avoit inspirez; qu'il ne lui fît connoître ses veritables interêts; qu'il ne l'éclairât sur la conduite ambitieuse & les desseins secrets de ses Ministres; & qu'enfin il ne sçût faire valoir les droits sacrez du sang & l'autorité paternelle pour faire consentir l'Archiduc à un accommodement sincere.

Jean Manuel s'oppose à l'entrevûe.

D. Manuel qui se voyoit l'arbitre de toutes les affaires, ne se mit plus en peine de garder des mesures & de cacher ses sentimens. Un jour qu'il s'entretenoit avec Pedre d'Ayala sur cette entrevûe, il eut l'audace de lui dire publiquement, Sa Majesté Catholique doit se détromper, s'il regarde cette entrevûe comme le fondement sur lequel il prétend établir sa Regence: car 1°. Il peut s'assurer que dans l'entrevûe qu'il souhaite & qu'il demande, on ne parlera d'aucune affaire, mais qu'elle ne se passera qu'en civilitez ordinaires. 2°. Que l'entrevûe se fera en pleine Campagne, & que le Roi Philippe aura une suite plus nombreuse; enfin que Sa Majesté ne doit pas compter sur la tendresse de la Reine sa fille & sur son autorité de pere, parce qu'on ne lui donnera pas lieu de faire valoir l'un & l'autre. Ferdinand qui vit le credit que Manuel avoit usurpé sur l'esprit du jeune Roi, & que rien ne se feroit que par son Conseil, fit une nouvelle tentative pour débaucher cet ambitieux Favori, auquel il fit faire des offres encore plus magnifiques que les précedentes, pour lui, ses enfans, sa famille & tous ses amis: Manuel fier de la faveur du Prince & des avances qu'on lui faisoit,

Manuel refuse toutes les offres de Ferdinand.

An de N. S. 1506.

n'écouta aucune propoſition ; & par un déſintereſſement affecté, il mépriſa tous les avantages qu'on lui promettoit.

Mort de Chriſtophle Colomb.

Environ ce tems-là mourut à Vailladolid au mois de Mai Chriſtophle Colomb Amiral des Indes, digne d'une gloire immortelle pour avoir le premier découvert le nouveau Monde, & ouvert le chemin aux glorieuſes Conquêtes que les Eſpagnols ont faites avec tant de ſuccès dans les Indes Occidentales.

LXXXIX.

Pluſieurs Grands vont joindre l'Archiduc.

D'un autre côté le Marquis de Villena, le Comte de Benaventé & le Duc de Najare ſe rendirent à la Corogne auprès du nouveau Roi pour lui donner des aſſurances de leur fidelité & de la diſpoſition où ils étoient de ſacrifier leurs biens & leurs vies pour ſon ſervice. On voyoit arriver tous les jours une foule de nouveaux Seigneurs ; le Duc de Béjar, les Marquis d'Aſtorga & d'Aguilar, Garcilaſſo de la Vega, enfin le Duc de l'Infantado ſuivis tous d'une nombreuſe Nobleſſe, ſe joignirent aux autres & groſſirent la Cour du jeune Prince. L'Archiduc voyant ſa faction conſiderablement fortifiée par la multitude des Seigneurs qui ſe declaroient pour lui, ne ſe mit plus en peine du Traité de Salamanque ; il reſolut de gouverner ſeul & de ne partager ſon autorité avec perſonne.

On veut détourner Ferdinand de l'entrevue.

Le Roi Catholique, qui étoit demeuré à Aſtorga juſqu'au quinze de Mai, en partit pour Ravanal dans la reſolution d'aller juſqu'à Compoſtelle, où il crut que ſe pourroit faire plus commodement l'entrevûe qu'il demandoit. Quelques-uns de ſon Conſeil étoient d'avis que Sa Majeſté ne ſe hâtât pas tant, parce que cet empreſſement & ces avances faiſoient paroître une eſpece de foibleſſe ou de crainte, qui rendroit le Roi ſon Gendre moins traitable ; ils repreſentoient qu'il étoit bon de ne rien précipiter ; qu'en temporiſant, ce premier feu ſe rallentiroit peu à peu ; que dans toutes les entrepriſes formées avec précipitation, les premiers commencemens ſont violens ; mais que le tems & la patience les déconcerte ; que les jalouſies & les ombrages étoient inévitables entre tant de perſonnes differentes de mœurs & de genie oppoſé : qu'il s'éleveroit bientôt des conteſtations entre les Caſtillans & les Flamands, & que ces conteſtations mettroient infailliblement la diviſion entre les uns & les autres ; que chacun ayant ſes vûes & ſes interêts particuliers, voudroit gouverner le jeune Prince à ſa fantaiſie ; que tous ſe croyant également neceſſaires, prétendroient les

mêmes avantages ; que l'inégalité des recompenses feroit des mécontens, & qu'enfin le nouveau Roi qui n'avoit pas encore d'experience & qui ne connoissoit pas le genie Espagnol, trouveroit de toutes parts tant de difficultez, qu'il appercevroit lui-même le mauvais pas où on l'auroit engagé, les mauvais conseils qu'on lui auroit donnez, & que reconnoissant le besoin qu'il auroit des conseils & de l'experience du Roi son Beau-pere, il seroit contraint malgré lui d'y avoir recours : les affaires de Castille étoient dans une si mauvaise situation, qu'elles ne pouvoient être pires, à moins d'une guerre declarée. An de N. S. 1506.

X C. On ne sçait quel parti prendra Gonsalve.

Les Princes d'Italie & les autres Puissances de l'Europe avoient les yeux tournez du côté de l'Espagne & étoient dans l'impatience de voir les succès qu'auroit l'arrivée de l'Archiduc Philippe dans les Etats de sa femme : la plûpart étoient convaincus que le Roi Catholique, qui jusques-là s'étoit rendu formidable à ses voisins par la réunion de tant d'Etats dans une seule Monarchie, se trouveroit à la venue de son Gendre, abandonné de tout le monde, & deviendroit par le démembrement de la Castille l'objet du mépris de ceux qu'il faisoit auparavant trembler. Chacun pensant à profiter de sa disgrace, concevoit de nouvelles esperances & formoit de nouveaux projets ; ce qui contribuoit à fortifier l'opinion qu'on avoit conçûe du mauvais état des affaires de Ferdinand, c'étoit de voir que Gonsalve, qui demeuroit toûjours à Naples malgré les ordres que lui avoit envoyez Sa Majesté Catholique de revenir en Espagne, ne se mettoit pas même en devoir de partir. Les Politiques étoient persuadez qu'il y avoit du mystere dans la conduite du grand Capitaine, & ne pouvoient comprendre qu'un homme aussi habile, aussi sage & aussi éclairé que lui pût désobéïr à son Souverain, sans quelque raison secrete qu'on ne pouvoit pas approfondir.

Il envoye Pierre Navarre en Espagne.

Gonsalve averti de ces bruits désavantageux à sa réputation, crut devoir les faire cesser ; & pour dissiper les soupçons qu'on avoit pris de sa conduite, il envoya ses équipages devant lui en Espagne, comme s'il eût dû suivre bientôt ; il donna ordre en même-tems à Pierre Navarre de se rendre en poste à la Cour pour informer exactement S. M. de l'état où se trouvoient les affaires de Naples & des veritables raisons qui jusques-là avoient empêché Gonsalve d'obéïr à ses ordres, qu'il avoit crû devoir encore demeurer quelques mois dans ce Royaume, moins pour la

An de N. S. 1506. propre satisfaction que pour les interêts de Sa Majesté ; que sa presence y avoit été absolument necessaire pour y maintenir l'ordre & pour contenir dans le devoir les gens de guerre qui n'avoient point été payez depuis long-tems.

Ferdinand nomme l'Archevêque de Sarragosse pour Viceroi de Naples.

D'un autre côté Jean-Baptiste d'Espinelo partit pour l'Espagne, & alla exprès à la Cour, non-seulement pour y porter ses plaintes particulieres contre le grand Capitaine dont il étoit mal-content, mais encore pour rendre sa fidelité suspecte. Il n'étoit pas difficile à d'Espinelo de réussir dans son dessein : car outre que les Rois ne sont que trop portez à écouter favorablement les rapports malins des flateurs qui les environnent, Ferdinand avoit une confiance particuliere dans Espinelo : la calomnie trouve toûjours plus d'accès & de créance dans les esprits, que la verité ; les traits que porte la malignité, sont plus vifs & font une plus forte impression. Espinelo donna un tour si specieux à ses accusations, que Sa Majesté Catholique resolue de tirer Gonsalve de Naples à quelque prix que ce fût, nomma l'Archevêque de Sarragosse son fils naturel pour Viceroi, & lui donna ordre de se transporter au plûtôt dans ce Royaume.

Il promet à Gonsalve la Grand-Maitrise de saint Jacques pour l'arrêter.

Mais il falloit user d'adresse ; car supposé que le Roi soupçonnât la fidelité de Gonsalve, il ne devoit pas être sûr d'employer la violence & de lui ôter de force la Viceroyauté d'un Royaume dont la Conquête étoit le fruit de son experience & de sa valeur. Ce fut donc pour le mieux surprendre, que le Roi renvoya à Naples Juan Lopez de Vergara Secretaire de Gonsalve avec des lettres obligeantes, où il rendoit justice à sa valeur, avec une promesse par écrit, dans laquelle Sa Majesté lui promettoit avec serment & sur sa parole Royale de lui conferer la Grand-Maîtrise de l'Ordre de saint Jacques, dès qu'il seroit arrivé en Espagne. Le merite du grand Capitaine & les services considerables qu'il avoit rendus à l'Etat, sembloient autoriser la sincerité de ces promesses ; mais le public désabusé par l'évenement, connut bientôt que ce n'étoit qu'un piege subtil qu'on lui dressoit pour le perdre ; car au même-tems le Roi qui avoit une confiance entiere à Pierre Navare, & qu'il venoit de faire Comte d'Oliveto, le nomma pour accompagner à Naples l'Archevêque de Sarragosse & lui servir de conseil ; en même-tems il lui donna des ordres secrets d'employer toute son adresse pour s'assurer de Gonsalve & pour le faire enfermer dans le Château neuf.

Etrange resolution capable seule de flétrir la gloire de Ferdinand, si le Ciel par une providence particuliere n'eût préservé le plus celebre Capitaine de son siecle & le plus grand homme qu'eût alors l'Espagne, d'une injuste oppression qui eût couvert toute la Nation d'un opprobre éternel. Une lettre de Gonsalve qui rendoit un compte éxact de sa conduite, fit changer Sa Majesté Catholique de resolution; le récit court & simple qu'il faisoit de tout ce qui s'étoit passé dans le Royaume de Naples, depuis qu'il en avoit commencé & achevé la Conquête, sans s'amuser à de longues apologies, portoit avec soi un caractere de verité & de sincerité qui rassura le Roi, dissipa les ombrages & les injustes soupçons que ses ennemis avoient tâché d'inspirer de sa fidelité à Ferdinand. Gonsalve lui renouvella ses anciens sermens, & lui jura foi de Chrétien & de Cavalier de lui être fidele toute sa vie de quelque maniere que les choses tournassent, de demeurer inviolablement attaché à ses interêts & à son service, de tenir toûjours le Royaume de Naples au nom de Sa Majesté, & de ne le remettre jamais qu'entre ses mains ou de ceux qui viendroient de sa part; il l'assuroit d'ailleurs qu'il travailloit à regler toutes choses, & qu'il se rendroit aux premiers jours en Espagne; ces lettres arrivées fort à propos, calmerent un orage qui étoit capable de causer bien des maux.

An de N. S. 1506.

Le Roi change de resolution.

XCI.

Division parmi les Partisans de Philippe.

A peine les Grands & les autres Seigneurs Castillans étoient-ils arrivez à la Corogne, qu'il s'éleva entre eux des contestations; ils ne s'accordoient pas mieux avec les Seigneurs Flamands; c'étoit tous les jours de nouveaux ombrages & de nouvelles jalousies; ils ne pouvoient s'accommoder ensemble; chacun vouloit avoir la préference & l'emporter sur son Competiteur; tous poussez d'une égale ambition aspiroient à la confiance & à la faveur du Prince. Le Marquis de Villena en qualité de Majordome Major de Castille, prétendoit avoir pas sur tous les autres, & quand le Roi Philippe étoit à la Messe, être au côté droit de son prié-Dieu, & ne laisser que la gauche au Seigneur de Vere qui avoit la même Charge dans la maison du Prince lorsqu'il étoit en Flandre.

Diversité de sentimens à la Cour de Philippe sur l'entrevûe.

Le Conseil du jeune Roi n'étoit pas du même sentiment sur l'entrevûe que proposoit le Roi Ferdinand & qu'il demandoit avec de grandes instances. L'on ne pouvoit s'accommoder sur cet article; les Castillans qui ne vouloient point d'entre-

An de N. S. 1506. vûe, faisoient jouer mille ressorts pour l'empêcher, parce qu'ils apprehendoient que les deux Rois ne s'accommodassent, & ils avoient interêt d'entretenir la mésintelligence pour se rendre plus necessaires. Les Flamands d'un autre côté qui agissoient avec plus de franchise, consentoient volontiers à l'entrevûe, persuadez que cette démarche calmeroit les esprits; ils ne voyoient ni danger ni inconvenient à craindre; & ils ne pouvoient goûter sur cela les raisons mysterieuses des Espagnols. Pourquoi, disoient-ils, se faire des chimeres & des monstres d'une bagatelle! Le Seigneur de Vere se declaroit le plus ouvertement pour l'entrevûe & sollicitoit d'une maniere plus pressante le Roi à ne la pas refuser; néanmoins ses ennemis & les Courtisans accoûtumez à interpreter tout en mauvaise part, publioient que de Vere n'approuvoit l'entrevûe que pour contrequarrer D. Juan Manuel, dont le credit & la faveur commençoient à lui donner de terribles ombrages. Manuel toutefois ne paroissoit pas content; l'on voyoit dans ses yeux & sur son visage un chagrin morne qui sembloit être un pressentiment secret de quelque revers. Le concours de tant de grands Seigneurs qui abordoient en foule à la Corogne, & qui venoient de toutes parts se ranger auprès du jeune Roi, allarmoit le Favori, dans la crainte que quelqu'un plus adroit & plus heureux que lui ne le supplantât & n'occupât sa place dans la confidence du Prince: la disgrace lui faisoit peur, & il employoit toute son habileté & toutes les machines que son esprit artificieux pouvoit inventer pour se maintenir.

Tous se plaignent de Ferdinand.

Il n'y avoit qu'un seul article sur lequel les Castillans & les Flamands s'accordoient également; c'étoit à se plaindre de Sa Majesté Catholique; il n'y avoit point sur cela diversité de sentimens; quelques-uns ne pouvoient souffrir qu'on lui laissât la moitié de tous les revenus de la Couronne de Castille, & qu'on ne partageât pas ceux des trois Grandes-Maîtrises des trois Ordres Militaires. Si un Trône, disoit-on, tout vaste qu'il puisse être, est encore trop étroit pour contenir deux Rois, comment celui de Castille en pourroit-il souffrir trois? Jean Manuel pour rendre Ferdinand plus odieux aux Castillans, montroit une copie d'un Traité fait avec la France, où Ferdinand prenoit le titre de Roi de Castille. La plûpart trouvoient mauvais qu'il continuât à nommer tous les Gouver-

neurs des Villes, Places fortes & Citadelles à choisir les Corregidors dans les principales Villes, & donnât aux uns & aux autres leurs provisions, sans y faire nulle mention du Roi Philippe son Gendre & sans lui laisser un seul Gouvernement ni une seule Charge dont il pût disposer; mais rien n'allarmoit davantage les Partisans de Philippe, que les levées que faisoit Ferdinand, sous prétexte de tirer la Reine sa fille de l'esclavage où on la retenoit; car son infirmité & ses accès de folie devenus plus frequents & plus violents, avoient obligé le Roi son époux de la tenir renfermée & de ne pas permettre indifferemment à tout le monde de lui parler.

Ferdinand leve des troupes pour tirer d'esclavage la Reine sa fille.

Ce dernier article qui n'étoit pas supposé, regardoit également les deux Rois; il étoit vrai que le Roi Philippe faisoit renfermer la Reine son épouse, & Ferdinand de son côté avoit envoyé des ordres dans tous ses Etats pour lever des troupes. La liberté de la Reine étoit le prétexte specieux dont il se servoit pour imposer au peuple; mais dans le fonds l'intention de ce Prince n'étoit que pour se maintenir dans la Regence, & avoir des troupes prêtes, au cas que l'on en vint à une rupture, & que son Gendre entreprît de lui ôter l'administration du Royaume.

Le Duc d'Albe seul fidele à Ferdinand.

Le Duc d'Albe avoit rassemblé un gros Corps de troupes dans le Royaume de Leon pour appuyer les prétentions de Sa Majesté Catholique; lui seul de tous les Grands étoit demeuré fidele au Roi dans ce tems de confusion, malgré les sollicitations & les offres magnifiques qu'on lui avoit faites pour le détacher de ses interêts; il avoit eu la generosité de les refuser, quoiqu'il n'ignorât pas le danger où il s'exposoit en résistant seul au torrent; tout le monde abandonnoit lâchement Ferdinand; il n'y eut pas jusqu'au Connétable de Castille qui étoit son Gendre, & l'Amirante son Cousin-germain qui se laisserent entraîner par l'exemple des autres, persuadez qu'il étoit plus sage dans les conjonctures presentes de ceder au tems & de se ranger auprès du Roi Philippe, que d'aller se jetter dans le précipice & d'envelopper toute leur maison dans leur ruine par une ridicule affectation de generosité.

XCII. Ferdinand negocie avec la France.

Malgré un abandon si general, Ferdinand demeura toûjours maître de lui-même, & ne perdit rien de ce courage & de cette vigilance qui ne l'abandonnerent jamais; il levoit des troupes en Castille; son Armée grossissoit; & pour ne rien negliger, il

An de N. S. 1506. dépêcha à la Cour de France Jacques Albion, Gentilhomme Arragonnois pour rendre compte à Sa Majesté très-Chrétienne de ce qui s'étoit passé en Castille, & de la situation fâcheuse où se trouvoient alors les affaires de ce Royaume. L'Envoyé avoit ordre de faire ressouvenir le Roi de France de l'alliance qui étoit entre les deux Couronnes, & de l'engager à solliciter le Duc de Gueldres & l'Evêque de Liege de continuer la guerre contre Philippe, & d'attaquer plus vivement la Flandre, afin d'obliger ce Prince par cette diversion à consentir à un accommodement, & à relâcher une partie de ses prétentions.

Ferdinand va au-devant de Philippe, qui s'avance vers Compostelle.

Pendant que Ferdinand negocioit avec la France & recherchoit pour se maintenir des secours étrangers; il n'abandonnoit pas pour cela le dessein de l'entrevûe qu'il continuoit de demander avec le même empressement; mais rien ne se concluoit: Philippe enfin qui s'ennuyoit de demeurer toûjours à la Corogne, resolut d'en partir & de se rendre à Compostelle; il fit prendre les devants aux troupes Allemandes qui marcherent en bataille avec leur Artillerie, comme s'ils eussent été en pays ennemi, & qu'on les eût conduits à la Conquête du Royaume. Le Roi Catholique de son côté & la Reine Germaine son épouse sortirent de Bétanços le vingt-huitiéme de Mai, & prirent la même route; D. Alphonse de Fonseca Archevêque de Compostelle étoit entierement dans les interêts de Sa Majesté Catholique, & nul ne s'étoit declaré avec plus d'éclat que lui; les Ministres de Philippe qui en étoient parfaitement informez, ne jugerent pas à propos que l'on choisît cette Ville pour le lieu de l'entrevûe, & conseillerent au Roi de n'y pas demeurer davantage, & de prendre la route d'Orense pour ne point rencontrer Ferdinand: le Roi Catholique informé du parti qu'avoit pris son Gendre, n'alla pas plus avant & s'arrêta à Villafranca.

Philippe envoye faire des complimens à Ferdinand.

Les deux Rois étoient proche; & Philippe ne pouvant plus avec bienséance se dispenser d'envoyer faire des honnêtetez à son Beau pere, nomma un Seigneur de sa Cour pour aller lui faire des complimens, & lui proposer que si Sa Majesté vouloit lui envoyer l'Archevêque de Tolede avec des pouvoirs suffisans; il esperoit que l'on pourroit enfin trouver quelque voye d'accommodement. L'Archevêque partit pour se rendre auprès de Philippe, qui nomma des Commissaires pour conferer avec ce Prelat; celui-ci employa toute son habileté pour

accommoder

accommoder les choſes ; mais rien n'avançoit ; on formoit tous les jours de nouvelles difficultez ; les Grands faiſoient jouer mille reſſorts pour empêcher la réunion dans laquelle ils ne trouvoient pas leurs avantages, prévoyant bien que leur credit diminueroit, ſi la bonne intelligence pouvoit ſe rétablir entre le Beau-pere & le Gendre. An de N. S. 1506.

XCIII. Ferdinand s'avance à Matilla, presque tous l'abandonne.

Le Roi Catholique ne laiſſa pas de partir de Villafranca pour ſe rendre à Bagnoza & de là à Matilla, où la plûpart des Prelats & des Seigneurs qui l'avoient juſqu'alors fidelement ſuivi, l'ayant abandonné à la ſollicitation ſecrete des Grands qui étoient à la Cour de Philippe, ſe rangerent auprès du jeune Roi. Un abandon ſi general auquel le Roi Ferdinand ne s'attendoit pas, le jetta dans de terribles inquietudes ; & perſuadé que ſi l'on en venoit à une rupture, il ne ſeroit pas en état de réſiſter à ſon Gendre, il réſolut à quelque prix que ce fût de s'accommoder avec lui.

Il écrit à ſon Gendre.

Sa Majeſté Catholique ſe faiſant une raiſon de la neceſſité où il ſe trouvoit, écrivit au jeune Roi, pour le prier de paſſer par deſſus toutes les formalitez & de conſentir à une entrevûe qui leur ſeroit à l'un & à l'autre également avantageuſe. *Qu'avez-vous à craindre*, lui écrivoit-il, *Pourquoi écouter des flateurs qui ne vous donnent que des conſeils pernicieux & qui abuſent de votre generoſité & de votre droiture pour ſatisfaire leur ambition particuliere & pour vous engager dans un mauvais pas ? Pourquoi donner par des délais inutiles & affectez une ſcene à toute l'Europe, & fournir matiere à des diſcours qui ne vous font pas honneur.*

Réponſe de Philippe.

La réponſe du Roi Philippe ne contenoit que des plaintes contre Ferdinand, auquel il reprochoit les injuſtices qu'il avoit commiſes à ſon égard ; *vous levez des troupes pour me faire la guerre*, ajoûtoit-il, *vous décriez mes démarches & mes intentions ; vous faites courir le bruit que je tiens priſonniere la Reine mon épouſe ; que je trouble l'exercice du Tribunal de l'Inquiſition dont l'autorité eſt redoutable dans toute l'Eſpagne, & egale preſque à la Souveraine ; que j'appuye & que je favoriſe les parens de ceux que le ſaint Office tient dans ſes priſons pour leurs crimes ; n'eſt-ce pas vouloir par ces bruits malins qu'on ſeme adroitement, me rendre odieux aux peuples, & éloigner de moi mes ſujets.*

Ferdinand cache ſes ſentimens.

Ces plaintes réciproques ne terminoient rien ; les Partiſans de Philippe ſouhaitoient avec ardeur de penetrer les intentions

An de N. S. 1506. de Ferdinand avant que d'en venir à l'entrevûe ; on vouloit ſçavoir s'il conſentiroit à changer quelque choſe dans le Traité de Salamanque, & s'il ſeroit en diſpoſition de ſe relâcher ſur ſes prétentions & de renoncer à l'adminiſtration de la Caſtille ; enfin on deſiroit à la Cour du jeune Roi que tout fût reglé avant que les deux Princes s'abouchaſſent : c'étoit-là le nœud de la difficulté & la ſource de tous les retardemens. Ferdinand de ſon côté étoit trop habile pour ſe découvrir ; il ne s'ouvroit à perſonne, & ſon unique étude étoit de ne point laiſſer démêler ſes ſentimens avant les Conferences, perſuadé qu'il ſeroit tems alors de faire connoître ſes réſolutions.

XCIV. Conteſtation entre les Députez des deux Rois.

Malgré les ſoins & l'application de l'Archevêque de Tolede, rien ne ſe concluoit ni ſur l'article de l'entrevûe ni ſur la réunion : le Roi Philippe avoit nommé le Seigneur de Ville & Jean Manuel pour conferer de ſa part avec le Prelat, & chercher enſemble quelque moyen ſolide de terminer les differends. Comme le genie, les intentions & les interêts des Députez étoient fort contraires ; les affaires avançoient peu ; l'Archevêque agiſſoit avec une ſimplicité, une droiture & une ſincerité qui convenoient à la Dignité de ſon caractere & à la haute réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſon éxacte probité ; les autres n'agiſſoient que par détours ; ils ſe perſuadoient qu'à force de laſſer leurs adverſaires par leurs artifices, on les contraindroit enfin à conſentir à tout ce qu'on leur propoſeroit en faveur du jeune Roi, ou au moins qu'on gagneroit du tems ; que cependant l'on pourroit débaucher le reſte des Seigneurs qui étoient encore auprès de Ferdinand ; qu'enfin Sa Majeſté ſe trouvant abandonnée ſe verroit forcée de quitter la Caſtille & de ſe retirer dans ſes Etats d'Arragon ; c'étoit-là l'unique but des intrigues de D. Manuel & des Miniſtres de Philippe.

L'Archevêque de Tolede conſeille à Ferdinand de retourner en Caſtille.

L'Archevêque de Tolede voyant qu'il n'y avoit nulle eſperance de rien conclure, & que le Conſeil du Roi ne vouloit du tout point d'accommodement, écrivit à Ferdinand pour lui repreſenter que dans la conjoncture preſente il étoit de la prudence de ceder au tems ; qu'il lui conſeilloit de retourner ſur ſes pas dans le Royaume de Tolede ; qu'il lui offroit de lui remettre entre les mains toutes les Villes & les Places fortes que l'Egliſe de Tolede y poſſedoit ; qu'il pourroit y demeurer juſqu'à ce que les eſprits fuſſent revenus ; qu'il falloit donner le loiſir aux Rebelles de reconnoître leur faute & de s'en

repentir, & à ses fideles sujets le tems de se réunir & de se liguer en sa faveur; que les entreprises injustes & violentes se rallentissoient avec le tems qui applanissoit les difficultez les plus insurmontables; qu'il n'avoit qu'à marcher à petites journées; que peut-être avant qu'il fût arrivé à Tolede, il arriveroit du changement dans les affaires; que les choses ne pouvoient pas subsister long-tems dans la situation où elles se trouvoient; que la saison, les chaleurs, la disette de vivres, les débauches & l'intemperance des Allemands causeroient infailliblement quelque révolution dans le parti de ses ennemis; qu'on voyoit déja des semences de division entre les Espagnols & les Flamands; que leurs mœurs, leurs inclinations & leurs interêts étoient trop opposez, pour pouvoir long-tems s'accorder ensemble; que leurs ombrages & leurs soupçons ne feroient que se fortifier; qu'il étoit impossible que leur jalousie & leur haine n'éclatassent bientôt; que les Castillans en comparant la douceur & la tranquillité du Gouvernement passé avec le trouble & la confusion du Gouvernement present, ne seroient pas assez ennemis de leurs interêts, pour ne pas reconnoître leur imprudence; qu'enfin le tems avoit coûtume de prévenir bien des maux ou d'y remedier.

An de N. S. 1506.

L'Archevêque de Tolede suspect à Ferdinand.

Tels étoient les sentimens de l'Archevêque de Tolede: l'évenement fit voir que ses conseils étoient sages, & qu'il proposoit le meilleur parti; mais Sa Majesté Catholique qui ne pouvoit le goûter, commença à soupçonner la fidelité de l'Archevêque, comme s'il eût voulu s'accommoder au tems, suivre l'exemple des autres Seigneurs, l'abandonner comme eux, & rechercher aux dépens du Roi son Maître & de sa propre gloire la faveur & les bonnes graces du jeune Roi. Voilà le fruit ordinaire & la recompense des conseils prudens que donnent des Ministres fideles; la flaterie ne risque rien; elle plaît toûjours, & sa recompense est sûre.

Ferdinand s'obstine à vouloir une entrevûe.

Les sages remontrances de l'Archevêque ne firent point changer de resolution au Roi Catholique déterminé de s'aboucher avec Philippe son Gendre qui étoit arrivé à Verin; cependant le jeune Prince envoya D. Diegue de Guevarra au Roi son Beau-pere qui attendoit à Rionegro pour le prier de surseoir sa marche, de ne rien précipiter, parce qu'il leur seroit également avantageux à l'un & à l'autre de prendre du tems; mais Sa Majesté Catholique demeura toûjours ferme dans sa

An de N. S. 1506. premiere resolution; car, disoit-il, peut-il trouver mauvais que je veuille le voir, puisqu'il est environné de troupes, & qu'il est au milieu d'une Armée; & moi que je m'offre d'aller le trouver sans armes & avec une suite peu nombreuse; quel sujet de craindre pour lui? Enfin le Seigneur de Ville & D. Juan Manuel voyant la resolution opiniâtre de Ferdinand, & qu'il n'y avoit plus ni moyen ni prétexte d'éviter l'entrevûe, partirent de Nellasa où étoit arrivé le Roi D. Philippe, & allerent trouver Ferdinand pour regler avec lui le tems & le lieu de l'entrevûe; cependant Sa Majesté Catholique consentit à envoyer auprès du jeune Roi le Duc d'Albe, sous prétexte de quelque negociation secrete; mais en effet pour servir d'ôtage & mettre en sûreté la personne de Jean Manuel.

XCV. Ferdinand & Philippe s'avancent.

Philippe se rendit à Sanabria & Ferdinand à Asturianos qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de huit mille; D. Juan Manuel & le Seigneur de Ville vinrent trouver Sa Majesté Catholique à Asturianos qui les reçut & leur parla avec beaucoup de bonté & de douceur, sans leur faire ni reproche ni plaintes de leur conduite. Dans le cours de l'entretien il leur fit entendre qu'il ne s'opposeroit jamais à la paix, & qu'il ne tiendroit pas à lui qu'elle ne se fît au gré du Roi son Gendre, qu'il aimoit comme son fils; qu'en un mot il donneroit les mains à tout pour conserver la tranquillité dans la Castille.

Entrevûe des deux Rois

Entre les Villes de Sanabria & d'Asturianos il y a une espece de hameau nommé Remessal à une égale distance de l'une & de l'autre, & auprès duquel est un petit bois assez agréable; on choisit ce lieu pour l'entrevûe qui se devoit faire le lendemain. Les deux Rois se mirent donc en chemin chacun de leur côté pour se trouver au rendez-vous suivant ce qui avoit été resolu: la suite de ces deux Princes étoit bien differente; le Roi Catholique n'avoit avec soi que deux cens hommes tous sans armes, montez sur des mules & avec un équipage qui n'annonçoit que la paix; mais le Roi Philippe parut environné de soldats armez. Il y avoit du côté de Sanabria deux mille Piquiers rangez en bataillon, outre un assez gros Corps de Cavalerie composée des Gentilhommes qui avoient suivi les Seigneurs Castillans & de leurs domestiques. Mille Allemands s'avancerent comme pour reconnoître le poste; ils étoient suivis des Courtisans & des Officiers de Philippe qui marchoit le

dernier monté ſur un beau Cheval & ayant des armes cachées ſous ſes habits; il avoit à ſa droite l'Archevêque de Tolede & D. Juan Manuel à ſa gauche; avant que Philippe arrivât, Ferdinand monta ſur une petite hauteur pour voir paſſer ce nombreux cortége; il n'avoit pas l'eſprit auſſi tranquille qu'il le paroiſſoit ſur ſon viſage, ou qu'il affectoit de le paroître. Les Grands deſcendirent de Cheval & s'avancerent vers lui pour lui baiſer la main ſelon la coûtumé du pays, & il les reçut avec de grandes démonſtrations exterieures d'amitié: en embraſſant le Comte de Benaventé, il ſentit qu'il avoit des armes. *Eh quoi Comte*, lui dit-il en riant, *ſe peut-il faire que vous ſoyez devenu ſi gros?* Celui-ci qui s'apperçut bien de la raillerie qu'on lui faiſoit, répondit ſans ſe démonter: *c'eſt le tems*, Sire, *qui l'a permis.* En voyant Garcilaſſo, Sa Majeſté lui dit, *& vous en êtes donc auſſi. Oui, Sire*, repliqua-t-il, *Votre Majeſté voit bien que je ſuis venu avec tous les autres:* tout le monde ſe mit à rire. An de N. S. 1506.

Ce fut dans cet équipage que le Roi Philippe arriva; quelque ſoin qu'il prît de ſe contrefaire, il ne paroiſſoit pas trop content; quand il fut proche de Ferdinand, il fit ſemblant de vouloir deſcendre de Cheval pour lui aller baiſer la main comme les autres Seigneurs; mais Sa Majeſté le prévint, l'embraſſa avec un viſage riant & le baiſa avec toutes les marques poſſibles de tendreſſe pour ſe dérober à la foule des Courtiſans qui les enveloppoient, & qui examinoient attentivement leur viſage, leur air, leurs yeux & leurs moindres paroles; ils prirent le parti de ſe retirer en particulier. Ferdinand embraſſe ſon Gendre.

Il y avoit là auprès un petit hermitage dans lequel les deux Rois entrerent après les premiers complimens; l'Archevêque de Tolede & D. Juan Manuel les y ſuivirent; mais l'habile & le fidele Prelat qui vouloit menager au Roi Ferdinand ſon Maître une converſation particuliere avec le Roi ſon Gendre, & leur laiſſer à l'un & à l'autre la liberté de s'entretenir ſans témoins. *Retirons-nous*, dit-il à Manuel, avec cette genereuſe liberté qu'il conſerva toûjours: *laiſſons leurs Majeſtez ſeules; il n'eſt pas à propos que des ſujets ſoient témoins des converſations particulieres de leurs Souverains: ce ſeroit contre la bienſéance & manquer au reſpect.* Manuel qui ne s'attendoit pas à ce compliment, n'oſa repliquer comme ils étoient auprès de la porte: *Sortez*, ajoûta l'Archevêque à Manuel, *pour moi je ferai aujourd'hui la fonction de Portier:* ainſi tous deux étant ſortis, l'Archevêque Il ſe retirent tous deux dans un hermitage.

An de N. S. 1506. ferma la porte & s'assit sur une pierre pour empêcher que personne n'allât les interrompre.

Les deux Rois se voyant seuls, après les civilitez ordinaires, entrerent en matiere ; Ferdinand ayant pris la main au Roi Philippe son Gendre pour le gagner par cette marque de tendresse & de confiance, lui parla le premier à peu près en ces termes.

Discours de Ferdinand à Philippe.

» Si je ne cherchois que ma propre satisfaction & que j'eusse eu plus d'égard à mon repos particulier qu'à ma gloire, à ma réputation, & à l'avantage des peuples ; je ne me serois jamais exposé aux chagrins que j'ai essuyez, & je n'aurois pas souffert avec tant de patience & de moderation les affronts & les outrages que j'ai dissimulez ; mais l'amitié a bien du pouvoir ; la tendresse d'un pere est encore plus puissante ; il souffre & dissimule pour l'interêt de ses enfans ; si vous n'avez pas répondu à mon affection, j'en suis encore plus fâché pour vous que pour moi. Quand la feue Reine Isabelle votre belle-mere & mon épouse m'a laissé par son testament la Regence & l'administration des Royaumes dont vous deviez heriter ; & quand j'ai bien voulu moi-même m'en charger pour executer ses dernieres volontez, nous n'avons prétendu ni l'un ni l'autre faire tort à personne, ni à vous-mêmen ulle injustice. Je ne l'ai pas acceptée pour vous causer du chagrin ; je suis par la grace du Seigneur, assez puissant pour être content, & je serois fâché de dépouiller personne de ce qui lui appartient ; quel avantage trouverois-je à faire de la peine à mes enfans ? le contre-coup & l'affront n'en retomberoient-ils pas sur moi ? Votre jeunesse & votre peu d'experience me faisoient tout apprehender ; vous ne connoissez pas encore assez le genie, l'humeur, les inclinations & les coûtumes de la Nation Espagnole sur laquelle vous deviez regner ; je craignois que des esprits brouillons & inquiets ne vous trompassent & n'abusassent de votre facilité & de votre droiture pour vous faire faire de fausses démarches : il ne se trouve à la Cour des Princes que trop de ces gens turbulens & artificieux, qui n'ayant en vûe que leurs interêts, ne cherchent qu'à profiter de la misere publique, & à s'élever aux dépens même de la réputation de leurs Maîtres ; ce qui est une source continuelle de division, de cabales & de révoltes ; il y avoit danger que l'on ne vît

An de N. S. 1506.

dans l'Eſpagne des révolutions ſemblables à celles qu'on « y avoit vûes autrefois,& qui n'étoient cauſées que par la trop « grande facilité des Rois & l'ambition demeſurée des Cour- « tiſans; mais puiſque l'on interprete mal mes intentions, & « que toutes mes démarches ſont ſuſpectes, je n'aurai nulle « peine à quitter la Regence & l'adminiſtration du Royau- « me, ce que j'avois toûjours réſolu de faire dès que j'aurois « reglé les choſes & rétabli l'ordre par tout: je préfere la « paix à tous les autres biens; je ne manquerai pas d'occu- « pation, j'ai aſſez d'autres grandes affaires qui m'appellent « ailleurs; vous avez tous les avantages que la fortune & la « nature ont coûtume de départir liberalement à ceux qu'elles « prennent plaiſir de favoriſer: rien ne vous manque; je prie « le Seigneur qu'il daigne vous continuer ſa protection: vous « voulez cependant bien que je vous avertiſſe de prendre gar- « de à ceux dont vous vous ſervirez; vous ne ſçauriez pren- « dre trop de précaution dans le choix des Miniſtres à qui « vous donnerez votre confiance: il eſt dangereux de vous « tromper ſur cet article; les moindres fautes ſont preſqu'irré- « parables; & ſi vous ne prenez de bonne heure vos meſures, « vous trouverez bien des obſtacles. Je prie le Ciel que vous ne « deveniez pas la dupe ou la victime de quelque ambitieux « Miniſtre; j'ai toûjours trouvé l'Archevêque de Tolede d'une « probité & d'une droiture égale à l'élevation de ſon genie & « à l'étendue de ſes lumieres; j'ai cent fois éprouvé ſa fidelité & « ſon zele pour le bien de l'Etat: il a les intentions droites, un « grand courage, & il eſt rare de trouver des perſonnes auſſi « deſintereſſées que lui. Voilà des Miniſtres tels que je vous en « ſouhaite; vous pouvez ſans craindre confier vos ſecrets & « votre autorité à des gens de ſon caractere; j'ai toûjours re- « marqué que tout ce qui brille à nos yeux, n'eſt pas toûjours « ſolide; on couvre ſouvent des défauts groſſiers & de grands « vices ſous le voile & l'apparence d'une probité exacte, & l'on « ne voit tous les jours que trop de ſcelerats, ſçavoir aſſez ſe « déguiſer pour occuper des places qui ne ſont dûes qu'à la ver- « tu, & qui ne devroient être remplies que par des gens de « bien. «

Réponſe de Philippe.

Le Roi Philippe ne répondit qu'en peu de mots, comme ſes Miniſtres le lui avoient conſeillé; « Je n'oublierai ja- « mais, lui répliqua-t-il, les conſeils que vous avez eu la «

An de N. S. 1506. „ bonté de me donner; je les eſtimerai toûjours, & je ſuis „ réſolu, comme je le dois, de ſuivre des maximes ſi ſages que „ votre experience & la tendreſſe paternelle vous ont dictées. Quoiqu'on n'eût pas entendu la converſation des deux Princes, on ne laiſſoit pas d'obſerver leur mine & leur contenance: Philippe avoit l'air morne & chagrin; Ferdinand n'avoit rien d'inſultant; mais il paroiſſoit content & aſſez gai: ils ſe ſeparerent donc, & ce qui eſt étonnant, c'eſt que dans un entretien de deux heures on ne dit pas un ſeul mot de la Reine, ni le Roi ſon pere ne demanda pas à la voir pour ſe diſculper des reproches qu'on lui faiſoit, ni le Roi ſon époux ne propoſa point de la faire voir à Sa Majeſté Catholique; aveuglement étrange & qui doit paroître inhumain & barbare! Auſſi tout le monde en fut ſurpris; les Grands & le peuple en murmurerent, & les plus moderez ne purent s'empêcher de condamner une telle conduite. Cette entrevûe qui ſe paſſa un Samedi vingtiéme du mois de Juin de l'année 1506, au lieu de reünir les eſprits, ne ſervit qu'à les éloigner encore davantage; les deux Rois ſe quitterent plus mal ſatisfaits l'un de l'autre, qu'ils ne l'étoient auparavant, & ſe mirent en chemin chacun de leur côté.

XCVI. On propoſe un Traité à Ferdinand.

Le Roi Philippe arriva à Benavente la veille de ſaint Jean; le Roi Catholique ne ceſſoit point de ſolliciter ſon Gendre, qu'on continuât les negociations entamées, & que l'on cherchât quelque voye d'établir entre eux une bonne paix. Les Commiſſaires qui étoient chargez de la negociation, firent ſçavoir à Ferdinand qu'il n'y avoit rien à eſperer, à moins qu'il n'abandonnât l'adminiſtration de la Caſtille pour ſe retirer dans ſes Etats d'Arragon; qu'il pourroit cependant retenir les trois Grandes Maîtriſes des Ordres Militaires dont il étoit revêtu, & qu'on ne lui diſputeroit plus les autres legs que la feue Reine Iſabelle ſon épouſe lui avoit faits dans ſon teſtament; que dans l'état preſent des affaires, c'étoit le ſeul expedient qu'il y avoit à prendre, & qu'à ces conditions l'intelligence ſeroit parfaitement rétablie entre les deux Rois qui ſigneroient enſuite une ligue offenſive & défenſive envers tous & contre tous ſans nulle exception.

Il le ſigne & le ratifie, & proteſte ſecretement contre.

Sa Majeſté Catholique ratifia ce Traité le vingt-ſeptiéme de Juin à Villafafila où il ſe trouvoit alors, & promit avec ſerment de l'obſerver en preſence de l'Archevêque de Tolede, de D.

Juan

An de N. S. 1506.

Juan Manuel & du Seigneur de Ville. Le Roi Philippe ſon Gendre fit la même choſe dès le lendemain à Benaventé ; cet accommodement étoit entierement à l'avantage de ce Prince, qui par là triomphoit de ſon Beau-pere ; mais ceux qui y avoient eu plus de part, ne tarderent pas long-tems à s'en repentir : un Acte ſecret par lequel on declara la Reine Jeanne abſolument incapable de regner à cauſe de ſon indiſpoſition, redoubla la joye du jeune Roi, en le rendant maître de toutes les affaires ; cet Acte lui déferoit l'Autorité Souveraine dans la Caſtille ; le Roi Catholique fit ſecretement ſes proteſtations contre ce Traité en preſence de Thomas Malferit, de Jean Cabrero, & de Michel Perez d'Almaçan Secretaire d'Etat, declarant qu'il n'avoit accepté ces conditions que par neceſſité & par force, parce que ſe trouvant deſarmé & ſe voyant environné de troupes & au pouvoir de ſon Gendre, il n'avoit pû prendre un autre parti ; mais qu'il prétendoit avoir droit de s'en relever, quand il trouveroit la conjoncture favorable.

Ferdinand écrit des Lettres Circulaires pour declarer qu'il quitte la Regence de Caſtille.

Ferdinand ayant pris ſes ſûretez par cette proteſtation en bonne forme, partit pour Tordeſillas, d'où il envoya dans toute l'Eſpagne des Lettres Circulaires dattées du deuxiéme de Juillet, dans leſquelles après avoir rendu compte des ſentimens favorables qu'il avoit toûjours eûs pour le Roi Philippe ſon Gendre, auquel il étoit réſolu de ceder la Regence & l'adminiſtration de la Caſtille, dès que ce Prince y ſeroit arrivé : il declara que pour faire voir à tout le monde la ſincerité & la droiture de ſes intentions, il ſe retiroit ſans peine de la Caſtille pour retourner dans ſes Etats, & veiller au bien de ſes ſujets qui ne ſe reſſentoient que trop de ſa longue abſence, & qui ne l'avoient ſoufferte qu'avec peine.

XCVII.
Philippe a un démêlé avec ſon épouſe.

Avant que Ferdinand partît de Tordeſillas, le Roi Philippe lui envoya un Courier pour l'informer d'un gros differend qu'il y avoit eu entre la Reine & lui à Benaventé, & pour le ſupplier en même-tems de vouloir bien employer ſon autorité paternelle pour adoucir l'eſprit de ſa fille & pour prévenir de ſemblables déſordres. Comme cette affaire étoit délicate & odieuſe, & que d'ailleurs Ferdinand étoit parfaitement inſtruit qu'on ne cherchoit qu'un prétexte pour faire enfermer ſa fille ; que même on en avoit pris la réſolution ; il ne répondit qu'en termes generaux, & écrivit à ſon Gendre que ſur cela il s'en remettoit à ſa prudence, à ſa tendreſſe & à ſa conſcien-

An de N. S. : 506.

ce ; qu'à la verité pour lui il étoit pere ; mais qu'il le prioit aussi de se souvenir qu'il étoit mari & qu'elle étoit la mere de ses enfans ; que par toutes sortes de raisons il esperoit qu'il ne feroit rien de contraire à son devoir & au préjudice d'une personne qui devoit lui être si chere, & à laquelle il se trouvoit uni par des liens si étroits & si sacrez ; que sa prudence lui inspireroit assez le parti qu'il devoit prendre, & qu'il étoit assuré qu'il choisiroit toûjours le plus honnête & le plus modéré ; qu'enfin il l'en conjuroit.

Philippe prend la resolution de faire enfermer la Reine.

Le Roi Catholique partit de Tordesillas & alla à Tudele assez proche de Vailladolid ; le Roi Philippe alla à Mucientès ; dans sa route il tâchoit par ses caresses & par ses offres d'engager les Grands à signer un écrit par lequel ils consentoient qu'on enfermât la Reine ; ayant envoyé demander à l'Amirante qu'il signât comme les autres l'écrit qu'on lui presentoit, l'Amirante répondit avec une genereuse liberté qu'il supplioit Sa Majesté de vouloir bien auparavant lui permettre de voir la Reine & de lui parler, afin de s'instruire par lui-même des raisons qui pouvoient justifier une conduite si extraordinaire à l'égard de cette Princesse, le Roi bien loin de désaprouver la réponse de l'Amirante, lui accorda ce qu'il demandoi.

Entretien de l'Amirante avec la Reine Jeanne.

Il alla donc avec le Comte de Benaventé au Château de Mucientès où étoit la Reine qu'il trouva dans une salle obscure avec un habit noir tout déchiré, & sur la tête une coëffure dont elle se couvroit le visage ; c'étoit apparemment une de ces coëffes que les femmes ont coûtume de porter en France, & dont elles se couvrent ordinairement le visage : Garcilasso étoit à la porte de la salle, & au dedans l'Archevêque de Tolede. La Reine voyant l'Amirante, se leva & le reçut avec la même civilité que si elle avoit été sa mere, sinon qu'elle demeura debout ; elle lui demanda s'il venoit de la part du Roi son pere, & dans quel état il l'avoit laissé. L'Amirante lui répondit qu'il l'avoit laissé la veille à Tudele en parfaite santé, & qu'il se disposoit à partir pour son Royaume d'Arragon : la Princesse repliqua qu'elle prioit Dieu de vouloir bien le conserver, & qu'elle auroit eu un extrême plaisir de le voir & de l'embrasser. La conversation dura quelque tems ; l'Amirante lui parla de diverses choses, & jamais la Reine ne répondit que très-juste & fort à propos,

L'Amirante s'oppose à ce que l'on enferme la Reine.

Après que l'Amirante eut quitté la Reine, le Roi son époux vouloit qu'on l'enfermât & pressoit l'Amirante d'y donner son

consentement ; mais celui-ci le refusa toûjours constamment, representa au Roi qu'il ne croyoit pas que Sa Majesté dût entrer dans Vailladolid sans la Reine ; que les peuples paroissant déja assez disposez à la révolte, dans l'attente de ce qui arriveroit, il n'étoit pas de la prudence de fournir aux Seigneurs mécontens ou mal-intentionnez une occasion de prendre les armes & d'animer les Castillans à se révolter, sous prétexte de remettre leur Reine en liberté ; *Pour moi, Sire*, ajoûta-t-il, *je conseille à Votre Majesté de ne point éloigner la Reine :* comme la jalousie est la premiere & la principale source de son indisposition, je ne crois pas qu'on doive la renfermer ; une conduite si dure ne serviroit qu'à redoubler sa passion & à rendre sa maladie plus violente & plus incurable. L'affaire parut assez importante au Roi Philippe, pour la proposer à son Conseil qui fut d'avis qu'il la menât avec lui à Vailladolid. An de N. S. 1506.

XCVIII. Nouvelle entrevûe des deux Rois.

Mais avant que de partir, les deux Rois résolurent de s'aboucher encore une seconde fois : on choisit pour le lieu de l'entrevûe le Bourg de Renedo à une lieue & demie de Tudele, & à deux & demie de Mucientès. Lorsque la chose fut reglée, le Roi Catholique écrivit au Roi Philippe son Gendre pour le prier que cette seconde entrevûe se fît avec plus d'amitié & de sincerité que la premiere ; qu'il ne falloit point donner occasion à mille bruits désagréables & fâcheux, & qu'il étoit également necessaire pour leurs interêts & leur réputation de demeurer unis & dans une parfaite intelligence. Les deux Rois partirent le cinq de Juillet après-dîner pour se rendre à Renedo ; Sa Majesté Catholique y étant arrivée la premiere, alla descendre à la porte de l'Eglise, où elle entra pour y attendre le Roi son Gendre.

Ferdinand donne des conseils à Philippe.

Dès que Ferdinand sçut que Philippe approchoit, il alla au-devant de lui, & après s'être embrassez avec de grandes démonstrations de tendresse, ils entrerent dans la Chapelle, où ils demeurerent plus d'une heure & demie en conversation ; le Roi Catholique donna à son Gendre des conseils très-salutaires sur la conduite qu'il devoit tenir & sur les écueils qu'il devoit éviter pour gouverner tranquillement les Royaumes où la Providence l'avoit appellé ; & pour meriter l'estime, l'amour & l'approbation universelle de tous ses sujets, sur la fin de l'entretien ils appellerent tous deux l'Archevêque de Tolede, & se dirent en sa presence les paroles du monde les plus obligeantes :

An de N. S. 1506. Ferdinand finit en disant à son Gendre qu'ils auroient pû vivre l'un & l'autre dans une union & une intelligence parfaite, si le Gendre avoit été aussi maître de son Conseil, que le Beaupere avoit facilement relâché de ses interêts.

Ferdinand ne parle point de sa fille.

Après cela ils se separerent : Ferdinand pendant l'entretien ne parla de nulle autre affaire, pas même de la Reine sa fille qu'il auroit dû voir au moins une fois, n'eût-ce été que pour s'instruire par lui-même de la disposition où étoit cette infortunée Princesse. Etant ensuite parti de Renedo pour prendre la route d'Arragon, le Duc d'Albe pria Sa Majesté de vouloir bien lui permettre de l'accompagner jusqu'à Naples où elle devoit bientôt aller ; mais quelque priere & quelque instance que pût faire le Duc, jamais le Roi n'y voulut consentir ; après avoir remercié le Duc de son affection & de son zele, *vous me rendrez*, lui dit-il, *un service bien plus important, si vous voulez demeurer en Castille pour veiller à mes interêts, appuyer de votre credit & aider de vos conseils Guttiere Lopez de Padilla, Grand-Commandeur de Calatrava, Ferdinand de Vega President du Conseil des trois Ordres Militaires que j'ai chargez de mes affaires, & Louis Ferrero que je laisse en qualité de mon Ambassadeur auprès du jeune Roi :* il ordonna en même-tems à ces trois Seigneurs de ne rien faire sans la participation & sans l'agrément du Duc d'Albe, & de lui obéir enfin comme à sa propre personne.

Ferdinand reçoit bien tous les Seigneurs.

Quelque honteux que parut à toute la terre le départ de Ferdinand, il le soûtint néanmoins avec cette fermeté & cette grandeur d'ame qu'il avoit toûjours fait éclater dans tous les revers qu'il avoit essuyez de tems en tems ; il reçut avec bonté tous les Grands qui vinrent le saluer & prendre congé de lui ; jamais il ne donna a aucun la moindre marque de chagrin ou de ressentiment ; en cela même d'autant moins digne de l'affront qu'on lui faisoit, qu'il le souffroit avec plus de moderation & de magnanimité : si quelqu'un le faisoit ressouvenir de l'ingratitude & de l'infidelité de ceux qui lui étoient uniquement redevables de leur fortune & de leur élevation, il lui repliquoit qu'ils lui avoient rendu de grands services, qu'il ne devoit jamais les oublier, & qu'il tâcheroit de leur donner dans toutes les occasions des marques de sa reconnoissance.

Il part pour l'Arragon.

Enfin Ferdinand partit pour l'Arragon avec un visage aussi serein & aussi tranquille que s'il avoit été sûr de revenir bien-

tôt, ou qu'il eût eu un pressentiment secret que son retour en Castille lui seroit plus glorieux, que sa sortie ne lui avoit été ignominieuse. A la verité ce Prince connoissoit trop bien le genie de la Nation, le caractere & les inclinations du jeune Roi son Gendre pour ne pas prévoir qu'il étoit impossible que les choses demeurassent long-tems dans la situation où il les laissoit; il ne doutoit pas que les peuples ne le regretassent bientôt & ne s'apperçussent de la perte qu'ils avoient faite; il étoit aisé de deviner que les gens sages préfereroient la moderation & l'experience d'un vieux Roi à la facilité, à la hauteur & à la précipitation d'un jeune Souverain & que chacun s'empresseroit de rappeller un Prince qui les avoit gouvernez tant d'années en paix & avec équité. An de N. S. 1506.

XCIX. Troubles en Castille.

Les pressentimens de Sa Majesté Catholique ne le tromperent pas; à peine Ferdinand fut-il entré dans l'Arragon, que les affaires changerent de face en Castille; l'on ne fut pas long-tems sans sentir de quelle consequence il est pour le bien d'un Etat & la tranquillité des peuples d'être gouvernez par un Monarque capable de maintenir toutes choses dans l'ordre; & qu'il n'y a souvent que trop de difference entre un Roi & un Roi.

Philippe convoque les Etats à Vailladolid.

Le Roi Philippe avoit convoqué les Etats Generaux de son Royaume à Vailladolid; Sa Majesté qui n'avoit point changé de sentiment, étoit toûjours résolue de faire enfermer la Reine son épouse; mais il n'osoit pas l'entreprendre sans un consentement formel des Etats, & il tâchoit de l'obtenir par les intrigues de ses Emissaires. La foiblesse d'esprit de la Princesse & son incapacité étoient un prétexte plausible qui pouvoit imposer à bien des gens; le Roi avoit attiré dans ses sentimens & dans ses interêts la plûpart des Grands; l'Archevêque de Tolede lui-même n'en étoit pas éloigné; il demandoit seulement qu'on lui confiât la garde de la Princesse, dont il rendroit bon compte, & il avoit engagé par son credit & par son adresse un assez grand nombre de Députez qui furent de cet avis.

Il propose de faire enfermer la Reine; mais les Etats s'y opposent.

L'Amirante de Castille fut le seul de tous les Grands qui eut assez de courage & de fermeté pour s'opposer aux intentions du jeune Roi, & pour declarer qu'il n'y donneroit jamais son consentement; c'étoit, disoit-il, une nouveauté qui ne pouvoit avoir que des consequences dangereuses; il confera avec les plus accreditez des Etats, & il les conjura de ne jamais

An de N. S. 1505. consentir à une entreprise si indigne, ajoûtant qu'ils manqueroient à la fidelité qu'ils devoient & qu'ils avoient jurée à leur legitime Souveraine. Tout le monde voyoit bien la force des raisons de l'Amirante; mais tous n'avoient pas assez de generosité pour s'opposer aux volontez du Prince, & n'osant se declarer, ils se contenterent d'assurer l'Amirante qu'ils l'appuyeroient, pourvû qu'il se trouvât secondé & soûtenu par quelques autres Grands; alors il les pria de se souvenir de leur promesse, & de faire leur devoir; que pour lui il faisoit serment de ne les jamais abandonner dans une cause si raisonnable, quelque chose qu'il pût en arriver. Les Députez animez par les assurances & les sollicitations de l'Amirante, se joignirent à lui, & la proposition de faire enfermer la Reine fut rejettée à la pluralité des voix; après avoir renouvellé & ratifié par un nouveau serment ce qui avoit été reglé dans les Etats de Toro, l'on reconnut une seconde fois la Princesse Jeanne pour Reine proprietaire du Royaume de Castille & des autres Etats qui en dépendent; l'Archiduc pour Roi en qualité seulement de son époux, & le Prince Charles leur fils pour le legitime successeur & l'heritier de la Couronne après la mort de la Reine sa mere.

On accorde un subside au Roi pour la guerre contre les Maures.

Le Trésor Royal se trouvant épuisé, soit par les dépenses infinies qu'il avoit fallu faire pour entretenir les deux Cours, & pour payer les gens de guerre, soit enfin par les brigandages & les abus qui s'étoient commis dans l'administration des Finances. Les Etats de Vailladolid accorderent au Roi pour les frais de la guerre contre les Maures la somme de deux cens cinquante mille écus payables en deux années; quoique ce subside ne fût pas fort considerable, la somme cependant parut excessive, à cause de l'état pauvre & miserable où les peuples étoient réduits par les dernieres guerres dont ils n'avoient pas encore eu le tems de se remettre, & par la famine qui désoloit alors la Castille, & qui étoit si extrême, que l'Espagne étoit obligée pour subsister d'aller chercher en Sicile du bled que l'on amenoit à Carthagene & à Malaga, d'où ensuite on le transportoit dans la Castille & dans l'Andalousie; ce qui ne s'étoit jamais vû jusqu'alors; les frais immenses qu'on étoit obligé de faire pour amener les vivres de si loin, en augmentoit extraordinairement la cherté; cependant malgré une disette si affreuse où les pauvres accablez de miseres mouroient de faim; ja-

An de N. S. 1506.

mais on ne vit dans les riches plus de profusion, & comme si l'on eût été au milieu de la plus grande abondance & que l'on eût roulé sur l'or & sur l'argent; le faste & le luxe étoient montez à l'excès; on ne vouloit rien retrancher de sa dépense; on donnoit sans choix & sans discernement; la magnificence éclatoit de toutes parts; on n'épargnoit rien pour le jeu & pour la table; les officiers du nouveau Roi ne cherchoient qu'à piller ses Finances & qu'à ruiner le peuple pour satisfaire à leurs plaisirs: voilà quel étoit le déplorable état de la Castille.

C. La Cour veut connoître de l'Inquisition.

Ce malheur fut suivi d'une nouveauté qu'on tenta d'introduire en Castille; il y avoit déja quelque tems que les Ministres & le Conseil des Rois de Castille ne cherchoient qu'à affoiblir l'autorité du sacré Tribunal de l'Inquisition; ils cassoient les Jugemens des Inquisiteurs, ou ils en empêchoient l'execution; & comme si c'eût été une Justice toute profane & toute seculiere, ils prétendirent prendre connoissance de ce qui s'y passoit, examiner la maniere dont les Inquisiteurs se comportoient dans les fonctions de leurs Charges, & avoir droit de réformer ce qui ne paroîtroit pas au gré de la Cour. (4)

On se plaint de l'Inquisiteur de Cordoue.

Le Conseil avoit depuis peu reçû les plaintes que quelques particuliers lui avoient portées contre Diegue Rodriguez Luzero Inquisiteur de Cordoue & contre ses Officiers; on les accusoit de malversation dans l'administration de la justice, & d'avoir abusé de leur autorité: les délateurs vouloient qu'on les dépouillât de leurs Charges, & pressoient la Cour d'en nommer d'autres, & de donner des bornes à l'autorité excessive de ce Tribunal. Le Comte de Cabra & le Marquis de Priego appuyoient de leur credit les prisonniers qui étoient dans les prisons du saint Office: on ne se borna pas à de simples plaintes & à des murmures; le peuple aigri se souleva; on courut aux armes; on arrêta le Procureur Fiscal & le Greffier de l'Inquisition; on les conduisit dans les prisons publiques, & l'on eut même l'audace de forcer le Palais de l'Inquisition & de piller les appartemens des Inquisiteurs.

(4) *Au gré de la Cour.* Il ne faut point être surpris de la maniere dont Mariana s'explique en cet endroit par rapport au Tribunal de l'Inquisition, & l'on ne doit point lui en sçavoir mauvais gré; il étoit né, il avoit été élevé, & il vivoit dans un Royaume où l'on a sur le Tribunal de l'Inquisition des idées & des sentimens bien differents de ceux qu'en ont les François; il a parlé conformément aux idées de sa Nation; & quand il auroit été d'un sentiment contraire, il n'auroit osé s'expliquer autrement.

An de N. S. 1506.

Et du Grand Inquisiteur.

On ne se contentoit pas de se plaindre des Officiers subalternes de ce Tribunal, on n'épargnoit pas même le Grand Inquisiteur, qui étoit alors D. Diegue de Deza Archevêque de Seville, non plus que le Docteur Rodrigue de Mercado, le Maître Aspeytia, les Licenciés Hernando de Montemayor, & le Licencié Juan Tavera qui composoient le Conseil souverain du saint Office, tous gens d'une capacité & d'une probité reconnue; le dernier fut dans la suite Cardinal & Archevêque de Tolede. Le souverain Tribunal de l'Inquisition residoit alors à Toro; on y jugeoit toutes les affaires de la Religion, & l'on y décidoit en dernier ressort de tous les criminels qui se trouvoient alors en très-grand nombre dans les prisons, & sur tout de ceux qui après avoir abjuré le Judaïsme pour embrasser la Religion Chrétienne, avoient depuis par une infâme apostasie renoncé au Christianisme pour retourner à leurs premieres erreurs. Parmi ces prisonniers il y en avoit plusieurs considerables par leurs richesses, leurs amis & leurs emplois: le Conseil du nouveau Roi ne vouloit pas qu'on les traitât avec la derniere rigueur, & prétendoit qu'on usât d'indulgence à leur égard.

CI.

Le Roi change tous les Emplois.

La Cour fit une autre entreprise nouvelle qui ne fit pas moins de bruit que la premiere, & qui excita plus de murmure parce que plus de gens considerables s'y trouverent interessez; toute la Castille s'en plaignit, & cette innovation eut des suites fâcheuses: on déposa en même-tems tous les Corrégidors des Villes; l'on ôta tous les Gouvernemens des places fortes; on n'épargna pas même ceux qui commandoient sur les frontieres, & l'on en mit d'autres en leur place; en quoi les Ministres du jeune Roi firent une faute considerable pour trois raisons. 1°. En conferant ces Emplois à un grand nombre de Flamands, & en leur confiant tous les postes d'importance, les Espagnols se trouvoient choquez non-seulement de ce que la Castille se voyoit remplie & chargée d'Etrangers qui ne manqueroient pas de s'engraisser de la plus pure substance des peuples; mais encore parce que les Castillans n'avoient presque plus d'esperance de s'élever aux honneurs ausquels ils sembloient seuls avoir droit. 2°. Comme il y avoit tant d'Emplois à remplir, il n'étoit pas possible d'apporter toutes les précautions necessaires pour faire un bon choix & pour trouver des personnes capables de s'en bien acquitter. Dans une démarche

si

si précipitée, on avoit été obligé de prendre à l'aveugle & sans discernement des gens, la plûpart sans experience, sans lumiere & sans probité; ce qui ne pouvoit manquer d'être pour l'Espagne d'une dangereuse consequence. La Cour & les Grands n'avoient élevé à ces premieres Charges que leurs parens, leurs amis ou leurs créatures qui n'avoient pour tout merite que la brigue, l'artifice ou l'argent; les Flamans sur tout faisoient un honteux trafic de toutes les Charges & Emplois du Royaume qu'ils vendoient au plus offrant: car ces avares Etrangers uniquement attentifs à s'enrichir, ne refusoient rien à ceux qui leur offroient de l'argent, & ils ne pensoient qu'à profiter de la misere publique. 3°. Enfin ceux qui se voyoient révoquez sans s'être attiré par leur mauvaise conduite un traitement si fâcheux, se plaignoient hautement de se voir dépouillez des Emplois dont jusques-là ils s'étoient acquittez avec honneur & avec une approbation generale, & de ce que la Cour ne daignoit pas seulement leur donner la moindre recompense pour leurs services & ceux de leurs Ancêtres: c'étoit-là une source de querelles entre les deux Nations; la jalousie & les ombrages se fortifioient de jour en jour, & il étoit aisé de prévoir que ces divisions secretes ne pouvoient aboutir qu'à une rupture d'éclat. An de N. S. 1506.

Le peu de capacité & d'experience qu'on trouvoit dans ceux qui composoient le Conseil & dans les Officiers à qui on venoit de confier les principaux Emplois de l'Etat achevoit d'indigner tout le monde & de révolter les esprits contre le nouveau ministere. Nos Espagnols accoûtumez à voir les Charges & les Magistratures distribuées gratis & à titre de recompense, ne pouvoient souffrir le trafic que la Cour faisoit; il se trouvoit assez de mécontens qui ne manquant pas de grossir encore les objets & de faire le mal peut-être plus grand qu'il n'étoit, avoient soin d'exagerer la maniere indigne dont l'on traitoit leur legitime Souveraine. Ces bruits semez adroitement par des gens mal-intentionnez firent une nouvelle révolution dans les esprits: ceux qui avoient d'abord fait paroître plus d'attachement au nouveau Gouvernement, furent les premiers à s'en plaindre & à en murmurer; ils insinuerent peu à peu leurs sentimens aux autres, & les peuples commencerent à se liguer entre eux pour remedier, disoient-ils, aux maux presens de l'Etat & pour en prévenir d'autres encore plus grands. La No-

Plainte generale contre la Cour.

An de N. S. 1506. blesse & les Grands entrerent dans les interêts de la Nation ; le genie & la conduite des Flamands qui ne se mettoient pas en peine de cacher aux yeux du public leur ambition & leur avarice, redoubloit le mécontentement.

CII.

On regrette le Roi Ferdinand.

On commençoit à reconnoître sa faute & à se repentir d'avoir si lâchement abandonné le Roi Ferdinand ; on comprenoit le besoin que l'Etat avoit d'un Prince de son habileté & de son experience pour maintenir l'ordre & la tranquillité ; on soupiroit après son retour ; & le nombre des mécontens étoit devenu si grand, que si Sa Majesté Catholique fût revenue sur ses pas, tout le monde seroit venu se ranger auprès de sa personne & auroit abandonné le nouveau Roi.

Les Grands s'opposent à l'avancement de Garcilasso.

Le peuple ne sçauroit se contenir dans de justes bornes ; il n'eut plus que du mépris pour le jeune Monarque qu'il adoroit auparavant & auquel il avoit tout sacrifié ; ce Prince ayant voulu faire Garcilasso Président du Conseil Royal, Gouverneur du jeune Prince Ferdinand son second fils, les Grands s'y opposerent & ne voulurent jamais consentir ni à l'un ni à l'autre, de sorte que D. Juan Manuel fut obligé de continuer les fonctions de Président du Conseil Royal jusqu'à ce que l'on eût nommé quelqu'un pour remplir cette importante place.

Le Duc de Medina-Sidonia se ligue avec d'autres Seigneurs.

Les affaires se trouvoient dans un état trop violent pour ne pas enfin éclater : le Duc de Medina-Sidonia, le Marquis de Priego & les Comtes d'Uregna & de Cabra furent les premiers en Andalousie à se liguer secretement pour soûtenir les privileges & la liberté de la Nation ; le bruit se répandit que ces Seigneurs n'avoient dessein que de tirer la Reine de l'esclavage où on la tenoit, & de la remettre en liberté ; le nuage grossissoit, & les plus sages apprehendoient qu'il ne crevât enfin, & qu'un terrible orage ne vint fondre sur la Castille.

Le Marquis de Moya rend Segovie.

Le Roi Philippe & la Reine son épouse partirent de Vailladolid au mois d'Août pour aller à Segovie dont le Marquis de Moya ne vouloit pas remettre le Gouvernement entre les mains de D. Juan Manuel suivant les ordres qu'il en avoit reçûs ; la Cour paroissoit même résolue d'employer la force, s'il s'obstinoit dans son refus ; mais le Marquis ayant sçû le dessein de Sa Majesté, & qu'on rassembloit des troupes pour l'attaquer & le réduire, prit le parti de se soûmettre & d'obéir, convaincu qu'il est toûjours dangereux d'irriter son Souverain, que la résistance ne fait que l'aigrir, & que le plus sûr est de plier

ſous le joug, quelque dur qu'il puiſſe être. An de N. S. 1506.

Le Roi informé de la ſoumiſſion du Marquis de Moya, changea de route, prit le chemin de Tudele ſur le Duero, dans la réſolution de paſſer à Burgos & de là à Vittoria, parce que le bruit couroit que les François avoient des troupes ſur la frontiere & ſe diſpoſoient à faire une irruption en Eſpagne pour appuyer les interêts de Ferdinand. Philippe fit deux choſes pour mettre ſes Etats à couvert du côté de la Navarre; premierement il donna le commandement de cette frontiere au Duc de Najare à la place de D. Juan de Ribera; en ſecond lieu il conclut un Traité d'alliance entre la Couronne de Navarre & les Royaumes de Caſtille & de Leon, ſans faire la moindre mention ni du Roi ſon Beau-pere, ni du Royaume d'Arragon; ce que tous les gens de bien condamnerent, & l'on trouva très-mauvais que le Gendre eût ſi-tôt oublié l'accommodement conclu avec le Roi ſon Beau-pere à Villafafila, & le reſpect que la nature a inſpiré aux enfans pour leurs peres, & dont Dieu ne diſpenſe pas les Souverains.

Traité entre la Navarre & la Caſtille.

CIII.

Le Roi Catholique ſortit de la Caſtille par Montagudo, & entra dans l'Arragon par Hariza ſur le chemin de Sarragoſſe, Capitale du Royaume; la Reine y arriva la premiere, & le Roi la ſuivit de près; ils y furent reçûs l'un & l'autre par leurs ſujets avec des applaudiſſemens & des démonſtrations de joye d'autant plus ſinceres, que les Arragonnois ſe flatoient par le moyen de ce nouveau mariage d'avoir un Roi particulier, & qui étant élevé parmi eux, s'accoûtumeroit à leurs uſages, & gouverneroit ſes ſujets avec la moderation preſcrite par leurs loix à l'exemple des Rois ſes Prédeceſſeurs.

Ferdinand va à Sarragoſſe.

Avant que Sa Majeſté partît de Caſtille & pendant le chemin Elle avoit ſouvent fait de fortes inſtances auprès du jeune Roi, pour l'engager à lui remettre entre les mains le Duc de Valentinois qui étoit ſon priſonnier, & qu'il vouloit faire garder dans quelque Château d'Arragon pour l'emmener avec ſoi à Naples & s'en ſervir à regler les affaires d'Italie, à quoi ce Duc étoit l'homme du monde le plus propre par ſes intrigues & ſon eſprit artificieux & adroit; Ferdinand qui ſe diſpoſoit à paſſer la mer aux premiers jours pour aller à Naples, faiſoit équiper une belle Flotte dans le port de Barcelonne; le Roi Philippe étoit aſſez porté à accorder à ſon Beau-pere ce qu'il ſouhaitoit, & la choſe ne paroiſſoit pas aſſez de conſequence pour

Ferdinand demande le Duc de Valentinois, & on le lui refuſe.

An de N. S. 1506. être refusée ; mais son Conseil l'en détourna, & les Ministres furent d'avis qu'il falloit auparavant examiner de qui le Duc Valentinois devoit être censé prisonnier, puisqu'il avoit été pris & envoyé en Espagne par le Grand Gonsalve du vivant de la feue Reine Isabelle. La chose ne laissa pas d'être agitée avec assez de chaleur dans le Conseil ; mais enfin la negative l'emporta, & l'on refusa au Roi Ferdinand le Duc de Valentinois, ce qui fut une source d'un nouveau chagrin, & ne contribua pas peu à éloigner encore davantage les esprits.

CIV. Nouveaux ombrages contre Gonsalve.

Les ombrages & les soupçons contre le Grand Gonsalve redoubloient tous les jours par le soin que ses ennemis prenoient de les fortifier: les délais qu'il apportoit à son départ, leur fournissoient un prétexte specieux pour l'accuser & le rendre suspect. Quelques-uns disoient qu'il attendoit l'arrivée de l'Empereur qui devoit s'embarquer sur le Golfe de Venise avec huit mille Allemands pour venir se mettre en possession du Royaume de Naples ; d'autres faisoient courir le bruit qu'il avoit pris des liaisons secretes avec la France par le moyen du Cardinal d'Amboise, & qu'il avoit résolu de livrer sa Conquête aux François ; il s'en trouvoit même qui soûtenoient que son Traité étoit conclu avec le Pape par l'entremise du Cardinal de Pavie, & qu'il avoit accepté la Charge de General des troupes de l'Eglise que Sa Sainteté lui avoit offerte pour chasser de Bologne Jean de Bentivoglio, & réunir à l'Etat Ecclesiastique le Boulonnois qui en avoit été démembré. La bizarrerie & la malignité alloient si loin, qu'il y avoit des gens qui l'accusoient de vouloir se raccommoder avec les Colonnes, en mariant sa fille avec le fils de Prosper Colonne, dans le dessein de s'appuyer des amis de cette puissante Maison, pour se conserver & se maintenir contre tous les revers de la fortune, dont il étoit menacé ; chacun se persuadoit que Gonsalve étoit en état de faire tout ce qu'il voudroit, & tous jugeoient des dispositions & des sentimens de ce grand homme par les leurs, s'ils se fussent trouvez dans les mêmes conjonctures que lui.

Gonsalve envoye d'Ocampo en Espagne pour le justifier.

Nugno d'Ocampo partit en poste pour l'Espagne, & Gonsalve l'envoya pour le justifier auprès de Sa Majesté Catholique, & pour l'assurer qu'il alloit au premier jour se mettre en chemin, afin de se rendre auprès de sa personne ; mais les préventions étoient si fortes, & la calomnie avoit tellement pris le dessus, que les assurances & les sermens d'Ocampo ne furent

pas capables de dissiper les injustes soupçons que l'on avoit inspirez au Roi de la fidelité de ce grand Capitaine; & comme les actions ne répondoient pas aux paroles, Sa Majesté résolut de partir au plûtôt pour Naples & de s'informer elle-même sur les lieux de l'état des choses. An de N. S. 1506.

Ferdinand nomma l'Archevêque de Sarragosse pour Viceroi d'Arragon & donna la Viceroyauté de Catalogne au Duc de Calabre, auquel il ôta néanmoins tous ses Officiers & ses domestiques Italiens, dont il voulut qu'une partie le suivît à Naples : il ordonna en même-tems à son Ambassadeur en France d'engager Sa Majesté Très-Chrétienne à lui envoyer en Espagne la Reine Douairiere de Naples mere du Duc de Calabre avec ses autres enfans, comme il avoit été reglé par un article du dernier Traité; mais jamais cette Princesse ne voulut consentir à passer en Espagne; elle aima mieux se retirer dans une Ville du Mantouan avec Louis de Gonzague son neveu, fils d'Antoinette de Baucio sa sœur, & le Roi de France s'offrit de lui payer tous les ans une pension de dix mille écus pour sa subsistance & l'entretien de sa maison.

L'Archevêque de Sarragosse Viceroi de Naples.

CV.

Ferdinand se rend à Barcelonne, & part pour Naples.

Le Roi Catholique envoya devant lui à Naples Charles d'Alagon pour donner avis de son départ, & pour assurer en particulier les Colonnes qui sembloient apprehender ce voyage; que Sa Majesté ne permettroit pas qu'on leur fît le moindre chagrin, & qu'elle sçauroit reconnoître & recompenser les services considerables qu'ils lui avoient rendus. Après avoir reglé les affaires, Ferdinand se rendit à Barcelonne, & mit à la voile le quatre de Septembre; il menoit avec lui la Reine Germaine son épouse, les deux Reines de Naples, la mere & la fille, & un grand nombre de Seigneurs Castillans & Arragonnois qui voulurent l'accompagner dans ce voyage. La Flotte étoit belle & nombreuse; D. Raymond de Cardonne commandoit les Galeres de Catalogne, & celles de Sicile avoient pour General Tristan d'Olz, sans y comprendre une multitude de Bâtimens de charges & d'autres de toute sorte de grandeurs; les Galeres de Naples étoient demeurées dans le Royaume où le grand Gonsalve les avoit retenues pour monter dessus & aller au-devant de Sa Majesté Catholique.

Gonsalve part de Naples, & va par terre à Gayette.

Deux jours après que le Roi fut parti de Barcelonne, Gonsalve partit de Naples le sept de Septembre; mais parce que la mer étoit grosse & que les vents contraires ne permettoient

An de N.S. 1506. pas aux Galeres de ſortir du port de Naples ; il alla par terre à Gayette, où il demeura juſqu'au vingt du même mois pour y attendre les Galeres ; il avoit auprès de lui le Duc de Termens, & un grand nombre de Seigneurs Italiens & Eſpagnols qui le ſuivirent pour lui faire honneur, & lui marquer leur attachement ; il avoit auſſi mené à Gayette quelques-uns de ſes principaux priſonniers, parmi leſquels étoit le Prince de Roſano, le Marquis de Bitonto, Alphonſe de San-Severino & Fabrice Geſualde, ſans compter pluſieurs autres qu'il avoit laiſſé malades à Naples.

CVI. Le Roi Philippe va à Burgos.

Cependant le Roi Philippe étant arrivé à Burgos, choiſit pour ſon logement le Palais du Connétable de Caſtille, & envoya en même-tems ordre à Jeanne d'Arragon épouſe du Connétable d'en ſortir pour ôter à la Reine ſa ſœur une perſonne à qui elle pourroit faire ſes plaintes & décharger ſon cœur. On parla de faire le procès au Duc d'Albe comme criminel de léze-Majeſté : ſon attachement & ſa fidelité pour le Roi Ferdinand étoit tout ſon crime, & c'en étoit un capital en ce tems-là : comme l'on commençoit à ſe défier de l'Amirante dont le credit étoit beaucoup diminué, le Roi lui ordonna de livrer une de ſes principales Fortereſſes pour ſervir d'ôtage de ſa fidelité ; l'Amirante ayant communiqué cette affaire au Marquis de Villena, au Duc de Najare & au Comte de Benaventé, il refuſa nettement d'obéir.

Il y meurt.

La Caſtille étoit menacée d'un furieux orage ; les jalouſies & les ombrages redoubloient entre les Eſpagnols & les Flamands. Le nombre des mécontens augmentoit ; les Grands ne penſoient qu'à leurs interêts particuliers ; les peuples étoient déja las du Gouvernement preſent, & tout paroiſſoit diſpoſé à un ſoulevement general ; quand la maladie & la mort aſſez imprévûe du Roi Philippe écarta pour un tems les nuages qui ſe formoient, une fiévre maligne & contagieuſe enleva en peu de jours ce jeune Prince. Quelques-uns crurent qu'il avoit été empoiſonné, mais ſans aucun fondement, comme l'aſſurerent ſes Medecins, parmi leſquels étoit Louis Marliano Milanois, qui fut depuis nommé à l'Evêché de Tuy en Galice ; on reconnut que ſa mort n'avoit été cauſée que par un exercice trop violent, ou plûtôt par un excès de débauche.

On met ſon corps en dépôt aux Chartreux de Miraflores.

La Reine ſon épouſe fut toûjours au chevet du lit de ſon époux ; elle ne le quitta pas un ſeul moment pendant ſa mala-

die ; & même après qu'il eut expiré, elle ne vouloit point encore abandonner ſon corps, quelque priere que lui fiſſent les Grands pour l'obliger à ſe retirer, ſur tout parce qu'elle étoit groſſe. Philippe d'Autriche Archiduc des Pays-bas & devenu Roi de Caſtille & de Leon par ſon mariage avec l'Infante Jeanne d'Arragon, mourut le vingt-cinq de Septembre à une heure après-midi, âgé devingt-huit ans ; il voulut être inhumé à Grenade, en attendant que l'on fît la ceremonie de ſes funerailles : ſon corps fut mis en dépôt dans le Monaſtere des Chartreux de Miraflores auprès de Burgos. An de N. S. 1506.

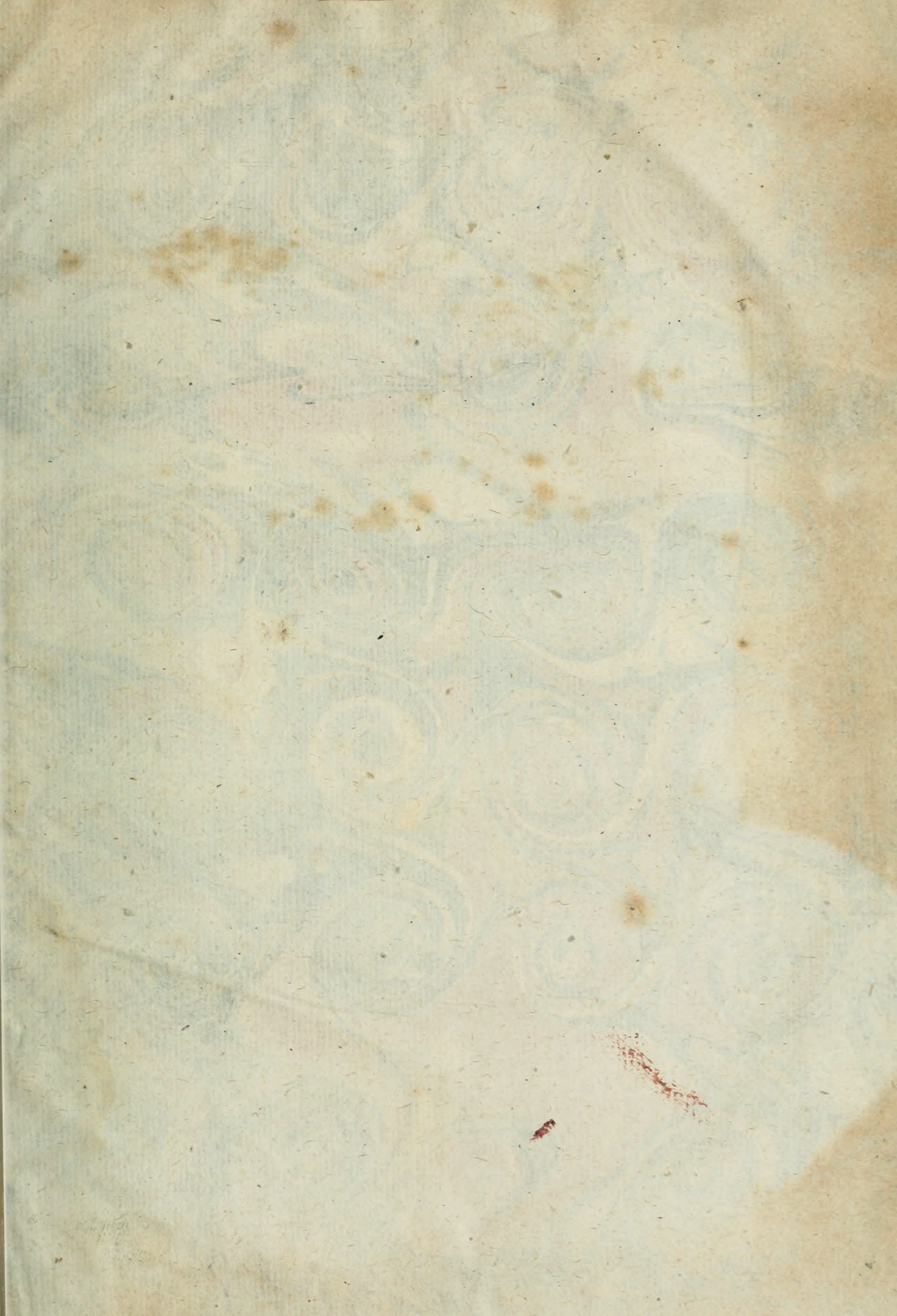
Reflexions ſur ſa mort.

Telle fut la triſte fin du Roi Philippe au commencement de ſon Regne & preſque avant que d'avoir goûté les premieres douceurs de la Royauté ; la brieveté de ſa vie & de ſon Regne fit évanouir en un moment toutes les hautes eſperances que les peuples avoient conçûes des grandes qualitez qui auroient fait le bonheur de toute l'Eſpagne ; quand l'âge & l'experience lui auroient fait ſecouer le joug de cette foule de flateurs qui environnent un jeune Prince & dont il n'eſt lui-même que trop ſouvent la victime, que lui a ſervi l'éclat, la grandeur de ſa maiſon & le ſang de tant d'Empereurs qui avoit coulé dans ſes veines ? Quel avantage a-t-il tiré de ſa jeuneſſe, de cet air noble, de ces agrémens & de ces manieres qui le faiſoient reſpecter & aimer de tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher ? Ces tréſors dont il ſe voyoit maître, ce haut degré de puiſſance où la fortune l'avoit élevé ; ce grand nombre de vaſtes Etats qu'il réuniſſoit dans ſa perſonne & qui le rendoient le plus redoutable Prince de l'Europe : ces magnifiques Palais, ces meubles ſomptueux, cette foule de Courtiſans qui venoient aſſiduement tous les jours lui prodiguer leur encens, & lui rendre leurs hommages, ont-ils pû d'un moment prolonger ſes jours ? Une mort trop prompte en le raviſſant à l'Eſpagne, ne fait que trop ſentir la vanité & le néant de toutes les grandeurs mondaines, & combien ſont frivoles tous les projets bâtis ſur une baſe ſi fragile ; il n'y a que la vertu qui ne meurt jamais ; ſes fondemens ſont inébranlables, & ſa recompenſe eſt aſſurée. Quel eſt l'eſprit aſſez audacieux pour vouloir approfondir les deſſeins impenetrables de Dieu ? ſes voyes ſont auſſi merveilleuſes qu'incomprehenſibles : l'experience devroit nous apprivoiſer à la fragilité & à l'inconſtance des choſes humaines, & nous apprendre à ne point nous laiſſer éblouir

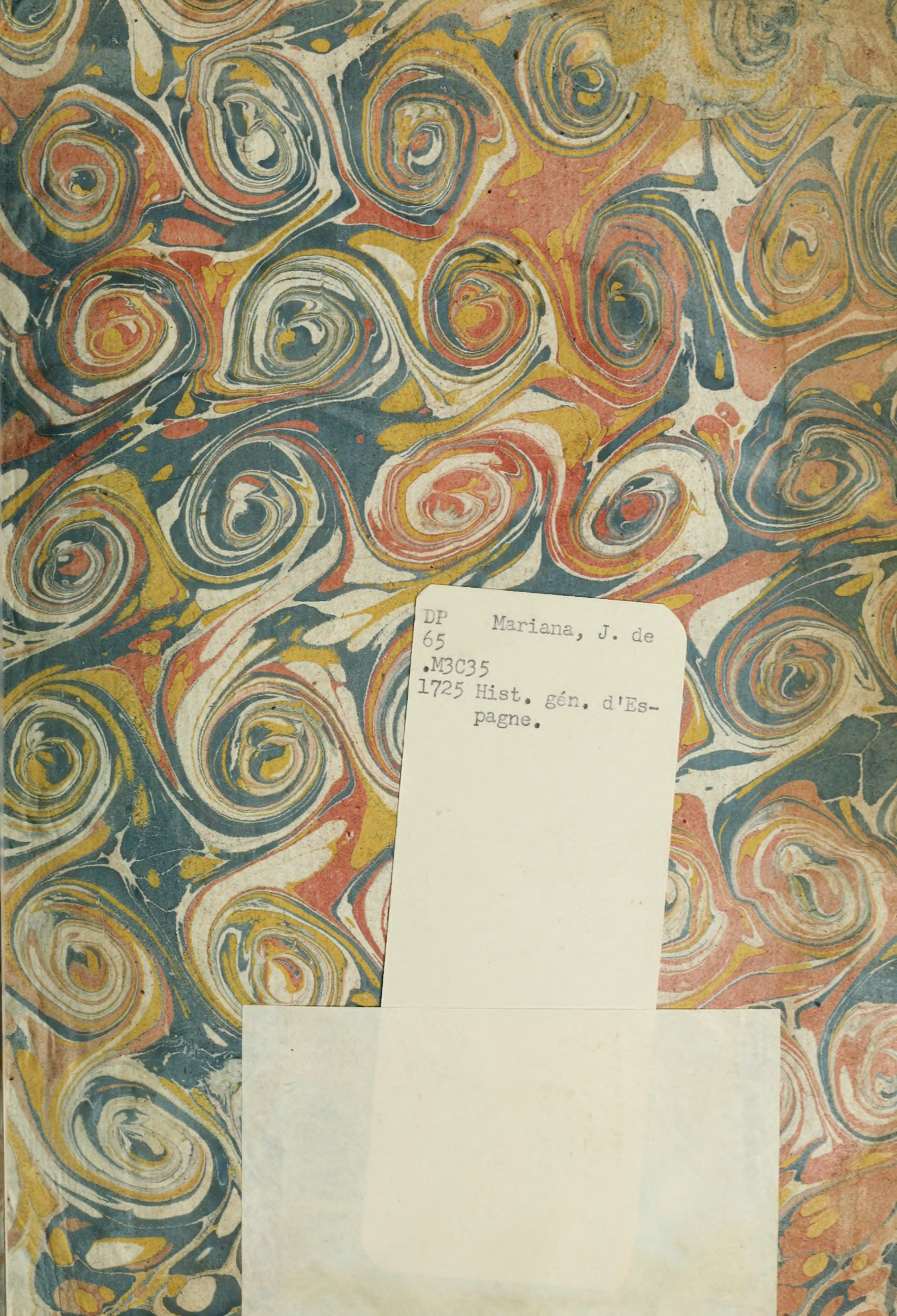
An de N. S. 1506. par les prosperitez les plus brillantes & par le bonheur qui paroît le plus solidement établi. Que de vastes esperances renversées ? Que de projets échouez par la mort de ce Prince ? mais combien de nouveaux ressorts vont jouer ? combien va-t-il se former de nouvelles intrigues ?

Son Portrait. Le Roi Philippe étoit d'une taille mediocre & bien proportionnée ; il avoit le teint blanc & vermeil, la barbe claire, la lévre d'en bas un peu grosse & avancée, sans néanmoins avoir rien de choquant & de désagréable, les yeux ni grands, ni petits, les cheveux épais, & dans toute sa personne je ne sçai quoi d'auguste, de majestueux & d'aimable en même-tems ; pour le cœur, il l'avoit noble & genereux, mais trop bon & trop facile, grand défaut dans un Prince, & qui peut causer les plus funestes effets, quelquefois même la ruine entiere des plus puissantes Monarchies, par l'abus qu'en font souvent les Ministres, les Favoris des Souverains & tant de flateurs qui les obsedent, si l'on ne prend de grandes précautions pour se prémunir contre leurs artifices : il aimoit le plaisir, haïssoit les affaires ; par là il étoit plus aisé à se laisser gouverner par ceux qui approchoient de sa personne, sur lesquels il se déchargeoit volontiers des soins les plus importans ; c'est le seul défaut que lui a reproché la renommée qui n'épargne pas les plus grands Princes.

Il parut au mois d'Août une Comete dans le Ciel qui dura huit jours & qui avoit sa queue enflammée & étendue entre l'Occcident & le Midi ; après la mort du Roi Philippe, le peuple se persuada que cette Comete avoit été le présage de ce triste évenement, & des autres révolutions dont l'Espagne étoit menacée.






DP Mariana, J. de
65
.M3C35
1725 Hist. gén. d'Es-
pagne.

